



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

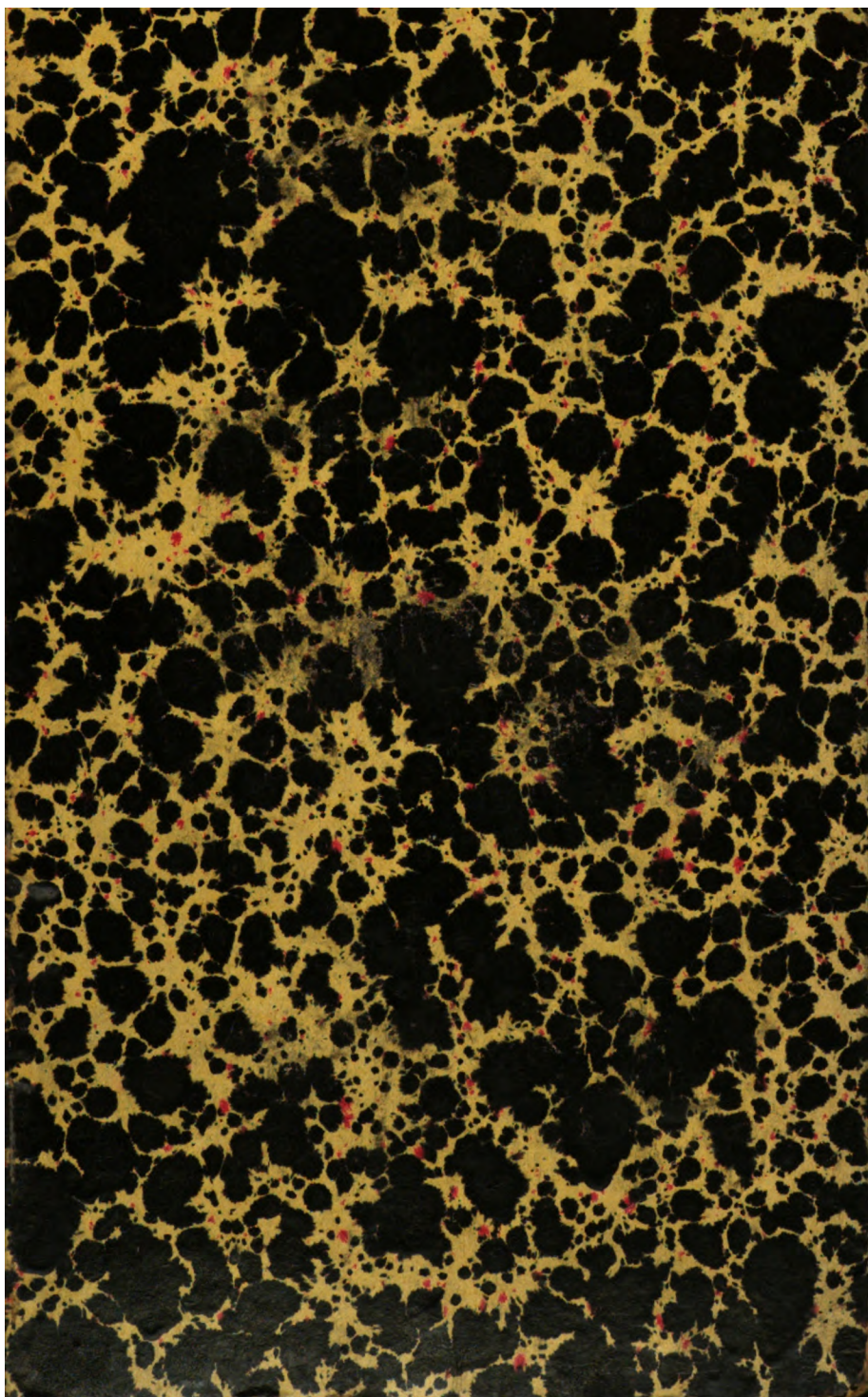
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







~~Geog 39.1~~

KE948

HARVARD COLLEGE LIBRARY

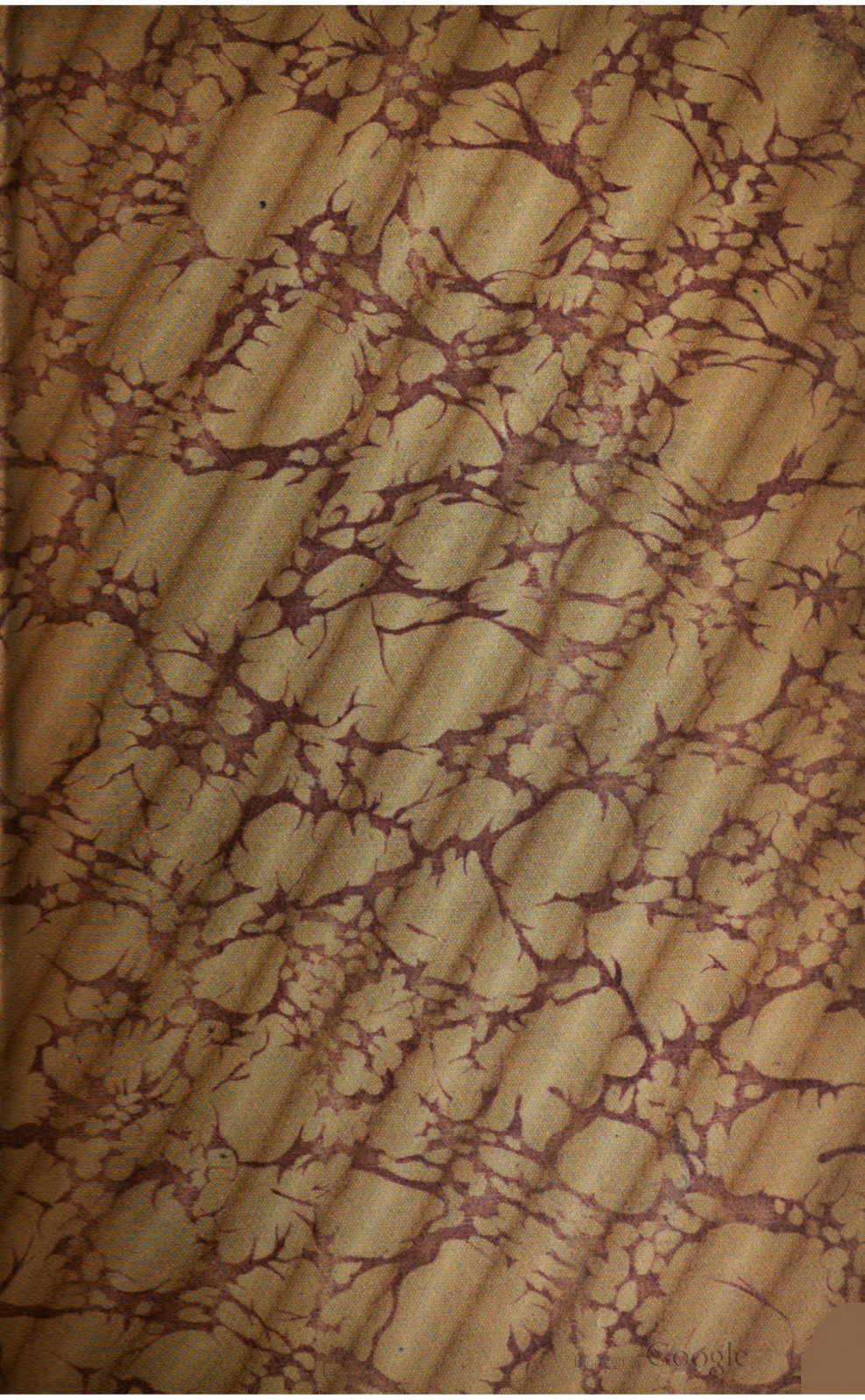


BOUGHT FROM THE INCOME OF THE FUND  
BEQUEATHED BY  
PETER PAUL FRANCIS DEGRAND  
(1787-1855)  
OF BOSTON

FOR FRENCH WORKS AND PERIODICALS ON THE EXACT SCIENCES  
AND ON CHEMISTRY, ASTRONOMY AND OTHER SCIENCES  
APPLIED TO THE ARTS AND TO NAVIGATION









**ANNUAIRE**  
**DU**  
**CLUB ALPIN FRANÇAIS**

**PARIS**

**TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT**

**19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19**



ANNUAIRE  
DU  
**CLUB ALPIN**  
FRANÇAIS

---

**QUATORZIÈME ANNÉE**

1887



**PARIS**  
**AU SIÈGE SOCIAL DU CLUB ALPIN FRANÇAIS**  
30, RUE DU BAC, 30  
**ET A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>**  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

~~Geog 39.1~~



**DEGRAND FUND**

# TABLE MÉTHODIQUE

CHAPITRE I.

	Pages.
TABLE MÉTHODIQUE . . . . .	v

## COURSES ET ASCENSIONS

I.	Le capitaine Durand et le Pelvoux ( <i>Ascensions et travaux du capitaine Durand; le Signal du Grand-Rubren; le Grand-Bérard; le Signal du Pelvoux</i> ), par M. le lieutenant-colonel Arvers. . . . .	3
II.	Trois jours au Mont-Blanc; cinq ascensions au sommet, par M. J. Vallot. . . . .	13
III.	Mes ascensions; les femmes ascensionnistes; la femme au Mont-Blanc, par M <sup>me</sup> Gabrielle Vallot. . . . .	41
IV.	Les Aiguilles du Goûter et d'Argentière, historique et topographie ( <i>La question de la route de Saint-Gervais au Mont-Blanc; le glacier et l'Aiguille d'Argentière</i> ), par M. E.-A. Martel. . . . .	50
V.	Les deux pointes de l'Aiguille du Dru, premier passage, par M. H. D . . . . .	97
VI.	De Modane à Albertville ( <i>Le Rdteau; la Pierre-Humide; la Grande-Casse par la face Nord; le sommet de Bellecôte; le Dôme de la Sache; les glaciers de Gurre et de la Seigne</i> ), par M. Pierre Puiseux . . . . .	107
VII.	Les Vaudois français et le val Freissinière, par M. B. Tournier . . . . .	123
VIII.	Sur les chemins battus ( <i>le Pic d'Olan; le Cervin; le Piz Bernina</i> ), par M. J. Maître . . . . .	159
IX.	Une excursion au col du Crachet, Hautes-Alpes, par M. Ed. Gouget. . . . .	182

	Pages.
X. Première ascension de l'Aiguille du Vêlan (3,649 m.), par M. Charles Bioche. . . . .	496
XI. Le lac d'Isabe, Sesques, Gazies, par M. le comte R. de Bouillé . . . . .	201
XII. Aventures d'une caravane scolaire en pays slave (10° caravane d'Arcueil) : de Trieste à Diakovo ( <i>la Côte dalmate; le Monténégro; l'Herzégovine et la Bosnie</i> ), par M. Georges Demanche . . . . .	237
XIII. Descente des cataractes du Nil, notes de voyage, février 1886, par M. Charles Grad . . . . .	282
XIV. A travers Madère : onze jours en hamac, par M. Léon Manchon . . . . .	342

## SCIENCES ET ARTS

I. Mesures prises récemment pour la conservation des blocs erratiques et autres vestiges des anciens gla- ciers, par M. Daubrée, de l'Institut. . . . .	391
II. Les systèmes de montagnes; Élie de Beaumont, l'oro- graphie systématique, par M. Alexandre Vézian, doyen de la Faculté des sciences de Besançon. . .	398
III. La restauration des montagnes, par M. Fabien Bé- nardeau, inspecteur des forêts. . . . .	427
IV. Notice sur la famille, les services et les travaux de Pierre de Bourcet, lieutenant général des armées du roi, par M. le lieutenant-colonel Arvers . . . .	433
V. Martin Zeiller, auteur du premier <i>Guide des voyageurs</i> , publié en 1632; sa vie et ses ouvrages, par M. Paul Zeiller. . . . .	478
VI. Relevés hypsométriques, résultant d'observations faites au baromètre par des membres du Club Alpin Français et calculées par le commandant du génie Prudent. . . . .	487

## MISCELLANÉES

I. Première ascension de l'Aiguille-Noire ou Aiguille du Pouce; ascension de l'Aiguille de Blaitière, par M. le vicomte Edouard de Poncins . . . . .	499
II. Une ascension en Normandie, par M. André Ralfy. .	507
III. Passage de la brèche Giraud-Lézin et ascension de l'Aiguille du Plat de la Selle, par M. J.-M. Favrichon.	510

**CHRONIQUE DU CLUB ALPIN FRANÇAIS**

	Pages.
Direction Centrale : Rapport annuel. . . . .	519
Statuts du Club Alpin Français, . . . . .	539
Liste des membres de la Direction Centrale et des bureaux des Sections . . . . .	545

**CARTES ET PLANS**

Stations du quadrilatère des Alpes faites en 1829 et 1830 par le capitaine Durand. . . . .	5
Carte-esquisse de l'Aiguille du Goûter. . . . .	66

**ILLUSTRATIONS**

1. Le Mont-Blanc et la grande Bosse du Dromadaire, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Sella . . . . .	21
2. Les Monts-Maudits vus des Grands-Mulets, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Sella . . . . .	25
3. Campement de M. J. Vallot au sommet du Mont-Blanc, reproduction d'une photographie de M. Vallot. . . . .	31
4. Marie, la cuisinière des Grands-Mulets, reproduction d'une photographie. . . . .	44
5. Glacier d'Argentière, rive gauche, dessin de F. Schra- der, d'après une photographie. . . . .	75
6. L'Aiguille-Verte, vue du glacier du Chardonnet, dessin de F. Schrader, d'après une photographie. . . . .	79
7. Fond du glacier d'Argentière, dessin de F. Schrader, d'après une photographie. . . . .	87
8. Aiguille d'Argentière, dessin de F. Schrader, d'après une photographie. . . . .	91
9. Rame et l'entrée de la gorge du Couffourent, dessin de M. B. Tournier, d'après nature. . . . .	129
10. Tourniquet et cascade supérieure, reproduction d'une photographie . . . . .	135
11. Lac de Sichem et pâturages de Dormillouse, dessin de M. B. Tournier, d'après nature. . . . .	149
12. Dans le Couffourent, dessin de M. B. Tournier, d'après nature. . . . .	155
13. La Chalp, dessin de M. E. Guigues, d'après nature. . . . .	185
14. Montée de Crachet, dessin de M. E. Guigues. . . . .	189
15. Grande cabane à Crachet, d'après un croquis de M. E. Guigues. . . . .	193

	Pages.
16. Vipérine; vipère; <i>Flava viridis</i> , var. <i>Carbonarius</i> , dessin de M. de Bouillé. . . . .	205
17. Blocs erratiques de Goust, dessin de M. de Bouillé, d'après nature. . . . .	207
18. Pic Bouerzy et Trou de Bitet, dessin de M. de Bouillé, d'après nature. . . . .	211
19. Le lac d'Isabe, dessin de M. de Bouillé, d'après nature. . . . .	217
20. Pic de las Serous et Salient de Sesques, près du Cujalat de Sesques, dessin de M. de Bouillé, d'après nature. . . . .	221
21. Roche de la Conquette, dessin de M. de Bouillé, d'après nature. . . . .	223
22. Capéran ou Salient de Sesques, dessin de M. de Bouillé, d'après nature. . . . .	229
23. Artigue de Sesques, dessin de M. de Bouillé, d'après nature. . . . .	233
24. Ruines de Salone, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barral. . . . .	247
25. Raguse, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barral. . . . .	251
26. Montagnes du Monténégro, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barral. . . . .	253
27. Bouches de Cattaro, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barral. . . . .	263
28. Pont romain à Mostar, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barral. . . . .	271
29. Ile de Philæ, dessin de Vuillier, d'après une photographie. . . . .	293
30. Korosko, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Vélín. . . . .	309
31. Rocher d'Abousir, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Vélín. . . . .	315
32. Rapides au-dessus d'Assouan, dessin de Vuillier, d'après une photographie. . . . .	333
33. Vallée du Rio Metade, dessin de Vuillier, d'après une photographie. . . . .	353
34. Vue de la côte Nord de Madère, prise de Santa Anna, dessin de F. Schrader, d'après une photographie. . . . .	359
35. Chemin de Seixal, dessin de Vuillier, d'après une photographie. . . . .	369
36. Rabaçal, dessin de Vuillier, d'après une photographie. . . . .	375
37. La Penha d'Aguia, dessin de F. Schrader, d'après une photographie. . . . .	383



# **COURSES ET ASCENSIONS**

**ANNUAIRE DE 1887.**

**1**



## I

# LE CAPITAINE DURAND ET LE PELVOUX

I. ASCENSIONS ET TRAVAUX DU CAPITAINE DURAND.

II. LE SIGNAL DU GRAND-RUBREN. — III. LE GRAND-BÉRARD

IV. LE SIGNAL DU PELVOUX

## I. — ASCENSIONS ET TRAVAUX DU CAPITAINE DURAND

Le pic du Pelvoux a été escaladé le 6 août 1830 par le capitaine Durand, des ingénieurs géographes, qui y séjourna le 7 et le 8 et descendit le 9. Whymper, dans ses *Escalades dans les Alpes*, et M. Paul Guillemin, dans son article sur les *Voies anciennes des glaciers du Pelvoux* (*Annuaire du Club Alpin Français*, 1886), rappellent cette ascension, l'une des premières, et dans tous les cas la plus ancienne de celles qui sont parvenues jusqu'à nous. Le pic 3,938 immortalise le nom de Durand, mais nous n'avons aucun autre détail sur le capitaine que ceux que nous venons d'indiquer. Des recherches entreprises aux archives du Ministère de la guerre nous ont permis de reconstituer l'état civil et militaire du modeste et hardi géodésien. De son côté, notre éminent et regretté collègue le général Perrier avait bien voulu, peu de temps avant sa fin prématurée, nous procurer sur les travaux du capitaine Durand des renseignements qui suffissent à eux seuls à donner à la physionomie du savant ingénieur géographe

le relief que l'absence de détails plus complets ne nous permet pas d'accuser autrement.

Durand (Adrien-Armand), né le 8 octobre 1787 à Séverac-le-Château (Aveyron), entra à l'École polytechnique le 1<sup>er</sup> octobre 1808; il en sortit comme sous-lieutenant élève à l'École des ingénieurs géographes, le 1<sup>er</sup> octobre 1810. Capitaine le 5 février 1814, il fit en cette qualité les campagnes de 1814 et de 1815, et passa dans le corps royal d'État-major à la réorganisation, le 22 février 1831.

Il fit en 1824, 1825 et 1827 les stations du parallèle de Rodez.

En 1828, 1829, 1830 et 1831, il fit le quadrilatère des Alpes. Durand est le seul des observateurs de cette époque qui ait laissé sur ces stations quelques renseignements détaillés dans des notices qui accompagnent ses travaux.

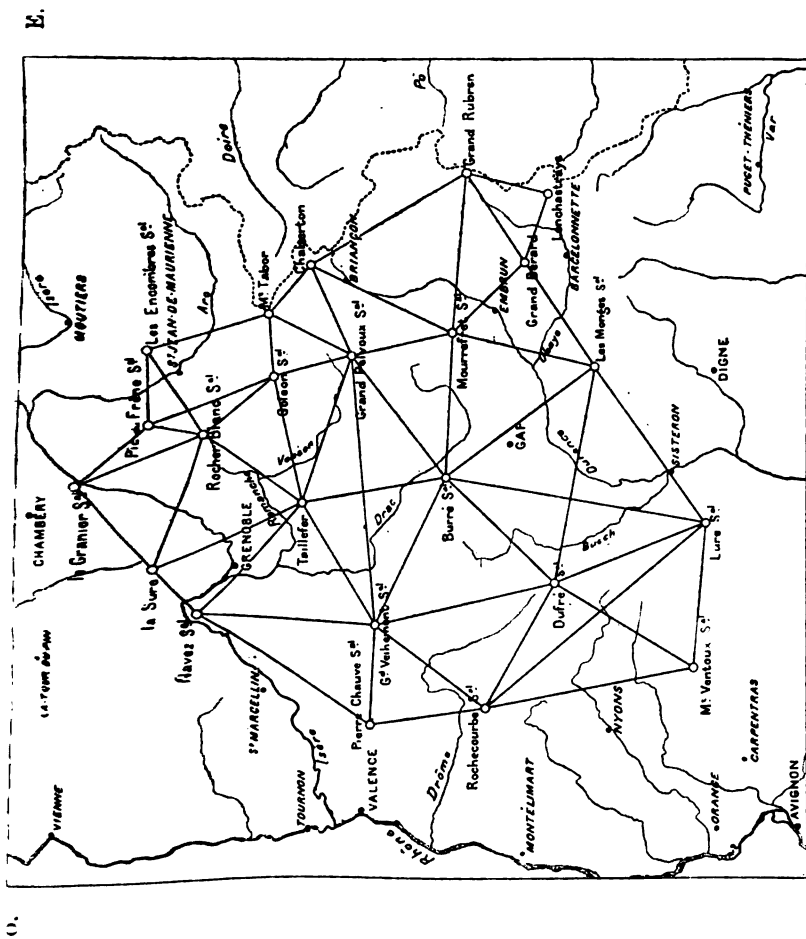
Voici, par ordre de dates, les stations du quadrilatère des Alpes faites en 1829 et 1830 :

#### 1829

Du 10	au	20 juin	Dufré	1,759 mètr.
— 13	—	15 juillet	Burré	2,712 —
— 21	—	23 —	Chaberton	3,138 —
— 1 <sup>er</sup>	—	4 août	Mourrefret	2,995 —
— 12	—	16 —	L'Enchastraye	2,957 —
— 18	—	19 —	Grand-Rubren	3,342 —
— 23	—	27 —	Grand-Bérard	3,048 —
Le 31	août		Les Monges	2,416 —
Du 12	au	18 septembre	Lure	1,827 —
— 28 sept.	au	5 octobre	Mont-Ventoux	1,912 —
— 14	au	18 —	Dufré	1,759 —

#### 1830

Du 14	au	19 mai	La Sure	1,922 —
— 12	—	15 juin	Grand-Veihemont	2,346 —
— 5	—	8 juillet	Rocher-Blanc	2,931 —
— 13	—	18 —	Taillefer	2,860 —
— 24 juill.	au	18 août	Goléon	3,429 —
— 6	au	8 —	Grand-Pelvoux	3,935 —
— 19	—	21 —	Mont-Thabor	3,810 —
— 24	—	25 —	Pic du Col du Frêne	2,808 —
— 9	—	15 septembre	Le Granier	1,987 —
Le 28	sept.		La Sure	1,922 —







En 1831, Durand fit la jonction de la Corse avec la France.

Au mois d'août 1832, au cours d'une de ses campagnes topographiques, il fut frappé d'aliénation mentale. Un an après, en octobre 1833, tout espoir de guérison étant perdu, il fut mis en réforme en attendant qu'il pût être admis à la retraite.

Nous donnons à nos lecteurs le texte inédit des trois notices rédigées par le capitaine Durand sur les signaux du Grand-Rubren, du Grand-Bérard et du Grand-Pelvoux; ces notices nous avaient été signalées par le général Perrier, comme méritant d'être citées en entier comme types.

## II. — LE SIGNAL DU GRAND-RUBREN (3,341<sup>m</sup>, 60)

« Le Grand-Rubren est un sommet conique, situé sur la frontière entre la France et le Piémont, à la naissance de la vallée de Barcelonnette entre Maurin et la Chianale, au Midi du col Longet, commune et canton de Saint-Paul, arrondissement de Barcelonnette, département des Basses-Alpes. Il est à neuf heures de marche de Saint-Paul. En partant de ce village, le chemin passe près de Maurin et suit le torrent d'Ubaye, jusques à la rencontre de ce torrent avec le ruisseau le Rubren. Là on prend à droite un mauvais sentier qui conduit jusques à la cabane des bergers des hameaux de Maurin. A partir de cette cabane, on ne trouve plus de sentier, on suit à peu près le fond du premier vallon que l'on rencontre à gauche, et l'on arrive, après avoir passé un col, sur un large bassin ondulé, d'où l'on découvre le sommet du Grand-Rubren. On traverse le bassin de l'Ouest à l'Est en faisant plusieurs détours pour éviter les parties trop escarpées, et l'on arrive au pied et au Midi de la montagne que l'on veut escalader. Les bêtes légèrement chargées arrivent jusque-là et ne peuvent aller plus loin : les hommes prennent les bagages et montent par une pente

qui n'est pas trop rude, à travers des débris de rochers, jusques à un col qui est à peu de distance d'un petit lac. Ils prennent à gauche et gravissent d'étage en étage, sur des couches en ruine, une pente presque verticale, et après une heure et demie de marche ils arrivent sur le sommet. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 3,341<sup>m</sup>, 60. Le moment le plus favorable pour y monter est en août; jusqu'à cette époque, les neiges en rendent les abords très pénibles et périlleux.

« Le sommet de la montagne est composé de pierres talqueuses, d'une couleur bleue, dont les couches sont fortement inclinées de l'Est à l'Ouest. On a abattu une partie du sommet pour faire l'emplacement du signal; au centre de la base, on a creusé un trou dans le rocher, lequel a été rempli de charbon de bois, et on y a placé verticalement dessus un arbre de mélèze, qui a 0<sup>m</sup>, 15 de diamètre et qui sert d'axe au signal, qui est construit en maçonnerie à pierre sèche, et a la forme d'une pyramide quadrangulaire tronquée. On a établi autour de la base une plate-forme en maçonnerie qui a 5<sup>m</sup>, 30 de côté. L'élévation du sommet du signal au-dessus de cette plate-forme est égale à 3<sup>m</sup>, 86 et, au-dessus du charbon placé sous l'arbre, à 4<sup>m</sup>, 18. Le signal a été construit en septembre 1828. Il est solide et doit subsister longtemps.

« On a établi tout près du signal, du côté du Levant, dans un angle du rocher, une cabane en pierre sèche, où l'on peut placer deux lits. On peut y coucher en ayant soin de la couvrir avec deux grandes toiles.

« M. le lieutenant Loreilhe avait fait établir en 1823 un petit signal sur le Grand-Rubren; le centre du signal établi en 1828 ne coïncide pas avec le centre du premier signal, parce qu'il était placé sur une crête très étroite. La distance entre les deux centres est égale à 3<sup>m</sup>, 60, et la ligne qui les joint fait avec le côté Grand-Rubren-Grand-Bérard un angle de 173<sup>g</sup>, 60.

## III. — LE GRAND-BÉRARD (3,048 MÈT.)

« Le Grand-Bérard est un sommet situé au Nord de Barcelonnette, dans la commune du Châtelard, canton et arrondissement de Barcelonnette, département des Basses-Alpes. C'est une crête qui s'étend du Midi au Nord, entre la vallée du Grand-Bérard et celle du Parpaillon. Elle se détache de la chaîne qui sépare la vallée de la Durance de celle de l'Ubaye. Le signal est situé sur le point culminant, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est de 3,048 mètr. La base du signal repose sur un schiste argileux. On a été obligé, pour lui donner de la solidité, de creuser des fondements qui ont 0<sup>m</sup>,65 de profondeur. On a enfoncé au centre de la base, dans le schiste, un piquet en fer, sur lequel on a dressé verticalement un arbre en bois de mélèze qui sert d'axe au signal. On a placé du charbon de bois autour du piquet. Le signal est une pyramide quadrangulaire tronquée, construite en maçonnerie de pierre sèche. L'élévation du sommet du signal, au-dessus de la tête du piquet en fer, est de 5<sup>m</sup>,10, et, au-dessus de la plate-forme établie autour du signal, de 4<sup>m</sup>,45. Le signal a été construit en 1825 : en septembre 1829, il n'avait pas encore éprouvé de dégradation. Son centre coïncide avec celui d'un petit signal que M. Loreilhe avait fait établir en 1823 sur ce sommet.

« On peut arriver auprès du signal en partant de Barcelonnette et en partant du Châtelard. En partant de Barcelonnette, on suit le chemin qui conduit aux Orrès et à Embrun. Arrivé sur le col de Parpaillon, on laisse ce chemin, et on prend à droite sur le revers Nord de la montagne. Les mulets chargés peuvent marcher encore pendant une demi-heure, mais on est obligé de les décharger avant d'arriver au pied du pic où est situé le signal, parce que, de cet endroit au signal, il faut franchir une vallée

assez escarpée. Les hommes chargés ont au moins deux heures de marche. Ils franchissent d'abord la vallée, sur des débris de rochers; arrivés au pied du pic, ils escaladent une pente presque verticale, en s'accrochant aux dents que les schistes laissent paraître sous leurs débris. Il faut plus d'une demi-heure pour monter cette pente. — En partant du Châtelard, on suit le sentier qui conduit au jas et à la cabane de la montagne du Bérard. Arrivés à cette cabane, les mulets peuvent encore marcher pendant deux heures, en ayant la précaution de faire des détours pour éviter les neiges et les parties les plus escarpées, et ils arrivent ainsi presque jusqu'à l'extrémité de la vallée du Bérard, sous un col qui la sépare de celle du Parpaillon. Là, les hommes reprennent les bagages, et arrivent sur le col en escaladant de nouveau, sur des débris de rochers, une pente qui n'est pas trop rapide. A partir du col, il faut escalader la pente presque verticale qui est au pied du signal, en venant de Barcelonnette ou de ce côté. Par l'un et l'autre de ces chemins, il faut, avec des mulets ou des hommes légèrement chargés, de dix à onze heures de marche.

« Pendant tout le temps qu'a duré la station, j'ai couché à dix pas du signal, sous une dent de rocher. Je me suis garanti du vent, du brouillard et de la neige avec une grosse toile que j'ai tendue convenablement. Cette dent de rocher est au-dessous du signal, du côté du Midi.

#### IV. — LE SIGNAL DU GRAND-PELVOUX (3,937<sup>m</sup>,59)

« Le Grand-Pelvoux est situé dans la commune de la Pisse, canton de l'Argentière, arrondissement de Briançon, département des Hautes-Alpes. L'élévation au-dessus de la mer du sommet sur lequel le signal a été établi est égale à 3,937<sup>m</sup>,59.

« Le Grand-Pelvoux est formé de trois sommets. L'intervalle qui les sépare est rempli de neige, d'où part, du côté du Midi, un énorme glacier qui descend dans le fond de la vallée à plus de 2,000 mètr. du sommet. Le signal a été placé sur la pointe Est, qui est moins élevée que la pointe Ouest. Cette dernière est toujours couverte par la neige et il est impossible d'y faire aucune construction.

« Le sommet sur lequel a été construit le signal est granitique; il est escarpé, et la partie qui regarde le Midi est couverte de débris de rocher. C'est cette partie qui a perdu la neige assez tôt pour avoir permis d'établir un signal sur le sommet. C'est une pyramide quadrangulaire tronquée. La base a 2<sup>m</sup>,20 de côté; l'élévation du sommet du signal au-dessus de la plate-forme établie autour de la base est égale à 2<sup>m</sup>,84, et, au-dessus du charbon placé au centre de la base, à 2<sup>m</sup>,18.

« Pour arriver près de ce signal, on part de Villevallouise, on passe par la Pisse, le Claux et on arrive à l'Ailefroide, village qui n'est habité que pendant l'été et qui est situé sous le Grand-Pelvoux. On laisse ce village à droite et on suit la vallée qui est à gauche. On marche pendant une heure dans un mauvais sentier qui suit la rive gauche du ruisseau à travers des débris de rocher roulés par le torrent. On prend ensuite à droite et l'on suit un mauvais sentier de brebis qui conduit sur un plateau que l'on appelle Solleillas. Là on trouve une grande pierre qui sert de cabane aux bergers. On y passe la nuit et on part le matin pour arriver au lever du soleil au pied du glacier qui vient du haut du Pelvoux. On suit d'abord un mauvais sentier qui monte obliquement sur le revers de la montagne et, après avoir passé une multitude de ravines, on arrive sur le bord du glacier. On le traverse sur des dos de glace séparés de la grande masse par d'énormes crevasses. On fait des marches dans la glace avec une hache. Après avoir traversé le glacier, on marche assez longtemps sur de la neige

très inclinée, sur laquelle on risque de couler. On arrive enfin près d'un rocher offrant un escarpement presque vertical de 1,500 mètres à peu près, qu'il faut gravir pour arriver sur le sommet. On tourne à droite et à gauche pour éviter les parties trop dangereuses et des parties presque verticales, couvertes de neige et de glace. On franchit cet espace qui est fort large et fort incliné en faisant des zig-zags, et on arrive enfin sur une crête que l'on suit péniblement jusqu'à ce qu'on arrive sur le plateau de neige qui comble l'intervalle entre les trois sommets du Pelvoux. On suit sur cette neige la partie la plus élevée pour éviter les fentes, et on arrive enfin au pied du rocher sur lequel est établi le signal. Là on a établi à la hâte une baraque en pierres sèches que l'on a couverte avec deux grandes toiles superposées et où j'ai couché. La neige, qui est tombée en assez grande abondance, m'a retenu *pendant trois jours sur ce sommet que j'ai quitté le quatrième*, après avoir envoyé un exprès pour chercher les hommes qui devaient descendre les bagages et l'instrument. En comptant les heures que l'on passe près de la pierre de Solleillas, on met à peu près vingt heures pour aller de Villevallouise sur le sommet du Pelvoux. »

*Pour copie conforme :*

Lieutenant-colonel ARVERS,

Délégué de la Section de Lyon  
à la Direction Centrale  
du Club Alpin Français.



## II

# TROIS JOURS AU MONT-BLANC

### CINQ ASCENSIONS AU SOMMET

## I

Le Mont-Blanc est une véritable mine de recherches scientifiques, bien loin d'être épuisée. On en a étudié la flore, la faune, la géologie, la météorologie. Observatoire magnifique, il a servi à des études sur la physique du globe, la marche des glaciers, la physiologie humaine, et il n'a pas encore dit son dernier mot, car la science se renouvelle au moins une fois par siècle.

Mes recherches de l'année dernière m'ont amené à faire de nouvelles études cette année (1887). Le Mont-Blanc a cela de particulier que, terminé par un dôme de neige, on ne peut songer à y établir une construction durable; de plus, l'ascension étant très longue, on ne peut s'y arrêter que fort peu de temps; on comprend donc que la moindre étude sérieuse exige plusieurs ascensions. Je l'avais déjà gravi trois fois, dans le but d'étudier l'état de l'homme aux grandes altitudes; cette année, cinq nouvelles ascensions et un séjour au sommet m'ont permis de pousser ces études beaucoup plus loin.

Lorsqu'on aborde les grandes altitudes, on est quelque-

fois sujet à un malaise spécial, auquel on a donné le nom de mal de montagne. La plupart des lecteurs de l'*Annuaire* savent que ce mal, assez analogue au mal de mer, se manifeste par des nausées, des maux de tête, un sommeil invincible, et quelques autres symptômes moins importants, qui n'ont été observés qu'isolément. Le mal de montagne a été étudié par plusieurs savants ; il a été souvent nié par les alpinistes endurcis, mais cependant on peut affirmer qu'il existe. Véritable protée, il est différent selon les individus, selon les localités, les heures, les jours, l'altitude, la vitesse de la marche, etc. On peut même dire sans paradoxe qu'il est différent selon les siècles, car, au siècle dernier, les guides de Saussure en ressentaient les effets au Buet, où aujourd'hui les voyageurs eux-mêmes n'en sont pas incommodés.

Les causes du mal de montagne sont encore mal connues, car elles sont souvent masquées par une fatigue extrême, qui est confondue avec le mal lui-même. On accuse ordinairement, et avec raison, la raréfaction de l'air, mais sans indiquer par quel moyen elle agit. Cette théorie a été développée avec plus de précision par Paul Bert, qui a fait des expériences concluantes dans l'air raréfié artificiellement.

Un autre savant, M. Lortet, a assigné une autre cause au mal de montagne, c'est la diminution de la température humaine dans les hauteurs. On sait que la température de l'homme se maintient dans les environs de 37 degrés : M. Lortet, dans deux excursions qu'il a faites au Mont-Blanc pour ces recherches, a constaté une diminution de température augmentant avec l'altitude, et atteignant 4 à 5 degrés au sommet du Mont-Blanc. Depuis, M. Forel, le glaciériste bien connu, a repris les mêmes recherches par un procédé un peu différent, et est arrivé à cette conclusion inattendue que la température du corps augmente lorsqu'on monte, au lieu de diminuer. En présence de ces

conclusions opposées, de nouvelles expériences étaient nécessaires. Ce sont ces expériences que j'ai entreprises dans mes deux ascensions au Mont-Blanc de l'année dernière, et dans les cinq que j'ai faites cette année. Le détail de ces recherches ne serait pas ici à sa place, mais je puis donner les principales conclusions, avec la partie alpine et anecdotique des ascensions.

Il a été facile de constater que, comme l'a dit M. Forel, la température du corps monte pendant l'ascension, quelle que soit l'altitude. J'ai vu aussi que, lorsqu'on ne marche plus, le thermomètre baisse, mais où s'arrêtera-t-il? Descendra-t-il plus bas au Mont-Blanc qu'à Chamonix? On ne pouvait le savoir qu'en séjournant assez longtemps à une grande altitude : c'est ce qui m'a décidé à passer plusieurs jours au Mont-Blanc.

Un séjour prolongé à une telle altitude était-il possible? J'avoue que je me suis immédiatement répondu oui : j'ai le caractère ainsi fait, qu'une chose me semble toujours possible lorsqu'elle est utile. D'ailleurs il y avait des précédents : Saussure, dans sa célèbre ascension au Mont-Blanc, a couché sous la tente au Grand-Plateau, à environ 3 900 mètr. d'altitude. Bravais, Martins et Lepileur sont demeurés quatre jours au même endroit. Enfin, M. Tyndall a passé la nuit, avec neuf guides, au sommet même du Mont-Blanc. Il n'en fallait pas tant pour me décider.

Outre les thermomètres médicaux, je devais emporter divers instruments de physiologie, pour étudier la circulation du sang et la respiration. Connaissant les principes des sciences météorologiques, je résolus d'utiliser mon séjour à une telle altitude pour faire quelques expériences intéressantes, et, à force d'ajouter quelques éléments à mon programme, je finis par projeter une installation de trois jours, avec une cargaison d'instruments, au lieu d'une nuit avec un simple thermomètre. Bien plus, j'emmenai un compagnon, M. F.-M. Richard, l'un des constructeurs

de mes appareils météorologiques. Je lui avais parlé de mon expédition avec tant d'enthousiasme, que, quoique n'ayant jamais mis le pied sur un glacier, il m'offrit de m'accompagner pour régler ses instruments.

Voici le programme de mes expériences, qui a été suivi à peu près exactement : Une série d'instruments enregistreurs, construits par M. Richard, thermomètre, baromètre et hygromètre, a été installée à Chamonix; une série semblable aux Grands-Mulets, et une troisième série au sommet du Mont-Blanc (1). Tous ces instruments sont restés en station pendant deux mois. La nécessité de les remonter et de changer les papiers m'a obligé à faire l'ascension des Grands-Mulets tous les huit jours, et celle du Mont-Blanc tous les quinze jours.

Outre ces enregistreurs, j'emportais un certain nombre d'instruments à lecture directe, dans le but de faire des expériences simultanées au Mont-Blanc et à Chamonix, pendant mon séjour au sommet.

Le 8 juillet, j'arrivais à Chamonix, avec M. Richard, suivi par un camion portant mes dix-neuf caisses d'instruments. La journée suivante fut employée à l'installation de l'observatoire de Chamonix, que M. Cachat, propriétaire de l'hôtel du Mont-Blanc, me permit de placer au milieu de son jardin. Un abri pour les enregistreurs fut solidement fixé, et une clôture construite pour entourer les supports des appareils à lecture directe. Ces derniers devaient être observés pendant trois jours par mon collaborateur

1. Trofs de ces iustruments m'ont été gracieusement prêtés par MM. Richard frères. M. Violle, maître de conférences à l'École normale supérieure, a bien voulu me prêter un actinomètre absolu. MM. Descroix et Albert Lévy, chefs de service à l'Observatoire de Montsouris, ont eu l'obligeance de se charger, l'un de vérifier mes instruments, l'autre de me montrer les procédés d'analyse de l'acide carbonique. Je prie ces messieurs d'agréer mes vifs remerciements. Ces réserves faites, l'expédition a été accomplie avec mes instruments, à mes frais, et est due entièrement à mon initiative privée.

M. Henri Vallot. La station de Chamonix se composait, outre les enregistreurs, des instruments suivants :

Baromètre de Fortin,	Actinomètre d'Arago,
Thermomètres à mercure,	Hygromètre de Lambrecht,
Actinomètre absolu de M. Violle,	Évaporomètre,
Actinomètre totalisateur de Bel- lani,	Photomètre à chlorure d'argent, Electromètre de Thomson, etc.

Tout étant préparé, il ne restait plus qu'à partir pour le Mont-Blanc ; mais les obstacles se dressaient de tous côtés.

J'avais déjà triomphé du principal, la résistance de ma famille. M. Richard, appelé à Paris, fut obligé de me quitter pour quelques jours ; puis le temps, jusqu'alors favorable, se mit à la pluie ; enfin, il restait à convaincre mes guides.

Le Mont-Blanc, dont l'ascension est assez facile, mais très fatigante et parfois dangereuse par le mauvais temps, est considéré à Chamonix comme une sorte de minotaure qui dévore de temps en temps quelques voyageurs, comme pour les punir de leur témérité. Les guides sur lesquels je comptais, Michel Savioz et Alphonse Payot, étaient tout disposés à m'être agréables ; mais ils avaient pris des informations dans le pays, et, de tous côtés, on cherchait à les détourner de cette expédition, leur disant que nous ne reviendrions pas vivants, et que, si nous n'étions pas asphyxiés par le manque d'air, nous serions certainement gelés par le froid de la nuit. On avait retrouvé les anciens guides de M. Tyndall, qui racontaient qu'après la nuit passée au sommet ils étaient tellement malades que, loin de songer à faire les expériences projetées, ils avaient dû descendre à grand'peine ; M. Tyndall lui-même était, suivant sa propre expression, « incapable de penser ». Ceux qui étaient revenus bien portants en apparence avaient contracté des maladies graves ; d'ailleurs il serait impossible même de dresser la tente, car on n'a pas la force de travailler au sommet ; nous ne pourrions faire ni café ni thé,

car on ne peut faire fondre la neige à cette hauteur, le feu ne chauffe pas assez. S'il survenait un orage pendant la nuit, nous serions perdus, la tente serait enlevée comme une plume ou frappée de la foudre, etc.

Je ne pouvais répondre à tout cela que par le mot « espoir ». Ce qu'on disait de M. Tyndall et de ses compagnons était vrai. L'étouffement qu'ils avaient ressenti provenait sans doute de l'air vicié accumulé dans la tente trop exactement fermée. Je pensais pouvoir éviter cet inconvénient en laissant la tente entr'ouverte ; mais alors quel serait le froid ? Que dire de la solidité de la tente ou d'un orage possible ?

Pour triompher des hésitations des guides, je pris le meilleur parti : je résolus de faire une ascension préparatoire, pour placer les enregistreurs. Je montrerais alors qu'on peut chauffer de l'eau au sommet, et qu'un abri peut résister au vent et n'être pas frappé par la foudre. Si je parvenais à prouver qu'une partie des objections étaient mal fondées, on ne penserait plus aux autres : c'est ce qui arriva.

Le 15 juillet, je monte aux Grands-Mulets, avec les deux guides et sept porteurs. L'après-midi est consacrée à l'organisation de l'abri des enregistreurs qui doivent me donner les éléments météorologiques de cette station. Le lendemain, nous sommes immobilisés par le mauvais temps. J'ai renvoyé à Chamonix trois porteurs ; les quatre autres, dirigés par Payot, profitent d'une éclaircie pour faire la trace jusqu'au Grand-Plateau, dans la neige fraîche. Le 17, malgré un vent violent, nous atteignons le sommet du Mont-Blanc à 8 h. du matin. A grands coups de marteau, nous enfonçons de forts piquets dans la neige pour y boulonner l'abri des enregistreurs : c'est une sorte de grande boîte, dont les côtés sont faits à la façon des persiennes, afin de laisser circuler l'air. Une toile métallique le recouvre, pour empêcher la neige de s'introduire à l'in-

térieur; enfin une toile est tendue au-dessus de la boîte, pour empêcher le soleil de l'échauffer directement, et un petit paratonnerre est dressé derrière l'abri. Les instruments montés et mis en marche, nous faisons du bouillon sur le fourneau à pétrole que j'ai apporté, et je fais remarquer aux guides qu'il est facile de travailler et de manger chaud au Mont-Blanc. Dès lors ils sont absolument décidés à tenter l'expédition projetée.

Le lendemain, nous pouvons voir, de Chamonix, un orage épouvantable se déchaîner sur le Mont-Blanc, et ce n'est que quelques jours plus tard que le sommet se découvre enfin, et que, l'œil à la lunette, je puis voir, avec une joie facile à comprendre, que mon abri a résisté à la tourmente. Le 24, je monte aux Grands-Mulets pour régler les enregistreurs, et je puis m'assurer de leur bon fonctionnement.

Le mauvais temps, notre grand ennemi, persiste quelques jours; mais enfin le soleil se montre, mes amis H. Vallot et Richard, mandés par télégramme, arrivent à Chamonix, et, le 27 juillet, nous pouvons enfin nous mettre en route pour notre grande expédition.

## II

*Première journée.* — Nous partons dans des conditions de fatigue déplorables : M. Richard a voyagé vingt-quatre heures en chemin de fer; quant à moi, je passe la matinée à faire les paquets, à organiser les charges; les guides les répartissent entre les porteurs, qu'ils font partir par escouades, pour éviter l'encombrement. Ce n'est qu'à Pierre-Pointue que nous pouvons nous compter : nous sommes dix-neuf. Malheureusement, le ciel s'est couvert à mesure que nous montions, et il commence à pleuvoir. Après avoir attendu quelque temps, nous nous décidons à redescendre. J'apprends alors que plusieurs porteurs sont

déjà sur le glacier ; ce sont de tout jeunes gens, et on craint qu'ils ne se perdent dans le dédale de la Jonction. J'envoie Payot les rejoindre, laissant sa charge à Pierre-Pointue.

Nous descendons quelque temps, puis, Savioz ayant fait remarquer que l'horizon est rouge, signe de beau temps, nous reprenons espoir, et nous remontons. Je prends sur mon dos la charge laissée par Payot, et bientôt nous sommes engagés sur le glacier. La nuit nous surprend un instant après ; comme nous n'avons pas de lanterne, la marche est lente, et ce n'est qu'à dix heures du soir que nous pouvons enfin atteindre les Grands-Mulets et prendre un repas bien gagné. Nous repartons à 3 h. 30 min. du matin, bien peu reposés de la journée précédente.

Au Grand-Plateau, nous déjeunons solidement ; après un long repos aux rochers des Bosses, nous prenons l'arête. M. Richard, qui n'a pas l'habitude des montagnes, est très fatigué et glisse continuellement ; j'ai l'idée de piquer, à chaque pas, le manche de mon piolet sous son pied, et de le maintenir vigoureusement pendant qu'il lui sert d'échelon ; cette manœuvre l'aide beaucoup, mais malgré cela il est pris de nausées par instants et obligé de s'arrêter souvent. Aux rochers de la Tournette, Michel Savioz prend la charge d'un des porteurs, qui ne peut plus avancer. Jusqu'à l'arête finale j'ai continué d'aider M. Richard de la même manière ; aussi, épuisé de fatigue, je commence à me sentir pris de nausées, surtout lorsqu'on s'arrête. Voyant cela, je me détache, et je monte d'une traite jusqu'au sommet, où je suis pris de vomissements et obligé de m'asseoir sur la neige, anéanti.

Les porteurs s'en retournent aussitôt arrivés, laissant les ballots sur la neige, et je reste au sommet avec M. Richard, Michel et Payot. M. Richard a retrouvé sa vigueur et aide les guides à dresser la tente. Celle-ci est faite sur le modèle décrit par M. Whympers dans les *Escalades dans les Alpes*, mais en matériaux plus solides. Elle mesure





Le sommet du Mont-Blanc et la grande Bosse du Dromadaire, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Sella.



2 mètr. de long sur 1 mètr. 80 de large. Sa forme est celle d'un toit, trop bas pour qu'on puisse s'y tenir debout; le plancher est formé par une toile goudronnée, cousue aux parois et recouverte d'un feutre épais. Une corde solide, attachée à deux forts piquets enfoncés dans la neige, suffit à maintenir tout le système : c'est sur la solidité de cette corde que repose tout notre espoir de ne pas être emportés par le vent.

J'ai apporté un excellent petit fourneau à pétrole, dit *fourneau-vitesse*; pendant que Michel fait fondre de la neige, et que Payot place des drapeaux en vue de Chamonix, M. Richard s'est endormi, épuisé par les efforts qu'il a faits pour monter la tente. Bientôt, je sens mes forces renaître; je ne conserve qu'un assez fort mal de tête et une légère tendance aux nausées; je sors, et je commence à déballer les instruments et à monter quelques appareils, mais bientôt le vent m'oblige à rentrer.

Nous avons pris une cargaison de conserves, pensant, naïfs, que nous pourrions manger; je le croyais d'autant plus que, dans mes ascensions précédentes, j'avais déjà fait plusieurs repas au sommet du Mont-Blanc; mais, pour cela, il faut y arriver sans fatigue. Il fallut nous contenter d'une soupe, l'estomac se refusant à accepter autre chose. Une tasse de thé, que nous prenons plus tard, produit un effet désastreux; je suis repris de vomissements, et M. Richard suit mon exemple; quant aux guides, leur état est plus satisfaisant. Nous nous installons alors pour la nuit. J'ai emporté mon sac en peau d'agneau et cinq plaids mais il en aurait fallu au moins deux de plus pour ne pas avoir froid. Heureusement, nous avons tous des chaussons qui nous garantissent du froid aux pieds. Les pains, déjà gelés, les sacs nous servent d'oreillers; nous sommes serrés comme des harengs; j'ai les pieds dans la batterie de cuisine, qui produit un bruit de ferraille au moindre mouvement. Les boîtes de conserves sont rangées tout

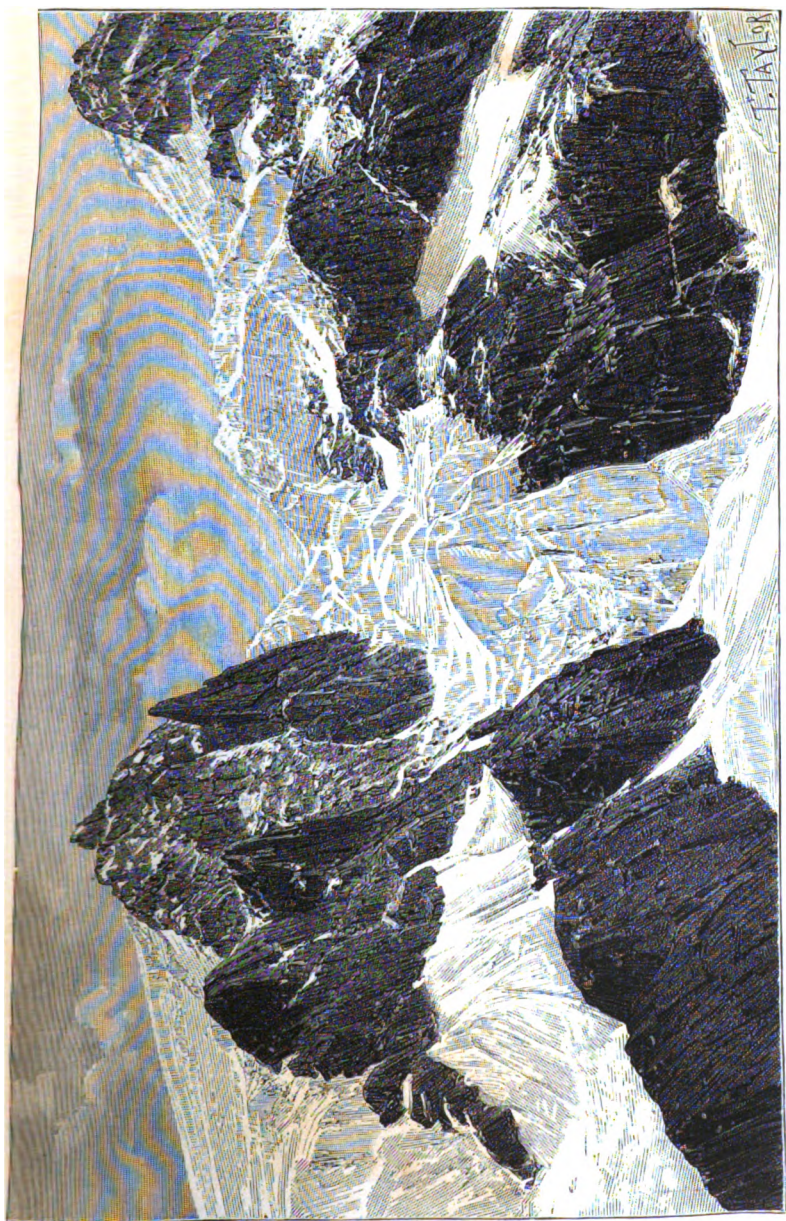
autour de la tente, les chaussures sont suspendues à une corde tendue au plafond, en compagnie des lunettes, des guêtres, des lanternes, etc.

Dans cette tente étroite, on peut se demander si on campe réellement au Mont-Blanc. Au dehors, on entend un mugissement continu, tel que celui d'une mer démontée se brisant sur le rivage : c'est l'océan aérien qui est en mouvement. Un vent furieux secoue la toile de la tente qui se tend comme une voile de navire ; les cordes chantent comme une harpe éolienne. J'ai laissé à la porte de la tente une petite ouverture, pour ne pas manquer d'air, et je me suis couché de ce côté, pour être plus sûr que l'idée d'éviter le froid ne la fera pas fermer : l'air nous est utile avant tout. Sur l'avis de M. Richard, nous plaçons à terre une lanterne allumée, dont l'extinction nous indiquerait l'accumulation de l'acide carbonique. Réchauffés par tous ces préparatifs, nous nous endormons vers 8 heures du soir, non sans une vague inquiétude...

Notre sommeil est loin d'être profond ; la neige est un dur matelas, et la température se refroidit de plus en plus ; aussi la nuit nous semble longue, et nous attendons le jour avec impatience. Nous avons tous eu froid, mais, quoique n'étant couvert que d'un manteau et de mon sac en peau d'agneau, je n'ai pas grelotté autant que mes compagnons, dont les plaids ne conservaient pas suffisamment la chaleur.

*Deuxième journée.* — Je m'éveille définitivement à 4 heures du matin : « Qui est mort ? » dis-je en riant. — « Personne, » répondent trois voix joyeuses. — « On voudrait passer beaucoup de nuits comme celle-là, » s'écrie Payot, qui avait grelotté toute la nuit ; « c'est égal, il fait tout de même b...igrement froid ici. » Le thermomètre marque dans la tente 6° au-dessous de zéro ; malgré cela, la température du corps, mesurée sur moi, est au-dessus de la normale. Nous avons tous mal à la tête, excepté Michel, qui s'est





**Les Monts-Maudits** vus des Grands-Mulets, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Sella.



bien porté pendant tout notre séjour ; mais nous sommes de bonne humeur, contents de voir notre expédition réussir à notre gré. Comme toujours à cette altitude, nous avons un grand nombre de pulsations, environ 100 au repos.

Au dehors, le soleil va se lever ; il fait un froid piquant, 9° au-dessous de zéro sous l'abri, et un thermomètre mis à plat sur la neige, exposé au rayonnement nocturne, marque 19° au-dessous de zéro. Pour résister à ce froid extrême de la neige, j'ai mis par-dessus mes chaussons de ces bottines de caoutchouc appelées *snow-boots* ; M. Richard a fait de même, et, grâce à cette précaution, nous n'avons jamais eu froid aux pieds.

Au lever du soleil, j'appelle mes compagnons, pour les rendre témoins du magnifique phénomène appelé *le spectre du Mont-Blanc* : du côté opposé au soleil, le Mont-Blanc se projette sur le ciel, comme un immense cône violet, qui s'abaisse peu à peu à mesure que le soleil s'élève.

Michel, préposé au fourneau, fait fondre de la neige et nous fait du café. Je continue le montage des appareils, et je commence les observations d'heure en heure, à mesure qu'ils sont prêts. Voici la liste des instruments apportés au sommet :

Thermomètre enregistreur,	Actinomètre absolu de M. Violle.
Baromètre —	Actinomètre à deux boules de
Hygromètre —	M. Violle,
Baromètre de Fortin,	Actinomètre d'Arago,
Baromètre anéroïde,	Actinomètre totalisateur de Bel-
Thermomètres à mercure,	lani,
Hygromètre à cheveu de Lam-	Radiomètres,
brecht,	Anémomètre,
Hygromètre à condensation d'Al-	Electromètre de Thomson,
luard,	Photomètre à chlorure d'argent.

Ces instruments sont observés toutes les heures ; M. Richard s'est chargé des actinomètres statiques, de l'anémomètre et du radiomètre ; je fais tout le reste. L'actinomètre absolu de M. Violle est particulièrement pénible à observer ;

chaque détermination, que je fais toutes les deux heures, dure trois quarts d'heure, pendant lesquels il faut observer toutes les minutes et orienter constamment l'appareil.

Outre les instruments de météorologie, j'ai apporté des appareils de physiologie, dont je m'occupe seul :

Sphygmographe direct,	Spiromètre en caoutchouc,
Polygraphe de M. Marey,	Spiromètre de Verdin,
Explorateur du cœur,	Thermomètres médicaux à mer-
Explorateur de la carotide,	cure,
Pneumographe,	Thermomètre médical enregis-
Sphygmographe à transmission,	treur.
Dynamographe,	

Il faut ajouter à ces listes un certain nombre d'instruments accessoires :

Appareil de photographie 18 × 24,	Spectroscope,
— — — 9 × 12,	Boussole avec éclimètre,
Chronographe,	Règle logarithmique,
Métronomographe,	Cercle à calculer pour hygro-
Série de verres colorés,	mètres.

J'avais aussi apporté les appareils nécessaires pour l'analyse de l'acide carbonique de l'air, mais le temps a manqué pour ces recherches si longues à exécuter. Enfin, pour les nécessités de l'installation et de la vie, notre installation comportait encore :

Tente,	Lampe à esprit-de-vin,
Abri pour les enregistreurs,	10 kilos de pétrole,
Paratonnerre pour cet abri,	1 litre d'esprit-de-vin,
Bâti-support pour actinomètres,	5 assiettes en tôle émaillée,
Supports pour les instruments,	3 casseroles,
Table pliante pour les observa-	Marmite pour fondre la neige,
tions,	Bouilloire à thé,
2 pliants pour les observateurs,	Filtre à café,
Sac en peau d'agneau,	6 cuillères,
3 plaids,	4 fourchettes,
2 oreillers en caoutchouc,	4 gobelets d'étain,
Chaussons,	Passoire,
Snow-boots,	Entonnoir,
Bas et flanelles de rechange,	2 lanternes,
Fourneau à pétrole,	2 marteaux,



Clé anglaise,  
Mèches, vrilles,  
2 tournevis,  
Vis, boulons, clous,  
Pinces,  
Vernis pour polygraphe,  
Ether pour hygromètres,  
Carnets d'expériences,  
Bougies,  
Allumettes,

Bouillon concentré,  
Conserves à chauffer,  
Purées concentrées,  
Conserves diverses,  
Pain,  
Sucre, sel,  
Thé, café,  
Élixir de la Chartreuse,  
2 drapeaux pour signaux,  
Fusées, feux de Bengale, etc.

Le déballage seul de tout cela a pris beaucoup de temps. Nous prenons du café, ensuite M. Richard s'assoupit, vaincu par le mal de tête. Le vent a cessé, et je puis travailler assez facilement. Les enregistreurs sont en bon état dans leur abri, mais l'hygromètre n'a pas marché; M. Richard essaie vainement de le réparer; il faudra le renvoyer à la fabrique, et me passer de ses indications pendant un mois.

Le soleil brille toute la journée. Dans notre solitude glacée, aucun bruit n'interrompt le silence imposant, sauf parfois le craquement des avalanches. Une corneille, habitante des Grands-Mulets, a découvert notre campement, et vient voleter autour de nous toute la journée. Dans la matinée, arrive une caravane, un Allemand et deux guides italiens, montés de Courmayeur et se rendant à Chamonix. Nous leur offrons des aliments chauds, bouillon, café, conserves, que les guides acceptent avec plaisir, mais que le voyageur refuse: est-ce parce qu'il est Allemand? Pour moi, j'estime que toute nationalité s'efface à ces altitudes excessives. Cependant, il se charge volontiers d'une lettre pour ma femme.

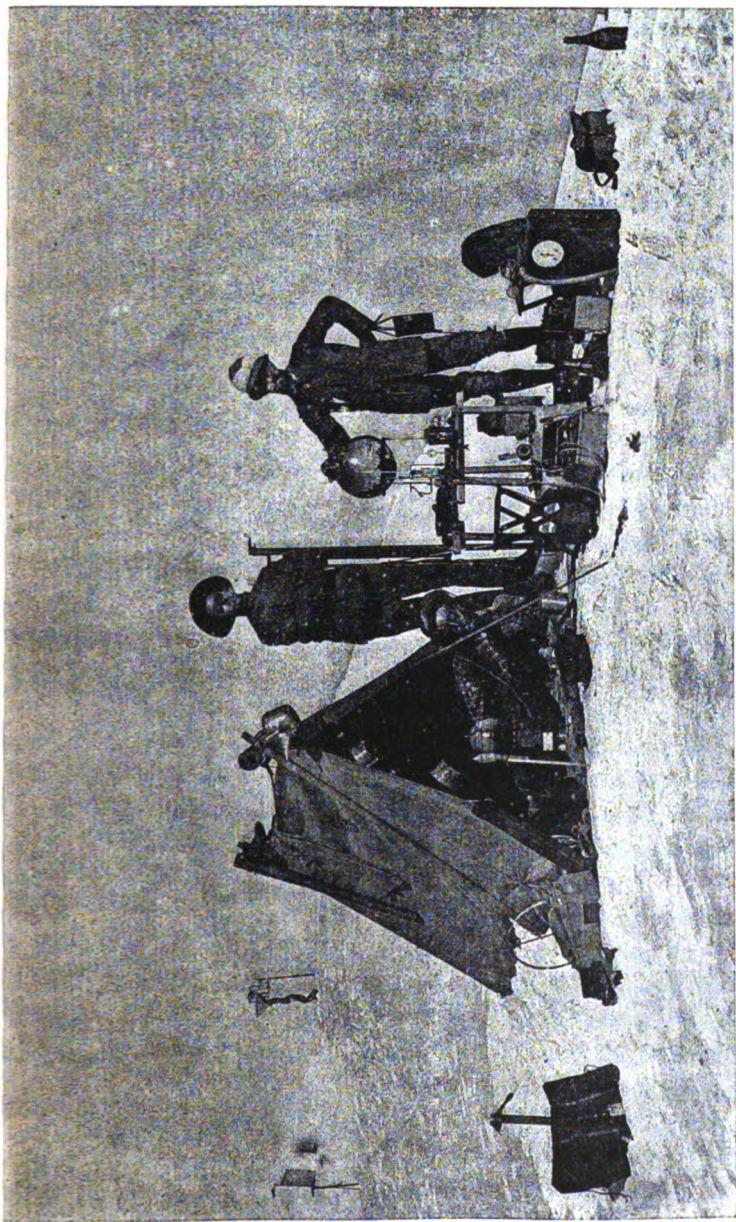
A mesure que la journée s'avance, notre mal de tête diminue, et M. Richard, qui était resté étendu toute la matinée, souffrant horriblement, peut faire quelques observations, et me décharger ainsi un peu du terrible travail auquel je suis astreint. A 6 h. du soir, le brouillard nous envahit, et je rentre dans la tente pour faire des ob-

servations physiologiques. A 9 h. nous allumons un feu de Bengale qu'on aperçoit de Chamonix comme une étoile, puis nous nous arrangeons pour la nuit et nous dormons passablement.

*Troisième journée.* — Je me lève à 4 h. 30 min. pour revoir le lever du soleil et le spectre du Mont-Blanc, puis je commence les observations. Les douleurs de tête nous ont repris pendant la nuit, mais moins intenses, de sorte que M. Richard peut observer les actinomètres toute la journée, pendant que je fais les autres observations. Les nausées reparaissent quelquefois faiblement, lorsque nous faisons quelque effort musculaire, mais quelques gouttes d'élixir de la Grande-Chartreuse suffisent à les calmer. Nous n'avons aucun appétit : nos repas se composent, matin et soir, d'une purée de pois, dans laquelle nous coupons du pain et du fromage, et d'une tasse de café noir ; seul Michel a assez d'appétit pour manger des conserves. Les guides boivent du thé ; quant à nous, nous n'osons nous y risquer, après les effets désastreux du premier jour. Je donnerais beaucoup pour ravoir une gourde pleine de bière qu'un des porteurs a laissé tomber dans une crevasse.

Ici, un incident : « Monsieur, » me dit Michel, « le fourneau ne marche plus. — Comment, j'ai mouché la mèche ce matin ! — Je viens de la moucher de nouveau, et... — Malheureux, qu'avez-vous fait ! Elle était déjà trop courte, et j'ai oublié la provision à Chamonix ! Que deviendrions-nous sans fourneau, nous ne pourrions plus manger ni boire ! » Je rarrange la précieuse mèche tant bien que mal ; nous sommes tous penchés sur ce petit fourneau, dans l'angoisse ; serons-nous obligés de descendre pour une cause si minime ? Enfin, il marche à peu près ; il fume horriblement, remplissant la tente d'une odeur nauséabonde, mais il chauffe suffisamment pour fondre la neige nécessaire à nos repas.

Une autre caravane arrive de Courmayeur. un Anglais,



Campement de M. J. Vallois au sommet du Mont-Blanc, reproduction d'une photographie de l'auteur.



homme charmant, qui accepte avec plaisir notre hospitalité, visite avec intérêt notre installation, et se charge de notre courrier pour Chamonix. En partant, il nous laisse une bouteille de bière, que nous buvons avec délices.

Les observations se poursuivent toute la matinée par un beau temps ; dans l'intervalle, nous photographions notre campement. Malheureusement, des nuages noirs montent du côté de l'Italie, puis de Chamonix, et remplissent bientôt toutes les vallées autour de nous. Le brouillard nous envahit, le tonnerre gronde de tous côtés ; c'est un orage qui monte vers nous.

Nous tenons conseil : devons-nous descendre, ou rester jusqu'au lendemain ? L'orage peut dégénérer en tourmente de neige, la tente être emportée par le vent, frappée de la foudre ou ensevelie sous la neige. Chacun est invité à donner son avis : M. Richard, ne voulant pas interrompre mes expériences, s'en remet à ma décision ; Michel, avec sa tranquillité habituelle, répond qu'on peut s'en aller ou rester, que cela lui est bien égal. Quant à Payot, il s'écrie : « Descendez si vous voulez, moi je reste ! » Je vois que nous avons tous confiance dans la solidité de la tente ; néanmoins, assumant la responsabilité du sort de mes compagnons, tous pères de famille, comme moi, je décide, quoique à regret, qu'on descendra. Mais auparavant, nous ferons dans la tente une série d'observations physiologiques sur toute la caravane.

Voici les déductions les plus saillantes qu'on peut tirer de l'ensemble de mes expériences physiologiques.

La température du corps n'est pas inférieure au Mont-Blanc à ce qu'elle est dans la plaine. Elle peut s'abaisser d'un degré lorsqu'on est exposé au froid, comme elle s'abaisserait si on sortait en hiver sans paletot ; mais elle est aussi élevée lorsqu'on est bien couvert. Ce n'est donc pas à l'abaissement de la température du corps qu'on peut attribuer le mal de montagne, mais bien, comme l'a in-

diqué Paul Bert, à une imparfaite oxygénation du sang. Un litre d'air ne contient, au sommet du Mont-Blanc, que la moitié environ du poids d'oxygène qu'il contiendrait au niveau de la mer; on comprend que cet air soit moins « nourrissant ». Ce dernier fait est bien connu; mais ce qu'on ignorait jusqu'ici, c'est le rôle des poumons dans la respiration sur les hautes montagnes; j'ai pu l'étudier assez complètement à l'aide d'un spiromètre de précision qui m'a donné d'excellents résultats.

Dans la respiration habituelle, la capacité pulmonaire n'est pas utilisée tout entière à chaque inspiration; ainsi, au repos, j'inspire environ 60 centilitres d'air seulement, tandis que mon poumon peut en contenir 300 centilitres. Le sang se trouve donc en contact avec une assez grande quantité d'air, qui n'est renouvelée que par parties. Au Mont-Blanc, la diminution de pression produit une congestion diminuant la capacité du poumon, qui ne contient plus que 220 centilitres d'air au moment de l'arrivée au sommet; de plus, chaque inspiration n'est plus que de 50 centilitres. On se trouve donc en présence d'une diminution, à la fois, de l'oxygène contenu dans l'air, de l'air contenu dans le poumon, et du renouvellement de cet air; c'est cette triple diminution qui cause l'état morbide. On objectera, il est vrai, que les inspirations sont plus fréquentes dans les grandes altitudes; mais leur nombre est bien loin d'être doublé, et cette fréquence anormale constitue elle-même une fatigue; d'ailleurs elle n'est pas en rapport avec la diminution d'oxygène.

Par quel mécanisme d'accommodation les habitants des hautes régions du globe peuvent-ils s'habituer à l'air raréfié des grandes altitudes? Là encore, mes expériences peuvent donner la clé du mystère: trois journées d'habitation au sommet du Mont-Blanc ont suffi pour modifier entièrement le régime de ma respiration; le dernier jour, ma capacité pulmonaire avait notablement augmenté et mesurait

250 centilitres ; le nombre des inspirations était de 17 par minute, au lieu de 14 dans la plaine ; quant à la profondeur des inspirations, elle avait doublé, étant devenue de 100 centilitres. Ainsi, l'air était deux fois moins dense que dans la plaine, mais il en entraînait deux fois plus dans la poitrine, ce qui rétablissait l'équilibre ; aussi je ne ressentais plus aucun des symptômes du mal de montagne.

Au bout de deux heures, les expériences ne sont pas terminées. L'heure s'avance, le tonnerre se rapproche et la neige tombe, épaisse. « Moi, » dit Payot avec une visible satisfaction, « je crois bien que nous coucherons ici. — Je le crois bien aussi, » dis-je à mon tour. « Après tout, si nous restions pour voir l'orage ? C'est peut-être curieux ! Voyons, est-ce décidé, restons-nous ? — Oui, » à l'unanimité.

D'ailleurs, chacun donne d'excellentes raisons pour ne pas quitter le sommet : « Si on nous voit descendre, on croira à Chamonix que nous sommes à moitié morts... On est bien mieux ici, à l'abri, que dehors, sous la neige... Avec le vent qu'il fait, on pourrait dégringoler des Bosses... Avec la neige qui tombe, on pourrait se perdre au Grand-Plateau... » Pour un peu, nous dirions que c'est par prudence que nous restons ! Puis viennent les objections, que chacun émet pour les pulvériser à l'envi : « La route peut être coupée pendant plusieurs jours ? — Nous avons cinq litres de pétrole pour le fourneau, et des vivres indéfiniment, puisque nous ne mangeons pas. — Et la mèche du fourneau qui ne marche plus ? — On en taillera une dans un bas de laine. — Et la foudre ? — Elle n'aura pas l'idée d'aller nous chercher si haut. — S'il tombe deux mètres de neige ? — Et les Esquimaux, ne vivent-ils pas sous la neige ? Cela nous chauffera... »

Payot est le plus enragé : « Nous sommes montés pour trois jours, il faut rester trois jours ! » — « D'ailleurs, » ajoute judicieusement Michel, « je crois bien qu'à présent on ne pourrait plus passer. » Nous sommes tous joyeux de cette

résolution, que chacun n'osait prendre à cause des autres. D'ailleurs, nous allons bien, les maux de tête s'étant dissipés dans la journée. Pendant que j'attache solidement sur leurs supports les instruments extérieurs, afin de les empêcher d'être emportés par le vent, M. Richard se charge de la direction de l'hivernage. Il rectifie la forme de la tente, fait tendre la corde et amonceler de la neige sur le bas de la toile, pour lui donner du poids. Ensuite on dîne, et on se prépare pour la nuit.

Au bout d'un instant, Michel, qui était sorti, rentre vivement, effrayé, disant qu'il y a dans l'air une électricité extraordinaire. Je sors à mon tour, pour m'en assurer, et je constate en effet des phénomènes électriques d'une intensité effrayante. De la tente, de l'abri des instruments, de moi-même part un bruissement strident, causé par des milliers d'étincelles. Mes cheveux se dressent sous l'action de l'électricité, il semble qu'on me les tire chacun séparément. Sur tout le corps, on sent les étincelles ; on ne saurait rester dehors sans souffrance : nous sommes littéralement baignés dans la foudre. Cependant on n'entend plus que faiblement le tonnerre, l'orage semble avoir cessé autour de nous, mais la neige tombe toujours.

Contre l'électricité atmosphérique il n'y a rien à faire ; je rentre, et je rassure de mon mieux mes compagnons, bien que fort peu rassuré moi-même. Nous sommes obligés de fermer hermétiquement la tente, car la neige filtre à travers la moindre ouverture. Nous supprimons cette fois la lanterne, qui userait notre air : j'ai calculé que nous en avons assez pour respirer trois heures.

Après quelque temps d'un sommeil lourd, je m'éveille en proie à un violent mal de tête ; nous étouffons dans l'air vicié, et, si nous demeurions ainsi, nous ne tarderions pas à être asphyxiés. J'éveille mes compagnons, et nous ouvrons la tente un moment, pour renouveler l'air ; la neige a cessé, et nous pouvons désormais laisser l'ouverture réglemen-



taire. La nuit s'achève sans incident, et nous dormirions paisiblement, si ce n'était le froid, et M. Richard qui ronfle comme une toupie.

*Quatrième journée.* — Jem'éveille bien portant pour la première fois. Les douleurs de tête ont complètement disparu, et je me sens aussi dispos qu'à Chamonix; je commence même à sentir un peu d'appétit : évidemment je suis à peu près acclimaté, et malheureusement il va falloir descendre ! M. Richard est aussi bien portant que moi. Seul Payot, qui, au fond de la tente, a sans doute été plus asphyxié que nous, reste étendu, incapable de faire un mouvement, en proie à un violent mal de tête.

Le vent est vif et froid. Je fouille la neige de tous côtés pour retrouver mes instruments, et je commence les observations, tout en m'occupant d'emballer les appareils que je dois laisser au sommet. Nous mettons tout en ordre, nous rentrons les instruments dans la tente, tout cela avec facilité, sans fatigue, sentant seulement un peu d'essoufflement lorsque nous allons trop vite. Vers 10 h., Payot peut enfin marcher ; Michel prend une charge d'instruments, j'en prends une autre, nous fermons la tente, et nous quittons le sommet du Mont-Blanc, non sans quelque regret.

La descente s'accomplit sans encombre. A Pierre-Pointue, je trouve ma femme venue au-devant de moi avec mon ami Henri Vallot, qui a observé jour et nuit les instruments de Chamonix correspondant à ceux du sommet. A la cascade du Dard, nous sommes reçus par une députation de guides qui nous escorte, drapeaux en tête. A Chamonix, les habitants nous font une ovation enthousiaste, que je soupçonne l'excellent M. Venance Payot d'avoir organisée. A l'entrée du bourg, nous sommes reçus par le maire, le conseil municipal, le juge de paix, le guide-chef, qui nous couvrent de fleurs et nous font cortège; la fanfare de Chamonix ouvre la marche; la population, les étrangers remplissent les rues, les places, les fenêtres; de tous côtés

partent des acclamations enthousiastes. La mairie est pavoisée, un arc de triomphe est dressé devant le bureau des guides, avec une inscription que la modestie m'empêche de reproduire. Le curé, les vicaires viennent nous féliciter. A la porte de l'hôtel, tout pavoisé, le propriétaire, M. Cachat, entouré de sa famille, nous offre le vin d'honneur. Étonnés et confus d'un tel triomphe, nous commençons à nous rendre compte qu'en allant faire des recherches scientifiques à cette altitude nous avons fait, sans le savoir, un exploit d'alpiniste...

### III

Après quelques jours consacrés aux rhumatismes rapportés du sommet, je vais aux Grands-Mulets, le 7 août, régler mes instruments, et, le 12 août, je remonte au Mont-Blanc, cette fois avec ma femme. Le temps est superbe, les traces excellentes, et personne ne ressent le mal de montagne; nous mangeons même au sommet avec assez d'appétit. Les enregistreurs sont en bon état; nous comptons passer la nuit sur la cime pour faire des observations sur le rayonnement nocturne; malheureusement, dans la soirée un orage se prépare, et nous nous voyons obligés de descendre, après avoir passé six heures au sommet.

Le 23 août, nouvelle ascension. J'en profite pour mesurer les pentes les plus fortes de la route parcourue : la côte des Grands-Mulets ne dépasse pas  $44^{\circ}$  à sa plus grande inclinaison. En montant au Petit-Plateau, les pentes moyennes sont de  $35^{\circ}$ , la plus grande inclinaison atteint  $48^{\circ}$ . L'arête des Bosses ne dépasse pas  $45^{\circ}$ , mais l'inclinaison de ses parois est beaucoup plus forte. Enfin, à la côte de la Tournette, je trouve successivement  $31^{\circ}$ ,  $39^{\circ}$  et  $45^{\circ}$ .

Le sommet du Mont-Blanc est méconnaissable; il est tombé 1 mèt. 50 de neige à l'endroit du campement, aussi la tente et l'abri ont disparu; nous les retrouvons en creu-

sant, mais la neige a filtré à travers les moindres ouvertures et les a remplis. J'ai apporté l'hygromètre réparé, mais quelles indications donnera-t-il au fond du trou de neige où est enfoncé l'abri?

Le 3 septembre, je retourne aux Grands-Mulets; malheureusement le mauvais temps m'empêche de monter au sommet.

Enfin, le 10 septembre, je fais ma dernière ascension au Mont-Blanc, emmenant des porteurs pour reprendre mes instruments. Craignant que le temps ne devienne mauvais, et sachant que la montée sera longue et pénible dans la neige fraîche, nous décidons de ne pas nous coucher, de partir des Grands-Mulets à 10 h. du soir et d'arriver de bonne heure au sommet. Nous avons emmené Riquet, le petit chien de Michel, qui grimpe vaillamment. Il fait un froid terrible; à la montée du Dôme, le manque de sommeil nous fait dormir en marchant, ce qui nous enlève des forces et nous fatigue beaucoup. Nous nous arrêtons aux rochers des Bosses pour battre la semelle, car il fait au moins 12° de froid et nous sentons nos pieds se geler. Personne ne peut manger par une température pareille; le vin est gelé comme un sorbet. Un porteur est pris de vomissements; c'est ordinairement un homme d'une vigueur exceptionnelle. Nous sommes déjà sur la dernière arête, lorsque le soleil se lève et nous rend témoins une fois de plus du spectre violet du Mont-Blanc. A 7 h., nous atteignons la cime, où nous pouvons enfin nous réchauffer aux rayons du soleil. Nous avons apporté des pelles pour déblayer la tente et l'abri, de nouveau ensevelis sous la neige. Malgré le soleil, il fait toujours un froid piquant, car à 9 h. 30 min. le thermomètre marque encore 8°,5 au-dessous de zéro. Le chien paraît ressentir les effets de la raréfaction de l'air; très vif d'habitude, il est abattu et reste tout le temps sans bouger, enveloppé dans une couverture. Nous emballons le matériel, et, à 11 h., nous quittons le sommet pour descendre à Chamonix.

Le séjour que j'ai fait au sommet du Mont-Blanc, en dehors des documents scientifiques que j'en ai rapportés, montre qu'on peut vivre à cette altitude et s'y acclimater, même avec une installation rudimentaire. Si on avait une cabane en bois, avec un fourneau, des matelas et des couvertures, on pourrait certainement s'y livrer aux recherches scientifiques aussi facilement que dans la plaine. Une telle installation à 4,500 mètres, sur les derniers rochers, rendrait de grands services à la science, en même temps qu'elle faciliterait les ascensions des touristes et pourrait servir de refuge en cas de mauvais temps, J'ai l'espoir que cette idée pourra être réalisée avant peu d'années, et qu'elle nous permettra de porter de nouveau à ces hauteurs le drapeau de la science française.

J. VALLOT, .

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

---

### III

## MES ASCENSIONS

LES FEMMES ASCENSIONNISTES — LA FEMME  
AU MONT-BLANC

Les montagnes et les glaciers nous fascinent ; il est presque impossible de les contempler de loin sans avoir le désir d'aller les admirer de près. Malheureusement, les grands sommets offrent toujours une certaine difficulté, surtout pour une femme, et ce n'est qu'après s'être entraîné que l'on peut songer à les gravir.

L'année dernière, étant à Chamonix, je suis allée avec mon mari au Jardin de la Mer de Glace, au Buet, aux Grands-Mulets et à l'Aiguille du Goûter. Je ne décrirai pas ces courses, qui ont fait l'objet d'un compte rendu dans l'*Annuaire* de l'année dernière. Je faisais alors mes premières armes, et j'avoue que les crevasses des Grands-Mulets et surtout l'escalade de l'Aiguille du Goûter m'avaient causé quelque effroi. Mais on s'habitue à tout par la pratique, le corps se rompt à la fatigue, les pieds et les mains deviennent plus habiles, et l'on se fait un jeu des passages qui avaient semblé le plus difficiles au début. Aguerrie par ces premières courses, j'ai pu en entreprendre cette année de plus importantes.

**COL DES GRANDS-MONTETS (3,300 MÈT.)**

Après avoir fait les deux courses classiques des Bossons et de la Mer de Glace, nous allons coucher au Montenvers, avec nos guides Alphonse Payot et Michel Savioz.

A 5 h. du matin, nous nous mettons en route, nous traversons la Mer de Glace, et nous montons des pentes gazonnées, qui nous conduisent au pied d'une cheminée très inclinée, dont la roche presque lisse offre cependant des aspérités suffisantes pour permettre de grimper en s'aidant des pieds et des mains. Arrivés au sommet de la cheminée, laissant à gauche le glacier, trop crevassé à sa base pour qu'on puisse le traverser, nous gravissons un névé sur la droite, puis le glacier, uni du côté de l'Aiguille du Dru, et nous arrivons au col. De là, nous montons à l'Aiguille des Grands-Montets, sorte d'entassement d'énormes blocs de granit d'un accès des plus faciles.

De ce sommet, la vue est magnifique. Nous sommes dominés par l'Aiguille Verte et l'Aiguille du Dru, toutes deux inaccessibles de ce côté, tandis qu'à nos pieds s'étend le glacier d'Argentière. Au delà de la Mer de Glace se dresse le Mont-Blanc, dont l'éclatante blancheur contraste violemment avec les teintes sombres de l'Aiguille du Dru.

J'admirais encore ces merveilles, lorsque les guides donnent le signal du départ. Nous descendons par le glacier d'Argentière, et je profite des pentes très inclinées pour faire de bonnes glissades sur la neige. Bientôt nous arrivons au chalet de Lognan, où nous sommes heureux de nous rafraîchir. Une heure de descente nous conduit à Argentière, où nous trouvons une voiture qui nous ramène à Chamonix.

**MONT-BLANC (4,810 MÈT.)**

Le 11 août, séduits par un temps magnifique, nous nous décidons à partir pour le Mont-Blanc. Au chalet de Pierre-Pointue, nous retrouvons MM. de Poncins père et fils, qui nous attendaient en déjeunant, et avec lesquels nous devons faire l'ascension. Après un instant de repos, nous repartons.

Arrivés sur le glacier, mon mari photographie les séracs, qui sont merveilleux cette année. J'ai été très surprise de trouver la Jonction si différente de ce qu'elle était l'année dernière; les crevasses sont bien plus nombreuses, et quelques séracs s'inclinent au-dessus de la route dans un équilibre si instable, que Payot peut en faire tomber un d'un seul coup de piolet, dégageant ainsi le passage d'un obstacle dangereux. A notre arrivée aux Grands-Mulets, Marie, la cuisinière devenue légendaire à Chamonix, nous prépare un excellent grog.

La soirée se passe gaiement, et à 2 h. du matin nous quittons les derniers la cabane. Ce départ, la nuit, à la lueur d'une lanterne vous éclairant à peine, est d'un effet saisissant. Le froid est très vif, et je suis obligée de m'arrêter de temps en temps pour réchauffer mes pieds en les frappant avec force contre le manche de mon piolet piqué dans la neige. Au Grand-Plateau, impossible de nous arrêter pour déjeuner : le soleil effleure à peine les Bosses, et nous nous décidons à aller le rejoindre. La montée des Bosses et le passage des crêtes se font facilement, et à 10 h. 20 min. nous arrivons au sommet, sans avoir ressenti les atteintes du mal de montagne.

C'est avec une profonde émotion et une joie véritable que je pose le pied sur la cime; oubliant la fatigue, je contemple avec admiration l'immense panorama qui s'étend à mes pieds. Mais bientôt le froid me rappelle à la réalité, et

je me réfugie dans la tente, où les guides préparaient des boissons chaudes qui nous font le plus grand bien. Pendant que je me repose, mon mari fait des expériences météorologiques.

Nous avons l'intention de passer la nuit au sommet :



Marie, la cuisinière des Grands-Mulets.

malheureusement, après six heures de séjour, le vent devient furieux, le brouillard nous enveloppe, une véritable tempête se prépare, et la prudence nous oblige à abandonner notre projet. A 4 h. 30 min. nous descendons à la hâte, criblés de neige, ayant peine à nous tenir sur les arêtes balayées par le vent, et enfin nous arrivons aux Grands-



Mulets, où nous couchons, ne voulant pas descendre de nuit à Chamonix.

### BELVÉDÈRE (2,966 MÈT.)

Après douze jours de pluie, le temps s'étant remis au beau, nous partons à 4 h. du matin pour le Belvédère. Nous dépassons la Flégère, et bientôt nous gravissons des pentes gazonnées couvertes de neige récente. Plus haut, l'aspect de la montagne est transformé; les roches polies qui entourent le lac Blanc paraissent changées en glacier. Nous avançons avec précaution; de temps en temps la jambe s'enfonce dans un trou recouvert de neige. Après une montée pénible, nous arrivons au col. Nous trouvons l'aiguille en très mauvais état; la roche est presque partout recouverte d'une épaisse couche de neige inconsistante, dans laquelle on enfonce souvent jusqu'à la ceinture; la pente dépasse 50°. L'escalade est fatigante, et ce n'est qu'après une heure d'efforts que nous atteignons la cime.

Le Belvédère, fort bien nommé, est une aiguille assez facile lorsqu'elle n'est pas recouverte de neige. La vue dédommage amplement de la peine; elle est comparable à celle du Buet; le massif du Mont-Blanc se présente de la même façon, mais avec cet avantage qu'on le voit de la base au sommet, tandis que du Buet les flancs décharnés des Aiguilles-Rouges masquent complètement les forêts de mélèzes du Montenvers et la vallée de Chamonix. Il est regrettable qu'un sommet aussi intéressant et aussi rapproché de Chamonix soit si rarement visité.

### LES FEMMES ASCENSIONNISTES

Les femmes doivent-elles entreprendre de grandes courses?

Un grand nombre d'alpinistes se prononcent pour la négative. Ils prétendent que souvent les femmes sont une gêne, et que, dans certains cas, elles peuvent augmenter le danger. Je ne partage naturellement pas l'avis de ces touristes peu aimables, qui veulent réserver à leur sexe l'honneur d'atteindre les pics les plus difficiles. Je suis très admiratrice des femmes qui peuvent se distinguer par leur intelligence ou par leur courage. En France, généralement, la femme préfère les plaisirs des villes aux beautés de la nature, et il est rare de rencontrer des Françaises dans la grande montagne. Pourtant il y a des exceptions, et je suis heureuse de pouvoir citer parmi nos intrépides grimpeuses M<sup>mes</sup> Caron, Millot, Gamard, Jackson, M<sup>lle</sup> de Bouillé, etc., dont les noms sont bien connus des lecteurs de l'*Annuaire*.

Bien des femmes seraient certainement assez bonnes marcheuses pour devenir de sérieuses excursionnistes; malheureusement la plupart sont ambitieuses, et veulent débiter par des difficultés sans avoir jamais posé le pied sur un glacier ou grimpé le moindre rocher. Aussi beaucoup d'entre elles échouent, ou reviennent tellement fatiguées, qu'elles renoncent à tenter de nouveau une pareille épreuve.

Tout métier a besoin d'apprentissage, il en est de même pour la montagne. Si l'on veut devenir habile, il faut commencer par de petites courses, pour s'entraîner et s'habituer graduellement à la fatigue. Ce n'est pas non plus à la première ascension que l'on peut suivre sans frayeur une arête de glace, ou escalader une paroi de rocher; mais pourquoi la femme ne s'y habituerait-elle pas aussi bien que l'homme?

Ce qui rend en général les femmes inhabiles, ce sont leurs jupes, qui gênent les mouvements, empêchent de voir où l'on pose le pied, et s'accrochent partout, comme j'ai pu en faire l'expérience l'année dernière à l'Aiguille du Goûter. De plus, lorsqu'on enfonce jusqu'aux genoux dans la neige molle, les jupes, même les plus courtes, traînent toujours,

et s'imprègnent d'une humidité glacée fort dangereuse pour la santé. Aussi je conseillerai aux femmes qui veulent faire de grandes ascensions d'adopter franchement le costume d'homme, comme je l'ai fait moi-même. Il ne s'agit pas, bien entendu, de ces sortes de travestis collants et serrés à la taille, que portent certaines femmes à la chasse, et qui n'ont d'autre but que de faire ressortir leurs formes, mais d'un vêtement commode, avec lequel on passe inaperçue.

D'abord, il faut se décider à porter une chemise de flanelle à manches, qui garantira des refroidissements, et à proscrire le corset, dont l'effet ne serait que de gêner la respiration. Des bas en laine épaisse, et de gros souliers lacés, larges, à semelle très forte et garnie de gros clous, sont indispensables pour la neige aussi bien que pour le rocher. Sur les glaciers, la jambe sera recouverte de guêtres de laine. Le vêtement, en drap léger, se compose d'une culotte serrée aux genoux, d'un gilet et d'une blouse à plis, boutonnée du haut en bas, et maintenue par une ceinture flottante. Le costume est complété par un faux-col de toile et un chapeau dit casque indien, comme en portent nos soldats au Tonkin, auquel on n'a pas oublié d'adapter une jugulaire. Les poches de la blouse contiennent les accessoires, lunettes fumées et grillagées, gants de tricot à doigts réunis, masque en toile, indispensable contre la réverbération des glaciers, foulard, etc.

Ainsi équipée et munie de son piolet, la femme peut affronter les hautes altitudes, et jouir ainsi de ces paysages polaires dans toute leur beauté grandiose et virginale.

#### LA FEMME AU MONT-BLANC

Autrefois les ascensions faites par des femmes étaient si rares, qu'elles prenaient la proportion d'un événement. Ainsi, l'ascension au Mont-Blanc de M<sup>lle</sup> d'Angeville, en 1838, parut si extraordinaire qu'on en fit la relation illustrée

dans un album rempli de planches coloriées, où l'héroïne est montrée traversant les passages les plus difficiles.

Depuis cette course mémorable jusqu'en 1865, cinq femmes seulement atteignirent le sommet du Mont-Blanc. Ce n'est qu'à partir de cette époque que notre sexe paraît s'être décidé à gravir les hautes cimes, et depuis 1871 il n'est pas une année où au moins une femme ne soit parvenue au sommet du géant des Alpes. J'en donne ici la liste, pensant qu'elle intéressera les lectrices de l'*Annuaire* :

- |  |  |
|--|--|
| 1809. PARADIS (M <sup>lle</sup> ), Chamonix.         | 1874. F. RICHARDSON (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.     |
| 1838. D'ANGEVILLE (M <sup>lle</sup> ), Française.    | 1874. NEILSSON (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.          |
| 1854. HAMILTON (M <sup>me</sup> ), Anglaise.         | 1875. HORNBEY (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.           |
| 1856. FORMAN (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.          | 1875. VIAN (M <sup>me</sup> ), Française.              |
| 1857. RUSSELL (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.         | 1875. MARY (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.              |
| 1862. L. WALKER (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.       | 1875. SICCO (M <sup>me</sup> ), Française.             |
| 1863. WENK WORTH (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.      | 1875. STRATON (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.           |
| 1865. EM. LEWIS (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.       | 1876. FALKINER (M <sup>me</sup> ), Anglaise.           |
| 1865. SOBRIGHT (M <sup>me</sup> ), Anglaise.         | 1876. PARKER (M <sup>me</sup> ), Anglaise.             |
| 1865. DERENNES (M <sup>me</sup> ), Française.        | 1877. CARON (M <sup>me</sup> ), Française.             |
| 1865. BREVOORT (M <sup>lle</sup> ), Américaine.      | 1878. GRIFFITH (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.          |
| 1869. DE ROZIER (C <sup>tesse</sup> ), Française.    | 1878. PANEL (M <sup>lle</sup> ), Allemande.            |
| 1869. FORSTER (M <sup>me</sup> ), Anglaise.          | 1878. ZEUTHEN-SCHULIN (C <sup>tesse</sup> ), Danoise.  |
| 1871. EM. LEWIS (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.       | 1878. LEMAN (M <sup>me</sup> ), Anglaise.              |
| 1871. STRATON (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.         | 1879. CAZIN (M <sup>me</sup> ), Française.             |
| 1871. STOLLARD (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.        | 1880. LAMOTTE (M <sup>me</sup> ), Espagnole.           |
| 1872. MILLOT (M <sup>me</sup> ), Française.          | 1880. RICHARDSON (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.        |
| 1872. EL. HAY-MURRAY (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.  | 1880. DUCHEMIN (M <sup>me</sup> ), Française.          |
| 1872. AL. HAY-MURRAY (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.  | 1881. SCHIES (M <sup>lle</sup> ), Suisse.              |
| 1872. AUG. HAY-MURRAY (M <sup>lle</sup> ), Anglaise. | 1881. CHAFY-CHABY (M <sup>me</sup> ), Anglaise.        |
| 1873. MILLOT (M <sup>me</sup> ), Française.          | 1881. DUCRET DE LANOES (M <sup>lle</sup> ), Française. |
| 1873. E.J. KINAHAN (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.    | 1882. BURNABY (M <sup>me</sup> ), Anglaise.            |
| 1873. M.L. KINAHAN (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.    | 1882. BURNABY (M <sup>me</sup> ), Anglaise.            |
| 1873. F. KINAHAN (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.      | 1882. WIDDINGTON (M <sup>me</sup> ), Anglaise.         |
| 1873. GAMARD (M <sup>me</sup> ), Française.          | 1883. DE POP (M <sup>lle</sup> ), Autrichienne.        |
| 1873. WILLS (M <sup>me</sup> ), Anglaise.            | 1883. DE PONCINS (M <sup>lle</sup> ), Française.       |
| 1873. WILLS (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.           | 1883. QUENNESSEN (M <sup>lle</sup> ), Française.       |
| 1873. LOPPÉ (M <sup>lle</sup> ), Française.          | 1883. RAOUL-DUVAL (M <sup>lle</sup> ), Française.      |
| 1874. DE ZUMELZU (M <sup>me</sup> ), Espagnole.      |  |
| 1874. HIRTS (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.           |  |

1883. LEPRINCE (M <sup>me</sup> ), Française.	1886. HASSLER (M <sup>lle</sup> ), Française.
1883. MARRIAGE (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.	1886. COUTTET (M <sup>lle</sup> ), Française.
1883. DE ROLLAND (B <sup>me</sup> ), Italienne.	1886. SCHULER (M <sup>me</sup> ), Française.
1883. BRIDGEFORD (M <sup>lle</sup> ), Américaine.	1886. WALLON (M <sup>lle</sup> ), Suisse.
1883. KINNEAR (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.	1887. HASENORL (M <sup>me</sup> ), Autrichienne.
1884. K. RICHARDSON (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.	1887. A. DE GOUTCHAROW (M <sup>lle</sup> ), Russe.
1885. DE BRONDERER (M <sup>lle</sup> ), Russe.	1887. C. DE GOUTCHAROW (M <sup>lle</sup> ), Russe.
1886. GARDNER (M <sup>lle</sup> ), Anglaise.	1887. J. VALLOT (M <sup>me</sup> ), Française.
1886. PIN (M <sup>me</sup> ), Française.	

D'après cette liste, soixante et onze femmes sont montées au Mont-Blanc. Classées par nationalité, elles se répartissent ainsi :

38 Anglaises,	2 Espagnoles,
23 Françaises,	2 Suissesses,
3 Russes,	1 Allemande,
2 Américaines,	1 Italienne,
2 Autrichiennes.	1 Danoise.

M<sup>lle</sup> Lewis, M<sup>lle</sup> Straton, M<sup>me</sup> Millot et M<sup>me</sup> Burnaby ont fait deux fois l'ascension ; M<sup>lle</sup> Straton l'a réussie en plein hiver, le 29 janvier.

On voit que, contrairement à ce qu'on croit généralement, les Anglaises ne sont pas seules aujourd'hui à faire des ascensions, et que les Françaises commencent à rivaliser avec elles. Si les Anglaises sont plus nombreuses, cela tient surtout à la différence de l'éducation des jeunes filles dans les deux pays, car il n'est monté au Mont-Blanc que neuf jeunes filles françaises, tandis que vingt-cinq misses anglaises faisaient l'ascension. Pour les femmes mariées, la proportion n'est pas la même : il y a quatorze Françaises et treize Anglaises seulement. Il est à espérer que dans notre pays le nombre des femmes ascensionnistes augmentera d'année en année.

GABRIELLE VALLOT,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

## IV

# LES AIGUILLES DU GOUTER ET D'ARGENTIÈRE

(HISTORIQUE ET TOPOGRAPHIE)

### I. — LA QUESTION DE LA ROUTE DE SAINT-GERVAIS AU MONT-BLANC

Depuis qu'en 1760 H.-B. de Saussure fit promettre publiquement, dans les trois paroisses des Houches, du Prieuré et d'Argentière, une récompense à celui qui le premier gravirait le Mont-Blanc, — depuis qu'en 1784 deux guides de Bourrit ont atteint le Dôme du Gouter après avoir effectué la première escalade authentique de l'Aiguille, — depuis cent et un ans enfin que le « monarque » des Alpes a été vaincu par l'homme, — les habitants de Saint-Gervais luttent contre les guides de Chamonix pour la suprématie de leurs chemins respectifs accédant à la montagne commune. Voilà plus d'un siècle que Saint-Gervais cherche à faire adopter sa route par les ascensionnistes du Mont-Blanc comme préférable à tous les points de vue. Ces efforts soutiennent-ils une bonne cause et méritent-ils de réussir? C'est là ce qu'on a appelé dans ces derniers temps *la question de l'Aiguille du Gouter*, question que je vais m'efforcer de résoudre.

Chemin des Bains par le col de Voza et l'Aiguille du Gouter, ou chemin du Prieuré par les Grands-Mulets et les Plateaux, telles sont les deux propositions de l'alternative où je me propose de prendre parti.

On se heurte à tant d'opinions contradictoires dans les articles de littérature alpine relatifs à ce sujet maintes fois débattu, que, pour en tirer la conclusion définitive, le mieux est certes d'exposer ces opinions à tour de rôle : en procédant ainsi on se trouvera faire l'historique de la route de Saint-Gervais et des ascensions de l'Aiguille. Cette coordination ne prétend d'ailleurs pas être complète, ni résumer tout ce qui a été imprimé, car les recherches nécessaires pour atteindre ce but exigeraient un temps plus long et un cadre plus large qu'il n'en est donné aux collaborateurs de l'*Annuaire*; toutefois, l'analyse des principaux récits jointe à mes observations personnelles me permettra, je l'espère, de conclure avec une précision suffisante sur les difficultés, la topographie et les avantages de la route du Mont-Blanc par Saint-Gervais, et de démontrer qu'elle est *plus difficile, plus dangereuse, beaucoup plus belle, beaucoup plus intéressante que celle de Chamonix*.

C'est assez prévenir que je n'ai rien de bien nouveau à dire, surtout après les intéressantes descriptions faites dans cette publication même par plusieurs de nos collègues; mais si j'ose marcher ainsi dans les chemins battus, les motifs suivants m'excuseront : d'une part, la course dont il s'agit est, d'un avis unanime, l'une des plus belles de toutes les Alpes et, d'autre part, les *Guides* usuels ne la mentionnent pas avec tous les détails qu'elle comporte. Ceci posé, passons aux dates, aux noms et aux citations.

Le premier assaut authentique donné à l'Aiguille du Gouter est trop bien raconté dans l'excellent *Mont-Blanc* de M. Ch. Durier pour qu'il ne soit pas suffisant d'y renvoyer le lecteur. Il y verra comment Bourrit, le 17 septembre 1784, fut laissé au pied de l'Aiguille par deux de

ses guides, J.-M. Coultet et Fr. Cuidet, qui réussirent à atteindre la hauteur de 4,400 mètr., entre le Dôme et les Bosses. L'année suivante, Saussure, Bourrit et son fils s'élevèrent le 14 septembre jusqu'à 3,700 mètr. environ sur les flancs de l'Aiguille, dont l'arête leur parut fort difficile à gravir; l'état dangereux de la neige les fit reculer; ils avaient campé la veille dans une cabane en pierres construite pour eux deux jours auparavant, en haut de Pierre-Ronde (voir plus loin), à 1,421 toises (2,770 mètr.) d'altitude. (H.-B. de Saussure, *Voyages dans les Alpes*, t. II, pp. 557 et 568.)

« Quelques moyens que l'on imagine, dit Saussure, pour faciliter cette entreprise, toujours sera-t-il vrai qu'il ne faut s'y hasarder que dans une année où il y aura peu de neige, par un temps parfaitement assuré, avec un excellent jarret et une tête bien accoutumée à envisager les précipices. » (*Id.*, p. 574.)

Le 30 juin 1786, un mois avant la « défaite » du Mont-Blanc, Pierre Balmat et J.-M. Coultet gravissent encore l'Aiguille, gagnent le Dôme, mais n'osent se risquer sur l'arête des Bosses, qu'ils estiment infranchissable.

Après le triomphe de Jacques Balmat et du Dr Paccard le 8 août 1786, Saint-Gervais se tint quelque temps pour battu; puis, usant de réclame, il sollicita de nouveau l'attention des étrangers : plusieurs répondirent à cet appel.

Ainsi, le baron von Welden, colonel autrichien (auteur d'un très intéressant livre sur le Mont-Rose), tenta le 14 juin 1815 l'entreprise déjà maintes fois avortée. Parti de Saint-Gervais, à 3 h. du matin, il n'atteignit qu'à 8 h. du soir le sommet de l'Aiguille à travers mille difficultés : là il fallut passer, au fond de trous creusés dans la neige, une nuit terrible que tous les membres de la caravane pensèrent être leur dernière; le lendemain, naturellement, il ne fut plus question de monter au Mont-Blanc, mais seulement de redescendre à Chamonix, ce que l'on fit, non sans peine, par le glacier de Tacconnaz.



En 1819, d'autres essais faits par MM. de la Bèche et Houdentot, d'une part, Coignet, van Winter et Luzen (en août) d'autre part, ne réussirent pas mieux; cependant le propriétaire du pavillon de Bellevue (bâti en 1818), un sieur Roux, désireux d'assurer la prospérité de son établissement, publia partout qu'ils avaient été couronnés du plus complet succès. Les gens de Saint-Gervais faisaient chœur.

Aussi le Dr Hamel (dont le nom devait peu de jours après s'attacher si tristement à la catastrophe du 20 août 1820, qui coûta la vie à trois guides de Chamonix), résolut-il de suivre la voie qu'on lui représentait faussement comme la plus facile et la plus directe; le 3 août 1820, en compagnie des deux curés de Saint-Gervais et de Saint-Nicolas de Véroc, sous la conduite des deux chasseurs J.-F. Perroud et Maurice Mollard, qui se vantaient d'avoir déjà atteint la cime du Mont-Blanc par la route de Saint-Gervais, il quitte ce village et va camper à Pierre-Ronde, à la belle étoile; il n'y avait plus trace de la cabane de Saussure, construite trente-cinq ans auparavant. L'escalade commença le 4 à 3 h. du matin, et à 6 h. on traversait le grand couloir par le bas. « La montagne est si abrupte qu'on doit constamment se servir des mains... Avant de trouver une prise solide, il faut déloger du pied ou avec la main les pierres branlantes et les faire rouler en bas. Souvent elles rasent la tête de celui qui se trouve derrière. Parfois on touche du front la pierre sur laquelle on doit ensuite poser le pied. » A 8 h. 50 min., on atteignit enfin le sommet de l'Aiguille, et à 11 h. 30 min. le Dôme du Gouter. Craignant d'être pris par l'obscurité à la descente et ne voulant pas passer une nuit dans la neige sans tente à une pareille altitude, le Dr Hamel commanda la retraite et la caravane revint sur ses pas. « Des dangers auxquels nous fûmes alors exposés sur les parois de l'Aiguille, on ne peut se faire que difficilement une idée... tout cédait sous nos pas, et la moindre glissade nous eût précipités de 2,000 mèt. sur le glacier de Bionnas-

say... Il fut impossible de retraverser le couloir, et nous descendîmes directement au glacier avec une peine et un péril indicibles... Je ne doute en aucune façon que l'on puisse atteindre le sommet du Mont-Blanc par cette voie, bien que Saussure le tienne pour infaisable. » (D<sup>r</sup> Hamel, *Beschreibung zweier Reisen auf dem Mont-Blanc*, Vienne, Gerold, 1821.)

Le D<sup>r</sup> Hamel n'avait pas été aussi loin que ses devanciers de 1784.

Le 30 mars 1853, le Révérend Hudson ne parvint même pas en haut de l'Aiguille du Goûter; cependant le hardi grimpeur, laissant en arrière ses trois guides, effrayés par l'état de la neige, arriva seul à 10 ou 15 minutes de la pointe.

En 1854, après soixante-dix ans d'efforts, Saint-Gervais n'avait pas encore réussi à *forcer sa route* du Mont-Blanc; le 30 juillet de cette année, le D<sup>r</sup> Ch. Loiseau couche au sommet de l'Aiguille dans une cabane construite pour lui, et franchit le lendemain le Dôme, le Grand-Plateau et les Rochers-Rouges; là, tout près du but, une tourmente de neige le rejette sur le chemin des Grands-Mulets.

Enfin, le 14 août 1855, les Anglais Hudson, Grenville et Christophe Smyth, Ainslie et Kennedy, après avoir passé la nuit entre Tête-Rousse et le pied de l'Aiguille, montèrent par l'Aiguille et le Dôme et arrivèrent au sommet du Mont-Blanc par le Grand-Plateau et le Corridor (Voir Hudson et Kennedy, *Where there's a will there's a way*, Londres, 1856, 2<sup>e</sup> édit.); mais ils avaient laissé leurs guides au Dôme; il était écrit que les gens de Saint-Gervais n'atteindraient pas les premiers le Mont-Blanc, *même par leur route*.

L'année 1856 est remarquable par les nombreux échecs subis sur l'Aiguille même.

Au mois d'août les frères Mathews se voient repoussés par le mauvais temps.

Le 24 août, MM. Hawkins, Davies et Watson trouvent les arêtes et couloirs de la face Ouest de l'Aiguille (la seule ac-

cessible) comparables à ceux du col du Miage et du Finster-aarhorn ; selon eux, les difficultés varient suivant l'état de la neige ; quand celle-ci abonde, les couloirs sont faciles à franchir, mais les rocs perfides et glissants ; s'il y a peu de neige, les rochers deviennent aisés et les couloirs de glace dure difficiles. L'un des guides faillit avoir le bras cassé par la chute d'une pierre, et l'absence de corde créa de grands embarras. Une fois parvenue au sommet de l'Aiguille, la caravane en fut chassée par la violence du vent ; elle dut essayer à la descente des couloirs une terrible canonnade de pierres.

Le 29 août, MM. Hawkins, Davies et Hort remontent à l'assaut après avoir couché à 3,050 mètr. environ, dans les ruines d'une cabane en pierres précédemment construite pour un sieur Guichard ; ils gagnent le sommet de l'Aiguille à 7 h. 20 min., le Dôme à 9 h., et se voient alors enveloppés d'un brouillard qui les force à revenir sur leurs pas jusqu'au col de Voza.

Le 5 septembre, troisième attaque par MM. Hawkins et Hort ; arrivés le soir au sommet de l'Aiguille pour y coucher, les persévérants touristes se heurtent encore cette fois au vent, au froid et à l'orage ; au péril de leur vie il leur fallut exécuter la descente nocturne de l'Aiguille, « exploit bien aussi rare qu'eût été l'escalade du Mont-Blanc », dit M. Durier.

Dans le dramatique récit (*Peaks, Passes and Glaciers*, 1<sup>re</sup> série) de ce triple assaut, M. Hawkins déclare que « en trois courses sur l'Aiguille, il ne l'a pas trouvée deux fois pareille ». (Nous verrons plus bas une opinion semblable émise par M. Vallot.) Et il conclut que « la route de Chamonix est encore la plus courte au point de vue du temps, et a le grand avantage de pouvoir être entreprise presque par tous les temps ».

En 1857, M. Saint-John Mathews, plus heureux, réussit à gagner le Mont-Blanc par la voie Hudson de 1855.

Les années suivantes (1858 et 1859), on construisit au

sommet de l'Aiguille, à 3,819 mètr., la cabane actuelle pour laquelle le transport des matériaux nécessita 87 voyages d'hommes.

Sur ces entrefaites, en 1859, le Révérend Hudson démontra la praticabilité des Bosses du Dromadaire en atteignant le sommet par son arête occidentale; mais il venait des Grands-Mulets; Saint-Gervais n'avait même pas pu compléter lui-même sa route; il ne lui restait plus qu'à en souder les deux derniers tronçons.

MM. Tuckett et Leslie Stephen se chargèrent de ce soin le 18 juillet 1861. Partis la veille de Saint-Gervais avec MM. Short et Mather (qui ne poussèrent pas au delà de l'Aiguille et la redescendirent le 18), ils trouvèrent « l'escalade très facile, les couloirs très bénins et sans chutes de pierres, et la route presque aussi aisée et plus belle que celle des Grands-Mulets » : neuf heures de marche effective de Saint-Gervais à la cabane. Le 18, en quatre heures, ils s'élevèrent au Mont-Blanc par le Dôme et les Bosses. (*The Times* du 5 août 1861.)

De 1784 à 1861, il avait donc fallu soixante-dix-sept ans pour parfaire le trajet direct de Saint-Gervais à la cime du Mont-Blanc.

Peu de jours après eurent lieu deux autres escalades de l'Aiguille : celle de M. Edw. Buxton, et celle de M. Jacomb (en septembre), qui ne put retrouver le thermomètre à minima placé sur la cabane par M. Tuckett. (*Peaks, Passes and Glaciers*, 2<sup>e</sup> série, t. II, p. 498.)

On a remarqué que l'impression de M. Tuckett sur l'escalade de l'Aiguille diffère totalement de celle de M. Hawkins : d'autres extraits démontreront ci-après l'extrême variabilité de notre montagne.

En 1863, MM. Moore et Morshead ne rencontrèrent pas de grandes difficultés sur l'Aiguille, dont ils gravirent la muraille haute de 600 mètr. en deux heures et quart; mais le vent les arrêta aux Bosses et ils redescendirent aux Grands-Mulets.

En 1864, M. Moore, seul avec le guide Chr. Almer, se rendit en un seul jour, le 2 juillet, du pavillon de Bellevue à Chamonix par l'Aiguille, le Dôme, les Bosses, le Mont-Blanc, le Corridor et les Grands-Mulets, course éminemment remarquable à tous les points de vue <sup>1</sup>. Mais ce jour-là l'Aiguille était particulièrement mauvaise : « En temps ordinaire, la traversée du Grand-Couloir est le seul passage difficile...; ce 2 juillet, l'arête, au lieu de se présenter comme un escalier de rochers, abrupts mais assez faciles malgré les pierres branlantes, était tout neige et verglas... en somme il n'y avait pas un seul pied facile à gravir, mais certains endroits étaient si particulièrement mauvais que nous avions la plus grande difficulté à passer. » (Moore, *the Alps in 1864*, p. 137.) Il fallut huit heures pour atteindre la cabane, où Almer déclara que « pour mille francs il ne descendrait pas seul ». Trois heures et demie suffirent pour arriver en haut de la calotte du Mont-Blanc.

Du bel exploit de M. Moore nous passerons à l'ascension de M. Abel Lemer cier, qui, assailli par l'orage sur les pentes de l'Aiguille le 28 juillet 1868, battit en retraite à trois quarts d'heure de la cabane et revint à la charge le 22 août 1869. (Voir le *National* du 14 septembre 1869.)

Quittant le pavillon de Bellevue à 2 h. du matin avec le chasseur Édouard Rosset et deux guides, M. Lemer cier arrive à la cabane à 1 h. de l'après-midi. Cette ascension, « sans être vraiment dangereuse, exige l'habitude des montagnes : un bon grimpeur, exempt de vertige, dont le pied est sûr, et le jarret exercé, peut seul accomplir, sans en-

1. Notre collègue M. le marquis de Nicolay, l'aimable propriétaire des chalets de Tricod, se rappelle, sans pouvoir préciser ni nom ni date, avoir donné il y a quelques années l'hospitalité à un jeune Anglais qui, parti le matin des chalets de Tricod, y rentra le soir, après avoir gravi, disait-il, le Mont-Blanc par l'Aiguille du Gouter et être redescendu par le même chemin : on notera que ce trajet se complique de la double traversée du glacier tourmenté de Bionnassay, qui sépare les chalets de Tricod de la base de l'Aiguille.

combre et sans fatigue, cette escalade ». Cette opinion est celle de Saussure, et la vraie. Rosset prétendait que jusqu'à ce jour on avait gravi l'Aiguille trente-sept fois, et atteint ensuite le Mont-Blanc par les Bosses deux fois seulement (sans doute les ascensions Tuckett et Moore). M. Lemerancier lui-même, le 23 août, parvenu au Dôme en deux heures trois quarts, rétrograda devant une tourmente à l'altitude de 4,600 mètr. ; il conclut que « l'Aiguille du Goûter est la plus courte, la plus facile et la moins chère des deux routes (françaises) du Mont-Blanc ». Tel n'est pas, on l'a vu plus haut, le jugement de M. Hawkins.

Jusqu'en 1881, bien que l'escalade ait été fréquemment renouvelée, les périodiques alpins ne parlent guère de l'Aiguille du Goûter.

Dans le tome XII, p. 146, de l'*Alpine Journal*, M. Freshfield décrit l'admirable lever de soleil contemplé en 1881 de la cabane à 3,819 mètr., et qui compensa pour lui l'insuccès de son expédition au Mont-Blanc, arrêtée par le vent du Sud-Ouest.

C'est ensuite à nos propres *Annuaire*s, à nos collègues mêmes qu'il faut demander des impressions, car depuis quelques années il semble que les alpinistes français, disciples de leur aimable vice-président M. Lemerancier, cherchent de nouveau à lancer l'Aiguille du Goûter. Amené par la lecture de leurs narrations à tenter cette ascension et l'ayant parfaitement réussie, je suis d'avis qu'ils soutiennent là une bonne cause.

Nous connaissons tous les « Deux jours de détresse à l'Aiguille du Goûter » de M. Ferdinand Reymond (*Annuaire* de 1881, p. 58), du 25 au 27 juillet 1881. La cabane avait été atteinte en sept heures quarante minutes, depuis le pavillon de Bellevue : vent froid et violent, rochers verglassés, couloirs de glace vive, inclinés à 60°, roches verticales inconsistantes se résumant dans l'opinion du guide Michel Folliguet : « C'est bon pour le matin, mais jamais je n'y ferai passer

quelqu'un dans l'après-midi. » En revanche, le 27, après la tempête, la masse de neige et de grêle, « toute congelée, comme un véritable ciment, soude les rochers les uns aux autres, et la descente, qui était à redouter, se trouve de beaucoup plus facile que la montée ». Preuve à l'appui du caractère fantasque de la capricieuse Aiguille !

M. Joseph Lemerrier, dans son ascension du 17 août 1883 (heureusement poussée le lendemain jusqu'au sommet du Mont-Blanc), n'a pas rencontré sur l'Aiguille de difficultés notables, bien qu'il l'ait gravie dans l'après-midi (du col de Voza à 1 h. 30 min., à la cabane à 8 h. 25 min. du soir), et que M. Charlet-Straton et un Anglais lui eussent déconseillé l'escalade. M. J. Lemerrier, comme son père, craint que la routine n'empêche de monter souvent par l'Aiguille du Gouter (*Annuaire* de 1883, p. 46).

J'établirai plus loin qu'une autre cause s'opposera à ce que cette route devienne à la mode.

Le 27 juillet 1885, autre réussite complète par M. P. Beaumont. Par contre, le 21 septembre suivant, M. N. Lochon met quatorze heures et demie du hameau de Bionnassay à la cabane : « Deux heures de grimpe sur des rochers pointus, glissants et verglassés, nous amenèrent au bord du grand couloir de glace. Nous avons mis vingt minutes à le traverser, et ces vingt minutes, je dois l'avouer, m'ont paru fort longues... » à cause des chutes de pierre. « Le couloir franchi, il ne reste que 200 mètr. à gravir, mais l'inclinaison est extrême, et, n'eût été la corde, j'aurais fait pendant ce trajet plus d'une chute. » Le lendemain 22, interruption de l'ascension sur les Bosses, vers 4,480 mètr., à cause du vent, et descente aux Grands-Mulets. (*Bulletin mensuel du C. A. F.*, février 1886.)

Enfin, M. et M<sup>me</sup> Vallot, le 12 août 1886, partis de Bellevue à 6 h. 30 min. du matin, n'atteignent la cabane qu'à 1 h. 30 min. du matin le 13, après dix-neuf heures d'efforts : « Le passage ordinaire est encombré de glace... les roches

sont fendues et ne tiennent pas ; tous les interstices sont remplis de neige et de glace ; il faut tailler des pas constamment, en prenant garde de ne pas faire tomber de pierres sur ceux qui sont en dessous. Bientôt nous ne pouvons plus marcher que l'un après l'autre, n'étant pas certains que la terre sur laquelle nous posons le pied ne s'écroulera pas. *C'est une roche pourrie*, disent les guides... Il est 8 h., la nuit est arrivée. La position devient critique : nous sommes accrochés à une paroi presque verticale de roches croulantes et verglassées. » Sans parler du vent en tempête qui contraignit de redescendre aux Grands-Mulets ; et M. Vallot ajoute : « On peut conclure de cette ascension qu'il faut se défier d'une aiguille dont l'état est si variable. Telle qu'elle était cette année, je l'estime plus dangereuse que l'Aiguille du Midi ; ce n'est donc pas par là qu'on peut songer à simplifier l'ascension du Mont-Blanc. » (*Annuaire de 1886*, p. 70.)

La comparaison des citations qui précèdent démontrera que cette dernière conclusion est la plus juste de toutes.

Pour terminer le chapitre des difficultés, j'ajouterai qu'en 1887, cinq ou six tentatives ont échoué par suite du mauvais temps ou de l'état de l'Aiguille : l'une d'elles, faite par un touriste d'un âge mûr et sa jeune fille, faillit même avoir une issue fatale à la descente de l'Aiguille, pendant un ouragan.

Mais j'ai moi-même admirablement réussi la course entière jusqu'au sommet du Mont-Blanc, les 26 et 27 août, par un radieux soleil qui m'a rendu fanatique de la route de Saint-Gervais.

Parti du pavillon de Bellevue, le 26 à 5 h. 45 min. du matin, avec un guide et deux porteurs de Saint-Gervais (les frères Magnin et Ernest Mattex), je ne suis arrivé à la cabane qu'à 6 h. 15 min. du soir. De ces douze heures et demie, il faut retrancher trois heures et demie de



haltes provoquées par la beauté du temps et de la vue et par le besoin d'admirer en paix le grandiose panorama qui se déroule au fur et à mesure de la montée.

L'Aiguille était assez mauvaise d'ailleurs, non encore débarrassée des neiges amoncelées par la tourmente des 20 et 21 août. Sur les crêtes, dont la grimpe fait songer aux descriptions d'escalade de la grande pyramide de Gizeh, les blocs disjoints mais solidement équilibrés étaient tous ensevelis et leurs interstices cachés : à chaque pas, avant de poser le pied, il fallait sonder la neige avec le piolet, de peur de s'effondrer dans quelque trou et de se rompre un membre ou une côte ; encore n'évitait-on pas les fréquents et brusques enfouissements entre deux roches soudées en apparence ; je dois dire que, pour ne pas traverser dans sa partie inférieure le grand couloir où les pierres pleuvent dans l'après-midi, nous avons choisi une arête plus difficile que celle habituellement suivie : au surplus, mis en gaieté par la pureté du ciel, nous ne faisons que rire, mes trois compagnons et moi, de nos réciproques et successives disparitions ; pourtant, au bout de trois ou quatre heures, les rétablissements à la force du poignet, nécessaires pour émerger de ces chausse-trapes de neige, avaient quelque peu fatigué la caravane, qui trouva grand plaisir à varier le genre de ses exercices une fois parvenue en haut et au bord du grand couloir. Là, en récompense de notre tactique, ni difficulté ni péril : une belle et massive nappe de neige traversée sans avoir à tailler de pas, sept ou huit grosses pierres nous saluant au passage, mais évitées aisément, grâce au peu d'élan qu'elles possédaient au point élevé où nous avons abordé leur sillon... et le redoutable couloir était franchi en quelques minutes. Au delà, les 150 derniers mètres qui restent à gravir, en obliquant vers la droite, se présentaient un peu plus scabreux : il y a deux ou trois petits couloirs inclinés à 60° et plusieurs murs de rochers droits, hauts de 5 à 10 mètr., le tout en pierres effri-

tées, inconsistantes comme les *lapilli* d'un volcan ; la couche de neige, mince sur ces points à cause de la pente, manquait souvent sous les pieds, entraînée en dessous par un éboulement de pierrailles, et puis elle masquait toutes les aspérités utilisables, qu'il fallait chercher à tâtons : aussi, multipliant les points d'appui, rampions-nous, sans dignité, à quatre pattes et à plat ventre ; pieds, genoux, coudes, mains et thorax, tout était bon pour rester accrochés à la paroi de l'Aiguille : d'autant plus que les écarts imprévus et inévitables provenant, pour chacun de nous, des glissements réitérés de la neige, obligeaient à ne pas se servir de la corde. L'usage en eût été une imprudence, car, avec une démarche aussi peu assurée, chaque pas manqué, sans être une chute, provoquait une secousse individuelle qui eût compromis dangereusement l'équilibre d'une caravane liée et solidaire dans ses mouvements. Nous avons donc gravi l'Aiguille *sans être attachés*, et il en est résulté un surcroît de précautions qui explique la longueur du temps employé. Dans l'ensemble de la course, en somme, il n'est survenu aucun embarras sérieux, et la gymnastique déployée m'a paru fort récréative.

Je m'accorde donc avec M. Abel Lemercier pour reconnaître que « l'escalade de l'Aiguille exige les qualités d'un grimpeur exercé », et avec M. John Ball, quand il déclare que, « suivant les circonstances, c'est simplement une agréable grimpe ou une opération de quelque difficulté, offrant une certaine dose de danger inévitable quand le couloir est traversé par des chutes de pierres. »

Pour mémoire seulement j'évoque la splendeur du coucher de soleil, du clair de lune et de l'aurore contemplés au sommet de l'Aiguille dans la nuit du 26 au 27 août ; ainsi que la magnificence de l'aérienne et paisible promenade par laquelle on se rend en quatre heures au sommet du Mont-Blanc : le charme magique des instants ainsi écoulés dans le majestueux isolement des hautes cimes, ceux-là seuls

l'apprécient, qui ont glissé et circulé sur les crêtes glacées, mais ils ne peuvent jamais l'exprimer à leur gré.

Comme détail pratique, on saura que la cabane construite en 1858-1859 à 3,819 mètr. d'altitude (et non pas au Sud de la cote 3,873 comme l'indique la carte de Mieulet) a été complètement restaurée en 1882 par les guides de Saint-Gervais. Assurément la porte est toujours obstruée de neige fraîche; le plancher couvert de verglas dégèle et se transforme en une mare d'eau dès que le feu allumé réchauffe l'intérieur; mais le lit de camp est bien installé, le poêle fonctionne avec entrain, quelques couvertures sont au sec dans un recoin, la batterie de cuisine est en ordre et en nombre, et quatre ou cinq montagnards n'ont pas le droit de se trouver mal à l'aise dans l'étroit refuge qui fut longtemps le plus élevé des Alpes et qui n'est encore dépassé en altitude que par celui du Lysjoch et par les deux du Cervin italien!

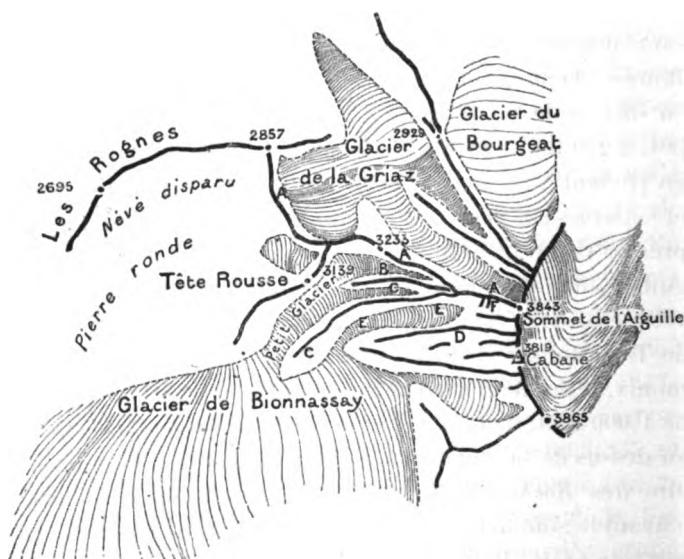
Arrivant à la topographie de la face occidentale de l'Aiguille, la seule accessible, il faut reconnaître qu'aucun récit et aucune carte ne donnent clairement la position relative des arêtes et des couloirs. Chose singulière, la narration la plus précise est celle de Saussure, ce qui montre à quel haut degré le grand naturaliste possédait la prescience de la montagne! Au reste les itinéraires adoptés par les différents grimpeurs ont varié avec l'état de la neige.

Pour expliquer les routes suivies, prenons la carte au 40,000<sup>e</sup> de Mieulet et examinons la croupe qui descend du Dôme du Goutier (4,331 mètr.) au pavillon de Bellevue (1,812 mètr.) et au col de Voza (1,675 mètr.) dans la direction du N.-O., entre les Houches et le grand glacier de Bionnassay. Nous verrons qu'en travers de cette croupe se dressent quatre crêtes successives à peu près parallèles entre elles et dirigées, comme la vallée même de Chamonix, du N.-E. au S.-O., c'est-à-dire perpendiculairement à la croupe dont il s'agit. Ces quatre crêtes, semblables à quatre gradins gigantesques superposés sur la déclivité du Dôme, s'ap-

pellent : 1° *Mont-Lachat*, 2,111 mè., tout herbeux ; 2° les *Rognes*, 2,695 mè. et 2,857 mè. muraille rocheuse, dont le revers méridional est nommé parfois *Mont de Lar* ; 3° *Tête-Rousse*, 3,139 mè., petit falte glacé ; 4° *Aiguille du Goûter*, 3,845 mè. et 3,819 mè. Les trois dernières de ces crêtes sont reliées entre elles, à leur extrémité N.-E., par une seule arête, qui constitue la ligne de plus grande pente de la croupe, part du sommet de l'Aiguille (3,845 mè.), passe à la cote 3,233 mè., et se soude perpendiculairement aux Rognes au point 2,857. Les extrémités Sud-Ouest des quatre crêtes restent libres au contraire et descendent au glacier de Bionnassay qui s'allonge à leurs pieds. (Cette disposition en escalier est très apparente du col de Voza et sur la belle photographie de M. Donkin n° 46 b., reproduite p. 49 de l'*Annuaire* de 1883 et p. 75, de l'*Annuaire* de 1885.) Un col sans nom sépare le Mont-Lachat des Rognes ; entre ces dernières et Tête-Rousse s'étend le désert de *Pierre-Ronde*, au sommet duquel la carte porte, entre les cotes 2,695, 2,857 et 3,139, un champ de névé qui n'existait pas en août 1887 ; la cabane de Saussure était au fond du désert de Pierre-Ronde, adossée à la grande arête au S.-O. du point 2,857, et non pas au Sud de Tête-Rousse comme l'indique à tort la carte des routes du Mont-Blanc jointe à l'ouvrage de M. Durier (voir Saussure, t. II, p. 559) ; enfin, derrière Tête-Rousse se trouve un petit glacier sans nom, tributaire droit de celui de Bionnassay et sur lequel viennent tomber trois arêtes (A, B et C) émanées du sommet 3,845 ; la partie supérieure et plane de ce petit glacier forme le plateau que Saussure a très justement appelé la *base de l'Aiguille*. En arrière encore, vers le S.-E., d'autres arêtes entrecoupées de couloirs plus ou moins rectilignes descendent aussi, mais au delà, sur le glacier même de Bionnassay. De cet enchevêtrement M. Durier, résumant les récits des divers ascensionnistes, dit : « Deux de ces arêtes servent à gravir l'Aiguille, mais non pas indifféremment. L'une s'interrompt avant le

sommet, l'autre, par le bas, se termine abruptement au-dessus du glacier de Bionnassay, de sorte qu'il faut passer de l'une à l'autre en traversant un couloir de glace de 50 à 70 pas de largeur. » (*Le Mont-Blanc*, p. 353.) Il s'en manque de bien peu pour que ceci soit exact, et c'est ce peu que je cherche à mettre en lumière, car ni les narrations, ni la carte même de Mieulet ne peuvent le faire comprendre. En réalité quatre arêtes servent à gravir l'Aiguille, et toutes ne sont accessibles que du petit glacier situé derrière Tête-Rousse : la phrase de M. Durier confond les trois premières en une seule, sans doute parce qu'elles se réunissent en fait, à 250 mètr. environ en dessous du sommet 3,845 ; mais en partant du petit glacier elles sont entièrement distinctes et séparées par deux petits couloirs sur une hauteur d'à peu près 350 mètr. La première (A), la plus longue de toute l'Aiguille, cotée en son milieu 3,233, limite le glacier de la Griaz vers le S.-O. : c'est elle qui relie les trois crêtes des Rognes, de Tête-Rousse et du sommet ; c'est elle qui, vue de Chamonix, se profile si harmonieusement sur l'horizon et s'élève de 1,000 mètr. dans le ciel avec 40° d'inclinaison moyenne ; au-dessus de sa jonction avec les deux autres, la muraille dite des *Rochers-Rouges* (en F) « l'interrompt » en effet « avant le sommet » (à 200 mètres en dessous environ). La seconde arête (B) est caractérisée par sa convexité vers le N., et la troisième (C) au contraire par sa chute absolument en droite ligne. Les cartes de Mieulet et du 80 000° (feuille d'Annecy) indiquent deux de ces arêtes seulement ; même celle du Nord n'est marquée que d'une façon bien indécise comme un faitage de glace entre le petit glacier de Tête-Rousse et celui de la Griaz, ce qui a trompé assurément l'éminent historiographe du Mont-Blanc ; bien que chargée de neige, la ligne de rochers m'a paru continue sur la première arête, du point 2,857 au point 3,845. Quant à la quatrième (D), c'est la deuxième de M. Durier ; elle se détache du rebord de l'Aiguille entre le sommet (3,845 mètr.)

et la cabane (3,819 mètr.), et « par le bas, se termine abruptement au-dessus du glacier de Bionnassay ». De ce qui précède il résulte que le grand couloir (E), si redoublé pour ses canonnades, est limité au Sud par la quatrième arête (D), et au Nord (dans le bas du moins) par la troisième; en haut, il devrait, sur sa rive droite, confiner à la première arête, mais il en est écarté par une autre



Carte-esquisse de l'Aiguille du Gôter.

petite arête secondaire, haute d'environ 200 mètres, qui le subdivise en deux étroits *sous-couloirs*, et qui descend à peu près au niveau des Rochers-Rouges, à 50 mètres au-dessus de la patte d'oie des trois premières arêtes (A, B et C). Le plan ci-dessus aidera à saisir cette complexe description.

Voyons maintenant ce que nous apprennent, sur les variétés d'itinéraires, les moins confuses des narrations résumées plus haut.

Il y a trois étapes à distinguer dans l'escalade de l'Aiguille du Gouter : 1° de Bellevue au petit glacier; 2° du petit glacier en haut de la quatrième arête, au niveau des Rochers-Rouges; 3° du haut de la quatrième arête à la cabane.

1° De Bellevue au pied des arêtes, tous les touristes contournent le Mont-Lachat et le Mont-de-Lar (les Rognes) par un sentier de chèvres difficile à trouver et qui aboutit au glacier de Bionnassay. Les caravanes Hawkins (août et septembre 1856) et Moore (2 juillet 1864) ont ensuite abordé et suivi sur un bref parcours ce glacier, escaladé la crête de Tête-Rousse et franchi le petit glacier (route indiquée par le Guide Ball). Il vaut mieux, comme Saussure et Bourrit (13-14 septembre 1785), M. Abel Lemer cier (22 août 1869) et moi-même (26 août 1887), gagner Tête-Rousse en décrivant un arc de cercle à la base du pic 2,695 des Rognes et en traversant le désert de Pierre-Ronde et la place du névé disparu; « par une pente assez raide, mais pourtant point trop fatigante et sans aucun danger » (Saussure), on accède ainsi au petit glacier par la portion de la grande arête qui le sépare de celui de la Griaz au Nord de la cote 3,139. « Cette arête est assez rapide, et les rocs brisés ou désunis dont elle se compose ne présentent pas une route bien commode. » (Saussure.)

2° Du petit glacier en haut de la quatrième arête. La caravane Hawkins paraît avoir gravi l'une des trois premières arêtes et franchi le couloir assez haut. Il semble que M. Moore, d'après son récit, ait emprunté successivement la troisième, puis la deuxième arête, et passé le couloir en son milieu. D'ordinaire, coupant dans sa largeur le haut du petit glacier, on laisse à gauche la première arête, on enjambe le bas de la deuxième et de la troisième, puis on traverse le couloir à son extrémité inférieure (la plus large et la plus dangereuse) pour remonter toute la quatrième arête, considérée comme la plus facile (MM. J. Lemer cier, 17 août 1883; F. Reymond, 25 juillet 1881; A. Lemer cier,

22 août 1869; D<sup>r</sup> Hamel, 4 août 1820; Saussure et Bourrit, 14 septembre 1785). Quant à moi, prenant une tout autre voie, j'ai laissé à droite la cote 3,139, à peine touché le petit glacier, et gagné la première arête, la grande, avant la cote 3,233 pour l'escalader jusqu'aux Roches-Rouges; ensuite, obliqué à droite sous la petite arête secondaire, et traversé le couloir tout à fait dans le haut, au point le plus étroit, et le moins balayé par les pierres : c'est pourquoi je l'ai trouvé si anodin. Un autre avantage de la grande arête consiste dans la vue magnifique dont on y jouit tout le temps de la montée sur la vallée de Chamonix à gauche, l'effrayante Aiguille de Bionnassay et les Alpes françaises à droite.

3° Du haut de la quatrième arête à la cabane il n'y a plus que 150 à 200 mèt. à gravir (d'ailleurs la partie la plus délicate de toute l'opération), et cela suivant une seule direction : incliner à droite (aucune des arêtes n'est praticable du pied du sommet) jusqu'à ce que l'on aperçoive la cabane au-dessus de sa tête et, à ce moment, monter tout droit. C'est au niveau des Rochers-Rouges que l'on quitte la quatrième arête, de telle sorte que, si l'on a pris la première jusqu'à ces rochers, on n'a, une fois le couloir franchi, qu'à enjamber la quatrième sans la remonter aucunement.

Le pointillé tracé sur la carte de Mieulet montre exactement le sentier de Pierre-Ronde, la traversée du grand couloir en son milieu et l'oblique à droite en haut de la quatrième arête (la deuxième de la carte et de M. Durier); mais je ne connais aucune narration faisant passer un ascensionniste sur la ligne de rochers (en réalité prolongement de la troisième arête) qui se trouve au delà du petit glacier; le pointillé devrait être porté à gauche, au Nord-Ouest, sur la crête de Tête-Rousse jusqu'à la cote 3,139 pour représenter la route de Hawkins, de Moore et du guide Ball.



Afin d'en terminer avec la topographie, je ferai observer qu'au Sud de la cabane il n'y a aucune gibbosité neigeuse correspondant à la cote 3,873 des cartes de Mieulet et de Viollet-le-Duc ; que la dernière édition (1883) du 80,000<sup>e</sup> (Annecy) a supprimé d'ailleurs la cote 3,873 et abaissé de 2 mètr. le 3,845 situé au Nord de la cabane ; *que ce point 3,845 (ou 3,843) est le vrai sommet de l'Aiguille du Goûter*, interceptant la vue entre Chamonix et la cabane ; qu'en effet la cote 3,865, plus au Sud, dépend déjà de la base du Dôme du Goûter ; que la carte de Mieulet place mal la cabane au Sud du point imaginaire 3,873 ; que la carte de Viollet-le-Duc ne l'indique pas du tout ; enfin que ladite cabane est bien située au point 3,819 et qu'un bon baromètre anéroïde m'y a donné les résultats suivants :

26 août. — 6 h. 30 min. soir, 3,780 mètr.

— 9 h. soir, 3,760 mètr.

27 — 4 h. 30 min. matin, 3,820 mètr.

Pendant le reste de l'excursion j'ai fait les relevés suivants :

Dôme du Goûter, 7 h. matin, 4,300 mètr. au lieu de 4,331.

Rochers des Bosses, 8 h. matin, 4,450 mètr.

—, midi, 4,420 mètr.

Sommet du Mont-Blanc, 10 h. 30 min. matin, 4,760 au lieu de 4,810.

L'instrument, gradué jusqu'à 5,000 mètr., fut fatigué par l'ascension, marqua aux Grands-Mulets 3,260 mètr. au lieu de 3,050, et le lendemain à Chamonix 1,300 mètr. au lieu de 1,050 mètr. : il lui fallut trois jours pour revenir à son fonctionnement normal. Ceci me sert de prétexte pour rappeler les trois grands inconvénients que présente le meilleur baromètre anéroïde :

1<sup>o</sup> Il est très long à prendre sa position définitive à la station où l'on veut observer ;

2<sup>o</sup> Il se dérange après avoir été soumis aux grandes variations de pressions ;

3° La lecture en un point donné n'est pas la même quand on atteint ce point en montant (pression diminuant) que quand on y arrive en descendant (pression augmentant).

Cela explique l'écart de ma double observation aux Rochers des Bosses.

Les avantages de l'ascension du Mont-Blanc par l'Aiguille du Goûter sont les suivants :

1° Le retour obligatoire par les Grands-Mulets varie la course et fait voir deux faces de la montagne reine.

2° L'excursion est beaucoup plus intéressante et, grâce à l'escalade de l'Aiguille, peut compter comme une ascension sérieuse au point de vue de l'alpinisme rigoureux, ce qui n'est plus le cas pour le parcours battu des Grands-Mulets et des Plateaux.

3° La beauté de la vue est hors de pair : durant la montée entière, le premier jour (surtout si l'on suit la grande arête n° 1) comme le deuxième, toutes les montagnes françaises de Savoie et du Dauphiné s'élèvent par plans successifs les unes derrière les autres, pareilles aux décors mobiles du *Parsifal* de Wagner ; mais la féerie du maître reste bien petite auprès de celle de la nature, car la scène ici, c'est l'infini du ciel bleu ; le soleil, la lune et les étoiles servent de lustres, et le grondement des avalanches remplace l'orchestre encuvré ! A gauche surgissent et se dominent tour à tour les Fiz d'Anterne, les Aiguilles-Rouges, le Buet, la Dent du Midi, les Aiguilles de Chamonix, le Dru, la Verte et les Droites ; le Chardonnet et l'Argentière ; à droite, au premier plan les cataractes de séracs de l'Aiguille de Bionnassay, merveilleuses d'éclat et d'équilibre, le Mont-Joli, les Beauges, Belledonne, les Grandes-Rousses, les Aiguilles d'Arves, le glacier du Mont-de-Lans, la Meije et les Écrins ; le massif de Beaufort, le Mont-Pourri, la Vanoise ; puis le Rutor, les Graies, le Grand-Paradis ; le tout constamment en vue sans aucun obstacle

pour arrêter le regard. Tandis que « de Chamonix au Corridor toute la route est enclose par les grands sommets des deux côtés; et bien que le tableau de glacier soit superbe, il n'y a pas de vue à distance si ce n'est une étroite échappée au-dessus de la vallée de Chamonix. » (Adams Reilly, *the Times*, 1861.) Aussi quand, une heure ou deux après le lever du soleil dont on a joui au départ de la cabane (3,819 m.) dans toute sa splendeur, on parvient au Dôme du Gouter, on voudrait arrêter le jour et se perdre, sans souci du temps, dans la contemplation d'un des plus beaux spectacles du monde, certainement le plus grandiose des Alpes; du sommet de l'Aiguille à celui du Mont-Blanc, il n'y a, *par un beau temps, pas un soupçon de difficulté ni de danger*; c'est la plus haute et en même temps la plus facile route de toute la chaîne alpestre; nulle préoccupation n'y vient troubler la joie d'admirer. Et le panorama du Dôme, d'où l'on plonge sur tout le bassin du Grand-Plateau cerclé par l'Aiguille du Midi, le Mont-Blanc du Tacul, le Mont-Maudit, etc., est certes supérieur à celui du Mont-Blanc même; car le monarque, au lieu de manquer au tableau, s'y laisse révéler dans son impressionnante majesté! « C'est une des scènes les plus sublimes des Alpes; il n'y a pas de site où le décor de glace soit sur une plus grande échelle; dans le district de Zermatt même, rien n'y est comparable! » (Moore, *the Alps in 1864*.)

4° Un autre avantage de cette promenade quasi-aérienne au-dessus de 4 000 mètr. d'altitude, c'est qu'en arrivant au haut du Mont-Blanc l'on connaît déjà à fond et depuis de longues heures les deux tiers du panorama. Il ne reste plus à « débrouiller » que le cirque intérieur de la Mer de Glace (qui n'est pas le moins attrayant secteur de la circonférence), les Alpes Pennines italo-suissees et les Bernoises. Or il n'est pas malaisé d'identifier le Vêlan, le Combin et les grands pics du Mont-Rose, pas plus que les Diablerets, l'Altels, les sommets de Grindelwald et le Finsteraarhorn. Je me trouve

ainsi amené à énumérer les motifs pour lesquels tant de personnes déprécient à tort la vue splendide du Mont-Blanc : d'abord, si l'on arrive par les plateaux, il y a certes trop à voir en trop peu de temps ; il faut être bon géographe pour se reconnaître dans ce plan en relief vu à vol d'oiseau et grand comme nature de toutes les Alpes Centrales et Occidentales ; puis la monotonie de la montée à partir des Grands-Mulets est telle que l'on succombe souvent à l'ennui, exclusif de toute admiration possible ; sans parler de la lassitude produite par huit heures d'ascension et qui rend indifférents les plus enthousiastes eux-mêmes ( de l'Aiguille au contraire il n'y a plus jusqu'au sommet suprême que quatre à cinq heures de la marche la plus tranquille en face de scènes merveilleuses modifiées à chaque pas) ; enfin le mal de montagne fait, par la route ordinaire, de nombreuses victimes qui lui échapperaient par celle de l'Aiguille. Et c'est là pour notre route un cinquième avantage qui a deux causes.

5° En premier lieu, toute une nuit a été passée à la hauteur de 3,819 mèt. ; les poumons se trouvent ainsi préparés suffisamment aux effets de la raréfaction de l'air, car l'on sait que la principale source du mal de montagne réside dans l'obligation d'accélérer considérablement et en très peu de temps le jeu de soufflets des poumons pour introduire dans l'organisme la même quantité d'oxygène puisée au sein d'une atmosphère bien moins dense. En second lieu l'air est toujours vif et pur, et la respiration pleine sur l'étincellante crête qui forme le plus beau trait du décor de Chamonix, tandis que, dans le creux profond du grand plateau enclos de hautes parois de rocs et de glace, la stagnation de l'air produit un étouffement inévitable, une oppression qui se combine douloureusement avec les conséquences de la raréfaction. C'est peut-être là le plus sérieux avantage de la ligne du Goûter. « Il ne reste que 500 toises à monter par des pentes de neige peu rapides et si bien

aérées que l'on n'a point à craindre l'espèce de suffocation que l'on éprouve dans la vallée de neige qui aboutit à la Montagne de la Côte. » (Saussure, *Voyage dans les Alpes*, t. II, p. 553.) Et de fait je n'ai pas ressenti l'ombre d'un malaise pendant toute la durée de l'ascension, bien qu'au sommet mon poulx battit 105 pulsations par minute, soit 40 de plus que le poulx normal et 15 de plus qu'au point de fièvre.

La longueur de la course est la même par les deux routes et le prix de revient aussi; un seul guide suffit, il est vrai, pour un touriste seul, et l'on échappe à l'hospitalité anti-écossaise des Grands-Mulets; mais il faut prendre un porteur spécial pour monter le bois à la cabane de l'Aiguille (50 francs), et la carte à payer, soit à Saint-Gervais, soit au pavillon de Bellevue, pour deux jours pleins de provisions, est peut-être plus onéreuse encore que l'addition de Pierre-Pointue.

Quant aux inconvénients de la route de l'Aiguille, ce sont, pour les touristes sans expérience ou sans force :

1° La fatigue du premier jour.

2° Les difficultés de l'Aiguille même, « à cause des éboulements constants de rocs et de pierres durant l'escalade, et le grand danger du couloir. » (M. Walter, *the Times*, 1861.)

3° Une nuit à 3,819 mètr.

Pour les grimpeurs exercés, il n'y a qu'une mauvaise note contre l'Aiguille : c'est qu'il faut du beau temps assuré pour deux jours quand on l'entreprend. Les récits de MM. Hawkins, Reymond et Vallot prouvent surabondamment que si l'orage vous assaille à la cabane, non seulement l'ascension est manquée, mais encore la retraite peut être coupée ou tout au moins très dangereuse. La descente de l'Aiguille par le mauvais temps devient *absolument périlleuse* et reste cependant la seule possible, celle aux Grands-Mulets étant pire encore dans la tourmente : de telle sorte que, eu égard aux éventualités de changement de temps, et à la

variabilité de l'état des roches et de la neige, l'ascension par l'Aiguille du Goûter, sans présenter, à proprement parler, aucune difficulté de premier ordre, doit toujours être considérée comme une entreprise hasardeuse et non exempte de risques.

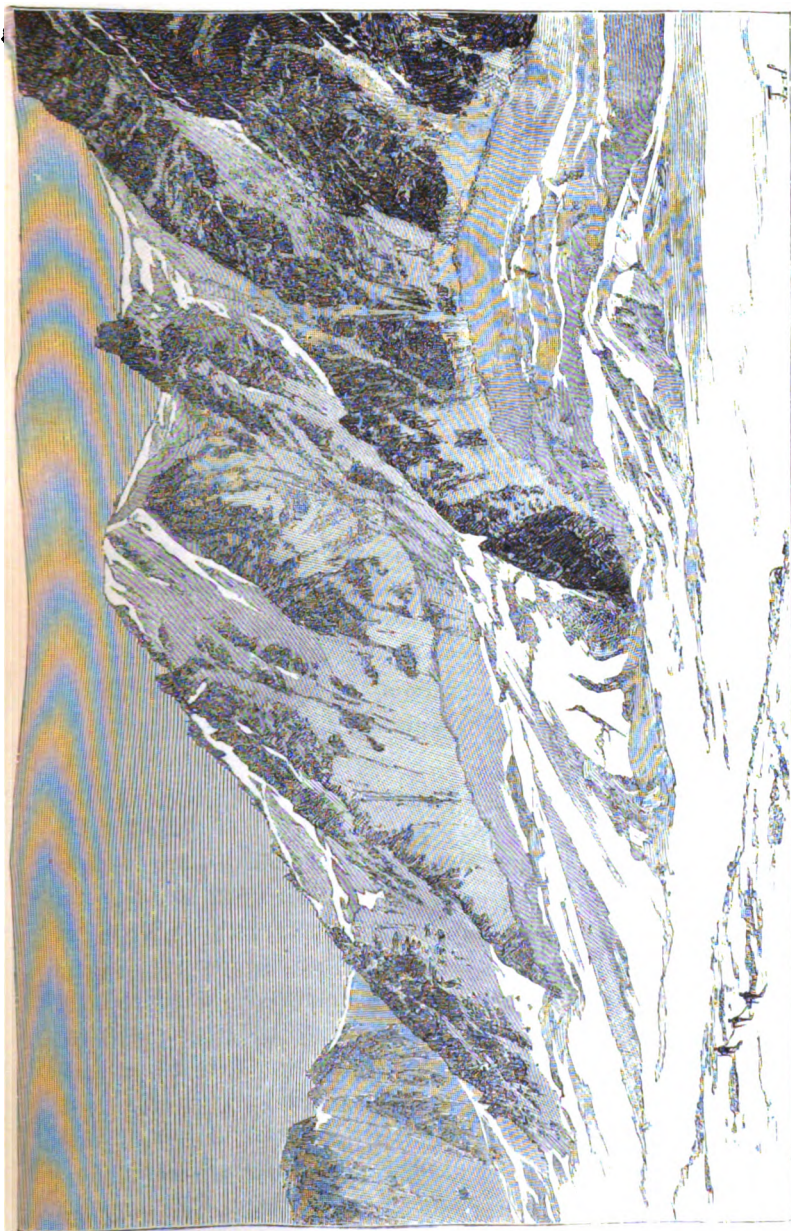
De cette minutieuse discussion je conclus enfin que l'ascension du Mont-Blanc par l'Aiguille du Goûter s'impose à tous les vrais alpinistes, pourvu que le temps soit beau; qu'elle n'est pas à la portée de tous ceux qui arrivent en haut par l'autre voie, car elle est certes moins facile; et qu'enfin si jamais elle devenait à la mode, de nombreux accidents y surviendraient certainement aux imprudents et aux inexpérimentés qui ne risquent cependant rien par les Grands-Mulets.

C'est la crainte du mauvais temps éventuel, et non pas la routine seule, qui devra toujours empêcher Saint-Gervais de rivaliser avec Chamonix pour l'ascension du Mont-Blanc.

## II. — LE GLACIER ET L'AIGUILLE D'ARGENTIÈRE

(3,912 MÈT.)

Sans vouloir établir aucune comparaison entre les grands glaciers des Alpes, on peut dire hardiment que du Pasterze (Gross Glockner) au Mont-de-Lans (Oisans), en passant par le Morteratsch, l'Aletsch et le Gorner, le glacier d'Argentière est un des plus beaux qui existent et certainement le plus théâtral. En revanche, la foule des touristes ne le connaît guère que de nom, et il n'a pas la célébrité qu'il mérite. Situé à 8 kil. au N.-E. de Chamonix, entre la frontière suisse et la Mer de Glace, il est presque complètement délaissé au profit de cette dernière, et cependant l'aspect en est tout aussi pittoresque. Depuis longtemps les alpinistes qui l'ont admiré et étudié en ont vanté la magnificence : Forbes, Moore, Whymper, Adams Reilly, Wink-



Glacier d'Argentière, rive gauche, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Donkin.





worth, John Ball, Tuckett, Henri Cordier, etc., sont unanimes à ce propos et déplorent qu'on ne le fréquente pas davantage. La routine, ici la vraie coupable, l'a laissé jusqu'à présent en dehors du cercle des excursions courantes; fait d'autant plus inexplicable que l'accès en est très aisé. Le chalet-auberge confortable du pavillon de Lognan, construit en 1881 à 2,033 mèt. au bord d'une grandiose chute de séracs (voir dans l'*Annuaire* de 1886, p. 91, la gravure qui représente l'Aiguille du Chardonnet et non l'Aiguille d'Argentière, comme la légende le dit par erreur), à quatre heures de Chamonix, est relié au village d'Argentière et à la route de la Tête-Noire par un excellent chemin de mulets. De là en une heure de montée le long d'un sentier tracé sur la moraine, les moins ingambes peuvent gagner un point de vue saisissant sur le cirque supérieur du glacier; les touristes de moyenne force ont à leur disposition les excursions du *Jardin* d'Argentière, 2,684 mèt., au milieu du haut glacier (pas plus difficile et non moins intéressante que celle du *Jardin* de Talèfre) et du *col des Grands-Montets* (voir plus bas); enfin les alpinistes exercés choisiront entre les pics et cols difficiles qui enceignent tout le bassin et que j'énumérerai tout à l'heure.

M. Winkworth a fait remarquer que, dans le massif du Mont-Blanc « c'est le plus grand glacier n'ayant qu'un nom et une seule direction » (*Peaks, Passes and Glaciers*, 2<sup>e</sup> série, t. I, p. 255.) Ses autres caractères sont : la longueur et le peu de largeur de sa langue terminale; la faible pente de son cirque supérieur (300 mèt. seulement de dénivellation pour 4 kilomèt. d'étendue, soit 7, 5 p. 100); la forme ovale des crêtes qui en constituent le pourtour; enfin la ressemblance de son mur de fond avec les remparts perpendiculaires d'une forteresse crénelée, ce qui en fait un vrai décor de théâtre. L'une des gravures ci-jointes permet, mieux que toute description, de comprendre l'effet bizarre de la courbure qui clôt le glacier d'Argentière au S.-E. Ajoutons que,

comme il n'y a ni coudes, ni grands tributaires, la totalité du bassin peut s'embrasser de certains points bien choisis, comme le Jardin ou le col des Grands-Montets.

Ses dimensions sont les suivantes à vol d'oiseau : longueur, 11 kilomèt. (du sommet du Mont-Dolent à l'extrémité de la langue); largeur maxima, 4 kil. 500 (entre les sommets de l'Aiguille-Verte et de l'Aiguille du Chardonnet); largeur minima (langue sous le pavillon de Lognan). 400 mètr.

Voici la description du pourtour du glacier en commençant par le Nord de la rive gauche (de graves erreurs doivent y être relevées sur les cartes de Mieulet, de Viollet-le-Duc et de l'État-major; celles de Moore — *the Alps in 1864*, p. 160 — et d'Adams Reilly — *Massif du Mont-Blanc* au 80 000° — sont meilleures) :

Juste en arrière du pavillon de Lognan (2,033 mètr., Mieulet) monte, vers le Sud, l'arête des *Rochasses* ou *Aiguille de Lognan* (les Rachasses de la carte de Viollet-le-Duc, sans nom sur Mieulet et sur le 80,000°), cotée 2,512 et 3,307; la portion du glacier d'Argentière qui se trouve à l'Est s'appelle *glacier des Rognons* (borné au Sud-Est par une île de rochers triangulaires et figuré plus exactement sur le 80 000° que sur Mieulet); à l'Ouest s'étend le petit *glacier de Lognan*. Le point 3,307 est l'*Aiguille des Grands-Montets*, qui domine de 60 à 80 mètr. le *col des Grands-Montets*; le passage de ce dernier ne présente guère plus de difficultés que la course des Grands-Mulets, et est une des plus belles excursions que l'on puisse faire autour de Chamonix, tant comme parcours de glaciers que pour la vue du Mont-Blanc, de la Mer de Glace, et des aiguilles de Chamonix, de l'Aiguille du Dru et de l'Aiguille-Verte; il conduit du pavillon de Lognan et du glacier des Rognons au Chapeau, soit par le *glacier de la Pendant* (situé au Nord et non au Sud du point 3.073 de Mieulet, confondu par les cartes avec le glacier de Lognan, et séparé de ce dernier par une ligne de rochers appelée le *Moine* qui



L'Aiguille-Verte vue du glacier du Chardonnet, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Donkin.



se prolonge jusque entre les chalets de la Pendant, 1,735 mè., et de Lognan, 1,918 mè.), soit par ceux des *Grands-Montets* (glacier de la Pendant des cartes) et du *Nant-Blanc* ; entre ces deux derniers glaciers et celui d'Argentière, une arête découpée en dents de scie et cotée en son milieu 3,708 mè. s'élève jusqu'au dôme de glace qui forme le sommet de l'Aiguille-Verte (4,127 mè.). Cette aiguille présente sur sa face d'Argentière un aspect tout autre et bien plus majestueux que vers la Mer de Glace, où le Dru lui fait grand tort. Une des vues ci-contre permet d'en juger. On sait que l'Aiguille-Verte a été gravie pour la première fois du côté du glacier de Talèfre le 29 juin 1865 par M. Whymper (*Escalades dans les Alpes*, p. 353), et du côté du glacier d'Argentière (très difficile) le 31 juillet 1876, par notre regretté collègue Henry Cordier et les Anglais Maund et Middlemore (*Annuaire* de 1876, p. 169; *Alpine Journal*, t. VIII, p. 289). Entre les glaciers de Talèfre et d'Argentière s'étend vers l'E.-S.-E., de l'Aiguille-Verte à celle de Triolet, une des plus formidables murailles des Alpes, les *Droites* et les *Courtes* : les deux principales pointes en ont été escaladées une fois chacune : la pointe 4,030 des Droites, le 7 août 1876, par MM. H. Cordier, Middlemore et Maund, et la pointe 3,855 des Courtes, le 4 août 1876, par les mêmes *en col*, du pavillon de Lognan au Jardin de Talèfre. Mais on n'a pas encore *franchi* leurs brèches séparatives : les chutes de pierres et l'inclinaison redoutable (60°) des couloirs de glace qui en descendent expliquent pourquoi. La première (*les Rouges?*), entre l'Aiguille-Verte et les Droites, n'a jamais été essayée. Au milieu même de la deuxième, entre les Droites et les Courtes, pointe un roc cylindrique (coté 3,813 mè.), appelé avec raison par les guides de Chamonix *Tour des Courtes*, nom que les cartes placent par erreur au delà des Courtes à la cote 3,692 : en 1862, M. Loppé atteignit cette deuxième dépression du côté de Talèfre et ne voulut pas tenter une descente folle

sur le glacier d'Argentière. C'est dans la troisième, entre les Courtes et le point 3,692, que l'on cherche à résoudre depuis longtemps le problème du *col des Courtes*, c'est-à-dire d'un passage faisant communiquer les glaciers d'Argentière et de Talèfre : le 17 août 1876, M. et M<sup>me</sup> Gamard, montant du premier de ces deux glaciers, durent battre en retraite devant les chutes de pierres et de glace (*Annuaire* de 1876, p. 582<sup>1</sup>), sans accident toutefois. Le 4 juillet 1885, l'abbé Chifflet et ses deux guides (Joseph et Clément Devouassoux père et fils) ont péri en tombant, sur le glacier d'Argentière, d'un des couloirs qui strient les Courtes entre les cotes 3,855 et 3,692 (Voir *Bulletin mensuel du C. A. F.*, octobre 1885; *Annuaire* de 1886, p. 90, et *Daily News*, 20 juillet 1885). Et c'est ainsi que le problématique *col des Courtes*, baptisé par anticipation, possède déjà sa légende funèbre avant même que son existence soit reconnue!

Au S.-E. du point 3,692, on nomme *col de Triolet* ce plateau neigeux qui couronne le petit glacier des Courtes (appelé *col des Courtes* sur la carte de Viollet-le-Duc), entre les cotes 3,707, 3,812 et 3,777 de la carte Mieulet. Il chevauche sur les trois glaciers de *Triolet* (Italie), de *Talèfre* et d'*Argentière*; la descente vers ce dernier a été jugée impossible par MM. Adams Reilly et Mieulet, qui ont atteint le col de Triolet les premiers en juillet 1863 (*Alpine Journal*, t. 1, p. 262); mais MM. Adams Reilly et Whymper sont allés du Jardin au Val-Ferret, par le col et le glacier (très difficile) de Triolet, le 8 juillet 1864. (Voir Whymper, *Escalades*, p. 259.)

Quant à l'*Aiguille de Triolet* (3,879 mètr.; 3,873, carte italienne), masse noire imposante qui se trouve sur la frontière italienne, à l'Est du col, elle a été gravie en août 1874 pour

1. Bien que cette relation parle de chercher le passage entre les Courtes et les Droites, il résulte du texte même que la tentative fut faite entre les Courtes et le fond du glacier, « presque à l'angle adossé au glacier de Triolet ».

la première fois par MM. Marshall (deux cousins dont l'un, J. A. G. Marshall, périt peu de jours après, le 31 août, sur le glacier du Brouillard).

De là au Mont-Dolent surgit en droite ligne vers l'E.-N.-E., sur 1,800 mètr. de longueur, entre la France et l'Italie, la bizarre courtine de fond dont j'ai parlé plus haut (voir la gravure). Entre ses points 3,679 et 3,643 est entaillé à 3,543 mètr. le col *Dolent*, « le beau idéal d'un col » ; M. Whymper l'a franchi le premier le 26 juin 1865, et a mis sept heures pour descendre le couloir de glace pure, haut de 365 mètr. et incliné à 50°, qui tombe tout droit sur le glacier d'Argentièrre (*Escalades*, p. 343)<sup>1</sup>. Derrière la courtine (que la carte italienne cote 3,569, 3,642 et 3,660), le beau glacier italien de *Pré-de-Bar*, long de 4 kilomètr. (glacier du Mont-Dolent de Mieulet), s'adosse à celui d'Argentièrre dont il forme la contre-pente.

Le *Mont-Dolent*, 3,830 mètr. (ou *Grapillon*, 3,823 mètr., de la carte italienne), triple borne-frontière de la France, de la Suisse et de l'Italie, est peut-être le plus joli cône de neige des Alpes et certainement le plus gracieux ornement du fond du glacier d'Argentièrre. La première ascension en a été faite le 9 juillet 1864 par MM. Whymper et Adams Reilly, le lendemain de leur passage du col de Triolet (Whymper, *Escalades*, p. 260). Course pas très difficile et panorama splendide. Après le Mont-Dolent, la crête frontière franco-suisse tourne à angle droit vers le Nord entre le glacier suisse de la Neuva, à l'E., et celui d'Argentièrre à l'O. Elle comprend : la dépression 3,456 (carte suisse), à la base même du Mont-Dolent ; la chaîne des *Aiguilles-Rouges d'Argentièrre* (3,572 et 3,665, cartes françaises ; 3,618, 3,572, 3,626 et 3,665, carte suisse ; voir la gravure) ; le célèbre col

1. Le deuxième passage du col Dolent a été effectué le 2 septembre 1878, de France en Italie, par MM. Davidson et Hartley, qui s'élevèrent du glacier d'Argentièrre au col par des rochers moins difficiles que le couloir de glace de Whymper (*V. Alpine Journal*, t. IX).

ou *Pas d'Argentière* (3,520, cartes françaises; 3,522, carte suisse); et le *Tour-Noir* ou mieux la *Tour-Noire* (3,843, cartes françaises; 3,824, carte suisse). A propos du col d'Argentière, je vais soulever une difficulté que je serais heureux de voir résoudre; on sait que ce col (qui mène de Chamonix à Orsières) a été découvert par Aug. Simond de Chamonix, atteint, sous sa conduite en août 1860, par MM. Tuckett et Wigram, qui revinrent à Chamonix sans le franchir, et traversé enfin par M. Stephen Winkworth, le 22 juin 1861. D'autre part, mes guides, lors de ma visite au glacier et à l'Aiguille d'Argentière, m'ont affirmé que jamais on n'avait passé la dépression 3,456 au pied du Mont-Dolent. Or, dans la carte qui accompagne son récit (*Peaks, Passes and Glaciers*, 2<sup>e</sup> série, t. I, p. 231), M. Winkworth trace sa route entre les Aiguilles-Rouges et le Mont-Dolent, ce qui correspond juste à la dépression 3,456; en outre la table des hauteurs donnée p. 530 des *Peaks, Passes and Glaciers*, 2<sup>e</sup> série, t. II, place de même le col d'Argentière entre les Aiguilles-Rouges et le Mont-Dolent, mais avec une hauteur de 12,556 pieds anglais (M. Tuckett), soit 3,827 mètr., ce qui ne répond plus du tout à la cote de 3,456; mais cette erreur d'altitude est sans grand intérêt. Ce qui importe c'est le choix entre ces deux hypothèses: ou bien les guides se trompent en donnant comme infranchie la dépression 3,456, et alors M. Winkworth n'a pas traversé le vrai col actuel d'Argentière, que tout le monde s'accorde à placer entre les Aiguilles-Rouges et la Tour-Noire; ou bien M. Winkworth et la table des hauteurs font erreur en assimilant le col d'Argentière à la dépression 3,456 mètr. J'ignore si l'on a déjà cherché à résoudre ces contradictions. Pour moi, je ne saurais penser que M. Winkworth ait pu s'abuser sur la situation de son col par rapport au Mont-Dolent et se croire au pied de ce pic, tandis qu'au vrai Pas d'Argentière il s'en fût trouvé éloigné de 2,500 mètr. en droite ligne, et j'admets la première hypothèse: mais alors il faut donner



un nom (col des *Aiguilles-Rouges*, par exemple) au col de M. Winkworth, et ne pas attribuer à cet alpiniste le premier passage effectif du véritable col d'Argentièrre. Je ne désespère pas de trouver la solution du problème ainsi posé dans quelque recoin de l'*Alpine Journal*, quoique mes premières recherches soient demeurées infructueuses. On sait que la descente du col d'Argentièrre sur le glacier de la Neuva présente de grandes difficultés.

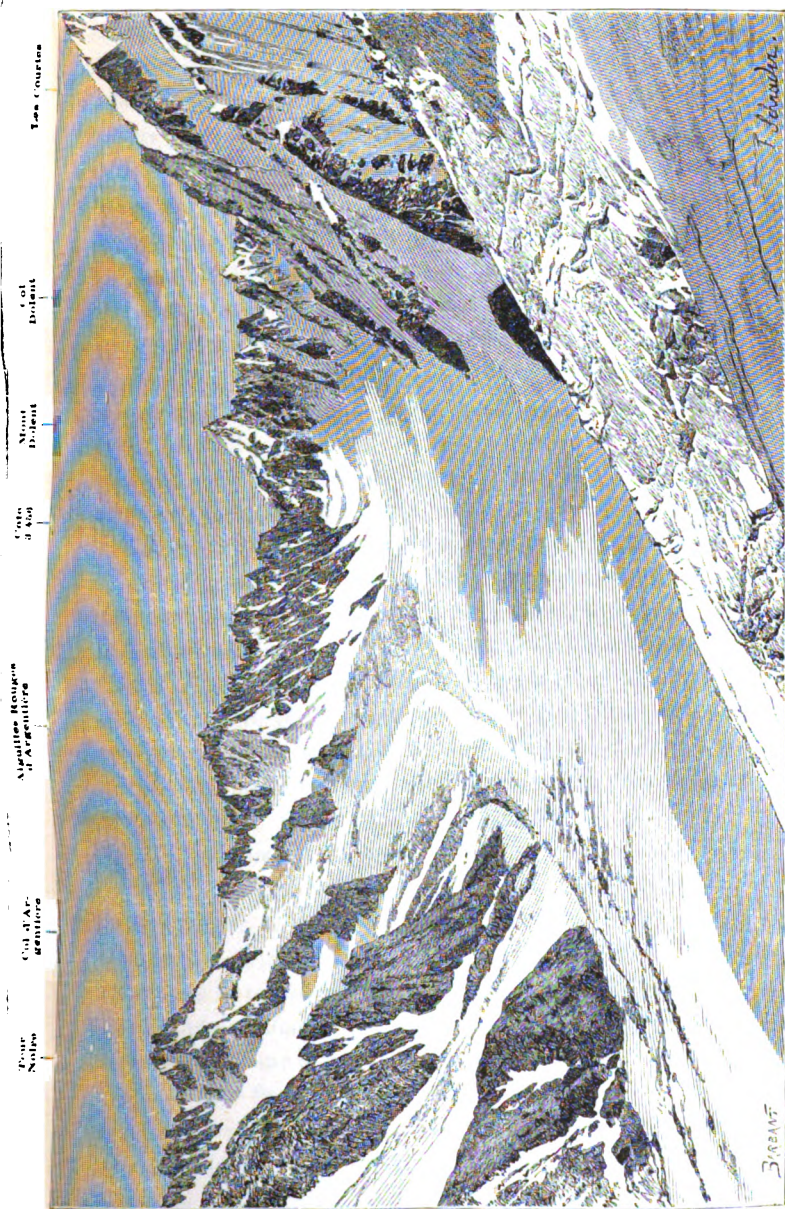
La première ascension de la Tour-Noire a été faite le 3 août 1876, par M. Javelle.

Entre cette pointe et l'Aiguille d'Argentièrre la carte de l'État-major (Vallorcine, 160 *ter*, dernière revision, 1883), copiant celle de Mieulet, donne un tracé de la crête du S.-E. au N.-O. absolument faux, et intercale, grossière erreur, une haute cime imaginaire, le *Darrey*, élevée de 3,881 mètres. Viollet-le-Duc n'a pas manqué de reproduire ce vice de construction, sauf toutefois la cote 3,881 mètr. La carte suisse au 50,000<sup>e</sup> (Orsières n° 529) exprime le vrai relief qui est le suivant : au delà de la Tour-Noire l'arête séparative des glaciers de la Neuva et d'Argentièrre se continue au Nord pendant 900 mètr. environ jusqu'à un point coté 3,530 d'où elle incline à angle droit vers l'Ouest pendant 1,500 mètr. environ jusqu'à l'Aiguille d'Argentièrre (3,901 mètr.) entre le glacier de ce nom au Sud et celui de *Saleinaz* au Nord. Donc la crête, au lieu d'être droite sur 1,800 mètr. de développement, est coudée à angle droit sur 2,400. Quant au *Darrey*, il existe bien, mais à 1,500 mètr. à l'Est du point 3,530, sur un contrefort qui sépare les glaciers suisses de la Neuva et de *Saleinaz*, et avec une hauteur de 3,537 mètr. seulement au lieu de 3,881 mètres. A la place du *Darrey* de Mieulet s'échancrre au contraire une dépression sans nom ni cote sur aucune carte (entre le point 3,530 et l'Aiguille d'Argentièrre); le 22 juillet 1863 MM. George et Mac-Donald baptisèrent col (?) de la *Tour-Noire* ce passage qu'ils avaient confondu avec le col d'Argentièrre ; après avoir descendu pendant six heures et demie

un mur de glace haut de 700 mèt., très dangereux, qu'il ne faut pas aborder « avant de s'être assuré sur la vie », ils furent tout surpris de se trouver non pas sur le glacier de la Neuva, mais sur celui de Saleinaz (*Alpine Journal*, I, p. 137 et 274). A cette époque, la topographie de la région orientale du Mont-Blanc n'était pas fixée et Adams Reilly n'avait pas encore démontré, en franchissant le col du Chardonnet, que le glacier du Tour ne s'étendait pas jusqu'à l'Aiguille d'Argentière (voir ci-après).

Cette dernière sommité, la plus élevée de la rive droite du glacier d'Argentière, est cotée 3,901 mèt. sur les cartes française et suisse et 3,912 mèt. sur celle de Viollet-le-Duc, qui l'appelle en outre Pointe des Plines. Ici toutes les cartes ont raison à la fois. Le haut de l'Aiguille affecte la forme d'une étroite crête de neige orientée de l'Ouest à l'Est, longue de 150 mèt., dont l'extrémité occidentale, rocheuse, possède un signal de pierres, à l'altitude de 3,901 mèt.; l'extrémité orientale, neigeuse, est plus haute de 11 mèt. (Adams Reilly, *Alpine Journal*, I, p. 266), et dénommée souvent Pointe des Plines par les habitants du Val-Ferret suisse. Toutefois la carte fédérale au 50,000<sup>e</sup> donne ce nom à un rocher secondaire haut de 3,065 mèt. sur la rive Nord du glacier de Saleinaz. MM. Whymper et Adams Reilly ont escaladé les premiers l'Aiguille d'Argentière le 15 juillet 1864 (*Alpine Journal*, I, p. 375 ; II, p. 108 ; Whymper, *Escalades*).

Le col du Chardonnet, ouvert à 3,346 mèt. (carte suisse) entre l'aiguille de même nom (3,823 mèt.) et celle d'Argentière, fait communiquer les glaciers de Saleinaz et d'Argentière. C'est, de Chamonix à Orsières, une route moins difficile et tout aussi intéressante que le col d'Argentière. Il a été franchi pour la première fois le 24 août 1863 par Adams Reilly (*Alpine Journal*, I, p. 267), qui a éclairci la topographie de cette partie du massif du Mont-Blanc en reconnaissant que le glacier du Tour ne s'étendait pas vers le Sud-Est plus loin que l'Aiguille du Chardonnet, et que celui de



Fond du glacier d'Argentine, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Donkin.



Saleinaz au contraire se développait vers le Sud-Ouest jusqu'à cette pointe et à sa voisine l'Aiguille d'Argentière. (Forbes, traversant le 20 juillet 1850 la Fenêtre du Tour, entre les glaciers du Tour et de Saleinaz, prit l'Aiguille du Chardonnet pour celle d'Argentière, ce qui causa l'erreur réparée par Adams Reilly.) Si la face Sud de l'Aiguille d'Argentière se distingue par son élégance, le côté opposé n'excite pas moins l'admiration; il existe dans les Alpes peu de tableaux de fond aussi imposants que la carapace de glace presque verticale appuyée sur son revers Nord; c'est donc du glacier suisse de Saleinaz que l'on contemple l'aiguille, sinon dans toute sa grâce, du moins dans toute sa majesté (voir la gravure).

La belle cascade de séracs qui descend du col du Chardonnet entre les deux aiguilles sur le glacier d'Argentière a reçu des guides la dénomination de *glacier du Chardonnet* (voir p. 67 de l'*Annuaire* de 1885 la gravure représentant toute la rive droite du glacier d'Argentière depuis les Aiguilles-Rouges jusqu'au delà de l'Aiguille du Chardonnet) : le *Jardin d'Argentière*, qui, pour son panorama splendide, mériterait d'être plus fréquenté, est le rocher ovale coté 2,684 sur la carte et situé au Sud du glacier du Chardonnet; plus facilement accessible encore que son homonyme du Talèfre, il doit nécessairement figurer au rang des courses moyennes et à la mode des environs de Chamonix, dans la classe des Grands-Mulets, du col des Grands-Montets et du Buet.

L'Aiguille du Chardonnet (3,823 mèl.), difficile, a été gravie pour la première fois le 20 septembre 1865 par M. R. Fowler (*Alpine Journal*, t. II, p. 209) du côté du glacier d'Argentière; pour la deuxième le 1<sup>er</sup> août 1879 seulement, par M. Percy W. Thomas, du côté du glacier du Tour (v. *Alpine Journal*, t. IX). Beaucoup d'habitants de la vallée de Chamonix l'appellent Aiguille d'Argentière, réservant à celle-ci le nom d'Aiguille-Blanche; cela explique l'erreur

de légende de la gravure qui reproduit le Chardonnet, p. 91 de l'*Annuaire* de 1886. Son aspect est des plus singuliers du côté du col et du glacier auxquels elle a donné son nom : car sa face méridionale se montre toute hérissée de petites pyramides rocheuses isolées et superposées en gradins comme les clochetons d'une immense pagode. Sur sa pointe la frontière franco-suisse tourne à angle droit vers le N.-E. entre les glaciers de Saleinaz et du *Tour*; celui-ci, dont le bassin supérieur forme un des plus jolis cirques de névé des Alpes, est en entier sur le territoire français et séparé du glacier d'Argentière par une dernière crête rocheuse (3,385, 3,013, 2,839 et 2,386) qui descend de l'Aiguille du Chardonnet vers le N.-O.; on n'a pas encore effectué de passage dans cette crête dont le revers Sud-Ouest tombe en précipices sur l'impraticable langue terminale du glacier d'Argentière.

Insistant sur la régularité, la symétrie harmonieuse du bassin neigeux qui nous occupe, je ferai remarquer que les huit grands pics qui pyramident sur ses crêtes se correspondent et se font face deux à deux, de part et d'autre du courant de glace : Aiguille de Triolet et Mont-Dolent; — Courtes et Tour-Noire; — Droites et Aiguille d'Argentière; — Aiguille-Verte et Aiguille du Chardonnet. De telle sorte que l'on peut comparer le haut glacier à une de ces majestueuses nefs ruinées dont les voûtes et arcades sont effondrées et les piliers seuls restés debout. C'est simple, homogène et impressionnant comme un grandiose vaisseau gothique. De tous les glaciers du Mont-Blanc, y compris celui non moins injustement délaissé de Trélatête, aucun ne m'a plus étonné.

Quelques mots maintenant à propos de l'ascension de l'Aiguille d'Argentière. Elle se fait rarement, une fois par an tout au plus; trop rarement, car la course est d'un vif intérêt et d'une grande beauté. Sans être une des aiguilles les plus malaisées du massif (la Verte, le Dru, les Droites, les Courtes,





Aiguille d'Argentière, vue du glacier de Saleinaz, dessin de F. Schrader, d'après une photographie de M. Donkin.





le Géant, les Charmoz et Bionnassay la priment sans contredit sur ce point), elle présente assez de difficultés pour demeurer une ascension de premier ordre : aucun danger d'avalanches ou de canonnades n'est à redouter, il est vrai ; mais les couloirs rocheux, les pentes de glace et les bergschrunds béantes exigent de l'agilité et du sang-froid. Du sommet, la vue plonge sans obstacles en Suisse, embrasse toutes les Alpes Pennines (Grand-Combin et Mont-Rose) et Bernoises, plane au-dessus du Chablais et du Bas-Valais (Buet et Dent du Midi) et se repose avec extase sur la conque nacrée du glacier d'Argentière par-dessus laquelle s'étagent les trois pignons de la Verte, des Droites et des Courtes, le fronton des Grandes-Jorasses et la coupole du Mont-Blanc. Dernières cimes maitresses du massif dans l'Est, le Mont-Dolent, la Tour-Noire et les Aiguilles d'Argentière et du Chardonnet réalisent la combinaison si heureuse du panorama à deux faces (c'est-à-dire du partage égal du tour d'horizon en plans rapprochés et en plans lointains) et du panorama à double niveau, à la fois dominant et dominé ; ils n'écrasent rien et rien ne les écrase ; les Alpes ne possèdent pas beaucoup de belvédères aussi recommandables.

L'Aiguille d'Argentière a été gravie de trois côtés : 1° du col du Chardonnet par M. Perret, suivant une terrible crête de rochers qui fit reculer Moore, Whymper et Adams Reilly (voir le Livre des étrangers au pavillon de Lognan) ; — 2° du Jardin, par M. Charlet-Straton, le long de l'arête très pénible du Sud-Ouest (voir *Ibid.*). — Le 14 août 1880, MM. Dècle et Hutchinson, montés par la troisième voie, la plus suivie, opérèrent directement par le Sud une descente qu'ils trouvèrent difficile, mais moins cependant que l'escalade (*Alpine Journal*, t. X, p. 233). — 3° La route ordinaire, prise par Whymper et Adams Reilly, le 15 juillet 1864 (voir plus haut), par miss Richardson, par M. P. Vignon le 25 juillet 1883 (*Annuaire* de 1883, p. 66), — et par moi-même, le 15 septembre 1887, — remonte la droite ou la gauche du

glacier du Chardonnet, au choix, quitte le chemin du col à la pointe de l'arête (bien figurée sur le 80,000<sup>e</sup>, édit. 1883, et absente sur Mieulet) qui divise le haut de ce glacier en deux parties, — gagne la base même de l'aiguille par une douce pente de névé très crevassée, — franchit la bergschrund, — escalade un des couloirs qui zèbrent l'arête descendant vers le col, — et aboutit à l'Ouest et au pied du point 3,901. De là, on découvre subitement tout le bassin de Saleinaz, le Grand-Combin et les Alpes Bernoises, tandis que le Mont-Blanc émerge derrière les Droites : il ne faut pas trop s'avancer, de crainte de passer au travers, sur la neige qui surplombe souvent au-dessus du glacier de Saleinaz. Le sommet 3,901 n'est plus alors qu'à 80 mètr. environ au-dessus du grimpeur, mais ce n'est pas lui qu'on doit viser : comme Whympet et Adams Reilly, on traverse de flanc sur le versant Nord (de Saleinaz), pendant une heure environ, une pente abrupte de glace et de neige en contre-bas de la crête, longue de 150 mètr., qui réunit les deux pointes ; à l'extrémité de cette pente, un couloir, aussi de glace, et très incliné, mène par un léger retour en arrière au vrai sommet 3,912 mètr. — M. Vignon, avec une légère variante, s'est hissé par les rochers, en laissant à droite le signal 3,901, jusqu'à la crête neigeuse terminale et, ne pouvant suivre cette dernière, en a gagné l'autre bout par la face Sud (d'Argentière).

Whympet et Adams Reilly durent livrer deux assauts à l'Aiguille avant de l'emporter : le premier échoua, à cause d'un vent violent et des dangers que présentait une bergschrund voûtée, perfide caverne, dissimulée sur la dernière pente de glace à 30 mètr. au-dessous du sommet. En outre, il avait fallu tailler sept cents pas dans le couloir difficile choisi pour gagner l'arête sous le point 3,901. — M. Vignon, grâce à un bon état de la neige, n'a rencontré que des « difficultés moyennes » (Livre du pavillon de Lognan). — Pour moi, à une saison trop avancée, après

plusieurs nuits froides, j'ai eu maille à partir avec le verglas et la neige très dure, mauvais compagnons de route s'il en fut : le glacier du Chardonnet était tout disloqué ; à la montée, sur la rive gauche, nous dûmes tailler des pas pendant trois fatigantes heures dans la glace très résistante pour nous élever de 400 mèt., au-dessus du glacier d'Argentière ; aussi le soir, à la descente, nous lançâmes-nous éperdument dans les séracs de la rive droite, très pittoresques, mais peu praticables ; ils nous rejetèrent maintes fois entre le glacier et les murs de rochers qui l'encaissent de ce côté (sans une bonne longueur de corde qui nous permit de dévaler au fond de mainte crevasse, nous n'aurions pas pu passer). La grande bergschrund à la base de l'Aiguille vers 3,650 mèt. faillit nous arrêter net ; le seul pont qui la franchît nous fit aborder un couloir de neige et de rocs dont les 150 mèt. exigèrent deux heures d'escalade (inclinaison 60°) ; en son milieu venait se greffer un autre couloir partant de plus bas ; à cette jonction s'était formée la plus amusante des arêtes de neige que l'on pût longer à califourchon : longue de 20 mèt., inclinée de 10° à peine, solidement tassée, sans largeur aucune, écrétée par le manche du piolet qui servait de balancier, épaisse entre nos pieds de 60 centimèt. au plus, avec les deux couloirs fuyant de part et d'autre vers la bergschrund ; jamais mes deux guides et moi n'avions éperonné monture aussi docile et sûre que pendant cette trop courte chevauchée qui nous rendit follement gais et nous fit reprendre à la descente le même couloir, tout désagréable qu'il fût. A titre de compensation, la compacité de la neige gelée nous facilita grandement la dernière partie de l'ascension, et je jouis, au sommet, d'un horizon pur de tout nuage. Mais j'avais entrepris la course trop tard, après douze jours de mauvais temps, et l'escalade fut très lente, mes deux guides ayant dû tailler des pas pendant six heures en tout quinze heures de marche effective, montée neuf heures,

descente six heures, — du pavillon de Lognan). Dans les jours chauds de juillet, cette ascension demande douze à treize heures seulement et donne moins de peine, étant alors certes moins piquante et moins difficile que je ne l'ai trouvée en septembre. A aucune époque d'ailleurs elle ne présente de dangers *objectifs* : les avalanches sont inconnues sur le trajet de la route ordinaire. C'est une raison de plus pour la recommander chaudement à tous les touristes *exercés* qui veulent de beaux spectacles et des courses intéressantes sans chercher à se rompre les os sur des murailles insurmontables !

E.-A. MARTEL,

Membre du Club Alpin Français  
(Sections de Paris et de la Lozère).

*Nota.* — Après la mise en pages du présent article, j'ai eu connaissance d'un nouvel ouvrage sur le Mont-Blanc (l'abbé FALCONNET : *Une ascension au Mont-Blanc et études scientifiques sur cette montagne*, Annecy, 1887, in-8, 160 p.), où il est question de l'Aiguille du Goûter.

Le 3 juillet 1884, l'abbé Falconnet a trouvé que « le trajet par l'Aiguille, quoique très pénible, n'offre pas de difficulté sérieuse. On ne m'a signalé comme dangereux, dit-il, ... que le couloir de glace... Peut-être même est-il possible de l'éviter en pratiquant un passage sur le rocher de gauche en montant (p. 140). »

Ce rocher de gauche est sans doute la grande arête n° 1 que j'ai suivie le 26 août 1887 et qui m'a permis de traverser le couloir dans sa partie supérieure très étroite.

L'abbé Falconnet ajoute, p. 142 : « Je crois à l'avenir triomphal de l'Aiguille du Goûter », et en note, même page : « L'été dernier (1886 ?) M. Pierre Charlet a trouvé un chemin bien plus court encore (que celui de Pierre-Ronde). Il a conduit deux voyageurs à l'Aiguille, puis au Mont-Blanc, en gravissant les rochers qui, depuis les pâturages supérieurs du pavillon de Belle-Vue, aboutissent au glacier de la Griaz. Il a dû gagner ainsi de trois à quatre heures. »

Cette variante consiste vraisemblablement dans l'escalade directe des Rognes depuis le Mont-Lachat, et conduit, je pense, au point 2,857, à l'origine même de la première arête (A). Mes guides voulaient me la faire adopter le 26 août : je refusai net à cause de l'état de la neige et aussi parce que cette grimpe abrupte me parut devoir être très fatigante. Toutefois elle est certainement plus courte que le contour du Mont-de-Lar et de Pierre-Ronde.

E.-A. M.

## V

# LES DEUX POINTES DE L'AIGUILLE DU DRU

(PREMIER PASSAGE)

Les deux pointes du Dru ne sont que deux rochers distincts au sommet d'une même aiguille; pourtant, si peu éloignées qu'elles soient, les chemins que l'on suit pour faire les deux ascensions sont totalement différents.

L'Aiguille du Dru orientale, gravie pour la première fois par MM. Dent et Hartley en 1878 et souvent depuis, est maintenant fort connue et d'un accès relativement facile; quelques passages présentent une certaine difficulté; mais, somme toute, la montée n'offre aucun danger; le sommet assez étroit est constitué par un gros rocher; on y parvient par une arête de glace de 5 ou 6 mèt., extrémité de la grande pente qui tombe presque à pic sur le glacier des Grands-Montets.

L'Aiguille occidentale a été escaladée pour la première fois en 1879 par M. Charlet, depuis par M. Hartley (deuxième ascension), par M. Rennslaer (troisième ascension); en 1885, MM. Brulle et de Champeaux y sont montés directement de Chamonix (vingt-cinq heures de Chamonix à Chamonix); enfin en 1886 M. Swan fit la cinquième ascension; quelques jours après je fis la sixième. Cette pointe, moins élevée que la

précédente, présente cependant des difficultés beaucoup plus considérables, et pour ma part je la considère comme sensiblement plus difficile et plus fatigante, quoique moins dangereuse, que la Meije, de terrible réputation.

J'avais gravi une première fois en 1885 l'Aiguille orientale avec l'idée de voir si on ne pourrait pas faire d'une pierre deux coups et redescendre par l'Aiguille occidentale; mais la descente n'avait rien d'attrayant; nous ignorions complètement si, une fois au fond de l'échancrure qui sépare les deux pointes, nous pourrions remonter de l'autre côté: en cas d'impossibilité, incapables de remonter par où nous serions descendus, nous aurions été conduits à répéter les scènes horribles du radeau de la Méduse jusqu'à ce que le dernier d'entre nous servît de pâture aux oiseaux du ciel: il nous fallut donc redescendre par le chemin ordinaire.

En 1886, je songeai à reprendre ma tentative et j'allai coucher au Rognon de la Charpouaz; mais la prudence l'emporta encore une fois, et au lieu de faire l'ascension de l'Aiguille orientale, nous fîmes la sixième ascension de l'Aiguille occidentale; nous pûmes aller jusqu'au col qui sépare les deux pointes, examiner la paroi le long de laquelle nous voulions descendre, calculer la longueur de corde et le nombre de pointes en fer qui nous seraient nécessaires.

Le 30 août, — j'avais donc déjà fait une fois chacune des deux aiguilles du Dru, — nous emportions 80 mètr. de corde, huit pointes à boucle, et nous savions, à peu près, par où nous voulions descendre. Notre caravane était véritablement imposante: elle comprenait deux guides titulaires, François Simond de Chamonix et Émile Rey de Courmayeur; deux guides auxiliaires qui devaient nous accompagner au sommet du Dru supérieur, nous aider à effectuer notre descente et redescendre ensuite, eux-mêmes, par le chemin ordinaire; enfin un porteur qui ne devait pas dépasser le Rognon de la Charpouaz.

Le départ eut lieu le 31 août vers 3 h. Le récit de l'ascension du Dru a été fait par M. Hartley dans l'*Annuaire* de 1878; je n'en dirai donc rien. A 10 h. nous étions tous au sommet.

Le premier drapeau est planté, arrosé, et nous procédons à un déjeuner copieux : notre dernier repas avant le retour à la Charpouz ; car, pour avoir les mouvements plus libres, nous n'emporterons qu'un citron, un peu de sucre et de chocolat ; nos compagnons qui redescendent nous souhaitent bon voyage et nous commençons la partie nouvelle de notre expédition. La descente peut se décomposer en trois parties. La première, très courte, très facile, tourne autour du sommet, nous permet de descendre rapidement environ 10 mètr. et nous amène au-dessous de la pointe orientale du côté de la ligne de faite qui la rejoint à la pointe occidentale. Là, nous trouvons une plate-forme assez large, bordée à droite par la pente raide et glacée qui tombe sur le glacier des Grands-Montets ; en face, par un escarpement rocheux qui descend sur le col entre les deux aiguilles ; à gauche par une paroi rocheuse analogue à la précédente et qui ne rejoint que très bas le couloir. Il fallait choisir entre ces trois faces également rébarbatives. Ici, le manque de confiance dans les renseignements que nous avions recueillis l'année précédente nous fit commettre une faute qui retarda d'au moins deux heures notre descente. La raideur de l'escarpement devant lequel nous nous trouvions ne nous permettant d'en apercevoir qu'une très petite partie, au lieu de suivre la fissure qui commence à se dessiner juste en face de nous et par laquelle il nous avait paru que l'on pourrait descendre, nous crûmes bon d'essayer le versant du glacier des Grands-Montets, pour regagner plus bas la fissure dont nous comptions trouver la partie inférieure tout à fait praticable. François Simond s'attacha au bout de l'une des cordes et disparut ; pendant deux heures il descendit, remonta sur une paroi de rochers difficiles, ver-

glassés, entremêlés de plaques de glace vive d'une inclinaison invraisemblable; nous ne pouvions l'aider qu'en tenant ou laissant filer à propos la corde. Je m'étendis, le dos au soleil, et j'avoue, à ma honte, que je ne me souviens plus bien de ce qui se passa pendant une bonne heure; je m'étais endormi détaché, à quelques centimètres du bord de la plate-forme; Rey ne s'en aperçut que lorsque François Simond eut atteint la ligne de faite; il s'empressa de me réveiller, et je pus me convaincre encore une fois que la fortune vient en dormant. Pouvant, en effet, juger la fissure que nous avions hésité à prendre, François la trouvait sinon carrossable, du moins presque possible; solidement attaché je me mis à descendre, d'abord sur les genoux, puis cramponné par les mains au rocher et enfin, pendant un instant, au-dessous d'un surplomb, complètement suspendu à la corde; 2 ou 3 mètr. de ce mode de transport conduisent à une saillie à partir de laquelle on recommence à pouvoir descendre d'une façon moins aérienne, puis la pente s'adoucit et une descente facile nous amène au col.

Le passage n'a pas duré longtemps, mais je ne crois pas qu'il soit possible d'en trouver de plus escarpé; la corde est absolument indispensable et si on n'a pas, comme nous, en haut quelqu'un pour la tenir, il est fort utile d'en sceller une. Quant au passage en sens inverse, de l'Aiguille orientale sur l'Aiguille occidentale, je le crois beaucoup plus fatigant, seulement à la portée de biceps tout à fait remarquables, et à la condition qu'une corde solide soit scellée en haut de la fissure.

Une fois au col, les rochers qui conduisent au sommet du Dru occidental n'offrent plus de grande difficulté et nous plantons notre second drapeau; mais il se fait tard, 2 h. déjà, et nous commençons à descendre sans perdre de temps.

La descente est fort bien décrite par M. Charlet, *Annuaire* de 1879; je renvoie le lecteur à son récit.



Vers 4 h. nous rencontrons une caravane partie du Montenvers le matin même et qui, sur notre conseil, ne poursuit pas plus loin. A la nuit tombante nous entrons sur le glacier de la Charpouz; mais, perdus au milieu d'un dédale de crevasses, nous passons une grande demi-heure à errer éreintés, transis de froid, au milieu de séracs fantastiques, à travers le brouillard qui éteignait la clarté déjà insuffisante de la lune; enfin, nous retrouvons nos traces de la matinée; moitié glissant, moitié courant, nous dégringolons jusqu'au gîte où nous attendaient nos deux autres guides; un peu de vin chaud nous réchauffe intérieurement et je m'affaisse sous le rocher qui est censé servir d'abri.

Vers 3 h. du matin, nous sommes réveillés par une fraîcheur pénétrante; la pluie que nous recevons, probablement déjà depuis quelque temps, et qui commence à traverser nos vêtements malgré nos couvertures, vient nous convaincre de l'insuffisance de notre abri. Nous nous entassons tant bien que mal dans un coin, et nous attendons philosophiquement le jour. Malheureusement, au lever du soleil, un véritable orage fond sur nous, les ruisseaux se gonflent, les passages un peu escarpés se transforment en cascades, qui, pour peu que l'on mette la main sur le rocher, pénètrent par les manches sous les vêtements. Coufant, nageant, glissant, nous arrivons sur la Mer de Glace; au moment où nous l'atteignons la pluie cessa et le soleil voulut bien illuminer le Montenvers pour célébrer notre retour.

H. D.,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

---

## VI

# DE MODANE A ALBERTVILLE

I. LE RÂTEAU. — II. LA PIERRE-HUMIDE.

III. LA GRANDE-CASSE PAR LA FACE NORD. — IV. LE SOMMET DE BELLECÔTE.

V. LE DÔME DE LA SACHE, LES GLACIERS DE GURRE ET DE LA SEIGNE.

### I. — LE RATEAU (3,126 MÈT.)

Une entrée en matière *ex abrupto* est la seule où doive se plaire un alpiniste. Cela est vrai sans doute des voyages comme des récits destinés à en rendre compte. Je prierai donc le lecteur de se transporter à Modane, où, le 3 août dernier, sur les 4 h. du matin, nous échangeons les cousins de la compagnie P.-L.-M. pour les rudes sentiers de la montagne. J'avais pu obtenir pour quelques jours seulement le concours de mon frère et d'un de ses jeunes amis, M. Amédée Crochet, piéton vaillant, mais totalement novice en fait de glaciers.

Encore Modane! dira-t-on, si l'on veut bien se souvenir de deux articles qui ont reçu l'hospitalité dans les précédents *Annuaire*s. Mon excuse est que, si le point de départ est le même, l'itinéraire diverge dès le début. Il prend une juste moyenne entre les sentiers qui mènent aux cols de Chavière et d'Aussois. Bien peu de touristes, j'imagine, ont foulé ce chemin pittoresque qui monte droit au Nord, à travers champs, prés et sapins, et s'efface sur un bassin de

pâturages, au pied des rochers superbes de l'Aiguille Doran.

Vainement nos yeux s'égarent à la recherche d'une voie praticable dans ces murs rouges et verticaux. Curiosité platonique du reste, car l'Aiguille Doran n'est pas sur notre route, et son voisin, le Râteau, fera bien mieux notre affaire. L'ascension en est facile. Aux gazons succède un bassin neigeux, limité à l'Est par l'arête qui va rejoindre la Pointe de l'Échelle. Tournant à droite, on gravit un escalier naturel de roches cristallines. On doit laisser à gauche un faux sommet (3,114 mèt.), avant d'atteindre la vraie cime, croupe pierreuse assez vaste pour qu'on pût y tenir un meeting, mais coupée vers le Sud d'un beau précipice. De ce côté, on voit couler l'Arc à 2,000 mètres de profondeur, et l'on doit, par un temps clair, commander un panorama des plus complets sur la Maurienne et le Dauphiné. Nous étions au but à midi 30 min., ayant gardé depuis le départ une allure très douce.

La descente vers le Nord-Est, aussi simple que la montée, n'alla pas plus vite, et le temps gagné en glissades sur la neige fut dépensé en siestes sur le gazon. Nous allâmes demander l'hospitalité aux chalets du Fond, situés au pied du col d'Aussois, à la cote respectable de 2,333 mèt. La dame du logis nous fit bon accueil et mit sa grange à notre disposition, tout en nous prévenant qu'elle avait récemment servie maison de santé à une génisse intéressante. Moyennant un peu de paille supplémentaire, nous n'en dormîmes pas plus mal.

## II. — LA PIERRE-HUMIDE (3,520 MÈT.)

Le lendemain 4 août, le soleil levant nous trouva en quête d'un nouveau passage conduisant à Pralognan. Des deux torrents qui se réunissent aux chalets du Fond, l'un prend sa source au col d'Aussois, l'autre vient d'un glacier considérable, figuré mais non dénommé par l'État-major.

Au fond s'élève une cime pointue, appelée *Pierre-Humide* par les habitants de la *Maurienne*, et dont le revers doit, au dire de la carte, donner sur le glacier du *Rosoire*. Nous décidâmes qu'il fallait d'abord escalader la *Pierre-Humide*, et qu'un mouvement tournant par l'Est nous livrerait les clefs de la place.

Partis des chalets à 4 h., nous prîmes la corde à 5 h. 30 min., au pied de la *Roche-Chevière*. Le glacier se trouva facile, à part l'obligation de tailler bon nombre de marches dans la neige dure. Après une heure de cet exercice, une bande de roches découvertes vint à propos nous offrir une diversion, le loisir d'admirer une vue de plus en plus belle sur le massif de *Péclet*, et une station commode pour le déjeuner. Quelques pas encore et de nouvelles splendeurs se révèlent. De la crête qui joint la *Pierre-Humide* à la *Dent-Parrachée*, on voit l'immense névé de l'*Arpont* scintiller coquettement au soleil, sans nul souci des avalanches dont les pics environnants suspendent la menace sur lui.

Pour quelques minutes, nous foulons son blanc tapis jusqu'à la base de la *Pierre-Humide*. Ici tout change de face et un entassement de roches disloquées nous fait goûter les plaisirs de la gymnastique obligatoire. L'épreuve est courte, du reste ; à 9 h. 15 min., nous sommes en haut, soit quatre heures seulement de marche depuis les chalets.

Une légère déception nous attend ici. Sans nul doute, nous avons droit aux 3,520 mètr. de la carte, car les bassins glaciaires du *Rosoire* et de l'*Arpont* sont à nos pieds. Mais la crête qui se dirige au Nord ne présente pas une dépression suffisante pour isoler la *Pierre-Humide* et la mettre au rang de sommité distincte. Elle se relève presque immédiatement en dentelures aiguës et mal assises, dont la traversée serait visiblement dangereuse. Veut-on progresser dans cette direction, il faut descendre sur le névé de l'*Arpont* et ne reprendre la ligne de faite que vers la sommité cotée 3,555 mètr. et que l'on pourrait baptiser *Pointe du*

Génépy. C'est ainsi que me paraît devoir être interprété le conseil donné dans l'*Annuaire* de 1885 par notre collègue M. Brulle.

Des nuées flottantes nous voilent les pics lointains ; mais dans un rayon limité les sujets d'intérêt et d'observation surabondent. Nous occupons en effet le point de jonction des trois arêtes maîtresses du groupe de la Vanoise. Je ne sais si l'on a remarqué l'analogie qui existe, au point de vue orographique, entre ce massif et celui de Silvretta, sur les confins des Grisons et du Tirol. Même orientation, développement énorme des glaciers, hors de proportion avec les pics qui les surmontent, situation excentrique du point culminant relativement à la chaîne principale. Si j'en crois même certaines photographies, le parallèle pourrait être poussé plus loin entre la Dent-Parrachée et le Piz Linard.

L'arête Sud-Ouest, qui va rejoindre la Roche-Chevrière, nous offre pour descendre une route intéressante et accidentée. Trente minutes plus tard, nous commençons la traversée du grand plateau de neige qui alimente impartialement les glaciers du Rosoire et du Génépy. Inclinant à droite, nous prenons pied sur une terrasse horizontale de rochers (3,143 mètr.), belvédère parfait des magnifiques séracs qui s'étagent au pied du dôme de l'Arpont. Là commence une crête dentelée que l'on peut suivre à la rigueur ; mais il est plus expéditif de descendre par le glacier du Génépy. Tout irait au mieux sans une bosse prématurément découverte, qui nous promet bon nombre de pas à tailler. Guidés par une heureuse inspiration, nous allons nous insinuer à l'extrême gauche, dans la fissure qui sépare la glace du rocher. Au débouché s'étendent des plaques de vieille neige qui nous mènent à grande vitesse sur la terre ferme. Il n'est pas midi.

De là à Pralognan, la descente est une promenade qui mérite de devenir classique, car le glacier du Génépy s'y offre sous ses plus beaux aspects ; sa forme est celle d'un

amphithéâtre parfait, de 1,000 mètr. de haut et d'une blancheur éclatante. Presque point de ces laides moraines justement vouées à l'animadversion des touristes. Le sentier, par malheur, s'arrête à bonne distance, et la traversée du torrent à pied sec n'est pas à la portée de toutes les jambes. Espérons que le zèle de notre Section de Tarentaise améliorera un jour ou l'autre cet état de choses.

Si l'on refuse à la Pierre-Humide la qualité de sommet, on doit lui accorder celle de col triple, car elle est également accessible de Pralognan, de Modane ou de Termignon. Par Modane, toutefois, la montée serait un peu longue, et l'on fera bien de la couper par une nuit dans les chalets. Il est apparemment superflu d'indiquer combien ce passage l'emporte, au point de vue pittoresque, sur les cols de la Vanoise, d'Aussois et de Chavière.

### III. — LA GRANDE-CASSE (3,861 MÈT.) PAR LA FACE NORD

Il y a onze ans que j'ai signalé dans l'*Annuaire* la possibilité d'une route nouvelle et pleine d'intérêt pour escalader la Grande-Casse. Personne n'ayant profité de l'indication, j'ai cru pouvoir la reprendre pour mon compte.

L'expédition s'annonçait comme ardue. Mon frère et moi nous tombâmes d'accord qu'il serait à propos, pour la circonstance, de renforcer notre troupe. Qu'on n'aille pas conclure que nous brûlons ce que nous avons adoré ; l'attrait des courses sans guides reste sans rival à nos yeux ; mais il est des cas où la sécurité fournie par la présence d'un homme du métier passe en première ligne. A peine arrivé je fis mes propositions à Joseph Amiez, en le prévenant qu'il aurait à surveiller les pas d'un débutant. Je m'attendais à quelques difficultés de sa part : il n'en fit aucune.

L'objection aurait pu venir d'un autre côté. MM. Paul, Alfred et Gustave Engelbach, arrivés à Pralognan quelques

heures avant nous, avaient témoigné l'intention de monter le 6 août à la Grande-Casse par la route ordinaire avec les deux Amiez. Abel était déjà parti pour les Nants, devant conduire le lendemain un voyageur au Chasseforêt ; mais il avait promis de revenir à temps et de se rendre le soir même au refuge de la Vanoise. M. Favre, le propriétaire de l'hôtel, suggéra qu'Abel se chargerait de mener à bien l'ascension sans autre concours que celui d'un porteur solide. MM. Engelbach furent assez aimables pour se prêter à cet arrangement, et j'engageai en conséquence Joseph Amiez.

Le 5 août, dans l'après-midi, Pralognan vit s'ébranler la plus nombreuse colonne qui fût jamais montée à l'assaut de la Grande-Casse. Nous prîmes, comme de juste, le sentier qui traverse le flanc Sud de l'Aiguille de la Vanoise et offre des vues plus intéressantes que le chemin de mulets. Joseph me signale une branche du glacier de l'Arselin qui a progressé cette année d'au moins 200 mètres, en se soudant avec les débris d'avalanche accumulés au-dessous d'elle. Notre guide ne connaît pas d'autre exemple dans la région d'une extension notable des glaciers, qui semblent demeurer à peu près stationnaires. Nos observations, malheureusement peu précises, remontant à 1876, confirment cette manière de voir. En septembre 1884, des glaces éboulées descendaient dans cette direction jusqu'à la hauteur des derniers sapins. Si les glaciers de la Vanoise, suspendus à des parois escarpées, devaient faire encore des progrès sensibles, il faudrait s'attendre à voir le vallon de l'Arselin s'encombrer d'avalanches et devenir un autre Trümlenthäl.

Les puces, pour les appeler par leur nom, réduisirent à peu de chose les douceurs du sommeil que nous pensions goûter au refuge. A 2 h. 45 min. nous étions en marche. MM. Engelbach, devant suivre une voie connue et relativement aisée, ne partirent qu'un peu plus tard. La première partie de la route est douce et facile : un clair de lune féérique nous donnait tout loisir d'admirer notre belle ennemie.

Joseph nous fait gravir tout droit l'énorme moraine du glacier de la Grande-Casse. En 1876 nous l'avions évitée en suivant la rive Sud, où les lits de neige succèdent au gazon. Aujourd'hui cette route est, paraît-il, fermée par les crevasses. Celle d'Amiez, qui prend par le côté Nord du glacier, est moins directe, mais complètement exempte de ce reproche. On s'attache avant d'enfiler le corridor de neige, encaissé de vertigineuses aiguilles, qui doit nous conduire au col de la Grande-Casse. Je crains de blesser l'amour-propre du guide en lui demandant de me laisser prendre mon poste habituel en tête de la troupe. Je m'attache derrière lui avec mission de surveiller Amédée Crochet qui me suit. Mon frère vient le dernier et ne devra compter que sur lui-même.

Au col, nous restons émerveillés devant les splendides proportions de la Grande-Casse. Sur la cime court une fine dentelle de neige qui semble transparente, tant est parfaite l'harmonie de ses ombres avec le bleu du ciel. Il n'est que 5 h. 10 min. et déjà un brillant soleil nous réchauffe, gage certain que la route se trouvera libre de verglas. Notre point d'attaque est un contrefort rocheux, partant du col même, et formant dans la face Nord une faible saillie, suffisante toutefois pour que nous n'ayons rien à craindre des chutes de pierres. Nous suivons le côté gauche qui regarde le glacier de Lépéna. L'autre est incrusté de glace et d'ailleurs taillé en précipices de plus en plus formidables à mesure qu'on monte.

Au début la roche est croulante et décomposée. Plus haut les débris se font rares et laissent à nu le calcaire massif. La pente devenue plus raide a permis à la gravitation d'effectuer le nettoyage. La tâche du grimpeur en est plus rude, mais sa sécurité s'accroît d'autant. L'effort décisif porte sur une double tête de rochers, coupée d'une fente où il faut s'élever. Ce pas franchi, on atteint sans difficulté notable le point où le contrefort plonge sous la glace. Les



éclats cristallins commencent à jaillir sous le piolet d'Amiez pour aller rouler on ne sait où.

Notre chef de file s'aperçoit bientôt que la tâche sera longue et rude. Il se porte à droite vers un cordon pierreux qui court à la lisière de la pente de glace. Nos progrès y seront en effet plus rapides, mais l'espace offert à nos évolutions est resserré, et quelques précautions sont de mise. L'un de nous a failli l'apprendre à ses dépens. Il s'agissait de franchir un entonnoir étroit, véritable mitrailleuse braquée sur les profondeurs du glacier de la Grande-Casse. Les parois en sont formées de roches mal assises. Il n'y faut toucher qu'avec une souplesse féline. Un bruit insolite me met sur mes gardes et je vois Amédée Crochet culbuter avec un bloc de 40 kilos qui s'est détaché sous la pression de ses doigts. Mal placé pour soutenir le choc, je dois saisir le rocher à deux mains, et, par conséquent, lâcher mon piolet. Notre jeune compagnon, retenu au bout de la corde, nous donne l'agréable assurance qu'il n'est pas blessé, mais en ajoutant qu'il ne peut se tirer d'affaire seul. Amiez, averti, redescend auprès de nous. Avec autant de promptitude que de jugement, il remet sur pied Amédée Crochet et procède au sauvetage de nos piolets, restés suspendus l'un et l'autre dans une position dangereuse. Jusqu'à présent on n'a guère vu Joseph Amiez à l'œuvre que sur la neige. Je puis témoigner maintenant qu'il est également sûr et intrépide sur le rocher <sup>1</sup>.

De reculer, il ne fut pas question; car le succès ne paraissait plus qu'une affaire de pas à tailler, et c'était entre le guide et moi une dispute amicale à qui s'en chargerait. Amiez me laissa prendre la tête pour un quart d'heure,

1. Ces lignes étaient écrites quand j'ai lu les détails du douloureux accident qui a coûté la vie à M. Gény. La ressemblance des situations est singulière. Dans notre cas le bloc a passé sur la corde sans l'entamer. L'eût-il coupée, Amédée Crochet restait relié à mon frère et un accident grave n'était guère à craindre.

sans se détacher. Mais une crevasse survenant, il me fit observer que notre ordre de marche nous mettrait deux à la fois sur le pont de neige. Je dus m'incliner devant cette bonne raison et repasser en seconde ligne. Une autre crevasse, la dernière, nous donna plus de souci. Au-dessus s'élevait une pente escarpée, aboutissant à l'arête finale. Joseph mesure d'un coup d'œil la situation. Il déroule une corde supplémentaire et met entre nous 8 mètr. d'intervalle. Cela fait, il enjambe la fissure et s'élève lentement, espaçant le plus possible ses empreintes dans la neige profonde. A ce moment, nous apercevons MM. Engelbach, déjà en train de descendre, et des appels joyeux traversent l'espace. « Ne chantez pas si haut, nous crie Amiez : le plus mauvais reste à faire. » C'est ce dont je puis me convaincre un moment après. La neige est si molle que le piolet n'y trouve pas de prise. Il faut, pour s'y sentir ferme, enfoncer les bras jusqu'au coude, et en même temps ménager les marches, qui ont tendance à s'effondrer les unes dans les autres. Amédée Crochet et mon frère, venant en dernier, trouvent la glace à nu et s'escriment contre elle sans grand succès. Heureusement Amiez et moi nous avons gagné un poste solide, et, en montant tout droit, nous nous sommes ménagé la facilité d'unir nos efforts. La corde se tend et une traction vigoureuse a raison de l'obstacle. Bientôt après nous goûtons sur l'esplanade de neige qui couronne la crête les douceurs du repos que nous avons rarement mieux méritées, car du col de la Grande-Casse ici, sur 600 mètres de hauteur, il n'existe pas une place convenable pour s'asseoir. Un peu plus loin on échange des congratulations, motivées cette fois, avec MM. Engelbach, installés pour déjeuner sur un îlot pierreux. A 10 h. nous touchons la cime à notre tour, mais le brouillard nous a devancés. Nous pouvons nous consoler, mon frère et moi, ayant pleinement joui de la vue en 1879, lors de notre première ascension. L'arête finale s'est modifiée avantageusement depuis cette époque. Elle

ne forme pour ainsi dire plus corniche, mais l'effet des abîmes, visibles des deux côtés à la fois, n'en est peut-être que plus grand. Il est un point au-dessus du glacier de Lépéna où la pente de glace, absolument continue, mesure 700 mètr. de hauteur. Si l'on y précipite une grosse pierre, on aura sous les yeux un spectacle qui ne s'oublie pas, et bien propre à imprimer au fond de l'âme le respect des gouffres alpins.

Notre descente s'effectua aisément par la route ordinaire, en profitant des traces de nos devanciers. Le glacier des Grands-Couloirs se trouva plus pénible dans la réalité que dans nos souvenirs. A plusieurs reprises il devint découvert et crevassé, et il fallut emprunter les rochers peu commodes de la rive droite. En 1879, nous n'avions pas quitté la neige, et la descente, toute en glissades, avait demandé trois fois moins de temps. Malgré ce petit mécompte, nous retrouvâmes nos quartiers vers 4 h. à l'hôtel de la Vanoise.

Quelques remarques sur les diverses routes de la Grande-Casse pourront trouver ici leur place. Toutes celles qui suivent le glacier des Grands-Couloirs doivent, ce me semble, être rangées sous la même rubrique. Chaque caravane recourt plus ou moins aux rochers suivant ses goûts et les circonstances, mais en somme on s'écarte toujours très peu de la rive Nord. D'après MM. Arnollet et Marjollet (voir l'*Annuaire* de 1880), les premiers ascensionnistes auraient préféré le côté *Sud*. Je ne vois rien dans le récit de M. Mathews qui justifie cette conjecture. Nous avons fait en 1879 une reconnaissance dans cette direction, et elle nous a paru devoir entraîner des complications très sérieuses. L'opinion d'Henry Cordier, qui crut être le premier à toucher la vraie cime, manque également de base. En 1879 comme en 1887, le point culminant était formé par une bosse neigeuse.

MM. Arnollet et Greyfié de Bellecombe ont tenté, en 1883, une route parallèle, mais toute différente, prenant son

point de départ au lac Rond. De l'aveu de ses auteurs, elle est pénible et dangereuse. Elle n'a jamais été suivie jusqu'au sommet, encore qu'on ait pris soin de la tarifier sur le livret des guides. Son infériorité pittoresque est évidente, car aux superbes accidents glaciaires des Grands-Couloirs et de Lépéna, elle substitue d'interminable pentes de débris. On peut adresser le même reproche à un itinéraire proposé, mais, si je ne me trompe, non encore suivi, par M. Coolidge, et qui consisterait à prendre la montagne à revers par Entre-deux-Eaux. La route habituelle n'a donc à craindre de ce côté aucune concurrence sérieuse.

Je crois pouvoir prédire à la face Nord une meilleure fortune. Sa beauté est incomparable. Elle possède ce stimulant de la difficulté qui manque peut-être un peu à la route ordinaire. Au point de vue de la durée, l'ascension de MM. Engelbach et la nôtre, exécutées le même jour, offrent de bons éléments d'appréciation. Nos collègues, tous trois montagnards éprouvés, ont marché cinq heures vingt minutes du refuge au sommet. Nous avons mis une heure de plus, et, sans la présence d'un néophyte dans la troupe, nous aurions gagné facilement une demi-heure ou davantage. La différence est donc minime quand on vient de Pralognan, et tourne à l'avantage de notre route, si l'on prend la vallée de Champagny pour point de départ. La combinaison des deux itinéraires a de quoi captiver les amateurs les plus difficiles. Grâce à elle, ceux qui comme moi s'éprennent chaque année davantage de ce beau pays auront peut-être moins souvent le regret de voir certains de nos collègues, grands chasseurs de cimes devant l'Éternel, passer de l'Oisans au Mont-Blanc en sautant à pieds joints par-dessus la Tarentaise.

## IV. — LE SOMMET DE BELLECÔTE (3,420 MÈT.)

Le 7 août au matin, les ascensionnistes qui s'étaient trouvés réunis la veille sur la Grande-Casse étaient dispersés. Resté seul à Pralognan, j'allai coucher au village du Bois, au-dessus de Champagny, avec Joseph Amiez et un brave et solide porteur, nommé Grégoire Favre.

Le Bois est une station alpine de grand avenir. Il possède déjà une auberge, dont le propriétaire, M. Ruffier, est un homme intelligent, désireux de contenter les voyageurs. Des fenêtres mêmes on a une jolie vue des glaciers, et le site laisserait peu à désirer, si le déboisement de la vallée était moins complet. Une petite journée suffit pour les ascensions du sommet de Bellecôte, de la Becca-Motta, du Grand-Bec et du Vallonnet, toutes cimes de plus de 3,000 mèt. Les bons marcheurs peuvent s'attaquer à la Grande-Casse et à la Grande-Motte, les grimpeurs ambitieux aux aiguilles sauvages et encore inviolées de la Glière.

Le sommet de Bellecôte, point culminant d'un petit massif remarquable par sa hauteur et son isolement, n'a pas encore eu les honneurs d'une description dans l'*Annuaire*. Il a été gravi en premier lieu le 12 septembre 1866 par MM. Nichols et Rowsell, avec des guides de Chamonix. La montée et la descente se firent du côté Nord, par les mines de Peisey. Le versant Sud a été reconnu pour la première fois par M. Coolidge (9 août 1878), qui descendit sur la vallée de Champagny par la rive droite du torrent venu du col des Frettes. La route que j'ai suivie en montant diffère peu de celle de M. Coolidge. Elle est toutefois un peu plus directe, car nous n'avons pas quitté la rive gauche. Un petit sentier de chèvres mène aux pâturages de l'Écurie, et ceux-ci, par des inclinaisons toujours débonnaires, au glacier de la Thiaupe. Ce jour-là et le suivant, Amiez me

laissa obligeamment le poste d'honneur; mais je cherchais en vain, dans toute la montée, une occasion quelconque de montrer mon savoir-faire. Partis à 3 h. 20 min., nous étions à 7 h. 50 min. sur l'arête Sud, entre les glaciers de la Thiaupe et du Cul du Nant (le nom n'est pas académique, mais je n'y puis rien). Mon avis était de suivre la crête, mais Amiez, qui avait déjà fait une fois l'ascension, assura que le névé à droite nous ferait gagner du temps. Trois quarts d'heure plus tard nous étions au sommet, jouissant d'un panorama splendide, par un ciel absolument pur. Le Weisshorn et les Écrins sont les cimes les plus éloignées que je puisse nettement reconnaître. Encore ceux-ci ne montrent-ils que leur pointe extrême par dessus le groupe de Péclet. Mais à l'Ouest la vue n'a pas de limites, ce qui s'explique assez par notre position géographique. Certes on ne fera pas à ce massif le reproche formulé par M. Charles Durier à l'endroit du Pelvoux et par M. Rabot contre les Alpes en général. Ici l'air et la lumière circulent abondamment; des cols profonds complètent le dessin des pics; de larges vallées les séparent et laissent se développer leurs belles proportions.

Les aiguilles de la Glière sont scrutées par nous avec un intérêt tout spécial. La plus basse (3,314 mètr.) doit être accessible par l'Ouest, si l'on remonte d'abord le petit glacier qui en descend du côté de la Vanoise. De là, au prix d'un long et dangereux parcours sur les crêtes, on atteindrait peut-être l'aiguille orientale (3,433 mètr.). La cime de l'Ouest (3,386 mètr.) ne nous a pas paru offrir le plus petit point vulnérable<sup>1</sup>.

Ces observations et beaucoup d'autres, car il faut se borner, nous retiennent jusqu'à 9 h. 30 min. Mon projet est de descendre par l'Est, direction nouvelle, je crois, vers les chalets de la Plagne. Il faut d'abord franchir un dôme

1. M. Coolidge s'est chargé quelques semaines plus tard de démentir mes prévisions.

de neige correspondant par sa position au chiffre 3,422 de la carte. Mais comme l'a déjà fait remarquer M. Coolidge, il n'atteint pas à l'altitude du sommet de Bellecôte. Plus loin dans la même direction est l'Aiguille du Midi (3,360 mè.), cime également neigeuse et facilement accessible par le Sud. Entre les deux l'arête est peu praticable, et nous tombons d'accord pour descendre à droite sur le glacier du Cul du Nant. Une pente de rochers, puis un petit replat de névé sont vite franchis. Bientôt se dessine un affaissement brusque de la pente, avec accompagnement obligé de crevasses et de séracs. Cette fois encore les rochers de la rive gauche nous donnent asile : mais au-dessous le talus d'avalanche est raide, une crevasse en cerne la base, et nos piolets trouvent à s'y dédommager de leur inaction du matin.

Ce point dépassé, tout devient facile. A notre droite le torrent du glacier disparaît dans une gorge, d'où monte le grondement étouffé d'une puissante cascade. A le suivre nous retomberions dans la vallée de Champagny. On doit en conséquence appuyer vers l'Est, dépasser un petit lac bleu entouré de neiges et franchir un ressaut formé de débris et de rochers, où l'on n'a que le choix des couloirs. L'aspect qui s'offre à nous n'est pas celui que nous aurions prévu d'après la carte. Au lieu d'une crête bien dessinée, aux versants rapides, nous voyons un plateau assez vaste, où la ligne de falte est indécise. Là où les interstices du rocher ne sont pas remplis de neige, ils abritent les plus beaux échantillons possibles de la flore alpine. Leur altitude les a préservés sans doute de la dent des troupeaux, car il s'en faut que les gazons du Val de Genêt, où nous allons descendre, soient aussi bien partagés. En passant près du lac de la Plagne (2,100 mè.) je ne puis résister au désir de nager quelques minutes dans ses eaux claires, au grand ébahissement de mes guides. Plus bas est un groupe de chalets (trois heures et demie du sommet), mais

ils sont déserts, ce qui nous oblige à remonter beaucoup plus haut, jusqu'au chalet de la Grassa, situé à peu près à la bifurcation des sentiers de la Tourne et du Palet. Des signes évidents prouvent qu'il est habité : pour le moment il est vide, et son exigüité, son délabrement, font augurer une mauvaise nuit.

En guise de passe-temps, nous faisons lever des marmottes, qui foisonnent aux alentours. Mais le jour décline, et le soleil se couche au milieu de rougeurs sinistres sans que nous ayons rien vu venir. Enfin le maître de céans paraît : visage bronzé, profil romain, conversation piquante émaillée de dictons locaux. Il est inscrit au rôle des guides de Peisey et se nomme Ferdinand Favre. Nous devons à son obligeante industrie un souper chaud et un gîte meilleur que nous ne pouvions l'espérer. Avant de dormir nous faisons part à notre hôte de nos projets, qui consistent à gravir le Dôme de la Sache et à descendre par les glaciers de la Gurre. Ferdinand Favre nous informe que, de notoriété publique, ces glaciers sont infranchissables. Tout au plus veut-il admettre que nous trouvions une issue du côté de Brévières. On verra bien.

#### V. — LE DÔME DE LA SACHE (3,611 MÈT.) LES GLACIERS DE LA GURRE ET DE LA SEIGNE

Le Mont-Pourri, comme le savent les lecteurs de l'*Annuaire*, possède deux sommets principaux. Celui du Sud, le moins élevé, porte, suivant les cartes, les noms de Dôme de la Sache ou de Grande-Parei. De l'un à l'autre se développe une arête aiguë, qui mesure en projection deux bons kilomètres. Cette route aérienne fut jugée trop longue et trop scabreuse par MM. Mathews et Jacomb, à qui revient l'honneur d'avoir gravi les premiers le Dôme de la Sache. Ils étaient cependant accompagnés du légendaire Michel Croz.



Leur expédition était ignorée de notre collègue M. Rochat, lorsqu'il entreprit de la répéter en 1880, avec les guides Mangard et Blanc. Cette fois le parcours entre les deux sommets fut accompli en quatre heures, au prix d'extrêmes difficultés. M. Rochat atteignit le point culminant dans le brouillard, mais il effectua la descente par l'arête Nord, levant ainsi tous les doutes que pouvait garder la critique la plus exigeante.

En 1883, M. Coolidge, avec les Almer, fut encore moins favorisé par le temps. Enveloppé dès le premier sommet par des tourbillons de neige, il se dirigea pendant 53 minutes vers le Nord, sans trouver d'obstacles sérieux, jusqu'à un point qu'il estime être la cime du Mont-Pourri. Le retour eut lieu par la même route.

Il y a évidemment une difficulté majeure à concilier les trois récits. Mon impression, disons-le tout de suite, est conforme à celle de M. Rochat, et en désaccord absolu avec celle de M. Coolidge. Selon moi notre collègue anglais a dû être victime d'une de ces erreurs dont l'expérience alpine la plus consommée ne préserve pas toujours. Nous avons mis une heure 20 min. à franchir une portion de cette arête, la plus grande comme étendue, la moindre de beaucoup comme difficulté. Il est bon de dire que nous étions favorisés par des conditions excellentes, et que nous avons gravi le Dôme en moins de temps que M. Coolidge. A une heure environ du premier sommet existe un renflement neigeux, très capable dans le brouillard de jouer le personnage d'une cime importante. Enfin le revers Sud du Mont-Pourri présente un ressaut de 200 mèt., si abrupt qu'il ne garde pas une parcelle de neige. Aucun touriste, fût-il guidé par un Christian Almer, ne peut le franchir sans lui accorder une très sérieuse attention.

Le 9 août, à 3 h. 40 min. du matin, nous quittons le chalet de la Grassa. Le ciel est splendidement constellé, malgré les menaces de la veille. Deux heures plus tard nous enta-

mons une arête d'excellents rochers, formant une saillie peu accusée vers le milieu de la face Sud. A droite un chamois nous observe du haut des crêtes de la Sachette, et l'irradiation réduit ses formes à un degré invraisemblable de maigreur.

Bientôt se présente un petit glacier suspendu. S'y engager est facile; en sortir l'est moins. Un fossé s'ouvre entre la neige et le roc, et nous sommes quelque temps avant d'y trouver un passage. Les rochers sont raides, mais sûrs, et rien n'empêche d'y monter tout droit. Pour les derniers pas seulement nous prenons la crête neigeuse des Platières, qui nous conduit au sommet à 8 h. 40 min. (quatre heures 10 min. des chalets). Notre route est la plus directe que l'on puisse suivre. Elle laisse celle de M. Rochat à l'Est et croise celle de M. Coolidge sur le petit glacier. Mais ces détails ont peu d'importance, car bien d'autres variantes sont possibles. Le Dôme de la Sache, au même titre que le sommet de Bellecôte, peut être cité comme un des belvédères les plus accessibles de nos Alpes. Le panorama y est encore plus vaste et plus beau : les cimes environnantes n'interceptent que de faibles parties de l'horizon, et les massifs du Mont-Blanc, du Mont-Rose, du Grand-Paradis et du Dauphiné se déploient dans toute leur ampleur.

Une dépression bien marquée isole au Nord le Dôme de la Sache. On y descend en taillant des pas dans le névé. Là commence l'arête, dont le parcours est trop varié et trop grandiose pour paraître long. Le plus souvent elle s'incline en corniches sur la vallée de l'Isère, aussi restons-nous du côté de Peisey, où le rocher affleure à peu de distance. La hache est cependant nécessaire pour traverser à leur origine une série de couloirs qui vont plus bas rejoindre de beaux glaciers, épais et crevassés. Notre ligne d'ascension se relève peu à peu jusqu'à dépasser l'altitude du Dôme de la Sache, puis elle s'abaisse franchement vers le Nord, et là commencent les difficultés. Un ou deux *gendarmes* à cheval

sur la crête doivent être contournés avec précaution. Le versant Ouest cesse d'être praticable, et sur l'autre nous n'apercevons d'issue que par une pente escarpée, qu'il faut prendre de flanc, à l'aide d'entailles creusées dans la glace compacte. Une esplanade de neige nous rend nos cou-dées franches. Un petit cratère bleu nous y offre de l'eau à discrétion, bonne fortune rare à 3,500 mètr. d'altitude. La possibilité de descendre sur les glaciers de la Gurre est d'ores et déjà certaine. Ceux-ci toutefois semblent se briser à la marge d'un précipice, et au delà l'œil ne rencontre plus que les sapins de la vallée de l'Isère, lacune de 1,000 mètr. que l'imagination peut combler à sa fantaisie. Si vraiment la descente est fermée par là, où pourrions-nous bien coucher ce soir?

Quoi qu'il en soit, je tiens à examiner de près le pic Nord. Nous abandonnons nos sacs pour gravir un dernier renflement de l'arête. Aucun détail de la route ne nous est plus dérobé. Amiez affirme sans hésiter que l'escalade directe est impossible. Le seul parti à prendre, selon lui, consiste à s'engager sur le flanc Ouest, par des pentes raides de rochers et de débris, de manière à gagner l'Épaule, point de jonction des routes Mathews et Pocard (sur ces routes, voir l'*Annuaire* de 1876, p. 148). Cette proposition me laisse froid, car ce serait retomber, au prix d'un long et pénible détour, dans un chemin que j'ai déjà suivi en 1879. Vainement je m'efforce de convaincre Amiez que nous pouvons monter tout droit, puisque M. Rochat a réussi à le faire. Devant son incrédulité, je commence à me défler de mes souvenirs et à croire que j'ai mal compris le récit de notre collègue. Mieux vaut donc réserver notre temps et nos forces pour la descente des glaciers de la Gurre, partie nouvelle et vraiment intéressante de notre expédition.

A 11 h. nous avons repris nos bagages et nous commençons à assurer nos pas sur un beau névé d'une raideur croissante. Pour les derniers mètres il faut tourner la

figure à la neige et finalement sauter une bergschrund dépourvue de pont. Cela fait, on peut voguer à pleines voiles, en décrivant de grands lacets pour éviter les séracs, qui se dressent de tous côtés en masses imposantes. Une neige excellente favorise si bien nos mouvements que, trois quarts d'heure après avoir quitté l'arête, nous prenons pied sur un éperon de rochers, à 900 mèt. au-dessous. Quelques pas encore et nous pouvons nous convaincre que la descente sur la Gurre est facile.

Voilà donc notre expédition moralement finie, à l'heure où aurait dû se livrer la lutte décisive. Devant ce résultat, je me reproche un peu de n'avoir pas insisté davantage. Mais vraiment les regrets seraient injustes en présence du splendide paysage glaciaire que nous sommes les premiers à contempler. Notre observatoire rappelle la montagne de la Côte. Deux fleuves gelés l'entourent et descendent encore bien au-dessous de nous. Des névés unis de l'arête aux cassures multiples de leur base, ils étalent sous nos yeux 1,500 mèt. de chute, plus étincelants, plus immaculés que les Bossons ou Rosenlauri.

La vue est plus restreinte, mais très belle encore aux chalets du Crêt (2,120 mèt.), où nous amène une succession rapide de neige, de pierres et de gazon. On aimerait laisser couler les heures sur cette terrasse herbeuse, devant la chute finale du glacier qui mêle à la grande voix des torrents le roulement plus sourd des avalanches. Les chalets semblent spacieux, bien tenus, et la perspective d'y passer la nuit n'a rien d'alarmant. Moins de deux heures nous ont suffi pour y descendre, depuis notre station extrême au pied du pic Nord. Dût-on mettre le double en sens inverse, on aurait encore tout le temps de s'attaquer aux 2 ou 300 mèt. de rochers qui précèdent la cime. Qu'on les gravisse directement, à l'exemple de M. Rochat, ou qu'on fasse le circuit proposé par Amiez, on aura suivi la plus belle route possible entre celles qui conduisent au Mont-Pourri.

Des chalets du Crêt part un sentier bien tracé, mais d'une raideur continue et fatigante. En passant au village de la Gurre, Amiez me demande la permission de rendre visite à la servante du curé, une compatriote. Au milieu de force commérages locaux je cueille une information curieuse. La Gurre présente ce trait de ressemblance avec la rue Montmartre qu'il est difficile à un étranger d'y dormir. La faute n'en est pas aux omnibus, mais aux détonations fréquentes des avalanches. Autre remarque à l'appui : à deux pas du village la route est coupée. C'est une vengeance du torrent, qui ne se console pas d'avoir été obstrué plus haut par l'écroulement des glaces. De là des crues subites qui rendent l'établissement d'un pont impossible ou tout au moins très éphémère.

La descente sur la vallée de l'Isère s'achève dans une fraîche forêt de sapins. Mais le soleil se venge avec usure sur la route de Sainte-Foy, où nous arrivons à 4 h. 30 min., ayant marché en tout un peu plus de dix heures. Là je me sépare à regret de mes guides. L'un et l'autre m'ont donné toute satisfaction. Joseph Amiez ne serait peut-être pas jugé assez entreprenant par certains grimpeurs de la jeune école, mais on ne saurait avoir de compagnon plus obligeant et plus sûr.

En terminant, je crois utile de donner quelques indications sur une course très belle et peu connue, qui consiste à se rendre du Petit-Saint-Bernard aux Motets par le glacier de la Seigne. Je l'ai faite sans guide le 11 août avec mon beau-frère, M. Maurice Bouvet. Partis de l'hospice dans le brouillard, nous prîmes dès le début une fausse direction, qui nous conduisit au sommet de Lancebranlette (2,933 mèt.). Un beau panorama fut la récompense de ce détour, mais des précipices interdisaient tout passage vers le Nord, et nous ne réussîmes pas à trouver l'entrée d'un sentier de chèvres qui traverse la face orientale du pic. Force nous fut de redescendre au lac du Vernay, et de

choisir pour objectif un col gazonné, paraissant conduire aux chalets de l'Allée-Blanche. Avant de l'atteindre nous primes à gauche pour gravir la branche septentrionale du glacier de la Seigne. A son origine règne une crête élevée, d'où la vue sur la chaîne du Mont-Blanc est absolument merveilleuse. Le point culminant de la Montagne de la Seigne (3,137 mèt.) est peu éloigné. Il est invraisemblable qu'il n'ait pas déjà reçu la visite des alpinistes italiens. L'heure avancée ne nous permit pas de donner ce complément à notre course. Une descente raide sur les rocailles et sur la neige nous conduisit au col de la Seigne. Là on trouve le sentier bien connu qui va de Courmayeur aux Motets.

Le lendemain nous rejoignîmes le chemin de fer à Albertville par le col du Cormet et les charmantes vallées de Roselend et de Beaufort. M. Rochat en a déjà parlé dans l'*Annuaire* en excellents termes, et je ne puis mieux faire que de m'associer à ses éloges.

PIERRE PUISEUX,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

---

## VII

# LES VAUDOIS FRANÇAIS

ET

## LE VAL FREISSINIÈRE

### I. — NOTICE HISTORIQUE

Le Congrès général des alpinistes français s'est réuni du 12 au 15 août 1886 dans la pittoresque ville de Briançon. La contrée est riche entre toutes en excursions. La liste proposée était grande ; on est allé au plus grandiose ou au plus renommé, et, malgré ce qu'elles offraient d'attrayant, les courses de second ordre n'ont pu trouver place dans l'ordre du jour des visiteurs. Je voudrais, en dédommagement, leur faire entrevoir la curieuse vallée de Freissinière, leur donner le désir de la connaître si les circonstances les ramènent un jour de ce côté ; or, les Alpes du Dauphiné laissent à leurs visiteurs un irrésistible attrait. Qui les a vues y reviendra.

Le val Freissinière offre un double intérêt, historique et pittoresque. C'est un tout inséparable et, si sobre que je veuille être sur le premier point, je ne peux tout à fait l'éviter ; je le dois même à mes lecteurs et commencerai par là.

Le Briançonnais est le pays des Vaudois français, et le

val Freissinière, après la Vallouise, en a été le principal asile.

Mais qu'est-ce que les Vaudois ? Combien l'ignorent même en Dauphiné ; combien n'en connaissent que le nom ou l'histoire défigurée !

Laissant le côté confessionnel qui n'aurait pas sa place dans ce recueil à la fois neutre et fraternel, je dirai seulement que les Vaudois (dont le nom vient soit de *Valdo*, réformateur lyonnais, soit, plus probablement, des Vallées ou *Vaux* qu'ils habitaient) constituaient une vaillante et malheureuse population, établie sur les deux versants des Alpes Cottiennes, dans les profondes vallées qui descendent du Mont-Genèvre et du mont Viso jusqu'aux portes de Pignerol et d'Embrun, parlant la même langue, ayant la même foi, et qui, pendant sept à huit siècles, au moins trois cents ans avant la Réforme, a lutté pour conserver son indépendance religieuse, qu'elle mettait surtout dans le droit de célébrer son culte en langue vulgaire et de régler uniquement sa foi sur les enseignements de l'Écriture <sup>1</sup>.

Avec des croyances chrétiennes, d'ailleurs encore assez mélangées de celles qui étaient alors généralement reçues, les Vaudois avaient, dès la fin du xii<sup>e</sup> siècle, et peut-être antérieurement, pressenti et réclamé, dans un temps où on ne le comprenait pas, le droit qu'a tout homme d'adorer et de servir Dieu selon sa conscience. C'est-à-dire que ces hommes si longtemps méconnus, mis à l'index et traqués comme des révoltés et des criminels, dont le nom seul était couvert de mépris, se présentent à notre xix<sup>e</sup> siècle plus éclairé et plus équitable, non seulement comme des citoyens paisibles qui ne demandaient qu'à vivre honnêtement sur le sol où la Providence les avait fait naitre, mais comme les pionniers des libertés modernes, notamment de cette liberté de conscience, qui est le privilège et l'honneur d'un être libre, et

1. Voir HENRI MARTIN, *Histoire de France*, I, page 244.



qui sera toujours la première pour qui sent sa dignité d'homme et sa responsabilité personnelle, quelles que soient ses croyances particulières. Les hommes que les majorités méprisent ne se croient pas méprisables pour cela. Eux, simples montagnards, petit peuple de cultivateurs et de bergers, donnèrent à leurs compatriotes et au monde l'exemple d'une résistance héroïque.

L'existence de ce petit peuple indépendant, et héritier d'un courage de plusieurs siècles, n'offre pas seulement un spectacle d'un vif intérêt pour le visiteur sérieux, qui porte dans son cœur des sentiments d'humaine fraternité ; il se présente comme un fait historique bien digne de son attention. C'est une brillante fleur de liberté prématurément éclos sur les rudes pentes de ce Dauphiné qui, de tout temps, a montré une aptitude spéciale pour l'affranchissement de tout despotisme. Il est, d'ailleurs, à remarquer que partout, sous tous les climats, le montagnard porte dans son âme un grand souffle de liberté ; et comme les Suisses, par exemple, se sont montrés les pionniers de la liberté politique, les montagnards du Dauphiné, quoique moins heureux, l'ont été de la liberté religieuse, et n'ont cédé qu'à l'écrasement.

La Justice finit par rendre à chacun la confusion ou l'honneur qui lui reviennent :

Des creux manoirs et pleins d'obscurité  
Dieu, par le Temps, retire Vérité.

En ce qui concerne les malheureux Vaudois, après s'être bien fait attendre, la lumière de la vérité a atteint les sombres vallées de leur histoire, dénaturée comme celle de tous les faibles. Dans ce siècle de recherches et de franc parler, ils sont devenus l'objet d'une étude et ensuite d'une presque universelle sympathie. La sobre, mais expressive parole de Louis XII est apparue toujours plus vraie : « Laissez en paix ces gens, ils sont meilleurs chrétiens que nous. »

Elle est aujourd'hui confirmée par le jugement de tous les historiens indépendants. Leur témoignage, à partir de De Thou jusqu'à Ladoucette et De Amicis, pour ne parler que des catholiques, est précieux à entendre <sup>1</sup>.

Quand la Réforme eut lieu, les Vaudois, qui l'avaient préparée, se joignirent à ses adhérents, et leur sort fut dès lors commun.

A cette heure les Vaudois français sont extrêmement réduits. Après les persécutions sont venus l'isolement et la misère. Ce qui est surprenant, c'est qu'il en reste. Sur les versants italiens des Alpes, dans les vallées du Pellice, d'Angrogne, de Saint-Martin, etc., où ils continuent à parler français, ils sont encore plus de 20,000. Il n'en reste plus que 1,000 à 1,200 sur les versants français, bien que le territoire primitivement occupé par eux y fût au moins aussi étendu. Il n'y en a plus dans la Vallouise, plus dans la vallée de l'Argentièrre et de Barcelonnette; très peu en Queyras (à Arvieux, Molins et Saint-Véran); quelques-uns à Vars; les autres, environ 400, dans le val Freissinière.

Si peu qu'il en reste, et quoique dépossédés du meilleur de leur territoire, ils y sont chez eux; c'est bien sur le sol vaudois que nous allons entrer; nous ne pouvions parler de leur pittoresque vallée sans dire qui ils étaient.

## II. — LE VAL FREISSINIÈRE. — DORMILLOUSE. — SITES, MŒURS ET COUTUMES. — EXCURSIONS

Ce qui frappe dès l'abord du val Freissinière, c'est la difficulté de son accès. Il ne s'ouvre pas au niveau de la Durance; son entrée est suspendue à 150 mètr. plus haut, sur une terrasse de rocher partagée du haut en bas par une

1. « C'est une belle singularité de ce petit peuple, a dit Michelet, d'occuper par l'histoire une place aussi haute en Europe. »

grande fissure appelée *le Couffourent*, qui s'entrevoit depuis la gare de la Roche. De plus, un rideau de roches déchirées, parallèles à la Durance et fortement tachées de rouge par des infiltrations ferrugineuses, la dissimule au voyageur.

On l'atteint commodément aujourd'hui par une route carrossable appelée *la Traverse*, taillée en écharpe dans un vaste éboulis qu'alimentent les rochers rouges ; mais on n'y parvenait autrefois que par un étroit sentier qui disparaissait plus haut, virant et se dissimulant entre d'affreux précipices.

C'est à 1 kilom. au Nord de la Roche<sup>1</sup> que l'on prend cette *Traverse*, après avoir passé la Durance, et ce premier bout de chemin (3 kilom.) prépare bien à la visite de la vallée. La vue se porte au loin sur le cours de la rivière, ses flots et ses divagations dans les graviers, sur les blanches murailles de Mont-Dauphin, les versants plantureux de Vars et du Mélézet et le petit glacier des Escrins. Plus près, absolument à vol d'oiseau et comme du haut d'un clocher, la Roche, ses noyers, son petit lac vert, et, de ce côté de la rivière, l'embouchure de la Biaysse sortant de ses rochers, les ruines de Rame la gallo-romaine et son petit territoire d'alluvions, si convoité par les habitants des deux rives qu'il est réduit à l'état de mosaïque formée d'une myriade de petites propriétés.

On arrive ainsi sur la haute et vaste terrasse dont la roche, souvent à nu, raclée et moutonnée, offre partout l'intéressante trace du long et lourd passage d'anciens glaciers ; et l'on aperçoit bientôt le hameau de Pallon, au milieu de prés et de vergers, comme une petite oasis collée au rocher. Là se trouvent, avec quelques habitations rustiques, le presbytère protestant, l'école et un magasin de consommation établi par une société d'amis charitables (dont on retrouve

1. On trouve à la Roche, chez M. Reymond, un accueil cordial et des prix très modérés.

souvent ici l'intervention) dans le but d'éviter aux habitants de la vallée des courses dispendieuses jusqu'à la Roche, Guillestre, ou Briançon, et la tentation de s'arrêter à l'auberge; tout en leur fournissant, sans distinction de culte, des denrées de première nécessité au prix le plus réduit.

Ce magasin, attenant à l'école, est plein comme une arche de Noé. L'odeur du café rôti se dégage devant la porte où quelque âne ou mulet attaché pare patiemment ses mouches, pendant que sa « bourgeoise », dans le clair-obscur du magasin, choisit la marchandise et jouit du plaisir de voir *tant de choses*. C'est souvent un quart d'heure pour chaque objet et pour chaque sou! Ah! l'on sait bien ici la valeur d'un sou; c'est dommage que l'on ne sache pas aussi bien la valeur du temps. Elle demande peut-être des « vermisseaux » pour la soupe; quelque « petit paquet », un « bouteillon », tout au moins « un sage conseil » contre un « climat » qui passe et a saisi l'enfant; ou encore « un vérificateur », ou « une mouche » pour soulager d'un « enrhumatisme » ou d'une « estropisie », une poudre pour ôter le « ver salulaire ». — Ne rions pas, ces mots sont trop sérieux pour elle! C'est M<sup>me</sup> Niel, la femme de l'instituteur, qui la sert avec autant de patience que d'équité; et, quant à elle, elle ne fait pas traîner les conversations, sachant mieux ce que vaut le temps.

Traversons le hameau. Quelques pas, et nous sommes en présence d'un étranglement, porte de la vraie vallée, dont la terrasse de Pallon n'est que le péristyle. Le chemin et le torrent tiennent toute la place : un de ces beaux torrents des Alpes aux eaux violentes qui trouve tout à coup ici son déversoir. Le sol lui manque. Il se jette dans un couloir obstrué de rochers énormes. Il fond sur eux en bonds furieux; il lutte incessamment contre ces grands blocs calés par les puissantes mains de la nature; mais c'est en vain qu'il les étreint du glissement de ses nappes vertes, ou les inonde de son écume irritée; il les arrondit,



Rame et l'entrée de la gorge de Couffourent, vus de la Roche, dessin de M. B. Tournier, d'après nature.



les polit, les ronge, sans parvenir à les déplacer. Puis, au fond, après une série de contours, de bouillonnements et de sauts, il se précipite et disparaît dans le noir abîme du Couffourent où sa voix mugissante se fait entendre nuit et jour.

On frémit à la pensée que l'on pourrait tomber là et être entraîné soi-même dans ce fascinant chaos et jusque dans cette sinistre pente noire. Prenez garde, si vous franchissez ce torrent sur l'ancien pont pour admirer l'arc-en-ciel qui se joue dans la poussière des eaux, ou le câble de 4 mèt., une merveille, qu'une grosse araignée a su établir au travers par des moyens inexplicables ! Ce pont est percé de trous ; les barrières en sont tremblantes ; on y tremble soi-même, pendant que les enfants du pays s'y arrêtent et s'y amusent tous les jours.

Après avoir un moment suivi la route taillée dans l'étrangement, on franchit un nouveau pont, et le val Freissinière se démasque en offrant le premier de ses tableaux, un peu triste, celui de la partie basse.

On est devant une petite plaine de 3 kilom. environ, bassin manifeste d'un ancien lac, qui, se vidant, quand s'est creusé le déversoir que nous venons de traverser, a mis à jour cette surface plane, enrichie de fertiles atterrissements, Chacun, sur quelque point de la vallée qu'il réside, aspire, comme à Rame, à posséder le plus possible, quelques mètres carrés tout au moins, de ce gras et noir limon pour y cultiver son chanvre et ses choux. L'arrosage s'y fait à souhait : tout y est plantureux, dru, vert, réjouissant à voir. Il y point toujours, par-dessus les foin, les chanvres, ou les blés, quelque tête d'animal ou d'homme plus ou moins occupés.

Ce petit bassin est encadré de pentes très abruptes ; à gauche elles portent la belle forêt communale de mélèzes et de pins, qui se dévoile bientôt, décorant tout le versant Nord ; à droite, en contraste, c'est une courbe imposante

de hauts rochers dont les éboulis arides descendent jusqu'à la plaine, et sont percés d'abris voûtés et de cavernes qui toutes ont leur histoire. Après avoir abrité des populations primitives (dont les restes ont été constatés), elles ont servi de refuge aux Vaudois, qui souvent y ont trouvé la mort.

Au bout de la plaine, sur une terrasse, formée des déjections d'un dangereux ravin qui descend de droite, et qui fait bosse dans la vallée, est le village central des Ribes, à demi perdu sous les noyers. C'est là que sont la mairie, l'église et presque toute la population catholique. Au-dessus, sur la pente gazonnée de la montagne, s'étagent, bien exposés au soleil, les hameaux des Roberts, des Fazys, des Augeards, où l'on passe pour aller admirer la chaîne du Pelvoux depuis le charmant col de *Pra-Laouzet*.

Un peu après les Ribes, le deuxième décor commence. La vallée se rétrécit toujours plus. A droite, au versant Sud, la montagne un peu plus évasée, triste, friable, riche en ardoises, menaçante de ses fréquents éboulements. A gauche, au versant Nord, et tout du long, de belles parois, presque à pic, portant encore des bras de forêt sur leurs étages, et d'où descendent et se précipitent en cascades les eaux des hauts pâturages de Vautisse et de Val-Haute. En bas, au bord de la Biaysse, une oasis faite de la verdure légère des aulnes, trembles, bouleaux, mélèzes, frênes et cerisiers sauvages, au centre desquels le temple des Violins dresse son clocher.

Ce village a une vingtaine de maisons, privées de soleil pendant plusieurs mois de l'année. Pour le moment, c'est un fouillis de vieux chalets, à demi perdus sous les arbres, encombrés de bois, de fagots, d'outils, de bâts, de légumes, de fumier... et aussi, selon l'heure du jour, de chèvres, de vaches, de brebis et de bonnes gens heureux de nous voir.

Il y a trente ans à peine, l'arrivée d'un voyageur inconnu



généait manifestement ces pauvres montagnards. La plupart, les femmes surtout, s'esquivaient et disparaissaient au fond des logis enfumés. Ils avaient la méfiance dans l'âme, une méfiance innée, une crainte héréditaire. Il était resté parmi eux un retentissement des douleurs passées, un ébranlement inguérissable laissé par une frayeur de plusieurs siècles, et qui, même au cours du second Empire, s'est continué sous une interminable suite de vexations et d'injustices. Ils étaient restés *parias*, et cela dura jusqu'à la République.

Nous ne pouvons aujourd'hui nous arrêter avec eux. Je vous présenterai seulement M. l'adjoint Berthalon, la crème des honnêtes villageois, très fin sous sa bure et qui, de plus, a pour nous, curieux d'art et de pittoresque, le grand mérite d'avoir sagement persisté dans le maintien du costume antique, notamment de la culotte, « ne comprenant pas, dit-il, ce que le pantalon a de meilleur, si ce n'est de falloir plus d'étoffe et de se salir beaucoup par en bas ».

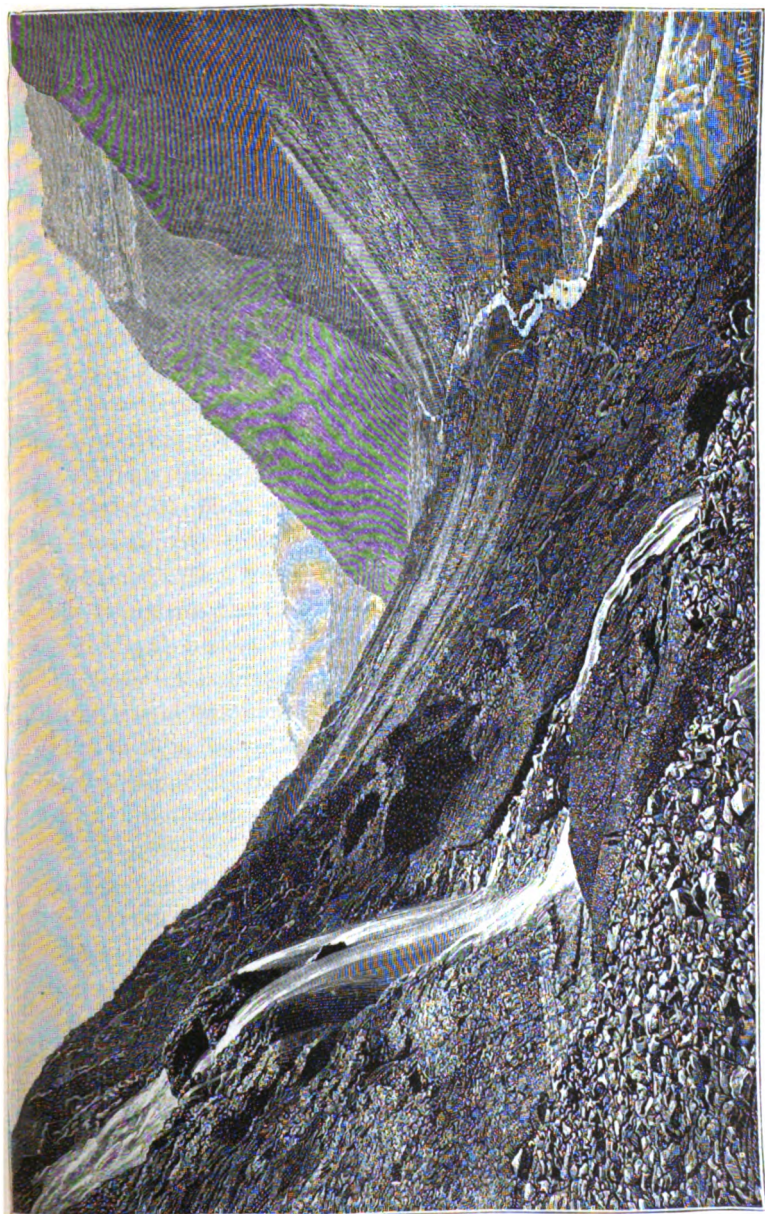
Après Les Violins, la Biaysse tourmentée s'oublie un moment en contours paresseux dans un replat de limon où prospère tout un fouillis d'arbres, d'arbrisseaux, de cultures et de pâturages. Elle y forme des flots solitaires et plantureux qu'elle entoure de la ceinture de ses eaux transparentes, aimées des truites et des pêcheurs. Le dimanche venu, cet enclos naturel est abandonné aux enfants et aux animaux en congé. On y voit flâner des vaches convalescentes et quelque âne livré à une oisiveté trop longue qui l'ennuie; il l'interrompt et l'égaie de longs et sonores braiements que la montagne lui renvoie. Ce parcours des Violins aux Mensals est, en vérité, charmant. Tout y est paisible, mouillé, uni, ombragé; les bosquets d'aulnes, de trembles, de peupliers, de saules continuent à dessiner leurs formes gracieuses et légères sur les parois rocheuses; le fond du tableau est nu, sauvage et plein de promesses.

Il n'y a pas de plus joli coin dans les vallées secondaires des Hautes-Alpes.

Depuis là, et presque subitement, c'est le cachet des hautes vallées alpestres. Plus d'arbres, plus de verdure, pas une habitation; le sauvage seul et la nudité. Le sentier côtoie la rivière, cherchant sa place entre les blocs et les coulées descendues des ardoisières. A gauche, sur l'autre rive, la grande roche abrupte, à pic d'abord, et portant ensuite plus haut ses croupes fuyantes vers l'azur du ciel. Les ombres bleues en détachent les vigoureux contreforts, et l'eau des hautes vallées continue à s'y précipiter en cascates qui tremblent et plient sous le vent, ou brillent sous les rayons plongeants du soleil. Un grand « cassier » raide et ininterrompu occupe la base de toutes ces parois en nappe régulière de 5 à 6 kilom. d'étendue. Un ruban de cette végétation rabougrie qui aime à suivre le cours des eaux s'efforce de remonter le torrent et de voiler cette nudité, mais il ne fait que la rendre plus saisissante.

C'est une agréable surprise, dans ce site solitaire, de croiser le facteur, ou de rencontrer le troupeau des Violins cherchant pâture dans cette pierraille : la végétation y est si rare que les pauvres bêtes n'y tondent le plus souvent qu'une seule plante à la fois, et la journée n'est pas trop longue pour calmer un peu leur faim.

Le dernier renflement de la muraille rocheuse, à gauche, est une espèce de tour massive et étagée, un colossal bouleroué qui porte le nom de *Gramuzac*. Après lui la vallée se clôt en un cirque que dominant, au centre, la petite forêt de Dormillouse et, au-dessus, les rampes et les neiges de *Pic-Brun*, appelé aussi le Grand-Pinier. C'est là, dans un grand tumulte d'eaux, que se forme la vraie Biaysse par la réunion de deux torrents, l'un descendant à gauche des prés de Faravel par une interminable et curieuse suite de glissades et de sauts, l'autre venant de droite, du col



**Tourniquet et cascade supérieure, reproduction d'une photographie.**



d'Orcières, et se jetant ici par une des plus puissantes chutes d'eau qui soient dans le Dauphiné.

C'est à 200 mètr. au-dessus de ce cirque, à droite et dans un bassin supérieur, que se trouve la haute vallée à l'entrée de laquelle est Dormillouse.

Pour atteindre cet intéressant village, qui a été comme la citadelle des Vaudois, il faut, à 3 kilom. environ avant le fond du cirque, quitter le bord du torrent et gravir péniblement la montagne, à droite, par une série de zigzags courts et multipliés qui ont fait donner au sentier le nom caractéristique de *Tourniquet*. Parvenu à 150 mètr. au-dessus du niveau de la rivière, ce sentier s'engage hardiment dans un étroit passage que lui offre une étagère ou ressaut fait par la roche; mais, presque aussitôt, de son côté, une magnifique cascade s'élançant de 60 à 80 mètr. de hauteur se jette avec fracas sur cette même étagère comme pour y barrer le passage; elle s'y étale, y court, la balale à plaisir; puis d'un deuxième saut s'élance dans la basse vallée. De ce point le tableau est vraiment magnifique. En haut, vers le couchant, les neiges de Pic-Brun; en face, par delà le vide, les parois majestueuses et zébrées de Gramuzac; puis, à vol d'oiseau, la vallée que l'on vient de parcourir, son encaissement de pierre, son oasis de verdure, la Biaysse qui y trace son sillon d'écume blanche, le sentier que l'on a suivi. Ce n'est pas sans émotion qu'on revoit ce passage ni sans regret qu'on l'abandonne; il a eu son rôle aux jours de la persécution en rendant l'accès de la haute vallée très difficile, mais il est encore actuellement une source permanente de complications et de dangers pour les habitants. L'hiver, il faut le traverser sur le verglas; au printemps, il est tantôt obstrué par des avalanches de neige ou de gravier, tantôt raclé jusqu'à la pierre polie et inclinée vers l'abîme. Il faut péniblement réparer ou déblayer cet unique passage plusieurs fois par année; tous les hommes du village y suffisent à peine,

et il faut savoir au prix de quelles fatigues et de quels dangers !

Quel acte de réparation et de charité ce serait que de faire exécuter ici un demi-tunnel dans le roc, d'ailleurs assez tendre, pour faciliter à ces pauvres proscrits des siècles passés la circulation nécessaire à leur existence et à leur communication avec les autres hommes !

D'épaisses touffes de gazon, le tussilage, le lis, l'arnica fleurissent au bord de ce précipice affreux.

Vingt minutes après, au détour du chemin, on aperçoit le Dormillouse<sup>1</sup> si désiré, établi sur une croupe nue, cultivée, à pente raide, qu'a fait choisir son exposition au soleil et à l'abri des avalanches.

Le village est formé de deux groupes de chaumières : en haut les *Romans*, en bas les *Inflous*, ayant entre eux le temple et l'école. Triste, délabré, laid même au premier abord, ce n'est pas sans émotion que l'aborde le visiteur mis au courant de son histoire. Fondé à une époque inconnue, il remonte pour le moins au commencement du moyen âge, alors qu'une partie de la population établie dans la basse vallée vint chercher un asile sur cet alpage sévère, quand on la contraignit d'abandonner définitivement les avantages d'un établissement dans la plaine. Ses habitants ont vécu là six à huit siècles de luttes, de privations, et des sévérités de la haute montagne, accrues des sévérités

1. Le nom de *Dormillouse*, ou *Dourmillouze*, doit contenir dans son radical l'idée de *source* ou d'*eau*, car la syllabe *dor*, *dur*, ou *dour* se retrouve dans la dénomination d'un grand nombre de cours d'eau, tels que *Dordogne*, *Adour* (Pyrénées) ; *Vidourle* (Gard) ; *Durzon*, *Dourbie*, *Dourdon* (Aveyron) ; *Durbon*, *Durance*, dans les Hautes-Alpes, et *Doire*, *Dora*, sur l'autre versant du Mont-Genèvre. Ici la démonstration semble faite, car les eaux surabondent aux approches et tout autour de Dourmillouze ; on trouverait peu d'endroits qui en aient autant et d'aussi belles ; de tous côtés torrents, sources et cascades, dont quatre magnifiques. C'est évidemment un *pays d'eaux*. Voir aussi dans la *Petite Revue dauphinoise*, 1886, un article de M. Vallier sur l'origine des noms de l'Isère et de la Tarentaise.

autrement pénibles qui leur venaient de leur semblables.

Il n'y a pas d'auberge à Dormillouse. L'instituteur seul peut rendre quelques services au voyageur. Autrefois l'on descendait chez Baridon-Verdure. C'est là qu'avait habité Félix Neff<sup>1</sup>; on logeait dans sa chambrette; on parlait de lui le soir au coin du feu avec des personnes qui en avaient le souvenir encore frais.

Sur la porte on trouvait un autre genre d'intérêt. La maison, située immédiatement au bord de la terrasse où le village supérieur est bâti, jouissait d'une vue captivante.

Pour mieux y transporter le lecteur, je transcrirai quelques pages de journal.

« On se réveille ici de bon matin. La porte grince et crie pour n'avoir pas reçu d'huile nouvelle depuis le jour de sa consécration. La maîtresse du logis se querelle avec une vache; le cornet du chevrier fait retentir son appel saccadé, rapide et sec, et le soleil m'appelle aussi, me lançant un

1. *Félix Neff*, d'origine genevoise, découvrit en quelque sorte ces derniers descendants de la population vaudoise, sans pasteur et absolument abandonnés. Touché de leur misère, il s'établit au milieu d'eux et leur rendit le courage et la vie, ne se bornant pas à leur donner des soins religieux, mais dirigeant lui-même des écoles, notamment celle de Dormillouse où il donnait gratuitement jusqu'à dix et quinze heures de leçons par jour ou à la veillée. Il allait aux champs enseigner les bonnes méthodes de culture, et se mit en tête des illusions pour amener des fontaines et des canaux d'arrosage. Il attira l'attention sur eux et leur procura des livres, des ressources et des amis.

Quoique plus spécialement attaché à Freissinière, son champ de travail embrassait tous les débris des antiques communautés vaudoises encore debout dans les Alpes françaises, depuis le Champsaur jusqu'au mont Viso. Tout y manquait alors en fait de ressources matérielles et du plus élémentaire confort. Mal logé, mal nourri, accablé d'ouvrage, toujours en route et par tous les temps, il détruisait rapidement sa santé et mourut à trente-trois ans, brisé par les privations autant que par l'excès de son travail et de sa charité. — Ladoucette, qui lui consacra deux pages dans sa statistique des Hautes-Alpes (pp. 348 et 349), termine en disant : « Il est doux de parler des succès de cet homme modeste, dont le nom doit vivre à jamais dans la vallée reconnaissante. »

bonjour d'or par la lucarne. Il ne vient à personne l'idée de respecter le sommeil des autres. Chacun est censé se lever matin, tout au moins avec l'astre du jour, et se conformer par là, naturellement et salutairement aussi, aux lois les plus évidentes de la nature.

« Seulement, gare à la descente de ce lit, si haut perché qu'une échelle n'y serait point sans emploi, et qui a pour plancher la roche de durable usage. Je cours sur le seuil. Ah ! quel air ! et quel spectacle que celui de cette nature rafraîchie et réveillée à cette heure matinale ! Sur la pente brillante de rosée, l'école, le temple et son clocher fait de quatre sapins, puis le village d'en bas dont la fumée monte légère des foyers qui se rallument. Par delà, à travers le vide de la vallée, Gramuzac et ses contreforts, le bois, les chutes d'eau de Faravel, les rampes et les neiges de Pic-Brun progressivement inondés par les chauds rayons du soleil.

« Le village est bientôt désert. Gens valides et bêtes de somme sont déjà loin depuis avant l'aube ; les troupeaux les suivent dès qu'on les a traits ; vers 6 h. tout est parti, dispersé, pour aller exploiter la montagne. De tout jeunes enfants difficilement tenus à l'école, quelques personnes infirmes ou âgées, puis, errant à leur gré, poules ou porcs, une brebis ou une chèvre malade, c'est ce qui reste dans le village ; tout le long du jour on peut y circuler sans déranger personne.

« Mais c'est bien vite le tour du soir qui ramène la vie au village et le maximum de beauté sur les monts. Les grandes ombres descendent des cimes comme de grands coups de pinceau, modelant les rochers d'une manière nouvelle ; elles remplissent d'abord le grand cirque et la basse vallée tout entière ; puis la vapeur violacée, qui paraît mouvante, remonte et gagne peu à peu, pendant que, en haut, les croupes gazonnées, les hautes roches et les neiges enflammées sont dans leur gloire. On suit avec ravissement les



progrès, ou le déclin, de ce trop court spectacle. La teinte froide et assombrie qui lui succède, sans transition, pénètre l'âme de sa tristesse; mais celle-ci vit d'avenir et d'espérance, et, confiante, se rattache déjà aux biens et aux beautés du lendemain.

« Cependant le village s'est repeuplé. On entend le bruit des sonnettes, le cri des animaux, les voix d'hommes. Par les sentiers pierreux, d'en haut et d'en bas, rentrent, par petits groupes, les habitants des deux hameaux, bêtes et gens, tous bien chargés et bien fatigués. Après eux viennent les troupeaux, vaches et chèvres, rapportant, elles, pour butin, dans leurs mamelles gonflées, ce bon lait, merveilleuse transformation du court et savoureux pâturage de la montagne: celles-ci paisibles, à la démarche lente, à l'œil timide et interrogateur; celles-là vives, capricieuses, gaies jusqu'au bout, se détachant çà et là du groupe cornu pour jouer encore, grimper sur les murs et les escaliers, pour faire encore un peu peiner leur conducteur. Enfin, elles se distribuent elles-mêmes, et sans erreur, les billets de logement. Le tirage du lait a lieu devant la porte, entremêlé d'apostrophes outrées, grotesques, peu flatteuses, mais souvent bien méritées, à l'adresse des animaux indociles.

« Plus tard, après le frugal repas, a lieu le culte du soir en commun, quand il y a là un pasteur. Le coup de cloche argentin interrompt le calme de la nuit et domine un moment le sourd mugissement des eaux. Aussitôt chacun d'accourir. Dans la nuit obscure on voit arriver chaque famille à la lueur d'une lanterne. D'autres fois c'est par un clair de lune admirable, indescriptible à ces hauteurs, avec le contraste des neiges qui brillent en haut d'un doux éclat et les sombres parois des rochers encore dans l'ombre. Le croissant voyageur, franchissant les crêtes, vient inonder le village, la terrasse du petit temple et le rustique attrouplement de sa clarté paisible, laissant encore la basse val-

lée dans une ombre tremblante où semble se condenser le bruit des torrents...

« ... Le ciel est d'un bleu magnifique. Une belle journée de dimanche. Faisons une tournée dans les Romans.

« Partout des figures souriantes, mais un peu de déshabillé : quelques paroles d'impatience contre un animal échappé ; des coups de balai mettent ordre aux débris ; des enfants, affublés de grand noms, Noé, Abraham, Esther, Rachel, apprennent leurs versets d'Évangile ; des hommes se rasent sur le seuil ; des mères font aux tout petits une toilette plus ou moins de leur goût ; sous l'arcade de la grange le vieil oncle Baridon peigne et coiffe de ses propres mains, âgées de soixante-dix ans, sa nièce, la *petite Suzette*, qui en a passé quarante-cinq. — « Excusez, oncle Baridon, si l'on vous trouve sur son chemin ; mais vous faites là du bien charitable ouvrage ! — Excusez vous-même, monsieur le pasteur ; vous êtes le bienvenu à toute heure, mais exposé à voir de tout. Le dimanche, en été, on se peigne bien à fond, et c'est souvent si embrouillé qu'on a quelque besoin d'un autre. » — Suzette n'en paraissant point gênée, j'assistai jusqu'à la fin à cette toilette hebdomadaire. Le vieil oncle y mit une sollicitude plus que maternelle et finit par mêler aux tresses naturelles de Suzette des lanières de drap noir qui leur donnèrent du corps et de l'apparence.

« Vers 10 h. la cloche convie les habitants des deux hameaux au culte du dimanche. On attend le pasteur devant la porte ; on entre ; les gros souliers frappent le plancher et les bancs sont immédiatement remplis. On est propre. Les hommes, placés à droite, font une masse de gros drap noir et brun sur lequel se dessinent des cols blancs et des figures éveillées ; à gauche sont les femmes, vêtues de robes de même drap, relevées aussi de collerettes plissées et de bonnets blancs prenant bien la tête et d'un air tout à fait arabe ; les enfants, auprès d'elles, ont leur cos-

tume égayé de rubans étroits mais éclatants, et disposés selon le sexe. L'assemblée s'associe religieusement au culte. Si, la fatigue l'emportant, quelque auditeur vient à céder au sommeil, une tabatière est dirigée par un ancien du côté du dormeur, qui se lève et se tient debout un moment. Au sortir, sur le préau (selon la saison au bon soleil, ou à l'ombre des frênes que Neff a plantés), les habitants jouissent un moment du plaisir de se rencontrer libres et endimanchés. »

La manière de vivre de ces montagnards, leurs occupations, méritent d'être décrites. D'ailleurs, quoique se rapportant à une population très particulière, elles sont à peu près communes à tous les habitants des hautes vallées des Alpes et, à ce titre, elles intéresseront le lecteur.

*Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer*; ce dicton en cours chez ces populations, quoiqu'un peu exagéré, classe bien vite leur genre de vie en deux tableaux.

Dès que la neige abandonne sérieusement l'alpage, on sort au plutôt le bétail amaigri, souvent affamé par le long régime de réclusion et de rationnement inévitable, auquel sont soumis bêtes et gens pour atteindre le bout de l'hiver. On l'envoie chercher sa vie sur les croupes découvertes où s'offrent encore quelques touffes d'herbe jaunâtre et durcie. Le labeur agricole suit et va grandissant, avec l'adoucissement de la température et l'accroissement des journées. Voici juin, juillet, août, les *mois d'enfer*, où tout doit se faire à la fois. Dans ces régions élevées la nature semble avoir conscience du court espace de temps accordé à son évolution annuelle. En trois ou quatre mois, quelquefois en quelques semaines, elle doit pousser son germe, vivre, se réjouir, porter sa fleur, sa graine ou son fruit. Il y a quelque chose ici de cette hâte dont parlent les voyageurs vers les pôles. L'homme qui en vit doit, à tout prix, suivre la plante, racheter le temps, multiplier son attention et ses

efforts s'il veut tenir tête à la végétation, recueillir ses produits, emmagasiner à temps. Il est donc pris, dès les premiers beaux jours, dans l'inexorable engrenage. Tout d'abord remettre en état les chemins, les canaux, réparer les brèches et dommages faits aux champs, aux murs, aux toits par le lourd passage de l'hiver; puis il s'attache à son âne ou à son mulet, inséparables compagnons, et, ensemble, ils ne quittent plus le travail. Toujours descendre ou monter. En route avec l'aube, s'ils rentrent au logis c'est pour déposer un fardeau ou en reprendre un autre, réparer et ne rentrer qu'à la nuit close. Sarclage, arrosage, fenaison, moisson, fumure et semailles; pommes de terre, chanvres, foin, seigles, forêt, crient après eux et les veulent presque à la fois.

Les femmes travaillent tout aussi vigoureusement; nerveuses, hardies, exercées, elles comptent comme des hommes à la corvée, et, dans les familles que la maladie ou la mort a frappées, elles remplacent honorablement l'élément viril; elles manient la bêche, la pelle, la faux, accompagnent le mulet chargé et rentrent souvent elles-mêmes sous un lourd fardeau qui fait tordre à chaque pas leurs reins souples et courageux. Dès que son âge le permet tant soit peu, l'enfant lui-même est employé à des travaux à sa portée, spécialement à la garde du bétail; pour quelques mois, l'école sera presque déserte; sauf les tout petits, impossible d'avoir les autres; ils ont d'ailleurs assez de réclusion!...

Oh! la vie est rude! L'hiver seul arrêtera l'ouvrage... peut-être l'arrêtera-t-il trop tôt.

Dès qu'il s'annonce, on s'émeut, on se presse encore davantage; on s'efforce de rentrer tout ce qu'on peut arracher au sol, un peu de bois, de feuilles, d'herbe, souvent des riens qui sont encore beaucoup pour des pauvres. On va à la foire la plus voisine vendre un rare excédent de denrées, quelques peaux de mouton ou de chamois, les têtes

de détail disponibles, ou celles qu'on veut avoir de moins à nourrir. On rapporte, en échange, les approvisionnements indispensables qu'autorise une maigre bourse : du riz, des pâtes, du sel, du cuir, un peu d'étoffe. Heureuse la caravane si, au retour, elle ne trouve pas au bas du Tourniquet le chemin barré d'un demi, quelquefois d'un mètre entier de neige, qui lui dispute la rentrée du logis. Si vous saviez combien là derrière, caché par ce haut rempart de l'Argentière, le vieux Pelvoux est capricieux ! il a bien pu vouloir rafratchir son bonnet blanc et couvrir ses larges épaules de son vaste manteau d'hiver.

Une des plus importantes occupations de l'arrière-automne, c'est la *fabrication du pain pour l'année*. Le moulin, puis le four sont successivement assiégés. C'est le prix du temps et surtout la rareté du bois qui ont fait adopter ce système de *pain d'un an*.

Le four est plus utilement chauffé s'il est employé sans interruption. Après une famille qui l'occupe, c'est l'autre : toute la farine de la maison est pétrie, mise en pains, passée au four, de jour ou de nuit, à la file. Ainsi fait chacun pour les sacs de seigle dont il peut disposer après avoir prélevé la semence ; il en retire 50, 100, 200 miches de pain bis, serré et biscuit. Avec beaucoup d'économie les plus aisés en auront jusqu'à la récolte nouvelle ; heureux ceux-là, mais ils sont rares à Dormillouse ; un quart, quelquefois la moitié n'en a plus un seul morceau dès le mois de juin, et dès lors on vit d'expédients, d'un peu de farine, de brouets, de pommes de terre, lorsqu'elles ont échappé au gel.

Ce pain, au sortir du four, est disposé sur des rayons comme les livres dans une bibliothèque et, si possible, dans une chambrette spéciale. Pour l'employer on le brise avec la hache ou le marteau ; le plus ordinairement on le coupe avec un coutelas terminé par un crochet, lequel s'adapte à un anneau fixé lui-même à un bout de planche,

creusée en augette pour retenir les moindres morceaux. Bien des vieux sabres de la République ou du premier Empire achèvent leur carrière de cette utile et honorable façon ; plutôt à Dieu qu'ils eussent tous, y compris les neufs, une destination aussi paisible !... Ainsi divisé, le pain est ramolli dans la soupe ou le petit-lait ; on le mange aussi à sec en marchant ; il est très dur ; c'est un pain de patience, mais les chemins sont longs et l'on a du temps. Son goût est, d'ailleurs, assez bon, quoiqu'un peu acide, parce qu'il est généralement de seigle pur. Il se conserve bien des années s'il est bien cuit, mis en lieu sec et laissé en paix par les rats. Mon ami, le pasteur Schell, passant un hiver à Dormillouse, avait préparé quarante belles miches qu'il tenait soigneusement en réserve pour le printemps. Quand vint le moment de s'en servir, quel ne fut pas son désappointement de les trouver proprement vidées et mises à l'état de tambours par les rats !

Enfin l'hiver est là, et bien souvent du premier coup le gros, le véritable hiver. Dès octobre, en tout cas en novembre, les chutes de neige se succèdent rapidement. Chaque fois que les vents promènent des nuages chargés de pluie et en arrosent le bas pays, les courants d'air glacé qui règnent au niveau du Pelvoux les font tomber ici en neige qui se développe en ondulations éblouissantes et rejoint souvent le toit des chaumières.

C'est à ces hauteurs qu'il faut voir l'hiver, l'hiver calme, impassible, quand tout est blanc sauf le ciel, les roches à pic, et quelques rideaux frangés émergeant du bois de mélèzes : puis, aussi, l'hiver dans la tourmente, quand un vent violent descend du col, balaie les pentes, rase et secoue la forêt, chasse avec fureur la neige devant lui... ou quand, venant d'en bas et prenant le val à rebours, il refoule dans le cirque cette poussière fine et légère, la fait tourbillonner en un nuage immense et scintillant qu'il lance

en haut à la tête de Gramuzac et de là dans le bleu du ciel. Plaignons le voyageur imprudent, le pauvre qui n'a que d'insuffisantes provisions, le malade que le médecin ne viendra pas voir de l'hiver, et le chamois surpris, peut-être affamé au bord du précipice !

La Biaysse a disparu sous une carapace glacée et la vallée a retrouvé pour quelques mois le silence.

On dégage le devant des maisons et les sentiers qui conduisent au temple, à l'école et à la fontaine. Tout autre trajet se fera sur la neige. Quant à descendre dans la basse vallée, on y réfléchit à deux fois. Il faut y être conduit par une grande nécessité, ou par une irrésistible impatience. « Monsieur, disait le vieil instituteur Verdure, l'hiver venu et la grosse neige tombée, nous ne descendons plus que *quand Dieu le veut*, c'est-à-dire quand il le faut absolument, parce que nous risquons toujours de trouver la mort en chemin et que nous ne devons pas en prendre la responsabilité. »

Heureusement l'occupation ne manque pas à l'intérieur du logis, et un bon alpin exerce *toutes les professions* par goût ou par nécessité. En dehors du soin régulier de son bétail, il confectionne ou répare ses meubles et ses outils. Pendant que la femme file le chanvre ou la toison, l'homme les tisse au métier ; il en fait une toile solide, rude et froide à faire frissonner des membres délicats, ou un drap bien serré, de premier choix quant à la résistance, qui est ici la plus appréciée des qualités. Il confectionne souvent encore lui-même ses habits, taillés sur une forme traditionnelle, peu difficiles à exécuter et qui ne vont point mal du tout quand ils sont encore propres et relevés par du linge blanc ; ils sont seulement trop raides et si économiquement taillés qu'ils gênent les mouvements et sont pour beaucoup dans la tournure empesée de ceux qui les portent. Pour la femme, c'est une espèce d'étui agrémenté de plis en tuyaux et d'un peu de bordure.

L'alpin est aussi, et cela plus universellement, cordonnier. C'est de Guillestre ou de Briançon qu'il tire la « vache », le « veau », les clous, etc., dont il confectionne, pour sa femme, ses enfants et lui des souliers point mal réussis et spécialement mis en état de se défendre contre les pierres.

La lecture a sa bonne place. En dehors des motifs qui ont toujours porté les Vaudois, comme les réformés, à donner un soin particulier à l'instruction, l'habitant des Alpes, en général, en possède les éléments, et la lecture lui est un plaisir. C'est surtout, pour l'enfant, le fruit des longs mois d'hiver passés à l'école et, pour l'adulte, des longues heures de réclusion à l'étable. Si les degrés d'instruction sont nivelés par les lois nouvelles, il sera juste de noter que le département des Hautes-Alpes a été longtemps en avance sur bien d'autres...

Il y a une grande ombre à ce tableau.

La dépossession de leurs bonnes terres et leur refoulement dans une gorge sans soleil, ou sur des terrasses qui ne sont pas faites pour l'exploitation agricole, a rendu l'existence des Vaudois français d'année en année plus difficile. Les richesses de la montagne se sont épuisées. Il en résulte un paupérisme toujours croissant, irrémédiable sur les lieux. Le pain manque, presque à tous, dès le mois de mai, et la vie devient un cruel problème jusqu'à la moisson. Cette misère a été généralement supportée avec résignation et dignité, mais il a fallu songer au déplacement. Bien des jeunes gens ont peu à peu quitté le pays et sont allés, isolément, chercher ailleurs des moyens d'existence que la montagne leur refusait; mais il a fallu en venir à des moyens plus généraux et se tourner vers l'émigration. Douze familles de Dormillouse ont déjà pu, avec le produit d'une souscription, s'établir aux *Trois Marabouts*, dans la province d'Oran (Algérie); plusieurs autres sont disposées à les suivre, si elles sont aidées comme les





Lac de Sichen et pâturages de Dormillouse, dessin de M. Tournier, d'après nature.



premières, et il est à prévoir que, dans un avenir assez prochain, ce village sera abandonné et ses terres livrées au reboisement et au pâturage.

De Dormillouse il n'y a que l'embarras du choix pour des excursions. Vers le col d'Orcières, on trouve la grande cascade supérieure et le petit *lac de Sichem*. De la forêt vis-à-vis on a la vue générale des deux villages et de la basse vallée à vol d'oiseau. Si l'on est grimpeur, on peut gagner les prés et les lacs de *Faravel*, et, de là, *Pic-Brun* ou le Grand-Pinier (3,102 m.), d'une ascension douce et qui tient en réserve un panorama magnifique : à l'Ouest sur le Champsaur et le Gapençais, au Nord sur la chaîne du Pelvoux, à l'Est sur les montagnes du Queyras, Viso compris. Derrière le village il y a des ascensions plus ardues sur les hautes crêtes de la longue et étroite chaîne qui sépare Freissinière de l'Argentièrre, chaîne particulièrement explorée par MM. Gardiner et Coolidge, qui ont eu l'heureuse idée d'appliquer à l'une des cimes (3,222 mètr.) le nom de *Félix Neff*. La vue sur les glaciers peu éloignés de la Vallouise y est admirable.

On peut revenir de Dormillouse par la grande cascade inférieure et le pied de Gramuzac, sentier très pittoresque.

### III. — COLS DE L'ARGENTIÈRE ET DE PRA-LAUZET

Des Ribes grimpons aux Fazys. En une heure nous sommes chez notre ami, le diacre Bertrand. Sa maison est assise sur un pré, abritée par un bosquet de peupliers et de trembles.

Installés sur la galerie rustique, nous jouissons d'une vue charmante qui fait vite oublier la montée. Elle embrasse, à vol d'oiseau, la vallée presque entière : à droite les pentes de Valotte et de Gramuzac, en face la noire forêt

communale que surmontent les roches nues de Champcella ; à gauche la plaine des Ribes jusqu'à Pallon et le cours argenté de la Biaysse ; enfin, par l'échancrure du fond, dans un vapoureux lointain, une partie du bassin de la Durance jusqu'aux montagnes de Ceillac. Une fontaine égaie la solitude de son doux murmure, et le sourd grondement de la rivière monte jusqu'ici. Nous y jouissons du coucher de soleil dans un calme délicieux.

Après le souper, le repos. La chambre à donner est vraiment pittoresque. Au fond une petite fenêtre de deux pieds carrés, barrée par un grand métier où, l'hiver, sont tissés tour à tour la toile et le drap de la famille ; tout autour des arches, des jarres ou silos en paille à serrer le grain, des sacs, des rouets ; les habits neufs suspendus et alignés contre le mur figurent de mystérieux et raides personnages ; au plafond, des pelotons de laine, des paniers, des filoches, des cordes, des *arignes* et des *tacoules*, des colliers de chèvre et des sonnettes. C'est plein comme un œuf, mais propre et très en ordre. Quant au lit, si alpiniste qu'on soit, il faut y monter avec une chaise ; il est dur, mais sain. Nous nous endormons en remerciant Dieu et en nous disant qu'il fait bon partout avoir des amis sur son chemin, et aussi parmi ces braves paysans de la montagne.

Il faut voir le vieux Pelvoux réveillé par « l'aurore aux doigts de rose » ; donc, lever à 3 h. 30 min. ; grimpée d'une heure vers la droite, et nous voilà sur le col gazonné de *Pra-Laouzet*<sup>1</sup>, dans les pins, haute avant-garde de la forêt de l'Argentière ; nous tirons un peu à droite encore jusqu'au bord des rochers à pic qui séparent Freissinière de la Durance ; nous nous trouvons juste au coude que fait celle-ci à l'Argentière, et nous avons un double et très attachant spectacle. A droite une curieuse vue plongeante sur le cours de la Durance depuis le Mont-Genèvre et les forts

1. *Pra*, pré ; *Laou*, lac ; *Laouzet*, petit lac.

de Briançon jusqu'à Mont-Dauphin. C'est effrayant de regarder là-bas du haut de ces roches perpendiculaires, à la tête fendillée, rongée, où se cramponnent comme nous des pins tordus, et que cherchent à voiler le genièvre, le rhododendron et la sabine rampante. Au Nord, par-dessus le val même de l'Argentière, s'étale au grand complet le panorama des Alpes du Pelvoux, crête des Bœufs-Rouges, pic d'Aile-Froide et glacier du Selé, pic Sans-Nom dont les raides parois imitent un bonnet de police ; puis le Pelvoux lui-même, caractérisé par sa masse imposante et si solidement établie ; viennent ensuite, en allant à droite, les crêtes d'Arcine, de l'Eychauda, du Monestier, etc. Juste au centre, dans son cadre de roches dentelées, le glacier Blanc, toujours magnifique, arrivant de derrière la Barre des Écrins et l'Encula et qui, poussé d'en haut, gêné d'en bas, se gonfle, se moutonne, sort de lui-même en un dos énorme hérissé de séracs. La pointe des Écrins perce elle-même dans l'échancrure qui sépare le Pelvoux du pic Sans-Nom. Cet ensemble, toujours admirable et toujours nouveau, de vastes névés, de glaciers et de roches nues, rosés par le soleil levant et relevés par de légères ombres bleues, se présente d'ici de la manière la plus heureuse, à la Suisse, comme posé sur la forêt et le col gazonné de la Pousterle, encore dans l'ombre.

Nous sommes nous-mêmes assis à l'abri sous des pins, devant une clairière gazonnée où se réveille et commence à voltiger le bel *Apollon*. En général beaucoup d'insectes, mais d'oiseaux point.

On lève le camp bien à regret. Notre ami, Raoul de Caze-nove, bon connaisseur, ne peut s'en arracher et projette de se bâtir là un kikajon pour faire apprécier le val Freissinière à ses amis. Nous longeons doucement la crête dans la direction de l'Ouest, de manière à tenir le haut du bois sans quitter le panorama qu'embellissent à chaque pas de nouveaux encadrements ; nous contournons un

mamelon conique et arrivons au second col, celui de l'Argentière, lui aussi bien vert et orné d'un petit lac de 150 mètr. de pourtour, bordé et pénétré d'épaisses touffes de joncs et de gazon et qui prête à la chaîne du Pelvoux le noir miroir de ses eaux.

Il faut ici faire volte-face, dire adieu aux brillantes Alpes, redescendre vers notre val, aussi bien beau, et dont nous admirons, d'en haut, l'encadrement de pierre fièrement taillé et les profondeurs brumeuses où fument les toits des villages et où le soleil à peine a pénétré. — A côté de nous un tableau tout fait, qui tenterait Rosa Bonheur ou Lugardon : sur la croupe verte qui monte s'arrondir vers le col, et sous la garde de trois jeunes bergères, un troupeau de vaches, dans les postures les plus diverses. Elles vaquent à leur pâture, presque immobiles, sauf la queue très occupée en juillet ; au-dessus d'elles un banc de craie blanc comme neige, puis le ciel bleu ; un grand vol de choucas tournoie et s'amuse : de la jeunesse, sans doute, car les parents ne sont pas si flâneurs l'été, à moins qu'ayant déjà élevé leurs enfants, ils n'en dirigent eux-mêmes les premiers exercices.

La descente continue moelleusement sur les prés ; les plus hauts, mangés sur place, donnent aux troupeaux le pain de l'été ; les autres, plus plantureux, sont réservés, fanés et rentrés pour l'hiver ; l'odeur en est si délicieuse que pour un rien on en mangerait soi-même.

Une agréable surprise nous est encore ménagée au premier chalet. Une robuste jeune fille, la dernière des Bertrand, nous attend souriante sur la porte du logis rustique où elle vient soigner vaches et laitage. La table est mise devant la fenêtre, en face de la verte forêt, et le lait si exquis que personne ne songe pour aujourd'hui à l'altérer avec du café.

Grand merci ! ami Bertrand... mais tu cours grand risque de nous revoir.



**Dans le Couffourent, dessin de M. Tournier, d'après nature.**





## IV. — LE COUFFOURENT

Le *Couffourent*, ou mieux *Gouffourent*, dont l'étymologie saute aux yeux (*gorges* : gouffre, engouffrement), est une fissure d'un kilomètre environ, produite dans la table calcaire qui soutient le bas des communes de Freissinière et de Champcella. Elle est sans doute le produit d'une dislocation antérieure agrandie par l'érosion séculaire des eaux. Elle s'ouvre au niveau même de la Durance, à 50 mètr. des ruines de Rame<sup>1</sup>, et débute par un couloir en zigzag rempli par l'eau de la Biasse. Puis vient un vallonnet raide et accidenté, enclos de deux côtés par des parois de couleur roussie, presque rouge, de 60 à 100 mètr. de hauteur. A leur pied un talus d'éboulis dont le gazon, les plantes odoriférantes et les arbrisseaux cherchent à s'emparer.

Le fond de ce cirque allongé abonde en sources et en cascates; tout y prend une doublure moussue et la couleur verdâtre des lieux humides. Un air délicieux y circule, saturé d'eau pulvérisée et de l'odeur des plantes médicinales. Là se présente, dans toute la hauteur, une fissure dissimulée par un repli de la roche. Il y règne une lumière mystérieuse, un espèce de demi-jour; mais le soleil y pénètre par le haut à certaines heures. On y entend un colossal bruit d'eaux qui mugissent et résonnent comme dans un temple. Là devait habiter le dieu ou le génie des eaux avant que la froide raison l'en eût chassé et renvoyé dans le domaine de la poésie antique. De larges concavités

1. *Rame*, ou *Cass-Rom* (un bien vieux nom heureusement conservé, station romaine sur la rive droite de la Durance, juste en face de la Roche. Le tour et les pans de mur qu'on y voit encore sont des restes du bourg seigneurial qui remplaça la *mansio* gallo-romaine au moyen âge. Trop menacée par les alluvions toujours montantes de la Durance, elle fut alors abandonnée de ses habitants; les moissons, la vigne, les oseraies, les graviers en ont pris la place.

horizontales tracées dans les parois montrent le travail successif du torrent et marquent les étages de son cours descendant toujours plus bas. Que de pierres, de terre et d'eaux sont passées par là ; et quelle travailleuse que la nature !

Sur ce couloir encore inabordé se croisent des érables et des tilleuls, heureusement en grande partie inaccessibles à la hache du paysan pauvre et avide. La petite corneille (choucas) niche et se joue sur les diverses étagères de cette ruelle inaccessible ; le ramier s'installe sur les tilleuls, et l'abeille, en bourdonnant, y butine son miel, sans souci du précipice.

L'autre entrée, du côté d'en haut, est saisissante. C'est une profonde caverne, un gouffre, où se démène et mugit la Biaysse. Après une série de glissades vertes et de chutes écumeuses, qui commencent au pont de Pallon, il est à la fois magnifique et terrible de la voir descendre comme une folle, glisser encore, bondir et s'élancer là-bas comme à son anéantissement.

La partie centrale du Couffourent, le vallonnet, est déjà rendue abordable : des sentiers sont tracés, des échelles mises, des escaliers taillés dans la pierre, une passerelle établie sur le torrent ; l'étranglement mystérieux sera accessible plus tard. En somme, la gorge du Couffourent n'est pas moins belle que celles du Fier ou du Trient ; elle a un caractère plus sauvage ; elle est plus grandiose et plus variée, et promet un beau spectacle de plus aux amis des Alpes.

Nous croyons pouvoir dire, en posant la plume, que le val Freissinière avec son Couffourent, l'excursion à Pra-Laouzet et aux cascades de Dormillouse, et les souvenirs des Vaudois, offre aux touristes, presque sans fatigue, une des plus agréables excursions qui soient dans le Dauphiné.

B. TOURNIER,

Membre du Club Alpin Français.  
(Section de Paris).

## VIII

# SUR LES CHEMINS BATTUS

LE PIC D'OLAN — LE CERVIN — LE PIZ BERNINA

Me trouvant cette année l'heureux possesseur d'un congé d'un mois alors qu'il m'avait fallu jusqu'à ce jour me borner à quelques rapides échappées dans l'Oberland, le Valais et l'Oisans, j'avais résolu d'employer ma saison à prendre, du haut d'un certain nombre de points culminants, une idée d'ensemble de chacun des principaux massifs des Alpes. Les grandes cimes vierges sont aujourd'hui bien rares, et je renonçais par le fait même aux nouveautés : je recommanderai pourtant tout spécialement aux lecteurs de l'*Annuaire* deux ou trois belles courses, avec lesquelles mes devanciers ne les ont pas encore complètement familiarisés.

### LE PIC D'OLAN

J'avais réservé la place d'honneur à l'Oisans, dont je comptais escalader les principaux belvédères. Celui que je voulais attaquer le premier, à cause de sa réputation aussi bien que de sa situation privilégiée comme borne angulaire du groupe, c'était le Pic d'Olan. La traversée en col de cette superbe montagne me semblait une des plus belles

entrées que l'on pût rêver pour pénétrer au cœur du massif, et je n'ai pas eu à me repentir de mon choix. L'escalade de la cime méridionale à partir de la Chapelle avait déjà été réussie une demi-douzaine de fois; seul, M. Coolidge avait poussé jusqu'à la cime septentrionale, la plus haute des deux, que M. Cust devait atteindre trois ans plus tard par le côté Nord en partant de la Lavey, ascension répétée quatre ou cinq jours avant la mienne par M. Swan. Il ne restait plus qu'à combiner ces deux courses pour effectuer la traversée directe de la Chapelle à la Lavey.

Le soir du 14 juillet, le train de Gap me débarquait à l'Argentière, après un long voyage de vingt-quatre heures environ, heureusement varié par la vue des superbes paysages de la ligne de Grenoble. Après une bonne nuit passée à l'hôtel des Ecrins, je pars à 4 h. du matin par un temps superbe, avec mon brave guide Pierre Estienne, pour gagner la Chapelle par le col du Sellar. Une première journée de marche paraît toujours fatigante; la montée du glacier était assez mauvaise et nous prit beaucoup de temps; aussi, lors de notre arrivée au col, l'heure avancée et la nécessité de ménager nos forces nous fit-elle renoncer aux Opillous, auxquels nous avions pensé. A la Chapelle nous trouvons Pierre Gaspard, fidèle au rendez-vous que je lui avais donné: il venait de réussir avec notre regretté collègue M. Gény deux des plus belles courses du massif, la traversée en col des Ecrins et celle de l'Aiguille des Arias.

Le samedi 16, à 1 h. 45 min., nous mettons le nez à la fenêtre, et bien que les nuages couvrent en grande partie la vallée, nous faisons nos préparatifs de départ; je tremble que Gaspard ne refuse de monter à l'Olan, et effectivement, à peine sommes-nous en marche, qu'il s'arrête pour jeter un coup d'œil circulaire sur le ciel ou plutôt sur les nuages: « On ne voit ni les Bans ni le Pic d'Olan, dit-il sentencieusement: nous sommes sûrs d'avoir le mauvais temps, allons prendre le col de la Muande. » Je me récrie

et je refuse énergiquement de jeter ainsi du premier coup le manche après la cognée : comme fiche de consolation je réclame au moins le col des Sellettes, dont le chemin est justement le même que celui du Pic d'Olan pendant les quatre premières heures ; nous aurons ainsi le temps de voir venir l'orage. Tout en me disant que la descente du glacier des Sellettes est très mauvaise cette année, Gaspard consent à ma demande : nous franchissons le pont de la Séveraisse, et nous gravissons péniblement la pente très raide de gros éboulis qui forme le flanc de la vallée. Les nuages se dissipent graduellement et je ne puis assez me féliciter d'avoir tenu bon contre l'avis du prudent Gaspard ; que n'ai-je su me souvenir de cette expérience dans d'autres cas semblables, où nous avons honteusement battu en retraite à la première menace du ciel !

Nous suivons les pâturages rocailleux de la rive gauche du torrent de Combe-Froide ; à 7 h. nous sommes au Pas d'Olan, dominant les deux vallons et examinant en face l'ennemi ; il paraît vouloir se défendre et nous le contemplons au milieu d'un silence significatif. Seul Gaspard a déjà eu à se mesurer avec lui, mais sans dépasser la première muraille de rochers. Entre la crête qui va au col de Turbat et celle qui aboutit au point où nous sommes, le Pic d'Olan s'abaisse sur le petit glacier du Clot par une paroi extrêmement abrupte. La moitié supérieure de l'escarpement est sillonnée par un très large couloir, de pente assez régulière, qui court le long de l'arête Ouest, mais à mi-hauteur la face est coupée sur presque toute sa largeur par une barre transversale de rochers verticaux. Plus bas la muraille, encore très escarpée, est formée par un enchevêtrement de cheminées et de petits contreforts : deux de ces contreforts se prolongent un peu plus loin que les autres et encaissent entre eux deux langues du glacier qui remontent jusque dans les flancs de la montagne. C'est par celle de droite que nous nous élevons à la suite de Gaspard,

passant tantôt entre la glace et la roche et tantôt sur cette dernière : bientôt nous nous engageons dans la muraille elle-même. Les rochers sont peu solides et très escarpés; plusieurs fois nous sommes obligés de rebrousser chemin, et cette partie de l'ascension m'a laissé un souvenir franchement mauvais. Voici enfin la grande barre transversale : elle est assez facilement escaladée grâce à une sorte de corniche inclinée qui la prend en écharpe et vers laquelle nous nous étions dirigés depuis le bas. Nous suivons horizontalement sur la gauche la crête de la barre et nous arrivons au pied du grand couloir, très large en ce point et d'un parcours facile : il n'y reste que quelques flaques de neige de faible étendue. Après un repos bien gagné, nous continuons à gravir le couloir, dépassant la première selle de neige de l'arête pour abrégier le trajet à faire sur cette dernière. L'escalade de la petite cheminée qui nous conduit à la seconde échancrure demande un peu de gymnastique, mais sans offrir aucun danger; il en est de même du bout d'arête qui reste à suivre jusqu'à l'Épaulé. D'ailleurs l'horizon s'est brusquement élargi, et la vue dont nous jouissons sur le cirque grandiose du Valjouvrey, encaissé entre la puissante roche de la Muzelle, la belle pyramide des Arias et les sombres escarpements de la crête d'Olan, est bien faite pour nous rendre des forces. A 1 h. 30 min., nous sommes sur l'Épaulé; l'ascension de la muraille nous a demandé quatre heures et demie, dont au moins quatre heures d'efforts incessants. La route sommairement indiquée dans le *Guide du Haut-Dauphiné* doit certainement être plus avantageuse que la nôtre.

L'heure est déjà avancée et nous avons l'inconnu devant nous. Il n'y a pas de temps à perdre, et nous descendons rapidement dans la petite brèche où la première expédition s'est divisée : il y a là, pour remonter sur le petit piton qui forme la paroi Nord de l'échancrure, une grimpe à peu près verticale de 7 à 8 mètr., mais la roche est presque solide,

et avec de l'attention on trouve de bonnes saillies pour les mains et les pieds. Arrivés au-dessus, nous redescendons un peu et nous suivons la crête jusqu'au sommet sans rencontrer de difficultés particulières, nous tenant au début sur les rochers rougeâtres du versant du Valjouffrey. Il est 2 h. 30 min. quand nous arrivons à la cime Pendlebury : le brouillard nous enveloppe presque complètement, et à travers ses déchirures la cime Coolidge qui nous domine encore un peu nous paraît terriblement éloignée : aussi repartons-nous sans retard. La brèche qui sépare les deux pointes est profonde d'environ 150 mèt.; mais les rochers décomposés sur lesquels s'effectue le trajet ne demandent qu'un peu d'attention. Le couloir qui descend sur le sommet de la Combe-Froide ne paraît pas impraticable, mais les chutes de pierres y doivent être fréquentes. Enfin à 3 h. 30 min. nous mettons le pied sur la cime Coolidge, dont le point culminant est un peu sur la droite : sous une des pyramides de pierres nous trouvons les cartes de MM. Coolidge, Cust et Swan.

Les nuâges se sont dissipés, et l'air est maintenant d'une transparence merveilleuse; aussi avons-nous une des vues les plus complètes dont j'aie jamais joui dans les Alpes. Les massifs éloignés du Mont-Blanc, de la Tarentaise, de la Maurienne et du Viso se détachent parfaitement, mais nous ne leur donnons qu'un rapide coup d'œil; pour moi, ce qui fait la grandeur d'une vue de montagnes, ce n'est pas le nombre des cimes que l'on compte sur l'horizon; ce sont les précipices que l'on domine et les sommets immédiatement voisins, dont on peut admirer les détails en même temps que les proportions d'ensemble. Aussi mes regards reviennent-ils toujours sur la muraille des Rouies, si peu semblables de ce côté à ce que l'on en voit du glacier du Chardon, et sur le beau groupe formé par le pic des Étages, la Tête de l'Étret et la Tête des Fétoules, avec l'énorme cube rocheux des Écrins, les pics de la Grande-Ruine et

les escarpements de la Meije, à l'arrière-plan. A gauche se dresse la sombre arête de l'Aiguille d'Olan, dépassée par les sommets de l'Aiguille du Plat et des autres montagnes de la Selle; les Arias et la Muzelle, au-dessus du Valjouffrey, n'ont rien perdu de l'imposante grandeur avec laquelle ils nous sont apparus tout à l'heure. Sur la droite, les pointes hérissées du massif de Bonvoisin et la majestueuse croupe du Sirac forment les dignes sentinelles de cette armée de géants qui nous enserre.

On voudrait rester de longues heures à rêver en présence d'un spectacle semblable, baigné dans la chaude lumière d'une après-midi de juillet, et cependant à 4 h. il nous faut dire adieu à la moitié de ces merveilles pour attaquer la descente : elle ne paraît pas du reste devoir être particulièrement effrayante. Nous commençons par obliquer un peu à droite et nous suivons pendant trois quarts d'heure un couloir qui se tient à peu de distance de l'arête, sur le versant des Sellettes; puis le couloir devenant mauvais, nous le traversons et nous en remontons péniblement le flanc gauche pour regagner l'arête. Le parcours de cette dernière n'offre pas de difficultés spéciales jusqu'à l'endroit où elle forme une selle avant une grosse bosse rocheuse : en ce point nous la quittons, et obliquant de nouveau à droite nous descendons directement par un couloir en pente très raide, dont les dix derniers mètres ne peuvent être franchis que par glissade le long de la corde enroulée autour d'une saillie de rocher. Nous voilà sur la neige; mais nos véritables tribulations ne font que commencer. Les pentes du Pic d'Olan sont en effet ceintes de ce côté d'une bergschrund ininterrompue, dont le bord supérieur surplombe de plusieurs mètres le névé en pente douce du haut glacier des Sellettes. L'inclinaison rapidement croissante des quelques mètres de neige molle qui nous en séparent nous empêche de juger de l'état de l'obstacle qu'Estienne et moi voudrions tenter de franchir; mais Gaspard, qui professe une sainte horreur



pour les bergschrunds même les plus inoffensives, s'oppose à ce que l'un de nous soit envoyé en reconnaissance à bout de corde : il nous faut donc remonter un peu dans le rocher et longer en flanc ce dernier jusqu'au point où la crevasse vient toucher la roche. Cette traversée est, je crois, ce que j'ai fait de plus mauvais de ma vie : Gaspard s'y est montré superbe d'adresse et de sang-froid. La roche est presque lisse, d'une inclinaison de 60° environ, et n'offre aux pieds et aux mains que des aspérités absolument insignifiantes : nous sommes promptement obligés d'enlever nos souliers, et c'est avec des précautions infinies qu'il faut procéder à cette opération, ainsi qu'au passage desdits souliers et des piolets. Nous mettons une heure et demie à faire 60 ou 80 mètr. pour arriver au-dessus du point où nous voulons atterrir : une fois là, il faut encore se laisser dévaler d'une vingtaine de mètres, opération extrêmement délicate pour Estienne, le dernier resté, car il a été impossible de trouver la moindre aspérité pour y fixer la corde.

Il est nuit close (8 h. 15 min.) quand nous posons le pied sur le glacier : encore un peu de précaution pendant les premiers pas, puis nous traversons rapidement le névé, à la lueur de la lanterne, et nous allons nous échouer sur le sommet de la grosse moraine de gauche. Une nuit passée à jeun à 3,000 mètres d'altitude, au milieu d'un glacier, sur des pierres anguleuses et sous un froid de plusieurs degrés, est chose trop franchement désagréable pour qu'il soit besoin d'y insister ; aussitôt que le jour commença à se lever, nous nous mîmes en route pour continuer notre descente, et à 9 h. du matin, après nous être un peu réconfortés et reposés à la Lavey, nous arrivions à Saint-Christophe, sous un soleil superbe qui nous faisait ses adieux pour la semaine.

En somme, l'ascension du Pic d'Olan est l'une des plus intéressantes que l'on puisse faire en Oisans ; mais du côté de la Chapelle et surtout jusqu'à ce qu'on ait établi un

refuge dans la vallée de Combe-Froide, elle restera toujours une des plus longues et peut-être des plus difficiles. Du côté de la Lavey au contraire, s'il n'y a pas de verglas et si l'on peut choisir à la montée un point favorable pour traverser la bergschrund, comme l'avaient fait mes deux prédécesseurs, on ne rencontrera que des difficultés modérées, et cela exclusivement pendant les trois dernières heures : la course complète est d'ailleurs infiniment moins longue.

Quant à la véritable cime de l'Olan l'impression de M. Swan, de ses guides et des miens a été de tous points conforme à la mienne : nous ne croyons guère possible de contester la suprématie à la cime Nord, et nous avons estimé la différence de niveau à des chiffres compris entre 5 et 10 mètres.

Le temps, qui m'avait si complètement favorisé pour cette belle course, ne devait pas tarder à me trahir : nous fîmes notre entrée à la Bérarde sous une pluie battante, et c'est à peine si nous pûmes réussir entre deux bourrasques, dans le courant de la semaine, les ascensions classiques du Plaret et des Fétoules. Claude Turc avait pris dans la caravane la place d'Estienne : c'est un excellent porteur qui ne tardera pas à faire un bon guide. Le ciel ne se dégagea que le samedi, et nous en profitâmes pour accomplir la troisième traversée de l'Aiguille du Plat, des Étages à Saint-Christophe, course superbe et d'un intérêt sans cesse varié. Le lundi 25, nous fûmes assez heureux pour atteindre le sommet de la Meije ; mais, deux jours après, des menaces d'orage nous firent encore reculer dans l'ascension des Écrins ; découragé, je me décidai à quitter l'Oisans par la Brèche Giraud-Lézin, qui m'a paru mériter sa mauvaise réputation. Du sommet, l'ascension de l'une ou de l'autre des cimes de la Grande-Ruine n'est plus qu'une promenade facile de 20 ou 30 minutes ; la cime Nord, la moins élevée, avait le mérite d'être restée vierge jusqu'alors, et c'est ce qui nous décida à nous tourner de ce côté : nous n'eûmes d'ailleurs pas à nous en

repentir, car les nuages, en se déchirant par intervalles, nous ménagèrent les échappées de vue les plus surprenantes sur l'abîme du glacier des Cavales, dominé par la majestueuse muraille du pic Gaspard.

Je ne puis quitter le Dauphiné sans apporter mon modeste tribut d'éloges au nouveau *Guide* de MM. Coolidge, Duhamel et Perrin; j'ai pu en vérifier en toute occasion la scrupuleuse exactitude.

### LE CERVIN

L'ascension de la Meije avait augmenté la tentation qu'avait toujours exercée sur moi le versant italien du Cervin. J'avais entendu dire en Oisans que MM. Rey et Sella, après être montés à la première de ces montagnes, n'avaient pas cru pouvoir mieux la comparer qu'au Cervin, attaqué du côté de l'Italie et sans cordes fixes : j'étais curieux de juger par moi-même de la ressemblance. Ce qui ajoutait encore à l'attrait de l'entreprise, c'est que cette ascension avait cessé d'être banale depuis quelques années, les éboulements, ou, pour parler le langage des guides, les catastrophes ayant entièrement détérioré le chemin habituellement suivi. Peu de jours avant mon arrivée, une caravane italienne avait consacré une semaine à explorer la route et à replacer quelques cordes, et je devais constater par le registre de la cabane que le géant avait été enfin dompté une fois de plus par M. Pigozzi, président d'une des Sections du Club Alpin Italien.

Le touriste qui remonte la belle vallée de Val Tournanche éprouve presque une désillusion au moment où se découvre le Cervin : il aperçoit au fond de la vallée, à côté de la profonde dépression du Fürggenjoch et du Théodule, une haute paroi rocheuse zébrée de quelques rares traînées de neige, qui dresse fièrement vers le ciel une double tête

arrondie ; mais la situation de cette pointe, en retrait derrière deux arêtes qui descendent obliquement vers le spectateur, et écrasée par le massif contrefort du Pic Tyndall, nuit à l'effet de hauteur, et l'on ne peut guère s'empêcher de regretter la fantastique pyramide qui semble toujours prête à s'écrouler sur Zermatt. Mais si l'admiration de l'artiste ne va pas sans quelque arrière-pensée, le grimpeur au contraire se sent tout de suite attiré vers cette belle muraille, au milieu de laquelle les hautes cheminées verticales et les rochers abrupts se marquent si bien en larges ombres noires sous les rayons du soleil d'été. Aussi mon cœur battait-il d'impatience, le 4 août à 8 h. du soir, au moment où je franchissais le seuil de l'hôtel Giomein, suivi de Jean Carrel et de Pierre Gaspard, qui voulait terminer dignement sa campagne avec moi.

J'aurais désiré partir au milieu de la nuit pour essayer d'arriver au sommet le jour même et de redescendre coucher à la cabane ; mais à minuit la vallée est pleine de brouillard, et les guides peu disposés à tenter une marche qu'ils déclarent trop longue : force m'est donc d'attendre au matin, avec la crainte de voir le temps se gâter le lendemain et nous ôter la possibilité d'achever notre course. Cette fois, heureusement, mes terreurs devaient être vaines. A 6 h. nous nous mettons en marche : je conseillerai à ceux qui me suivront de ne partir qu'à 9 h. du matin ; ils arriveront encore au gîte bien avant le coucher du soleil.

La montée du Breuil à la cabane du Cervin n'offre pas la plus légère difficulté sur les trois premiers quarts du parcours : après avoir traversé le torrent, on gravit des pentes gazonnées jusqu'à trois ou quatre misérables chalets, et l'on s'élève ensuite directement vers la Tête du Lion, d'abord par des rochers solides et peu inclinés, sur lesquels on peut marcher sans presque regarder à ses pieds, comme nous le constaterons le lendemain soir, puis par de bons névés de pente modérée. Lorsqu'on se trouve à peu près

au niveau du col du Lion, il ne reste plus, pour atteindre ce point, qu'à suivre en corniche la base du rocher, au-dessus du bord supérieur du névé : le passage n'est délicat que pendant l'espace d'un quart d'heure.

Arrivés au col, nous nous blottissons dans un creux de rocher pour éviter un accident semblable à celui dont le plus jeune des fils Carrel a été récemment victime : une pierre tombée des flancs du Lion lui a cassé un bras. Nous pouvons jouir à notre aise d'une vue qui à elle seule nous récompenserait déjà de nos peines. A nos pieds un vertigineux couloir de neige s'abîme sur le glacier de Zmutt, et en face se dresse la longue paroi de la Wandfluh ; l'arête de la Dent-Blanche, dentelée d'étincelantes corniches de glace, sa haute muraille noire sillonnée de couloirs neigeux, sont d'un effet véritablement saisissant ; je reste longtemps en extase devant cette superbe montagne, et je regrette plus vivement que jamais le temps déjà perdu, qui me force à la rayer de mon programme. Les trois belles pyramides du Gabelhorn, du Rothhorn et du Weisshorn passent presque inaperçues en présence de leur majestueuse voisine.

Il faut pourtant s'arracher à ce spectacle que nous retrouverons d'ailleurs bientôt, et nous reportons nos regards sur l'escarpement qui nous reste à gravir : l'énorme tête du Pic Tyndall, largement cravaté de neige, nous cache le sommet du Cervin, et sur l'arête qui en descend, à 200 mètr. environ au-dessus de nous, nous voyons se profiler la nouvelle cabane ; la vieille était située beaucoup plus haut, auprès de la Cravate. Carrel est inquiet : il regarde obstinément le rocher et craint de ne pas trouver dans les cheminiées les cordes nécessaires ; je mets fin à ses récriminations prématurées en lui disant que le seul moyen d'être fixé est d'y aller voir, et nous reprenons notre marche. Le piolet ne sera plus guère utile d'ici au sommet, et je me débarrasse du mien, qui attendra notre retour sous un gros rocher. Après quelques éboulis interrompus par de petites

barres rocheuses, vient une grande dalle unie et fissurée qui n'a heureusement qu'une inclinaison tout à fait modérée. Nous obliquons ensuite un peu à droite, et nous arrivons à la première grande cheminée. La corde est à sa place : c'est une grosse corde à nœuds, d'un emploi aussi commode que sûr. D'ailleurs, bien que la verticalité soit complète et que les appuis pour les mains et les pieds soient assez rares, on peut monter sans s'aider de la corde ; la descente seule serait longue et dangereuse, à cause de la difficulté de voir au-dessous de soi les anfractuosités où l'on pourra loger ses pieds. Un autre désagrément du passage, c'est que la hauteur est trop considérable pour permettre d'attendre que le premier soit en lieu sûr avant de se risquer soi-même.

Au-dessus de ce point, les rochers sont d'un parcours relativement facile ; nous escaladons encore une seconde cheminée, moins verticale et moins haute que la première, et, bientôt, vers 2 h. du soir, revenant un peu sur notre gauche, nous retrouvons l'arête et arrivons à la cabane, établie directement au-dessus du glacier de Zmutt, en face du cirque formé par la Dent d'Hérens, la Tête-Blanche et la Dent-Blanche. Le site est si beau, le temps si radieux et ma joie si profonde, que les heures s'écoulaient sans que je songe à m'ennuyer ni même à prendre une part active aux préparatifs d'un festin succulent ; le froid seul m'arrache à ma rêverie, au moment où les ombres s'allongent sur le glacier et où les rayons dorés du soleil couchant se noient dans la brume bleuâtre qui monte des plaines de l'Italie.

La nuit fut très belle, mais excessivement froide, ce qui ne pouvait pas nous surprendre à une altitude voisine de 4,100 mètr. Les quelques couvertures et peaux de mouton du refuge ne suffisaient pas à nous réchauffer, et nous n'avions plus de bois pour entretenir le feu ; aussi la planche nue du lit de camp me parut-elle un peu dure. Vers 4 h. nous voulons sortir, mais le froid est tellement vif que je me hâte de

rentrer : nous décidons d'attendre que le soleil ait un peu réchauffé l'atmosphère et fondu le verglas. Malheureusement, il se lève juste derrière le Pic Tyndall, et nous ne pourrons profiter de sa chaleur avant d'être arrivés en ce point.

A 5 h. 15 min. le départ s'effectue en bon ordre. On monte d'abord à droite de la cabane pour traverser en écharpe la pente de la montagne, au-dessous de deux grosses têtes rocheuses : il y a dans ce trajet plusieurs passages qui réclament de l'attention, mais ils sont munis de cordes et ne présentent aucune difficulté spéciale. On regagne l'arête au moyen d'une grande cheminée verticale : elle est plus haute encore que celle située au-dessous de la cabane, mais les saillies m'ont paru plus faciles à trouver à la descente, et la corde fixe y serait peut-être moins indispensable.

Nous suivons ensuite l'arête sans nous écarter de plus de quelques mètres à droite ou à gauche, marchant tantôt sur des rochers décomposés, tantôt sur de petites pentes de neige. Enfin, les doigts transis par le froid, nous arrivons sur le pic Tyndall où nous prenons un délicieux bain de soleil, bien abrités du vent du Nord sur le versant Sud-Est de la montagne. Nous y laissons les provisions après y avoir fait une large brèche, et nous repartons, bien réchauffés et pleins d'espoir. Nous avons à suivre une petite crête assez aiguë, interrompue par deux ou trois bosses rocheuses, avant d'arriver au pied du double pic terminal du Cervin ; là il s'agit de choisir entre l'ancienne route, menant au sommet italien, et la nouvelle, qui monte directement à la cime visible de Zermatt. L'échelle et les cordes de la première, qui ont été enlevées par les éboulements des années précédentes, ne semblent pas avoir été remplacées, et nous nous décidons pour la seconde. Nous longeons donc sur notre droite la base du pic italien, que nous contournons : les corniches ne sont pas toujours très larges, mais les vraies difficultés ne commencent qu'un peu avant le moment où

l'on aborde le grand couloir descendant del'échancrure qui sépare les deux sommets. En ce point les chutes de pierres et de glaçons se succèdent presque sans interruption, et il faut avoir soin de bien s'abriter sous le rocher surplombant qui forme auvent au-dessus du passage. Le plus mauvais pas est celui qu'on a à faire pour mettre le pied dans le couloir lui-même; il n'y a là qu'une seule saillie sur laquelle on puisse passer, et elle est beaucoup trop éloignée de celle qu'on doit quitter pour l'agrément des jambes de longueur modeste. Ce passage est en même temps celui qu'on aurait le plus d'intérêt à franchir vite pour se garer des pierres; un sifflement aigu que j'entendis à mon oreille, pendant que Carrel grimpait au-dessus de moi, me fit, je l'avoue, frissonner légèrement. Il est donc probable qu'une corde aura été placée en ce point depuis notre ascension : elle serait plus utile que la plupart des autres.

La corde fixe allait presque du couloir au sommet, mais son origine se trouvait encore à une dizaine de mètres au-dessus de nous ; il fallut donc remonter jusque-là par le couloir, qui n'est pas d'une escalade très facile. Une fois arrivés à la corde, nous étions au bout de nos peines : elle n'est d'ailleurs réellement nécessaire que pour les premiers pas, c'est-à-dire pour la traversée en flanc de la paroi gauche du couloir, où la roche est lisse et fortement verglassée. A partir du moment où l'on reprend l'ascension directe, les difficultés diminuent beaucoup. Aussi ne tardons-nous pas à laisser la voie libre à une caravane de touristes anglais, qui attendaient notre arrivée pour s'engager dans la descente, sous la conduite de Bick et de Joseph Maquignaz. Encore quelques mètres sur une arête neigeuse, et nous voilà sur la cime de ce Cervin tant convoité. Il est 11 h. 30 min. ; nous avons donc mis, depuis la cabane, environ six heures et quart, dont trois quarts d'heure d'arrêt.

La vue dont on jouit du haut du Cervin a été trop souvent décrite pour que j'en parle ; le temps était superbe et



j'étais vraiment bien dédommagé de mes échecs des jours précédents. Nous dominons presque toutes les cimes que nous admirions en montant et, du côté du Nord-Est, tout un autre monde de neiges et de rochers s'est brusquement dévoilé. Ce qu'il y a de plus saisissant, c'est la vue de l'immense plaine doucement ondulée du glacier de Gorner, avec les cataractes que lui envoient le Mont-Rose, le Lyskamm et le Breithorn, et, à son autre extrémité, les bois et les prairies de la riante vallée de Zermatt que viennent lécher ses vagues de glace. Je salue aussi de bon cœur les cimes aimées des Alpes Bernoises, et le Mont-Blanc lui-même, au milieu de son cortège d'aiguilles, nous apparaît si beau et si majestueux que je lui pardonne de m'avoir nargué peu de jours auparavant.

Nous avons une longue course à fournir pour rentrer au Breuil, mais la caravane qui nous précède n'est pas encore arrivée au bout du câble. A midi 30 min., nos appels ne recevant plus de réponse, nous disons adieu à ce versant de Zermatt avec lequel le manque de temps m'empêche de faire connaissance, et nous reprenons notre route du matin. La descente n'est d'ailleurs marquée par aucun autre incident que les fréquents arrêts que nous impose la présence de nos devanciers. Il est 6 h. passées quand nous ouvrons la porte de la cabane. Elle est déjà occupée par deux caravanes, sans compter celle qui redescend avec nous : une nuit passée dans ces conditions serait intolérable, et d'ailleurs je tiens absolument à ne pas perdre un instant. Nous repartons donc immédiatement et nous dévalons avec rapidité sur les rochers et le long des cheminées. Sur la plaque lisse, une alerte se produit : tout un morceau de montagne se détache au-dessus de nos têtes et une avalanche de pierres balaie la roche à 2 mètr. de nous. On entend des craquements précurseurs d'une nouvelle catastrophe, qui pourrait bien être plus forte que la première, mais il n'y a pas à reculer : nous traversons au plus vite le perfide

rocher en nous garant des pierres isolées qui continuent à tomber, et nous arrivons sans encombre sur les éboulis du versant italien, à l'abri des avalanches qui grondent sur la crête et se précipitent sur le glacier de Zmutt.

Nous dépassons bientôt le col et profitons de la fin du jour pour franchir la mauvaise corniche qui contourne la base du Lion. Enfin nous atteignons les névés en pente douce qui descendent vers la vallée. Il fait presque nuit, mais la neige n'est pas encore durcie, et nous nous laissons glisser rapidement. Nous retrouvons heureusement nos faciles rochers de la veille, mais l'obscurité nous oblige à marcher très lentement. Carrel commence à se démoraliser; il fait dix pas en courant comme un chamois, au risque de me faire trébucher, puis il se plante sur ses jambes, regarde dans le noir et se lamente en s'apercevant qu'il ne voit rien. Il nous fait pourtant retrouver assez habilement un petit couloir dont nous avons perdu le souvenir; mais bientôt les incertitudes recommencent. Enfin, au moment où Pierre lui-même, découragé, demande instamment le bivouac dont je ne veux à aucun prix, nous retombons sur le sentier, et un instant après nous prenons pied sur le gazon. A 11 h. 30 min., nous réveillons l'hôtelier du Breuil pour aller jouir d'un repos mérité.

En somme, l'ascension du Cervin, par le côté italien, m'a paru plus longue que celle de la Meije, mais la présence d'un refuge aussi élevé que la cabane du Club la place dans des conditions bien différentes. Les difficultés ne commencent qu'à partir du col du Lion. Elles sont d'ailleurs d'un tout autre ordre, car l'impression de vertige, si à craindre sur la muraille à pic de la Meije, ne peut guère ici entrer en ligne de compte. On n'a pas, à proprement parler, de précipices à ses pieds, et en aucun point on n'éprouvera la sensation du vide comme au Pas du Chat ou surtout au Chapeau de Capucin. En revanche deux des chemins à escalader sont plus hautes et plus complètement

verticales qu'aucune de celles qu'on rencontre sur la Meije, et leur descente sans corde fixe serait, pour le dernier de la bande, une opération assez émouvante; la traversée du grand couloir de la fin paraîtra également fort délicate à tous ceux qui y trouveront du verglas. Dans tous les cas, cette ascension restera une des plus intéressantes que j'aie pu faire, et je crois que si on la combine avec la descente par le versant de Zermatt, on aura accompli une des trois ou quatre courses les plus grandioses des Alpes entières.

### LE PIZ BERNINA

L'ascension du Piz Bernina par le glacier de Morteratsch est aujourd'hui à la portée du premier novice venu, et, tout en ayant pour principal objectif la superbe vue d'ensemble dont on jouit du sommet du pic sur le massif tout entier, j'étais fort désireux de varier un peu mon itinéraire en effectuant la montée par un chemin moins bien connu. Je résolus donc de me rendre à tout hasard sur le glacier de Roseg, me réservant de me décider au dernier moment pour l'arête Nord et la Bernina-Scharte ou pour une tentative directe par le fond du glacier de Tschierva.

J'avais fait venir à Sils deux excellents guides de l'Ortler, Aloïs Kuntner et Georg Pichler, que M. Julius Meurer, de passage à Sulden, avait bien voulu me choisir lui-même, et avec lesquels je comptais aller ensuite faire connaissance avec la Königsspitze ou l'Ortler. Le 9 août, dans la matinée, nous nous trouvions au rendez-vous indiqué, et à 1 h. de l'après-midi nous partions pour la Mortelhütte par la Fuorcla da Fex Roseg. Le trajet est extrêmement court et de la dernière facilité : il est d'ailleurs intéressant, car si les montagnes du Val de Fex sont lourdes et uniformes, il n'en est pas de même de la Bernina ni surtout du Roseg vu du haut du col : l'arête neigeuse qui termine la blanche

calotte du Roseg est l'une des plus gracieuses qu'on puisse voir. Du reste, ces belles arêtes aux molles ondulations m'ont paru être le principal charme du massif; aucun des pics n'a la sublime hardiesse des cimes du Dauphiné ou de la Suisse occidentale : ils sont écrasés par la trop grande altitude du plateau sur lequel ils reposent, et ce qui fait la beauté des deux bassins du Morteratsch et du Roseg, c'est l'é�incelante draperie de glace dont les plis vont recouvrir presque tous les sommets eux-mêmes.

A 6 h. du soir, en arrivant à la cabane, nous la trouvons occupée par diverses caravanes à destination des cols et sommets voisins. Il sera évidemment impossible de dormir en aussi nombreuse société sur un lit de camp de quelques mètres de large : mieux vaut descendre plus bas à l'hôtel du glacier. Nos compagnons d'un instant nous adressent quelques souhaits de bonne chance légèrement ironiques en apprenant quels sont nos projets, car la route de la Bernina-Scharte, qui n'avait encore été, je crois, suivie que par les D<sup>rs</sup> Güssfeldt et Schulz, jouit à Pontresina, et même auprès d'alpinistes sérieux, d'une réputation de difficulté qui m'a paru exagérée.

A 2 h. 15 min. du matin nous nous mettons en marche dans la direction des chalets de Misaun : les moraines du glacier de Tschierva sont bientôt dépassées, et nous nous engageons au milieu des crevasses de la branche qui descend de la Fuorcla Prievlusa, entre le Morteratsch et le Pizzo Bianco. La pente est raide, et les crampons tyroliens (*Steigeisen*), avec lesquels mes guides me font faire connaissance, me sont bientôt d'un grand secours pour tenir bon sans qu'il y ait de marches taillées. Certains de nos collègues des clubs alpins ont parlé d'un long apprentissage que nécessiterait l'emploi de ces ustensiles; il m'a semblé qu'il suffisait de se pénétrer de ce principe fondamental qu'avec les crampons on doit poser le pied franchement à plat suivant la pente au lieu de chercher comme

d'habitude à entailler la neige ou la glace avec le tranchant de la semelle. Bien entendu, il faut des crampons en deux pièces articulées et prenant bien la semelle : autant ceux de l'Ortler m'ont paru commodes, autant je me suis trouvé mal sur ceux des guides de Kals, espèces de patins rigides qui tournent sous le pied et sur lesquels on ne peut se tenir qu'en équilibre tout à fait instable.

A 7 h. 20 min. nous sommes sur la brèche, où nous faisons une longue halte au soleil, devant le superbe panorama du glacier de Morteratsch. Le sommet du Pizzo Bianco nous apparaît au bout d'une longue arête neigeuse, dont nous sépare encore une large bosse rocheuse. Les guides de l'Ortler, d'une hardiesse et d'une énergie peu communes sur la glace, ont une crainte instinctive de tout ce qui est rocher ; la chose tient peut-être au peu de solidité de leurs roches calcaires, qui leur a communiqué l'habitude irraisonnée de donner partout et en toute occasion la préférence à la neige : les circonstances ont amené chez les guides de l'Oisans le défaut inverse. Ici nous n'avons pas le choix, et quelques petits escarpements d'aspect inoffensif inspirent des craintes sérieuses à mes bons Tyroliens. Heureusement cette impression ne les empêche pas de marcher courageusement à l'assaut, et ils sont agréablement surpris d'avoir à constater avec moi qu'il n'y a là aucune difficulté sérieuse. Après avoir attaqué le rocher un peu à droite de l'arête, nous repassons sur l'autre versant et traversons horizontalement la montagne au-dessous de la bosse ; bientôt nous mettons le pied sur la selle suivante. A partir de ce moment et jusqu'au sommet du Pizzo Bianco, nous ne quittons plus l'arête de neige et de glace, dont la pente est fort raide par endroits, et dont la crête tranchante domine de chaque côté de respectables précipices ; aussi marchons-nous avec une sage prudence, taillant sous un vent glacial bon nombre de centaines de marches. Sans nos crampons qui nous permettaient de nous contenter de légères encoches, nous

n'aurions pas vu le bout de ce fastidieux trajet, qui ne nous a pas demandé moins de deux heures et demie.

Le sommet du Pizzo Bianco est séparé de la cime du Piz Bernina par la Bernina-Scharte, au delà de laquelle s'élève encore une première grosse tour. Les rochers qui la constituent ainsi que toute cette partie de l'arête sont fortement désagrégés et couverts de verglas ou même de glace; il faut donc beaucoup d'attention pour assurer chaque fois son pied, mais il n'y a là en somme, à mon sens, aucune difficulté exceptionnelle, et je ne comprends pas qu'un grimpeur tel que Cordier, lors de la première ascension du Pizzo Bianco (appelé par lui bien malencontreusement Monte Rosso di Tschierva), ait pu parler de l'abîme infranchissable qui le séparait du Piz Bernina (*Annuaire* 1876), impression qui semblerait d'ailleurs presque partagée par le Dr Güssfeldt lui-même, à en croire une phrase de l'*Alpine Journal* (vol. XII, page 180). La vérité est qu'une demi-heure nous suffit pour voir le fond de cet abîme : nous traversâmes ensuite en écharpe la face Ouest de la première tour rocheuse, et c'est là que se présentèrent les plus sérieuses difficultés, à cause de l'épaisse couche de glace noire qui recouvrait des pierres toujours prêtes à descendre sur le glacier de Tschierva. Une fois dans le petit couloir qui précède immédiatement le pic lui-même, nous reprîmes l'ascension directe entre la glace et la roche jusqu'à l'échancrure où il prend son origine; dix minutes d'escalade sur les rochers de l'arête nous amenèrent enfin au sommet. Il était 1 h. 50 min., et la facilité du succès nous aurait presque inspiré des doutes sur le nom de notre montagne si notre situation nettement dominante et la vue des centaines de cartes pressées dans les bouteilles vides avaient pu le permettre.

Le temps est resté splendide, bien qu'un peu brumeux sur l'Italie, et nous admirons à notre aise le panorama de la Haute-Engadine. Les sombres pyramides de la chaîne de

la rive gauche de l'Inn font mieux sentir encore la douce majesté des larges vallées de glace qui nous entourent ; l'œil se repose sur les coupoles immaculées du Cambrena, du Palü, du Zupo, du Roseg, sans pouvoir dire laquelle est la plus éblouissante : seule la Disgrazia dresse d'un jet ses puissants escarpements au-dessus des profondeurs du Val Malenco.

Nous quittons le sommet à 2 h. 15 min., suivant les traces d'une caravane que nous y avons vue de loin dans la matinée. L'inclinaison de l'arête qui conduit au glacier est assez forte et la roche est peu solide, mais il y a presque partout de véritables marches creusées dans la neige et un sentier parfaitement reconnaissable au milieu des rochers ; aussi arrivons-nous sans difficulté à la bergschrund, dont le pont veut bien supporter notre poids.

Après avoir cheminé obliquement jusqu'au pied même du col de Crastaguzza, nous revenons franchement sur la gauche et commençons à descendre les pentes de neige de la Bellavista. La traversée de quelques larges crevasses nous retarde un peu, mais nous ne voulons pas rester longtemps exposés aux avalanches des murailles qui nous dominent encore, et nous ne commençons à respirer qu'en arrivant au niveau des rochers de la Fortezza. C'est par les pentes de neige qui séparent ces derniers des séracs du Labyrinthe que nous achevons notre descente, non sans nous arrêter souvent pour admirer ce magnifique chaos de glaces, dominé par la pyramide sur laquelle nous nous trouvions tout à l'heure. A 6 h. nous poussons la porte de la Bovalhütte, et après nous y être reposés durant trois quarts d'heure, nous repartons pour l'hôtel du Morteratsch que nous atteignons à 8 h. 15 min. Je ne saurais assez louer l'entrain et la complaisance de mes excellents guides ; ce sont des qualités qui pour moi décuplent le prix des autres, et c'est grâce à elles que j'ai pu entreprendre et réussir une des premières courses du massif avec deux jeunes

guides qui n'y avaient jamais mis les pieds plus que moi.

Nous avons formé le projet d'accomplir encore ensemble, pour mon entrée dans le Tirol, la plus belle ascension du groupe de l'Ortler, la traversée en col de la Königsspitze, du Payerjoch au Königsjoch, course faite une fois déjà par MM. Meurer et Pallavicini. Aussi, après avoir gagné Bormio le 11 par le Passo Fieno et le col de Foscagno, nous allons le 12 coucher à la Capanna Milano, au fond du sauvage Val Zebrù et au pied des murailles en ruines de la Thurwieserspitze et de la Königsspitze. Malheureusement le 13 à 3 h. du matin le temps était complètement brouillé ; impossible de monter à la Königsspitze ; impossible même d'attaquer l'Ortler par le Hochjoch. Il fallut nous résigner, à 4 h. 45 min., à gagner Trafoi par le Thurwieserjoch ; comme consolation nous pûmes gravir en passant la Thurwieserspitze, qui malgré son altitude modeste (3,670 mètr.) est une des mieux classées par ordre de difficulté. L'arête de neige qui monte du col à la cime est en effet des plus vertigineuses, mais sur mes instances les guides se décidèrent à la quitter bientôt pour passer sur le rocher, qui ne présentait pas de difficulté : grâce à cette légère modification apportée à l'itinéraire habituel, l'aller et le retour à partir du col ne nous prirent qu'une heure et demie, en y comprenant un quart d'heure d'arrêt au sommet. La vue était en partie voilée, mais encore superbe sur l'Ortler, le glacier de Trafoi, la Trafoier Eiswand et le Cristallo : les innombrables lacets de la route du Stelvio produisaient le plus curieux effet. Nous étions si peu fatigués à 10 h., en arrivant sur la partie inférieure du glacier, que je voulais entraîner encore les guides à l'assaut de la grande muraille de l'Ortler (la Hintere Wand) ; mais Pichler nous rappela au vulgaire bon sens en nous montrant le ciel menaçant. Les événements lui donnèrent raison, car nous fûmes surpris par l'orage après avoir dépassé le petit refuge du Bergli et avant même d'avoir atteint Trafoi. Je continuai



seul ma route vers la vallée, et deux jours après je terminais ma campagne alpestre en allant de Kals à Brück par le Glockner et la Pfandelscharte. Grâce aux innombrables refuges du Club et aux améliorations de toute sorte, on peut dire que maintenant l'ascension du Gross-Glockner dans des circonstances normales est devenue une véritable promenade : nous nous y trouvions au moins quinze, tant guides que touristes, et de tous j'étais le seul qui fût en possession d'un piolet.

Comme rapide impression d'ensemble, le massif des Tauern m'a paru inférieur à tous ceux que j'avais parcourus auparavant : les montagnes y sont trop régulières de forme et trop peu abruptes, et la vue du glacier de Pasterze est seule véritablement grandiose et originale. Toutefois les facilités de voyage y sont telles et les prix si modérés, que tout le monde se félicitera d'y avoir consacré quelques jours et que beaucoup s'en iront comme moi avec le désir d'y revenir.

J. MAITRE,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

---

## IX

### UNE EXCURSION

## AU COL DU CRACHET

(HAUTES-ALPES)

(2,500 MÈTRES D'ALTITUDE)

Par une belle matinée du mois d'août, et à peine si le soleil levant dorait le sommet des hautes montagnes voisines (car il était tout au plus 4 h.), un groupe d'hommes, de divers âges, se formait à cette entrée de la ville d'Embrun que l'on appelait naguère *Porte de Briançon*, alors que la ville avait encore sa belle ceinture de fortifications, œuvre remarquable de Vauban, récemment détruite. Tous avaient l'air résolu, étaient fortement chaussés, guêtrés, munis de grands bâtons ferrés, le sac au dos ou, tout au moins, portaient une gourde au côté. C'étaient MM. Guigues père, le dessinateur, l'artiste embrunais, Gandoult, Augier, Étienne Guigues et Gouget, membres du C. A. F. (Section d'Embrun), accompagnés de dilettanti d'alpinisme, MM. Baratier, Chapuzet et Clément Guigues. Ils avaient projeté, pour ce jour-là, une excursion au col du Crachet, dépression ou fracture de la crête de l'Eyssina (2,500 mètr. environ *suprà mare*) mettant en communication les vallées de la Durance et de l'Ubaye (cette dernière dans les Basses-

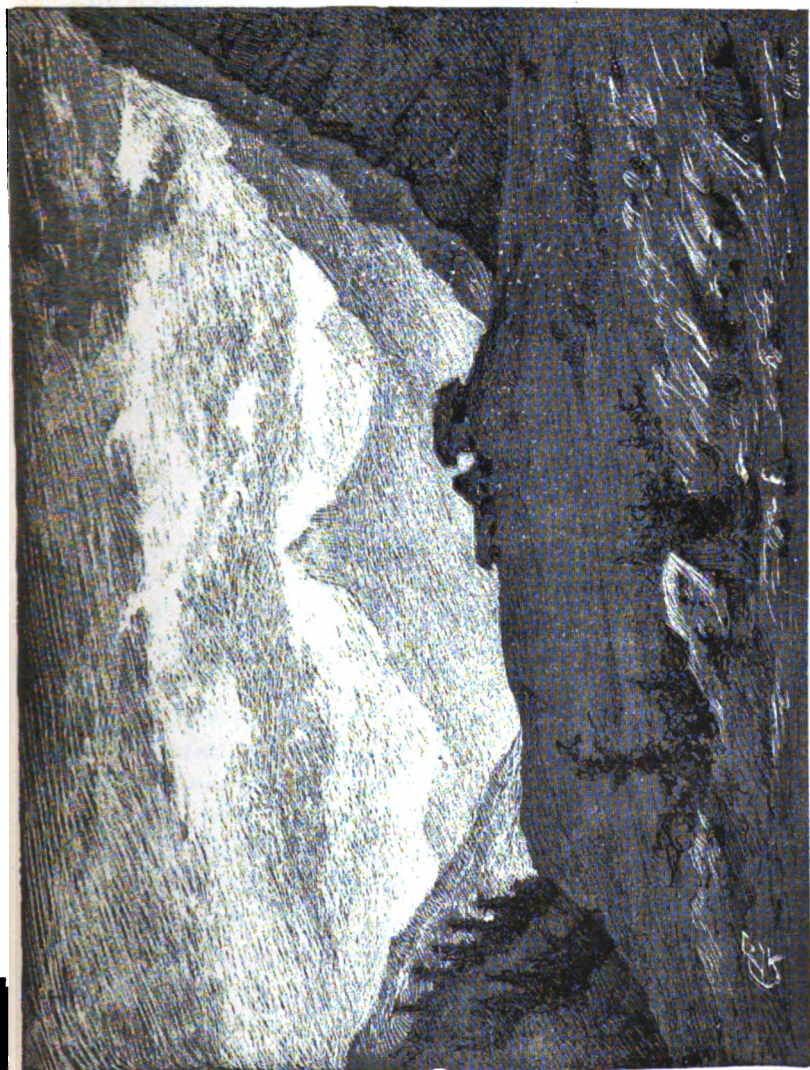
Alpes), passage pénible, mais d'où l'on jouit, *dit-on*, d'un très beau coup d'œil. On verra plus loin la signification de ces mots restrictifs : « dit-on ». Un mulet chargé de vivres et son conducteur ne tardèrent pas à se joindre à la petite troupe qui, ainsi complétée, se mit aussitôt en marche pour le vallon de Crévoux, au fond duquel se trouvait le col à atteindre.

En descendant, par une belle route, vers la Durance, rivière que domine Embrun et dont le cours torrentiel baignait même tout à fait autrefois la base du roc à pic (formé d'alluvions très anciennes et compactes) sur lequel est si pittoresquement assise la ville, franchissant le *Pont-Neuf*, passant devant la fabrique de draps de MM. Bonniard, une des industries de la localité, nous arrivons en trente-cinq minutes au confluent du torrent de Crévoux avec la Durance, c'est-à-dire à l'entrée même du vallon dans lequel nous devons nous engager, et qu'il s'agit de remonter entièrement. Plusieurs chemins s'offrent à nous pour y pénétrer; nous nous décidons bien vite pour le plus ardu, mais aussi le moins long, et grimpons la côte, assez raide, *des Celliers*, qui tire son nom d'une agglomération unique de cuveries et de caves existant à sa partie supérieure et appartenant aux habitants de Crévoux, qui ne peuvent cultiver que sur ce revers, cependant exposé presque au Nord, quelques vignes dont ils déposent là les produits bruts, la vendange, qu'il serait trop pénible et onéreux de transporter tels jusqu'aux divers hameaux composant la commune. Cet amas de constructions inhabitées, dans lequel on rencontre rarement quelqu'un par conséquent, et qui produit, dès lors, un très singulier effet sur les voyageurs, une fois passé, nous n'avons plus qu'à suivre un chemin assez bon, du moins pendant longtemps, longeant tantôt une rive, tantôt l'autre, mais presque toujours la droite, du torrent de Crévoux. Nous avons d'un côté, à notre gauche, les flancs escarpés et, un peu plus loin, abrupts, du versant Sud-Ouest de la mon-

tagne d'Orel, jadis boisés, actuellement presque complètement dénudés et se désagrégeant, s'écroulant au contact maintenant immédiat des influences atmosphériques; lentement, il est vrai, mais d'une façon continue, fatale désormais. Du côté opposé, nous découvrons un site absolument différent du précédent, des pentes aussi douces qu'elles peuvent l'être dans les Hautes-Alpes et sur lesquelles alternent des prés remplis de fleurs alpestres curieuses et de vertes et belles forêts de mélèzes, couronnées de grands rochers émergeant. Un paysage gracieux contraste donc ici avec de sévères aspects; il y en a pour tous les goûts.

Après avoir laissé derrière nous le joli petit village de Villars-Saint-André, et salué, au passage, deux belles *demoiselles* taillées, en grande partie, par les pluies, dans un gisement de boues glaciaires et comme l'on en rencontre fréquemment dans ce pays, nous franchissons le torrent et nous arrêtons quelques instants pour admirer le fracas très beau, mais un peu étourdissant, d'eaux abondantes et limpides, se précipitant sur des blocs de pierre assez volumineux. Nous revenons sur la rive droite par un pont de bois d'une facture originale, puis, non loin de là, comme il est déjà 7 h., bien que nous n'ayons encore parcouru qu'un petit nombre de kilomètres (huit, tout au plus), et que les appétits sont éveillés, nous faisons une halte dont ne doit pas se plaindre notre porteur de victuailles, puisque nous commençons ainsi à diminuer sensiblement le fardeau bien lourd de pâtés, gigots, flacons et *autres harnois de gueule*, comme disait Rabelais, docteur en telle matière, accumulés sur le dos du pauvre animal, auquel, d'ailleurs, une large tranche de pain est généreusement octroyée.

Promptement restaurés, nous ne tardons pas à nous remettre sur pied, et sans laisser à notre artiste, à son grand regret comme au nôtre également, le temps de *croquer* l'oasis (Champrond) au-dessous de laquelle nous étions, car notre objectif est encore bien loin, nous nous achemi-



I.a Chalp, dessin de M. E. Guigues, d'après nature.



nous, aussi rapidement que possible, sur *Praveyral*, que nous atteignons une heure après.

Partis de 870 mètr. d'altitude, nous voici à peu près à 1,500 ; mais le soleil a monté aussi à l'horizon et, en ce moment, il fait chaud et soif ; nos gourdes s'en aperçoivent à la vigueur de l'accolade qu'elles reçoivent, dans un arrêt de quelques minutes bien nécessaire, et que nous nous accordons.

A *Praveyral*, dont on comprend l'étymologie en considérant les beaux *prés-bois* si verts existant en face, sur le bord opposé du torrent, le vallon, déjà fort étroit, se resserre encore, au point que vis-à-vis *l'Église*, c'est-à-dire le hameau chef-lieu, il n'y a plus place que pour le chemin que nous parcourons et le lit du torrent.

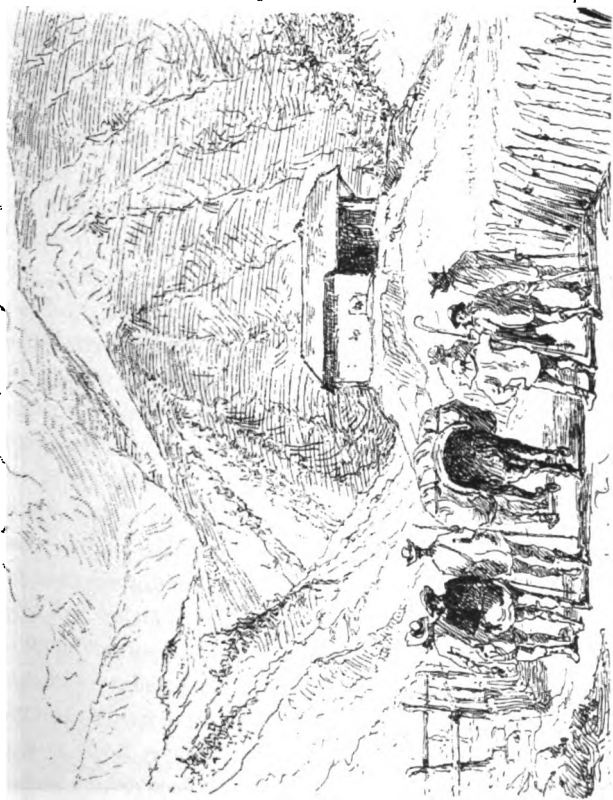
Deux autres particularités nous frappent, en outre, ici. La première est une *faille* très prononcée, car des bancs de grès à nummulites, fortement redressés, sont là, vis-à-vis, à quelques mètres seulement, d'une belle masse de calcaire liasien blanchâtre, dont la stratification est demeurée, elle, parfaitement horizontale. Évidemment, dans un sol bouleversé, tourmenté, comme celui des Hautes-Alpes, par de formidables soulèvements ou les effets d'eaux, au volume desquelles la pente de terrain donne, de plus, une force considérable, des dislocations de la croûte terrestre sont visibles presque à chaque pas, les couches sont loin d'être partout à leur place, c'est-à-dire à des hauteurs correspondantes, superposées dans leur ordre naturel de formation : depuis un grand moment déjà, nous observions cette même discordance d'étages géologiques, mais nous en avons rarement vu d'aussi caractérisée que dans la gorge où nous nous trouvons.

Tout près et au-dessus de l'église est un monticule conique, sur lequel nous remarquons des restes de murailles englobant, en partie, le mamelon. On nous dit que ces ruines sont celles d'un ancien château appartenant, autre-

fois, aux archevêques d'Embrun et où ces seigneurs venaient souvent passer l'été, et rédiger, dans la retraite, leurs mandements et ordonnances.

Du hameau de l'église à celui de *la Chalp* (altitude 1,670 mèt.), la distance n'est pas longue, 1,100 à 1,200 mèt.; mais le chemin devient mauvais et a une forte rampe, de sorte que nous décidons de faire une pause nouvelle près des dernières maisons, et d'une de ces fontaines, si bonnes, si fraîches, que l'on rencontre souvent dans ces parages; celle-ci a un tel charme que nous la quittons à grand'peine pour prendre, un peu plus loin et à gauche du village, un véritable sentier de chèvres conduisant à une sorte de plateau, d'où il n'y aura plus qu'à s'élancer au col, but de nos efforts et qui est proche, nous assure-t-on. On gravit lentement et tout égrenés le raidillon en question, tracé dans des pierres roulantes et des broussailles, de sorte que 11 h. vont sonner quand tout le monde se trouve réuni à l'entrée du prétendu plateau (1,995 mèt. au-dessus du niveau de la mer), qui n'est, en réalité, qu'un ressaut de terrain d'où tombe, en cascade écumeuse, mais bien réduit d'importance, car il n'a plus dès lors d'affluents, le torrent de Crévoux que nous côtoyons depuis 10 à 11 kilomèt., et quels kilomètres parfois, les derniers par exemple! Nous laissons à notre droite une belle muraille, presque verticale, de rochers, nommée *Razis*, formant un premier fond du vallon et soutenant le second, véritable bassin de réception d'eaux et de neige. Le paysage alors change subitement et tout à fait de caractère : la dépression du terrain suit une autre direction que précédemment, tourne vers le Sud et n'est plus qu'un désert; nous ne voyons plus que des assises, des crêtes de rochers (ceux de l'Eyssina), des éboulis immenses, parmi lesquels quelques plaques d'un gazon bien maigre. De végétation arborescente il n'y a plus vestige, tout ce qui était ligneux a été détruit. Cependant, devant et non loin de



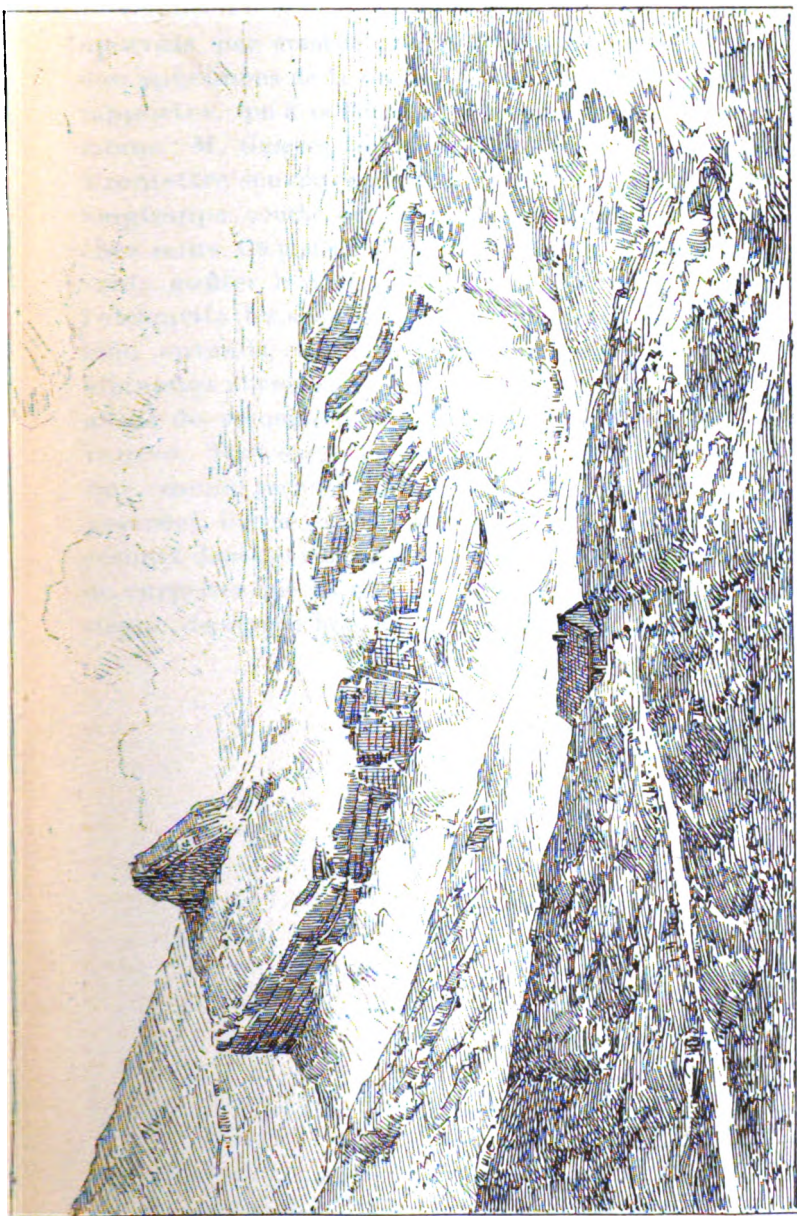


Montée de Crachet, dessin de M. Guigues, d'après nature.



nous, sur une légère éminence moins aride que les alentours, voici une cabane ou *muande*, dans laquelle on entend bêler des moutons : un homme, qui en sort à l'instant, nous apprend que ces animaux sont atteints d'une maladie contagieuse et, pour ce motif, en quarantaine dans cet abri isolé. Nous lui demandons où est exactement le col du Crachet, que, comme habitant de la localité, il a dû traverser plus d'une fois pour aller à la foire de Saint-Paul (Basses-Alpes) ; mais nous ne recevons qu'une réponse évasive qui nous plonge dans une très grande perplexité, car le sentier sur lequel nous sommes paraît se terminer à la muande, et le passage où nous désirons arriver semble ne pouvoir être où l'indique la carte de l'État-major dont nous sommes munis, c'est-à-dire derrière un haut rocher, qui se dresse en face de nous, flanqué de chaque côté de ruines peu accessibles elles-mêmes. Découragement profond de plusieurs d'entre nous, qui se déclarent trop fatigués pour continuer la recherche de l'inconnu, et manifestent la ferme intention de se reposer longuement avant de reprendre la route d'Embrun. Mais quatre, qui nous sentons encore dispos, décidons de tenter quand même l'aventure, et, sur ma proposition, — j'en fais mon *meâ culpa*, — nous nous engageons dans les pierrailles à gauche du roc escarpé devant nous. Après une escalade fort laborieuse, et, convaincus que nous ne découvrirons rien en persévérant dans cette direction, nous nous rabattons, à droite, sur le sommet du rocher formant une sorte de terrasse. Il y a là, effectivement, un long et étroit replat et une guérite de berger en pierres sèches, couverte d'inscriptions diverses ; mais de sentier, d'anfractuosité dans la crête de l'Eyssina, point, réellement point. Notre ascension n'a pas été facile, mais, en revanche, fort longue ; il commence à être tard, environ 2 h. de l'après-midi, il faut battre en retraite. Le côté du rocher opposé à celui par lequel nous sommes montés semble plus praticable que ce dernier, pour la descente surtout ;

nous y dirigeons donc nos pas en traversant, dans toute sa longueur, l'esplanade où nous étions. En même temps qu'une faim très vive, nous éprouvons une soif ardente : quelques flaques de vieille neige nous permettent de nous rafraîchir la bouche et, au bout d'un kilomètre, au midi, voici une trace de mauvais chemin descendant sur le torrent, le longeant sur sa rive droite et qui nous semble devoir conduire, mais en le remontant, au fameux passage dont nous sommes en quête, et qui ne serait alors positivement pas où nous tentions de le découvrir. Nous voudrions bien nous en assurer d'une façon certaine, mais nous n'en avons plus le loisir aujourd'hui ; il est urgent de regagner le campement de nos collègues restés en arrière. Nous marchions un peu séparés et deux par deux : tout d'un coup il me semble que mon compagnon ne me suit plus et, en me retournant, je ne l'aperçois effectivement pas. Qu'est-il devenu ? est-il tombé dans une crevasse du sol, a-t-il été pris d'une indisposition subite ? Mon inquiétude est grande, mais heureusement de courte durée, car je ne tarde pas à voir le retardataire sortir d'une espèce de hutte où il était entré, et où il avait trouvé plusieurs pains, à l'un desquels, en l'absence de tout propriétaire, il venait, après dépôt préalable d'une pièce d'argent bien en vue, d'emprunter un croûton qu'il dévorait à grandes dents. Enfin, nous rejoignons le reste de notre bande, qui, on le pense bien, nous attendait avec impatience : le couvert est mis par terre, nos provisions, malgré les deux attaques du matin, sont encore sérieuses ; quels coups de fourchette, quelles rasades, quelle gaité ! En somme, malgré notre déconvenue, nous avons parcouru de belles montagnes, vu plus d'une chose intéressante, instructive, passé de bons instants en agréable compagnie, et c'est le cœur léger que nous mettons le cap sur Emburn dès 4 h. du soir, car il nous reste encore un long trajet à faire et il est prudent de sortir tout au moins des



Grande cabane à Crachet, d'après un croquis de M. E. Guigues.



mauvais pas avant la nuit. Mais plus d'un veut récolter des spécimens de la charmante flore des Alpes pour les rapporter, qui à sa femme, qui à sa sœur, qui pour lui-même ; M. Guigues, tant qu'il fait jour, ne peut se décider à remettre son crayon au fourreau, et le soleil était depuis longtemps couché quand nous rentrons en faire autant chez nous. On prétend même que d'aucuns ont été, auparavant, goûter le petit vin clair de Saint-André, par où l'obscurité les a forcés de revenir, mais en tout honneur bien entendu, et comme cela est fort permis à de braves alpinistes altérés, fatigués, et voulant se rappeler entre eux, avant de se quitter, les incidents d'une bonne journée de course. Toutefois, en terminant ces lignes, je conclus que, même pour des excursions ne présentant aucun danger réel, il convient de se pourvoir toujours d'un guide sérieux dans des montagnes aussi accidentées, aussi pleines de surprises que les nôtres, où l'on court trop souvent le risque de revenir bredouille.

ED. GOUGET,

Membre du Club Alpin Français  
(Section d'Embrun).

---

## X

# PREMIÈRE ASCENSION DE L'AIGUILLE DU VÉLAN

(3,649 MÈT.)

Le 24 août 1887, je quittais Saint-Maurice avec l'intention de faire une excursion en montagne ; j'arrivai à Martigny par le premier train, et, un léger sac sur le dos, un bon piolet à la main, je m'engageai sur la route du Grand-Saint-Bernard. Je n'avais pas de projet arrêté ; je comptais sur l'imprévu et sur l'inspiration du moment ; je n'eus pas à m'en repentir. A peine avais-je dépassé le chemin de Chamonix, qu'un homme, qui remontait seul dans un char, arrête son cheval et me demande si je vais à Orsières. Je reconnus alors Jean-Michel Genoud, avec lequel j'avais fait l'année précédente l'ascension du Grand-Combin. Je montai à côté de lui, et je le priai de m'indiquer une course intéressante.

Après m'avoir parlé du Vélan, Genoud me dit qu'il en avait fait l'ascension par différents côtés, et il ajouta : « Il y a encore une arête qu'on a essayé de gravir, sans y arriver ; mais je l'ai étudiée et j'ai bien idée qu'on peut y arriver. »

C'était une bonne fortune pour moi, car les arêtes et les sommets vierges se font rares ; de plus, je trouvais un



guide qui connaissait parfaitement le massif du Vélan. En passant à Orsières, je fis prévenir un autre guide, François Biselx ; il nous rejoignit dans la soirée et nous allâmes coucher ensemble à la cantine de Proz. Avec Genoud et Biselx, dans lesquels j'avais pleine confiance pour les avoir déjà vus à l'œuvre, j'étais dans les meilleures conditions et j'avais tout lieu d'espérer le succès de l'expédition, si ce succès était possible.

Avant de tracer notre itinéraire, il me semble utile de donner quelques détails topographiques. Lorsqu'on regarde le Vélan de la route du Grand-Saint-Bernard entre Orsières et Bourg-Saint-Pierre, on aperçoit le sommet blanc (3,765 mèl.) émergeant d'un plateau dont les abords sont abrupts. Devant le sommet descendent des pentes de neige et quelques rochers aboutissant au glacier de Tzeudet ; un peu à droite se montre une masse rocheuse. L'arête qui forme le contour apparent à droite est celle qu'on gravit d'ordinaire pour monter au Vélan lorsqu'on l'aborde par le glacier de Proz ; l'arête la plus à gauche remonte du Petit-Vélan à un sommet rocheux, coté 3,649 mèl. sur la carte de Dufour et dénommé sur la carte au 50,000<sup>e</sup> Aiguille du Vélan ; c'est cette arête qu'il s'agissait de gravir.

Partis de la cantine vers 3 h. et demie du matin, à la lueur d'une lanterne, nous avons gagné le glacier de Proz par des prairies et l'avons longé sur sa droite jusqu'à un petit glacier latéral, divisé en deux par une arête de rochers assez escarpée. Après avoir tenu conseil pour savoir si nous attaquerions celle-ci ou une autre placée à notre droite, nous avons abordé la première par des pentes de glace non recouvertes de neige, mais faciles à gravir.

Arrivés au pied de l'arête, nous nous sommes attachés à la corde et nous avons mis de fortes guêtres. Le froid était assez vif ; malgré de gros gants de laine, j'avais les mains gelées et j'ai dû, pour rétablir la circulation dans la main droite, la frictionner avec de la neige. A part ce petit

incident, l'escalade s'est effectuée sans difficultés jusqu'à une dépression de l'arête principale formant une sorte de col très resserré, qui domine le glacier de Tzeudet, entre le Petit-Vélan et l'Aiguille.

Pendant toute la montée, nous pouvions contempler la chaîne du Mont-Blanc, dont les sommets, éclairés par le soleil levant, se coloraient peu à peu de teintes roses délicates et fugitives, et ressortaient admirablement sur l'azur d'un ciel sans nuages. En arrivant au col, nous avons vu se dérouler tout à coup à nos yeux un superbe panorama : il était près de 9 h. ; l'atmosphère était calme et d'une pureté qui permettait de distinguer les détails même lointains. En face de nous, tout près, se dressait la masse énorme du Combin, plus loin la pyramide de la Dent-Blanche, celle du Weisshorn, le massif du Mont-Rose et une foule de sommets entre lesquels ressortait fièrement la pointe hardie du Cervin.

Nous avons pu jouir longtemps de cette vue ; car, à partir du col dont je viens de parler, nous suivîmes la ligne de falte de l'arête en nous tenant sur le versant Nord. Dans cette partie de l'ascension commençaient les difficultés sérieuses ; la corde devenait tout à fait nécessaire ; nous avançons en nous servant des mains autant que des pieds, et généralement un seul de nous se déplaçait, les autres restant solidement établis dans les rochers. De cette façon nous allions *sano*, mais *piano* ; aussi grimpons-nous depuis plus de deux heures à partir du col, lorsque nous entendîmes Genoud crier : « Victoire ! victoire ! » La pente devenait moins abrupte, la neige apparaissait. Ce n'était pourtant pas encore l'Aiguille du Vélan, mais bien un sommet secondaire, que le guide Balley avait appelé « Aiguille de l'Espoir trompé », après en avoir vainement tenté l'escalade.

Arrivés sur les rochers qui sortaient de la calotte de neige, nous fîmes une halte pendant laquelle mes guides s'amuserent à élever un petit tas de pierres au point culminant.

Nous apercevions, à un kilomètre environ à vol d'oiseau, le sommet blanc du Vélan, qui brillait au soleil un peu à gauche de l'Aiguille. Entre nous et l'Aiguille se trouvait une dépression peu profonde, aboutissant à une arête de neige assez étroite d'où un long couloir escarpé et sinueux descendait sur le glacier de Proz. Nous avons atteint et passé sans peine cette arête, mais ensuite nous avons trouvé, sous quelques centimètres de neige, de la glace vive, formant revêtement à la base du dernier massif de rochers. Il a donc fallu tailler des marches ; puis une escalade, peu longue mais difficile, nous a conduits à une sorte de balcon naturel. Le sommet de l'Aiguille du Vélan est formé par un bloc de pierre auquel ce balcon est adossé ; pour y arriver, il suffit de grimper en rampant le long d'une corniche qui n'a pas plus de 4 à 5 mètr. de long, car elle était un peu plus courte que l'intervalle de corde existant entre deux d'entre nous.

L'Aiguille du Vélan forme l'extrémité d'une muraille de rochers très abrupte et coupée par des anfractuosités, sinon impossibles, au moins difficiles à traverser ; aussi, au lieu de continuer notre marche pour gagner le sommet du Vélan et descendre par la route ordinaire des ascensions, nous avons décidé d'effectuer notre retour par le couloir de neige que nous avions rencontré après l'Aiguille de l'Espoir trompé. Nous sommes donc revenus à l'arête qui termine ce couloir et nous avons fait halte de 1 h. à 2 h. sur un petit plateau tout proche et situé en deçà par rapport à l'Aiguille du Vélan.

Lorsque nous nous engageâmes dans le couloir, la neige amollie par le soleil était favorable à notre descente, car nous enfoncions suffisamment pour ne pas glisser ; par contre, il est vrai, nous pouvions craindre les avalanches, aussi descendions-nous l'oreille au guet, prêts à nous jeter au moindre bruit suspect dans les rochers, sur lesquels nous passions de temps à autre. Nous n'avons d'ailleurs pas eu

la moindre alerte pendant les deux heures qu'a duré notre descente.

Au bas du couloir, nous sommes entrés sur le glacier, dont la rimaye<sup>1</sup> ne présentait pas la moindre difficulté ; il ne nous restait plus qu'à le suivre jusqu'à la moraine de droite (où nous avons quitté la corde) et à reprendre le chemin déjà suivi à l'aller. Vers 7 h. et demie nous étions de retour à la cantine de Proz.

Je ne veux pas terminer ce récit sans rendre hommage au sang-froid et à l'énergie dont mes guides ont fait preuve dans les passages difficiles : Michel Genoud, chef de la caravane, ne s'est laissé arrêter par rien ; Biselx l'a parfaitement secondé ; à juste titre tous deux étaient contents de leur journée.

Pour moi, je me félicite d'avoir pu faire une ascension intéressante sous plus d'un rapport : car, outre le plaisir de grimper et, en particulier, de grimper à la découverte, j'avais celui de trouver une vue supérieure à celles dont j'avais joui jusque-là. Toutes les conditions favorables étaient réunies : un temps à souhait, une position merveilleuse ; car du Vêlan on voit le développement de la chaîne du Mont-Blanc et de celle des Alpes Grées ; en outre, cette montagne est assez détachée de la chaîne principale des Alpes Pennines pour qu'on aperçoive les massifs importants bien dégagés les uns des autres, et non pas seulement des sommets, comme cela arrive trop souvent.

CHARLES BIOCHE,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

1. J'appelle *rimaye* ce que quelques alpinistes appellent *bergschrund*, c'est-à-dire la crevasse latérale qui limite un glacier. Il me semble qu'il n'y a pas de raison pour remplacer par un mot allemand le mot employé par les guides de langue française.

## XI

# LE LAC D'ISABE

SESQUES. — GAZIES

(BASSES-PYRÉNÉES)

Eaux-Chaudes, 29 juillet 1887.

Si la perspective d'emmener en excursion, de jeunes enthousiastes des montagnes est attrayante, on ne peut se garantir de certaines préoccupations. Les longues courses n'admettent pas de moyen terme. Une fois parti, il faut arriver. Arrivé, il faut revenir. J'ai passé trop de nuits en plein air pour ignorer ce qu'il en coûte. Si on les risque avec les siens dont on connaît la résistance, l'effroi vous saisit pour les enfants des autres. Dans des étapes de cinq à six heures, on joint toujours les deux bouts, coûte que coûte. Pour des courses de quinze à dix-huit heures, quelque certain que l'on soit de sa route, des difficultés à surmonter et des moyens de les vaincre, on ne sait pas ce qui peut arriver. La vigueur individuelle et la bonne volonté ne suffisent pas ; il faut y joindre l'habitude de la montagne et un certain outillage qui appuie le moral en complétant la force physique.

Mon objectif est le lac d'Isabe avec retour par Sesques et

Gaziès, suivant le temps et les dispositions de mes compagnons. On peut y aller par Goust ou par les bois de Sesques.

J'ai conservé le souvenir des vipères de Goust, et comme le soleil vous y envoie ses premiers rayons, il faut en tenir compte, surtout avec des jeunes filles qui s'en vont à la montagne comme si elles ne devaient fouler que le macadam de nos villes. C'est par droit de légitime défense que je tue les vipères, les mouches et les araignées. Certains ajouteraient les crapauds à cette nomenclature ; mais je déclare les honorer de ma protection, comme jardinier qui désire conserver ses fraises, comme botaniste qui veille au salut de ses collections.

Il n'y a pas de plante de montagne, si coriace, si hirsute, si toxique qu'elle soit, qui puisse échapper à la voracité des escargots et des limaces.

Je suppose que vous allez, à nuit close, faire la chasse à ces bêtes gluantes ? Mais depuis lors jusqu'au matin, qui défendra vos plantes contre ces maraudeurs ?...

Il vous faut des gardiens de nuit.

Vous n'en trouverez pas de plus incorruptibles et de plus acharnés que les crapauds.

Mon jardin botanique, *mes Pyrénées*, où je conserve mes plantes les plus rares, sont des roches entassées avec un ordre sauvage, mais très calculé, pour avoir toutes les expositions, exclusives les unes des autres et adaptées aux exigences de chaque espèce. Un large bassin, dont les bords sont à pic, les sépare du *continent*.

J'y entretiens une légion de crapauds.

Je ne leur reproche qu'une chose : c'est de dormir un peu tard.

Aux premières effluves du printemps, les mollusques vont en campagne, les petites limaces noires et grises surtout, pendant que leurs gardiens s'étirent encore dans leurs trous. Elles dévorent les ramondia, malgré leur fourrure de poils. Mais quand les jeunes pousses d'aconit et de

thalictrum percent la terre, leur gloutonnerie devient une ivresse.

Si ces poisons sont agréables à l'estomac de l'escargot, il n'en est pas de même pour celui de l'homme ; et comme je suis très friand de cet hélice, je le fais jeûner au moins quinze jours avant de l'introduire dans mon intérieur.

Et encore faut-il lui arracher l'intestin. Le Bicho de Taquera, cette chenille dont les Peaux-Rouges extraient un beurre délectable, doit subir la même préparation. Si on ne lui arrache pas l'intestin, une folie furieuse s'empare du gourmand.

Les crapauds que j'apprécie le plus sont ces petits batraciens, couleur de rouille, qui tombent par centaines après certaines pluies d'orage. Lestes et légers, ils grimpent facilement dans les rochers où végètent les plantes les plus susceptibles, et ne les écrasent pas de leur corpulence.

Je prépose les grosses espèces à la garde des fraisiers. Je répudie complètement la race des Eaux-Chaudes. Elle est monstrueuse. J'ai mesuré des individus qui avaient 49 centimèt. de circonférence, et la moitié du corps couleur de feu avec des pustules d'ébène.

Que de choses il y aurait à dire sur les yeux de crapaud ! Ceux de la grenouille sont stupides. Quelle profondeur et quelle douceur dans les autres !...

Mais revenons à la vipère.

Celle-là, j'aime à la tuer ; non par rancune pour le serpent biblique, mais pour éviter le mal qu'elle peut faire. J'ai apprivoisé des couleuvres : entre autres, une petite couleuvre à collier qui était tombée dans le verre d'un de mes amis, à la buvette des Eaux-Bonnes (c'était dans les temps préhistoriques). Les Arabes de la porte de l'Abattoir, à Tlemcen, en mettent dans leur bouche. Je n'ai pu dompter une vipère ; c'est un assassin qui vous empoisonne du même coup et vous déforme avant la mort. On devient hideux !

Les remèdes ne manquent pas. J'ai sauvé des chiens en les fouettant avec des épines jusqu'à ce que les gouttes de sang et d'eau leur sortent de tout le corps. En Poitou, on emploie beaucoup le jus de chou-vache. L'alcali est très répandu. Comme cautérisant, il y en a de meilleurs. Comme contre-poison, vous avez grande chance d'être perdu, avant que l'alcali, assimilé, puisse arriver dans les veines déjà infectées par le venin.

Ce venin, si puissant pour décomposer le sang, est sans action sur l'estomac. Si vous n'avez pas d'érosions dans la bouche, sucez la plaie en aspirant fortement et crachez; c'est l'expédient le plus facile et le plus sûr, si vous l'employez immédiatement. Mais il n'est pas toujours praticable...

Nous déjeunerions, un matin, sur le bord du torrent de Sobes, en allant en Espagne. J'étais assis sur une pierre plate fort dure. Je voulus la retourner pour être plus commodément. Il y avait une vipère dessous. Je l'avais heureusement écrasée sans m'en apercevoir.

Mais... si elle m'avait mordu ?...

Le meilleur des remèdes est la cautérisation. C'est pour cela que je porte toujours sur moi un flacon minuscule d'acide phénique.

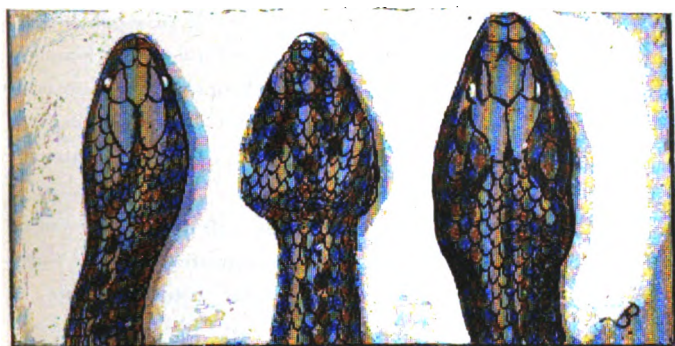
Si j'ai tué bien des vipères, j'ai sauvé la vie à bien des vipérines. Cette couleuvre, infatigable pêcheuse, qui court le gardon aussi lestement que la truite, dans les cours d'eau rapides, est complètement inoffensive ; elle a seulement le malheur de porter exactement la même livrée que la vipère rouge. La tête et la queue, seules, diffèrent. Mais on n'a guère le temps de faire cette remarque, quand elles frétilent dans vos jambes.

La tête que je dessine ici appartient à une honorable mère de famille qui existe encore au fond d'un bocal d'alcool de la pharmacie Cazaux, aux Eaux-Bonnes. Elle venait de mettre bas quand je l'ai prise, et était tellement fatiguée



que je pus lui passer un nœud coulant au cou, l'emporter vivante et la mouler après l'avoir empoisonnée.

C'est bien la tête d'un scélérat, surtout à côté de la vipérine et de la *Flava viridis*, var. *Carbonarius* de Bonaparte. Ces trois types sont des Eaux-Chaudes, mais également de toute la montagne. Outre cette opposition morale, la différence spécifique est dans la couverture du crâne. La vipère a des écailles jusqu'au bout du nez, les couleuvres ont des plaques. Celles-ci sont ovipares, l'autre est vivipare.



Vipérine.

Vipère.

*Flava viridis*, var. *Carbonarius*.

Dessin de M. de Bouillé.

Avant de décider mon itinéraire, je remontai à Goust.

Vingt pas après l'inscription : « PLATE-FORME DE M<sup>me</sup> DE BESSOLLE », souvenir d'un ancien préfet de Pau, de 1827 à 1829, je trouvai une première vipère, puis une seconde, puis une troisième. J'étais désormais fixé sur la direction que je prendrais, quand j'arrivai aux deux blocs erratiques dont le plus gros est sur le bord même du chemin. Il n'y a pas à discuter ici. Nous sommes sur le calcaire à *Hippurites Cornuavacinum* caractéristique du Turonien supérieur que je suis venu étudier avec M. Hébert, pour qui j'ai fait plusieurs moulages sur place. Les blocs, eux, sont des granits qui viennent de je ne sais où et qui sont les té-

moins irrécusables des glaciers qui les ont portés sur leur dos pour tarauder la gorge des Eaux-Chaudes. Les boues glaciaires ont déposé leurs débris sur le plateau dont elles font la fécondité. Cette terre ne demande que peu d'efforts, une caresse plutôt qu'un travail. Une grande et belle fille porte sa récolte de foin sur sa tête, comme une Romaine porterait son amphore. Elle se plaint des *bautours* qui enlèvent ses poulets. Les B changent de place en Ossau. On dit un *beau*, une *baché* ; et, par compensation, quelques-uns changent le B de mon nom en V.

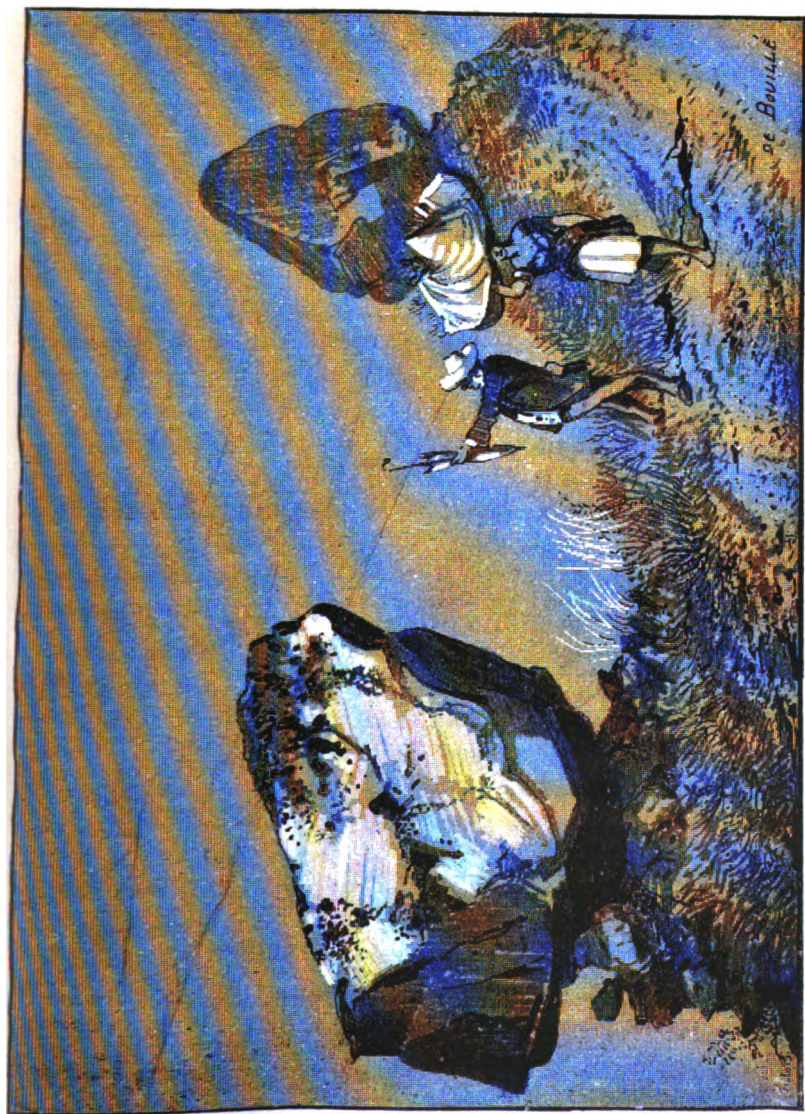
La longévité des habitants de Goust est proverbiale. Les maisons sont des arches de Noé où tout le monde, hommes, bestiaux et volailles, vit ensemble. Vous y trouverez peut-être le secret qu'on vient demander aux sources des Pyrénées : celui de tromper la mort, ou de s'en faire oublier.

« Il y a dans les Pyrénées, dit un auteur qui écrivait au commencement du *xvii<sup>e</sup>* siècle<sup>1</sup>, des hommes qui sont venus, de la mémoire de nos pères, à cent cinquante ans ; on avait vu un qui disait avoir été de l'an 1482, et est parvenu jusqu'au règne du roi à présent régnant et n'est mort que depuis quelques années. Il se tenait à Goust, village de douze maisons, dans les montagnes au-dessus d'Aigues-Caudes, sur Laruns, bourg fameux dans le pays de Béarn. »

C'est peut-être de ce dernier que parlait le docteur Cayet, lorsqu'il citait un habitant de Goust, mort en 1605 à l'âge de cent vingt-trois ans.

En redescendant aux Eaux-Chaudes, je rencontre un petit vieux courbé sous les ans et une multitude de choses : carnassière, sac de provisions, fusil, parapluie en bandoulière, tout cela porté avec la souplesse d'un chat sauvage. Il en a le regard. Il ferme les yeux pour rassembler la lumière ; mais le petit trou de vrille qui lui en sert porte loin malgré

1. *Chronologie septénaire de l'histoire de la paix entre les rois de France et d'Espagne l'an 1604.*



Blocs erratiques de Goust (654 mèt.), dessin de M. de Bouillé, d'après nature.



ses quatre-vingts ans. Nous aurons l'occasion d'en reparler demain.

Je suis tout à fait décidé à faire notre ascension par les bois de Sesques et d'Isabe. Les vipères dormiront encore à l'heure où nous partirons, et, quand le soleil nous atteindra, nous serons bien près du lac.

Le 28 juillet, nous partons de l'hôtel Baudot à 2 h. 40 min. du matin ; trois jeunes sœurs, M<sup>lles</sup> Moreau, accompagnent ma fille. M. Barthélemy se joint à nous. Labarthe père, le frère de Camy et Pierre portent nos vivres.

Quelle obscurité ! je ne distingue pas mon pied droit de mon pied gauche, et j'embrasse à tort et à travers les arbres de la promenade Henri IV.

On va quelquefois chercher bien loin les chardons bleus : *Eryngium Bourgati*, les *Carduus acaulis* et les *Carlina acanthifolia*. Ils sont tous ici au bord du gave, dans une miniature de prairie, avant d'arriver à la scierie de Miejabat, juste au-dessous de la carrière de nouveau marbre auquel on a donné le nom de la scierie. On a renoncé jusqu'ici à l'exploiter régulièrement à cause de la difficulté de jeter de si haut les blocs sans les briser.

Pendant 2 kilomètres, nous avons pu nous maintenir à peu près sur la grande route ; mais après le pont de Miejabat, il faut attendre les premières lueurs du jour pour découvrir le chemin de Sesques à travers la forêt et les buissons de belladone.

Nous marchons en silence, comme les bêtes fauves dont nous parcourons les domaines. Vous voyez cette petite roche, à gauche, à l'entrée d'une éclaircie sous bois. En 1871, Jean Biraben, garde de Laruns, faisant sa tournée réglementaire, vint s'y asseoir pour fumer sa pipe. Cette importante fonction accomplie, il revenait à Laruns assez ennuyé de n'avoir rien rencontré chemin faisant ; n'ayant personne à qui confier ses regrets, il reprit sa pipe, cette suprême consolatrice, et l'aurait bourrée s'il n'eût oublié son tabac.

probablement ici... En effet, s'étant décidé à y retourner, ses recherches furent couronnées de succès. En témoignage de reconnaissance, il charge son trépied et allume le feu sacré.

Dans ce moment une pierre se détache de la clairière et roule jusqu'à lui.

Dans la plaine, on ne sait pas ce que c'est qu'une pierre qui roule; tout au plus connaît-on à cet égard quelque proverbe désobligeant. Dans la montagne, c'est un bon génie qui vous prévient d'un danger, ou un messager que saint Hubert envoie à ses disciples pour leur révéler la présence d'un animal quelconque, depuis le roitelet jusqu'au gypaète, depuis le mulot jusqu'à l'ours.

Cette fois, c'est un ours!... Il est à 60 mètres. Biraben avait une balle dans son fusil; il le tua raide.

Jean Biraben, ou Jean Dote, encore plus connu sous son *subernoum* de Chotte, était un excellent guide. Il accompagnait le capitaine Saget, aujourd'hui général, inspecteur général de télégraphie militaire, lorsqu'il fit, en 1851, la seconde ascension du Bat-Laetouse pour exécuter le travail topographique des quinze lieues carrées de montagnes qui l'entourent.

J'avais grande confiance en Chotte, et je m'en suis servi jusqu'au jour où je le perdis dans le Bigné. Nous venions de faire le tour du Pic du Midi, quinze heures de marche. Dans les descentes difficiles, c'est le plus adroit que l'on met en arrière pour ne pas assommer les précédents. Je lui avais confié ce poste; mais, exténué de fatigue et de chaleur, il tomba d'inanition. Il faisait tellement nuit que ce n'est qu'à Gabas que je m'aperçus de sa disparition. Il est mort il y a quelques mois.

La grotte à laquelle le comte de Mailly a donné son nom est en face. On y descend par un petit sentier. C'est une grotte comme celle de Gèdre, c'est-à-dire que ce n'en est pas une.





Pic Bouerzy et Trou de Bitet, dessin de M. de Bouillé, d'après nature.





Mais regardez à votre droite, au faite de Bouerzy, ce trou noir au milieu d'une roche rouge : c'est le fameux trou de Bitet! On y descend par la Costarade.

Le 28 décembre 1818, Bergès de Laruns, le père du chasseur à qui je parlais hier, y ayant découvert précédemment des traces d'ours, partit avec quelques amis. Le boucher les conduisit dans sa voiture. En face de la scierie de Miéjabat, ils se dirigent à l'Ouest, et, après avoir passé le pont, gravissent Bitet par la droite, jusqu'à un précipice qui regarde le Sud. Sa pente est nue et si rapide que, si vous y jetiez une pierre, elle roulerait sans s'arrêter pendant un kilomètre.

Bergès place ses camarades sur la terrasse qui domine le précipice. Quant à lui, il descend 20 mètr. plus bas vers le trou que vous voyez d'ici, ouvert au Sud-Est, appuie son fusil contre le rocher pour être plus libre de ses mouvements, et reconnaissant, aux empreintes fraîches qui sont sur la neige, que celui qu'il cherche doit être dans la caverne, il avance avec précaution pour s'en assurer et le faire sortir s'il y est. Il recommande à ceux qui sont en embuscade de se tenir prêts à tirer au premier signal.

L'ouverture n'a pas plus de 80 centimètres, l'intérieur va en s'élargissant. Bergès tire un coup de pistolet... En se baissant pour regarder, il intercepte la lumière, et avant que ses yeux aient pu s'habituer à l'obscurité, il entend un grognement terrible; l'ours se précipite sur lui.

— Tirez! crie-t-il en se sauvant...

Mais on ne l'a pas entendu, ou ses camarades craignent de tuer l'homme en tirant sur la bête. En effet, ils se suivent de si près que Bergès a à peine le temps de saisir son fusil et de se retourner. L'animal furieux est déjà sur lui. Malgré les deux balles qu'il reçoit dans l'épaule, tellement à bout portant que le feu prend aux poils, il terrasse le malheureux d'un coup de griffe qui lui ouvre la cuisse jusqu'à l'os. D'un second coup il lui fend le front, engueule son coude

gauche et cherche à l'étouffer dans ses bras en culbutant dans le précipice. Ils roulent ainsi pendant 50 mètr. jusqu'à un petit rebord qui leur imprime une secousse et où l'ours, déjà mort, lâche le malheureux qui y reste accroché comme par miracle, tandis que lui, glissant jusqu'au fond, va s'abîmer dans les profondeurs de Bitet, devant nous.

Bergès n'était pas mort... Et cependant, outre les affreuses blessures qu'il avait reçues, son corps s'était à moitié broyé en tombant. On le rapporta dans la voiture du boucher, couché côte à côte avec l'ours. Après avoir passé six mois au coin du feu, avec le cotillon de sa femme pour tout vêtement, parce qu'il ne pouvait ni se coucher ni s'habiller, il reprit son fusil.

« Eh bien ! mon pauvre Bergès, lui disait un de mes amis, M. de Rippert, vous avez passé là un mauvais moment, quand vous rouliez bec à bec avec ce coquin d'ours ?

— Ah ! je crois bien, Monsieur, répondit-il, le gredin puait de la bouche, que c'était une infection... »

Et cet homme retourna à la chasse, malgré ses blessures qui le faisaient boiter.

Si nous étions montés par Goust, j'aurais montré à ces demoiselles l'endroit où Bouchette de Laruns a été tué, il y a trois ans, dans les bois de Bouerzy.

Un ours venait de manger la plus belle de ses chèvres. Bouchette le rencontre sur son chemin et le frappe avec le dos de sa hache. L'animal lui riposta par un coup de patte dans le fond de son pantalon et lui fit une si horrible blessure que le malheureux mourut avant qu'on ne pût arrêter l'hémorragie.

Il y a des coqs de bruyère ici. J'en ai fait lever un dans le raccourci que l'on prend, à gauche, pour monter à Sesques. Il est allé se poser sur ce sapin couvert de balais des fées. On appelle ainsi cette végétation tumultueuse qui pousse sur les branches de certains sapins, comme une

forêt lilliputienne. Je fis le tour de l'arbre comme on peut le faire dans des chaos à se rompre le cou. Je jetai des pierres à l'oiseau... impossible de le décider à se lever. Cette résistance raisonnée d'une bête qui, en résumé, était au bout de mon fusil, est quelque chose de phénoménal. Mais il faut en cela, comme en beaucoup de choses, admirer la prévoyance divine qui a donné à ce lourdaud, gros comme un dindon, l'intelligence de lutter de finesse avec l'homme.

Au pont de la Sagette, nous laissons à gauche le sentier de Sesques, le sentier des troupeaux, et, à droite, une mine de fer qui a été abandonnée. Le chemin qui côtoie la rive gauche du gave d'Isabe est un pays à vipères ; mais elles sont encore dans leurs trous, le soleil ne nous attrapera pas de longtemps ; nous avons presque froid, tandis que les crêtes, à notre gauche, sont déjà rutilantes.

Comme nous montons la Sagette-braque, une masse lumineuse nous attire au milieu des arbres. C'est une immense marche calcaire, à pic, dont les parois, polies par l'eau, ont défoncé la forêt et formé un déversoir monumental. Le torrent rugit en cherchant sa voie sous les dalles colossales de ce palais de marbre.

Le sol est tellement couvert de *Vaccinium* en fruit que nous avons l'air de marcher dans le sang.

La forêt s'éclaircit : les arbres couverts de leurs longues mousses sont plus séculaires, les roches plus habillées. Nous sommes à la frontière d'Ossau et d'Aspe. Pourquoi la ligne de démarcation qui suit ordinairement la crête descend-elle ici, à l'intérieur du versant ossalois ?...

Voici ce que disent les pasteurs, et ils s'appuient sur le témoignage de Pallas Larabe, mort presque centenaire, il y a quelques années, à Laruns.

Les exercices d'adresse et d'agilité sont fort en honneur dans le Béarn. Les communes, et surtout les vallées, ont leurs champions favoris, à la paume (*à bled*), à la barre

(*aou jette barre*), et à un saut particulier appelé *lous très saouts*.

Depuis longtemps, il existait une certaine animosité entre Aspe et Ossau, à propos des délimitations qui étaient mal observées, et il en résulta le pari suivant : le plus fameux sauteur d'Aspe devait lutter contre le plus agile Ossalois. Chacun d'eux devait être l'Horace ou le Curiace de son pays, et joindre à la gloire du vainqueur une portion de territoire. La vallée d'Ossau succomba dans ce nouveau tournoi, et c'est pourquoi l'on voit aujourd'hui les bornes séparatives des communes d'Accous et de Laruns au milieu de la caverne du pic Montagnot d'Izèye et dans la grotte de Charracou, au pied du pic d'Isabe qui porte ici le nom de Pène-Blanche.

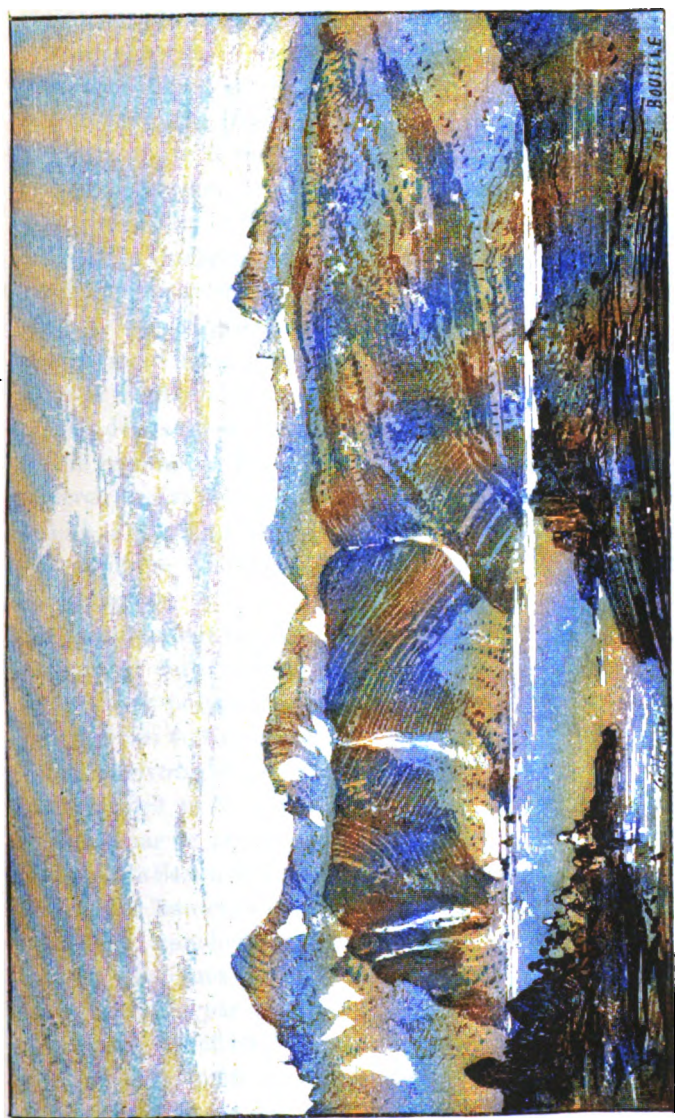
Cependant, d'autres prétendent que cette histoire n'est qu'un conte, et que cette portion de montagne, après avoir été entre les mains des habitants d'Accous à titre d'empain <sup>1</sup>, leur est restée définitivement acquise, parce que Laruns n'a pas pu payer ses créanciers.

Nous verrons ce soir l'*Adonis pyrenaica*. En attendant, j'en signale, près d'ici, un gisement magnifique et encore peu connu. Quand vous avez franchi le col d'Izèye, au N.-N.-O., prenez à droite dans le flanc du pic que les guides appellent le pic d'Izèye ; j'ai vu des pieds qui portaient jusqu'à vingt-neuf fleurs à la fois.

Cette année, tout près de là, au pic Montagnot, Bignes, de Pont, groupe de maisons dépendant de Laruns, a aperçu un bouquetin entre le Cujalat et le pic d'Izèye. Il l'a tiré, mais il n'a pas pu l'avoir ; l'animal est allé mourir dans les pâturages d'Accous, où les pâtres l'ont retrouvé. Le bouquetin est devenu très rare ; je n'ai jamais eu le bonheur d'en rencontrer.

Le terrain change. Nous entrons dans les schistes. Le

1. Hypothèque.



Le lac d'Isabe, dessin de M. de Bouille, d'après nature.



Pla de Cujalat, si fier de ses semis de sapin, il y a quelques années, les a tous perdus ; ils ont gelé, dit-on.

Tournant au S.-O., nous entrons dans la Hausse du Cujalat, laissant au N.-O. le chemin d'Izèye, bordé de scilles dont les ours sont très friands en hiver — quand ils n'ont pas autre chose à mettre sous la dent. Puis, après une montée rapide dans le « Bos negre » d'Isabe, nous sortons brusquement du chemin pour aller prendre le café à la source de la Québotte.

Mais nous n'avons pas encore vu le soleil. La source est glacée, le site est glacial, et au bout d'un instant nous sommes tellement gelés que nous nous sauvons au grand Cujalat de la Québotte, remarquable par ses beaux arbres, le nombre de ses cabanes et d'énormes blocs de quartzites qui brillent comme de l'aventurine. Le soleil nous inonde de lumière. Ses rayons courent sur les plissements schisteux où la chute du lac s'égaré en mille sinuosités qui entourent d'une écharpe transparente le Casque d'Isabe, la Pène-Blanche.

Le scintillement continu du quartzite finit par fatiguer les yeux, et cette montée fort raide, dans des plaques de schistes avec polypiers et calamites, est interminable. Quelques *Lefevrei* voltigent sur les pierres.

Nous arrivons au lac à 9 h. 45 min. Il est magnifiquement encadré au N.-O. par le Casque d'Isabe (2,121 mè.), à l'Ouest par le pic du même nom (2,475 mè.), au Sud par le pic de Sesques (2,605 mè.) et à l'Est par le col d'Aussolaire. Ces hauteurs couvertes de neige, avec le ciel bleu par-dessus, tranchent vigoureusement sur la muraille de schistes disloqués qui entourent le lac. Leur sombre enceinte, rayée par les filets d'argent de quatre cascades principales, se réfléchit dans ses eaux d'un bleu verdâtre. Ces cascades tombent de 200 mè. sur des raillères, glissent dans le lac qui peut avoir de 1,000 à 1,200 mè. de tour, et, après avoir dormi dans ses ondes tranquil-

les, s'échappent par le déversoir où nous sommes installés.

Le pic d'Isabe, lui, descend, au Nord, jusque dans le Pla de Cujalat, par des degrés à arêtes vives et verticales. Ces marches sont en calcaire coloré en rouge feu par le fer qu'elles contiennent et par le *Placodium murorum*. Une proéminence schisteuse les interrompt, puis elles reprennent en une belle banderole surmontée d'une muraille blanche.

Un pareil tableau, tout encadré, vaut bien sept heures de marche, je pense.

Les guides mettent le couvert, ces demoiselles découpent les provisions. On n'approche pas les sièges, ils sont encore mieux fixés que dans un transatlantique ; mais, pour compléter la comparaison, les tasses et les flacons sont mis au violon dans un bloc de neige.

Le tapis, couvert de fleurs, est un tissu de *Rhododendron*, de *Veratrum album*, de *Gentiana Burserii*, de *Scirpus cespitosus* et de *Viola palustris*.

Nous sommes rangés en cercle, de sorte que chaque convive présente au public la plante de ses pieds.

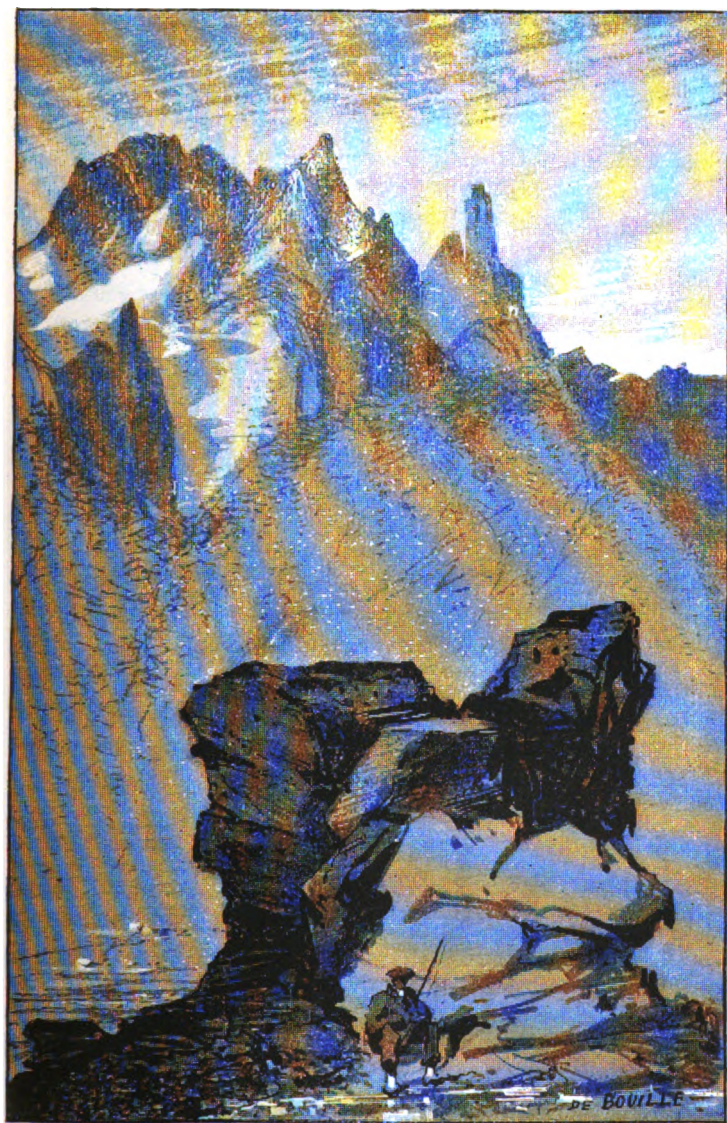
Cette vue renverse toutes mes espérances. Ces demoiselles n'ont ni molletières, ni clous à leurs souliers ! Il s'ensuit que je ne pourrai jamais leur faire franchir le col d'Aussolaire ; qu'elles ne pourront pas se tenir sur la crête où il faut avoir les pieds aussi solides que la tête, et qu'au lieu de faire Sesques et Gazies comme j'en avais l'ambition, nous serons peut-être obligés de revenir sur nos pas.

En mettant les choses au mieux, si je parviens à leur faire franchir la crête au Nord, elles auront à descendre deux kilomètres de festucas où il leur sera impossible de se retenir sur des pentes extravagantes.

Cependant je ne dis rien. J'expédie seulement Pierre à la recherche d'un passage sur la gauche, puis nous montons tous ensemble au col d'Aussolaire par des pentes qui finissent par devenir presque impossibles.

Le col n'est pas devenu plus facile depuis que j'y ai fait





**Pic de las Serous (2.371 mèt.) et Salient de Sesques, pris du Cujalat de Sesques,  
dessin de M. de Bouillé, d'après nature.**



descendre mes enfants. Je n'oserai jamais y faire passer nos compagnons.

Et cependant j'envoie les guides en éclaireurs pour n'avoir pas de regrets...

Sans compter la fatigue en moins, nous gagnerions trois ou quatre heures.

Mais les avalanches s'effondrent quelquefois par ce col. J'ai failli en recevoir une sur le dos. Elles ont poli la roche, d'ailleurs très friable. Il n'y a pas moyen de s'y fier.

Reste la crête, en revenant au Nord. J'en connais également les dangers. Je laisse cependant Labarthe essayer avec une de ces demoiselles. Je donne la main à une de ses sœurs et je confie la troisième à un des guides. M. Barthélemy et ma fille s'en tirent comme ils peuvent. Pierre revient, il n'a pas trouvé de passage.

La crête d'Aussolaire est un schiste calcaire rouge et violet que les pluies ont persilié en détruisant le calcaire. Il suffit de le toucher pour le réduire en poussière. Le vent en emporte les débris comme des pains à cacheter. Ils sont accompagnés de pointements d'eurite à grains très fins. Ce n'est pas avec des chaussures de salon que l'on peut se cramponner ici, ayant le vide à droite et à gauche. Il faut rebrousser chemin. Un gros rocher qui sort de la crête, au col, et qui représente à s'y méprendre le buste d'Henri IV, nous regarde d'un air goguenard... S'il survenait un tremblement de terre, il pourrait bien descendre avant nous<sup>1</sup>!...

Il est cruel cependant de reprendre notre contrepied au moment où nous touchons le but! J'ordonne à Labarthe de serrer la crête au plus près sans redescendre jusqu'au

1. Les *Aconitum Napellus* et *Anthora* montrent leurs têtes au travers des buissons de *Juniperus* et de *Calluna vulgaris*. Tout à fait au col : *Draba pyrenaica*, *Androsace carnea* et *villosa*. Sous les pierres, l'*Adimonia monticola* et l'*Adimonia tenaceti* qui tissent un fil comme l'araignée.

lac. Nous nous suivons dans le même ordre, ayant beaucoup de peine à nous tenir sur une pente presque à pic, composée de débris qui fuient sous notre poids.

Tout à coup, Labarthe s'arrête, il tape à ses pieds avec son bâton, puis il lance en l'air une vipère qu'il a tuée dans les jambes de M<sup>lle</sup> Moreau.

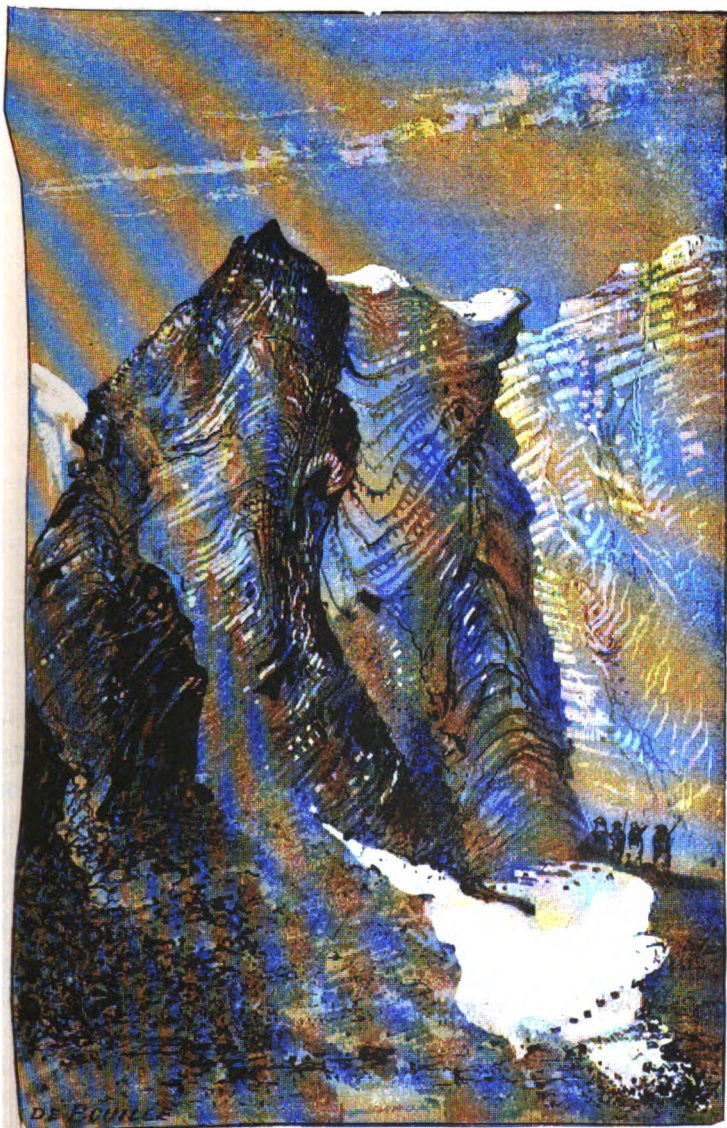
Et nous sommes à 2,400 mètr. d'attitude environ !...

Enfin, à force d'appuyer au N.-E., nous parvenons à franchir lou Coutchess de la Batchotte et à descendre dans Sesques par les interminables et difficiles gazons de festuca qui tapissent Aou Solle du haut en bas. On ne peut même pas s'y tenir avec des souliers à clous : il faut courir pour ne pas tomber ; on croirait glisser sur du crin.

Dire que chaque pas est une chute serait exagéré ; mais si le juste peut tomber sept fois par jour, nous avons largement augmenté la mesure. Au reste, il faut avouer qu'à part le désagrément d'être en contact trop immédiat avec les aiguilles de festuca, Aou Solle est couvert de roses<sup>1</sup>.

J'avais pris quelques centaines de pas d'avance pour aiguiser notre vitesse, quand un projectile me passe en ronflant par-dessus la tête. Un troupeau de chèvres, qui est juste dans la direction, ne se trompe pas au bruit, et détale au plus vite. Il était temps : la roche faisait des bonds de 50 mètr. et aurait tout broyé. J'accélère ma course pour sortir de la trajectoire et arriver plus vite au Gujalat qui, au mois de mars, est embaumé par le *Daphne mezereum*. A cette époque, on peut se laisser glisser du col de Peyrotte jusqu'ici, 3 kilomèt., sur des neiges folles qui vous arrachent les yeux. Elles ont 2,000 mètr. de large et 150 mètr. d'épaisseur. Si vous voulez vous livrer à cette extravagance, donnez votre fusil au guide, vous rapporteriez une écumoire, et sachez vous arrêter à la terrasse du milieu si elle est à découvert, autrement vous feriez un

1. *Rosa Pimpinellifolia*.



Roche de la Conquette.



saut périlleux de 50 mètr. qui pourrait ne pas vous laisser indifférent.

Ce bruit de grelots qui sort de dessous vos pieds est la voix du ruisseau collecteur qui emmène les fontes de neige et de glaces à la cascade de Sesques. Il forme un tunnel dans lequel on peut entrer aujourd'hui sous des voûtes de 7 mètr. de haut, des ponts de glace, des colonnades de diamant, toutes les excentricités d'un cristal qui demain ne sera plus qu'une goutte d'eau.

A notre droite, les calschistes flamboyants de las Arrouyettes de Sesques dessinent de grandes rosaces rouges et vertes, bordées de cristaux de quartz sur des fonds cendrés ou des plaques de neige. Au-dessous, dans l'avalanche d'Aussolaire, à 150 mètr. d'ici, l'*Adonis pyrenaica* a beau se cacher sous les pierres, les vaches savent bien l'y trouver. Si vous y allez, ne vous approchez pas trop de la muraille, il en descend à chaque instant des débris capables d'assommer un bœuf.

C'est dans ces débris que nous avons trouvé une géode de cristal de 22 centimèt. sur 7, colorée en vert par une couche d'amianté très fine qui recouvre d'un duvet soyeux les portions de la roche restées à nu. Lorsque cette incorporation se fait d'une manière très intime, il en résulte une pierre qui, taillée en cabochon, manifeste un chatoyement prononcé qu'on appelle œil-de-chat. Ce fragment, à base d'eurite, vient de l'Ombret de Sesques, les débris épars sur le sol en indiquent la direction. Quoique les plus belles pointes aient été brisées en tombant, il y en a encore qui ont jusqu'à 12 centimèt. de circonférence.

Perdus, un soir, dans les abîmes du fond, par un brouillard impénétrable, lorsque les crêtes commencèrent à se découvrir, nous crûmes distinguer une vache... un cheval... puis un ours, qui tenait je ne sais quel animal dans ses pattes... un véritable mirage !

Nous venons souvent ici par Gaziès et la Roche de la

Conquette, calschiste sculpté qui a moulé les formes très mouvementées d'un palais indien, entre deux colonnades de neige recouvertes de glaces éblouissantes, d'où sortent des assises rouges comme des porphyres d'Égypte ; un tapis de saxifrages et d'androsaces est étendu sous les pieds : les anges ont peint le plafond.

La dernière fois que nous y sommes passés, un taureau, poursuivi par les taons, était monté jusqu'à la Conquette ; la sœur d'un des pasteurs tâchait de le gagner de vitesse pour le ramener au Cujalat. A la vue de mes enfants, elle fut prise d'une profonde pitié, les croyant voués à une mort certaine.

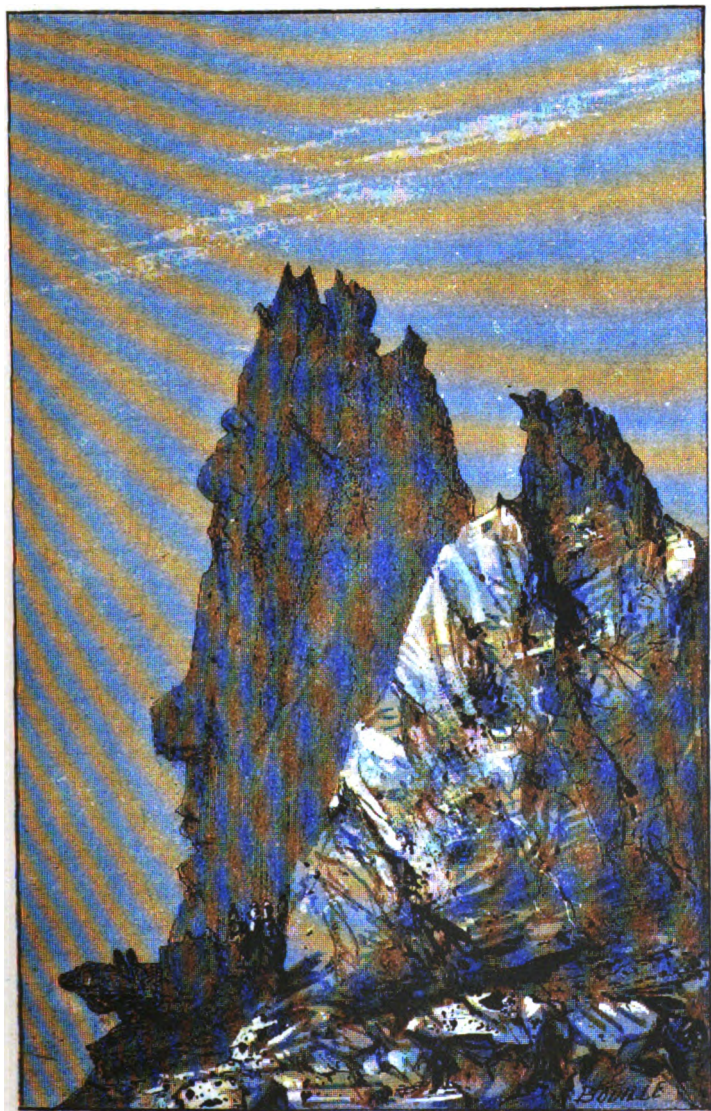
— *Paoubres damiselos que mouriran a cy*, criait-elle en levant les bras au ciel, — *jamais plus nou tourneran bede Aigue-Boune!*

Un instant après, à cheval sur une crête disloquée, je faisais, à balle, le coup du roi, sur un vautour griffon, la plus puante bête que je connaisse. J'ai infecté mon logement pendant quinze jours, pour en avoir laissé un, quelques instants, à la porte de ma chambre.

La chaîne qui sépare la vallée d'Aspe de la vallée d'Ossau court assez régulièrement du Nord au Sud. Puis elle se casse à angle droit sur la jonction de las Serous avec l'Aiguille du Capéran de Sesques, jusqu'à un pic auquel la carte d'État-major ne donne pas de nom, et qui, dans la vallée d'Aspe, s'appelle Monsieur Mondos (2,512 mètr.), en opposition à une autre sommité voisine, Madame Lespétouse, qui est le Scarput (2,512 mètr.). Cette cassure est remarquable à l'Est par l'Aiguille du Capéran, autrement dite Salient de Sesques (2,408 mètr.), et à l'Ouest par un dyke blanc d'un mètre ou deux de large, qui descend du col de Peyraougue dans la vallée d'Aspe, puis remonte au col de Scarput. Ce dyke est un eurite passant au pétrosilex.

Le Capéran de Sesques a une forme si extraordinaire qu'elle frappe même de Pau. Son obélisque qui, de la place





Capéran ou Salient de Sesques (2,408 mètr.).



Royale, a l'air d'une modeste cheminée, a au moins 50 mètr. de haut, et peut se vanter de n'avoir jamais vu un isard lui piétiner la tête. C'est un ami de la maison. On lui parle comme à une vieille connaissance. La roche en tête de lapin qui lui sert d'assise semble dresser de plaisir ses deux grosses oreilles. — Cette disposition n'est visible qu'en l'abordant par le Sud. — Et, à vrai dire, quand cette aiguille de quartzite, vernie par les nuages, a fait sa toilette, que ses cristaux bruns, ses quartz d'argent scintillent dans la pourpre et l'or de ses lichens<sup>1</sup>, elle vous séduit invinciblement.

Jamais je n'ai osé descendre dans Sesque par la cheminée du Capéran : c'est déjà beaucoup que de se risquer sur les 150 mètr. de schistes presque perpendiculaires qui séparent du col de Peyrote. La dernière fois, je me hâtais pour descendre sous une de mes filles, afin de la rattraper au passage si c'était nécessaire. Mon album, ma botte et ma lorgnette, mal assujettis sur mon dos, tournent par devant et me font perdre l'équilibre. Je partis comme un dard !... Sans la solidité de mon bâton et la bonne chance que je demande toujours à Dieu, j'allais m'aplatir dans la vallée d'Aspe...

Le Capéran forme la tête d'une raillère à pic presque toujours couverte de neige où vous trouverez l'*Adonis pyrenaica*, et bordée, à l'Est, par un gros rocher en terrasse où l'on ne peut arriver que par une cheminée droite.

Vous y verrez presque toujours des isards. Il y a trois postes : la gauche du « casaous » (on appelle ainsi les plaques de gazon qui leur servent de pâturages sur les sommets), la raillère qui le longe, et, le meilleur de tous, la glissoire par laquelle ils passent ordinairement pour gagner le pic de Sesques.

1. *Umbilicaria cylindrica*, var. *tornata* Ach.; *Placodium elegans* D. C.; *Lecidea Morio* Schaer.

Un soir, mais'il était déjà horriblement tard et il nous fallait quatre heures de retraite, j'en aperçus cinq qui broussaient tranquillement en nous tournant le dos, à 500 mèl. Je leur envoie une balle à toute volée ; malheureusement une balle de Lefauchaux. S'ils se décidaient à descendre, je pouvais les tirer à 100 mèl. Après mon coup de feu, ils restent encore un instant immobiles, puis le bruit de la détonation leur arrive et les cinq têtes se retournent. Après un instant d'hésitation, ils font le tour du plateau et arrivent à la glissoire.

Je m'aplatis, croyant qu'ils vont la descendre : mais le premier s'arrête... Ils se bousculent un instant, les derniers poussant les premiers en m'envoyant une grêle de pierres, puis ils remontent se cacher dans un coin, tous en paquet. Il me fut impossible de les faire sortir de là.

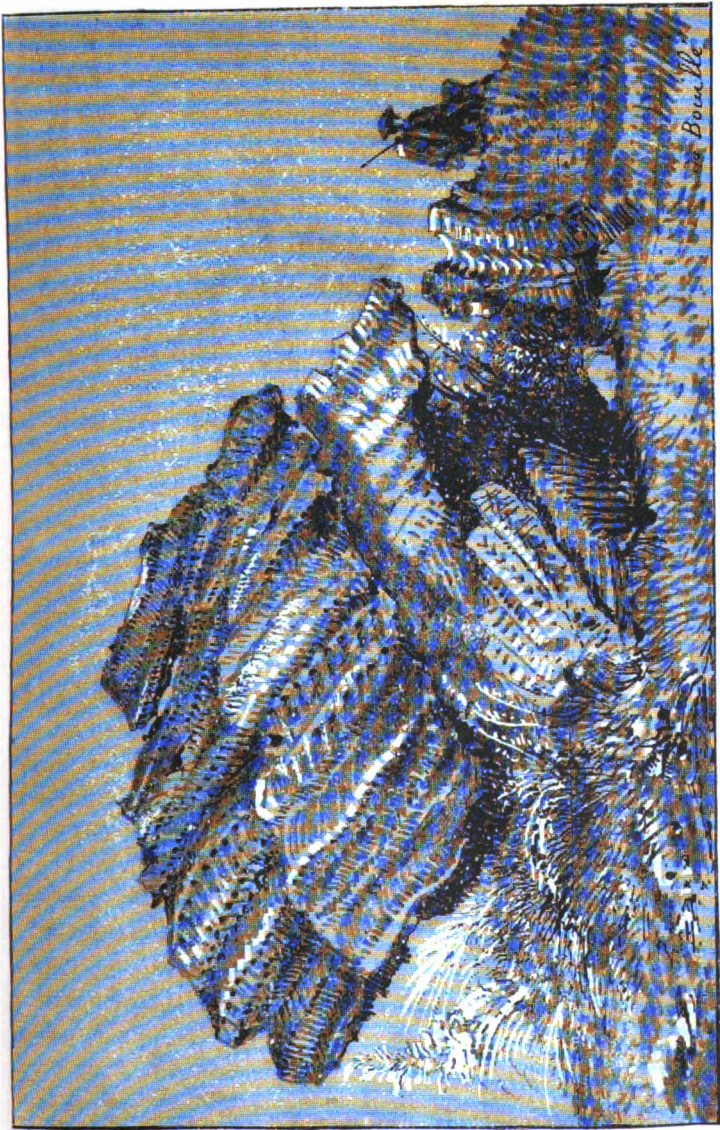
Si le caporal n'avait pas eu la malencontreuse idée d'arrêter ses quatre... bêtes, ils me passaient dessus.

La même aventure est arrivée à Bergès l'autre jour. Mais il est souvent plus heureux. Je lui ai vu faire coup double ici, dans les aiguilles d'Ossaulaire. Quant aux ours, il dit en avoir tué neuf.

Il est grandement temps de partir si nous voulons sortir de la montagne avant la nuit, et j'y tiens absolument : les trois heures de descente qui nous attendent, au train où nous allons, sont déjà assez difficiles en plein jour.

Entre le Pla de Sesques et l'Artigue, il y a de quoi cueillir des bouquets de martagons et d'iris aussi gros qu'on peut les porter. En entrant dans l'Artigue, on croit voir, sur le sentier même, les ruines de Balbek ou de Palmyre... en roches de calschiste.

Le schiste, divisé en feuilles de 30 centim. d'épaisseur, a été comprimé de droite à gauche et de gauche à droite ; obliquement d'abord, puis verticalement ; l'eau a détruit le calcaire et il ne reste plus que les alvéoles.



Artigue de Sesques.



Le *Daphne mezereum*, qui veut toujours une roche pour s'appuyer, pousse entre les débris.

Les Cujalats de l'Artigue, réunis sur un petit monticule au fond de la vallée, sont surmontés d'un épouvantail pour les ours : une chemise au bout d'un bâton. La chemise est en bien mauvais état.

L'ours, qui porte un si bon paletot, doit avoir en piètre estime les pasteurs qui se contentent d'un pareil vêtement.

Pendant que vous vous disloquez les pieds dans les pavés de granit, regardez, dans le monticule à droite, ces buissons de hêtres rabougris : Cordet, d'Assouste, y étant à l'affût, a tué un ours qui passait où vous êtes à 3 h. de l'après-midi. De tous les chasseurs des Pyrénées, c'est lui qui en a tué le plus. Il aurait atteint, dit-on, le chiffre fabuleux de cinquante-cinq. A soixante-quatorze ans, Loustau, de Bielle, n'en comptait que dix-neuf. J'ignore à quel chiffre en est Lamazou dans ce moment...

A 8 h. 30 min. nous étions aux Eaux-Chaudes. Si nous défalquons trois heures de repos, il reste quinze heures de marche. Je dis ceci à la louange de nos camarades !

Ce que j'aime dans ces départs avant jour, c'est le travail de l'esprit en cette situation du corps. Avec la fraîcheur du matin, on marche sans effort, pendant que l'imagination, bercée par le silence de la nuit, rêve aux rencontres émouvantes dans ces forêts aux longues mousses où grondent des torrents qui rongent la roche depuis des siècles et n'ont encore fait que la baiser.

Puis au-dessus des ténèbres, les pics où le soleil se heurte, vous appelant à eux, plus près du ciel et plus loin de la terre...

On s'arrête souvent, par hygiène autant que par plaisir, jouissant d'avance du triomphe du but ou des difficultés vaincues, avec ce bien-être indéfinissable de l'âme qui savoure sans regret une distraction qui ne coûte pas de pleurs, une volupté qui ne connaît pas le remords.

La fortune peut donner bien des jouissances; mais ici tout vient de Dieu. C'est à lui que nous devons la santé, le bonheur de parcourir ces belles Pyrénées pendant que tant d'autres souffrent et languissent au logis. Bon bonhomme de bonheur d'ailleurs, un peu bavard, pas égoïste, et qui, comme la verve de Sancho, ne demande qu'à s'épancher.

Comte R. DE BOUILLÉ,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

---



## XII

# AVENTURES D'UNE CARAVANE SCOLAIRE

EN PAYS SLAVE

(10<sup>e</sup> CARAVANE D'ARCUEIL)

DE TRIESTE A DIAKOVO

I. LA CÔTE DALMATE. — II. LE MONTÉNÉGRE.  
III. L'HERZÉGOVINE ET LA BOSNIE.

### I. — LA COTE DALMATE

Rencontrer à quelques centaines de lieues de la mère patrie des Français voyageant est, malheureusement, chose rare. Rencontrer tout un groupe de Français et surtout de jeunes gens (car les jeunes gens voyagent peut-être moins que les hommes faits) est plus rare encore. C'est cependant ce qui s'est produit dans le courant de l'été de 1887 sur le littoral de l'Adriatique, dans les rochers du Monténégro et de l'Herzégovine, en Bosnie, pays visités avec autant d'intérêt que de succès par la caravane scolaire d'Arcueil.

Dire ce que sont les caravanes scolaires serait répéter ici ce qui est connu de tout le monde. Je ferai seulement

observer que depuis dix années que le collège d'Arcueil a élevé à la hauteur d'une institution le fonctionnement des caravanes scolaires, le succès a toujours couronné ses efforts. Voici dix années que M. l'abbé Barral — qu'en voyage nous appelons *le Capitaine* — s'est voué à l'œuvre des caravanes scolaires à Arcueil et, grâce à son enthousiasme persuasif, à son expérience et à sa prudence, l'institution des caravanes scolaires y a poussé de profondes racines et y est considérée comme le couronnement indispensable d'une année de fatigants travaux. M. Barral a compris en effet que, tout en cultivant l'esprit, il ne fallait pas négliger le corps, et que promener ses élèves dans les montagnes de France et de l'étranger, c'était à la fois fortifier l'un et développer l'autre. Faire voir du pays, dévoiler des horizons matériels et moraux, faire connaître l'étranger aux Français et faire apprécier la France aux étrangers, tel a été le but constamment visé par M. l'abbé Barral, et la plus douce récompense qu'il puisse recevoir est de pouvoir se dire avec une légitime satisfaction qu'il a formé des hommes utiles à leur pays.

Mais j'ai hâte d'aborder mon sujet et de rejoindre à Trieste la vaillante caravane qui, après avoir parcouru le massif de l'Ötztal et laissé en Tirol ses plus jeunes adhérents, est sur le point de s'embarquer pour le littoral dalmate. Ce voyage a une réelle importance pour l'instruction de la caravane. Sur la côte, les souvenirs historiques abondent. A l'époque romaine nous trouvons la trace des opérations de Pompée contre César et la puissante empreinte laissée par Dioclétien, cet empereur qui, fatigué des grandeurs, déposa tout à coup le sceptre et la couronne à Nicomédie pour s'enfuir dans sa retraite favorite de Salone. Au moyen âge les invasions des barbares, les croisades, la lutte perpétuelle des Vénitiens contre les Turcs, font des rivages de l'Adriatique un véritable champ clos.

Dans la montagne, c'est-à-dire au Monténégro, en Herzé-

govine, en Bosnie, la résistance de la chrétienté contre l'islam laisse partout de sanglants souvenirs. L'occupation autrichienne toute récente fait connaître une page palpitante d'intérêt de l'histoire contemporaine, qui complète les enseignements donnés par le moyen âge et l'époque romaine. C'est l'histoire sur le terrain, la plus pratique et la plus agréable de toutes.

Par une belle matinée d'août, quittant l'hôtel Delorme, à Trieste, où nous sommes logés fort convenablement, mais en raison de la somme que nous devons coucher sur la note, nous nous mettons en route pour faire l'ascension du paquebot du Lloyd austro-hongrois *Fernando-Massimiliano*. Le gamin triestain, qui est tout aussi curieux que Gugusse et Polyte, ne tarde pas à se masser devant la porte de l'hôtel où nous sommes réunis tous les seize, sac au dos, portant qui un piolet ou une pique, qui une canne ou un parapluie, qui un appareil photographique ou une cage à tortues. En nous voyant ainsi accoutrés, Tartarin nous eût certainement pris pour des compatriotes <sup>1</sup>.

Le *Fernando-Massimiliano* est un vapeur de 800 tonneaux, confortablement aménagé, doté d'un équipage mi-partie italien, mi-partie slave et commandé par des officiers slaves, fort courtois et fort prévenants comme tous ceux du reste qu'il nous a été donné de rencontrer sur les paquebots du Lloyd. Nous voguons sous la bannière d'Autriche-Hongrie; mais, comme les provinces maritimes de cet empire ne sont peuplées que d'Italiens et de Slaves, nous ne rencontrerons guère dans tout notre voyage que ces deux nationalités, surtout la dernière, à l'exclusion

1. Voici les noms des membres de la caravane : MM. les abbés Barral et Guyot; Ebel Eugène, de Berthois Philippe, Besnard Paul, Blaque-Bélair Pierre, Dehaynin Euryale, Demanche Georges, Devilder André, Hussenot Maxime, des Isnards Hélén, de Peretti della Roca Emmanuel, Perrote Félix, Planchenaut Adrien, Saint André, Salles Georges.

presque constante de l'élément allemand. John Bull, lui non plus, ne fréquente guère ces parages et nous n'aurons qu'à nous louer de ne pas avoir à nous heurter à son sans-gêne traditionnel.

Quand on sort du beau port de Trieste, rempli de bâtiments de tout genre arrimés le long de ses grands quais neufs, la ville haute apparaît pittoresquement située sur la hauteur que couronne un vieux castel. Peu à peu le panorama se développe; Miramar, le château favori de l'infortuné empereur Maximilien, s'élève dans une oasis de verdure et de fleurs, que dominent les tranchées et viaducs du chemin de fer construit à grand renfort de travaux d'art sur le flanc d'une côte escarpée. Bientôt nous disons adieu au golfe de Trieste pour longer les côtes d'Istrie, côtes d'un intérêt médiocre si l'on n'y rencontrait de temps à autre des sites aussi relevés que Pirano, Rovigno, les blanches villes, que mettent en évidence un vieux château crénelé ou un énorme campanile.

Tout d'un coup le vapeur donne dans une passe étroite, vire à bâbord, puis à tribord et, après avoir défilé devant la gueule muette de fort respectables canons, débouche dans une belle rade au fond de laquelle s'élève le port militaire de Pola, le Toulon de l'Autriche. Sauter à terre pendant l'escale est l'affaire d'un instant, et nous voici admirant les ruines magnifiques d'arènes romaines fort bien conservées. En parcourant la vieille ville nous nous heurtons à une vieille église dont le campanile et les murs tombent en ruines et sur laquelle une administration naïve a pris soin de faire placer cette inscription : « Ex-Kirche (église) San Francesco. » L'étiquette n'était-elle pas superflue pour l'éducation des générations futures?

Pola renferme l'escadre cuirassée autrichienne, et nous regardons avec un intérêt mêlé d'admiration ces énormes masses mouvantes dont quelques-unes ont eu leur heure de gloire avec l'amiral Tegethoff à la bataille de Lissa.

Tegethoff possède ici sa statue, et sa mémoire est vénérée par les populations du littoral dalmate.

Le jour est sur son déclin lorsque nous remontons à bord, et l'Adriatique semble nous ménager pour la nuit quelque désagréable surprise. Les moins intrépides gagnent alors leur cabine aussitôt après le dîner ; mais ce n'est qu'une fausse alerte, la houle se contente d'être aussi légère que clémente, et l'aurore naissante nous dessille les yeux dans le port de Zara.

Cette vieille cité, où les Vénitiens ont laissé une si profonde empreinte de leur domination, est encore entourée de ses fortifications datant du moyen âge. Des rues étroites se coupant à angles droits, des chaussées couvertes de grandes dalles de pierre, des églises de style bien italien et dépourvues de dégagement, des maisons ornées de bas-reliefs et de loggias, tel est l'aspect de Zara. Joignez à cela l'absence de tout véhicule et de tout bruit, et Zara vous paraîtra, à 5 heures du matin, une ville plongée dans un éternel sommeil. Mais bientôt tout s'anime, les boutiques s'ouvrent, le marché se peuple, et c'est là, tout en dégustant avec satisfaction les fruits abondants que chacun vous offre à l'envi, que nous admirons ces robustes habitants, bronzés par le soleil, avec leur costume original, calotte sur l'oreille, gilet rouge brodé avec boutons de métal, et veston de bure à la hussarde, négligemment posé sur les épaules. Les costumes féminins brillent du plus vif éclat, depuis le bas rouge jusqu'au fichu de même nuance, en passant par le tablier à pois et le corsage multicolore où s'entrelacent harmonieusement des lisérés rouges, jaunes, blancs et noirs. Le costume dalmate se voit à Zara dans toute sa splendeur, et à quelques variations près nous le retrouverons, plus ou moins répandu, sur tout le littoral illyrien jusqu'aux Bouches de Cattaro. Nous sommes en plein pays slave, et la langue serbo-croate, parlée de l'Adriatique au Danube, résonne constamment à nos oreilles.

C'est dimanche; aussi voit-on sans cesse arriver au port des barques chargées de provisions ou de passagers. C'est un va-et-vient continuél agrémenté par les chants que font entendre de tous côtés hommes, femmes et enfants.

Mais le temps passe vite en voyage, et, comme la caravane est avide de voir, elle ne doit pas perdre de temps. Nous repartons donc au bout de quelques heures, et mettons le cap sur Sebenico, dont la silhouette se profile bientôt sur un ciel qui a cessé d'être sans nuages. Ici nous disons adieu au paquebot et allons prendre nos quartiers à l'Albergo dei Peregrini, le seul hôtel de la ville, grand bâtiment plus confortable en apparence qu'en réalité, car les chambres qui nous sont adjudgées sont fort médiocres; le mobilier doit être mis en partage afin que chacun en ait tant soit peu. On se rattrape sur la vue : ceux qui sont logés sur le devant ont la vue de la mer et de la vieille ville; ceux qui perchent du côté opposé ont un horizon plus borné. mais cependant pittoresque en son genre. En effet, de ce côté donnent des maisons à moitié en ruines mais encore habitées, qui se présentent de telle façon que, les pans de murs étant démolis, on voit tout l'intérieur, de la cave au grenier. Et quel dédale pour y arriver ! Ce qu'il faut franchir de couloirs, monter et redescendre d'escaliers, traverser de portiques ouverts, est vraiment incroyable. Un troupeau de canards non muets est logé dans une cabane située à l'entresol, et ces infortunés parents des volatiles qui sauvèrent le Capitole sont obligés eux-mêmes, pour aller chercher leur pâture au fond d'une cour à demi obscure, de se laisser glisser, d'un pas plus mal assuré que d'habitude, sur une planche usée, de suivre à la file indienne et sans avoir le vertige un étroit pan de mur qui s'éboule, pour aller ensuite se buter contre un toit en contre-bas, gravir six marches et en redescendre douze. Mais d'autres distractions que celles-là nous attendent : allons visiter la ville et les chutes de la Kerka.

Sebenico, dans la vieille ville, n'est qu'un effroyable ramassis de maisons mal entretenues, de ruelles étroites et tortueuses, transformées parfois en degrés. Une population peu attrayante est assise sur le seuil des portes, et des habitants et des ruelles se dégage une émanation qui ne rappelle en rien les parfums d'Arabie. Ce qu'il y a de remarquable à Sebenico, c'est une magnifique église, le Dôme, dont la structure intérieure ne rentre point dans le cadre ordinaire des cathédrales. Sa voûte semi-cylindrique, ornée de sculptures, ses colonnes réunies par des arceaux, la particularité originale de ses dispositions intérieures, lui donnent un cachet peut-être unique en son genre. C'est un petit gamin de sept à huit ans qui nous fait avec un imperturbable aplomb les honneurs de sa cathédrale et en chasse vigoureusement la foule de ses semblables qui nous encombre et nous regarde comme des bêtes curieuses.

Sebenico était autrefois place de guerre importante, grâce à sa rade profonde et sûre et aux forts qui la protégeaient. Mais les beaux jours de Sebenico comme ville forte sont passés, et la place est aujourd'hui déclassée.

La plus merveilleuse des beautés naturelles de la Dalmatie est bien certainement la chute de la Kerka. Après avoir gravi les pentes arides qui nous mènent sur un plateau rocailleux et aussi dépourvu de végétation que d'habitations, nous arrivons au bord d'une coulée large et profonde. C'est alors qu'apparaissent, en amont et en aval d'un fouillis de végétation, deux longues nappes d'eau formées par la Kerka. Nous descendons à travers les pierres vers cette oasis perdue dans un autre Sahara, et bientôt nous pouvons contempler, au pied d'un groupe de moulins, une série de cascades se répartissant en cinq ou six chutes d'une hauteur totale d'une soixantaine de mètres, et sortant de tous côtés au milieu de blocs de rochers recouverts de végétation. Ce tableau est grandiose, et rarement il est donné de jouir d'un spectacle plus imposant. Un amoncellement

de nuages coupe court à notre admiration et nous fait remonter en toute hâte dans nos voitures. Nos petits chevaux dalmates descendent la côte avec une allure vertigineuse ; mais une énorme nuée, plus noire que de l'encre, s'élève rapidement au-dessus des flots, s'entr'ouvrant fréquemment pour sillonner d'éblouissants éclairs, qui resplendissent sur les vagues, la lumière presque voilée du jour. Ce coup d'œil lui aussi est grandiose, mais nous ne lui donnons qu'une attention distraite, pressés que nous sommes d'arriver au gîte avant l'ouverture des cataractes du ciel. Encore un effort et nous voici arrivés, juste au moment où un véritable déluge se déverse sur la ville. Un bon dîner, arrosé de quelques-uns de ces excellents vins dalmates avec lesquels nous commençons à faire connaissance, nous remet bientôt d'une alarme si chaude et compense ce qu'il y a de primitif et d'incomplet dans notre installation.

Un chemin de fer, le seul qui existe en Dalmatie, conduit directement la caravane de Sebenico à Spalato à travers une région accidentée, rocailleuse et d'une nudité désespérante. Telle est la plupart du temps la Dalmatie, entrecoupée parfois, à l'intérieur comme sur la côte, de véritables oasis. Ce n'est qu'en débouchant au haut de la plaine de Sette Castelli, d'où on domine Spalato, que la végétation nous revient avec le soleil. Le changement à vue est saisissant, et de tous côtés apparaissent des champs de vignes entreplantés d'oliviers avec le cadre d'une belle mer bleue à l'horizon. En gare de Spalato nous trouvons M. le comte Tartaglia, agent consulaire de France, qui, avec ses fils, n'a pas cessé, pendant tout notre séjour en ville, de nous assister fort gracieusement de sa personne ou de ses conseils. L'hôtel de la Ville nous offre un excellent gîte comme nous n'en retrouverons plus avant Serajevo.

Le quartier le plus ancien de Spalato est bâti dans les ruines de l'ancien palais de Dioclétien, dont les murs extérieurs, encore fort bien conservés, forment un vaste qua-



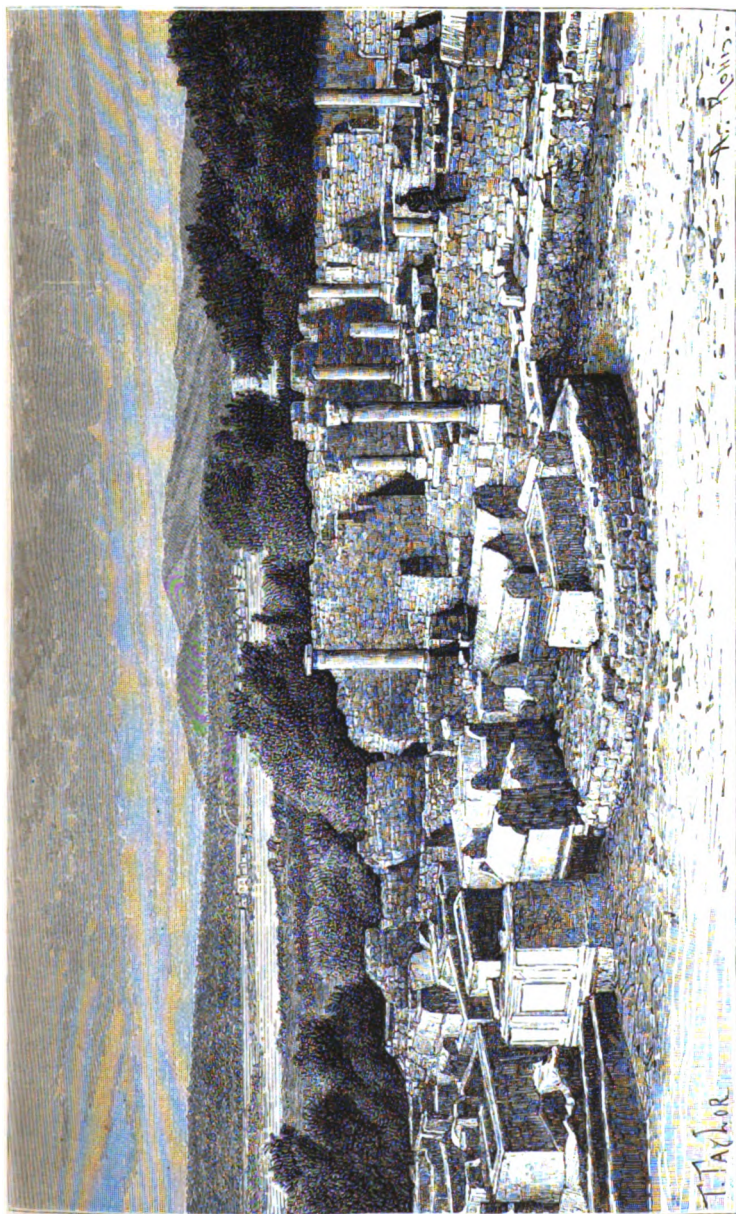
drilatère, plus grand que le palais du Louvre, que coupent dans tous les sens des pans de murs ornés de bas et de hauts reliefs et soutenus par des colonnes de marbre. Contre ces débris qui ont défié les intempéries des siècles, sont venues s'abriter une foule de petites maisons inégales et difformes, séparées les unes des autres par d'étroites ruelles dallées qu'une seule personne peut intercepter en tendant les bras, ou par des passages couverts formant souterrains. C'est à peine si l'air et la lumière peuvent pénétrer dans ces demeures d'un autre âge. Au centre on voit encore le péristyle de l'ancien palais, ainsi que la *loggia*, avec leurs belles colonnes de granit ; le *dôme*, ancien temple de Jupiter ; le *campanile*, qui disparaît actuellement sous une masse d'échafaudages, du haut desquels on jouit, sur les ruines de Salone, le col de Clissa, l'Adriatique et les îles, d'un des plus beaux panoramas de la côte dalmate. Le dôme est peu étendu, mais remarquable par son portique et la richesse de ses sculptures intérieures. Il ne forme qu'une rotonde où une demi-obscurité permet à peine d'admirer ses trésors artistiques.

Pour tout voyageur, le pèlerinage des ruines de Salone s'impose forcément quand on est à Spalato. C'est en ce lieu que Dioclétien, dégoûté de l'empire, se retira pour planter ses laitues. Le site était fort agréablement choisi, mais je me suis toujours demandé comment les salades de l'ex-empereur pouvaient parvenir même à germer, sur un terrain aussi rocailleux, aussi desséché, et du matin au soir exposé aux rayons ardents du soleil. Il s'y trouve aujourd'hui de nombreux clos de vignes fournissant un raisin exquis comme on n'en trouve pas de pareil sur toute la côte, ni même au marché de Spalato. Les ruines romaines se dressent au milieu des champs : ici c'est un portique donnant accès à une basilique, à une allée de colonnades et de tombeaux ; là ce sont des mosaïques presque entièrement recouvertes de terre et dont personne n'a l'air de se

soucier ; autre part on se trouve en face des ruines d'un amphithéâtre ; plus loin émergent au milieu de la verdure des débris fort reconnaissables du mur d'enceinte, attestant l'importance de l'ancienne ville romaine, dont les statues et les bas-reliefs les mieux conservés sont aujourd'hui groupés dans le musée de Spalato. Désireux de conserver un souvenir de ces parages, le *Capitaine* braque son appareil photographique sur les colonnades ; chacun alors, prenant une pose antique, inspirée par les circonstances, se fait un piédestal des ruines de la domination romaine.

A quelque distance au Nord de Spalato, une belle route construite par Marmont conduit à Trau, petite ville bâtie sur deux îles séparées par un étroit chenal. La température est encore plus douce qu'à Spalato dans ce fond de plaine abrité par de hautes montagnes du vent glacé du Nord. Aussi y voit-on les aloès s'épanouir en pleine terre jusque sur le bord de la route. Trau doit sa réputation non seulement à son site, mais encore à son vieux château vénitien, à ses remparts en ruine, et surtout à son dôme remarquable par ses sculptures et ses motifs décoratifs. C'est, avec ceux de Sebenico et de Spalato, l'un des plus curieux de la Dalmatie. En face de ce monument s'élève dans une loggia un lion de Saint-Marc, puissant vestige de la domination des doges.

A Trau, nous fûmes l'objet d'une vive curiosité de la part de la population. Le bruit s'était répandu que le prince de Carignan devait honorer la ville de sa présence, et cette rumeur, mal fondée ce jour-là, était parvenue à nos oreilles. Aussi résolûmes-nous de mettre à l'épreuve la crédulité populaire. L'un de nous, à qui sa haute taille et son grand air permettaient de jouer ce rôle, fut chargé de figurer le prince, et les autres, se tenant à une distance de commande, formaient la suite, emboîtant le pas avec une déférence gouailleuse qui ne ressemblait en rien à l'étiquette des cours. La foule ne manqua pas de donner dans le panneau, et le soir nous en rîmes à gorge déployée.



Ruines de Salone, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barral.



Il y aurait encore bien des excursions à faire aux environs de Spalato, mais le temps presse et le paquebot chauffe. Nous prenons passage sur le *Fiume*, par une superbe matinée d'août, et nous voici mettant le cap sur le détroit qui sépare les îles Solta et Brazza. Bientôt après on fait escale quelques instants devant Lesina, ombragée de quelques palmiers, et si pittoresquement bâtie en amphithéâtre avec ses anciennes fortifications et ses vieilles tours accrochées à des rochers abrupts. La journée s'achève en longeant les îles de Lesina et Curzola, et quand l'aube paraît nous accostons dans la baie de Gravosa.

Une route poussiéreuse mène en une demi-heure de Gravosa à Raguse et, quand on arrive au sommet du mamelon qui sépare ces deux points, on aperçoit alors la capitale de l'antique république annexée par Marmont, avec ses hautes murailles, ses fossés plantés d'arbres et ses tours massives admirablement conservées. La vie intérieure se concentre dans une grande rue dallée, le Stradone, coupant la ville en deux et aboutissant au port de Raguse, aujourd'hui délaissé pour celui de Gravosa. Tout le reste n'est que ruelles étroites, avec ou sans degrés, formant un dédale au travers duquel le chancelier du consulat de France et l'ancien consul ottoman Danish-Effendi nous pilotent avec une grâce parfaite, depuis l'église des Franciscains, avec son cloître aux arcades finement dentelées, jusqu'au marché, où les costumes multicolores des Ragusaines font concurrence aux fruits savoureux et colorés qui abondent sur la place.

Bien des excursions nous attirent aux environs de Raguse, mais comment faire avec quatre heures seulement d'escale? Aussi est-ce en nous promettant une plus longue halte au retour que nous battons en retraite sur Gravosa et le *Fiume*, non sans avoir arrêté, entouré et fait poser, sans enthousiasme de leur part, devant l'appareil photographique, deux superbes types de femmes herzégoviniennes au costume fort original.

De Gravosa à Cattaro quelques heures de traversée suffisent, et bientôt le bateau qui porte la caravane et sa fortune s'engage dans la mer intérieure qui forme ce que l'on appelle les Bouches de Cattaro. L'onde amère est ici resserrée entre de hautes montagnes qui s'entr'ouvrent en divers points, formant des bras réunis par d'étroits goulets. Le coup d'œil qui se dégage du pont du *Fiume* est à la fois curieux et sauvage. Il manque à ces parois abruptes, pour ressembler à la Suisse, et particulièrement au lac des Quatre-Cantons, de la verdure, des maisonnettes et des troupeaux. Mais les effets de lumière sont admirables et changent selon l'orientation. Encore un détour, et le vapeur, parvenu à l'extrémité des Bouches, au bas d'un rocher escarpé surchargé de fortifications, va s'amarrer à un quai bien entretenu et sous les ombrages duquel une musique militaire autrichienne fait entendre un pas redoublé. Nous sommes à Cattaro. Vous vous figurez peut-être, parce que la première impression est bonne, parce que vous êtes sous le coup des *jivio* poussés dans les barques monténégriennes et des accords harmonieux de la musique, que vous avez mis le pied sur un sol, je ne dis pas enchanteur, mais au moins séduisant. Quelle erreur! Vous n'êtes que dans un trou.

Pour entrer en ville il faut d'abord franchir l'enceinte continue, sévèrement gardée, et rendre visite, sans trop savoir pourquoi, à la douane autrichienne. De là nous nous présentons au principal hôtel, *Zur Stadt Grätz*, une affreuse boîte — vous permettez l'expression — où le maître de céans, qui commence par battre sa femme en notre présence, veut exploiter notre embarras en cotant fort cher les quelques mauvais lits qu'il peut nous offrir. Mal lui en prend, car nous lui tournons le dos et parvenons à nous loger les uns dans un mauvais garni, les autres à l'hôtel *Zum Jäger* où nous trouvons au moins obligeant accueil et table passable. Mais qu'on ne nous parle pas du reste ;





Raguse, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barrau.





j'en connais parmi nous qui ont fait une bonne consommation de certaines poudres dans d'obscurs taudis.

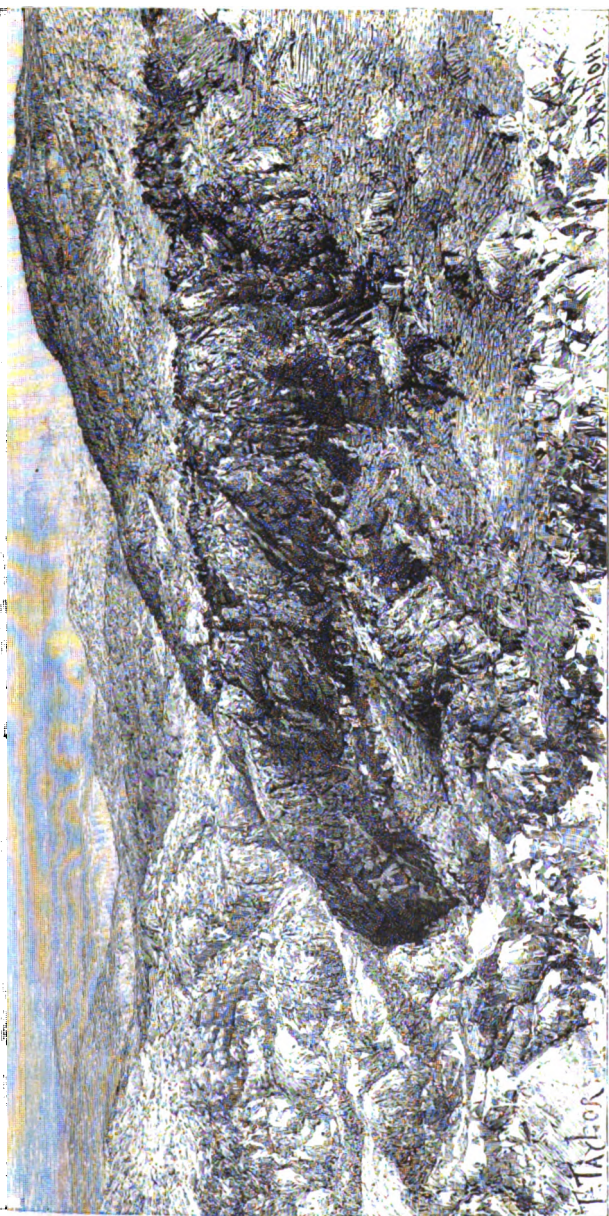
Cattaro ne présente aucun intérêt en dehors de son site : ce n'est qu'un ramassis de ruelles étranglées, si bien enchevêtrées les unes dans les autres, à la mode arabe, qu'on s'y égare facilement. A cause du voisinage immédiat de la frontière monténégrine, le gouvernement autrichien y entretient une garnison relativement nombreuse, qui doit trouver le séjour de ce trou passablement triste, d'autant plus que toute société y fait défaut.

## II. — LE MONTÉNÉGR

Nous voici au terme de notre navigation vers le Sud et, suivant notre programme, nous allons grimper au Monténégro, dont Cattaro est le débouché naturel. Grimper n'est pas trop dire, car les montagnes qui nous séparent de ce pays forment une barrière presque à pic, qu'il faut absolument franchir pour arriver à Cettinié, capitale de la principauté. Afin d'éviter la forte chaleur, nous nous décidons à partir à 3 h. du matin, après nous être assurés qu'une des portes de la ville reste entr'ouverte pendant la nuit. Passant par un étroit guichet, qu'on ne peut franchir qu'en se courbant, nous quittons Cattaro à la clarté des étoiles et de plusieurs foyers lumineux se reflétant dans les eaux du lac (car on peut donner ce nom aux Bouches). Quelques-uns montent en voiture et suivent la belle route neuve qui mène au col de Kerstatz en de capricieux méandres ; mais la majeure partie, faisant le tour extérieur de la ville, commence, sous la direction d'un guide, bien inutile, l'ascension des lacets qui mènent au col presque en ligne droite. Une température moite alourdit d'abord la marche, mais, à mesure qu'on s'élève, un air plus frais et plus sain vient à la rescousse des alpinistes qui sont ici sur leur véritable

terrain. Le sentier, qui est le chemin favori des Monténégrins, est tracé en zigzags sur le flanc escarpé de la montagne, et, bien que les bêtes de somme y passent, il est peu praticable pour des humains, surtout à la descente, à cause de ses aspérités et des pierres qui roulent fréquemment sous les pieds. La partie supérieure est la plus inégale et la plus raide; mais au moment où nous y arrivons, le jour est déjà levé; le soleil, que la montagne dissimule encore à nos regards, inonde de ses premiers feux la surface calme et brillante des Bouches. Le panorama se développe de plus en plus et lorsque, après trois heures d'ascension ininterrompue, nous arrivons au sommet du col, à 1,000 mètr. d'altitude, nous pouvons contempler les replis sans fin que nous venons de décrire à travers les précipices, les escarpements tourmentés qui séparent les divers bras des Bouches, et, un peu plus loin, la mer véritable qui s'étend le long des côtes comme un grand ruban d'argent. Ce coup d'œil est remarquable, et l'aridité du sol, ainsi que l'absence totale de végétation, lui donne un caractère vraiment sauvage.

Le col une fois franchi, nous trouvons aussitôt le soleil, un peu de végétation et quelque animation sous la forme de Monténégrins à la ceinture chamarrée de pistolets. Là s'élève une auberge rudimentaire où nous rejoignent bientôt nos compagnons en voiture, et où, sous le nom de café, nous absorbons un brouet noir qui a au moins le mérite d'être réchauffant. Mais il ne faut pas perdre de temps si nous voulons éviter la forte chaleur, et nous nous remettons en route. Voici Niéguch, berceau de la dynastie régnante du Monténégro, humble village construit au fond d'un vallon de triste apparence. Le sol est presque partout rocheux et dénudé; la terre végétale, extrêmement rare, est soigneusement recueillie dans de petites cavités entourées de pierres, et, de loin, l'aspect de ces petits îlots cultivés présente le plus singulier effet.



Montagnes du Monténégro, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barral.



Une seconde montée nous mène au haut du col de Niéguch. Laissant à notre droite quelques mamelons boisés, nous changeons alors de versant. Tandis qu'à l'extrême horizon Sud une surface, brillant au soleil comme un miroir, nous représente le lac de Scutari se confondant presque avec les nuages, devant nous s'étend à l'infini une véritable mer de rochers dont l'aspect désolé nous remplit d'un indéfinissable sentiment de tristesse. Quel chaos, quelle aridité, quel désert ! Pas un arbre, pas une maison, pas un cours d'eau. Les habitants y sont presque inconnus, et les oiseaux eux-mêmes, ces gais compagnons du voyageur, y sont passés à l'état de mythe. Devant ce bouleversement général, on croit revoir les débris épars de cette tentative audacieuse des Géants, qui, après avoir entassé Pélion sur Ossa et vingt autres montagnes dans le but d'escalader le ciel, virent leur gigantesque échafaudage bouleversé de fond en comble par la main puissante du Maître de l'univers. La légende locale nous apprend que, lorsque Dieu créa le monde, il transporta avec lui les divers éléments qui forment notre planète : or, l'un des sacs renfermant les pierres vint à crever ; son contenu se déversa fort malheureusement sur le pays que nous traversons et lui donna ce triste aspect. Mais s'il faut s'en rapporter au nom même de la principauté : *Montenegro*, en slave : *Tsernagora* (Montagne noire), le pays aurait tiré son nom de montagnes recouvertes de bois au sombre feuillage. Hélas ! les temps sont bien changés.

Nous serpentons ainsi sur la bonne route qui mène à Cetinié, apercevant tantôt un lopin de terre où pousse du maïs avec quelques maigres légumes, tantôt un entonnoir où croît un bouquet de chênes rabougris. Le télégraphe coupe en ligne droite et parfois demande à un arbre contrefait ou frappé par la foudre de servir de soutien à ses fils. Enfin apparaît, après des circuits sans nombre, une petite plaine cultivée au fond de laquelle s'élève une ran-

gée de toits rouges. C'est la capitale tant désirée, vers laquelle nous descendons rapidement par les raccourcis. Il est près de midi lorsque, par un beau soleil, nous faisons, en ordre dispersé, — car la caravane s'est éparpillée en petits groupes, — notre entrée dans Cettinié par la longue et large avenue qui mène à l'unique hôtel de la localité. Un bon déjeuner, suivi d'une petite sieste, ne tarde pas à remettre sur pied les moins aguerris.

Cettinié n'est qu'un petit village de 1,000 à 1,200 habitants. Le seul édifice qui attire un peu l'attention est le palais du prince, à la porte duquel deux soldats à veste rouge montent une garde attentive. Tout à côté, au milieu d'une place, un arbre à la puissante ramure est l'abri sous lequel le prince vient lui-même rendre à ses sujets une paternelle justice. La simplicité règne ici en maîtresse et s'harmonise admirablement avec le cadre de la nature et les mœurs des habitants. Plus loin s'élève le bâtiment appelé le *Bigliardo*, ainsi nommé parce que c'est là que fut renfermé le premier billard amené au Monténégro. L'arrivée de ce meuble encombrant fit époque dans les annales du pays, car, en l'absence de la route actuelle, il dut être hissé à la force du poignet par le sentier de chèvres que nous avons pris en sortant de Cattaro. Un changement de souverain n'aurait peut-être pas produit plus d'effet. Le *Bigliardo* abrite aujourd'hui sous son toit les ministères et l'administration entière de la principauté.

Un bâtiment voisin sert d'abri aux forçats, qui ne sont pas du reste renfermés entre quatre murs, car on les voit très facilement, la chaîne au pied, prendre l'air dans une cour totalement dépourvue de clôture. Au-dessus s'élève la *Tour des crânes*, où étaient suspendues, il n'y a pas encore bien longtemps, les têtes des ennemis tués au combat. Cette barbare coutume est aujourd'hui abolie.

Les Monténégrins sont en général de grands et beaux hommes, à la physionomie un peu dure et parfois fa-

rouche. Ils portent la fustanelle blanche, qui est aussi le costume des Albanais, et ont la tête recouverte d'une calotte ronde à fond rouge que l'on rencontre déjà à Raguse; seulement les Monténégrins y ajoutent l'initiale slave de leur prince : HI (N. I. = Nicolas I<sup>er</sup>). La même calotte, augmentée d'un grand voile tombant sur les épaules, sert de coiffure aux femmes, que l'on ne rencontre qu'en fort petit nombre et presque toujours occupées à porter des fardeaux. La situation sociale de la femme au pays tsernagore est encore fort pénible; à elle tous les durs labeurs, la médiocrité et une existence humble et retirée; à l'homme, au contraire, les honneurs et la gloire. Il est cependant des fatigues qui sont l'apanage de l'homme, celles de la guerre, où le Monténégrin est passé maître, car il est renommé pour sa bravoure, son agilité et sa force de résistance. Dans ses montagnes, il peut se considérer comme inviolable, et c'est contre ce rempart de rochers qu'est toujours venue se briser la domination musulmane. Le Monténégrin ne quitte jamais ses armes, et de sa large ceinture surgit toujours la crosse d'un pistolet ou la poignée d'un yatagan.

Désireux d'emporter de notre séjour au Monténégro autre chose qu'un souvenir de pierres amassées, nous nous mettons en route pour les sources de la Riéka, où nous trouverons un peu de verdure et de l'eau. A Cettinié, en effet, si la verdure existe quelque peu, l'eau potable fait totalement défaut, et l'on voit les femmes monténégrines, portant sur la tête un petit baril, faire plusieurs lieues de marche pour apporter dans le ménage l'eau nécessaire à l'alimentation. La route de Riéka est aussi celle de Scutari. A peu de distance de la capitale s'élève un pavillon juché au haut d'un tertre. De ce point un joli coup d'œil s'étend sur la grande nappe d'eau du lac de Scutari, les plaines fertiles qui l'environnent et les hautes cimes des montagnes d'Albanie. Nous poursuivons notre chemin, mais après une bonne étape nous commençons à trouver le soleil singu-

lièrement lourd et nous nous décidons à faire halte et à prendre notre déjeuner à l'ombre d'un grand arbre dominant la vallée où la Riéka coule à pleins bords.

Mais ce n'est pas tout de se préparer à déjeuner, il faut encore avoir de quoi. Nous avons bien emporté des provisions, mais le paquet a été mis sur le dos d'une Monténégrine qui, dévalant à travers les sentiers pierreux, est descendue d'un bond jusqu'au village de Riéka où elle a déposé son fardeau. Mais où ? Cherchons la femme, cherchons les provisions ; et voilà notre avant-garde lancée en avant avec mission de compléter par quelques emplettes ce qui nous ferait défaut.

Pendant ce temps une autre partie de la caravane se laisse choir dans la vallée avec l'intention de remonter jusqu'à la source de la rivière. L'eau métamorphosant tout sur son passage, nous trouvons tout d'un coup des prés, des troupeaux, des moulins, des habitations, tout ce qui enfin constitue la vie d'un pays. La Riéka sort à gros bouillons d'un bloc de rochers, et, quelques centaines de mètres plus loin, elle est déjà navigable. Ce phénomène se rencontre assez fréquemment en Dalmatie, en Herzégovine, et tient à la nature poreuse du sol à travers lequel filtrent toutes les eaux de pluie des hauteurs, pour se réunir dans des réservoirs souterrains et ressortir d'un seul jet un peu plus bas dans les vallées. Près de la source de la Riéka s'étend une grotte large et profonde dont les flancs servent de refuge aux troupeaux de moutons cherchant un abri contre les ardeurs du soleil. Des débris de roc encombrant le sol de la grotte et en rendent l'accès presque impraticable.

Nous revenons par un sentier de chèvres au quartier général, où nous trouvons nos compagnons attendant sous l'orme le déjeuner qui ne revient toujours pas. Pendant ce temps des indigènes ont fait halte autour de nous, et comme ils portaient des provisions, des rapports commerciaux n'ont pas tardé à s'établir entre eux et nous, les uns ven-



dant du lait en bouteilles, « garanti pur et sans mélange », les autres des melons blancs ou des pastèques, ces fruits méridionaux où l'on trouve tout à la fois à boire et à manger. Mais il y avait surtout des habitants qui, se promenant dans une vigne voisine, nous laissaient à très bon compte de belles grappes de raisin qui ne devaient leur avoir coûté que la peine de les cueillir. Enfin notre avant-garde revient, hissant le déjeuner à la force du poignet et notamment un énorme bidon qui devait bien contenir une dizaine de litres d'un vin fort potable. J'oubliais de dire que nous avions un guide (un Italien), qui nous *suivait* ordinairement et quelquefois même, quand il s'agissait de prendre un raccourci, trouvait moyen de nous faire choisir le seul sentier qu'il eût fallu éviter. Aussi cette journée accidentée entre toutes comptera-t-elle dans les annales des pèlerins.

Notre installation à l'unique hôtel de Cettinié n'avait pas été sans amener quelques bouleversements dans cette maison d'ordinaire assez tranquille; quelques-uns des nôtres avaient même dû être logés au dehors. Le salon était transformé pour nous en salle à manger, et le soir cette salle à manger devenait à son tour un dortoir où s'étendaient, qui sur des canapés, qui sur les draps posés sur le plancher, une demi-douzaine d'entre nous. On n'y regardait pas de si près, car, après une journée bien remplie, le sommeil ne se faisait pas attendre malgré les plaisanteries et les facéties de quelques-uns. C'est à la porte de cette chambrée ronflante qu'au beau milieu d'une nuit on vient frapper à coups répétés.

— Entrez ! finit-on par dire, après avoir cru d'abord à une mystification d'un voisin de chambre.

— Messieurs, ce sont trois Français qui viennent vous demander l'hospitalité.

— Bon ! s'écria une voix, cela fera dix, car nous sommes déjà six et une tortue.

L'hospitalité fut accordée, cela va sans dire, et c'est à

la lueur vacillante d'une chandelle, en trébuchant sur les dormeurs, qui ripostaient par quelque trait piquant, toujours suivi de réplique du reste, que les nouveaux venus, aidés par le personnel ahuri de la maison, finirent par trouver un coin de plancher ou un fauteuil amputé d'un pied, pour reposer leur tête. L'aurore naissante nous apprit que nos compatriotes étaient M. l'abbé Bauron, un alpiniste bien connu, et deux de ses confrères professeurs à Lyon, que nous avons déjà croisés à Spalato.

Le dimanche 28 août, cinq messes furent dites dans l'humble chambre qui sert de chapelle catholique, et dix-neuf Français furent présentés en même temps au prince de Monténégro. Ces faits sont trop exceptionnels pour ne pas être signalés. Pendant notre séjour en Dalmatie, nous nous étions trouvés au contact d'une population slave catholique. Au Monténégro, nous retrouvons encore la famille slave des Serbo-Croates ; la langue est la même, les usages sont presque identiques : mais deux choses diffèrent, la religion et l'écriture. Pour cette dernière, les caractères cyrilliques remplacent les caractères latins.

Les Tsernagores appartiennent à la religion grecque orthodoxe, et le prince Danilo, prédécesseur du prince actuel, était encore *vladika*, c'est-à-dire évêque, et comme tel tenu au célibat, car si les papes peuvent contracter mariage, il n'en est pas de même des évêques. En montant sur le trône, après son oncle mort si tragiquement à Cattaro, le prince Nikita a renoncé à la qualité de *vladika*, entendant goûter les pures joies de la famille. Ce n'est que depuis l'agrandissement du Monténégro, en 1878, que le prince compte, parmi ses sujets, des catholiques, presque tous habitants de Dulcigno et d'Antivari. Afin de régler leur situation et de confirmer l'exercice de leur culte, qui est du reste entièrement libre, un concordat a été signé dernièrement entre le Saint-Siège et la principauté.

Un voyage dans la Montagne Noire ne serait pas com-



Bouches de Cattaro, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barrai.



plet sans une visite au prince. Grâce à l'obligeance du ministre de France, M. Patrimonio, nous obtînmes une audience à la cour. Introduits dans le grand salon de réception orné de portraits de famille et de celui du tsar, nous fûmes présentés au prince Nikita, qui eut un mot aimable pour chacun de nous. Le prince était un peu surpris de voir tant de Français réunis dans son palais; aussi s'enquit-il avec intérêt du but de notre voyage, de notre itinéraire, de nos courses et ascensions. Et quand il apprit que notre voyage devait se terminer à Diakovo, il ne put s'empêcher d'exprimer sa satisfaction de penser que nous contribuerions à faire connaître en France ces populations slaves qui nous sont si sympathiques.

Le prince Nikita, qui se trouve dans toute la force de l'âge, réalise, au physique comme au moral, le type du parfait chevalier. Sa haute taille, son allure noble et martiale frappent tout d'abord; sa figure respire tout à la fois la force de volonté, la vivacité de l'intelligence et la bonté. Le costume national lui sied admirablement, rehaussé par ses décorations et la richesse de son ornementation. Son fils, le prince héritier, âgé de quatorze ans, est déjà presque aussi grand que son père. Sa physionomie éveillée où brillent la fougue et l'ardeur naturelles à son âge, son air distingué et sympathique lui conquièrent, à première vue, tous les cœurs.

— Mon fils, nous dit le prince, termine en ce moment ses études à Pétersbourg. Quand il aura votre âge, je le ferai voyager comme vous pour compléter son instruction.

Le même jour, à 6 h. du soir, cinq voitures, gracieusement mises à notre disposition par le prince, embarquaient la caravane qui, drapeau déployé, saluait de ses acclamations le ministre de France présent au départ, et répondait par des *jivio* énergiques à ceux non moins vifs que poussaient les Monténégrins rassemblés. Par un hasard qui

n'était peut-être pas fortuit, nous saluons encore une fois le prince, rentrant à Cettinié de sa promenade en voiture. Après environ deux heures de halte à l'auberge du col de Kerstatz, nous arrivons à Cattaro à 1 h. du matin et nous nous installons de notre propre autorité sur le pont du bateau du Lloyd qui devait nous ramener à Raguse.

Au lever du jour, nous disons adieu aux Bouches de Cattaro, et à 1 h. de l'après-midi nous jetons l'ancre à Gravosa, voulant compléter notre première et trop sommaire visite à Raguse. Outre nos hôtes du précédent passage, nous trouvons M. le comte de Vojnovitch et sa charmante fille, sous la direction desquels nous faisons à l'île de Lacroma une ravissante excursion. Cette île, autrefois propriété de l'empereur Maximilien, appartient aujourd'hui au prince Rodolphe. On y trouve d'agréables promenades, un petit lac communiquant souterrainement avec la mer et une falaise à pic formée de rochers acérés et déchiquetés au milieu desquels s'élève une arche naturelle. Fort curieux est aussi le coup d'œil sur la vieille cité ragusaine, les sommets dénudés qui la dominent, les faubourgs extérieurs avec leurs petits ponts sur des ravins escarpés et les grottes où l'on se baigne.

Avant de terminer notre journée à l'hôtel Miramar, nous avons eu au couvent des Dominicains une franche et cordiale réception, accompagnée de quelques bons vins de la côte et de conversations en toutes langues presque aussi difficiles à saisir que celles de la tour de Babel. L'accueil eût été plus complet encore si nous avions prévenu de notre arrivée, et nous aurions trouvé là l'hospitalité sérieuse que les collèges de France doivent donner pendant les vacances aux caravanes scolaires en tournée.

### III. — L'HERZÉGOVINE ET LA BOSNIE

Ce n'est pas la Compagnie du Lloyd qui dessert le petit port de Metkovitch, par où nous devons entrer en Herzégovine, mais la Compagnie Cæsare et Dannecker, laquelle nous reçoit à Gravosa sur un de ses petits caboteurs, le *Melanira*. Nous passons entre la côte et les îles, suivant un dédale dont l'aspect change constamment. Abrités contre le vent et la haute mer, ces parages ont toujours une température élevée ; aussi y apercevons-nous quelques petits poissons volants qui prennent leurs ébats dans le voisinage du bateau.

Arrivés à Stagno Grande, nous débarquons, car pour éviter de contourner la presqu'île de Sabioncello nous transbordons, à la partie la plus étroite de l'isthme que ferme une fortification du moyen âge. Vingt minutes à pied, par une route poudreuse et ensoleillée au bord de laquelle les figues mûrissent dans la perfection, nous mettent à Stagno Piccolo où un autre petit vapeur, le *Chlumeky*, de la même Compagnie, doit nous conduire jusqu'à Metkovitch. Nous nageons, toujours par d'étroits canaux, jusqu'à l'embouchure de la Narenta où nous retrouvons les montagnes désolées du Monténégro. Bientôt après, remontant la rivière aujourd'hui canalisée, nous accostons au quai de Metkovitch, petit village réputé par ses fièvres paludéennes. Aussi sommes-nous pressés d'en sortir.

Et cependant peu s'en est fallu que nous n'y restassions contre notre gré. En effet, une fois partis de Gravosa, nous apprîmes à bord qu'il n'y avait pas, ce soir-là, de train pour Mostar. Désespoir de chacun. On ne parlait de rien moins, pour éviter ce trou pernicieux, que d'aller camper dans les bois, à la belle étoile, ce qui eût peut-être été pire. Mis au

courant de la situation, le capitaine du *Melanira*, — qui, dans l'étonnement et la joie de voir tant de voyageurs, et surtout des voyageurs qui payaient la première classe, avait déployé sa bannière et arboré son pavillon, et eût tiré le canon... s'il en avait eu, — le capitaine nous suggéra l'idée de télégraphier à Mostar afin de demander si l'administration du chemin de fer ne pourrait pas, en raison de notre grand nombre, établir un train supplémentaire. Ce qui fut dit fut fait dès notre débarquement à Stagno, et, en arrivant à Metkovitch, nous apprenions que l'administration du chemin de fer, à qui nous ne saurions adresser trop de remerciements, nous accordait le train demandé.

La voie ferrée qui relie Metkovitch à Mostar est un tronçon de la ligne qui mettra plus tard en communication le cœur de la Bosnie avec l'Adriatique. C'est un chemin de fer à voie étroite, muni de petits wagons où l'on ne tient que six par compartiment. Ce qu'il y a de plus curieux sur cette ligne, ce sont les wagons de quatrième classe, wagons fermés, mais n'ayant ni séparations, ni banquettes pour s'asseoir. On est parqué là dedans comme des bêtes fauves dans une ménagerie, et, ce qui augmente encore l'idée de ce rapprochement, c'est que les fenêtres sont grillées et que l'on vient vous regarder comme une curiosité.

La route de Metkovitch à Mostar est accidentée et pittoresque. Nous n'avons pas complètement dit adieu aux paysages désolés et aux montagnes rocheuses, car l'Herzégovine en renferme un grand nombre; mais à peine avons-nous franchi la frontière dalmate que déjà apparaissent les terres cultivées avec leurs habitants à l'aspect peu civilisé, au teint bronzé et au costume turc, souvent méconnaissable à force d'avoir été rapiécé. Nous voyons poindre aussi, car les musulmans sont nombreux dans le pays, de gracieux minarets d'une blancheur éblouissante et dont la pointe aiguë s'élance vers le ciel comme une énorme stalag-



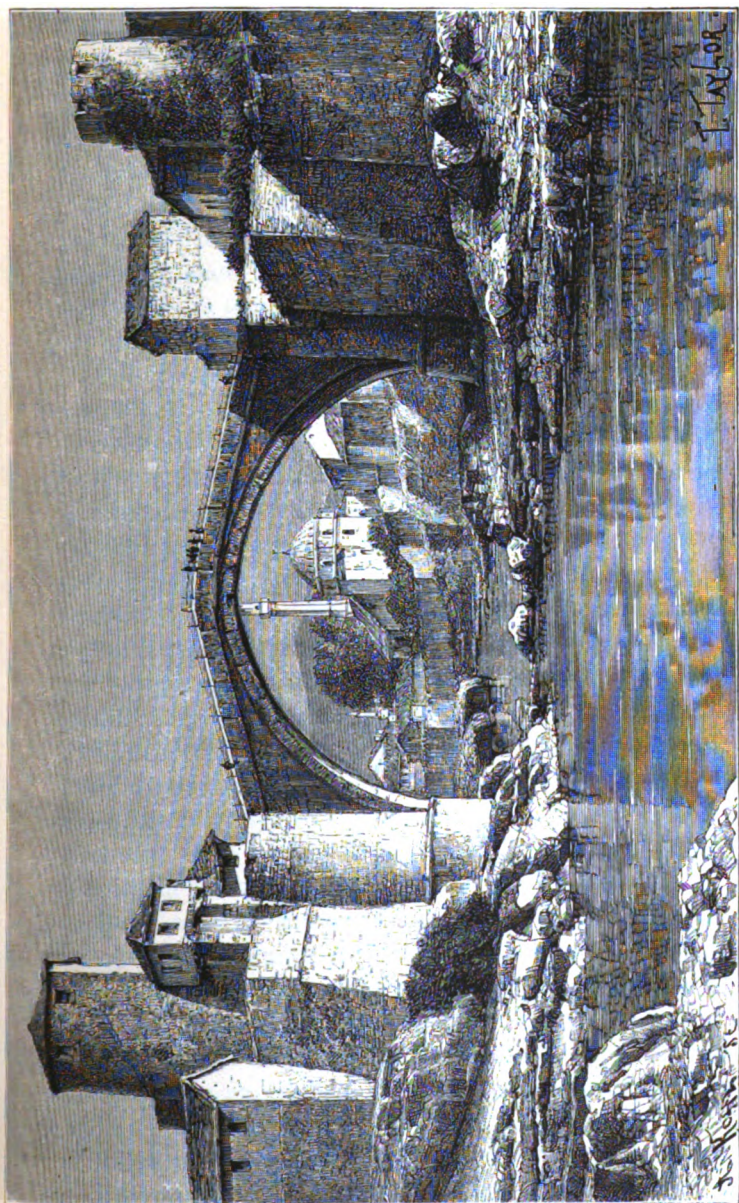
mite. Sous le rapport pittoresque, le joli petit village, jadis bien fortifié, de Pociteljé, bâti sur le flanc escarpé d'une colline dominant la Narenta, ne le cède en rien en son genre aux plus ravissants paysages que nous avons pu rencontrer. Bientôt la nuit arrive, et aux rayons de la lune, se mirant avec éclat dans les eaux tourmentées de la Narenta, se joignent bientôt des milliers de lumières dispersées en tous sens. C'est Mostar.

Quand nous arrivons au cœur de la ville, la voie traînante du muezzin appelle, du haut des minarets, les fidèles à la prière et une triple détonation de boîtes fulminantes se fait entendre près de nous. Ce sont les salves que tirent les musulmans en l'honneur de la grande fête religieuse du Courban Beïram.

L'hôtel Frötzler, où nous descendons, est le meilleur de la ville, mais il est encore trop petit pour nous contenir tous, bien que plusieurs soient déjà parqués dans d'étroits réduits presque sans air et sans fenêtres. Les autres sont conduits par un indigène dans un hôtel de la ville haute où l'on accède par une rue tortueuse. Dans une cour recouverte de charmilles, un orchestre médiocre empêche les voyageurs de dormir. Les chambres sont aussi médiocres que les musiciens, et les lits bien davantage encore. L'ameublement est des plus simples : une chaise de bois, une cuvette métallique remplie d'eau (car le pot à eau fait défaut), une petite table et un — comment dirai-je — un... ébréché et lézardé. Si encore on pouvait dormir ! Mais aux accords des musiciens succèdent les concerts des matous qui prennent comme lieu de rendez-vous un toit en pente douce en contre-bas de nos fenêtres. Enfin à 3 h. du matin des détonations violentes retentissent à quelques pas de l'hôtel, au point de faire vibrer les carreaux de nos fenêtres. Ce sont les fêtes du Beïram qui continuent. C'en est trop cette fois, et comme le jour commence à poindre nous nous hâtons de fuir cette singulière demeure.

Mostar a conservé jusqu'ici son caractère de vieille ville turque avec ses rues en pente, étroites, tortueuses, mal pavées... quand elles le sont, ses maisons sans fenêtres à l'extérieur, dans les quartiers musulmans, et surtout ses habitants revêtus des costumes les plus variés, selon leur race et leur religion. Les hommes portent en général le fez ou le turban, un gilet brodé de nuance foncée aux lisérés de toutes couleurs avec une rangée de boutons d'acier, un large pantalon serré au-dessous du genou, des babouches ou des opankés, cette chaussure recourbée très en honneur chez les Yougo-Slaves. Une large ceinture, rouge ou verte, est l'ornement indispensable de ce costume. Les femmes, qui sont chaussées de la même façon ou de sandales en bois, portent souvent un fez, un vaste pantalon bouffant serré à la cheville et une petite veste brodée. Le jaune, le rouge, le bleu, le vert, et souvent toutes ces couleurs entremêlées, dominent dans les étoffes des femmes et ressortent d'une façon fort pittoresque au milieu d'une foule bigarrée. Seules les femmes musulmanes portent une grande robe de couleur sombre recouverte en général d'un grand capuchon blanc. De loin on les prendrait pour des religieuses. La figure est entièrement voilée, soit qu'elles portent le yachmak, qui ne laisse passer que deux grands yeux, soit qu'elles aient la tête entièrement recouverte d'un voile. On voit souvent ces masses mobiles raser les murs des maisons, semblant fuir un monde qui n'est plus le leur.

La Bosnie et l'Herzégovine, parties intégrantes de l'empire ottoman, sont en effet, depuis 1878, *occupées* par l'Autriche-Hongrie, qui y a installé sa domination d'une façon à peu près définitive, bien que le sultan soit encore considéré, nominalement du moins, comme le souverain de ces contrées. La population, tout entière de race slave, parle le serbo-croate, comme celle de la Dalmatie et du Monténégro. Mais ici toutes les religions sont mélangées, et



Pont romain à Mostar, dessin de Taylor, d'après une photographie de M. l'abbé Barral.



musulmans, catholiques et orthodoxes vivent côte à côte, souvent en mésintelligence. Les musulmans ne sont point des Turcs, mais des Slaves qui ont accepté la religion de Mahomet pour conserver leurs biens, et leur langue n'a pas cessé d'être le serbe; leurs usages et leurs mœurs se ressentent encore de leur origine au point que la polygamie ne s'est pas implantée chez eux. Très fanatiques, plus musulmans même que le sultan, ils ont été activement mêlés à toutes les époques aux troubles fréquents qui ont désolé leur pays.

L'activité commerciale de Mostar se concentre dans la grande rue qui traverse la ville de part en part. Là, à côté de maisons d'un air respectable, se dresse une série d'affreuses masures qui servent de boutiques pour l'étalage des marchandises les plus disparates. Ces boutiques, presque toujours sans devantures, étroites et basses, sont encombrées à tel point que le marchand a peine à circuler au travers et s'assoit souvent au-dessus pour fumer tranquillement son narghilé. Sur l'une de ces échoppes borgnes, sans étage, sans fenêtre de façade, se balance une bande de toile avec l'inscription, en allemand : « Hôtel de la ville d'Olmütz. » Si la seule vue de l'extérieur suffit pour faire frémir, on se demande avec anxiété ce que doit être l'intérieur. Les baraquements de mineurs dans le *Far West* américain ou dans le Nord-Ouest canadien ont un aspect infiniment plus présentable et ont au moins le mérite d'une propreté relative. Mostar ne possède point d'édifices méritant une visite, mais son cachet pittoresque réside dans son vieux pont romain d'une seule arche, haute de 17 mèt., et à l'entrée duquel se dresse un vieux donjon à moitié en ruines. Du haut du pont on jouit d'un joli coup d'œil sur la ville bâtie en échelons au bas d'une montagne, et sur les rives accidentées de la Narenta qui coule, claire et limpide, entre une double rangée d'énormes blocs de rochers.

A Mostar nous trouvons M. Théophile Kœtschet, qui est

venu de Serajevo à notre rencontre et qui, par sa connaissance du pays et de la langue, va nous prêter un appui fort apprécié. Il a fallu fortement batailler pour avoir les quatre voitures qui doivent nous emmener à Serajevo, aussi ne pouvons-nous quitter Mostar qu'en plein midi. La route est horriblement poudreuse, le thermomètre, à notre départ, dépassait 30° centigrades à l'ombre, et la plaine de Mostar que nous devons traverser entièrement est sèche, nue et exposée aux rayons d'un soleil de plomb. Nous tâchons de nous en protéger de notre mieux, mais ce n'est qu'après plusieurs heures de course que nous trouvons un peu d'ombre dans les gorges de la Narenta.

Le pays que nous traversons est très pittoresque. Nous remontons les rives de la Narenta, qui court entre deux chaînes de montagnes assez élevées. D'un côté se trouve la route, de l'autre le chemin de fer en construction de Mostar à Serajevo. Cette région est peu habitée, et ce qu'on rencontre le plus ce sont les blockhaus et les postes militaires autrichiens, entre lesquels il n'est pas rare de voir circuler une patrouille. Le défilé se resserre peu à peu ; des flancs de la montagne se précipitent de petites cascades dont l'une, passant sous la route, présente sous forme d'éventail une jolie nappe mousseuse. Sur les hauteurs se dressent d'énormes blocs de rochers affectant des formes plus ou moins bizarres. L'un d'eux représente assez distinctement un pope lisant l'Évangile.

De temps en temps retentit une détonation : c'est une mine qui saute. En certains endroits la construction du chemin de fer présente de grandes difficultés, car la rive tombe presque à pic dans la Narenta. Aussi voit-on, non sans effroi, les ouvriers suspendus à des cordes au-dessus du précipice, afin de creuser les trous de mine qui déblayeront le terrain. En raison de leur isolement, les travailleurs ont construit pour la saison d'été des huttes sous lesquelles ils campent tant bien que mal. Rien n'est pittoresque

comme ces gourbis émergeant du feuillage au milieu des anfractuosités de la montagne. Ces travaux de construction ont leur cachet, mais aussi leur inconvénient, comme nous allons le voir.

Après avoir cassé une croûte à Jablanitza à la tombée de la nuit, nous nous remettons en marche sur Kojnitza, notre gîte d'étape, lorsqu'au bout d'une demi-heure de grand trot nous apercevons une torche de résine flamboyant sur la route. Des cris partis du hameau de Bukopad nous font arrêter. Renseignements pris nous apprenons qu'une mine, par trop chargée, a obstrué la route rendue ainsi impraticable aux voitures. Il ne faut pas songer à atteindre le gîte, car Kojnitza est à plus de trois heures de là. Faute de mieux nous passerons la nuit, les uns en plein air dans les voitures, les autres sous le toit d'une maisonnette en bois, la seule présentable, où le gardien de la route (*Wegmeister*), un Polonais fort obligeant, nous offre l'hospitalité. Mais celle-ci est des plus modestes, car la chambre à coucher, la seule pièce meublée, l'est à peine, et, quand notre hôte a détripé son lit, il ne reste de disponible que la couche peu moelleuse d'un plancher mal raboté. Les sacs de voyage forment oreiller, avec les cannes et les piolets, et c'est sur ce sommier peu élastique que chacun s'étend drapé dans son plaid.

A l'aurore nous nous rendons sur le lieu de l'éboulement. Une nombreuse escouade d'ouvriers travaille activement à rétablir les communications et, sur les 8 h. du matin, nous pouvons enfin passer avec les voitures. Après avoir décrit de nombreux méandres à travers des champs bien cultivés au pied de montagnes boisées — quel changement ! — nous arrivons à midi à Kojnitza, bâti en échelons superposés sur les bords de la Narenta. Au *König von Ungarn* nous trouvons un déjeuner simple mais réconfortant, dans une salle à manger ornée d'armoiries et d'écussons militaires.

C'est à Kojnitza que commence la montée de l'Ivan Platinina ; il ne faut pas moins de trois heures pour atteindre le col, en suivant la route ou des sentiers ombreux, près desquels se fait entendre l'agréable murmure de petits ruisseaux. Arrivés au col, totalement dépourvu de panorama, nous disons adieu à l'Herzégovine et au bassin de l'Adriatique pour entrer en Bosnie et dans le bassin de la mer Noire. La descente s'effectue rapidement sur un sol plus déboisé. Le crépuscule nous surprend à Tarčin, et lorsque nous arrivons enfin à Serajevo il est plus de minuit. L'hôtel *Kaiser von Oesterreich* nous procure ce dont nous étions privés depuis assez longtemps : une chambre confortable et un bon lit. Nous voici rentrés dans le monde civilisé, car l'hôtel est neuf, bien installé, et on y trouve tout ce que l'on désire, surtout en y mettant le prix. Quand je songe que, cinq années auparavant, je n'avais pu trouver ici pour tout asile qu'une cellule étroite et sombre dans une ancienne prison transformée en auberge !

Depuis lors Serajevo s'est quelque peu transformé ; le chemin de fer y arrive maintenant, mais non sans quelque timidité, car il s'arrête à environ 3 kilomètres du cœur de la ville. Pour remédier à cet inconvénient, un tramway a été installé. De grandes bâtisses administratives et des hôtels ont vu le jour ; une cathédrale catholique, construite dans le style de celle de Diakovo, s'achève en ce moment.

Mais ce qui n'a pas changé, ce sont les petites rues étroites, le quartier des marchands aux petites maisons de bois à toits coniques, où chaque corporation a encore son commerce aggloméré. C'est ainsi que, passant devant une série de petites échoppes semblables à celles de Mostar, on défile tour à tour entre deux rangées de légumes et de fruits, de babouches et d'opankés, de viandes pantelantes, etc. Habitants et costumes sont les mêmes qu'à Mostar. La



Narenta est ici remplacée par la Miljachka, qui coupe la ville en deux et coule sous sept ponts des formes les plus diverses.

Serajevo possède une belle cathédrale orthodoxe et une grande mosquée renfermant le tombeau d'un prince musulman très vénéré par ses coreligionnaires. Cette mosquée est d'assez belle dimension, mais ne sort pas du cadre ordinaire de ces édifices. Dans la cour intérieure un bel arbre protège de son ombre la fontaine où tout bon musulman va faire ses ablutions : c'est un tilleul, l'arbre national des Slaves, quelle que soit leur religion.

Plusieurs d'entre nous ont déjà fait connaissance avec Serajevo, ce qui nous permet de voir rapidement bien des choses. M. le docteur Kœtschet et son second fils Émile sont aussi de vieilles connaissances pour la caravane, qui les retrouve aussi empressés et aussi obligeants que jamais. Le nouveau consul de France, M. Auzépy, qui se rattache à nous par de communs souvenirs, veut bien nous servir de guide autorisé et nous présente à M. le baron de Kutschera, gouverneur civil de la Bosnie et de l'Herzégovine. L'affabilité avec laquelle celui-ci nous accueille et nous propose de guider nos pas à travers son gouvernement nous prouve combien il tient à ce que nous emportions bon souvenir du pays et de ceux qui le dirigent. Qu'il me soit permis de dire que ses souhaits ont été amplement réalisés.

En alpiniste pratiquant, M. de Kutschera nous propose l'ascension d'une des hauteurs qui dominent Serajevo. Le premier au rendez-vous le lendemain dès l'aube, il nous entraîne à l'assaut de la Velika Kapa, par l'Appelsweg, et arrive le premier au sommet. De ce point la vue est fort belle. À l'Est se dresse la Romania Planina, dont la forme rappelle la coque renversée d'un cuirassé à éperon. À l'Ouest, au-dessus du chemin de fer, s'élève le Hum aux flancs déchirés par une route stratégique dont les lacets irréguliers ressemblent de loin aux zigzags de la foudre. En bas, dans le

dernier renforcement d'une vallée, au pied de la citadelle bordée de vieilles murailles, la ville de Serajevo, dont les faubourgs débordent sur les premiers contreforts des hauteurs qui l'entourent de trois côtés. Il est rarement donné de jouir d'un coup d'œil plus ravissant.

Avec ses grands édifices à l'européenne faisant contraste avec ses petites maisons de bois souvent perdues dans le feuillage, avec les clochetons de sa cathédrale orthodoxe, les nombreux minarets de ses mosquées (il y en a plus de cent), dont la blancheur resplendit du plus vif éclat, avec ses jardins arrosés par la Miljachka, ses cimetières turcs aux monuments irréguliers, où Boileau aurait trouvé une fois de plus qu'un *beau désordre est un effet de l'art*, Serajevo produit un singulier effet. Tout cela contribue, *sole adjuvante*, à donner à cette cité, bien orientale encore, un charme que l'on ne trouve que rarement dans la péninsule des Balkans. Souhaitons à la civilisation occidentale de ne pas trop détruire, sous prétexte de progrès, ce que la nature et la civilisation de l'Orient présentent encore de séduisant aux regards du touriste.

Mais il faut songer à partir et commencer la retraite vers la France (3 septembre). La caravane est à l'apogée de son voyage, le retour sera rapide et dans quelques jours la dislocation sera complète. Nous montons dans le chemin de fer à voie étroite qui doit nous conduire à la Save, et bientôt le train s'élance à travers les riants paysages qui forment la majeure partie de la Bosnie. Le sol est accidenté, car nous suivons pendant assez longtemps l'étroite vallée de la Bosna. Tantôt nous traversons des champs de maïs ou de verdoyantes prairies, tantôt nous défilons en capricieux contours au pied de hautes collines boisées. On se croirait presque dans une Suisse au petit pied, si les costumes des habitants et les minarets effilés ne donnaient au pays une saveur particulière.

L'un des passages les plus pittoresques est certainement

le défilé de Vranduk, où passe la Bosna, qui prend la forme d'un accent circonflexe. C'est dans l'angle intérieur de cette figure que s'élève, sur un mamelon escarpé, le petit village de Vranduk avec ses maisons de bois aux toits coniques. Sous le village est percé un tunnel par où passe la route de terre, qui ne décrit pas la courbe gracieuse du chemin de fer. Plus loin, d'autres sites pittoresques présentent encore, sans parler des quelques bottes militaires que l'on voit parfois passer, tout à fait sans façon, à travers les portières des wagons.

La petite ville de Maglaj, bâtie en amphithéâtre, celle de Doboï, couronnée par un vieux château fort, sont les dernières stations intéressantes pour le touriste, avant de descendre dans la fertile mais triste plaine de la Save. Nous franchissons ce grand affluent du Danube sur le beau pont construit depuis l'occupation autrichienne, et, sur le coup de minuit, nous arrivons, après quatorze heures de chemin de fer, à la station de Verpoljé-Sterzivojna, d'où les voitures gracieusement mises à notre disposition par M<sup>re</sup> Strossmayer nous conduisent en cinquante minutes à Diakovo, sa résidence.

Diakovo est le terminus indiqué de notre voyage, d'abord parce que ceux d'entre nous qui y ont été précédemment reçus tiennent à témoigner tous leurs remerciements à l'éminent évêque, ensuite parce que ceux qui ne connaissent point M<sup>re</sup> Strossmayer brûlent du désir de voir de près cette grande et noble figure. Qui a vu les Slaves du Sud sans avoir visité le pasteur qui les a rappelés à la vie politique et littéraire, n'a rempli qu'une partie de sa mission. M<sup>re</sup> Strossmayer est en effet une des grandes figures du monde slave contemporain. Prélat distingué, n'étant pas sans avoir quelque ressemblance de physionomie avec le pape Léon XIII, il est universellement connu par ses vertus publiques et privées. Son hospitalité est proverbiale et l'accueil plein de bonté, de délicatesse et de cordialité qu'il

fait à tous ses visiteurs laisse ceux-ci sous le charme le plus complet. C'est lui qui, disposant avec la plus noble largesse des revenus princiers de son évêché, a contribué pour une large part à la fondation de l'université d'Agram, à la création d'établissements d'enseignement et de bienfaisance qui lui ont attiré la reconnaissance enthousiaste de ses compatriotes.

Il y avait un motif particulier pour la caravane scolaire d'Arcueil de faire, encore cette année, station auprès de M<sup>sr</sup> Strossmayer. Celui-ci désirait vivement étudier l'organisation des caravanes ; il avait bien compris *a priori* toute l'importance que peuvent avoir ces voyages pour les jeunes étudiants, mais il était bien aise d'en constater une fois de plus *de visu* le fonctionnement et de causer avec l'abbé Barral d'une institution qui l'intéressait si fort et dont il voudrait doter sa chère université d'Agram.

On devine sans peine, après ce que nous venons de dire, quel accueil nous attendait à Diakovo. Logés au palais épiscopal ou dans la maison paroissiale, nous fûmes l'objet de toutes les attentions. M<sup>sr</sup> Strossmayer est un admirateur et un ami sincère de la France ; aussi nul ne gémit-il plus que lui à l'étranger, en voyant que nous n'avons plus, comme au temps jadis, la part prépondérante qui nous appartenait dans les conseils de l'Europe. Parlant couramment cinq langues, il nous fait entendre un français poétique et vraiment original, quelquefois incorrect mais toujours éloquent ; aussi quel feu roulant de conversations à l'excellente table épiscopale, où prennent place avec nous plusieurs secrétaires ou chanoines, des professeurs et quelques officiers de hussards dont le détachement revient des grandes manœuvres ! Les toasts pleuvent comme la grêle et sont empreints de cette vivacité de sentiments et de cette chaleur slave qui font bouillonner notre vieux sang gaulois. Nul d'entre nous n'oubliera, j'en suis convaincu, cette journée si fortifiante pour nos âmes et si réchauffante pour nos cœurs.

L'heure du départ est arrivée. M<sup>sr</sup> Strossmayer nous souhaite bon voyage en termes vraiment émus, et nous donne sa bénédiction. A notre tour nous allons nous séparer, après avoir repris à Verpoljé le chemin de fer qui conduit au Danube. Le gros de la caravane rentre directement en France après avoir fourni la plus belle carrière qu'il ait été donné à une caravane scolaire de parcourir en cinq semaines. A Dalya, les poignées de main s'échangent tristement, et, pendant que le train continue sur Essek, Marbourg et Paris, une mauvaise *kola* (charrette) emmène, assis et cahotés sur une peau de mouton, les aînés de la bande, qui poursuivent leur voyage vers les parages enchantés de la Corne d'Or, ou vers les régions peu connues de la Vieille Serbie et de la Bulgarie.

GEORGES DEMANCHE,  
Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

## XIII

# DESCENTE DES CATARACTES DU NIL

NOTES DE VOYAGE, FÉVRIER 1886

Avant de faire mes ascensions au Sinaï<sup>1</sup>, j'ai fait la descente des cataractes du Nil. En temps de grandes eaux, la traversée des cataractes s'effectue aisément par les bateaux à vapeur et même par des barques à voile. A l'étiage, on peut encore descendre, mais non pas remonter les chutes sans autre façon. Tout naturellement, les voyageurs venant d'Égypte remontent le Nil, avant de descendre par les cataractes. J'ai eu l'agrément de faire ce tour avec deux amis de France, M. Frank Chauveau, membre du Sénat, et M. Maurice Velin, notre collègue du Club Alpin, mon compagnon de route du Sinaï. Ensemble, nous sommes allés de Siout à Assouan sur le bateau à vapeur de l'administration des domaines du Caire, mis à notre disposition par M. Bouteron, le directeur de ce service, avec une attention toute gracieuse. La baisse des eaux ne nous ayant pas permis de remonter la première cataracte d'Assouan à l'île de Philæ, nous avons dû louer une dahabieh disponible au-dessus de la chute, afin de gagner la seconde cataracte à Ouady-Halfa. Ici notre navigation s'est trouvée arrêtée de nouveau par les rochers

1. Voir l'*Annuaire du Club Alpin Français*, 13<sup>e</sup> volume, 1886 : « Ascensions au Sinaï », par Ch. Grad.

qui barrent le cours du fleuve. Une autorisation du commandant en chef de l'armée anglaise du Soudan m'a laissé passer aux avant-postes du corps expéditionnaire aux prises avec les derviches du Mahdi. J'ai été ainsi jusqu'à la chute du Nil à Semneh, station impossible à dépasser pour le moment, sans risque d'avoir la tête coupée. Je détache de mon journal de route quelques notes que voici sur Assouan, l'île de Philæ, la Nubie, Ouady-Halfa et la descente des cataractes. Voyons d'abord la station d'Assouan.

## I

La vue d'Assouan depuis le pont de notre bateau est tout à fait ravissante de fraîcheur et de couleur. Au soir surtout, vers le coucher du soleil, quand le ciel et la montagne se pénètrent de ces tons chauds, inconnus sur les bords du Rhin, sous notre climat plus septentrional, les traits du paysage présentent une extrême vigueur. En face de la ville d'Assouan, l'île d'Éléphantine partage le Nil en deux branches, riante et verte, allongée mollement entre les deux chaînes de montagnes qui enlacent et dominent les rives du fleuve. Des flots rocheux, des écueils de syénite polie par le flot, invisibles en temps de hautes eaux, embarrassent le port, devant la ville. La ville elle-même s'étale en gradins, avec ses maisons à terrasses, étagées les unes au-dessus des autres, sur le versant des hauteurs de la rive droite, au milieu des palmiers et des acacias à couronne massive. Sur les hauteurs de la rive gauche, aux pentes pelées, de nuance rouge ou jaune, suivant l'heure du jour, mais éternellement arides, se dresse, détaché sur le ciel bleu, un tombeau à coupole, dont la blanche façade brille au loin. Depuis le bateau à vapeur, les palmiers masquent les hauteurs de la ville derrière un rideau de verdure. Près de nous, une paroi rocheuse, où le travail des eaux laisse sa trace, remplace les berges de limon et

émerge du fond toute droite, couverte de décombres, avec les ruines de deux ou trois tours encore debout. Rochers, décombres, ruines des tours présentent également une teinte grise. De même les monticules qui terminent la pointe Sud de l'île d'Éléphantine, en contraste avec la verdure des palmiers et des cultures de la moitié Nord, tournée vers l'aval. Un mur élevé, en pierres de taille, où tourne une saghieh, machine pour élever l'eau du fleuve, avec un chapelet de seaux, qui fait entendre jour et nuit sa voix plaintive, fait face sur l'île, du côté des décombres, aux rochers de l'autre bord. Quelques piliers et un pan de mur, percé de deux fenêtres, debout au milieu des monticules de briques et de poteries, sont tout ce qui reste des temples d'Éléphantine. Plus haut encore, d'autres rochers de syénite embarrassent également le lit du fleuve et surgissent comme autant d'écueils au bas de la première cataracte.

Tel est le site d'Assouan, sous son admirable ciel. Ce lieu ne ressemble en rien, actuellement, aux cités mortes, aux villes prises d'un sommeil léthargique, visitées pendant notre traversée de la Haute-Égypte. Rien de plus animé, de plus vivant, que le port et sa rive, encore privée de quais. Des barques en grand nombre, une quantité de jolies dahabiehs, des bateaux à vapeur servant au transport et à l'approvisionnement des troupes du corps expéditionnaire anglais, sont amarrés en ligne ou en petits groupes d'un effet pittoresque. La station du chemin de fer, construit pour tourner la cataracte, afin de faciliter les transports pendant la guerre du Soudan, se trouve juste en face de nous, à cent pas seulement de notre bateau. Quand les trains s'apprêtent à partir, le matin surtout, un mouvement intense règne aux abords. Dès mon lever, j'ai fait le tour de la ville et une promenade le long du fleuve. Voici d'abord un campement de fantassins égyptiens, avec une batterie de mitrailleuses, des baraquements servant de magasins, dont les clôtures sont faites au moyen de caisses



d'emballage. Voilà des marchands de grains indigènes accroupis à côté de tas de blé et de lentilles, contre les murs. Un poste de gendarmes à cheval, en costume bleu et au maintien martial, surveille sous un bouquet d'acacias lebbeks une troupe de chameaux que chargent leurs conducteurs. Plus loin défile une colonne de porteurs barabras en chemise bleue et en pantalon de toile blanche, portant chacun une barrique sur l'épaule. Puis viennent des porteurs de bois et des porteurs d'eau, présentant autant de motifs pittoresques susceptibles d'inspirer un peintre. Près de la plage sablonneuse, où le pied enfonce, nous voyons une bande d'ânes aller s'abreuver un à un, à proximité des tentes d'un détachement de soldats anglais, où un beau highlander monte la garde sous les palmiers, dans l'uniforme national. Un autre fantassin, celui-là en veste rouge, fait faction à côté d'un approvisionnement de sacs de farine déchargés fraîchement : pour s'abriter contre la chaleur, le soldat a un parasol formé d'un écran au bout d'un bâton planté en terre.

Avançons-nous un peu, nous passons devant un café ouvert, rempli de clients européens, qui commencent la journée par une partie de domino, comme diversion au *far niente* professionnel. Ces oisifs ne détournent pas de son travail un menuisier occupé à raboter lestement les montants d'un cadre dans un atelier établi sous les arbres, comme les magasins et les campements. Entre la ville et la plage, où s'amarrent les grandes barques des chefs de corps, caracolent des cavaliers chargés de transmettre des ordres. Toutes ces scènes donnent à Assouan l'aspect d'une place militaire en temps de guerre. La guerre, en effet, sévit encore à la frontière du Soudan égyptien, depuis l'aventure héroïque de Gordon à Khartoum et l'occupation de l'Égypte par les Anglais. Par suite de la guerre, l'état de siège a été proclamé ici. Nul étranger ne peut quitter Assouan pour remonter le Nil plus haut, sans autorisation

spéciale du commandant des troupes anglaises. Force nous a été de solliciter cette autorisation, avant de louer une dahabieh disponible en face de Philæ, au-dessus de la cataracte. Parfaitement accueillis par les officiers du *head quarter*, grâce à nos recommandations du Caire, nous avons reçu du général Grenfell la permission voulue dès notre arrivée. Je tiens à exprimer au général notre reconnaissance pour cet acte de courtoisie et son gracieux accueil.

Parmi les troupes cantonnées actuellement à Assouan, il y a des Anglais et des Égyptiens. La plupart des corps sont campés hors ville et disséminés par détachements le long du fleuve ou dans les nouveaux forts qui couronnent les hauteurs de distance en distance. Toutes les mesures sont prises pour la défense, en cas d'attaque des derviches soudaniens. Ceux-ci ne s'y frotteront pas, croyez-moi. Les canons anglais portent trop loin pour permettre la lutte aux bâtons des gens du Mahdi. En ne comptant pas les hommes du corps expéditionnaire et les fournisseurs à leur suite, Assouan aurait une population fixe de 4,000 habitants, plus ou moins indigènes. Barabras et Fellahs, Ababdehs, Albanais, Turcs, gens de toutes races, amenés par la guerre ou le commerce, sans compter les nègres soudaniens et les produits de leur croisement, entrent dans cette population en proportions diverses. Deux ou trois cents feddans de terres arrosables, situées sur les deux rives du Nil et dans l'île d'Eléphantine, ne suffisent pas pour nourrir les habitants, malgré tous les soins donnés aux dattiers et aux cultures d'orge, de blé, de fèves. N'était le commerce avec le Soudan et le transit des grains pour la Nubie, par-dessus la cataracte, ce monde mourrait de faim infailliblement. La plupart des barques se décident à rompre charge au passage de la cataracte, après les grandes eaux et la crue, plutôt que de payer les frais élevés du remorquage à la vapeur. Comme articles de commerce du Soudan, on a ici la gomme arabique, la

pelletterie, les étoffes et les tapis en couleur, les plumes d'autruche, les blocs d'ébène, les dents d'éléphant, de petits articles en ivoire, des anneaux d'argent et des ouvrages en filigrane, des armes et des instruments de musique, des costumes nubiens, des éventails en palmier, des colliers et des bonnets, des paniers et des corbeilles. J'ai marchandé au bazar une corne de rhinocéros, pour laquelle le vendeur demandait deux guinées anglaises. Depuis l'expédition militaire des Anglais, les objets fabriqués d'Europe et les conserves alimentaires de toute espèce entrent pour une large part dans le mouvement du commerce local. Au bazar d'ailleurs, l'animation n'est pas moindre que dans le port. Ce quartier marchand se prête bien aux observations d'ethnographie, avec toutes ses boutiques alignées dans des rues étroites, couvertes pour s'abriter contre le soleil, se dérochant dans un demi-jour mystérieux. Autant que les boutiques du bazar, les cafés, les tavernes et les bars anglais, introduits depuis la guerre, ont une nombreuse clientèle.

Un banc de rochers, avancé dans le Nil, pareil à une jetée, protège le port d'Assouan vers le Nord. Inégale de niveau et un peu sinueuse, la rive du grand fleuve, en face d'Eléphantine, grâce à ses beaux massifs de nopals, d'acacias et de sycomores, à ses bouquets de dattiers élancés et de doums au tronc rameux, prend un air de parc anglais; derrière s'élèvent les maisons de la ville, toutes à terrasses, quelques-unes en maçonnerie. Un blanc minaret attire le regard, au milieu de ces constructions, quoique plus modeste, plus humble que ceux des belles mosquées du Caire et de Ghizeh. L'ancienne ville arabe, à plus forte raison la cité romaine de Syène, sont aujourd'hui réduites à l'état de décombres, dont les monticules s'élèvent autour de la ville actuelle. Une forte muraille en granit, avec de larges fossés extérieurs et intérieurs, dont les restes suivent les ondulations des hau-

teurs, marquent le périmètre de la ville arabe. En dehors de ces remparts, dans une dépression où le Nil a dû passer autrefois, s'étend le cimetière musulman, avec les ruines de plusieurs mosquées sur son pourtour. Une de ces mosquées, le Gama Belad, du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle de notre ère, présente des arcs ogivaux, mêlés aux arcs en plein cintre. Une autre mosquée date du temps d'Omar. Dans les rochers, à l'Est, des inscriptions tumulaires remontent au <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle de l'hégire. Sélim a fait construire une partie de la ville moderne, dont la plupart des maisons sont en briques sèches, étagées à côté des ruines. Ces quartiers s'étendent jusqu'aux rochers de syénite, où commencent les carrières, couvertes au Nord-Ouest par un bois de dattiers et par des jardins. Quelques colonnes de granit, les débris branlants ou renversés d'un petit temple, à cent pas du Nil, portent les noms de Domitien et de Néron ; voilà tout ce qui reste de la ville romaine, l'antique Syène, entre le fleuve et les rochers, au Sud-Ouest de la bourgade actuelle.

En face d'Assouan, nous l'avons vu, s'élève au-dessus des eaux l'île d'Éléphantine, formée par deux bras du fleuve, l'un plus large, l'autre plus étroit. Gracieuse, riante et verte dans sa moitié septentrionale, elle se termine du côté de la cataracte par des monticules de décombres gris, tous arides, desséchés. L'île mesure un kilomètre et demi dans sa plus grande longueur, du Sud au Nord, avec une largeur maximum d'un demi-kilomètre. On lui a donné le nom de Geziret-ez-Zaher, *île fleurie*, à cause de ses jardins et de sa verdure. Les auteurs latins l'appellent Éléphantis, dont nous avons fait Éléphantine. Sa dénomination hiéroglyphique signifie également Éléphant, je ne sais trop pourquoi. Autrefois une ville considérable, dont les décombres forment un monticule de briques et de pots cassés, occupait la moitié méridionale de l'île. Lors de l'expédition française en Égypte, à la fin du dernier siècle, deux petits temples s'y trouvaient encore. Ces temples décrits par les savants

de l'expédition ont été démolis depuis, par ordre d'un gouverneur turc, qui employa leurs matériaux à ses constructions d'Assouan. Un des deux temples devait sa fondation à Amenhotep III. Il avait des proportions admirables. A mon passage, il en restait à peine deux piliers, montants d'une porte sur le point culminant de l'île, converti en cimetière musulman.

Tout près, sur le côté tourné vers Assouan, les ruines d'un ancien quai, en grès taillé, à assises régulières. Beaucoup de blocs de cette construction portent les noms de divers Pharaons : entre autres de Thoutmès III et de Thoutmès IV, d'Amenhotep II, de Ramsès II et de Ramsès III. Ces blocs à inscriptions hiéroglyphiques proviennent probablement de monuments plus anciens. Encore maintenant, le quai atteint 15 mètr. au-dessus du niveau des eaux basses à l'étiage. On peut y descendre sur le Nil par un escalier qui aboutit en bas à une porte et qui est coupé au milieu par un palier. Des échelles graduées encore visibles, sur les parois de l'escalier qui regarde le Nil, servaient à mesurer la hauteur du fleuve. Plusieurs inscriptions mentionnent des inondations mémorables survenues du règne d'Auguste jusqu'à celui de Septime Sévère. Sans doute, nous avons ici sous les yeux le nilomètre mentionné par Strabon. Dans une muraille de la ville romaine, sur la rive opposée, j'ai remarqué aussi deux traits, séparés l'un de l'autre par un intervalle de deux doigts, qui représentent peut-être également un fragment d'échelle de fluviomètre. Sur les rochers des deux rives, surtout dans l'île, les hiéroglyphes figurent les noms des divinités locales, auxquels se mêlent les cartouches royaux de Thoutmès I<sup>er</sup>, de Ramsès II, d'Amenhotep III, je ne sais quels autres encore.

Un village, habité par des Barabras, s'est formé au pied du monticule de l'ancienne ville d'Eléphantine, communiquant par un chemin, bordé de clôtures, avec un second village

à la pointe Nord de l'île. Quoique les maisons de ces villages soient bâties en briques ou seulement de terre battue, leur aspect n'est pas misérable. De petits jardins enclos de murs les entourent. Les habitants élèvent quelques bestiaux : vaches, ânes, chèvres et moutons, des dindons et des poulets. Toute la terre arrosable est utilisée, sans perdre un seul feddan. De tous côtés, des chadouffes à bras et à balanciers, des saghiehs à chapelets et mues par un manège distribuent l'eau en abondance, par un réseau de petites rigoles. Aussi quelle fraîcheur, quelle verdure, à côté du désert brûlant, éternellement aride, au-dessus des deux rives du Nil ! Sous les bouquets de dattiers, à côté des sycomores à la couronne massive et au feuillage touffu, prospèrent des champs d'orge et de fèves, des plates-bandes de légumes, le ricin, le henné, l'oranger et le séné. Même, j'ai trouvé la vigne aux pampres vigoureux, associée au doum et au nopal, dans l'un des jardins. Des femmes à la taille svelte, aux formes fines, descendent par un chemin creux. Elles portent sur l'épaule droite une amphore, afin de puiser de l'eau au bord du fleuve, suivies de petits enfants nus, à peau noire. Sous une porte, une femme plus âgée coud un vêtement de calicot. Le vêtement ici ne coûte pas cher, en raison de sa simplicité. Pas davantage le chauffage et le logement. Veulent-ils construire, les indigènes emploient les matériaux qu'ils trouvent immédiatement sous la main. Pour les murs, le limon du sol pétri ou arrangé en briques ; des troncs et des feuilles de dattiers pour les plafonds et la charpente des terrasses. Comme la pluie manque ou tombe seulement en rares gouttelettes, on n'en tient pas compte : les maisons de terre ne risquent pas de s'effondrer sous son action. Un ciel profondément bleu, un air toujours chaud, un fleuve qui ne tarit jamais, la nature souriante et magnifique, cela suffit amplement pour satisfaire des besoins peu nombreux et pour assurer le bonheur des habitants actuels d'Éléphantine.

Tant sur les rochers de l'île que sur les écueils et les deux rives du fleuve, on remarque de toutes parts des cavités en forme de marmite et de baignoire creusées dans la syénite. Quelques-unes de ces cavités s'élargissent à l'intérieur, à partir de l'orifice, comme le ventre d'une dame-jeanne. D'autres communiquent ensemble ou se découpent dans la paroi comme la niche d'un édifice. Elles apparaissent, par places, à un niveau supérieur à celui des hautes eaux actuelles du Nil, qui s'arrêtent au pied des palmiers, tandis que les rochers creusés par l'eau dépassent la tête de ces arbres. Leurs dimensions intérieures atteignent jusqu'à plusieurs mètres. Ordinairement le fond des cavités est lisse et poli, tandis que la surface des rochers lavés par les eaux paraît souvent rugueuse. A première vue, ces cavités rappellent la formation des marmites sous les glaciers, quoique les glaciers ne se soient jamais avancés sur ce point de la vallée du Nil. Quant aux rives, elles ne dépassent pas de beaucoup le niveau des hautes eaux, ce qui écarte l'hypothèse de chutes beaucoup plus élevées autrefois. Je m'explique l'apparition des cavités par l'action de remous et de tourbillons qui ont creusé les marmites, à l'aide de galets mis en mouvement.

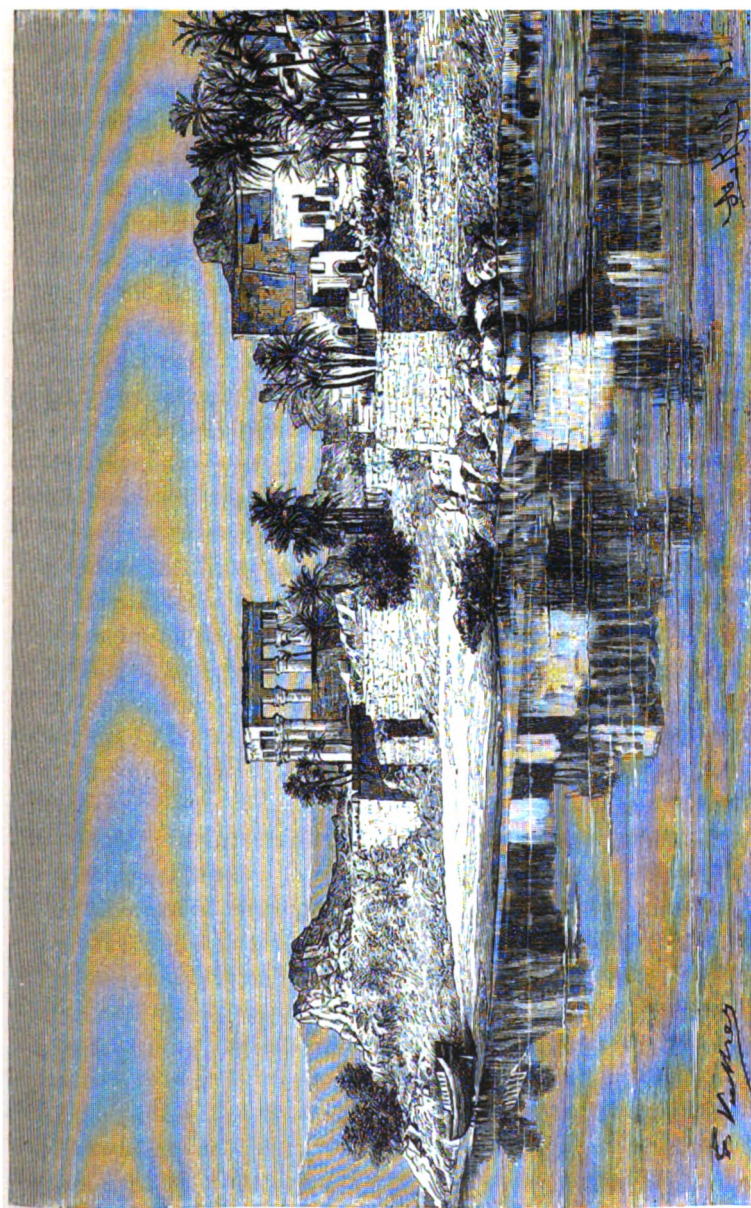
En examinant ces cavités, j'ai remarqué aussi sur la pointe Sud de l'île d'Éléphantine, non loin d'une assise de roche noire à surface brillante et polie, dans la syénite normale, un sarcophage creusé à 54 centimèt. de profondeur sur 61 centimèt. de largeur et 186 de longueur. Terminé à l'intérieur, ce sarcophage, semblable à ceux des grandes pyramides de Ghizeh et du Sérapéum à Sakkarah, n'a pas été détaché de la roche ambiante. Les anciennes carrières, du côté d'Assouan, à 1 kilomèt. de la ville et du fleuve, renferment aussi un obélisque ébauché, resté en place, peut-être à cause d'une légère fissure ouverte près de sa pointe. Ces carrières ont un développement de 6 kilomèt. au moins. Non seulement les blocs de syénite de tous

les temples égyptiens ont été extraits d'ici, mais les monuments de Rome paraissent aussi en avoir tiré des matériaux. Qui ne sait combien les carrières de Syène ont été fameuses dans l'antiquité? A en juger par les inscriptions encore déchiffrables sur leurs parois, les Pharaons de la **xviii<sup>e</sup>** dynastie s'en sont déjà servis. D'autres inscriptions, latines celles-là, datent de l'époque des Antonins. Des marques encore visibles indiquent, comme moyen d'extraction, l'emploi de coins en bois introduits dans des rainures allongées préalablement remplies d'eau. Le gonflement du bois, sous l'effet de l'humidité, faisait fendre la roche. C'est un procédé que nous avons employé dans les Alpes pour enlever des échantillons en gros blocs de roches polies par d'anciens glaciers, conservés au parc Dollfus-Ausset de Riedisheim, près de Mulhouse. Au-dessus de la syénite reparaît le grès de Nubie. Celui-ci forme les collines crétacées des deux rives du Nil, à égale hauteur de part et d'autre. Au contact du grès avec la syénite, vous observez de curieux effets de métamorphisme. Les couches inférieures du grès tendent à prendre, comme sur certains points de nos Vosges d'Alsace, une texture cristalline, avec de petits cristaux quartzeux. Dans la dépression où se trouve l'ancien cimetière arabe, où passe aussi la ligne télégraphique de la Nubie, on voit des blocs détachés de syénite, grands comme des maisons, arrondis la plupart, avec un faux air de roches erratiques dans un fond de rivière désormais à sec. Sans doute, le Nil a passé là naguère. Vouloir attribuer le transport de ces blocs à l'action d'anciens glaciers, quand l'effet de simples courants d'eau est l'explication la plus naturelle, ce serait aller à l'encontre du bon sens.

## II

Au-dessus de la cataracte d'Assouan s'élève, au milieu du Nil, l'île de Philæ. Mignonne et gracieuse, cette petite île





Ile de Philæ, dessin de Vuillier, d'après une photographie.



ressemble à un jardin suspendu au-dessus du grand fleuve, avec les ruines de quelques temples et d'élégantes colonnades, plus pareilles à un ornement qu'à des débris de monuments détruits. Depuis la terrasse du pylône du grand temple, où je m'assieds pour mieux jouir de la vue et embrasser l'ensemble du panorama, le coup d'œil devient ravissant. Isola Bella, au milieu des eaux du lac Majeur, n'a pas un aspect aussi aimable. Les bras du fleuve qui enlacent l'île ont tout l'air d'un lac tranquille, au-dessus duquel les montagnes des deux rives paraissent se rejoindre comme pour enclore un bassin fermé. Ces montagnes n'atteignent pas une grande élévation. Mais leurs rochers sombres, alternant avec des nappes de sable jaune, sans végétation, sans vie, partout arides, brûlés et mornes, contrastent avec la fraîcheur verte des grands dattiers à tige grêle, au feuillage découpé, qui semble faire de Philæ une corbeille de fleurs nageant sur l'eau. Sans me lasser j'ai contemplé cette scène jusqu'au coucher du soleil, ravi, dans le recueillement, prêtant l'oreille à tous les bruits du soir apportés par la brise, le mugissement sourd de la cataracte dans le lointain, plus près les sonneries éclatantes du camp anglais couvrant la rumeur vague du village voisin et le bêlement des moutons venus s'abreuver au bord de l'eau.

Philæ a beau charmer l'œil par sa grâce, l'attrait du paysage est encore dominé davantage par l'impression de ses souvenirs historiques. La curiosité de l'esprit trouve un stimulant de plus dans l'éclat de la scène qui se développe sous le regard du spectateur. Telle est notre nature humaine que, jouissant d'un objet agréable, nous voulons de plus pénétrer l'essence, l'origine et la destination finale de cet objet. A la vue des monuments en ruines, au milieu d'une création douce d'un perpétuel renouveau, la pensée chercheuse veut savoir la part des événements dont ces monuments consacrent la mémoire dans l'évolution du

monde. Eh bien, les temples de Philæ ont été le refuge dernier du culte d'Isis et d'Osiris. Philæ, à en juger par les inscriptions, commença à devenir l'île sainte, vénérée par les Égyptiens, peu d'années seulement avant la conquête macédonienne. Sous les Ptolémées, sous les empereurs romains, cette île s'est couverte de monuments. Le culte à l'exercice duquel ces édifices religieux ont été consacrés a été si vivace qu'un siècle après l'édit de Théodose qui, en l'année 393 de l'ère chrétienne, abolit la religion égyptienne, ou qui voulut l'abolir, des familles de prêtres égyptiens, vouées au service des temples, existaient encore dans l'île.

Commencé sous le règne de Ptolémée Philadelphie, le grand temple a été terminé par les successeurs de ce prince. Deux longues colonnades, qui s'écartent progressivement l'une de l'autre, forment les approches du monument. Une de ces colonnades, la plus longue, s'élève sur le bord de la terrasse, au-dessus du fleuve, tout près d'un mur construit autour de l'île. Cette colonnade est un ouvrage des Romains. Elle ne compte pas moins de 32 colonnes aux chapiteaux variés. Quelques images de Tibère, de Caligula, de Claude, toutes bien conservées, montrent une remarquable fraîcheur de couleur et de relief, car elles sont à la fois sculptées et peintes. Après le premier tiers du parcours, entre la douzième et la treizième colonne, descend un escalier aboutissant à une poterne, sur le rivage, au milieu des rochers. Un des murs de ce portique, élevé à pic sur le Nil, est en partie écroulé. Les fondations d'une autre construction, également démolie, sont visibles avant le portique. En arrière, il y a un petit temple, aux portes couvertes de figures et d'inscriptions, consacré par Ptolémée V Épiphane et sa femme Cléopâtre à Asklépios Imhotep, fils de Phtah et de Bast. Des décombres provenant de poteries, de briques crues et de pierres de taille amoncelées remplissent l'espace compris entre les colon-

nades et le premier pylône : le pylône mesure 18 mètres de haut sur 39 de large. Ses deux massifs, formés de pierres bien appareillées, ont une surface lisse sur laquelle les lignes de la sculpture se détachent nettement. Sur la paroi Sud de la façade, on voit Hathor devant les dieux à figure colossale. Ailleurs c'est la figure de Ptolémée Philométor qui frappe de sa hache d'armes des ennemis enchaînés. A l'intérieur de la porte, en face d'une Isis de grande dimension, une stèle porte l'inscription commémorative de l'expédition française d'Égypte en 1799 : « L'an VI de la République, le 12 messidor, une armée française, commandée par Bonaparte, est descendue à Alexandrie. L'armée ayant mis, vingt jours après, les Mamelouks en fuite aux Pyramides, Desaix, commandant la première division, les a poursuivis au delà des cataractes, où il est arrivé le 13 ventôse de l'an VII. » Je n'ai pas lu sans émotion cette inscription. Parmi les noms des chefs du corps expéditionnaire arrivé à Philæ figure celui d'un Alsacien, Epler, directeur de l'État-major.

Une grande cour limitée d'un côté par un portique, de l'autre par un temple isolé, conduit à un second pylône. Le portique situé à droite présente dix colonnes et précède plusieurs chambres séparées, ayant chacune sa porte ouverte sur le péristyle. Dans la dernière de ces chambres, vous voyez au-dessus de la porte d'entrée une inscription hiéroglyphique ainsi conçue : « Ceci est la bibliothèque de la déesse Saf, la grande gardienne des livres d'Isis, qui dispense la vie. » Des portiques entourent le temple ou la chapelle sur le côté gauche de la cour. Ce bâtiment renferme trois chambres placées à la suite l'une de l'autre. Suivant Champollion, c'était le Mammisi, « lieu de l'accouchement », où Isis était adorée comme mère de Hathor. Les tableaux dont les chambres sont ornées ont trait à la naissance et à l'enfance de Horus, les sculptures représentent Ammon-Râ tendant au jeune dieu l'emblème de la vie. Plus loin,

Isis à genoux, appuyée sur les talons, porte dans les mains Horus enfant à la mamelle. Dans le portique qui regarde l'Ouest, on trouve beaucoup de figures de divinités : deux inscriptions bilingues sur la paroi qui regarde la cour. Une de ces inscriptions, en l'honneur de Ptolémée Épiphanes, est une reproduction de l'inscription de Rosette, dont Champollion a fait le point de départ du déchiffrement des hiéroglyphes, au commencement de ce siècle. Le second pylône, qui ferme la cour, plus petit que le pylône extérieur, est orné de figures et d'hiéroglyphes nombreux. Sa grande porte conduit à un premier portique. Un second portique suit le premier. Dix colonnes gigantesques, aux chapiteaux peints, soutiennent les deux pièces de ce pronaos. Probablement les fûts des colonnes étaient peints également.

Les couleurs bleue et blanche, fraîches comme si elles avaient été appliquées hier, font vigoureusement ressortir les contours des fleurs de lotus et des feuilles de palmier sculptées sur les chapiteaux. Parmi les tableaux du pronaos encore conservés, je remarque les aigles du toit et quelques représentations astronomiques. Quant au naos, qui vient après, il se compose de plusieurs chambres, les unes latérales, d'autres, au nombre de trois, dans l'axe du temple. Dans la première des chambres latérales, à droite, les membres de la commission scientifique d'Égypte ont inscrit les coordonnées géographiques du monument : 24° 3' 45" de latitude Nord et 30° 14' 28" de longitude Est du méridien de Paris. Une revision des calculs a eu pour résultat de modifier ces indications par des coordonnées plus exactes : 24° 1' 34" latitude Nord et 30° 34' 16" longitude Est. Des cryptes, pareilles à celles que nous avons vues à Denderah, s'ouvrent au-dessous de cette chambre. En face, sur la gauche, un corridor communique avec le dehors. À côté, une autre porte s'ouvre sur un escalier qui conduit à la chapelle d'Osiris sur la terrasse. Toute petite, la chapelle

d'Osiris a ses murs couverts d'inscriptions relatives à la mort et à la résurrection du dieu. Philæ était réputé renfermer le tombeau d'Osiris, d'où sa qualité d'île sainte. Quand un Égyptien jurait « par l'Osiris qui est à Philæ », ce serment était considéré comme inviolable. Le sanctuaire même du temple occupe la dernière chambre centrale du fond décorée de scènes d'adoration, avec une niche à épervier en syénite. Entre autres tableaux du sanctuaire, figure Ptolémée II Philadelphe allaité par Isis.

Isis avait son propre temple construit par Nectanébo une trentaine d'années avant la conquête de l'Égypte par Alexandre. C'est le petit édifice isolé, percé à jour et soutenu par des colonnes, en arrière de la colonnade qui aboutit au grand temple, à l'extrémité méridionale de l'île. Aucun autre monument de Philæ ne paraît remonter à une date plus ancienne. A côté se tient encore un obélisque brisé à mi-hauteur. Ses colonnes, au nombre de quatre, portent des chapiteaux à fleurs de lotus et de papyrus. Elles sont surmontées d'une tête de Hathor, sur laquelle repose un dé cubique pour recevoir la corniche. Les peintures, encore reconnaissables sur la porte de l'Est, ont la plupart disparu et beaucoup sont effacées. Outre les temples d'Isis et d'Imhotep, il y a sur l'île, à la hauteur du pylône, les restes d'une construction à destination inconnue, près de la rive Ouest. Du côté oriental enfin apparaît le gracieux kiosque connu sous le nom de temple hypèthre, au cartouche de Tibère, popularisé par les magnifiques photographies de M. Braun exposées à Paris. Figurant un rectangle allongé, dont le grand axe est perpendiculaire au rivage, le kiosque présente également quatorze colonnes dressées sur de larges murs à mi-hauteur de l'édifice, les uns dans le sens de la longueur, sur deux rangs, les autres dans le sens de la largeur. Les chapiteaux de ces colonnes à fleurs de papyrus supportent des dés élevés, formés de pierres, tandis que la forme de la corniche rappelle celle des pylônes. Deux

portes sont ouvertes dans les murs : l'une donne sur le fleuve et conduit à la terrasse à assises en pierres de taille. Un escalier permet de descendre de la terrasse au rivage, et probablement a dû être naguère en continuité des murs du quai, qui paraît avoir entouré l'île sur presque toute sa circonférence. Vu du Nil, à distance, le kiosque, avec ses colonnes effilées, plus sveltes que celles des anciens temples égyptiens, dont les dés, ajoutés aux chapiteaux, prolongent la taille, produit un effet charmant, découpé à jour et aérien en quelque sorte, comparé à l'impression laissée par les monuments plus massifs de l'art des Pharaons.

Les pierres de taille des édifices de Philæ proviennent toutes des carrières ouvertes dans la formation du grès nubien, qui constitue les deux chaînes libyques et arabiques, à partir du Djebel Silsileh. La syénite ou le granit rose est beaucoup plus difficile à travailler à cause de sa dureté extrême, d'où sa quasi indestructibilité. Assouan, la Syène d'autrefois, ne doit pas moins sa renommée à ses fameuses carrières qu'à sa position extrême au bas de la première cataracte, limite de l'Égypte et de l'Éthiopie. Au temps des Ptolémées, les astronomes d'Alexandrie marquaient la position de Syène exactement sous le tropique. Ils avaient remarqué que le jour du solstice d'été, un puits s'y trouvait éclairé verticalement jusqu'au fond, d'où la conclusion que le soleil était au zénith même de la ville. En réalité Syène ou Assouan se trouve encore au nord du tropique du Cancer, par  $24^{\circ} 5'$ , quoiqu'un puits de la localité paraisse éclairé verticalement le jour du solstice. Les rayons du soleil tombent verticalement sur toute l'étendue d'un arc de  $15^{\circ} 57''$  autour de son centre, ils ne touchent pas un seul point mathématique. Ératosthène a déduit de cette observation combinée avec la détermination astronomique d'Alexandrie, 230 ans avant l'ère chrétienne, ce que l'on appelle sa mesure de la grandeur de la terre. Ne



prenez pas en mal cet étalage d'érudition. Devant passer le tropique dans quelques jours, nous pouvons bien y penser dès maintenant. Ce sera en *dahabieh*, bien lentement, par conséquent avec assez de loisir pour s'occuper d'astronomie, d'Ératosthène, des mesures de la terre, en manière de passe-temps.

## III

Entre les deux premières cataractes du Nil, nous avons voyagé en *dahabieh*. Une *dahabieh* est une grande barque susceptible d'aller à la voile par un vent favorable et d'être manœuvrée à force de rames avec un vent contraire. Des gens pressés d'arriver ne doivent pas se hasarder sur un esquif de cette espèce. Plus d'une fois j'ai réfléchi au fait, depuis que je me suis laissé tenter, avec mes compagnons, par les charmes de la *Philitis*. La *Philitis*, à mon arrivée devant la cataracte d'Assouan, était une *dahabieh* en disponibilité. D'un âge respectable, mais bien conservée encore, voilà longtemps qu'elle étale sur le fleuve sa taille ample, semblable à une matrone aux grâces opulentes, à la physionomie placide. Elle avait l'air satisfaite d'elle-même, un peu coquette, bien blanche, repeinte à frais, au milieu de son repos. Si nous avions pris la précaution de nous rendre compte d'abord de ses allures, la lenteur de ses mouvements nous aurait engagés à attendre, au-dessus de la cataracte, une canonnière ou un transport de guerre anglais pour la traversée jusqu'à Ouady-Halfa. Mais séduits par les apparences, nous avons sollicité la faveur de louer pour un mois la *dahabieh*, sans amateur par suite de la guerre du Mahdi. Cette guerre tient à distance depuis deux ans les touristes ordinaires. Faute de concurrent, nous avons obtenu la *Philitis* moyennant un billet de mille francs, pour la durée du mois de février, équipement et équipage compris. Le général Stephenson, commandant en chef de l'armée-

anglaise, nous permettait de pousser jusqu'aux avant-postes du Soudan. Sur son avis, tous les chefs de détachements devaient nous prêter aide et protection. Ainsi nous nous sommes abandonnés au caprice de la jolie dahabieh amarrée au port de Chellal, prête à se livrer à qui la sollicitera. Pour ma personne, je m'en suis bien repenti un peu ensuite, mais trop tard, comme toujours quand on se repent. Que voulez-vous? L'homme est faible. Faible il reste. L'expérience d'autrui ne rend pas sage, si tant est qu'on devienne sage par les épreuves de sa propre expérience.

Plus d'une fois, avant le départ du Caire, j'ai été prévenu de la lenteur des barques du Nil, à la remonte du fleuve. La *Philitis*, pensai-je lorsqu'on m'a parlé d'elle, ne sera pas comme ses pareilles. Bonne marcheuse, elle ira vite, parce que je suis pressé. Parce que je n'ai pas de temps à perdre, elle m'épargnera les retards énervants dus à ses seuls caprices. Illusion pure! notre *Philitis* s'est montrée aussi indolente que n'importe quelle autre et non moins capricieuse. Pendant des jours et des jours, elle traîne, sous prétexte de vent contraire. Un banc de sable sournois se présente-t-il sous la surface de l'eau, la dahabieh court s'y poser. Tenace à l'extrême, quand la fantaisie d'un arrêt la prend, elle ne démarre plus. Son équipage barbare paraît seul capable d'une opiniâtreté égale pour ne rien faire. C'est exaspérant. N'était ma fièvre d'avancer au pas accéléré, il n'y aurait pas eu à se plaindre, après tout. Si le temps ne comptait pas, mes compagnons et moi nous serions même trouvés fort bien à bord de la *Philitis*, malgré son incomparable lenteur. Chacun a sa cabine particulière, plus un salon et une salle à manger pour la société. Une fraîcheur relative règne à l'intérieur, malgré l'ardeur déjà grande du soleil. Pendant le jour nous faisons dresser une toile, en manière de tente, au-dessus du pont, afin d'avoir de l'ombre. En temps d'arrêt, nous des-

condons à terre, qui pour chasser, qui pour prendre la photographie des sites intéressants. J'étudie la géologie des montagnes riveraines. Là où je trouve des plantes nouvelles, j'herborise. Les heures de repas se suivent régulièrement, quand le chef de cuisine ne se livre pas au sommeil avec nos matelots. Dormir et se reposer paraît être le suprême bonheur dans ce monde oriental, où les jours ne se comptent pas, où l'existence s'écoule calme comme le courant imperceptible du fleuve qui nous porte. Quelle sérénité dans le ciel au-dessus de nos têtes ! Surtout quelle douceur des nuits, entièrement livrées au rêve ! Dans mes abris des Alpes, je n'ai jamais rien éprouvé de pareil. Sur les flancs de la Jungfrau et au-dessus des glaciers du Mont-Rose, le froid des nuits ne permet pas de jouir du firmament étoilé.

Depuis deux jours, nous sommes à proximité de Korosko, localité de la Nubie, où les Anglais ont un camp retranché. Ce matin s'est fait entendre, dans le lointain, quelque chose comme un roulement de tambour. Le bruit doit venir du campement ou de ses environs. Sans les allures de tortue de notre esquif, nous serions déjà arrivés depuis longtemps. Seulement la *Philitis* vogue avec une lenteur qui ressemble à l'immobilité. Pressé par nos réclamations, le rais, commandant de la dahabieh, attelle sa douzaine de rameurs à un câble, afin de nous haler le long de la rive. En marchant ainsi, nous avons chance d'atteindre la station après une heure de cet exercice. Mais voici un choc violent. Nous sommes échoués sur un rocher, avec lequel la *Philitis* a voulu lier connaissance. Et l'équipage de crier, de s'agiter, de pousser avec des gaffes, de se jeter à l'eau, de chercher à soulever la quille. Rien n'y fait. Sans avancer d'une semelle, la dahabieh tourne sur son pivot. L'impatience nous fait descendre à terre, pour gagner Korosko à pied, en attendant que la lourde barque se dégage.

Un sentier suit le bord du Nil, au bas des escarpements

des montagnes riveraines et au-dessus de la berge élevée, bordée de palmiers et de bandes étroites de blé ou de fèves vertes. Au bout d'une demi-heure à travers ce chemin, nous débouchons sur une plaine ouverte, entre le fleuve et les montagnes. Des groupes de maisons à terrasse et en pierre se montrent alignées dans la poussière. Dans un des groupes, une sorte de tourelle, en forme de gargoulette, simule peut-être le minaret d'une mosquée. Un camp de fantassins égyptiens se présente au détour d'un bois de palmiers. Puis apparaît une rangée de boutiques encombrées de gens et de bêtes, d'acheteurs et de vendeurs, au teint chocolat. Par-ci par-là, des uniformes rouges, particuliers à l'armée anglaise. Nous sommes bien à Korosko. Un officier d'état-major nous conduit auprès du colonel Lecht, qui commande la place. L'accueil est des plus gracieux, comme toujours auprès des chefs du corps expéditionnaire. Le colonel nous retient à déjeuner et se dit à notre disposition complètement, pour tout ce qui peut nous être agréable. Il est logé dans une maison en briques sèches, avec balcon au-dessus du fleuve. Des trophées d'armes du Soudan ornent les murs : boucliers ronds en cuir, grands sabres, javelines, arcs, carquois remplis de flèches empoisonnées, que sais-je encore ? Au déjeuner, où nous avons eu le plaisir de lier connaissance avec le colonel Massedaglia, auteur d'une nouvelle carte du Soudan, on nous a servi dans un bocal à conserves — pour le plaisir des yeux, cela s'entend — en place de *mixed pickles*, une collection de lézards, de serpents, de scorpions d'espèces variées, autant de petits animaux curieux pris dans l'appartement de notre hôte. Bien des ménagères de la vieille Angleterre, et d'ailleurs, trouveraient tant soit peu *shocking* le service de conserves pareilles sur leur table. En campagne, devant les mahdistes soudaniens, nous n'avons pas les mêmes préjugés, et nous avons trouvé excellents les autres plats du menu.

La maison du colonel Lecht se trouve à l'intérieur d'un camp retranché. Un millier de soldats anglais, dont soixante cavaliers montés sur des chameaux coureurs, occupe ce camp fortifié suivant toutes les règles de l'art, avec redoutes, bastions, fossés, escarpes, contrescarpes, parapets, canons, factionnaires et le reste. Par le reste j'entends désigner un magasin aux murs formés de caisses, une salle de musique dans une maison en bois apportée d'Europe de toutes pièces, une autre maison plus spacieuse en train d'être montée pour servir de club ou de salle de réunion, dont nous ne voyons encore que la charpente. Après cela, des pompes mues par des soldats pour élever l'eau du Nil, des écuries pour les chevaux et les chameaux. Pendant que je me renseigne sur la ration des chameaux coureurs et sur le trajet que ces intéressantes bêtes font en une journée moyenne, notre dahabieh, dégagée par son équipage, vient s'amarrer en face du camp, à côté d'une flottille de canots peints en blanc de la garnison de Korosko. Mais la ration et la vitesse des chameaux, demandez-vous? Eh bien! la ration donnée par les Anglais, supérieure à celle servie par les Arabes, consiste en 10 livres de graine de dourrah ou de maïs, et 10 livres de fourrage vert, avec quoi les coureurs susdits font 30 milles anglais de chemin par jour, soit 48 kilomètres, à peu près l'équivalent d'un alpiniste de moyenne force. Alpinistes et chameaux coureurs fournissent pourtant davantage dans les moments de presse et pour de grandes ascensions, dont nos collègues du Club sont coutumiers.

Comme membre du Club Alpin, j'ai dû gravir les montagnes au-dessus de Korosko, sur l'une et l'autre rive du Nil. Au moment de commencer l'escalade du sommet que domine le principal blockhaus, construit pour surveiller la route d'Abou-Hamed, nous voyons arriver une caravane de quatre-vingts à cent chameaux porteurs, avec leurs conducteurs nègres. Un sous-officier anglais, coiffé du casque

indien et le revolver au poing, conduit cette colonne qui défile lentement, venue de Ouady-Halfa pour chercher des provisions à Assouan par la voie de terre. A côté des chameaux devant lesquels s'attroupe une foule de gens en bur-nous, en chemise et même sans chemise, chacun suivant l'état de sa garde-robe, tournent des baudets gris ou noirs avec des entraves aux pieds. Quelques moutons et des chèvres se mettent de la partie, en quête d'une bouchée d'herbe, tandis que chameaux et chameliers s'accroupissent à terre, au soleil.

En face de la plaine poudreuse où la caravane fait halte, débouche une vallée par où passe la route d'Abou-Hamed, à travers le désert arabique. Par route, il faut entendre ici un passage ouvert entre deux rangées de montagnes, non un chemin construit suivant les règles de l'art. Deux for-tins ou blockhaus commandent l'entrée de la vallée, postés sur les hauteurs, l'un d'un côté près du Nil, l'autre plus haut en face du premier. Dans celui-ci veillent quatre sol-dats égyptiens, dans l'autre deux Anglais, avec un signal à côté d'eux pour annoncer l'arrivée des steamers sur le fleuve ou celle des derviches mahdistes par la vallée. Jus-qu'à présent les derviches, quoique annoncés à plusieurs reprises, n'ont pas essayé d'attaquer Korosko. Pauvres gens, la vallée qui débouche à travers le désert ne leur offre pas de vivres. Tout au plus de l'eau d'un goût médiocre pour abreuver 2,000 hommes à peine. Comme les dervi-ches soudaniens espèrent beaucoup de bonnes choses au paradis de Mahomet, où chaque fidèle doit avoir à sa dispo-sition cent mille houris au moins, d'après le catéchisme enseigné par le Mahdi, ils supportent admirablement les privations et les misères de la vie présente. Ces fanatiques peuvent passer trois à quatre jours sans boire ni manger, ce qui les met en mesure de vider une outre d'eau par homme après une abstinence soutenue. Malheureusement pour leurs entreprises militaires, leur armement laisse beau-

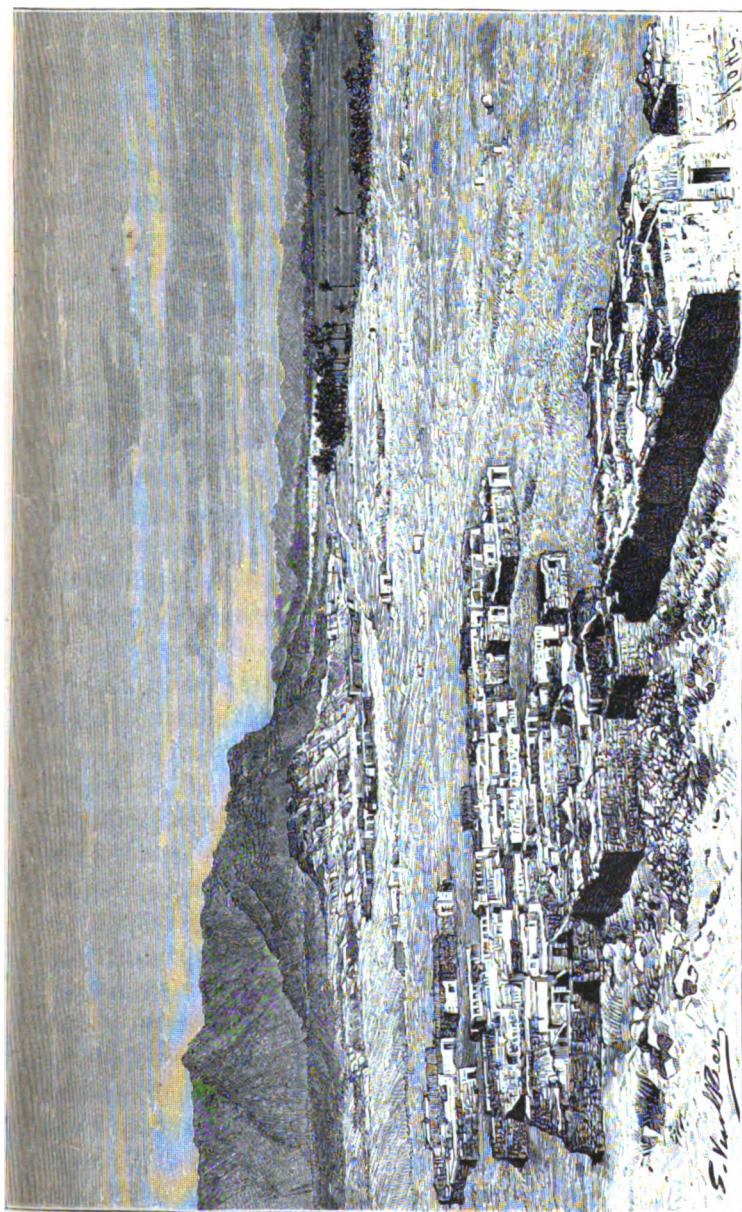
coup à désirer : ils ne se sont pas encore attaqués aux retranchements anglais, malgré les félicités en perspective au paradis. Quant aux fortins-blockhaus, ils sont en maçonnerie faite avec les pierres de la montagne et la boue du fleuve : leurs murs, épais de deux pieds au moins, sont assez résistants pour tenir longtemps. Une échelle mobile — pas celle imaginée pour la protection de l'agriculture en France — donne accès sur la terrasse, au-dessus de l'édifice. Sous la terrasse, il y a une chambre à coucher avec des nattes. Au dehors, de petites barriques et une gargoulette renferment de l'eau, tandis que la cuisine se fait en plein air au soleil. Les soldats assiégés dans ces tours et chargés de les défendre peuvent tenir tout un mois. Assez pour attendre des secours.

Mesurée au baromètre anéroïde, l'altitude du piton de grès que domine le blockhaus le plus élevé se trouve être à 155 mètr. au-dessus du Nil. Un autre piton, à sommet aplati, atteint 180 mètr., mais dans une situation moins avantageuse comme poste d'observation. Dans le voisinage, aucun sommet ne paraît s'élever plus haut au-dessus du niveau général des montagnes vers l'intérieur, entre le fleuve et la mer Rouge. Leurs assises appartiennent à la même formation de grès. Les bases des montagnes se touchent, non pas les cimes. Celles-ci ressemblent à un chaos de taupinières, creusées de ravins et de vallons latéraux, décharnés, brûlés, noirs ou gris, sans un brin d'herbe, sans une goutte d'eau. Toutes horizontales, les assises du grès sont étagées les unes au-dessus des autres avec des pentes abruptes couvertes de pierres et de roches croulantes, sur lesquelles le pied n'est pas bien assuré. Pour l'aspect extérieur, parmi les blocs détachés, beaucoup ressemblent à de la lave calcinée, avec des boursouflures, des cavités, des concrétions en forme de cônes et de boules, rendant sous le pied un son métallique. Sous l'effet du vent, les parties friables de la roche sont balayées à l'état de sa-

ble. Les parties plus dures et plus résistantes couvrent la surface des versants, comme d'énormes haldes de décombres, partout où la pente n'est pas trop raide ou trop déclive. Dans une anfractuosité, j'aperçois une toison de laine avec un crâne, restes d'un pauvre mouton dévoré ici par les bêtes fauves. Alentour, des traces d'hyène dans le sable, puis des ossements blanchis, comme on en voit souvent dans le désert morne.

Le fond même de la vallée, où passe la route d'Abou-Hamed, est le lit d'un ancien torrent préhistorique, avec des berges de limon et de cailloux roulés. Au débouché, vers le Nil, quelques bandes de verdure marquent la zone à laquelle s'étend l'humidité du fleuve. Autour des tentes des soldats anglais, nous remarquons aussi quelques jardins potagers bien soignés. Depuis la terrasse du blockhaus la vue est très pittoresque, embrassant à la fois le cours du Nil et les deux déserts des rives. M. Vélin en a pris des photographies, dont l'une donne un joli plan en relief du camp fortifié de Korosko. Une lisière verte, semblable à une mince plate-bande plantée de palmiers et de mimosas, souvent interrompue, longe le fleuve. Les eaux n'atteignent pas chaque année le niveau des berges. Elles se sont arrêtées, lors de la crue dernière, à un mètre au-dessous. A une centaine de mètres du rebord de la berge, la terrasse, suivant une pente légèrement inclinée, arrive au pied d'un second gradin, qui marque un ancien lit plus large du courant d'eau. Une nouvelle pente plus forte conduit au-dessus de ce premier plan au pied des montagnes libyques. Par leurs roches, ces montagnes sont tout à fait pareilles à la formation de la chaîne arabe à l'Est. La vallée du Nil a ainsi le caractère d'une érosion. J'ai ramassé dans le sable, au-dessus de la première berge, de la rive gauche, des coquilles bivalves et un morceau de bois silicifié, pareil à celui des forêts pétrifiées entre le Caire et Suez. Sur les flancs des montagnes, de longues nappes de sable rouge





Korosko, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Velin.



ou jaune, accumulées par les vents du Nord et du Nord-Ouest, qui manquent sur le versant de la chaîne arabique du côté du Nil. Au bord du fleuve, sur la rive opposée à Korosko, campent des soldats nègres. Ce sont des irréguliers au service de l'Égypte et dont une partie a servi Gordon à Khartoum. Ces soldats vivent en famille, avec femmes et enfants, dans des tentes et des huttes. Les murs des huttes sont en terre battue, avec une toiture formée par des nattes et des feuilles de palmiers. On y vend des comestibles et quelques articles manufacturés. Des vautours y viennent, comme de simples poulets, sans souci des coups de feu. Quelques charges de chevrotines triple-zéro, que nous leur envoyons, leur font à peine tomber quelques plumes, tellement ils ont la peau dure.

De Korosko nous sommes allés à Ouady-Halfa sur une des canonnières blindées du corps expéditionnaire, après avoir donné ordre au raïs de la *Philitis* de nous attendre devant les temples d'Ibsamboul. A Ouady-Halfa, le camp anglais, avec le quartier général sur les confins du Soudan égyptien, se trouve à quelques kilomètres en avant de la seconde cataracte du Nil. Une île du fleuve, banc de sable gris et de limon en partie cultivé, est occupée, en face du village de Ouady-Halfa, par l'infanterie égyptienne, avec ses tentes et le parc de bétail de l'armée. Ce bétail vient de Russie, des bords de la mer Noire, l'Égypte et la Nubie ne se trouvant pas en mesure de fournir assez de viande de bœuf pour des troupes bien nourries comme le sont toujours les soldats anglais en campagne. Par son aspect, le camp égyptien, avec sa plage de sable, rappelle une station de bains de mer. Les cultures de l'îlot consistent en fèves et en ricin. Sur la rive opposée, les indigènes cultivent, à côté de leurs plantations de palmiers, du blé et de l'orge, comme seconde récolte, sur des champs qui ont donné une moisson de maïs ou de dourrah au mois de décembre. Sans les bouquets de dattiers et les allées d'acacias lebbek, à la

massive couronne, la plaine poudreuse où est établi le camp anglais serait bien nue, bien aride. La température nous paraît accablante, bien que nous soyons encore au mois de février.

On construit actuellement un mur de terre, en ligne droite, qui couvre le camp principal, du côté du chemin de fer, sans autres ouvrages fortifiés ni de retranchements comme à Korosko. Ce mur se compose simplement de blocs de terre sèche, maçonnés avec de la boue. S'il venait à pleuvoir, la construction s'en irait dans le ruisseau. D'ailleurs la maçonnerie des maisons ne se compose pas de matériaux meilleurs, sinon que la boue est préalablement convertie en briques plus petites, non cuites, crépies de chaux à la surface, quand ce luxe est possible. La station du chemin de fer stratégique de Ouady-Halfa à Accacheh, ainsi que quelques autres bâtiments de service, est traitée de cette façon. La chaux qu'il faut aller chercher bien loin, au Djebel-Selseleh, est trop coûteuse. A défaut d'ouvrages fortifiés imposants, nous trouvons ici un théâtre et un restaurant, outre l'inévitable bazar. Comestibles, quincaillerie, tissus, représentent les principaux articles en vente au bazar. Point de dehors bien alléchants pour le restaurant, qui est tenu par un Grec. Quant au théâtre, également employé comme magasin général, il a pour acteurs des militaires. D'autres magasins, avec des caisses arrangées en manière de murs, ont été improvisés à côté du bâtiment de la poste et de l'administration du chemin de fer. Le général Butler, qui a pris le commandement en chef depuis le rappel du général Stephenson, demeure avec sa famille dans une dahabieh sur le Nil. Sa jeune femme, une Irlandaise, parlant le français sans accent du tout, l'a accompagné dans cette campagne avec ses enfants. Ce soir, nous avons été invités, mes compagnons et moi, au *five o'clock tea* par lady Butler. Elle lit les romans nationaux d'Erckmann-Chatrian et me témoigne beaucoup de

sympathie pour notre Alsace. Je lui en sais gré. Il fait si bon parler de la patrie absente.

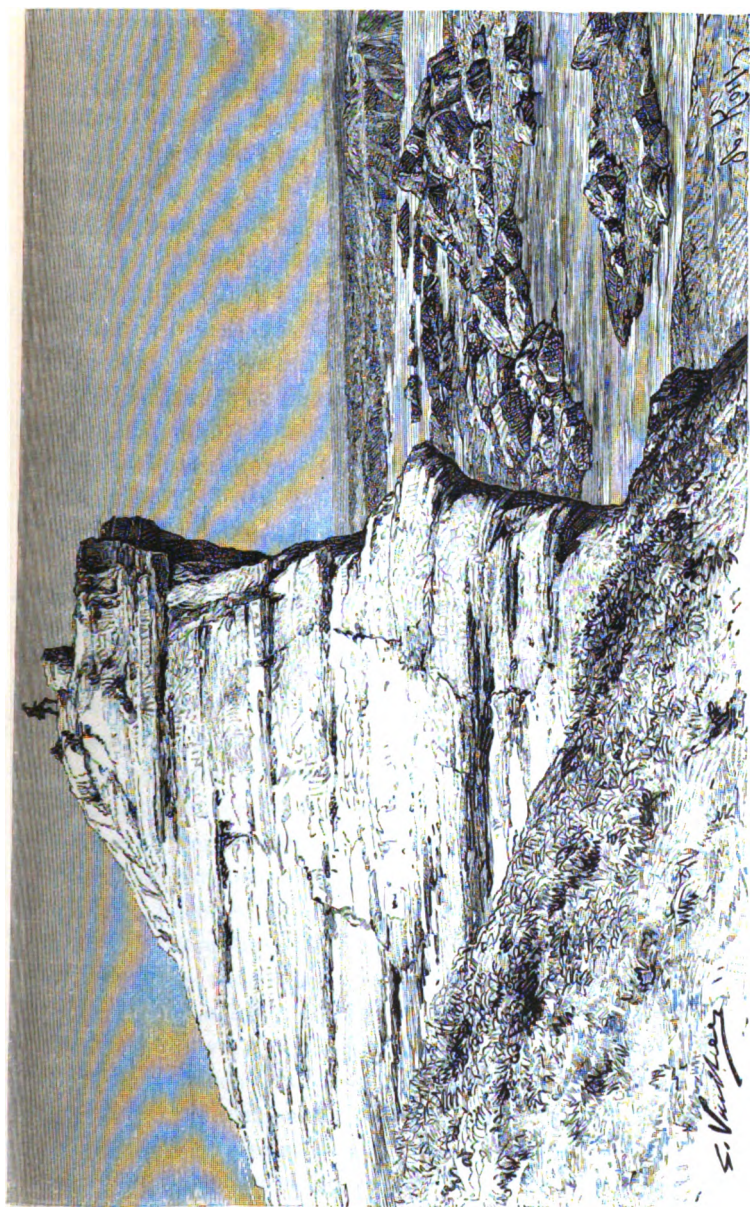
Décrire une fois de plus la vie du camp dans ses détails m'exposerait à d'inutiles redites. Voyons plutôt les sites environnants, l'oasis de Ouady-Halfa et la cataracte qui porte ce nom. Une quantité de barques et de bateaux-transports pour le ravitaillement de l'armée se pressent contre la rive du fleuve. Le village de Ouady-Halfa, pareil à tous les villages de Nubie, est au Sud du camp, à côté des champs cultivés et des palmiers. Une construction plus grande que les autres, située au milieu, a dû servir autrefois de château fort, imposant par sa masse, quoique bâti en briques crues. Une large plaine, où se dessinent les coupoles de quelques tombeaux musulmans, s'étend en avant de la cataracte. Plaine poudreuse, le long de laquelle les cultures arrosées forment seulement une étroite lisière où croissent de rares euphorbes aux feuilles grasses, aux tiges à suc laiteux, élevées à hauteur d'homme. Pourquoi n'arroserait-on pas les terres incultes au moyen d'un canal prenant au haut de la cataracte? Ce canal coûterait certes moins qu'une expédition militaire, comme celle entreprise contre le Mahdi. La pente du sol rendrait les irrigations faciles.

Pour gagner la cataracte, nous traversons le fleuve sur une felouque à voile, petite barque manœuvrée par deux jeunes Nubiens au teint noir, à physionomie intelligente. Sur les hauteurs, en face du point de débarquement, s'élève une construction isolée, avec de grands murs en briques crues tombant en ruines. Tout près, les restes d'un édifice plus ancien, à colonnes et à pilastres, attirent aussi le regard. Plus nus que l'autre rive du Nil, les bords du désert libyque se composent seulement de sables jaunes, ardents, calcinés. Les premiers contreforts des montagnes parallèles au courant d'eau émergent çà et là de la plaine sablonneuse en pitons escarpés, détachés de la chaîne prin-

cipale. Des assises de grès toujours horizontales, plus ou moins dures, plus ou moins abruptes, mais sans végétation aucune, constituent le massif montagneux. Par places, je remarque de singulières formations simulant des racines d'arbres silicifiées. J'en ai emporté des échantillons afin de les examiner au microscope. Beaucoup de traces de gazelles, à empreinte fourchue, sillonnent le sable. Derrière les rangées de hauteurs, à gauche du Nil, passent, sans être inquiétées, les caravanes à esclaves du Soudan, malgré la présence des colonnes anglaises. Ces caravanes évitent de se montrer au bord du fleuve par mesure de précaution. Tout au plus les conducteurs dépêchent-ils sur la rive quelques chameaux pour chercher de l'eau à la dérobée. Ainsi le commerce des esclaves persiste malgré toutes les décisions contraires. Il y a des esclaves noirs, au vu de tout le monde, sans souci de la police, dans les maisons des moudirs, où nous recevons l'hospitalité, comme chez les cultivateurs établis au bord de l'eau.

Trois heures de marche, à travers le sable, nous ont amenés aux rochers d'Abousir, point le plus avantageusement placé pour embrasser la vue de la seconde cataracte. Un de ces rochers, semblable, à distance, à un bastion arrondi, présente sur ses parois une multitude de noms ciselés dans le grès ou peints à l'encre. Ce sont des inscriptions de touristes désireux de perpétuer le souvenir de leur visite. Le sommet du rocher est assez difficile à escalader. Mesuré au baromètre anéroïde, nous lui trouvons une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau du Nil à Ouady-Halfa. A Ouady-Halfa, le baromètre marquait 752<sup>mm</sup>,5 : 747<sup>mm</sup>,5 ici à 3 h. du soir, le 7 février 1886. La paroi tournée vers le fleuve surplombe à une trentaine de mètres. Tout un labyrinthe d'écueils noirs, dont les hautes eaux recouvrent la plupart en temps de crue, émergent sur une grande largeur, à perte de vue, partageant le courant en une multitude de bras, plus ou moins





Rocher d'Abousir, dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Vélin.

1



larges, plus ou moins rapides, où l'eau bouillonne, écume, mugit avec force. C'est un beau spectacle que celui de ces rapides, de ces chutes, enlacées de sables rouges sous le ciel bleu. Quelques rochers portent des tamarix, mais à végétation chétive et rabougris. Ailleurs, des atterrissements de sable blanc entre les rochers noirs et les bras d'eau sont visités de temps à autre par des crocodiles, qui viennent dormir au soleil, tandis que des gypaètes, au vol puissant, décrivent leurs orbes dans l'air. Malheureux crocodiles, le passage fréquent des bateaux à vapeur les trouble chaque jour dans leur retraite et les oblige de reculer de plus en plus vers le haut fleuve. Pour l'Égypte ils compteront bientôt au nombre des espèces disparues.

La cataracte de Ouady-Halfa est impraticable aux bateaux à vapeur pour le moment. En temps de hautes eaux seulement, les navires se hasardent sur ces rapides. A l'époque de l'étiage, dont nous sommes assez proches au mois de février, aucune barque ne s'aventure dans leurs passages tortueux, échelonnés sur une longueur de 12 à 14 kilomèt. jusqu'à Gemail. Depuis le rocher d'Abousir, vous voyez au couchant le désert d'Abou-Solom, à peu près plat jusqu'au Nil, présentant seulement de petites éminences pareilles à des tumuli funéraires. La cataracte elle-même apparaît à la fois au Levant, au Nord et au Midi, avec un rideau de verdure au loin, du côté du Soudan, effacée ou voilée par une brume de sable que le vent soulève. Large, sinistre, hérissée de rochers noirs, remplie de bouillonnements verdâtres, fourmillant d'arbustes à épines et d'euphorbes vénéneuses, infranchissable aux barques, la cataracte, que les indigènes appellent Batn-el-Hagar, le *Ventre de pierre*, s'étend sur un espace de plusieurs lieues. Nulle population n'habite sur ses bords immédiats. Il n'y a ni village ni maison. La solitude morne y règne, donnant au visiteur un sentiment d'inquiétude vague. J'ai quitté le rocher d'Abousir à la tombée de la nuit, avec mes compa-

gnons. Au moment de toucher le Nil, après un détour, en face du village de Halfa, l'obscurité était déjà profonde. Nous nous sommes embarqués avec nos baudets et nos âniers dans une felouque, qui s'est échouée deux ou trois fois sur des bancs de sable invisibles au milieu des ténèbres. Quand nous sommes rentrés au camp, l'horloge de la station du chemin de fer marquait 9 heures.

#### IV

En avant! toujours en avant! Libre d'aller aux avant-postes extrêmes de l'armée anglaise, je laisse mes compagnons regagner notre dahabieh, en station devant Ibsamboul, à bord d'un steamer postal, pour aller moi-même du côté d'Accacheh et à la cataracte de Semneh. Le capitaine Ferrier, chef du génie, m'offre de me conduire à Semneh à partir de la station de Sarras, située sur la ligne du chemin de fer stratégique. Semneh n'est pas occupé par les troupes en ce moment. Sa distance de Sarras ou Serrès ne dépasse pas une dizaine de milles anglais et on y fait des observations intéressantes pour l'étude des anciens niveaux du Nil. Actuellement la position extrême de l'armée expéditionnaire est à Koscheh, à 27 milles de la station d'Accacheh, tête de ligne du chemin de fer, qui va à 77 kilom. du quartier général de Ouady-Halfa. Par contre Sarras s'élève à moitié chemin du parcours de la voie ferrée, à distance du fleuve. Chaque jour, vers midi, les trains de ravitaillement qui circulent entre Ouady-Halfa et Accacheh se croisent en ce point. Les locomotives y prennent de l'eau, car les difficultés du terrain, et la nature montueuse du sol, obligent le chemin de fer à s'écarter du Nil, à pénétrer dans le désert aride.

Ces trains d'un chemin de fer du Soudan ne ressemblent pas précisément à ceux qui circulent, chez nous, entre Strasbourg et Paris. Si dans notre bonne Alsace et en

France, la chronique enregistre des déraillements et des collisions dus à des manœuvres maladroites, les collisions sur cette ligne africaine proviennent des attaques des der-viches. Aussi les wagons de marchandises portent des pelotons de fantassins égyptiens et anglais qui leur font escorte l'arme au bras. La station de Sarras elle-même présente tous les caractères d'un camp retranché. Sur la terrasse, au-dessus de la gare, des sacs de terre sont disposés en forme de parapets et d'épaulements. Un mur, précédé d'un fossé et garni de sacs, défend également une enceinte autour d'un groupe de maisons, percé de meurtrières et adossé contre des rochers et le Nil. Ce mur se prolonge aussi par-dessus les rochers. Ici et là des tentes. Des blockhaus sur les hauteurs servent de vigies. A part cet appareil militaire qui ne gâte nullement le paysage, le site de Sarras offre un caractère paisible, d'un effet pittoresque tout à fait remarquable. Toujours un ciel d'un bleu profond, des nappes de sable rouge appendues aux montagnes, les rochers noirs qui plongent dans le fleuve, la surface de l'eau blanche, grise ou bleue, suivant l'heure du jour, une lisière de verdure formée par les palmiers et les mimosas, enfin la poussière embrasée, blanchâtre ou tirant sur le jaune, qui constitue le sol sur lequel se dressent les tentes, voilà pour la gamme des couleurs. Au milieu de la chaleur pesante du jour, le site paraît muet et silencieux, jusqu'à l'heure du soir où le grillon du foyer, les rainettes du Nil et les saghiehs des cultivateurs nubiens mêlent leurs notes dans un commun concert.

Conduit par le capitaine Ferrier et accompagné, en outre, d'un lieutenant du régiment de Strafford, j'ai pris, à Sarras, le chemin de Semneh à une heure après-midi. Pour Dieu, la température était élevée, le thermomètre-fronde marquant 30° centigrades à l'ombre et 42° dans le sable. Nous avions envoyé en avant nos montures avec leurs conducteurs, afin de nous attendre à 3 milles plus loin, au point

où le chemin de Semneh se détache de la voie ferrée. Cette voie, nous l'avons suivie aussi loin que possible sur un wagonnet traîné par une locomotive de rechange. Si je parle du chemin de Semneh, cela ne signifie pas qu'il y ait quelque chose ressemblant à une route tracée pour rejoindre le lieu en question. Des ravins encombrés de rochers, des fonds de vallées sableux entre des montagnes aux flancs calcinés, suivies de dunes hautes elles-mêmes comme des montagnes, telle est la route. Au lieu de bornes kilométriques, le passant rencontre çà et là le cadavre desséché ou le squelette d'un chameau jalonnant le parcours. Sur ce parcours, pas une goutte d'eau, pas un brin d'herbe, rien qui vive, quoiqu'un œil exercé reconnaisse sur le sol des traces de gazelles, de renards, d'hyènes, de loups et de chacals, à côté de l'empreinte plus large des pieds de chameaux. Au milieu des sables, mon baudet est tombé cinq ou six fois, si bien que je préfère franchir à pied des passages difficiles. Mes compagnons anglais, montés l'un sur un cheval, l'autre sur un mulet, se sont tirés d'affaire avec moins de peine. Tous nous tirions plus ou moins la langue en avant du gosier à sec, lorsque, après quatre à cinq heures de marche soutenue, nous avons atteint, au pied des dernières dunes, quelques mesures, des cases en terre près du Nil, à côté de bouquets de palmiers et d'acacias épineux.

A n'en pas douter, ces chétives habitations représentent le site de Semneh. Plusieurs sont établies à l'intérieur et autour d'un petit temple, élevé sur la hauteur, où bêtes et gens vivent ensemble. Les flots de la cataracte mugissent à côté, tout près. Nous quittons nos montures, qui vont tondre, sans permission, les champs de fèves. Aux indigènes à face chocolat, qui viennent à nous, nous demandons une barque pour passer sur l'autre rive. J'interroge même un notable à chemise blanche, et qui égrène un long chapelet dans la main, sur la possibilité d'obtenir le soir un peu de

lait et une galette de maïs ? Désirer davantage pour nous reconforter en ce lieu, eût été se bercer d'un rêve impossible, du moment où nous sommes venus sans provisions. Après un regard plus ou moins indiscret à l'intérieur des masures qui remplissent le vieux temple d'autrefois, dont je copie les hiéroglyphes, les bateliers de l'endroit amènent une felouque à rames. Tous nous sautons dans l'embarcation. Tant que nous sommes, nous penchons aussi la tête à ras de l'eau pour boire à longs traits le liquide plus ou moins trouble coulant vers les rapides de la cataracte. Délicieux rafraîchissement, allez, quand la soif brûlante vous dévore, quand une autre boisson n'est pas à trouver. Deux dattes sèches, que j'ai reçues d'un batelier compatissant, m'ont paru excellentes. Ah ! le séjour à la frontière du Soudan, sur la lisière du désert, ne rend pas difficile. La traversée du Nil à Semneh se fait promptement, d'ailleurs. Déjà en face de Sarras, la largeur du fleuve ne dépasse pas 500 mètr., ce qui détermine un gonflement de l'eau avec des variations de niveau qui ont atteint 14 mètr. entre l'étiage et la crue maximum de l'année. Le courant se resserre à la cataracte de Semneh, étranglé ou rétréci entre des rochers de gneiss. Ces rochers forment une véritable barrière à travers le fleuve ; ils sont presque entièrement recouverts en temps de hautes eaux, sauf une pointe sur laquelle croît un mimosa. Le gneiss paraît stratifié en assises horizontales, coupées de trois chenaux où le courant s'élance, à l'étiage, avec une violence et des remous tels que nos bateliers refusent obstinément d'y passer. Par contre, les crocodiles abondent ici. Ils ne sont plus troublés par les bateaux à vapeur. Chaque après-midi, on en voit se chauffer au soleil ou dormir étendus sur des flots de sable blanc.

Des rochers en grands blocs éboulés, un peu au-dessus du niveau des hautes eaux, portent des inscriptions hiéroglyphiques. Des plantations de fèves revêtent la partie li-

moneuse des berges étagées en gradins. Dans ces plantations, de vieux vêtements et des morceaux de fer-blanc, suspendus après des bâtons, doivent effrayer les gazelles friandes de fèves, comme font nos paysans des Vosges contre les sangliers. Sur l'une et l'autre rive, le massif montagneux que traverse le Nil, en formant la troisième cataracte, porte les restes de deux petits temples sur des promontoires élevés. Mieux conservé, le temple de la rive gauche se compose d'une seule chambre flanquée d'un péristyle en avant et en arrière. On y pénètre par une porte de face et par une porte latérale. D'un côté le péristyle présente trois pilastres ; de l'autre un pilastre et une colonne cannelée. J'ai pris un croquis de la façade opposée au Nil. La chambre, petite pour un temple, n'a pas tout à fait 9 mètres de longueur sur 2 mètres de large et 2<sup>m</sup>,70 de haut. Murs, pilastres et colonne sont en grès. Les sculptures des murs représentent Thoutmès II devant les divinités locales, parmi lesquelles figure son ancêtre Ousortesen III, qui le présente aux autres dieux, avec l'emblème de la vie. Suivant un usage adopté par les Pharaons, Ousortesen s'est fait diviniser, après sa mort, à Semneh, où il fut adoré mille années durant, par les prêtres à la solde de ses successeurs, sur le même pied que les divinités locales : Noum, Dondoun et Anouké. Thoutmès III a relevé un temple, ruiné dans les premiers temps de la dix-huitième dynastie. Le petit temple de la rive droite, où le maigre bétail des paysans nubiens a pris la place des monarques divinisés, doit sa construction à Thoutmès II et à Thoutmès III, peut-être sur l'emplacement d'un sanctuaire plus ancien. Il en reste une petite cour, deux fûts de colonnes représentant les portiques, avec quelques chambranles, suivis d'une demi-douzaine de chambres exigües. Quand je suis rentré, une vieille négresse y broyait du dourrah sous une meule de pierre, en compagnie de deux chèvres aux oreilles pendantes et à

longs poils. Les sculptures, dont une partie a été transportée à Londres pour le British Museum, représentent les conquêtes d'Ousortesen III et le roi Thoutmès offrant des présents aux dieux.

Sur les rochers du promontoire de la rive droite, en descendant vers la cataracte, des inscriptions encore bien conservées nous apprennent que les montagnes de Semneh ont servi de rempart à l'Égypte contre les invasions venant du Sud. Pendant la période thébaine, les rois de la douzième dynastie ont reculé jusqu'ici les frontières de leur empire. Pour s'y maintenir, ils ont construit des forteresses destinées à défendre cette porte du territoire égyptien. Une des inscriptions gravées sur le rocher fournit sur ce point des révélations précises. C'est un édit d'Ousortesen, après la conquête de la Nubie. « Ici, dit l'inscription, se trouve la frontière méridionale fixée en l'an 8, sous la Sainteté du roi des deux régions Khakora, Ousortesen III, vivificateur à toujours et à jamais. Défense est faite à aucun nègre de la frontière de la franchir en barque, si ce n'est pour le franc port des bestiaux, bœufs, chèvres, moutons, appartenant aux nègres. » La même défense est confirmée dans une autre inscription de l'an 16, qui apprend aux générations futures comment le souverain, « Sa Sainteté, a permis qu'on érige une statue d'elle sur la frontière qu'elle-même a établie ». Ailleurs un double trait, figurant quelque chose comme les paupières d'un œil, gravées sur les mêmes rochers, doit indiquer la hauteur du Nil à des dates déterminées du règne d'Amenemhat III. Je l'avoue, ces marques m'ont plus intéressé que les déclarations pompeuses et ridicules pour nous de Sa Sainteté le roi Ousortesen. Elles indiquent que le Nil à Semneh atteignait alors 10 mètres au-dessus du niveau des plus grandes eaux à l'époque actuelle. Par conséquent, la ligne des rochers des cataractes s'est abaissée d'autant dans l'intervalle du règne d'Amenemhat jusqu'à nous. Une chute de plus de 10 mè-

tres existait autrefois sur ce point du fleuve. Dans tous les cas, les anciennes indications de niveau à Semneh ont pu servir à évaluer les débits du Nil, lors de la création du lac Mœris, afin de fixer les ingénieurs sur le volume d'eau disponible.

Autour des deux petits temples, on remarque les restes de murs épais en briques crues. Sans doute, ces murs, dont la conservation tient à la sécheresse du climat, proviennent de forteresses élevées afin de compléter, avec la cataracte, la défense du passage qui commande entièrement le fleuve et la vallée. Comme tous les édifices militaires de l'époque, ces murs ont été construits avec des briques non cuites. Les tours massives, l'escarpe, le fossé, la contrescarpe, le glacis des forteresses de construction plus récente s'y trouvent déjà et présentent, dans leur ensemble, un spécimen important, le mieux conservé de l'art de la fortification chez les Égyptiens d'autrefois. Si comme l'assure Lepsius, page 259 de ses *Briefe aus Aegypten*, ces forteresses sont l'œuvre d'Ousortesen III, il n'y en a pas de plus ancienne au monde ; elles datent de longtemps avant notre « mur païen » de Sainte-Odile en Alsace. La forteresse de la rive gauche couronne une éminence à pic au-dessus du Nil, un peu au-dessous de la cataracte. Abordable facilement par les autres côtés, elle a dû être mieux soignée que celle de la rive droite, dressée sur des rochers élevés d'un accès difficile sur tout le pourtour. Son enceinte présente de l'Est à l'Ouest, perpendiculairement au fleuve, un rectangle long de 80 mètres sur 60 de large, auquel aboutissait un couloir descendant en retour d'équerre sur le Nil, dans la direction du Nord.

Selon M. de Vogüé, qui a décrit la forteresse de Semneh dans le Bulletin archéologique de l'*Athenæum français* en 1855, le mur de l'enceinte aurait eu de 15 à 25 mètres d'élévation, suivant la hauteur variable du terrain : l'épaisseur au sommet mesurait 4 mètres contre 8 mètres près de la



base. Sauf la façade orientale, qui domine le cours du fleuve, et se trouve inabordable, ce mur était flanqué extérieurement de 14 ou 15 tours ou contreforts saillants de 2 mètres d'épaisseur, soutenant, au reimpart, des constructions surplombantes, sortes de mâchicoulis où les assiégés devaient lancer sur des assiégeants des projectiles, des flèches et des javelots, pour s'opposer à l'escalade, à l'approche de béliers. En avant du mur il y avait un fossé large de 30 à 40 mètres, dont la profondeur primitive était difficile à apprécier. La contrescarpe et des portions de l'escarpe sont revêtues d'une couche de pierres sèches, solidement agencées, qui augmentaient les difficultés de l'approche. De même, le couronnement du fossé était revêtu de pierres ainsi que le glacis autour de l'ouvrage. Par la destruction de cette première ligne de défense, les machines ne peuvent battre en brèche le pied des murailles, ni même s'en approcher. Le contour extérieur du fossé ne suit pas tout le détail de l'enceinte, quoique épousant la forme du mur proprement dit, à 20 mètres de distance des principaux saillants. Aux deux extrémités de la face orientale, le fossé s'arrête, rendu superflu par l'escarpement de la rive du Nil. Quant au glacis, il enveloppe toute l'enceinte, interrompu seulement à l'extrémité du couloir d'entrée par un chemin tournant qui aboutissait à la porte.

Moins compliquée, la forteresse de la rive droite se composait simplement d'une enceinte de murailles en carré irrégulier d'environ 60 mètr. de côté. Sa position rendait l'approche des machines de guerre impossible. Les tours et les contreforts saillants y sont moins nombreux que dans l'ouvrage de l'autre rive. Je n'en ai remarqué que deux du côté des montagnes au Nord-Ouest et au Sud-Ouest, qui dominent le Nil. En avant du mur se trouve, comme sur la rive opposée, un glacis en pierres sèches, d'une hauteur inégale à cause des anfractuosités du rocher et de l'escarpement du terrain. Le contour de ce

soubassement ou de ce glacis suit également la forme des contreforts. Aux angles Nord et Sud, il présente deux saillies, qui concouraient à la défense de la place et rappellent grossièrement les bastions des forteresses modernes. Faut-il le dire, malgré l'habileté de ces combinaisons, les forts de Semneh ont été pris par les ennemis. Du moins voit-on dans les ouvrages de la rive gauche une large brèche entre deux tours de la façade Sud. La destruction du mur sur ce point, celle des glacis et l'aplanissement du terrain indiquent plutôt l'action volontaire des hommes que les injures du temps. Probablement la place forte égyptienne est tombée sous les coups d'un conquérant éthiopien, peut-être de Sabacon ou de Tahraca, roi éthiopien de la vingt-cinquième dynastie, depuis lesquels la domination de l'Égypte au Soudan n'a plus été rétablie jusqu'aux règnes de Mehemet-Ali et d'Ismaïl-Pacha.

Encore aujourd'hui, les chefs du corps expéditionnaire anglais ont échelonné leurs positions autour de Semneh pour défendre l'Égypte contre l'invasion des derviches soudaniens. Ouady-Halfa et Sarras, Accacheh et Koscheh sont autant de camps plus ou moins fortifiés en deçà et au delà des anciennes forteresses de la frontière pharaonique. Si les Anglais se sont retirés de Dongolah, c'est à cause de la difficulté des approvisionnements vers l'intérieur. Leurs camps retranchés actuels suffisent d'ailleurs pour arrêter tout mouvement en avant et pour garantir l'Égypte sur la ligne du Nil. Le manque d'eau ne permet pas de faire manœuvrer plus de 2,000 hommes à la fois en dehors de la ligne du fleuve, par les chemins du désert, comme celui d'Abou-Hamed à Korosko. Depuis le dernier combat de Koscheh, le 30 décembre, les mahdistes paraissent en retraite sur le Haut-Nil, découragés par leurs revers successifs et dans l'impossibilité de forcer les camps retranchés du général Butler. Par contre tout mouvement en arrière des Anglais aurait actuellement pour effet immé-

diat de provoquer de nouveaux progrès des ennemis. C'est la raison pour laquelle l'armée ne se replie pas maintenant sur Assouan, car la possession même de la zone comprise entre les deux cataractes, l'occupation de la Nubie, ne vaut pas pour elle-même les sacrifices qu'elle impose. Ce qui contrarie le plus les places commerciales du Nil, c'est l'interdiction du commerce avec le Soudan. Les caravanes qui passent à distance, par le désert libyque, sont arrêtées sans merci et leurs marchandises confisquées. Au moment de notre passage, le colonel Massedaglia a surpris, à quelques journées de Korosko, une caravane à esclaves venant du Soudan. Les esclaves continuent à être le principal article du trafic dans la région.

A la tombée de la nuit, après avoir pris un peu de lait et partagé une galette de maïs, nous avons quitté Semneh pour rentrer à Sarras. La lune venait de se lever. « Quand l'astre disparaîtra à l'horizon, dit notre guide, nous devons être rendus au camp anglais. » Je vous l'ai plus d'une fois répété, je suis un amoureux des clairs de lune. J'aime ces marches de la nuit, dans le silence, qui laissent aller au rêve. La traversée d'un certain nombre de ravins, de défilés, de dunes et de hauteurs nous ramena au chemin de fer, entre 9 et 10 heures du soir, sans accident aucun, au milieu d'une fraîcheur agréable. Chemin faisant, nous avions bien le revolver à la main, comme mesure de précaution, en cas d'une surprise possible. Mais nous sommes rentrés sans avoir eu à nous servir d'une arme, sans avoir été inquiétés un seul instant. Près de la station de Sarras seulement, je vis quelques ombres se glisser dans les ténèbres. Une voix cria : *Hold!* en même temps qu'un fantassin me barra le passage. C'était une patrouille de la station qui faisait la ronde. Je lui souhaitai *good night*. Un instant après nous avons pris dans la tente du commandant de Sarras, où le capitaine Ferrier et son collègue du *Camel-Corps* avaient pris les devants, le repas du soir.

Souper simple et modeste, mais où la cordialité de l'accueil compensait bien des choses. La conversation sous la tente s'est prolongée bien avant dans la nuit. Avant de me coucher, j'ai noté sur mon carnet de voyage les impressions de cette excursion, restées au nombre des meilleurs souvenirs de mon séjour sur les bords du Nil.

## V

C'est la nature plus friable des bancs de schistes gneissiques jetés à travers le lit du Nil à Semneh, qui a déterminé l'abaissement de niveau du fleuve survenu ici depuis les temps pharaoniques, en l'espace de trois à quatre mille années. Une érosion lente a creusé ces bancs sur une profondeur de 8 à 10 mètres. A Hannek, un ingénieur chargé de l'étude d'un projet pour rendre navigables en toute saison les cataractes de la Nubie, M. de Gottberg, a constaté un abaissement de niveau semblable de 3 à 4 mètres. Ce travail d'érosion est visible sur toutes les barrières du fleuve. La formation des marmites à la cataracte d'Assouan en offre un premier témoignage. Plus les roches qui forment les barrières en travers du Nil sont dures, plus elles résistent longtemps. A vrai dire, toutes les cataractes du Nil jusqu'à Khartoum sont de simples rapides, sans chute comparable à celle du Rhin à Schaffhouse ou du Niagara sur le Saint-Laurent. Pour la plupart, la chute ne dépasse guère un mètre sur un parcours d'un kilomètre, beaucoup moins que la pente du Rhin entre Bâle et Strasbourg. Entre Ouady-Halfa et Assouan la différence d'altitude du Nil est de 52 à 53 mètres; de 100 entre Ouady-Halfa et Abou-Hamed. On peut évaluer à 1,100 kilom. la longueur du fleuve entre ces deux derniers points, soit moins d'un mètre de pente moyenne par kilomètre de parcours. En temps de basses eaux, la différence de niveau de toutes les cataractes du Nil jusqu'à Khartoum varie de

3 à 5 mètres seulement, pour une longueur plus ou moins grande. Cette longueur atteint 14 kilom. pour les rapides de Ouady-Halfa entre le rocher d'Abousir et Amkeh. Sous l'effet des crues, la différence de niveau se réduit et la plupart des rochers formant la barrière disparaissent sous les eaux. Les eaux se précipitent de tous côtés sur ces rochers, avec des bouillonnements violents, prenant une grande vitesse quand les chenaux formés par les ramifications du fleuve ont 100 mètres de longueur.

C'est le passage de la cataracte de Ouady-Halfa qui paraît présenter le plus de difficulté ! N'ayant pu trouver de batelier pour en faire la descente au moment de ma visite, j'ai dû renoncer à cette traversée. Les projets étudiés successivement pour rendre les rapides des cataractes du Nil navigables en toute saison ont été abandonnés. La pauvreté des pays riverains ne justifierait pas les dépenses trop considérables. Chaque cataracte d'ailleurs peut être comparée à un barrage à déversoir. Ensemble elles contribuent à régulariser le régime du Nil, en ralentissant l'écoulement des eaux. Après Ouady-Halfa et Semneh, on rencontre toute une série de ces barrages, au nombre d'une vingtaine jusqu'à Abou-Hamed, répartis entre trois groupes principaux. Je n'ai pu dépasser cependant, lors de mon voyage, la cataracte de Semneh. En redescendant le fleuve sur un vapeur anglais, j'ai rejoint notre dahabieh et mes compagnons en avant des temples d'Ibsamboul, creusés dans les rochers de la rive. Nous avons fait ensemble une visite nocturne dans les temples souterrains. Ah ! quelles admirables soirées offre le Nil, et quelles nuits sereines ! Le charme de ces belles nuits et de ces soirées splendides nous pénètre et nous amollit au point de nous réconcilier avec les lenteurs de la dahabieh. Insensiblement, sans le vouloir, on subit l'influence assoupissante de ce milieu où la vie active fait place au rêve, où l'être pensant s'abandonne au *far niente*, à la contemplation pure. Tout

concourt à vous donner la félicité suprême dans le repos au lieu du mouvement : l'ardeur du climat, la sérénité imperturbable du ciel, l'existence facile, où tant de besoins ailleurs impérieux et irrésistibles deviennent ici choses inaperçues. Sans une réaction énergique, vous vous laissez aller à ne rien faire, la jouissance si douce, si chère aux Orientaux. Demandez à nos bateliers barbarins combien il est bon de dormir à l'air chaud pendant le jour ? Pour moi, je reste ravi du spectacle des couchers de soleil sur le fleuve, non moins que des clairs de lune fantastiques, pendant les longues veillées à bord. Hier soir encore, j'ai longtemps contemplé le ciel d'un rouge ardent, avec des parties claires et des nuages en éventails, disposés comme des plumes sur l'aile déployée d'un oiseau. Sur le fleuve s'allongeaient des reflets verts, pourpre et or, tandis qu'au-dessus des lignes noires de la rive se détachaient les tons vigoureux des palmiers en rideaux plus ou moins épais, avec des jours ouverts, ceux-ci sur le fond sombre des montagnes, ceux-là sur la voûte rayonnante du ciel. L'image des arbres se mirait dans l'eau du fleuve, où glissait en silence une barque avec ses voiles relevées en pointe, pareilles aux ailes d'un oiseau marin rasant le flot, avec un long sillage. Ces perspectives éclatantes de couleur, comme les tableaux d'une féerie, mais toutes pénétrées de calme, dans leur manifestation sublime, prêtent au recueillement et transportent l'imagination dans un monde idéal.

Les bas-fonds du Nil rappellent pourtant à la réalité le voyageur enclin au rêve et secouent nos matelots endormis. Dans le cours de notre descente d'Ibsamboul à l'île de Philæ, avant de revenir à la première cataracte, nous sommes restés échoués sur des bancs de sable, à deux reprises pendant un jour entier. Une première fois, après douze heures d'efforts sans résultat pour dégager la dahabieh, l'équipage a dû réquisitionner dans les villages de la rive

cinquante vigoureux gaillards, qui sont venus s'atteler aux câbles, les uns dans l'eau, les autres à bord des barques. Il a fallu à ces hommes plus d'une heure de travail énergique pour nous remettre à flot. Deux jours après, le 16 février, nous étions de nouveau plantés immobiles sur un autre banc au-dessous du défilé de Kalabcheh, lorsque Baker-Pacha, celui qui s'est si bien battu contre les Soudaniens à Tokar, il y a deux ans, revenant d'une tournée d'inspection de la gendarmerie indigène dans les postes de la Nubie, est arrivé fort à propos avec un remorqueur à vapeur nous tirer d'embarras. Le remorqueur du général devait rester au port de Chellal tandis que lui-même descendrait la cataracte en dahabieh jusqu'à Assouan. Nous avons assisté à ce passage, que nous avons fait également, mes compagnons et moi, dans une simple barque avec quatre rameurs. Avant ce spectacle, nous avons encore une fois fait le tour de l'île de Philæ au clair de lune. J'ai gravi aussi les rochers de l'île voisine de Bigheh.

Riche en inscriptions anciennes qui datent de la douzième dynastie des rois d'Égypte, cette île de Bigheh a aussi été signalée aux géologues comme ayant sur la pointe Sud des alluvions à plus de 8 mètres au-dessus des plus hautes eaux actuelles du Nil. Le fleuve a dû atteindre cette hauteur avant la rupture de la barre du Djebel-Silsileh. J'ai bien vu dans le désert d'Assouan, où passe maintenant le chemin de fer de la cataracte, des limons du Nil à plus de 2 mètres au-dessus du niveau de la voie ferrée. Un ancien bras du fleuve a passé autrefois dans cette direction pour rejoindre l'autre branche un peu au-dessous d'Assouan. Peut-être l'emplacement de la ville formait-il alors une île, comme paraît l'indiquer un texte de Pline. La barrière de rochers granitiques de la cataracte a dû subir une érosion lente sur quelques mètres de hauteur, comme les bancs schisteux de Semneh. Toutefois, malgré une exploration attentive, je n'ai pu trouver un dépôt d'alluvion bien carac-

térisé à la hauteur voulue sur l'île de Bigheh. Les amas de sables feldspathiques, qui remplissent les interstices des rochers, proviennent de la décomposition du granit en place et ne sont pas du limon déposé par le Nil. Sur plusieurs points, on croit bien apercevoir à distance des lambeaux d'alluvion appendus aux rochers en manière de corniche. En y regardant de près, ces corniches d'alluvion sont des roches cristallines, avec des raies horizontales, simulant une apparence de stratification.

A leur surface, les rochers de Bigheh sont presque tous arrondis, pareils à des obus empilés, comme si l'eau les avait façonnés ainsi. On y voit d'énormes monolithes plantés debout, d'où le regard embrasse toute l'île de Philæ avec ses monuments, le Nil et le désert d'Assouan. Ce passage du désert d'Assouan s'avance tout droit et n'est pas tortueux comme la cataracte. Le nom hiéroglyphique de l'île Bigheh est Sénem. On l'a aussi appelée Abaton qui, en grec, veut dire inaccessible. Elle a eu pour divinités protectrices Noum-Ra, le dieu à tête d'épervier, et, avec lui, la déesse Hathor. Les inscriptions encore déchiffrables proviennent la plupart d'officiers de Pharaons préposés au gouvernement de la terre de Kousch, l'ancienne Éthiopie des Grecs et la Nubie de nos jours. En face de l'île de Philæ, un monolithe de granit porte une stèle avec le nom de Psamétik II. Pourtant le temple de Hathor, dont nous voyons les ruines à Bigheh, date seulement d'Évergète I<sup>er</sup>, le troisième des Ptolémées. Tout près, il y a une statue en granit rouge du temps d'Amenhotep II, de la dix-huitième dynastie, et le cartouche de son successeur Amenhotep III. A l'époque de ces princes, Sénem était un lieu saint, souvent visité par les pèlerins. Pendant que j'inscrivais mes notes sur les rochers au-dessus du fleuve, une petite fille nubienne est venue me demander un bagchich. Je lui ai donné une piastre. Après avoir examiné cette pièce sur toutes ses faces, l'enfant me la rendit sous prétexte qu'elle





Rapides au-dessus d'Assouan, dessin de Vuillier, d'après une photographie.



était fausse. Je remis la monnaie dans ma poche, sans autre observation. Vous auriez dû voir quelle mine a fait la petite, qui s'attendait à recevoir une pièce à ses yeux meilleure.

Les cataractes du Nil, je l'ai déjà fait entendre, sont moins terribles que bien des gens ne l'ont voulu dire. Avez-vous lu la relation de Paul Lucas ? Ce voyageur français du temps de Louis XIV raconte que le fleuve se précipite ici du haut des rochers avec un tel fracas que les habitants en sont sourds à plusieurs lieues à la ronde. Aujourd'hui, les riverains ont l'ouïe moins délicate peut-être, ou plutôt les touristes, désireux de faire imprimer leurs observations, sont tenus à ne pas exagérer trop pour être pris au sérieux. Personnellement, je trouve plus assourdissant le tapage de mille métiers à tisser battant ensemble la navette dans une de nos fabriques de calicot. Du haut des pylônes à l'île de Philæ, on perçoit bien dans le calme du soir un mugissement lointain. Au-dessus de la grande chute, où je me suis fait conduire, avant la descente de Baker-Pacha, le bruit devient même assez imposant. Nous avons vu dans le voisinage, au bord d'un des bras formés par les nombreuses ramifications du fleuve, un bateau à vapeur de l'armée anglaise renversé sur les écueils, avec la quille en l'air, assez pareil à une grande baleine échouée sur le dos. Le bateau a voulu passer par là, il y a quelques semaines, et une manœuvre maladroite l'a couché sur le flanc. Même en temps de hautes eaux, la navigation à travers les cataractes est dangereuse. Resserrées dans un lit plus étroit encombré d'îlots et d'écueils, les eaux se précipitent avec violence par ces passages, où la surface du courant présente une triple pente. Outre la pente générale du fleuve, augmentée par les bancs rocheux qui produisent les cataractes, les eaux s'élèvent dans le thalweg jusqu'à 2 mètres et plus au-dessus de leur niveau près des berges. Elles forment une espèce de dos d'âne. Vienne près des berges quelque rocher en saillie, ou dans le lit des chenaux un écueil qui appro-

che de la surface des eaux, aussitôt se manifestent des contre-courants, des tourbillons à pente variable, offrant au regard un aspect vertigineux. Les eaux, pressées de descendre, semblent vouloir s'écarter des bords, comme de tout obstacle susceptible de ralentir leur marche. Les contre-courants, qui se choquent contre les roches, produisent des gouffres au milieu des tourbillons, où les barques risquent de se briser sur des écueils.

En descendant une cataracte, l'adresse des pilotes consiste à maintenir la barque sur le dos du courant, dans les passages principaux. Si la barque glisse de cette cime, le danger devient imminent. Par la rame et le gouvernail, les bateliers tâchent de se replacer au milieu du courant. Une fausse manœuvre, une inadvertance du pilote rend-elle impossible de retenir la barque sur la pente latérale sur laquelle elle a commencé à glisser, elle glisse rapidement dans les tourbillons où rien ne l'arrête plus, où elle se brise presque toujours sur la pointe d'un rocher. Le rocher au-dessus de la grande chute de la cataracte d'Assouan, Babel-Kébir, forme un promontoire à pic, élevé de 10 mètres environ au-dessus du niveau actuel des eaux. Les flots pressés couvrent sa base et se précipitent impétueux, violents, blancs d'écume par-dessus un banc d'autres rochers. Nos rameurs se sont refusés à nous faire passer par le même chenal, afin de ne pas chavirer avec leur barque, comme dans une coquille de noix. Ils n'ont pas tort, peut-être, les noirs bateliers barabras, braves gens au fond, malgré leur physionomie de corsaires. Aussi bien nous sommes-nous laissés descendre par un passage détourné, à travers le réseau compliqué formé par la cataracte lors de la baisse des eaux.

De toutes parts des flots rocheux et des écueils à formes bizarres émergent du fleuve, rongés et polis sans relâche. Autour de ces écueils des tourbillons, des remous, des courants rapides, où le flot bondit et écume, s'agite et

gronde. Nous avons traversé la partie supérieure du réseau à force de rames, venant de notre dahabieh, amarrée en face de l'île de Philæ, devant le camp anglais. Au point où le courant va devenir plus rapide, un des bateliers est descendu sur un flot, afin de juger de l'état de la passe. Pendant que ses camarades relèvent leurs pantalons et serrent contre le corps les manches de leurs chemises bleues, nous jetons un regard scrutateur sur l'état de l'esquif. Celui-ci paraît assez caduc, avec ses bords disjoints, ses avirons retenus par des bouts de cordes usées. Qu'importe, le pilote parti en avant revient. Il reprend le gouvernail en main. Les deux rameurs relèvent les avirons et se penchent. Une lame puissante enlève sur son dos la barque qui file comme un trait. Après un petit plongeon, nous nous trouvons plantés sur un rocher à fleur d'eau, tournoyant comme une toupie sur sa pointe, Attention ! car le pilote saute à l'eau. Un mouvement bien appliqué nous replace sur le flot et en un instant le bas du premier rapide est atteint. Deux autres passages semblables sont franchis de la même façon, en moins de temps que je ne mets à l'écrire. Cette descente va vite, non sans un peu d'émotion. Pour une raison ou pour une autre, le dernier passage à la descente, à la remonte le premier, s'appelle Bab-el-Salam, *Porte du Salut*, soit que les passagers arrivés au bas de la cataracte se considèrent comme sauvés, soit que les bateliers qui remontent s'inclinent ici en témoignage de respect.

Les dahabiehs mettent deux à trois jours en temps d'eaux basses à remonter la cataracte d'Assouan à Philæ, au lieu d'une heure et demie employées à la descendre en barque. En temps d'eaux basses, la hauteur de la chute finale atteint 2 mètr., ou un peu plus, tandis qu'elle est sensible à peine quand les eaux sont hautes et couvrent tous les écueils de la rive gauche. Alors les barques chargées de 200 ardebs de blé et plus peuvent passer à la voile dans l'un

ou l'autre sens, comme des bateaux à vapeur. Mais quand les eaux baissent, comme maintenant, il faut haler les dahabieh à la remonte, au moyen d'amarres attachées au grand mât et tirées par une cinquantaine d'hommes au corps noir et nu, passant de rocher en rocher, pendant que cinquante autres montés à bord tirent sur une seconde corde fixée à terre. Un chef muni d'une courbache, qu'il applique sur le dos des manœuvres trop mous, surveille le mouvement à terre. A bord les matelots veillent à parer les chocs qui menacent le bateau, en s'aidant de longues perches. Lentement l'esquif glisse, avance sous l'effet des deux tractions combinées, non sans se heurter contre le fond, ni sans érailler ses flancs avec bruit contre la tête des récifs. Les Barabras attelés poussent de grands cris; leurs conducteurs les frappent, en les chargeant d'imprécations. Parfois la marche, arrêtée brusquement, oblige une partie de l'équipage à se jeter à la nage pour dégager les obstacles ou remettre les choses en état. Pressé de ma nature, je ne puis me soumettre à de pareilles lenteurs sans nécessité absolue. J'ai préféré remonter le long de la cataracte par le chemin de fer pour gagner notre dahabieh amarrée au port de Chellal, plutôt que d'aller par eau comme à la descente.

Si l'on entend par cataracte, je l'ai dit déjà, la chute d'un fleuve par l'abaissement subit de son lit, comme le Rhin à Schaffhouse ou le Niagara américain en offrent des exemples, les rapides du Nil à Syène ne méritent pas ce nom. Comme toutes les autres cataractes du Nil, ils doivent leur apparition à un étranglement du fleuve sous l'effet des écueils et des seuils rocheux qui barrent son lit dans des directions diverses. Le premier seuil ou la première barre, semblable à une muraille dentelée, dont la crête émerge au-dessus de l'eau à des intervalles assez rapprochés, en formant une succession d'îlots et d'écueils, traverse le fleuve et coupe une partie de son cours un peu au-dessus

de l'île de Sehaïl, à 5 kilomèt. en avant d'Éléphantine. La largeur du courant près de Sehaïl atteint encore 1 kilomèt. Mais les flots de la barre qui suit rétrécissent les chenaux. Arrêté contre ces obstacles, le Nil se refoule, se gonfle, pour franchir ensuite le seuil par une série de sauts ou de cascadelles, entremêlés de brisants, de gouffres et de remous. Même pendant les fortes crues, une partie des écueils s'élève encore au-dessus du niveau, et les barres se suivent dirigées de côté et d'autre vers l'amont, quoique alors le passage soit moins difficile. A Sehaïl, on aperçoit sur les rochers une quantité de légendes hiéroglyphiques. Beaucoup de ces inscriptions gravées dans la syénite sont antérieures à la dix-huitième dynastie des rois d'Égypte. Elles rappellent le passage de souverains ou de leurs généraux revenant d'expéditions lointaines, de campagnes au Soudan, dont aucun autre document ne consacre la mémoire.

D'après les nivellements exécutés sur le cours du Nil, l'île de Philæ se trouve à 100 mètr. d'altitude au-dessus du niveau de la Méditerranée. Linant de Bellefonds, un ingénieur français, ministre des travaux publics au Caire, fixe à 5<sup>m</sup>, 85 la pente totale entre l'île de Philæ et le Mekias d'Éléphantine, en face d'Assouan, sur une longueur de 10 kilom. environ. Entre Korosko et l'île de Philæ, la différence de niveau atteint 22 mètr., et 25 mètr. entre Korosko et Ouady-Halfa, en avant de la seconde cataracte, à 1,500 kilom. d'Alexandrie. Mehemet-Ali a voulu corriger le principal passage de la cataracte d'Assouan pour donner plus de facilité à la navigation en faisant sauter des rochers. Ce travail a bien approfondi le passage. Pourtant, lors des hautes eaux, celles-ci se sont précipitées par cette voie en masse telle que le passage, au lieu de s'améliorer, est au contraire devenu plus difficile à franchir pendant les grandes crues. Suivant Linant de Bellefonds, qui a étudié un projet de canalisation complète de la cataracte, la descente des barques est plus difficile que la remonte. Si on

laisse la barque suivre le courant, dit-il, sans être tenue ou guidée par des amarres, que tiennent à terre beaucoup d'hommes, la barque ne peut gouverner et souvent le courant la prend en travers. Alors elle est jetée sur les rochers où elle se brise; ou bien, il faut, au moyen des rames, lui donner une vitesse plus considérable que celle du courant qu'il entraîne, et alors elle peut gouverner et éviter les écueils, quand le timonier est expérimenté, intrépide et habile.

Lors de la descente de Baker-Pacha, nous sommes allés nous asseoir au point du jour sur les rochers de Bab-el-Kébir, avant de descendre nous-même. Les dahabieh, assurent nos bateliers, doivent passer la cataracte par un temps calme, avant le lever du vent, qui peut gêner leur marche. Quelquefois, il faut attendre plusieurs jours un temps favorable. A 8 heures du matin, une périssaire, montée par deux hommes, s'est montrée d'abord, suivie à distance par la chaloupe avec la cage à poulets du cuisinier. Ces deux embarcations ont passé, comme nous, par une branche latérale, non par le courant trop rapide pour elles de la grande Porte. Puis est venue la dahabieh du général, lentement, gravement, à mouvements mesurés. Vous eussiez dit un pélican gigantesque, ou une opulente matrone, trop pénétrée de sa respectabilité pour aller plus vite. Le pont entier de l'esquif était couvert de monde. Les matelots debout, les rames hautes; au gouvernail six hommes attentifs au mouvement de l'eau. Peu à peu la marche s'est accélérée, pour se précipiter au moment de la traversée du chenal de la grande Porte. Nous saluons Baker de nos bravos énergiques. Prompt comme une chute, le flot emporte la dahabieh avec une vitesse vertigineuse sur son dos d'écume. Un instant le navire pivote, comme a pivoté notre barque. Son arrière prend la place de l'avant. On a touché sur un rocher. Mais les hommes du gouvernail manœuvrent avec assez de dextérité pour continuer la marche en avant après un court arrêt. La périssaire et



la chaloupe aux poulets ont attendu la dahabieh au bas de la passe trop dangereuse pour les embarcations légères. Puis toutes trois réunies sont descendues à Assouan sans encombre.

Dans le cours de notre descente, j'ai observé une fois de plus sur les écueils et les flots de syénite, qui émergent du fleuve, la formation des marmites signalées particulièrement à Assouan et à l'île d'Éléphantine. La présence de ces cavités au-dessus du niveau des eaux actuelles sur les rochers des rives montre comment les bancs de granit, formant barrage à travers le lit du Nil, sont successivement creusés, sous l'effet des tourbillons et des remous qui font tourner les cailloux sur tout le parcours des rapides. Presque tous les flots, la plupart des écueils ont une couleur noire. Les dépôts de limon et de sable se maintiennent difficilement dans les cataractes. Partant point de végétation, sauf les touffes de roseaux pareils au papyrus, que j'ai aperçus en un point. Quelques canards nageaient dans le voisinage à portée de fusil. Plus loin un ibis noir s'est envolé sur un rocher au milieu du fleuve, où des fantassins anglais s'exerçaient à la rame. Sur la rive, au-dessus des rochers arrondis par les eaux, il y a quelques cultures et des arbres trop rares. Des collines de grès s'étendent au-dessus de la syénite, avec des coulées de sable jaune suspendues en nappes sur leurs flancs, comme des champs de neige aux pics des Alpes. Une ligne noire, marquant au trait le faite de la chaîne, sépare les nappes jaunâtres du ciel bleu.

Je termine ici, au retour à Assouan, le récit de notre descente des cataractes du Nil, moins fatigante que nos excursions au Sinaï, mais également digne de l'attention de ceux de nos collègues du Club Alpin qui disposeraient de loisirs suffisants pour un voyage en Orient.

CHARLES GRAD,  
Membre du Club Alpin Français  
(Section des Vosges).

## XIV

# A TRAVERS MADÈRE

## ONZE JOURS EN HAMAC

### I. FUNCHAL ET SES ENVIRONS.

### II. PREMIÈRE EXCURSION DANS L'INTÉRIEUR ET A LA CÔTE DU NORD.

### III. ENCORE DEUX DERNIÈRES EXCURSIONS.

Le 6 septembre 1887, à 8 h. du matin, je m'embarquais, à Santa Cruz de Ténériffe, sur le steamer anglais *Volta*, allant de la côte d'Afrique à Londres, avec escales aux Canaries et à Madère.

Je venais de passer deux mois aux Canaries; j'avais visité la Gran-Canaria et admiré ses paysages tour à tour africains et plantureux; j'avais parcouru, dans tous les sens, l'île si variée de Ténériffe, et fait, par le plus beau temps qui se puisse désirer, l'inoubliable ascension du grand pic de Teyde ou de Ténériffe (3,715 mètr.); enfin j'avais vu l'île de Palma et sa merveilleuse *Caldera*, aussi surprenante et, à cause de son entourage par les flots bleus de l'Océan, plus belle que le Cirque de Gavarnie.

Toutes ces courses ont été déjà, et bien mieux que je ne saurais le faire, racontées aux membres du Club par M. Adolphe Coquet, dans l'*Annuaire* de 1883. Je me contenterai donc de parler de Madère, heureux si ma modeste relation pouvait décider quelques-uns de nos collègues à visiter cette *perle de l'Océan*, comme le récit

de M. Coquet avait contribué à m'amener aux îles Fortunées.

Le *Volta* n'embarque avec moi, pour Madère, qu'une famille anglo-suisse qui, après un séjour d'un an auprès d'Orotava, compte passer quelques années à Funchal. Les autres passagers, une vingtaine à peu près, sont des Anglais de tous les âges allant à Londres.

A 9 h., le *Volta* s'ébranle; le temps est superbe, le vent frais, la mer un peu clapoteuse et notre navire n'est pas un grand marcheur; j'ai tout le temps de faire mes adieux à Santa Cruz et aux belles et pittoresques montagnes qui comme une série de *portants*, l'encadrent si bien du côté du Nord. Pendant un court instant, j'aperçois avec émotion la pointe du Grand Pic sur laquelle j'étais le 24 août dernier, puis les nuages me la dérobent pour toujours sans doute. Nous doublons la pointe d'Anaga, avec son phare si haut perché; je revois les montagnes aiguës et déchiquetées qui enserrant l'admirable vallée de Taganana, but d'une de mes plus belles courses; puis tout cela s'estompe et disparaît dans le lointain, et nous n'avons plus autour du *Volta* que le grand et immuable cercle bleu, animé encore par quelques grosses mouettes et des bandes de poissons volants.

Le lendemain, à 3 h. de l'après-midi, Madère est en vue; son aspect brusquement escarpé me frappe déjà à cette grande distance. A droite paraissent, l'une après l'autre, les trois îles *Desertas*, l'une plate et unie comme une banquette, les deux autres découpées comme des scies.

L'ombre bleue qui est Madère grandit et se colore; les grands rochers qui la couronnent et les gorges profondes qui l'entaillent se dessinent nettement, accentués par les ombres des nuages qui les dominent, et quand à 6 h. le *Volta* tire son coup de canon et jette l'ancre, mon émotion et mon admiration sont à leur comble. Nous sommes à 500 mèt. du rivage; la mer, couleur gorge de pigeon, est encore d'une transparence admirable; notre bateau est tout de suite entouré d'une dizaine de petites barques à double

proue recourbée, peintes en vert cru ; elles sont remplies d'une nuée de gamins entièrement nus, bronzés comme des statues florentines, et qui piaillent d'une façon étourdissante pour décider les passagers à jeter dans la mer des pièces de monnaie qu'ils vont chercher en plongeant et rapportent avec une dextérité digne d'un meilleur emploi.

Funchal étale ses maisons, rendues éblouissantes par le soleil couchant et enfouies dans une verdure dorée, sur les versants brusquement relevés des montagnes qui l'entourent comme un vaste cirque ; la pente semble commencer au rivage même, et ma première impression est une sorte de lassitude anticipée à l'idée de ne pouvoir sortir de cette ville sans grimper. Je verrai, dès demain, qu'on grimpe déjà et rapidement dans la ville même. Mais la *Santé* a autorisé notre débarquement ; le maître de l'hôtel où je dois séjourner s'est occupé de mes bagages, et je n'ai plus qu'à descendre dans une barque qui me conduit à terre. Les lames sont fortes, mais la barque est vigoureusement poussée sur les galets par des hommes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, et malles et passagers sont déposés sur le rivage sans la moindre éclaboussure.

La plage grouille de gens, grands et petits, s'agitant et criant à tue-tête ; avant que je sois remis de mon ahurissement, mes bagages sont placés sur un petit traîneau attelé de deux bœufs ; on me pousse dans une étrange voiture à patins, ornée de rideaux rouges et traînée également par deux bœufs ; les cris redoublent, la foule s'écarte, les deux machines s'ébranlent, et le tout s'enfourne sous une voûte aboutissant à une cour déjà sombre. C'est la Douane. A peine monté, il faut déjà descendre. On m'avait fait grand peur de la douane funchalaise et de ses tracasseries ; je l'ai trouvée, ce soir-là, très affable et très accommodante ; il est vrai que je n'avais rien qui fût *sujet aux droits*.

On réinstalle mes bagages ; je remonte en carrosse ; les cris recommencent et, par une nouvelle voûte, toujours

traîné par mes bœufs, je fais, lentement, mais bruyamment, mon entrée dans la bonne ville de Funchal. La nuit est tout à fait venue, les rues et les magasins sont éclairés au pétrole, le quartier que je traverse est gai et animé, et j'arrive au Carmo-Hôtel, très agréablement prévenu en faveur de Funchal.

### FUNCHAL ET SES ENVIRONS

Mon opinion sur Funchal n'a pas changé. C'est une petite ville d'une vingtaine de mille âmes, admirablement située, et c'est une ville originale. On y marche rarement d'une façon horizontale; bâtie sur le versant de la montagne qui émerge presque directement de la mer, allongée sur plusieurs collines séparées par des coupures plus ou moins profondes, ses rues sont forcément un enchevêtrement de montées et de descentes. De plus, toutes ses rues sont pavées de petits galets de porphyre noir, polis par le frottement, et dès que la déclivité est un peu prononcée (elle est quelquefois presque vertigineuse), la marche y est tout à fait pénible, dangereuse même, avec des semelles européennes. Aussi, et c'est la principale originalité de Funchal, pas de voitures à roues traînées par des chevaux. J'ai rencontré une seule victoria qu'on suivait comme une curiosité, mais qui était attelée de deux bœufs. Cet état de choses se modifiera, sans doute, quand les deux tronçons embryonnaires de routes plates s'éloignant de chaque côté de Funchal, seront suffisamment prolongés; mais, pour le moment, l'usage des voitures est absolument impossible dans Madère et le sera longtemps encore.

Pour Funchal, les moyens de transport sont le hamac et le char à bœufs couvert et découvert; pour les environs et l'intérieur de l'île, ce sont les chevaux et encore le hamac. Les chevaux sont excellents, trop bons et trop beaux même

pour les chemins qu'ils ont à gravir. Dans nombre de courses, ils seraient dangereux, impossibles même, et le hamac reste le seul véhicule, le seul moyen d'aller *partout* dans l'intérieur, même pour des touristes habitués aux courses de montagnes européennes. Les sentiers étant tous pavés et les pentes souvent terribles, les souliers de montagne, aux grosses semelles garnies de clous, rendent infaillibles des glissades dangereuses ou, tout au moins, grotesques.

Donc pas de voitures dans les rues de Funchal, mais des traîneaux à bœufs pour le transport des marchandises, et des chars, couverts ou non couverts, pour le transport des Funchalais. Les premiers sont de lourdes caisses de voitures, fixées sur deux patins et surmontées d'une toiture tendue de rideaux en coutil, de couleur grise, rouge ou verte; deux banquettes, se regardant, peuvent asseoir de quatre à six personnes. Les chars découverts sont généralement en osier et à une seule banquette. Les uns et les autres sont attelés de deux bœufs conduits par un homme armé d'une pique et précédés d'un enfant répétant d'une voix stridente les cris du conducteur, et s'acquittant de sa tâche avec un sérieux et une importance bien amusants.

Chaque maison un peu aisée possède un ou plusieurs hamacs, accrochés dans le vestibule, et, quand on désire sortir, on envoie chercher deux porteurs comme nous envoyons chercher un fiacre. La petite place de São Sebastião, si pittoresque avec sa jolie fontaine, est le lieu de stationnement de ces porteurs qui attendent leurs clients. Ces hommes sont très bien tenus et généralement sobres, obligeants et très honnêtes. Vêtus d'un pantalon et d'une chemise très blancs, relevés d'une écharpe et d'un foulard rouge, coiffés d'un chapeau de paille, ils rappellent beaucoup les gondoliers vénitiens. Leur métier, surtout dans la montagne, est terriblement dur; ils doivent s'y habituer dès leur enfance et sont forcés de l'abandonner avant la

vieillesse. Il leur faut acquérir un certain rythme, une certaine unité de pas, sans lesquels le hamac serait insupportable, et si grande est leur adresse à cet égard qu'à peine sent-on, même dans les montées les plus raides, même dans les vertigineux casse-cou semés d'énormes pierres, un léger balancement qui n'est pas dépourvu de charme. Et quel métier pénible ! En transpiration abondante et continuelle, haletants dans les montées, inébranlables dans les descentes, on se demande comment ces braves gens peuvent marcher ainsi pendant des journées entières, d'un pas toujours égal et avec un entrain qui ne se dément jamais.

La première promenade d'un étranger à Funchal est l'ascension du *Mont*. Cela se fait généralement en char découvert. On gravit la rue du Mont, excessivement raide dès l'origine, entre des murs qui seraient un peu monotones s'ils n'étaient garnis de fleurs éblouissantes et couverts de treilles à l'italienne, si l'on n'entrevoyait, à chaque instant, l'intérieur verdoyant de quelque *quinta* (villa), et si l'on n'avait, sans cesse, devant les yeux, le panorama ravissant de la ville et de la rade, se développant en pleine lumière à mesure que l'on monte.

L'ascension dure environ une heure et quart. On s'arrête au pied d'une terrasse sur laquelle est bâtie l'église du Mont; une nuée de mendiants et de prétendus guides fond sur le voyageur, sous le prétexte de lui indiquer l'église et de la lui faire ouvrir. L'édifice est tout à fait insignifiant, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais sa situation est charmante au milieu de masses compactes de verdure, et la vue qu'on a de la terrasse est de la plus grande beauté. On domine la mer d'au moins 500 mèt. Au-dessous de l'église on visite une fontaine d'aspect oriental, entourée d'arbres magnifiques.

La descente à Funchal, par la même rue, se fait, en moins de dix minutes, dans le traîneau qui a servi à la montée et qu'un ou deux hommes poussent devant eux et manœuvrent

avec une dextérité qui enlève toute chance d'accident.

Funchal n'offre pas beaucoup de distractions aux étrangers; les rares cafés m'ont paru peu fréquentés, et le théâtre, nouvellement bâti et confortablement disposé, manquera souvent de troupes.

En revanche, Funchal possède trois cercles où les étrangers sont très bien reçus : c'est d'abord le Club Portugais, dans les beaux salons duquel ont lieu, pendant l'hiver, de nombreuses soirées dansantes; puis le Club Anglais (*English Rooms*), dont la riche bibliothèque et les nombreux journaux et revues sont courtoisement mis à la disposition des visiteurs; enfin le Cercle Commercial, admirablement situé, comme le Club Anglais, sur le bord de la plage, et sous la véranda duquel la rêverie, le repos sont délicieux, en face de la rade toujours animée par les steamers arrivant ou en partance.

Les monuments sont rares à Funchal; en dehors du palais des gouverneurs militaire et civil, lourd édifice flanqué de grosses tours, il n'y a guère que les églises, et encore sont-elles peu remarquables. La cathédrale, fort modeste à l'extérieur, ne manque pas d'une certaine grandeur; avec quelques rétables peints, son principal attrait consiste dans les plafonds de ses trois nefs, construits en marqueterie de bois de style arabe, rappelant les belles portes de l'Alhambra de Grenade. Des pendentifs et des niches en nid d'abeilles et d'élégantes arabesques peintes du xvi<sup>e</sup> siècle donnent à ces plafonds un aspect riche et d'une grande harmonie. J'avais déjà admiré ces mêmes boiseries dans la plupart des églises des îles Canaries.

Les autres églises de Funchal, les Carmes, le collège Saint-Pierre et Santa Clara, méritent une visite; mais toutes pèchent par une profusion de sculptures dorées, lourdes et sans élégance. Quelques-unes contiennent des revêtements en faïence à dessins bleus très communs dans les églises du Portugal.



Les trois promenades de Funchal se suivent ; la principale est un grand jardin récemment créé devant le théâtre et qui sera superbe dans quelques années. Il est planté d'une quantité de palmiers et de plantes tropicales qui, chose flatteuse pour notre amour-propre, ont été fournis par deux grands horticulteurs parisiens.

A toutes ces promenades je préfère, comme plus originale, la flânerie dans les rues de la basse ville, si animées tous les jours, mais grouillant d'une foule bariolée et bruyante le samedi, jour du marché.

Enfin la plage, si merveilleusement encadrée à chacune de ses extrémités, sera la plus agréable promenade de Funchal quand les travaux créés et entrepris par le sympathique ingénieur, M. Masset, seront terminés.

Funchal est fière, à juste titre, de ses nombreuses villas (*quintas* en portugais), qui lui donnent cet aspect riant et aisé par lequel les étrangers sont séduits dès leur débarquement. Beaucoup de ces *quintas* sont louées aux malades, Anglais et Russes pour la plupart, qui viennent passer l'hiver à Madère. Les deux principales, que tous les touristes visitent, sont situées à l'Ouest de la ville, sur une falaise de basalte battue par la mer ; leurs jardins sont de véritables corbeilles de fleurs et d'arbres exotiques, et la vue dont on jouit de leurs terrasses est d'une beauté indescriptible.

Des hôtels excellents, entourés de beaux jardins, et des pensions confortables contribuent, avec les *quintas*, à faire de Funchal une station hivernale qui devrait être plus connue de nos compatriotes.

Les excursions abondent dans les environs immédiats de la ville ; une route charmante, presque toujours en vue de la mer, conduit, à l'Ouest, à Camara de Lobos, joli village niché dans des roches de basalte. Du côté opposé, Santa Cruz est également un lieu de promenade très fréquenté et possède un excellent hôtel, chose rare en dehors de Funchal.

Un petit bateau à vapeur, le *Falcão* (le Faucon), permet aux touristes qui ne craignent pas la mer de faire deux excursions qu'on ne saurait trop leur recommander.

La première, à l'Ouest, est d'une durée de sept heures, aller et retour, et fait voir aux promeneurs une grande partie et la plus belle de la côte Sud de Madère. C'est d'abord l'admirable panorama de Funchal vu de la mer; puis toute cette belle route bordée de villas dont je parlais plus haut, aboutissant à Camara de Lobos et, au dernier plan, la profonde trouée du Grand Curral, dominée par les plus hautes montagnes de l'île, ligne de faite des deux versants Sud et Nord. Après Camara de Lobos, la vue est de suite interceptée par la masse énorme du cap Girão, formant une gigantesque falaise de 2,000 pieds, tombant à pic dans la mer et dont les couleurs sombres font un curieux contraste avec les eaux bleues et limpides de l'Océan. On passe ensuite devant Ribeira Brava, coquet petit village, très joliment situé à l'ouvert d'une vallée qu'enferment les pittoresques montagnes de la Sierra d'Agoa. Du bateau, on aperçoit la route de terre, simple sentier taillé dans le roc, suspendu aux flancs de la falaise et disparaissant, à chaque instant, dans de courts tunnels ou sous des manteaux de mousses, de lianes et de fougères étincelant de milliers de gouttelettes d'eau. On stoppe à Ponta do Sol, toute petite ville d'où s'échappent deux routes qui, du bord, semblent vertigineuses; on passe devant Magdalena, enfouie dans une forêt de bananiers justement réputés pour leurs fruits exquis; devant Calheta, d'où peut se faire l'ascension de Rabaçal, et l'on arrive au terme de l'excursion. C'est Paül do Mar, où le bateau s'arrête pendant trois quarts d'heure. La venue, pourtant fréquente, du steamer est un événement pour ce petit port de pêcheurs, et toute la population est sur le rivage, tendant honteusement les mains et étouffant les étrangers de sa dangereuse importunité. Tout ce pauvre

monde est bien misérable et bien sale, et que d'enfants, mon Dieu! et dans le nombre, hélas! plusieurs lépreux; et quelle odeur! Mais, malgré tout, il est bien pittoresque ce petit village blanc et rouge, s'enlevant en vigueur sur le bleu de la mer, avec ses barques multicolores, à la proue pointue, tirées sur le rivage, avec ses enfants nus et bronzés, ses marins vêtus de roux et ses femmes en jupes aux mille couleurs! Je me croyais dans la baie de Naples. Mais les trois quarts d'heure sont vite écoulés, le bateau siffle et sonne; nous retraversons la foule en nous pressant le nez, et sautons dans la barque en compagnie de poissons de formes et de couleurs étranges, destinés au marché de Funchal. Et nous partons, non sans regret, et nous revoyons aux lueurs merveilleuses du soleil couchant ce panorama mouvant qu'on ne se lasse pas d'admirer.

La seconde excursion sur le petit *Falcão* est moins longue: elle ne demande que quatre heures et demie, aller et retour. C'est vers l'Est, cette fois, qu'on se dirige. On revoit la ville et son cirque de verdure et de montagnes; on aperçoit le nouveau lazaret, vierge encore, Dieu merci, et devant ses confortables et pittoresques bâtiments on songe aux 10,000 Madériens enlevés par le choléra de 1856; mais les pensées tristes sont de courte durée, les belles falaises du cap Garajão, presque aussi imposant que son frère de l'Ouest, la jolie situation de Santa Cruz, ses villas, et enfin la large et riante vallée de Machico, captivent l'attention et ravissent les yeux. Et de fait, de la mer, en face de Machico, le point de vue est rendu plus intéressant encore par le voisinage du cap de São et des trois îles Désertes qui se présentent là sous un aspect nouveau.

Le retour à Funchal se fait encore au soleil couchant; la nuit tombe vite, mais des centaines de feux dans la montagne, en l'honneur de je ne sais quelle fête, et les mille lumières de la ville étagée dans l'ombre, donnent à ce retour un charme imprévu.

# PREMIÈRE EXCURSION DANS L'INTÉRIEUR ET A LA COTE NORD

Il est temps maintenant de me mettre en route pour l'intérieur, pour le Nord, comme on dit à Funchal. D'ailleurs, grâce à une bienveillante et aimable prévenance, tout est prêt; le plan du voyage est arrêté, et quatre porteurs, triés sur le volet et dont l'un parle un peu français, sont mis à ma disposition; mon maître d'hôtel m'a préparé un panier de provisions indispensables pour le premier repas; ma toute petite malle est faite; en route!

A 6 h. précises, mes quatre hommes sont devant l'hôtel avec un hamac aussi blanc, aussi soigné que le sont leurs chemises et leurs pantalons. On abaisse mon hamac, j'y monte assez gauchement, faute d'habitude, et me voilà enlevé sur les épaules de deux de mes porteurs, les autres devant les relayer.

Ma foi, je ne suis pas très fier; je me sens même un peu humilié d'être porté par des hommes et d'avoir quatre personnes occupées uniquement de mon humble individu. Je me figure que tous les gens que nous rencontrons me regardent avec étonnement, presque avec mépris; mais non, chacun ici se sert plus ou moins du hamac et l'on y est absolument habitué. Mais ces hommes qui me portent, qui au bout d'un quart d'heure sont tout haletants et baignés de sueur, n'est-il pas inhumain de ma part de les faire souffrir? Mais non, ils y sont faits dès l'enfance; c'est ainsi seul métier, c'est leur gagne-pain et celui de leurs familles, et quand, à chaque halte, je m'attends à les trouver plaintifs et grincheux, je ne vois que leurs honnêtes visages, souriants et aimables. Il n'importe, je me promets de marcher le plus possible et de n'imposer mon droit de portage que lorsque je ne pourrai pas faire autrement.

Le temps est délicieux ; mes porteurs gravissent lestement la rapide rue du Mont, à l'abri des treilles chargées de grappes et des murs couverts des épais manteaux, rose violacé, des *Bougainvilleas*. Nous dépassons l'église du Mont, où mes hommes font un court arrêt, et bientôt nous sommes au-dessus de la zone des villas, en pleines cultures agrestes, accompagnés, sans relâche, par le murmure des *levadas* (ruisseaux canalisés) qui se hâtent, en bouillonnant, d'aller désaltérer et arroser les gens d'en bas.

Nous croisons de nombreux paysans des deux sexes et de tout âge, portant sur leurs têtes, à Funchal, les produits de leurs champs, légumes, fourrages, volailles, etc. Nous montons, et les champs font place à de vastes espaces mamelonnés, couverts de bruyères et descendant rapidement vers des gorges dont la brume matinale nous dérobe le fond. Nous voici enfin au Poizo où nous devons faire une halte et déjeuner ; nous sommes à environ 4,000 pieds anglais au-dessus de la mer et nous dominons la brume. La vue est superbe : l'on distingue parfaitement les Desertas et, tout à fait à gauche, l'étrange chapelet de roches aboutissant au cap São Lourenço. L'air est toujours très vif au Poizo et l'on y apprécie la maison de refuge construite par l'administration et dans laquelle flambe presque constamment un feu de bruyères. C'est là que je déjeune ; on peut y trouver un lit, mais on n'y trouve aucune provision. Nous repartons à 10 h., et je prends grand plaisir à marcher sur un long sentier presque horizontal ; à quelques mètres du refuge, le chemin tourne brusquement à gauche : c'est le col du Poizo. On ne voit plus la mer de la côte Sud, mais presque immédiatement on aperçoit l'Océan de la côte Nord, au fond de ravins immenses hérissés de grands pics abrupts. Autour de moi, le paysage rappelle ces sommets d'Écosse, onduleux et couverts de lichens et de bruyères, que Doré rendait avec tant de poétique vérité.

Bientôt le chemin s'engage dans une immense et superbe

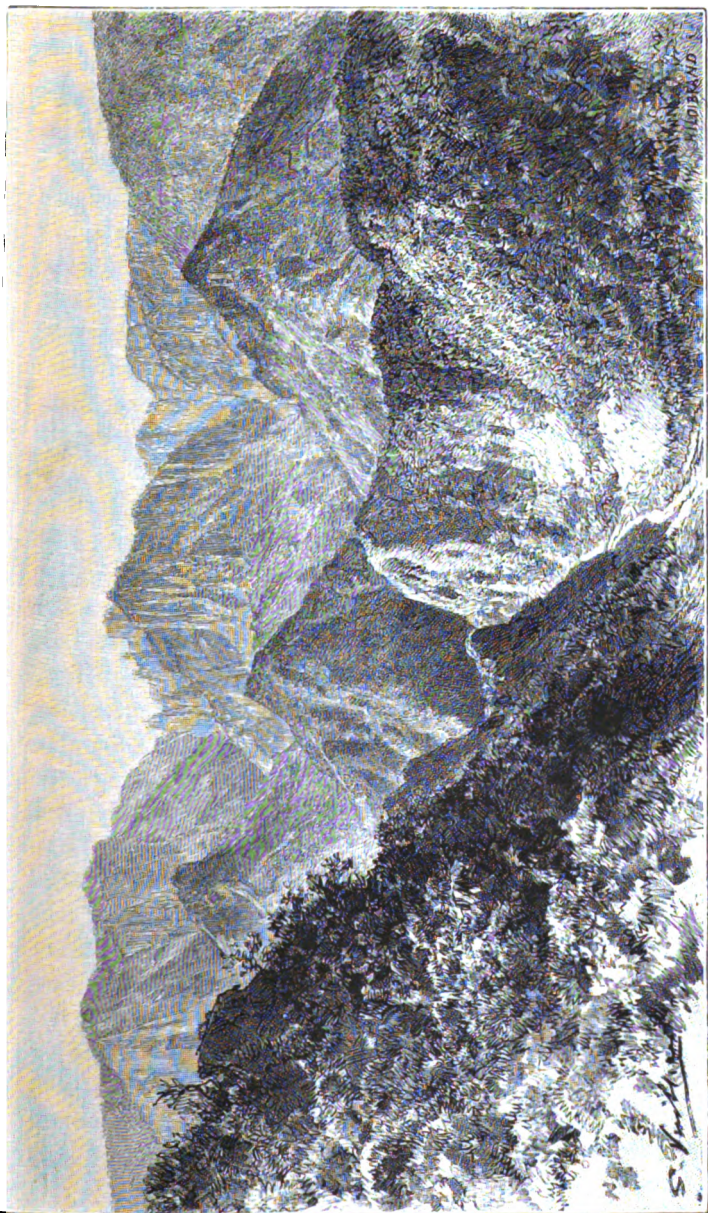
forêt d'arbres toujours verts, chênes, lauriers, bruyères, etc., couvrant le sol tapissé de mille espèces de fougères ; la pente est parfois assez rapide ; nous sommes dans le Ribeiro Frio, et, après une descente assez longue, voici le petit pont en pierres jeté sur le torrent. Le tableau est exquis, composé à ravir ; rien de plus charmant que cet heureux petit coin d'une verdure qui eût fait le bonheur du peintre d'Ornans, que ces eaux d'une pureté idéale coulant au milieu des fougères, des lichens, des lycopodes et des mousses. On passerait des heures à rêver et à jouir par les yeux, par l'ouïe et par l'odorat.

Traversons le pont et montons sur la rive gauche du Rio ; nous croisons une belle *levada* conduisant ses eaux limpides du versant Nord au versant Sud à travers des tunnels et des aqueducs distribués avec la plus intelligente hardiesse. Je reparlerai, quand nous serons à Rabaçal, leur quartier général, de ces *levadas*, une des curiosités et une des gloires de Madère.

Je n'ai pas la prétention de faire, dans ce court récit, une relation détaillée de tous les points intéressants de mon voyage ; je veux seulement en signaler les principaux à ceux de nos collègues qui auraient la bonne pensée de faire une excursion à Madère.

Le pays que nous parcourons, en ce moment, est extrêmement accidenté, et, dans un médiocre développement kilométrique, l'accumulation est grande des vallées et des arêtes. Nous serons dans quatre heures à Santa Anna, et nous aurons traversé trois gorges profondes, celles du Rio Frio, du Rio Metade et du Rio Secco, séparés les uns des autres par de minces arêtes. De là, des montées et des descentes singulièrement abruptes.

Nous voilà sortis de la gorge du Rio Frio ; nous cheminons sur une arête étroite, émerveillés des points de vue qui se développent à chaque instant. Vers la mer, c'est de toute beauté et l'œil est continuellement attiré par une



Valle de Rio Metade dessin de Vuillier, d'après une photographie.





roche immense, gigantesque, la Penha d'Aguia, d'une forme étrange dans son isolement et avec laquelle nous ferons plus tard une plus ample connaissance; elle domine les vagues de 1,915 pieds anglais, à pic; c'est bien la Pierre de l'Aigle.

Mais voici, sur notre gauche, une vue plus belle encore; la gravure ci-dessus me dispense d'en faire la description. C'est la merveilleuse vallée du Rio Metade; sa profondeur est énorme; quoique entièrement boisée, parcourue par de nombreuses *levadas*, son aspect est éminemment grand et pittoresque, grâce aux pics déchiquetés et étranges qui l'encadrent au Sud.

Mais nous en verrons bien d'autres; hâtons-nous, pour ne pas prendre trop de place dans l'*Annuaire*; franchissons l'arête de Crusinhas, traversons le Rio Secco et, captivés pourtant par les superbes profondeurs de Fayal, sur notre droite, gagnons bien vite le village de Santa Anna et l'hospitalière maison dite: hôtel Santa Anna. C'est une ancienne *quinta*, quelque peu délabrée et qui ne reprend un semblant d'animation que pendant l'hiver où elle est assez fréquentée par les *hivernants* de Funchal. Les chambres sont grandes, peu pourvues; la cuisine l'est moins encore, les œufs et le poulet tué sur l'heure et toujours si coriace, hélas! composent, avec un potage, tout le menu. Il faut apporter son vin; on n'en trouve pas à cet hôtel. Pourquoi?... En revanche, un vaste salon où traînent d'excellentes et alléchantes photographies des environs et quelques volumes anglais dépareillés; j'y trouve même quatre ou cinq numéros de la *Revue des Deux Mondes*, et je passe dans ma solitude une soirée acceptable.

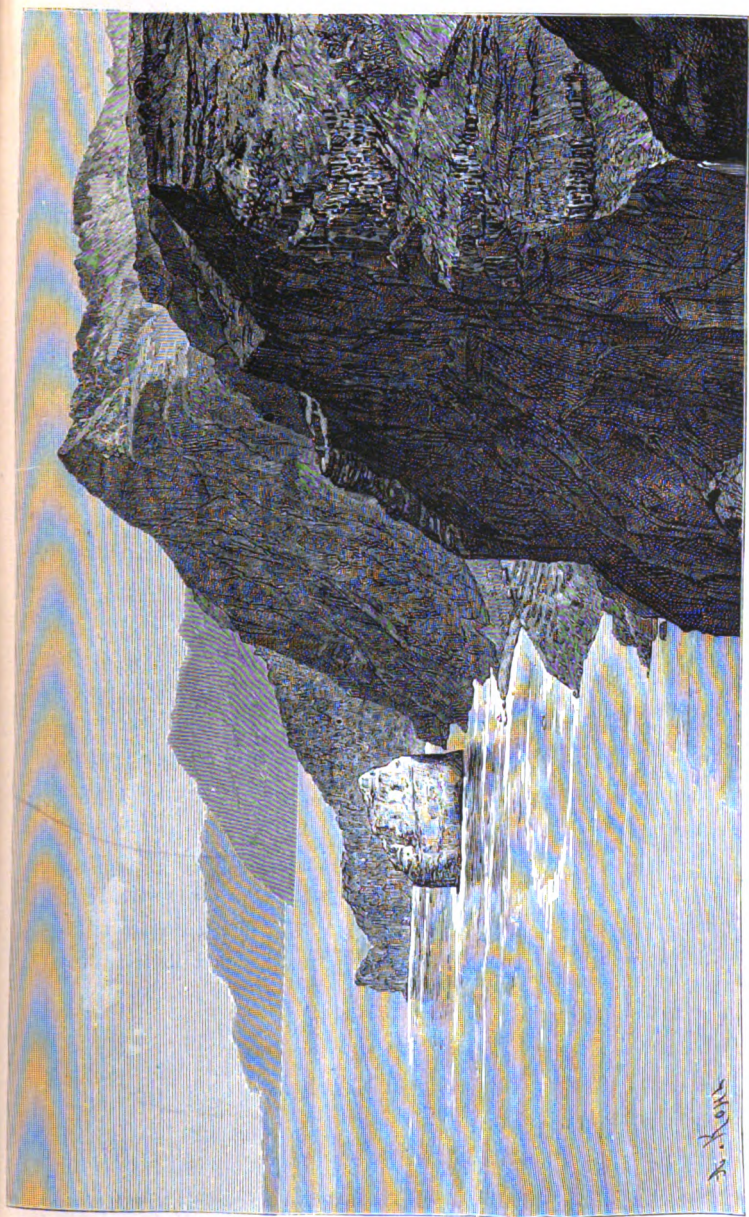
Il est convenu avec mon chef-porteur qu'on me réveillera à 1 h. du matin, pour faire l'ascension du Pico Ruivo, la plus haute cime de Madère (1,347 mètres); mais une pluie torrentielle est tombée dans la soirée et quoique, à l'heure dite, le ciel soit étoilé, mes hommes ne paraissent pas; il

aurait été imprudent, paraît-il, de s'aventurer à la lanterne et avec le hamac par les sentiers détrem pés et rendus glissant par la pluie. Il faut donc renoncer au Pico Ruivo ; je le regrette d'autant moins que, ce matin, il est caché par d'épais nuages, quoique le temps soit superbe à Santa Anna.

Je fais, pour me consoler, une promenade au-dessous de l'hôtel, au bord des falaises, et le lecteur peut voir, par la gravure ci-contre, combien grandiose est la côte Nord de Madère ; c'est justement la vue dont je jouis, assis à l'ombre d'un petit bois de pins.

Je pars après le déjeuner ; le chemin traverse des agglomérations de maisons de paysans. Tristes maisons, habitants plus tristes encore. Toutes ces habitations se composent d'une seule pièce en contre-bas du terrain, très humide par conséquent et surmontée d'un toit en paillottes, assez élevé et solidifié par des tiges en bois horizontales ; pas de cheminées, la fumée sort par le toit.

Les habitants ! à peine vêtus de quelques haillons en toile blanche... autrefois, maintenant couleur de boue, laissant voir, hommes ou femmes, de larges trouées de peau ; les enfants, plus sales encore, sauf quand ils sont absolument nus. Et tout ces pauvres gens sont d'une politesse... dégradée ; non seulement ils vous saluent toujours, mais quand ils sont assis, ils se lèvent et attendent, debout, que vous soyez passé. Tout cela ne serait que politesse exagérée, mais qu'on ne saurait blâmer, si cela ne couvrait une mendicité effrénée. Tous, enfants, femmes, vieillards et hommes dans la force de l'âge, tous tendent la main, ou plutôt implorent la charité par un geste d'une humilité, d'une bassesse inoubliables. Ils croisent les mains dans l'attitude de la prière, les élèvent contre leur joue gauche et inclinent la tête en faisant des yeux suppliants. C'est écœurant à la longue, et c'est partout ainsi dans la campagne.



Vue de la côte Nord de Madère, prise de Santa-Anna, dessin de F. Schrader, d'après une photographie



Quand les pauvres gens ne mendient pas, ils sont importuns ; de même qu'un cheval passant près d'un fumier emmène toutes les mouches, quand ma caravane passe dans un village, elle attire une petite foule de tout âge, de tout sexe, aux yeux étonnés, invariablement fixés sur mes moindres mouvements, et cette escorte, trop odorante, m'empêche de voir le paysage, m'enveloppe d'une atmosphère irrespirable et m'obsède jusqu'à l'énervement.

Il n'en est pas toujours ainsi heureusement, et voici que nous dévalons par une pente extrêmement rapide dans la profonde vallée de São Jorge. C'est là que je comprends l'agrément du hamac qui, dans cette vertigineuse dégringolade, me permet de jouir, pleinement et sans inquiétude, de la vue de l'admirable vallée boisée et pointillée de centaines de paillottes, à demi cachées sous la verdure.

Au fond de la vallée, nous sommes tout au bord de la mer ; je suis arrêté par un délicieux tableau de Joseph Vernet. La mer à droite, bleue et, quoique calme, déferlant sur le rivage avec de grosses lames écumantes. A gauche, au pied d'une falaise rocheuse et boisée, un amour de bourgade de six maisons environ, les restes d'un fortin avec guérites en encorbellement et une porte à volutes du *xvii<sup>e</sup>* siècle, donnant accès à la plage. Sur cette plage, une douzaine d'hommes, nus jusqu'à la ceinture, le pantalon blanc, mouillé et tirebouchonnant, faisant le va-et-vient entre le rivage et une grande barque verte, à double étrave surélevée, la grande vergue arquée vacillante, embarquant des produits du pays. C'est ensoleillé, c'est frais, c'est ravissant.

Rude descente tout à l'heure, rude montée maintenant. Enfin voici São Jorge avec sa brillante église qu'on voit de si loin. Bien belle, toujours, la vue qu'on a vers l'Est.

Pendant que mes gens se reposent et se rafraîchissent (ils l'ont bien gagné), le curé me fait les honneurs de son église ; l'autel est merveilleusement sculpté, mais c'est trop

doré, trop lourd; j'aime mieux, dans la sacristie, ce beau meuble du xviii<sup>e</sup> siècle qui renferme les vêtements sacerdotaux. Tout près de là, *quinta* de Miss Oliveira, bien connue des touristes anglais.

Nouveau plateau bien court; nouvelle descente rapide; nouvelle vue splendide sur l'Arco de São Jorge, entouré, au fond, de précipices rocheux, et ouvert, sur la mer, en un verger immense, couvert de bananiers et de figuiers aux fruits sans pareils. Je fais là un déjeuner bien modeste, mais bien pittoresque, au milieu d'un essaim de naturels et de mouches aussi agaçants les uns que les autres. Vite en route et ce mince ennui est oublié, car la route prend un caractère nouveau. La voici qui serpente, incrustée dans le flanc de la falaise, dominant la mer d'un à-pic de plus de 1,000 pieds, sans parapet souvent, montant et descendant, traversant des petits tunnels, inondée, de temps en temps, par des ruissellements de perles d'une eau limpide et toujours tapissée de fougères, de mousses, de scolopendres et de lycopodes d'un vert invraisemblable. Et tout au-dessous, la mer bleue, d'une telle pureté qu'à cette grande hauteur on voit les roches du fond, les plantes marines et de gros poissons qui se poursuivent. C'est indescriptible! Et l'enthousiasme est bien plus grand encore quand on débouche sur l'étourdissante, sur la splendide vallée de Bõa Ventura.

Encore une toute petite ascension et nous voici au gîte. Ceci n'est pas une auberge. Un *marchand* donne à loger. Mais que son logis est charmant! Une maisonnette blanche, avec une petite verandah, béante sur l'immense vallée, entourée de fleurs et donnant dans le salon dont les murs sont couverts de chromolithographies religieuses. La chambre est très propre, très gaie; je sens que je vais être ici très bien pour deux jours.

Mon après-midi se passe en une délicieuse promenade au hasard, sur le versant d'une montagne très déclive, au

bord d'une *levada*. Je reste longtemps assis, admirant cette profonde vallée, son petit torrent brillant comme un fil d'argent et ses grandes montagnes si boisées que l'ensemble forme comme un colossal nid de mousse protégé par des cimes dentelées et rocheuses. La plus belle est cette dent en éventail renversé, le Pico dos Freiras, que je reverrai pendant plusieurs jours, dominant le centre de l'île. Un paysan dans la force de l'âge quitte son champ où il travaillait, vient s'asseoir près de moi, poussant des : « mon Dié » ! lamentables et, joignant piteusement les mains, me soutire une légère aumône que je ne lui donne qu'à contre-cœur, trouvant cette mendicité avilissante.

Après dîner, je passe ma soirée sous la vérandah ; la nuit est superbe, le temps calme, les étoiles brillantes ; devant moi ; un grand gouffre sombre, plein de sonorités, découpe sur le ciel d'étranges silhouettes. De temps en temps, de sourdes détonations et presque un ébranlement : c'est la mer ; quoique calme au large, elle bat furieusement les rochers de la plage. Mes hommes, logés près de l'église, chantent et jouent de la guitare. C'est d'un charme délicieux, j'ai beaucoup de peine à quitter la vérandah.

Vite hors du lit ! le temps est superbe ; par ma fenêtre ouverte m'arrivent des parfums délicieux ; ici, les géraniums, les fuchsias et les héliotropes poussent à l'état sauvage. Mes hommes sont prêts, bien reposés et avenants. Nous descendons dans la vallée par des pentes très accentuées et suivons la rive gauche du cours d'eau. La vallée est très arrosée et bien cultivée ; mais malgré cela, quelles misérables habitations, souvent sans fenêtres ; quels hâves visages, quelle mendicité toujours et quelle saleté ! quel contraste entre cette humanité et cette grande nature si somptueusement vêtue ! Nous avons atteint la forêt et pendant plus de six heures nous ne la quittons plus. La verdure, la végétation sont indescriptibles. On marche sous une immense voûte d'arbres toujours verts, chênes, lau-

riers énormes et, plus haut, bruyères arborescentes plus grosses qu'un homme. Et quel fouillis de fougères, de lianes, de mousses de toutes sortes ! et ces eaux, surtout, d'une limpidité idéale, coulant, perlant, murmurant de tous côtés. Et ces parois de rochers, immenses, rayées de vert et de noir, se détachant en clair sur le ciel bleu, rendues plus grandes encore par quelques vapeurs qui les effleurent.

Ah ! que je voudrais avoir la plume d'André Theuriet, le poète forestier !

La montée est terrible par moments. J'admire la force, la discipline et la bonne humeur de mes porteurs ; mais sous peine de fondre dans cette atmosphère de forêt vierge, je suis bien obligé de recourir au hamac. Quelle bonne odeur d'humus et de fougères !

La forêt s'éclaircit ; nous sommes au col. Une simple arête entre deux pitons coniques. Derrière nous une mer houleuse de verdure aboutissant à une mer bleue et calme : devant nous, un abîme vertigineux, le Grand Curral ou Curral dos Freiras, s'ouvrant sous nos pieds à plus de 1,000 mètr. de profondeur et aboutissant à la mer près de Funchal.

Je m'établis pour déjeuner absolument à cheval sur les deux vues ; c'est inoubliable. Le col où nous sommes s'appelle la passe de Torrinhas ; son altitude est de plus de 1,500 mètr. au-dessus de la mer.

Mes impressions ont été trop grandes, trop intenses pour que je puisse me plaindre de revenir par le même chemin et de revoir encore dans son entier cette merveille qui s'appelle la vallée de Bõa Ventura. Je rentre au logis presque fatigué, saturé d'admiration, et ce m'est chose délicate de retrouver, après le dîner, ma chère vérandah, avec ses émotions fraîches et calmantes. Ce soir, la guitare s'est tue ; mes hommes sont fatigués ; mais j'ai la jouissance d'entendre un pâtre chanter trois couplets d'un rythme mélancolique et doux. Le chanteur, dont la voix est jeune



et bien timbrée, est de l'autre côté de la grande vallée ; il monte en chantant, je suis des yeux les méandres de sa lanterne dans l'obscurité. Ah ! la belle soirée !

La traite d'aujourd'hui ne sera pas de longue durée et nous partons à 9 h. 30 min. J'ai le temps de bien regarder pour la dernière fois cette inoubliable vallée de Bõa Ventura. Inoubliable, mot dont j'ennuie mes lecteurs, mais je dois le reprendre constamment, car tout ce voyage est, par son charme, multiple, varié et... inoubliable.

Nous redescendons vers la mer et, après avoir traversé un court et étroit vallon où nous rejoignons le grand chemin, le Caminho Reale, s'il vous plaît, avec bornes kilométriques... souvent renversées, nous nous engageons de suite dans un sentier qui, tantôt en corniche à une grande hauteur, tantôt à niveau, longe la mer. Voici Ponte Delgada, charmant village dont la place du marché, ombragée par des platanes superbes et rafraîchie par une fontaine aux eaux abondantes... je n'ose ajouter pures, aurait tenté par son atmosphère dorée et lumineuse un moderne Both d'Italie.

Nous approchons, paraît-il, de São Vicente ; je me demande où peut bien aboutir cette grande vallée, car les falaises semblent continuer sans interruption. Mes hommes me prient de regarder à gauche aux deux tiers de la paroi à pic ; j'aperçois trois petits points blancs qui s'agitent ; ce sont des chercheurs d'orseille, suspendus à des cordes à 800 pieds au-dessus du rivage. Quel métier ! Pauvres gens !

Tout à coup, le mur des falaises s'entr'ouvre, et dans une ouverture de 2 ou 300 mètr. je vois l'immense vallée de São Vicente. Mon étonnement et mon admiration sont au comble. A droite, un petit rocher en pain de sucre renferme une minuscule chapelle de São Vicente et garde, comme une pittoresque guérite, l'entrée de la vallée.

Notre sentier traverse deux tunnels et un superbe pont

sur le torrent ; nous voici dans le village. Mon hamac est plus entouré que jamais. Deux crétins lépreux me souhaitent la bienvenue avec un peu trop d'insistance ; une voix sortant de terre implore ma générosité : c'est un détenu, unique pour le moment, et qui, à travers les barreaux de sa prison ouvrant directement au niveau de la rue, me tend une main aussi sale que suppliante.

Je ne logerai pas dans le village, et nous montons encore pendant une grande demi-heure. Mes hommes s'arrêtent devant une petite barrière donnant sur un jardinet très fleuri et très odorant ; un couple respectable vient à ma rencontre : ce sont mes hôtes, M. et M<sup>me</sup> Diniz. Encore une maison de campagne délabrée mais propre, manquant de choses... nécessaires ; mais l'accueil y est si cordial, si empressé ! Pas de vin, mais on en trouve au village ; toujours des œufs excellents ; toujours, hélas ! le filandreux poulet.

J'ai devant moi toute une après-midi et, sans guide, au hasard, je fais une longue course sur une crête verdoyante qui, dès l'abord, avait attiré mes yeux. Et je ne m'en repens pas, car j'ai, pendant plusieurs heures, la vue entière de cette vallée de São Vicente qui est, bien plus qu'une vallée, un immense cirque de vallées en éventail. Les grands pics qui forment l'arête culminante de l'île se présentent ici en une série de *portants* se découpant sur les gorges qu'ils enserrent ; au-dessus de tous, s'élève le Pico dos Freiras, admirable à voir au soleil couchant. Le panorama, tout à fait circulaire, est d'une beauté, d'une richesse de tons, d'une ampleur tout à fait exceptionnelles. On est confondu de trouver une immensité pareille au milieu de cette île si petite, si *tassée*, vue du large.

Je laisse descendre le soleil, jouissant avec intensité de cette variété de tons, d'effets, de contours qui ne se peut décrire ; je reviens lentement à travers le délicieux village de Rosario ; ses rues sont littéralement tendues de pam-

pres de vignes et de cucurbitacées dont les fruits bizarres et variés, alternant avec les grappes de raisin, sont souvent inquiétants pour la tête du promeneur. Il est nuit close quand je rentre à la *quinta* Diniz. Après le dîner, mes porteurs taquinent agréablement la guitare; la nuit est splendide; il me semble que je n'ai jamais vu un ciel aussi étoilé.

Aujourd'hui, c'est grand jour de repos pour le hamac; mais je ne vais pas rester inactif, bien au contraire. Après déjeuner, mon hôte me fait les honneurs d'une promenade aux Treize Fontaines. C'est, au fond de la vallée, juste au-dessous de notre maison, une paroi rocheuse recouverte d'un manteau de verdure tellement épais que l'approche en est impossible. Je vois bien une source très limpide et très abondante, mais les douze autres sont invisibles aux yeux des simples touristes, et je me contente à leur égard de l'affirmation du *senhor* Diniz qui les a vues et comptées.

Je laisse mon hôte en compagnie de mon chef-porteur Manoël, je descends la vallée et, sur la plage, je tourne à gauche. Mon objectif est Seixal, dont j'aperçois au loin, bien loin, l'église et les maisons blanches sur un petit promontoire. Le chemin, toujours très étroit et très souvent sans aucun parapet, est ici encore taillé à pic dans la paroi de la falaise. Il est effrayant parfois et serait impraticable à cheval. Presque en sortant de São Vicente, on redescend pour traverser une gorge ou plutôt une entaille profonde, large seulement de quelques mètres, noire, inquiétante, mystérieuse; c'est le débouché d'une longue vallée très resserrée, appelée *Ribeiro do Inferno* et arrosée par un torrent limpide que nous traversons sur un pont branlant, à l'endroit même où, tombant en cascade dans un gouffre de rochers, il va se perdre dans la mer. Le torrent jouit de son reste; des travaux importants que je verrai demain l'absorberont bientôt et porteront ses eaux vers le versant Sud.

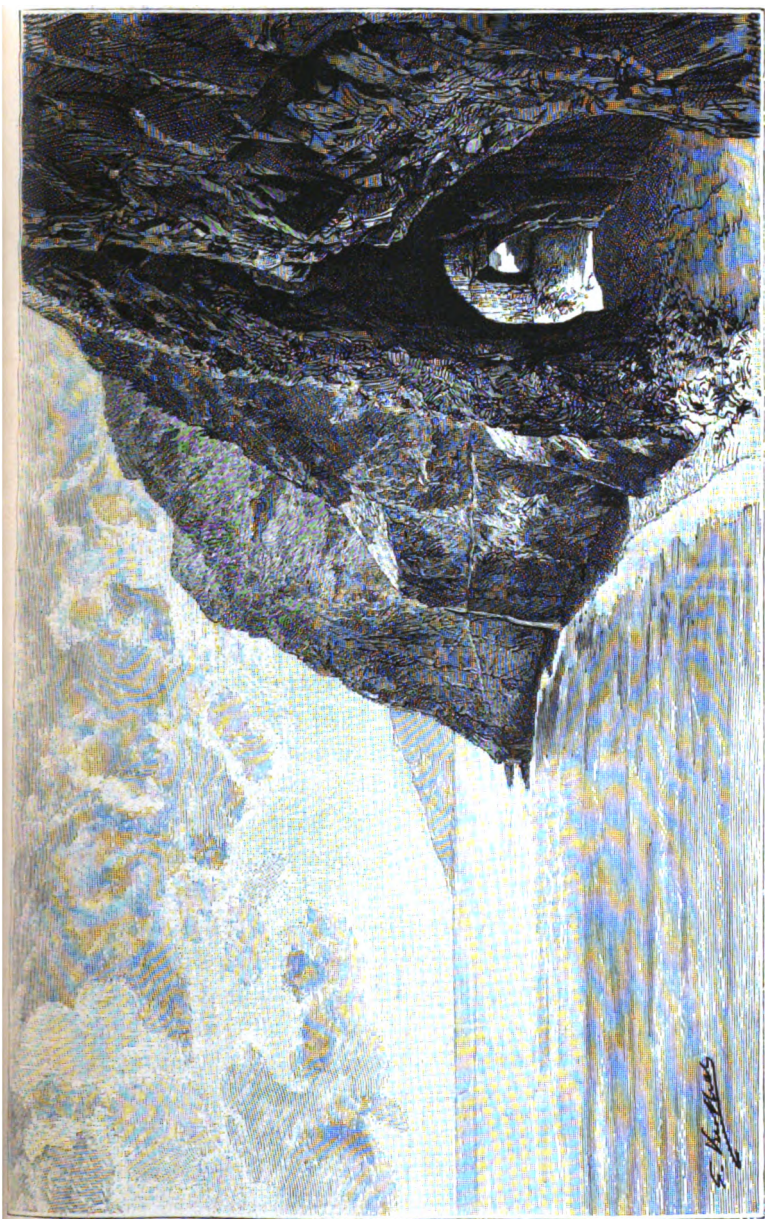
Main tenant, jusqu'à Seixal, la promenade est un enchantement; le chemin traverse de nombreux tunnels, passe sous une cascade abondante tombant directement dans la mer, est arrosé par des centaines de sources pleurant à travers les mousses, les fougères, les scolopendres, les lycopodes, les figuiers, et domine toujours la mer limpide, chatoyante et bleue.

Après un court repos à Seixal, nous nous préparions à reprendre, d'un pas un peu alourdi, le sentier prodigieux qui nous avait amenés, quand on nous propose de nous reconduire en barque, proposition vite acceptée avec enthousiasme. Nous dévalons du village sur la grève, et nous voilà installés dans une jolie barque verte, à la double proue recourbée, qui s'appelle, chose étonnante, la *République*. Notre sort est confié à deux très jeunes insulaires d'une gaieté exubérante et qui, ma foi, ont manœuvré d'une façon tout à fait satisfaisante.

J'aurais bien regretté de ne pas faire ce charmant trajet par mer; car j'aurais ignoré l'aspect si riant et si grand à la fois des montagnes qui me dominaient à l'aller. Je revois, tout à mon aise, mon chemin en corniche, mes tunnels, mes cascades dans tout leur développement, et j'embrasse, dans leur ensemble et dans leurs proportions si hardies, ces immenses montagnes couvertes, du sommet à la mer, d'une prodigieuse végétation et qui sont la caractéristique de la côte Nord de Madère.

Le débarquement n'est pas sans difficultés, mais deux vigoureux gaillards, vêtus d'un simple pantalon de toile, se trouvent à point sur le rivage pour tirer notre canot et nous débarquer sur leurs dos hâlés. Bien mieux encore, mes porteurs m'ont fait la surprise de venir me prendre sur la plage, et je rentre ainsi à la *quinta* Diniz, sans nouvelle fatigue et enchanté de mon excursion.

Aujourd'hui, nous avons à faire une montée très pénible et beaucoup de choses à voir à Rabaçal; nous partons



Chemin de Seixal, dessin de Vuillier, d'après une photographie.



avant 6 heures. Décidément, et à toutes les heures, la vallée de São Vicente est d'une beauté et d'un charme inexprimables; cela est tout à fait de premier ordre et sans similaire. Je m'en sépare à regret, porté par mes hommes par des pentes rocailleuses d'une rapidité extrême; nous montons assez péniblement, escortés comme toujours par d'odorants indigènes qui s'égrènent heureusement en passant près de leurs champs. Un robuste gaillard porte ma valise et nos provisions; nous ne trouverons rien à manger ni à boire avant demain soir.

Les champs cultivés disparaissent; nous traversons des bois au milieu desquels une clairière est habitée par quelques misérables forestiers et ouvriers mineurs. De temps en temps, de sourdes détonations ébranlent le sol sous nos pieds. Ce sont des coups de dynamite. Nous passons au-dessus du cirque de forêts qui termine le Ribeiro do Inferno, et les ouvriers creusent sous nos pieds le tunnel qui doit contenir la *levada* destinée à capter, à sa source, le torrent que nous avons traversé hier.

Encore quelques pas et nous voilà sortis des bois, tout près du col de Tanquinhas. Une abondante fontaine sort là d'une façon bien inattendue, et mes hommes prennent un repos bien gagné, car la montée a été rude; maintenant, jusqu'à Rabaçal, ce ne sera plus qu'une promenade. J'attends mes porteurs, adossé contre une roche, dans une position merveilleuse. Nous sommes très élevés et voyons, presque à notre niveau, les grandspics qui entourent Boa Ventura et São Vicente; devant moi, les vallées do Inferno et de Seixal, couvertes de forêts, descendent rapidement vers la mer qui, elle, semble monter, et je découvre, dans toute sa pureté pittoresque, la fine silhouette de l'île de Porto Santo. C'est superbe!

Mes hommes sont reposés; nous franchissons le petit col, et aussitôt, comme par un coup de baguette, le paysage change du tout au tout. Nous passons près des beaux

bâtiments du refuge de Tanquinhas, construit récemment par l'administration, et voici devant nous Paül da Serra.

Paül da Serra est le seul plateau qui existe à Madère; son altitude est de 5,000 pieds anglais; il faut, à un bon marcheur, une heure et demie pour le traverser dans le sens de sa longueur. Les Anglais disent qu'il leur rappelle les Moors de l'Écosse; pour moi, ce plateau me fait songer à nos Causses de la Lozère; mais plus encore, avec ses broussailles et ses cours d'eau jaunâtres, à certaines parties de la Campagne de Rome. Peut-être cette dernière impression m'est-elle venue aussi des paysans à grande tournure, montés de la côte Sud pour couper des fougères qu'ils transportent soit sur leurs têtes, soit sur des chars primitifs, aux essieux hurlants, aux roues massives, traînés pesamment par des bœufs aux longues cornes. Les hommes, tout en blanc, portent encore ce bonnet bleu à longue pointe d'un effet si original; les femmes ont une chemise blanche, les bras entièrement nus, un corset bleu relevé de broderies de couleurs variées, et un jupon court en grosse étoffe rayée de bleu, rouge, vert et jaune d'un ton gai et charmant. Elles ont tout à fait grand air avec leur lourde charge de fougères qu'elles soutiennent sur leur tête, de leurs deux bras nus.

Les yeux ainsi occupés, le Paül da Serra est vite franchi, et à son extrémité descendent rapidement deux vallées; l'une, déjà nue, et méridionale, conduit à Calheta; l'autre, bourrée d'une verdure presque exagérée, est la grande vallée de Janella et, décrivant un arc de cercle, elle aboutit à la pointe Nord-Ouest de l'île, à Porto Moniz. C'est dans cette vallée que se trouve Rabaçal. Avant d'y descendre, admirons la vue charmante et variée qu'on a, de l'arête, sur les deux mers Sud et Nord.

Nous passons près de la tour renfermant l'orifice du grand puits qui a servi à la construction du tunnel de Rabaçal, et nous descendons par des lacets rapides au milieu d'une végé-



tation prodigieuse ; les chênes verts, les lauriers atteignent des proportions phénoménales. Depuis la sortie du Paül da Serra, nous apercevons les bâtiments blancs de l'administration des Eaux ; les voici maintenant tout près de nous ; nous n'avons plus qu'à traverser deux limpides *levadas*, remonter une centaine de mètres par une véritable allée de parc, et nous sommes à Rabaçal.

C'est ici le quartier général des *levadas* ; l'administration a bien fait les choses : bâtiments pour les ingénieurs, bâtiments pour le gardien et les ouvriers, bâtiment pour les visiteurs munis d'une autorisation. C'est dans ce dernier que je vais loger.

Après un court repos, je vais visiter les *levadas*. Celles-ci, construites avec un art merveilleux, admirablement entretenues, sont généralement bordées d'un chemin servant à leur entretien. Tantôt creusées dans la terre et dans le roc, tantôt construites en pierre, elles sont souvent accolées à la paroi des rochers ; il faut alors marcher sur le rebord de l'aqueduc, ce qui n'est pas toujours sans danger pour les gens sujets au vertige.

L'eau de Rabaçal est d'une pureté idéale, et rien n'est plus ravissant que les sentiers côtoyant ces calmes ruisseaux, sous un berceau de verdure, dans un décor exquis de fougères et de mousses de mille espèces. La gravure ci-après peut en donner une idée. Elle est prise aux environs de la *grande cascade*, réduite, en ce moment de fin d'été, à un éblouissant suintement de diamants. Plus loin se voient les « vingt-cinq fontaines », innombrables filets d'eau sortant du rocher et tombant dans un bassin d'une limpidité cristalline.

Rabaçal est un coin du Paradis terrestre... moins les bêtes. Que de sujets d'études pour un paysagiste !

Je rentre pour dîner à mon logis ; le temps s'est couvert et refroidi, le vent souffle avec violence, l'aspect des choses est tout différent ; voici la mélancolie des grands

bois. Deux pièces composent le logis des visiteurs ; j'occupe celle du fond, où l'on m'a dressé un excellent lit, et je dîne tout seul à la lueur tremblotante d'une bougie. Le vent souffle lugubrement, la pluie fait rage sur mes vitres ; mon habitation est isolée des autres, et mon ermitage n'est pas dépourvu d'une certaine poésie émouvante.

A 6 h., je suis debout, bien reposé, enchanté de ma nuit forestière. Le temps est redevenu superbe, et l'air est parfumé de la forte et saine odeur des terrains et des verdure mouillées par une grosse et courte pluie. Je jette un dernier regard sur cet indescriptible et délicieux séjour et, munis d'une longue torche en branches de bruyères, nous descendons dans le frais vallon vers l'entrée du tunnel. La gravure ci-jointe montre cette entrée verdoyante, en même temps qu'un hamac semblable au mien.

Nous allumons la torche, et, côtoyant la *levada*, nous entrons dans le tunnel et le parcourons d'un pas rapide pour que la torche soit d'une durée suffisante ; ce tunnel est long de 1,000 mètr. et assez élevé pour qu'on y passe à cheval.

A la sortie, le contraste est frappant entre cette verdure, cette lumière douce et tamisée de Rabaçal, et cette grande vallée roussâtre, aride, et cette lumière aveuglante du versant Sud. Néanmoins, la descente est charmante. C'est aujourd'hui dimanche ; le soleil est clair et gai, les oiseaux chantent de toutes parts, et les villages que nous traversons ont, dès le matin, un certain air de fête, une physionomie avenante. Il est vrai que ceux-ci, de la côte Sud, ont tous un aspect plus heureux, plus vivant que ceux du versant Nord. A Arco da Calheta, j'entre dans une gentille église, précédée d'une terrasse plantée d'arbres et dominant la mer et les côtes ; j'y trouve justement trois jeunes femmes dans ce joli costume décrit plus haut, avec adjonctions de mantelets à bords dentelés couvrant les bras et une partie du corset. Et c'est une bonne aubaine, car je ne reverrai pas ces costumes aussi purs ni aussi complets.



Rabaçal, dessin de Vuillier, d'après une photographie.



Mais nous voici sur la côte ; par un sentier en lacets serpentant au milieu des vignes et des bananiers, nous descendons dans Magdalena, village idéal, enfoui sous les treilles, sous les bananiers, baignant ses blanches maisonnettes dans les eaux si bleues, si pures, si irisées de l'Océan. C'est aussi charmant, aussi coloré que les plus jolis villages de la baie de Naples.

Notre sentier longe maintenant la mer, en corniche, souvent à des hauteurs vertigineuses ; à tout instant, il disparaît dans de petits tunnels ou dans un fouillis de verdure interceptant la lumière. Et des sources par centaines coulent joyeusement sous nos pieds, ou nous inondent au passage sous une pluie de gouttelettes étincelant comme des diamants. C'est un ravissement.

Nous traversons Ponta do Sol ; la messe vient de finir, on sort de l'église, toute la population est dans les rues ; les deux chemins escarpés qui conduisent dans l'intérieur sont couverts de groupes faisant de gaies taches brunes et blanches. Grande réunion devant la prison dont les larges fenêtres, ouvrant de plain-pied sur des balcons grillés, sont garnies de prisonniers demandant l'aumône. Certes, elle est gaie cette prison-là, comme disait Lassouche. Et ce geôlier ivrogne qui après avoir porté, plus ou moins fidèlement, mon offrande, me tend la main pour son propre compte !

Je déjeune sur un banc de l'*alameda*, au bord de la mer, et comme c'est partout l'heure du repas, je ne suis pas trop étouffé, asphyxié par les curieux. Mais voici la foule ; filons vite et continuons nos ascensions et nos descentes sur le flanc enchanteur de la côte, jusqu'à Ribeira Brava, où nous tombons en pleine fête. Le clocher de l'église, les maisons et les promenades sont pavoisés : l'allégresse est dans l'air avec des détonations de boîtes et les flonflons lointains d'une bande orphéonique... Ah ! c'est ici qu'on me mange des yeux ; même séparé de mes hommes et de mon hamac

je ne puis faire un pas ni un geste sans être entouré d'une foule ébahie et odorante. Je m'arrête, tout s'arrête; je m'assieds, on s'assied en rond autour de moi; je marche, on me presse au point de ne pas me laisser la place nécessaire pour tirer mon mouchoir et m'essuyer le front. Je ne suis pas la seule victime; j'entre dans l'église, où l'on respire d'autres parfums que l'encens; l'évêque de Funchal, venu pour administrer la confirmation, est encore plus malheureux que moi. C'est un petit homme replet, aux yeux vifs, à la physionomie mobile et jeune encore; empêtré dans ses vêtements épiscopaux, le front ruisselant sous une mitre ancienne d'un ton sobre, le pauvre évêque est tellement pressé par la foule, malgré ses assesseurs, qu'il ne peut s'empêcher de crier d'une voix un peu irritée: « Mais retirez-vous donc, vous m'étouffez. » Et sur la promenade même une musique de cuivres féroce et endiablée lutte de bruits discordants avec les chants d'église, les cloches et les pétards. Je la retrouve, cette musique, donnant une aubade au maître de la maison où je suis logé, dans le salon même; c'est à en devenir fou; les vitres éclatent, le plancher tremble, la grosse caisse, trop volumineuse pour la pièce, joue dans la rue, toujours en retard de quelques mesures.

Tous les paysans des environs sont venus là en tenue du dimanche, mais les costumes du pays sont rares et les femmes sont affreuses dans leurs ridicules toilettes urbaines, gauches, criardes et prétentieuses. J'assiste de la fenêtre de mon logis à tous les colloques de ces braves gens et je les vois, à la chute du jour, repartir pour leurs montagnes, emportant tous une provision de poissons salés dont l'odeur domine, sans les purifier, les senteurs de cette foule échauffée.

Mon installation et ma table se ressentent de l'émotion de la fête; mon souper est détestable, mais ma nuit est pire encore, étouffé que je suis dans une chambre sans autre

ouverture que la porte, et sans cesse réveillé par les *han!* d'un geindre étreignant bruyamment ses énormes paquets de pâte. Aussi suis-je de bonne heure sur la plage, où je respire, où j'admire le pittoresque fond de la vallée, et où j'attends le petit vapeur *Falcão* qui me transporte avec mes hommes à Funchal, par une matinée resplendissante, terminant si bien cette excursion de huit jours dont les souvenirs seront ineffaçables.

#### ENCORE DEUX DERNIÈRES EXCURSIONS.

Je crains d'avoir déjà abusé de la patience de mes lecteurs et je dois leur signaler encore deux dernières excursions, qui compléteront la physionomie de l'île de Madère.

Après quelques jours de repos, je reprends le hamac et mes fidèles porteurs, mais seulement pour une journée. Il s'agit aujourd'hui d'une simple promenade au Grand Curral.

Le Grand Curral est cette profonde entaille allant de la mer à l'arête médiane de l'île, qui produit un si grand effet, vue du large, à gauche et tout près de Funchal. Nous l'avons aperçue dans nos excursions nautiques sur la côte Sud; nous l'avons dominée dans le sens opposé, de la passe si pittoresque de Torrinhas. Nous la verrons aujourd'hui dans son centre même.

Nous traversons la ville et prenons la route de Camara de Lobos et du cap Girão; nous montons à droite à travers des rues étroites, bordées de murs couronnés de treilles superbes et laissant de temps en temps apercevoir de jolies *quintas* verdoyantes et fleuries. Nous passons au pied des deux tourelles de l'église de São Antonio, et descendons dans une belle vallée cultivée et boisée. Jusqu'ici les habitations ont été presque ininterrompues, mais nous

débouchons dans une vallée plus alpestre, rafraîchie par une abondante *levada*, dont le bruit vif et gai nous accompagne jusqu'à une crête étroite et boisée dominant, du côté gauche, une gorge vertigineuse et sauvage. C'est la partie du Grand Curral aboutissant à Camara de Lobos, que nous apercevons en nous retournant, ainsi que la mer. La route est maintenant de toute beauté; c'est à droite une véritable allée de parc avec grottes, ruisseaux et ombrages; c'est, à gauche, une pente rapide et verdoyante du plus pur caractère alpestre. A mesure que l'on avance, le paysage prend encore plus de grandeur; il est incomparable quand nous avons atteint un petit col, but de notre excursion.

L'œil plonge tout à coup dans cet immense cirque du Grand Curral, entouré des plus hautes cimes de l'île. Nous n'irons pas plus loin; la beauté de la vue dont nous jouissons ne saurait être dépassée à aucun endroit postérieur de la route. D'ailleurs, cette route descend immédiatement par de nombreux lacets, au milieu des bois et des rochers, vers le village du Grand Curral que nous voyons sous nos pieds, à 5 ou 600 mèt. en contre-bas. Ce charmant village est une véritable oasis de verdure au milieu de ce cirque de rochers gigantesques. C'est un des endroits les plus fertiles de l'île, et ses raisins sont très estimés. Les treilles sont si pressées qu'elles forment comme un plateau d'épaisse végétation, d'où émergent la blanche église et les toitures seules des habitations. La route et les sentiers sont absorbés dans ce lac vert et ne reparaissent que bien loin de là, quand commencent les interminables lacets conduisant au col de Torrinhas.

Un petit torrent, brillant comme un fil d'argent, coule dans l'extrême fond du Curral, et nous voyons le pont en bas du village enjamber le ruisseau, réduit aux proportions d'un jouet d'enfant. En résumé, vue magnifique et de premier ordre comme beauté, grandeur, sauvagerie, con-



leur et dimensions; c'est inoubliable, même après les Alpes, les Pyrénées, la Corse et la Norvège.

Le retour s'effectue par Santa Amara, dont les environs gais, charmants, aimables et dorés, forment le plus intéressant contraste avec les grands aspects dont nous sommes encore impressionnés.

Je ne quitte pas mes porteurs sans prendre avec eux un dernier rendez-vous, et trois jours après, à 6 h. du matin, les voici encore qui m'attendent à la porte du Carmo-Hôtel.

Il est temps, vraiment, que je fasse ma dernière excursion; la saison avance, les jours diminuent et la pluie et la brume ont fait déjà quelques apparitions. Ce matin, nous partons avec du soleil, mais avant que nous arrivions à Camacha le brouillard nous a plusieurs fois dérobé la belle vue de la côte Sud-Est, et j'ai dû mettre mon imperméable.

Camacha, le charmant village que j'avais déjà visité à cheval, a pris une physionomie anglo-normande due pour beaucoup à ses nombreux arbres fruitiers, à ses belles *quintas* bâties, plantées et tenues à l'anglaise... et à l'atmosphère pluvieuse d'aujourd'hui. Je déjeune à Santo de Serra assez mélancoliquement, au milieu d'une bande d'enfants plus effrontés et plus sales que jamais; mais quand nous descendons dans la belle vallée littéralement couverte de ces jolies fleurs de l'*Amaryllis Belladonna* qui poussent à Madère comme, ailleurs, de la mauvaise herbe, le temps s'éclaircit et la gaieté nous revient. Nous pouvons maintenant admirer ces vallées riches et plantureuses, qui descendent à Santa Cruz et à Machico, et lorsque, par d'épouvantables sentiers, nous sommes au col de Portella, la vue est d'une pureté parfaite. Et combien j'aurais été contrarié de ne pas jouir de ce merveilleux panorama embrassant un immense espace depuis Fayal, à l'Ouest, jusqu'à la pointe de São Lourenço et l'île de Porto Santo, à l'Est.

Sous nos pieds se déroule ce cirque fertile de verdure aboutissant à Porto da Cruz et à la mer dont l'horizon n'est interrompu à cette hauteur (600 mètr.) que par l'énorme masse de la Penha d'Aguia. La descente à Porto da Cruz est longue mais charmante, au milieu de vignobles et de champs de cannes à sucre, et l'entrée du village est des plus pittoresques.

Je suis logé dans une jolie maison appartenant à un planteur et située sur la plage, presque dans la mer. La massive et étrange Penha d'Aguia, dominant les vagues et le village de ses falaises de 650 mètres à pic, est d'une majesté extraordinaire. Je l'admire tout à mon aise d'un petit promontoire pittoresque, dans lequel la mer toujours tumultueuse a creusé des grottes sous-marines, soufflant des jets d'écume à chaque remous. Je passe là deux heures charmantes.

Mon installation ne manque pas d'un certain piquant ; je suis en plein dans la vie, dans les habitudes de l'hôte absent qui m'héberge ; je touche discrètement à ses livres et, après une longue contemplation de la mer, argentée par la pleine lune, je finis agréablement ma soirée dans un bon fauteuil en lisant le *Dernier des Abencérages*. Jamais je n'avais aussi bien goûté la poésie du récit de Chateaubriand que dans cette mélancolique solitude, bercé par le bruit des vagues battant le pied de mon hospitalière et aimable demeure.

Voici mon dernier jour d'excursion. J'ai passé une nuit excellente dans cette petite maison de Porto da Cruz, et je la quitte avec une nuance de ce regret particulier qui vous saisit, quand on sent qu'on ne reverra plus un endroit où l'on a été heureux.

La température est assez lourde, et, consultés sur le temps probable, mes hommes hochent la tête. Nous commençons par une montée pénible, mais que la vue est gaie et aimable ! Ce pli de terrain que nous traversons derrière la Penha d'Aguia est d'une richesse de production



La Penha d'Agua, dessin de F. Schrader, d'après une photographie.



merveilleuse; toujours des vignes, des figuiers, des bananiers, des cannes à sucre et, partout, des géraniums et des héliotropes formant de grosses haies. Nous descendons dans une gorge, celle du Ribeiro Frio, déjà connue, si encaissée que l'ombre y est presque générale, et passons devant une maisonnette d'où s'échappent des voix gouailleuses de jeunes femmes qui cancanent en faisant de la broderie. Ce sont les infirmes du pays, boiteuses, bossues, etc., quelques-unes assez jolies, et elles échangent gaïement des quolibets avec mes hommes. Du reste, tous les habitants du village sont en fête ce matin, je ne sais pourquoi, et nous en trouvons une foule assez bariolée devant une petite chapelle enfouie sous les bananiers et les rosiers.

Notre vallée va à la mer; mais elle se réunit aux deux gorges que nous avons traversées naguère, celles du Rio Metade et du Rio Secco. Rien n'est plus grand et plus pittoresque que la réunion en éventail de ces trois vallées verdoyantes, dominées par les pentes sourcilleuses de la Penha d'Agua et les escarpements fertiles de Fayal.

Nous voici, après une rude montée, sur la terrasse de l'église de Fayal, attirés tout de suite à l'intérieur par un bruit d'orgue modeste; c'est la messe qui finit et, au sortir de ce grand soleil, la demi-obscurité de l'église produit une sensation de calme et de fraîcheur vraiment délicieuse. Comme toujours, beaucoup de sculptures dorées, mais celles-ci sont d'un style Louis XV d'assez bon goût. En sortant, mes yeux étant reposés, je suis émerveillé par la vue splendide que domine cette terrasse; les falaises gigantesques de la Penha, ses sommets verdoyants, l'immense nappe bleue, les replis ombreux et changeants des trois vallées et les pics dentelés qui dominent au fond; tout cela est de la plus grande beauté.

Mais il faut partir; voici des nuages, les vapeurs cachent les cimes, et après un trajet de deux heures sur les crêtes

étroites séparant les vallées, nous sommes dans le brouillard. Quand nous retrouvons, dominant le Rio Metade, l'embranchement de notre chemin de la première excursion, j'ai l'heureuse chance de jouir d'une éclaircie et de pouvoir déjeuner sous un bois de pins, en face de cette vue incomparable du Rio Metade.

Il était temps, car voici la pluie, qui ne nous quitte guère qu'auprès du joli pont du Rio Frio et redouble quand nous nous arrêtons au refuge du Poizo, où une bonne flambée nous fait grand plaisir. A mesure que nous descendons le versant Sud, la brume s'amincit, la pluie cesse, et nous rentrons dans Funchal aux lueurs d'incendie d'un superbe mais inquiétant coucher de soleil.

Mes excursions sont terminées ; je me repose et attends le bateau à vapeur qui doit me porter à Lisbonne. Pendant qu'il effectue sa tournée aux Açores, je jouis d'un agréable *far niente* rendu plus charmant encore par de cordiales et bienveillantes réceptions.

Mais voici le *Funchal*, joli navire, très luxueusement installé, éclairé à la lumière électrique, mais marcheur médiocre et rouleur... impitoyable ; et le 4 octobre, accompagné par mon obligeant maître d'hôtel, M. Reid, je sors de Funchal dans le même équipage qu'à l'arrivée. Le temps est mauvais, la pluie tombe à flots, la mer est grosse et l'embarquement n'est passans danger... de bains de jambes.

Le bateau à vapeur est couvert de jeunes Açoriens qui vont dans la mère patrie reprendre leurs études.

Le temps s'est amélioré et quand, après son coup de canon d'adieux, le *Funchal* se met en marche, je puis revoir une dernière fois le charmant panorama de la ville et de ses montagnes. Nous longeons la côte ; voici le lazaret, puis Santa Cruz, puis Machico ; les Desertas s'estompent de plus en plus dans le lointain ; nous contournons

la pointe de São Lourenço, et j'ai le bonheur de revoir, très bien éclairée, la gigantesque Penha d'Aguia. A sa gauche, une tache vert clair piquetée de blanc, c'est Porto da Cruz et ma petite maison d'un soir ; à droite brille Fayal et son église.

Tout cela s'efface et disparaît lentement ; j'envoie un long souvenir ému à l'île enchanteresse, à la *Perle de l'Atlantique*, et ma pensée va maintenant au-devant du Continent, chercher ceux que j'aime. Mon cœur bondit à l'idée de les revoir, mais il se serre un peu, je suis heureux de l'avouer, au souvenir des gens aimables et sympathiques qui m'ont si bien accueilli à Madère et aux Canaries : MM. Welsh père et fils ; M. Pitta, que je regrette d'avoir connu si tard ; M. Masset ; M. Henri Duval, mon affectueux compagnon du *Volta*, et mes chers hôtes canariens, trop nombreux pour être nommés ici, mais dont le souvenir sera inséparable de celui de mon merveilleux voyage.

Et maintenant, voici l'embouchure du Tage qui m'apparaît dans une fine vapeur d'or, par un coucher de soleil digne du grand Claude : admirable apothéose d'un voyage inoubliable.

LÉON MANCHON,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).

---





# SCIENCES ET ARTS



## MESURES PRISES RÉCEMMENT

### POUR LA

# CONSERVATION DES BLOCS ERRATIQUES

ET AUTRES VESTIGES DES ANCIENS GLACIERS

A une époque antérieure à l'histoire, mais des plus récentes parmi les périodes dont la géologie a reconnu l'existence, les glaciers ont possédé des dimensions incomparablement plus grandes qu'aujourd'hui : de vastes régions qui en sont actuellement dépourvues étaient alors recouvertes d'une épaisse nappe de glace. Cette importante conclusion est aujourd'hui rendue certaine par des preuves irrécusables.

Des surfaces polies et striées, tout à fait caractéristiques du frottement des glaciers, se reconnaissent çà et là sur des massifs de roches fort étendus, lorsque ces roches n'ont pas été désagrégées ultérieurement et que d'ailleurs elles ne sont pas recouvertes par de la terre végétale. Des vestiges beaucoup plus fréquents et non moins significatifs consistent en *blocs erratiques*, qui sont parfois encore accumulés les uns sur les autres à l'état de moraines. La vaste extension des glaciers que ces blocs servent à constater paraissait un fait si surprenant qu'on n'a consenti à l'ad-

mettre qu'en présence des données les plus démonstratives. Aussi les blocs erratiques, que des caractères certains distinguent des blocs ordinaires, sont-ils à considérer comme d'importants monuments : car ils attestent clairement l'une des dernières et plus remarquables périodes de l'histoire du globe.

La Scandinavie et la Finlande ont été couvertes de puissantes nappes de glace qui s'étendaient sur une grande partie de la Russie, de la Pologne et du Nord de l'Allemagne, jusqu'au 51° degré de latitude.

Les massifs montagneux de l'Écosse et du Pays de Galles avaient aussi leurs glaciers.

Dans les Alpes et les contrées adjacentes, dans les Vosges, et dans quelques parties du massif central de la France, se trouvent les vestiges les plus significatifs de la période glaciaire.

Comme exemple de la grande extension que les glaciers acquéraient dans les Pyrénées, on peut citer celui de la vallée d'Argelès, qui débouchait dans la plaine de Lourdes.

Plus au Sud encore, en Portugal, ils ont laissé des marques démonstratives, notamment dans la Sierra de Estrella.

En dehors de l'Europe, les mêmes influences essentiellement favorables au développement des glaciers se sont manifestées dans l'Himalaya et la Nouvelle-Zélande.

Dans l'Amérique du Nord, le phénomène qui nous occupe se présentait avec des caractères non moins grandioses que dans le Nord de l'Europe. A partir du Canada et du Labrador, de vastes glaciers couvraient une gigantesque surface et descendaient jusqu'au 39° degré de latitude, ligne qui aujourd'hui encore correspond à peu près pour sa température au 51° degré signalé en Europe comme limite méridionale du manteau de glace. Dans cette vaste étendue, des blocs erratiques ont franchi des distances de 1,500 kilomètres.

Ces phénomènes correspondent nécessairement à un ré-

gime climatérique bien différent de celui dans lequel nous vivons.

A raison des énergiques frottements produits par les glaces sur la surface des roches, les glaciers ont exercé une action considérable sur le relief d'une partie des continents, ainsi que sur la nature et la disposition des alluvions qui en recouvrent de vastes étendues.

En beaucoup de lieux, les blocs erratiques sont avidement recherchés comme matériaux de construction. Car ce sont en général des roches cristallines très résistantes, d'autant plus appréciées qu'elles ont été apportées, par les anciens glaciers, des régions élevées dans des plaines dépourvues de roches d'une telle ténacité. L'exploitation très active qui se poursuit de toutes parts en réduit considérablement le nombre et, cette destruction devant continuer, nos descendants, privés de la vue de ces irrécusables témoins du passé, pourront à peine croire au phénomène imposant qu'ils caractérisent avec certitude.

Bien des personnes, même en dehors des géologues, se sont émues de cet anéantissement, que parfois l'on pourrait qualifier d'acte de vandalisme, et des moyens ont été proposés pour y porter remède, au moins dans une certaine mesure.

Déjà, dans un rapport remontant à dix ans<sup>1</sup>, j'ai signalé les mesures dont la conservation des blocs a été l'objet en Suisse, dès 1866, sur l'initiative de deux savants bien connus, MM. Alphonse Favre et Soret. Depuis lors, presque tous les gouvernements cantonaux se sont mis à l'œuvre, non seulement par suite de la recommandation du département fédéral de l'intérieur, mais à l'instigation des sociétés locales d'histoire naturelle et de nombreux particuliers.

1. *Annuaire du Club Alpin Français*, 1877, p. 343.

Dans la partie de la France qui appartient au département de la Haute-Savoie, les blocs erratiques ont également bénéficié des efforts des deux naturalistes suisses.

De son côté, en 1878, notre Académie des sciences a manifesté l'intérêt qu'elle porte à ces blocs erratiques, en nommant dans son sein une commission chargée de veiller à la conservation des plus intéressants.

Bientôt après, le 21 novembre 1879, un arrêté de M. le ministre de l'instruction publique instituait, à côté de la Commission des monuments historiques, une sous-commission qui devait dresser l'inventaire, non seulement des monuments mégalithiques proprement dits, mais aussi des blocs erratiques les plus remarquables de la France et de l'Algérie. Cette sous-commission, que présidait M. Henri Martin et dont je faisais partie comme président de la commission de l'Institut, apportait ainsi un témoignage officiel en faveur de l'étude des vestiges les plus essentiels de la période glaciaire.

Les premiers efforts de cette sous-commission consistèrent à former un catalogue de nos principaux blocs erratiques, c'est-à-dire de ceux qu'il importait de conserver comme étant d'*intérêt public*, si toutefois, dans la loi qu'on élaborait, on pouvait faire accepter cette assimilation hardiment proposée pour la première fois en France.

Il fallait, de plus, rechercher dans quelles conditions l'État pourrait, soit acquérir de tels blocs, soit accepter et surveiller ceux qui lui seraient offerts par leurs propriétaires. M. Aucoc, alors président au Conseil d'État, étudia très obligeamment les difficultés de forme que présentait la question. Le rapport que publia un peu plus tard, à la date du 8 janvier 1881, M. Tetreau, conseiller d'État, sur la demande de M. le sous-secrétaire d'État des beaux-arts, en vue d'assurer la conservation des monuments mégalithiques en général, fut aussi très utile à l'étude de la question.

Cependant, sans recourir à des mesures nouvelles et sans attendre l'intervention de mesures législatives qui pouvaient encore tarder, il parut possible d'agir, au moins dans les forêts et autres propriétés domaniales, ainsi que sur certaines propriétés communales. C'est dans ce but que je demandai à M. le ministre de l'agriculture, par une lettre du 19 mars 1884, sa bienveillante attention en faveur de ces monuments de l'histoire du globe et du sol de la France. « Personne ne peut être plus utile pour cela, disais-je, que le personnel du corps des Forêts où, à tous les degrés de la hiérarchie, on trouve d'intelligents observateurs, tout dévoués à la chose publique. Peut-être, monsieur le ministre, voudrez-vous bien faire adresser des instructions à MM. les conservateurs des Forêts dont les circonscriptions correspondent aux régions à blocs erratiques, afin qu'ils satisfassent autant qu'il sera possible au désir que j'ai l'honneur de vous exprimer. Les blocs essentiels à conserver sont relativement en très petit nombre : ce sont ceux qui se distinguent, soit par leurs très grandes dimensions, soit par la manière bizarre dont ils sont perchés, soit par leur situation vers les limites des anciens glaciers, dont ils servent ainsi à jalonner la stupéfiante extension. Souvent MM. les agents forestiers pourront sans doute apprécier ceux de ces blocs qui offrent un intérêt particulier. »

Cette demande reçut l'accueil le plus favorable, comme le montre la réponse ministérielle du 12 avril suivant : « Conformément au désir que vous m'avez exprimé, y est-il dit, j'ai l'honneur de vous informer que des instructions viennent d'être transmises à MM. les conservateurs des Forêts dont les circonscriptions correspondent aux régions des blocs erratiques désignées dans votre lettre du 19 mars dernier. Ces chefs de service sont invités à prendre les mesures nécessaires pour faire reconnaître dans les forêts domaniales et communales de leur arrondissement

les blocs erratiques présentant un intérêt particulier et pour les préserver de toute destruction, après entente préalable avec les municipalités, en ce qui concerne les forêts communales. Je me félicite, monsieur, de pouvoir, avec le concours du personnel forestier qui vous est entièrement acquis, seconder cette œuvre scientifique que vous voulez bien appuyer de votre haute sollicitude. » Une circulaire en date du 24 mai suivant, adressée par M. le directeur général à MM. les conservateurs, sanctionnait ces excellentes dispositions.

Un nouveau progrès fut ensuite réalisé lorsque la Chambre des députés adopta, à la date du 26 juin 1885, un projet de loi relatif à la conservation des monuments et objets d'art. L'article 6 porte que l'État « pourra dans les mêmes conditions poursuivre l'expropriation des monuments mégalithiques et des blocs erratiques, ainsi que celle des terrains sur lesquels ces monuments ou ces blocs sont placés ». Ce n'est pas sans grande difficulté que ces monuments naturels ont été jugés dignes d'une telle assimilation.

Un inventaire des blocs erratiques à conserver dans la partie française du bassin du Rhône, dressé par MM. Falsan et Chantre en 1880, en comprend 36 dans le département de la Haute-Savoie, 23 dans celui de la Savoie, 54 dans l'Ain, 55 dans l'Isère, 11 dans le Rhône. Ces savants se sont ainsi restreints aux plus intéressants parmi les blocs, au nombre de 1,143, qui figurent dans leur monographie générale.

Ce dont est susceptible le concours dévoué de l'administration des Forêts a été reconnu dans les Pyrénées pour certaines régions où M. Trutat, avec ce concours, a fait un essai d'inventaire des blocs erratiques, accompagné de nombreuses photographies.

Déjà l'État a reçu plusieurs donations, en tête desquelles figure celle de M. de Marignac pour un bloc situé



non loin de Genève sur le territoire français. Tels sont aussi un bloc situé commune d'Arbignieu, donné par M. et M<sup>me</sup> Falsan, et, à Birieux, une pyramide formée de petits blocs erratiques, offre de M. Louis Prénat. Il en est de même dans les Pyrénées, pour le bloc appelé Peyralase, situé sur le territoire de Cazaux.

Les résultats qui viennent d'être signalés ont été obtenus sans allocation d'un crédit spécial qui serait nécessaire, au moins pour régulariser les donations. Tels qu'ils sont, ils méritaient d'être signalés, tant pour rendre hommage aux personnes auxquelles on en est redevable que comme gage d'espoir dans l'avenir.

A. DAUBRÉE,

de l'Institut,

Président honoraire du Club Alpin Français.

## II

# LES SYSTÈMES DE MONTAGNES

ÉLIE DE BEAUMONT; L'OROGRAPHIE SYSTÉMATIQUE

*L'Orographie systématique* est cette partie de la géologie qui s'occupe des relations d'âge et de direction existant entre les chaînes de montagnes. Elle réunit en groupes appelés « systèmes » les chaînes ayant la même orientation et datant de la même époque. Elle recherche ensuite comment ces systèmes sont répartis à la surface du globe, quelle influence ils ont exercée sur la structure de l'écorce terrestre et quel rôle ils ont rempli dans les révolutions géologiques. Elle essaie de connaître la cause qui a présidé à leurs apparitions successives et de décrire les circonstances qui ont accompagné l'établissement de chacun d'eux.

La création de l'orographie systématique appartient bien en entier à Élie de Beaumont. Si l'on recherche dans le passé la trace de ces idées qui, sous une forme ou sous une autre, servent de prélude à l'apparition d'une science nouvelle ou préparent la voie à une découverte, on constate seulement les faits suivants.

En 1792, Humboldt signalait des concordances et des oppositions remarquables entre les directions des chaînes éloignées ou voisines. Peu après, Léopold de Buch mon-

trait qu'en Allemagne les chaînes de montagnes se divisent au moins en quatre systèmes nettement distincts les uns des autres par leur direction. Mais, pas plus que Humboldt, il ne songeait à établir leur âge relatif.

Werner, il est vrai, avait professé à l'école de Freyberg le parallélisme des filons formés à la même époque et la divergence des filons de dates différentes. Mais, on le reconnaîtra sans peine, la parenté que l'on tenterait d'établir entre les doctrines de l'illustre minéralogiste et le créateur de la théorie des systèmes de montagnes n'est que très éloignée. Les phénomènes qui ont donné naissance aux chaînes de montagnes sont loin de ressembler à ceux qui ont amené la formation des filons.

C'est en 1828 qu'Élie de Beaumont présenta à l'Académie des sciences le mémoire qui a marqué le début de toutes ses recherches sur l'orographie systématique. Entre la publication de ce mémoire et le moment où son auteur a été enlevé à la science, il s'est écoulé une période de cinquante années pendant laquelle Élie de Beaumont n'a cessé de se consacrer à l'étude de l'origine, de la structure et de la configuration des chaînes de montagnes. Pour apporter à la science nouvelle qu'il venait de fonder tout le développement dont il la croyait susceptible, il n'a cessé de mettre en œuvre son profond génie et une grande puissance de travail.

Pourtant l'orographie systématique n'a pas pris dans les recherches et les préoccupations des géologues toute la place à laquelle elle a droit. A quoi tient cet oubli ou ce dédain ? Cela provient d'abord de l'importance prépondérante que les géologues donnent à l'étude des fossiles. Mais c'est aussi le résultat de la direction qu'Élie de Beaumont avait cru devoir imprimer à ses travaux. D'ailleurs Élie de Beaumont, complètement convaincu de la certitude des résultats auxquels il était parvenu, n'a fait aucune tentative pour vulgariser les principes de l'orographie systématique,

ni aucun effort afin de la rendre plus facilement intelligible à un certain public.

La théorie des systèmes de soulèvement, d'abord si populaire et si énergiquement soutenue par Arago, est plus tard tombée dans une certaine défaveur auprès d'un grand nombre de géologues. Cette défaveur s'est surtout manifestée à dater du moment où la notion du réseau pentagonal a été introduite dans la science.

Pendant la dernière période de sa carrière, Élie de Beaumont semblait être arrivé à cet état d'esprit que les créateurs de théories et de systèmes finissent souvent par atteindre et qui est caractérisé par une sorte de mysticisme. C'est alors qu'il s'est livré à la conception si hardie, si originale, mais très contestée et très contestable, du réseau pentagonal. De plus en plus convaincu de l'importance et de la réalité de sa découverte, il n'a plus eu, pendant les dernières années de sa vie, qu'une seule pensée : l'étude du réseau qu'il avait imaginé.

Certes, Élie de Beaumont a contribué plus que personne aux progrès de la géologie, et lorsque l'on compare son œuvre à celle de ses prédécesseurs, on peut apprécier toute la distance qu'il a fait parcourir à la connaissance des montagnes. Mais lorsqu'on essaie de porter un jugement sur la partie de son œuvre relative à l'orographie systématique, on voit avec regret que les résultats de ses travaux ne sont pas en relation avec la puissance de son génie, ni avec l'infatigable labeur auquel il s'est livré. Il ne lui avait pas été possible de formuler du premier coup et de coordonner tous les faits dont l'ensemble constitue la stratigraphie systématique. Dans les évolutions auxquelles sa pensée a obéi, on constate des modifications qui, tout en ouvrant de nouveaux horizons à sa haute intelligence, semblent l'avoir fait dévier du but vers lequel il tendait d'abord. Il y avait en lui un géologue doublé d'un mathématicien, et c'est le mathématicien qui, en condui-

sant le géologue par la main, a fini par l'absorber et le dominer.

Dans les pages qui suivent, nous nous proposons, tout en rappelant, lorsque l'occasion s'en présentera, quelques-unes des opinions et des doctrines d'Élie de Beaumont, de donner une idée de ce qu'est l'orographie systématique. Nous voudrions exposer sommairement ses principaux caractères et montrer quelle part lui revient dans l'étude des montagnes. Le sujet que nous allons traiter est vaste ; mais c'est une simple esquisse que nous essaierons de tracer.

#### LIGNES STRATIGRAPHIQUES

Les accidents stratigraphiques, topographiques et orographiques de chaque contrée peuvent souvent être représentés sur une carte par des lignes qui marquent leur direction moyenne et que nous désignons sous le nom de *lignes stratigraphiques*.

Les divers accidents auxquels nous faisons allusion sont, notamment, les cours d'eau, les littoraux, les lignes séparatives des terrains, les lignes anticlinales, les thalwegs, les alignements de roches éruptives, les grandes failles et surtout les « chaînes de montagnes ».

Il ne faut pas considérer comme étant des lignes stratigraphiques celles qui se sont établies sous l'influence des agents atmosphériques ou des causes extérieures. Tels sont les méandres que les fleuves dessinent au milieu des plaines d'alluvion, les littoraux à contours arrondis, comme ceux de la Hollande et de la plupart des deltas, etc.

Les lignes stratigraphiques correspondent aux plans de rupture et aux zones de dislocation de l'écorce terrestre ; c'est ce qui les caractérise et leur donne toute leur importance. Il existe d'étroites relations entre ces lignes d'une

part, et, d'autre part, le relief du globe, la structure de l'écorce terrestre et les événements qui se sont accomplis dans l'intérieur de notre planète. Ces relations, le géologue, dans la recherche et la détermination des lignes stratigraphiques, ne doit pas les perdre de vue.

Les lignes stratigraphiques les plus importantes, celles tout au moins qui doivent spécialement attirer notre attention, sont les chaînes de montagnes. Mais il ne faut pas oublier que les chaînes de montagnes possèdent une structure plus ou moins complexe résultant de ce qu'elles se sont formées à la suite d'impulsions successives s'étant manifestées sur des points différents et dans des directions diverses. En d'autres termes, elles sont formées d'un nombre plus ou moins considérable d'éléments stratigraphiques distincts par leur âge et leur orientation. Ce sont ces éléments stratigraphiques que l'orographie systématique compare entre eux plutôt que les chaînes auxquelles ils appartiennent.

On doit également, dans les recherches d'orographie systématique, se tenir en garde contre les procédés plus ou moins arbitraires employés pour représenter sur les cartes les accidents topographiques de chaque contrée. Le dessinateur peut apporter dans son travail plus ou moins de précision et se laisser aller quelquefois à sa fantaisie. Il en résulte que des lignes stratigraphiques, dont divers indices rendent l'existence incontestable, n'apparaissent pas du tout sur une carte. D'autres fois, au contraire, des lignes stratigraphiques que le cartographe indique, sans doute d'une manière inconsciente, sont tout à fait imaginaires.

Les lignes stratigraphiques peuvent être supposées droites lorsqu'elles ont une faible étendue; mais, dès qu'elles atteignent une certaine longueur, elles constituent des arcs de grand cercle, et ne sauraient être considérées comme coïncidant avec la corde qui les sous-tend. Il faut alors tenir compte de la courbure de la sphère terrestre.

C'est pour cela que, dans les calculs auxquels on a recours pour comparer entre elles plusieurs lignes stratigraphiques sous le rapport de leur orientation, on doit tenir compte de l'excès sphérique. Celui-ci intervient pour corriger l'erreur qui est due à la courbure de la terre et que l'on commet en supposant que la surface du globe coïncide avec le plan qui lui est tangent dans le milieu de la contrée soumise à l'observation.

Nous n'insisterons pas sur ces remarques relatives aux procédés employés dans les recherches d'orographie systématique. Il nous paraît également inutile d'expliquer comment la direction d'une ligne stratigraphique s'obtient sur une carte au moyen du rapporteur et, sur la terrain, au moyen de la boussole. Quant à la détermination de l'âge des lignes stratigraphiques, il nous suffira de l'indiquer en ce qui concerne les chaînes de montagnes.

La détermination de l'âge d'une chaîne de montagnes est basée sur l'observation des relations chronologiques existant entre le terrain qui s'est déposé au moment et sur le point où le surgissement de cette chaîne avait lieu, et celui dont le dépôt a commencé immédiatement après le soulèvement de cette même chaîne. Évidemment celle-ci est postérieure au premier de ces deux terrains et antérieure au second et, si ces deux terrains se suivent sans interruption dans l'échelle géologique, l'époque de l'apparition de la chaîne sera établie d'une manière très précise.

La méthode qui vient d'être indiquée est parfaitement fondée en principe; mais elle manque souvent de précision et son application n'est pas toujours facile. Il n'est pas toujours aisé de fixer une ligne de démarcation très nette entre les deux terrains qui se sont déposés l'un avant, l'autre après l'apparition d'une chaîne de montagnes. D'ailleurs la contrée où le soulèvement d'une chaîne a eu lieu pouvait être émergée depuis plus ou moins longtemps quand cet événement est survenu, et la région qui se

développait au pied de la chaîne nouvellement formée a pu se maintenir au-dessus du niveau de la mer. Dans un cas et dans l'autre, les éléments de comparaison pour établir l'âge d'une chaîne font défaut.

Quoi qu'il en soit, cette méthode, qui a été imaginée par Élie de Beaumont, offre une très haute importance; en l'employant le premier, il a fait une véritable découverte et a largement contribué aux progrès de la géologie. L'histoire de cette science présente des exemples de notions scientifiques qui, malgré leur évidence, sont restées longtemps inconnues ou même contestées. Nous rappellerons notamment les observations de Saussure sur le poudingue de Valorsine.

En 1776, Saussure, en explorant les environs de Valorsine, trouva, dans les poudingues qui se montrent en bancs verticaux aux environs de cette localité, la preuve que les couches sédimentaires, quelle que soit leur allure, ont toujours commencé par être horizontales. L'idée était très simple en elle-même, mais elle avait besoin d'être démontrée et, tant que cette démonstration n'était pas faite, les progrès de la science restaient entravés. Pour la démonstration de faits semblables, il faut l'intervention d'un homme de génie, jouissant dans le monde savant d'une grande autorité. Peu après, on oublie la découverte, ou plutôt on est porté à penser que la découverte n'existe pas parce que le fait qui en a été l'objet était évident par lui-même.

Il s'en faut de beaucoup que tous les accidents stratigraphiques et topographiques de la surface du globe puissent être représentés sur une carte par une ligne droite ou une ligne formée d'éléments rectilignes. Pourquoi les lignes stratigraphiques n'apparaissent-elles pas plus nombreuses à la surface du globe? Pourquoi n'y sont-elles pas toujours plus nettement dessinées?



Ceci provient d'abord de ce qu'un grand nombre de lignes stratigraphiques, sous l'influence des agents extérieurs, ont pu disparaître à la surface du sol et ne persister que dans les profondeurs de l'écorce terrestre. Des saillies de terrain ont été enlevées et rabotées par les phénomènes d'érosion et de dénudation ; d'autres, au contraire, ont été recouvertes par la masse plus ou moins puissante des formations récentes et des dépôts d'alluvion.

Les lignes stratigraphiques sont moins nombreuses ou tracées d'une manière moins nette dans les contrées granitiques, surtout lorsque le granite dont le sol de ces contrées est formé se désagrège sous l'influence des eaux pluviales et des cours d'eau. Les terrains stratifiés conservent plus nettement le témoignage des actions que les forces souterraines ont exercées sur eux en imprimant aux strates une inclinaison et une direction déterminées. Dans la partie Nord-Occidentale du Plateau Central, dont le sol est exclusivement granitique, les cours d'eau présentent de nombreux méandres qui ne se prêtent nullement au tracé des lignes stratigraphiques. Dans la partie Sud-Est du même massif, au contraire, la multiplicité de ces lignes permet l'application fréquente des principes de l'orographie systématique.

La rareté des lignes stratigraphiques résulte encore de ce que l'action dynamique qui leur donne naissance, et qui a son point de départ dans les profondeurs de notre planète, n'agit souvent, contre la face inférieure de l'écorce terrestre, qu'avec une force insuffisante pour que ses effets se fassent sentir jusqu'à la surface du globe. Les dislocations et les ruptures que cette action détermine ne se propagent pas dans toute l'épaisseur de l'enveloppe solide de la terre.

Par suite de la résistance que cette enveloppe oppose aux manifestations orogéniques, il s'établit une certaine relation entre les lignes stratigraphiques, considérées au point de vue de leur netteté, de leur nombre et de leur étendue, et

les divers types de chaînes de montagnes. (Voir les *Types orographiques*, dans l'*Annuaire du Club Alpin*, 1883, p. 454.) Les lignes stratigraphiques les plus importantes, celles qu'il est le plus facile de discerner, appartiennent au premier type orographique, c'est-à-dire au type des chaînes à axes anticlinaux. Quant aux chaînes des deux autres types, les conditions qui ont présidé à leur établissement ne sont pas aussi favorables à la production de ces alignements rectilignes, de ces directions linéaires constituant le caractère essentiel des lignes dont nous parlons.

Une des circonstances qui rendent parfois assez difficile l'étude de la stratigraphie systématique de certaines contrées résulte de ce que l'empreinte des anciennes lignes stratigraphiques a été souvent effacée par les lignes plus récentes. Nous comparerions volontiers ce qui s'est passé dans certaines régions à ce que l'on observerait à la surface d'un champ labouré dans des directions différentes. Les sillons tracés en dernier lieu apparaîtraient dans toute leur intégrité, tandis que les autres ne seraient plus représentés que par des tronçons d'une faible étendue.

C'est seulement en pénétrant par la pensée dans l'intérieur de l'écorce terrestre qu'on peut se rendre compte de l'importance des lignes stratigraphiques, de leur rôle dans la structure de l'écorce terrestre et des relations qui les rattachent aux phénomènes d'origine interne. La structure de l'écorce terrestre ne vient pas toujours s'accuser à la surface du globe et les lignes stratigraphiques dont se compose chaque système de fractures ne se montrent pas, dans tous les cas, sous la forme de longues et hautes chaînes de montagnes.

Aussi l'expression de « système stratigraphique » est-elle souvent préférable à celle de « système de montagnes », ou plutôt ces deux expressions correspondent à deux ordres d'idées distincts, indiqués par Élie de Beaumont lorsqu'il établit une différence entre les *systèmes de montagnes*, qui

sont les *traits fondamentaux de la configuration extérieure du globe*, et les *systèmes stratigraphiques*, qui sont l'expression géométrique de la structure de l'écorce terrestre.

#### GROUPEMENT DES LIGNES STRATIGRAPHIQUES EN SYSTÈMES

On peut grouper les chaînes de montagnes en réunissant celles qui ont la même orientation ; on peut encore réunir dans un même groupe celles qui datent de la même époque. Ces deux modes de groupement seraient toujours possibles, mais ils n'offriraient qu'un médiocre intérêt. Le mérite d'Élie de Beaumont est d'avoir reconnu que les chaînes de montagnes forment des systèmes caractérisés tout à la fois par leur âge et leur direction. Il a constaté que les chaînes de montagnes qui sont parallèles entre elles sont en même temps contemporaines, et que celles qui ont surgi à la même époque se dirigent dans le même sens, de telle sorte qu'on peut conclure leur synchronisme de leur parallélisme et leur parallélisme de leur synchronisme. Par contre, les chaînes qui se dirigent dans des sens différents datent d'époques distinctes, tandis que celles qui ne datent pas de la même époque diffèrent par leur orientation.

Cela posé, Élie de Beaumont donnait le nom de *système de montagnes* à tout ensemble de chaînes ayant la même direction et, par cela même, ayant surgi simultanément à la surface du globe.

Mais il était peu à peu amené à reconnaître de nombreuses exceptions aux lois qu'il avait établies. Il faisait alors intervenir, pour justifier ces exceptions, les « directions d'emprunt » et les « directions récurrentes ».

Lorsqu'un système de soulèvement s'est produit, disait-il, il a dû trouver sur son passage des fractures préexis-

tantes et agir sur elles de manière à les rendre plus nettement accusées ; de là des directions d'emprunt, des lignes appartenant à un système par leur âge et à un autre système par leur orientation. Quant à l'expression de directions récurrentes, Élie de Beaumont l'appliquait à un système entier, venant reproduire, sur une zone de la sphère terrestre, un autre système qui s'y trouvait déjà dessiné.

En introduisant dans la stratigraphie systématique la notion des directions d'emprunt et des directions récurrentes, Élie de Beaumont manifestait une tendance à effacer lui-même ce que sa définition d'un système de soulèvement avait de trop absolu. S'il ne l'a pas fait d'une manière plus explicite, c'est parce qu'il lui en coûtait de revenir sur une opinion une fois qu'il l'avait exprimée. D'ailleurs les soins que, dans la dernière période de sa carrière, il a donnés à l'installation du réseau pentagonal, ont éloigné de lui la pensée d'apporter à sa théorie des systèmes de montagnes les perfectionnements dont elle était susceptible.

En réalité, les exceptions aux lois formulées par Élie de Beaumont sont si multipliées qu'elles semblent infirmer la règle ; elles se produisent, d'ailleurs, dans des circonstances bien diverses. Aussi nous a-t-il paru convenable de modifier la définition primitivement adoptée par lui.

Pour nous, un système de montagnes comprend toutes les lignes qui ont la même orientation, quel que soit leur âge.

Un même système se subdivise en sous-systèmes comprenant chacun toutes les chaînes qui non seulement ont la même direction, mais qui, en outre, datent de la même époque.

Les sous-systèmes procèdent des systèmes par voie d'épigénie ou de récurrence, ce dernier mot étant pris dans un sens un peu différent de celui que lui donnait Élie de Beaumont. Il y aurait ainsi, entre les systèmes et les sous-

systèmes, une relation comparable à celle qui existe, en minéralogie, entre les formes primitives et les formes dérivées.

D'après cela, dans un grand nombre de cas, la constitution d'un système complet se serait effectuée non d'un seul coup, mais à diverses reprises. On aurait ainsi des sous-systèmes rattachés entre eux par un lien résultant de ce qu'ils ont une direction commune et de ce que leurs apparitions successives pourraient être considérées comme la suite et le développement d'un même phénomène initial.

Il s'en faut de beaucoup que l'existence d'un même système puisse être signalée sur toute la surface du globe. Il n'occupe qu'une zone plus ou moins étroite, n'embrassant qu'une demi-circonférence de la sphère terrestre et ayant, d'après Élie de Beaumont, la forme d'un fuseau.

Au milieu de la zone occupée par un système orographique se développe un grand cercle dit *grand cercle de comparaison*, qui marque l'orientation moyenne de toutes les lignes stratigraphiques dont le système se compose. Ce grand cercle de comparaison est théorique ; quelquefois pourtant on le voit jalonné par des accidents stratigraphiques et topographiques fortement accentués. Lorsque l'on compare des systèmes entre eux, ce sont leurs grands cercles de comparaison que l'on met en présence.

Nous venons d'indiquer les relations d'âge et de direction qui rattachent entre elles les diverses lignes stratigraphiques d'un même système ou sous-système. Retrouve-t-on des relations semblables entre les systèmes eux-mêmes ?

Dès ses premiers travaux, Élie de Beaumont citait des exemples de systèmes perpendiculaires entre eux. En même temps il se montrait disposé à penser que la direction d'un système est perpendiculaire à celle de l'un des systèmes qui l'ont précédé. Plus tard, lorsqu'il admettait l'existence d'un système volcanique tri-rectangulaire, il

devait être porté à penser que la perpendicularité est le propre des systèmes contemporains plutôt que des systèmes consécutifs. Mais, à vrai dire, cette question ne l'a jamais préoccupé, surtout à dater du moment où son attention a été absorbée par le réseau pentagonal ; disons, en peu de mots, quelle est à ce sujet notre manière de voir.

Très souvent des lignes stratigraphiques se montrent dans une direction normale par rapport à celle d'un autre système dont l'existence a été préalablement établie. Comment ce fait doit-il être interprété ?

Depuis longtemps, Hopkins a fait voir qu'un bombement du sol peut faire naître simultanément des failles s'orientant suivant des lignes perpendiculaires entre elles. Plus récemment les expériences de M. Daubrée ont démontré que toute pression exercée sur une roche donne naissance à deux systèmes de fractures et que ces deux systèmes sont perpendiculaires l'un à l'autre.

D'après cela, il paraîtrait logique d'admettre que les lignes perpendiculaires à celles dont se compose un système quelconque sont dues au même phénomène qui a produit celui-ci. En d'autres termes, semble-t-il, on devrait penser que l'ensemble des lignes stratigraphiques qui sont perpendiculaires à un système et qui lui font en quelque sorte cortège, ne constituent pas un système indépendant et qu'elles font partie de celui auquel elles sont étroitement unies par une communauté d'origine.

Mais les lignes stratigraphiques appartenant à chacun des deux groupes perpendiculaires entre eux sont souvent aussi nombreuses les unes que les autres ; souvent aussi, elles diffèrent peu sous le rapport de leur importance. Par conséquent, si l'on adoptait l'idée qui vient d'être exprimée, on se trouverait fréquemment embarrassé pour décider quel est, de chaque groupe de lignes se croisant à angle droit, celui qui constitue le système principal et, pour ainsi dire, générateur.

En outre, on constate fréquemment que les lignes perpendiculaires entre elles se montrent isolées sur des points assez éloignés les uns des autres. Les conditions des expériences qui viennent d'être rappelées ne se trouvent pas réalisées. L'apparition des lignes appartenant à l'un des groupes considérés ne saurait être toujours et nécessairement la conséquence de l'apparition des lignes se rattachant à l'autre groupe. Chacune de ces diverses lignes semble avoir une indépendance réelle ; il en est de même pour les deux systèmes entre lesquels elles se partagent. Chacun de ces deux systèmes a donc son autonomie, quoiqu'ils résultent l'un et l'autre d'une même impulsion.

Nous admettons, par conséquent, que tous les systèmes de montagnes se groupent deux par deux pour constituer des *systèmes binaires*, contemporains et perpendiculaires entre eux. Cette loi présente des exceptions, mais elles sont plus apparentes que réelles.

Peut-on pousser plus loin ce groupement des systèmes en tenant compte de leurs relations d'âge et de direction ? Nous ne le pensons pas, ou, du moins, nous ne le pensons plus depuis que nous avons cessé de croire à la réalité du réseau pentagonal imaginé par Élie de Beaumont. L'observation ne permet nulle part de retrouver la trace de ce réseau ; d'un autre côté, la théorie ne fournit aucun argument en sa faveur. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous nous croyons autorisé à dire que les systèmes de montagnes sont répartis au hasard sur la surface du globe.

Nous voudrions entrer ici dans quelques détails au sujet de ce réseau pentagonal ; mais le peu de place mis à notre disposition ne nous le permet pas. Qu'il nous suffise de rappeler que ce réseau est constitué par quinze grands cercles se croisant cinq par cinq de manière à dessiner dix pentagones disposés comme dans le dodécaèdre pentagonal régulier. A ces quinze grands cercles s'en ajoutent d'autres,

en nombre pour ainsi dire illimité, et tous sont ou peuvent devenir les grands cercles de comparaison d'autant de systèmes de montagnes.

#### PRINCIPAUX SYSTÈMES DE MONTAGNES DE L'EUROPE

Les systèmes actuellement connus en Europe et surtout dans sa partie occidentale sont énumérés dans le tableau suivant. Ce tableau est divisé en deux colonnes : la colonne de gauche contient les systèmes dont l'orientation est comprise entre l'Ouest et le Nord ; dans celle de droite, se trouvent indiqués les systèmes orientés entre le Nord et l'Est. Les orientations inscrites dans le tableau ont été calculées par rapport au Mont-Blanc.

L'intercalation des noms des terrains dont le dépôt s'est effectué entre les apparitions de deux systèmes consécutifs permet de connaître l'âge relatif de tous les systèmes énumérés dans le tableau.

#### SYSTÈMES DE MONTAGNES

##### AVEC LEUR ORIENTATION PAR RAPPORT AU MONT-BLANC ET L'INDICATION DE LEUR ÂGE RELATIF

###### ALLUVIONS MODERNES.

*Açores.* N. 34° 30' O. *Littoral du Languedoc.* E. 34° 30' N.

###### ALLUVIONS ANCIENNES. — TERRAIN QUATERNAIRE.

*Ténéré.* N. 16° 0' O. *Alpes principales.* E. 16° 0' N.

###### PLIOCÈNE SUPÉRIEUR (SABLES ASTIENS).

*Montserrat.* N. 38° 30' O. ?

###### PLIOCÈNE INFÉRIEUR (MARNES SUBAPENNINES).

*Alpes-Maritimes.* O. 27° 45' N. *Alpes occidentales.* N. 27° 45' E.

###### MIOCÈNE SUPÉRIEUR (TERRAIN SAHÉLIEN).

? *Erymanthe.* E. 29° 30' N.



## MIOCÈNE MOYEN (MOLASSE MARINE).

?		<i>Vercors.</i>	N. 8° 0' E.
?		<i>Sancerrois.</i>	E. 22° 43' N.

## MIOCÈNE INFÉRIEUR (MOLASSE LACUSTRE).

<i>Corse.</i>	N. 5° 30' O.	<i>Tatra.</i>	E. 5° 30' N.
---------------	--------------	---------------	--------------

## OLIGOCÈNE (GRÈS DE FONTAINEBLEAU).

<i>Eridan.</i>	O. 1° 30' N.	<i>Vallée du Rhône.</i>	N. 1° 30' E.
----------------	--------------	-------------------------	--------------

## EOCÈNE SUPÉRIEUR (GYPSE DE MONTMARTRE).

<i>Pyrénées.</i>	O. 18° 0' N.	?	
------------------	--------------	---	--

EOCÈNE MOYEN ET INFÉRIEUR. — CALCAIRE GROSSIER. — NUMMULI-  
TIQUE. — CRÉTACÉ SUPÉRIEUR.

<i>Mont-Viso.</i>	N. 22° 45' O.	<i>Albères.</i>	E. 22° 45' N.
-------------------	---------------	-----------------	---------------

## CRÉTACÉ MOYEN. — CRÉTACÉ INFÉRIEUR.

?		<i>Côte-d'Or.</i>	E. 45° 0' N.
---	--	-------------------	--------------

## OOLITHE SUPÉRIEURE. — OOLITHE MOYENNE.

?		<i>Vallée du Doubs.</i>	E. 31° 0' N.
---	--	-------------------------	--------------

## OOLITHE INFÉRIEURE. — LIAS.

<i>Thüringerwald.</i>	O. 37° 30' N.	<i>Mont-Seny.</i>	N. 37° 30' E.
-----------------------	---------------	-------------------	---------------

## TRIAS.

?		<i>Rhin.</i>	N. 19° 36' E.
---	--	--------------	---------------

## GRÈS DES VOSGES.

?		<i>Pays-Bas.</i>	E. 8° 0' N.
---	--	------------------	-------------

## PERMIEN. — NOUVEAU GRÈS ROUGE.

<i>Land's End.</i>	O. 1° 30' N.	<i>Nord de l'Angleterre.</i>	N. 1° 30' E.
--------------------	--------------	------------------------------	--------------

## TERRAIN HOUILLE PROPREMENT DIT.

<i>Forez.</i>	N. 13° 45' O.	?	
---------------	---------------	---	--

## MILL-STONE GRIT. — ANTHRACITE DE LA LOIRE.

<i>Ballons.</i>	O. 15° 0' N.	<i>Vosges.</i>	N. 15° 0' E.
-----------------	--------------	----------------	--------------

## CALCAIRE CARBONIFÈRE.

<i>St Margeride.</i>	N. 31° 0' O.	<i>Hundsrück.</i>	E. 31° 0' N.
----------------------	--------------	-------------------	--------------

## DEVONNIEN SUPÉRIEUR.

? *Filons du Hundsrück.* N. 44° 0' E.

## DEVONNIEN INFÉRIEUR. SILURIEN SUPÉRIEUR.

*Jemtland.* O. 23° 30' N. ?

## SILURIEN INFÉRIEUR.

?		<i>Longmynd.</i>	N. 29° 45' E.
<i>Morbihan.</i>	N. 43° 45' O.	<i>Arendal.</i>	E. 43° 45' N.
?		<i>Kiol.</i>	N. 18° 30' E.
?		<i>Finistère.</i>	E. 12° 15' N.
<i>Vendée.</i>	N. 16° 45' O.	?	

## CUMBRIEN. — TERRAIN AZOÏQUE.

Dans ce tableau nous avons placé, à cause de leur importance, plusieurs sous-systèmes donnant chacun un exemple de direction épigénique ou récurrente. Les sous-systèmes auxquels nous faisons allusion sont ceux de la vallée du Doubs, de la vallée du Rhône, de l'Eridan et du Sancerrois, ayant reproduit respectivement les directions des systèmes de Hundsrück, du Nord de l'Angleterre, du Land's End et des Albères. D'autres systèmes, surtout celui du Mont-Seny, auraient pu également nous offrir des exemples de directions récurrentes et, par conséquent, de sous-systèmes.

Le tableau montre dix exemples de systèmes binaires; leur nombre se trouvera probablement accru à mesure que l'on se livrera à une étude plus minutieuse de la constitution stratigraphique de l'Europe.

On peut évaluer à quarante environ le nombre des systèmes ou sous-systèmes actuellement connus et appartenant à l'Europe occidentale. Ce nombre ne s'accroîtra que très peu et cet accroissement s'effectuera principalement par l'adjonction de lignes stratigraphiques venant combler les vides laissés à côté des systèmes non accompagnés de systèmes perpendiculaires : ces vides sont indiqués dans le tableau par des points de doute. L'opinion que nous

venons d'exprimer, relativement aux systèmes de montagnes à découvrir, est fondée sur le faible intervalle que les systèmes actuellement déterminés laissent entre eux lorsqu'on les inscrit sur une rose des directions. Elle est surtout admissible lorsqu'on n'accorde qu'une importance secondaire aux relations d'âge existant entre les systèmes.

Dans cette appréciation nous n'avons en vue que le continent européen. Il doit exister, en effet, sur toute la surface du globe, bien plus de quarante systèmes de soulèvement; les travaux des géologues les feront connaître lorsque ceux-ci dirigeront un peu plus leurs recherches du côté de l'orographie systématique. Ces nouveaux systèmes se distingueront de ceux qui ont été déjà signalés en Europe non seulement par leur âge et leur direction, mais aussi par leur répartition géographique.

Du reste, les systèmes de montagnes diffèrent beaucoup sous le rapport de leur importance. Le système du littoral du Languedoc (jadis désigné par nous sous le nom de système du Mont-Ventoux) n'est représenté que par une seule ligne stratigraphique. D'autres systèmes, au contraire, groupent entre eux de nombreux accidents stratigraphiques et orographiques, occupent des zones plus ou moins étendues et se divisent en sous-systèmes plus ou moins nombreux. Parmi ces systèmes, ordinairement binaires, nous citerons ceux du Hundsrück, du Mont-Sený et surtout celui du Nord de l'Angleterre, dont les lignes stratigraphiques, orientées dans le sens du méridien, s'observent sur tous les points du continent européen.

A quoi tiennent ces différences? Pour répondre à cette question, nous nous bornerons aux deux observations suivantes. Il est d'abord naturel d'admettre que le mouvement orogénique, à chacune de ses manifestations, n'a pas toujours agi avec la même énergie. En outre, certains systèmes, dont nous constatons la présence en Europe, peuvent s'y trouver sur les limites de leur zone d'action.

DISPOSITION DES LIGNES STRATIGRAPHIQUES  
DANS LES MASSIFS MONTAGNEUX

La structure et la configuration d'un massif montagneux dépendent ordinairement de la disposition des lignes stratigraphiques qui s'y donnent rendez-vous et se groupent d'une manière tantôt confuse, tantôt régulière. Elles forment souvent un dessin géométrique qui est comme le *symbole* du massif auquel elles appartiennent.

Signalons d'abord la disposition remarquable que les lignes stratigraphiques présentent dans la région qui se développe sur la rive gauche du Rhin, au-dessous du Bingen. On y observe deux lignes se rencontrant à angle droit, et coïncidant l'une avec le cours du Rhin, l'autre avec la chaîne du Hundsrück. Une troisième ligne, marquant la direction générale de la Moselle, achève de dessiner un triangle rectangle dont elle est l'hypoténuse. Cette dernière ligne offre, du reste, une certaine importance parce qu'elle marque la direction générale de la stratification et celle des filons dans tout le massif dont le Hundsrück fait partie. Cette troisième ligne appartient au système des filons du Hundsrück; les deux autres se rattachent aux systèmes du Hundsrück et de la Margeride.

Le relief des Vosges se coordonne à deux lignes parallèles entre elles et disposées de telle sorte que l'une finit où l'autre commence; le point de séparation se trouve au col de Saales. Ces deux lignes, orientées dans le sens du système du Rhin, sont reliées entre elles par une troisième ligne, orientée dans le sens du système des Vosges. Celle-ci, beaucoup plus étendue que les autres, passe par leurs extrémités opposées, en dessinant avec elles une figure en zigzag.

Élie de Beaumont compare la forme des Vosges à celle d'un T renversé. Dans cette comparaison, le massif de syénite des Ballons figure la barre horizontale du T (système des Ballons), tandis que le jambage vertical est fourni par une des deux lignes qui viennent d'être mentionnées comme se rattachant au système du Rhin. Cette ligne n'est perpendiculaire qu'à 4 degrés près à celle qui représente la barre transversale. Le système que nous avons distingué sous le nom de système des Vosges réalise cette perpendicularité d'une manière exacte. C'est à ce système qu'appartient la ligne stratigraphique qui rattache les deux lignes parallèles dont il vient d'être question; elle se prolonge jusqu'à Bingen, sur les bords du Rhin, en conservant le caractère de ligne anticlinale entre le bassin de ce fleuve et celui de la Moselle.

L'examen de la répartition des lignes stratigraphiques dans le Jura nous les montre s'échelonnant les unes à la suite des autres; elles convergent dans le même sens de manière à dessiner deux lignes brisées qui limitent ce massif montagneux, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, en lui donnant la forme qui le caractérise, celle d'un croissant dont la concavité est tournée vers les Alpes.

Cette disposition est très nettement indiquée dans la zone orientale où l'on voit se succéder des lignes orientées dans le sens du système de la vallée du Rhône (environs de Belley), des systèmes du Mont-Seney et des Alpes occidentales (chaînes du Reculet et de la Dôle), du système de la Côte d'Or (environs de Pontarlier, Jura Neuchâtelois), des systèmes du Sancerrois et du Tatra (Jura Soleurois et Argovien).

Un arrangement assez fréquent est celui qui se présente lorsque plusieurs lignes convergent vers le même point, de manière à donner au massif montagneux ou à la région

qu'elles sillonnent une disposition étoilée. Cette disposition s'observe notamment dans la partie Sud-Est du Plateau Central autour du massif dont le Mont-Lozère est tout à la fois le point culminant et le nœud stratigraphique.

Le Mont-Lozère est constitué par une masse granitique allongée, comme celle du Ballon d'Alsace, dans le sens du système des Ballons. De ce massif partent, offrant une disposition rayonnée, quatre lignes stratigraphiques correspondant aux chaînes suivantes : 1° chaîne du Vivarais (système du Mont-Senly), qui se termine au Mont-Pilat et comprend le Mézenc ; 2° la chaîne du Forez (système du Forez), qui sépare le bassin de la Loire de celui de l'Allier et a pour point culminant Pierre-sur-Haute ; 3° la chaîne de la Margeride (système de la Margeride), dont le prolongement va aboutir au Mont-Dore ; 4° la chaîne des Cévennes (système du Hundsrück), dont le plus haut sommet est l'Aigoual et qui dessine la ligne de partage entre les versants océanien et méditerranéen.

On observe, dans la disposition des lignes stratigraphiques des Pyrénées, quelque chose de semblable à ce que l'on constate dans les Vosges. On y reconnaît d'abord deux lignes parallèles l'une à l'autre, orientées dans le sens des Pyrénées et finissant chacune au point où l'autre commence. Au point de séparation de ces deux lignes se trouve le val d'Aran, qui joue, dans les Pyrénées, le même rôle que le col de Saales dans les Vosges.

Une troisième ligne, menée par le cap de Creus et orientée dans le sens du système des Ballons, c'est-à-dire à l'O. 12° N., rattache entre elles les deux lignes que nous venons de mentionner ; elle marque la direction générale des Pyrénées sur toute leur étendue. Elle joue, dans le massif pyrénéen, le rôle que remplit, dans le massif vosgien, la ligne appartenant au système des Vosges ; elle donne éga-

lement naissance, avec les deux lignes dépendant du système des Pyrénées, à une ligne en zigzag.

Ce qui complète l'analogie entre le dessin stratigraphique des Pyrénées et celui des Vosges, c'est que, à l'extrémité de ces deux chaînes, se place une ligne transversale appartenant, dans les Vosges, au système des Ballons, et, dans les Pyrénées, au système des Albères.

Le réseau stratigraphique des Pyrénées se complète par quelques autres lignes que nous croyons inutile de mentionner et qui appartiennent notamment aux systèmes du Mont-Seney et de la vallée du Rhône.

Si maintenant nous portons notre attention sur la région des Alpes, nous nous trouverons en présence d'un massif trop puissant, qui a subi pendant trop longtemps, et à des reprises trop fréquentes, l'action du mouvement orogénique, pour que nous puissions définir en peu de mots son réseau stratigraphique. Il nous suffira d'indiquer les principales lignes stratigraphiques qui apparaissent dans la partie nord-occidentale du massif alpin. Les faits que nous allons rappeler sommairement montreront que les Alpes, malgré leur structure si compliquée, se prêtent, comme les autres régions montagneuses, à l'application des principes de l'orographie systématique.

La première ligne que nous mentionnerons correspond à la chaîne de Belledonne; elle se rattache au système du Mont-Seney et se prolonge, sans solution de continuité, depuis la Mure jusqu'au bords du Rhône, entre Martigny et Saint-Maurice; elle a déjà attiré notre attention dans l'*Annuaire du Club alpin* (année 1880, page 416).

Arrivée à Martigny, cette ligne cesse brusquement ou, si l'on veut, change de direction. Celle qui la remplace coïncide avec la vallée du Rhône, depuis Martigny jusqu'à la source de ce fleuve. Elle se divise en trois tronçons dont chacun est en rapport, par son orientation, avec un système

stratigraphique. Le premier tronçon, compris entre Martigny et Sion, appartient au système de la vallée du Doubs, ou, si l'on aime mieux, du Hundsrück. Le deuxième, compris entre Sion et Sierre, dépend du système du Land's End ou de l'Éridan. Le troisième, se prolongeant depuis Brieg jusqu'à la source du Rhône, se dirige dans le sens du système de la Côte d'Or. Au point de séparation de ces trois tronçons, la vallée du Rhône présente des accidents topographiques très prononcés : à Sion, les hauteurs qui supportent les châteaux de Tourbillon et de Valérie ; — à Sierre, les masses rocheuses qui, à une époque sans doute très récente et qui peut-être ne remonte pas plus haut que la période historique, formaient un barrage à travers la vallée en donnant origine à une « chute du Rhône » semblable à celle du Rhin, à Schaffouse.

Ces trois lignes stratigraphiques se soudent les unes aux autres de manière à dessiner une ligne brisée. Elles forment comme un seul et même accident qui se trouve certainement en relation avec la constitution et l'histoire géologiques de la partie nord-occidentale du massif alpin.

La ligne stratigraphique comprise entre Martigny et Sion conserve toute son importance lorsqu'on la prolonge vers le Nord-Est, mais elle ne coïncide plus avec la vallée du Rhône et fonctionne comme ligne anticlinale. Elle passe auprès des escarpements de la Gemmi, traverse le massif du Finsteraarhorn dans le sens de sa plus grande longueur et va se terminer au massif du Titlis.

La ligne correspondant à la chaîne de Belledonne et celle qui, orientée dans le sens du système de la vallée du Doubs, a son point de départ à Martigny, dessinent entre elles un angle de 158 degrés tourné vers le Sud-Est. Elles présentent ainsi une disposition en rapport avec le changement brusque qui se manifeste dans l'orientation des Alpes, lorsque, après s'être dirigées de l'Est à l'Ouest, elles obliquent vers le Sud. Cet angle avait déjà attiré l'atten-



tion d'Élie de Beaumont, mais il le considérait comme ayant été produit par la rencontre des systèmes des Alpes Occidentales et des Alpes Principales.

D'autres lignes stratigraphiques se montrent dans la région que nous avons en vue et accompagnent celles que nous venons de mentionner ; mais aucune ne dépend du système des Alpes Principales, à l'exception de celle qui coïncide avec la chaîne du Wildhorn.

Les accidents stratigraphiques et topographiques qu'Élie de Beaumont rattachait au système des Alpes Principales se divisent en deux groupes, suivant la région à laquelle ils appartiennent : les uns s'observent ou devraient s'observer dans le massif alpin ; les autres se trouvent dans la partie occidentale du bassin méditerranéen. Ces derniers ont seuls, selon nous, une existence incontestable, et c'est avec raison qu'Élie de Beaumont a assigné, pour grand cercle de comparaison, au système des Alpes Principales, un des grands cercles qui passent par la Méditerranée. Quant à l'empreinte que ce système aurait laissée sur le massif alpin, elle nous paraît nulle ou tout au moins contestable, surtout lorsqu'on ne considère que la partie septentrionale de ce massif : c'est ce que nous allons essayer d'établir.

Une ligne menée par le Mont-Blanc et orientée à l'E. 16° N. marquerait, d'après Élie de Beaumont, la direction de la chaîne principale des Alpes, c'est-à-dire de la partie des Alpes se prolongeant depuis le Valais jusqu'en Autriche ; elle constituerait l'élément essentiel du système auquel il a donné le nom de cette chaîne. Mais il s'en faut de beaucoup que l'appréciation d'Élie de Beaumont, relativement à la direction du massif alpin, doive être admise sans contestation. Pour représenter cette direction, bien d'autres lignes, se rapprochant ou s'éloignant davantage de l'orientation Est-Ouest, auraient pu être choisies.

Le seul accident orographique signalé par Élie de Beau-

mont comme ayant, dans le massif alpin, l'orientation du système des Alpes Principales, est la chaîne calcaire du Wildhorn, à laquelle la direction E. 16° N. s'adapte assez exactement. Mais cette ligne n'a, non comme relief, mais comme formant un des éléments du système des Alpes Principales, qu'une minime importance. Peut-être même la chaîne du Wildhorn doit-elle en partie à l'influence des agents atmosphériques la direction qu'elle présente. Dans tous les cas, si elle se rattache, par son orientation, au système des Alpes Principales, elle est reléguée sur le bord de la zone occupée par ce système.

D'après ce que nous venons de dire, nous croyons ne pas devoir admettre l'existence du système des Alpes Principales, tel du moins qu'Élie de Beaumont l'avait défini et dénommé dans son mémoire de 1828. Il serait bon, si notre opinion est fondée, de remplacer par une autre la désignation qui a été donnée à ce système.

Ce n'est pas le système des Alpes Principales qui a imprimé au massif alpin son relief définitif. Lors de l'apparition de ce système, c'est-à-dire vers le commencement de la période quaternaire, ce massif avait à peu de chose près (exception faite de son versant méridional) sa configuration générale. Les derniers événements qui lui ont imprimé son modelé paraissent dater du commencement de la période pliocène.

#### RELATIONS ENTRE LES SYSTÈMES DE MONTAGNES ET LES RÉVOLUTIONS DU GLOBE

Élie de Beaumont était partisan des idées de Cuvier sur les révolutions violentes et subites de la surface du globe. Il admettait que chacune de ces révolutions a coïncidé avec le surgissement d'un système de montagnes, venant placer une ligne de démarcation entre deux périodes con-

sécutives. Selon lui, cet événement déterminait une véritable catastrophe dans la contrée où il se manifestait; il se produisait d'une manière brusque et, pour ainsi dire, instantanée. Telle était, du moins, son opinion en 1828 lorsqu'il publiait son premier mémoire. Il établissait, en effet, une relation étroite entre le soulèvement de la chaîne principale des Alpes, la fonte subite des neiges dont ces hautes montagnes étaient déjà couvertes, l'écoulement des courants diluviens et le transport des blocs erratiques. Quant à la fonte subite des neiges, il l'attribuait aux gaz auxquels était rattachée l'origine des gypses et des dolomies. Dans les contrées lointaines, le soulèvement d'une chaîne de montagnes faisait sentir son influence par l'agitation qu'elle occasionnait dans les eaux de la mer et par un dérangement plus ou moins grand dans leur niveau; événements comparables, faisait observer Élie de Beaumont, à l'inondation subite et passagère dont on retrouve l'indication à une date presque uniforme dans les archives de tous les peuples. Élie de Beaumont semblait, en effet, admettre que la dernière révolution du globe a coïncidé avec l'apparition de la chaîne des Andes, apparition qui aurait, disait-il, peut-être déterminé le déluge biblique. Et, puisqu'il supposait que le soulèvement d'une chaîne de montagnes peut produire dans les eaux un mouvement semblable à celui d'une gigantesque vague de translation, il fallait nécessairement qu'il admît aussi que le phénomène s'accomplissait dans un intervalle de temps se comptant par heures ou même par minutes.

Ces idées, qui obtinrent une grande faveur à l'époque où elles furent émises, paraissent maintenant bien étranges et complètement insoutenables. On est porté à se demander si Élie de Beaumont les a conservées toute sa vie. Dans tous les cas, s'il les a modifiées, ce n'a dû être que dans une faible mesure. Il n'a jamais rien changé à son opinion sur la manière dont se serait opéré le transport des blocs

erratiques; jamais il n'a admis l'existence d'une période glaciaire. Suivant l'expression de Ch. Sainte-Claire Deville, Élie de Beaumont était aussi fidèle à ses opinions qu'à ses amitiés. Et ce qui nous autorise à croire qu'il a toujours persisté dans ses idées sur les révolutions du globe, c'est la lecture du passage suivant que nous trouvons, page 773, dans sa *Notice sur le système de montagnes*, publiée en 1852, c'est-à-dire vingt-quatre ans après la présentation de son mémoire à l'Institut : « Des crises violentes, accompagnées de l'élévation de chaînes de montagnes et suivies de mouvements impétueux des mers, capables de désoler de vastes étendues de la surface du globe, paraissent avoir fait partie du mécanisme de la nature. »

Le mouvement orogénique est certainement soumis à des intervalles de repos et d'activité. Notre époque, par exemple, constitue une période de repos, car, nulle part, à la surface du globe, il n'est donné d'assister à l'édification d'une chaîne de montagnes et, encore moins, d'un système de montagnes. Par conséquent, on ne peut raisonner que par hypothèse sur les circonstances qui ont accompagné l'établissement d'un système orographique.

On est naturellement porté à supposer aux phénomènes orogéniques une certaine violence dont rien, d'ailleurs, ne permet d'apprécier le degré. Nous pensons toutefois que l'apparition d'un système de montagnes n'a jamais constitué, comme le croyait le créateur de l'orographie systématique, un événement cataclystique.

En tout cas, pour voir dans le soulèvement d'une ou de plusieurs chaînes de montagnes un phénomène brusque, il n'est pas nécessaire d'admettre qu'il s'est accompli dans l'espace de quelques heures ou de plusieurs jours. Eût-il nécessité plusieurs années ou plusieurs siècles, il n'en devrait pas moins être considéré, si l'on a égard à la longueur des temps géologiques, comme s'étant opéré dans un intervalle de temps très court. Pourtant, dans cette

hypothèse, le phénomène se manifesterait avec assez de lenteur pour ne pas exercer, dans la région où il se produirait, une action violente et cataclystique.

D'un autre côté, le soulèvement d'un massif montagneux a été la conséquence de plusieurs impulsions successives. Il en résulte qu'une chaîne de montagnes a été portée à l'altitude où elle se trouve, non d'un seul coup, mais après plusieurs manifestations du mouvement orogénique, survenues à des intervalles plus ou moins éloignés.

Rappelons-nous, enfin, qu'un système de montagnes n'occupe qu'une étendue restreinte, de sorte que, pendant son installation, la majeure partie de la surface du globe a été à l'abri de son influence.

Les systèmes de montagnes n'ont donc pas joué, dans les révolutions du globe, le rôle prépondérant que leur accordait Élie de Beaumont. Ce rôle a été d'autant plus restreint que les autres changements survenus à la surface de notre planète étaient, par leur nature essentielle, indépendants du mouvement orogénique.

Les systèmes de montagnes n'ont pas exercé une action assez générale, assez énergique pour qu'on doive les considérer, ainsi que le voulait Élie de Beaumont, comme marquant la fin d'une période géologique et le commencement de la période suivante. Il en est ainsi, du moins, lorsqu'on a en vue la surface du globe tout entière. Mais on est conduit à adopter une tout autre manière de voir quand on concentre son attention sur une contrée d'une faible étendue, la France, par exemple, ou même la partie occidentale du continent européen. Alors on n'hésite pas à déclarer, avec Élie de Beaumont, que « les systèmes de montagnes sont à la fois les traits les plus délicats et les plus généraux de la surface du globe, et les traces les plus caractéristiques des bouleversements qu'elle a éprouvés ».

Quelle est la cause première, originelle, qui a présidé aux apparitions successives des systèmes de montagnes?

C'est là, selon nous, un problème insoluble dans l'état actuel de nos connaissances; nous nous garderons bien de l'aborder.

L'impulsion qui donne origine aux systèmes de montagnes est bien la même que celle qui détermine l'apparition de chacune des chaînes dont un système se compose. C'est toujours la force d'expansion du nucléus qui intervient et qui agit simultanément sur l'ensemble des lignes stratigraphiques dont se compose chaque système.

Mais quelle est la raison d'être du parallélisme qui existe entre les chaînes de montagnes d'un même système? Pourquoi les zones d'action du mouvement orogénique ont-elles une tendance à s'orienter de la même manière? Pourquoi ce mouvement est-il soumis à de longues périodes de repos séparées par des moments d'activité? Ici, nous le répétons, nous sommes obligé de confesser notre ignorance; nous aimons mieux renoncer à chercher la solution du problème qui se pose devant nous plutôt que de recourir à des hypothèses gratuites qui nous feraient sortir du domaine de la science pour entrer dans celui de la fantaisie. Mais si la théorie du mouvement orogénique est incomplète, c'est parce que la connaissance des actions qui s'accomplissent dans l'intérieur du globe, et qui réagissent sur son enveloppe solide, se dérobe presque entièrement à notre examen. Nous n'avons pas à notre disposition de procédé d'auscultation qui permette de se rendre compte de ce qui se passe dans les profondeurs de notre planète.

AL. VÉZIAN,

Doyen de la Faculté des sciences de Besançon,  
Membre du Club Alpin Français  
(Sections du Jura et du Mont-Blanc).

---

### III

## LA RESTAURATION DES MONTAGNES

(CONFÉRENCE FAITE AU CLUB ALPIN FRANÇAIS)

Les eaux que les fleuves conduisent à la mer proviennent des précipitations atmosphériques. Les précipitations atmosphériques elles-mêmes sont de l'eau pure évaporée par le soleil à la surface des mers et jetée sur les continents par de puissants courants aériens. C'est une grande et admirable circulation : le soleil est le cœur en même temps que le flambeau du monde, les fleuves sont les veines, les vents les artères. L'atmosphère puise dans la mer l'eau de toutes les rivières et la transporte à leurs sources dans les montagnes. Les montagnes refroidissent les courants d'air humides et condensent la vapeur d'eau qu'ils renferment de manière que les régions élevées deviennent des réservoirs d'eau qu'on retrouve à tous les étages, en descendant, soit comme force motrice, soit comme moyen d'irrigation. La plus grande quantité d'eau s'accumule donc d'abord dans les régions élevées et se précipite ensuite dans la mer par des pentes plus ou moins rapides en suivant toujours le même chemin.

Quand les montagnes sont dénudées, les eaux s'écoulent rapidement sur les pentes qu'elles dépouillent de leur terre végétale et, entraînant des matériaux de toute nature, elles forment des torrents qui rongent les versants et obstruent

de leur déjections le lit des rivières. Les massifs montagneux ne deviennent des réservoirs d'eau naturels, bien-faisants, que grâce à la végétation permanente qui les recouvre. Alors seulement ils règlent l'écoulement des eaux météoriques de manière à assurer le débit constant des sources et l'alimentation régulière des cours d'eau.

Un cours d'eau est une véritable machine dont tous les organes sont solidaires depuis son embouchure jusqu'à sa source; on ne peut rien faire sur un point sans que l'influence s'en fasse sentir dans tout l'organisme. Du fonctionnement régulier de cette machine dépendent la fortune et la sécurité de l'homme. Voilà pourquoi la question des inondations est de celles que leur nature condamne à être constamment à l'ordre du jour. L'importance du sujet, loin d'aller en s'affaiblissant, s'accroît au contraire chaque jour en raison du développement continu des intérêts matériels que le débordement des rivières met en péril. Des sommes incalculables ont été dépensées pour donner une apparence de satisfaction aux intérêts en jeu; mais à en juger par les dégâts chaque fois plus considérables que causent les débordements de certains cours d'eau, il est permis de se demander si les efforts tentés jusqu'à présent ne révèlent pas plus de bonnes intentions que de sagacité dans la recherche des causes ou le choix des moyens.

Les terribles inondations de la fin de 1886 donnent à cette question un regain de douloureuse actualité.

Je n'ai pas l'intention de proposer quelque panacée capable d'écarter pour toujours le danger des inondations; mon but est simplement de poser, avec autant de netteté que possible, les termes d'une question aussi complexe. Après avoir fait connaître les lois qui président au débordement des rivières, je rechercherai si l'industrie humaine peut modifier les conditions physiques sous l'empire desquelles les inondations se produisent, et dans quelle mesure il lui est possible d'atténuer le caractère désastreux que ce



phénomène naturel présente trop souvent de nos jours.

La vraie cause des inondations réside à la fois dans l'excès des précipitations atmosphériques, dans l'arrivée simultanée sur un même point des eaux provenant de ces précipitations, et dans l'exhaussement progressif du lit des cours d'eau produit par le dépôt des matériaux pris aux rives ou arrachés par les torrents aux flancs des montagnes. Ces circonstances peuvent agir séparément ; le plus souvent elles se combinent.

On ne peut guère caresser l'illusion d'exercer une action sérieuse sur le régime des pluies dans une région donnée ; la pluie, considérée comme un phénomène météorologique, obéit à des lois sur lesquelles nous n'avons aucune prise et qui dépendent surtout des données géologiques. Mais toute la vapeur d'eau qui se précipite n'arrive pas aux cours d'eau. A peine tombée, la nappe pluviale se divise en trois parts : la première n'a pas plutôt touché la terre qu'elle est reprise par l'évaporation et restituée à l'atmosphère pour former de nouveaux orages ; la seconde, après s'être infiltrée dans le sol, reparait plus bas sous forme de sources, lorsqu'elle ne s'est pas perdue dans les réservoirs profonds d'où la sonde artésienne la fait jaillir. Le surplus, enfin, s'écoule à la surface du terrain et, par mille rigoles, court vers les thalwegs pour alimenter les ruisseaux, les rivières et les fleuves. Ces trois parts sont complémentaires ; leur somme est toujours égale à la pluie qui tombe. — Si, par exemple, après que l'évaporation a prélevé sa part, l'infiltration est totale, le ruissellement sera nul ; autrement dit, la nappe inondante sera nulle. C'est précisément ce qui se produit dans les terrains perméables, c'est-à-dire formés de roches spongieuses et absorbantes comme les sables ou profondément craquelés comme les grès et la plupart des calcaires. L'eau, au lieu de ruisseler à la surface, s'imbibe lentement dans la profondeur du sol et se réunit en nappes souterraines qui surgissent au dehors, en certains

points privilégiés, sous forme de sources. Il en résulte que les crues des cours d'eau à bassins perméables sont en retard sur celles des bassins imperméables ; leur durée est sensiblement plus longue. Ces crues étant alimentées par une eau qui a filtré dans les interstices du sous-sol pour arriver aux sources, sont généralement limpides.

Ainsi le degré de perméabilité du sol exerce une action très grande sur le mode de production des crues. Suivant que les terrains de l'une ou l'autre espèce prédominent dans le bassin d'un cours d'eau, les crues de ce cours d'eau sont violentes ou insignifiantes. La Somme, qui depuis sa source jusqu'à son embouchure ne traverse que des terrains perméables, n'éprouve jamais de débordements sérieux. Le rapport entre le volume d'eau qu'elle débite à l'étiage et le volume débité en temps de crues est seulement de 1 à 4.

Pour la Seine, où les terrains imperméables alternent avec les terrains perméables, ce rapport est de 1 à 30.

Pour la Loire, dont le bassin est en majeure partie imperméable, le rapport s'abaisse à 1 p. 300.

Pour le Paillon, dont le bassin est en presque totalité imperméable et dénudé, le rapport est encore plus faible. Ce fleuve, dans le lit duquel on fait sécher le linge en temps ordinaire, a causé récemment de très vives inquiétudes aux habitants de Nice.

A l'influence de la perméabilité vient s'ajouter celle de la pente. La pente facilite le ruissellement et communique aux eaux une force qui les rend capables d'actions mécaniques. Sur des pentes trop fortes, l'eau de pluie ne peut pénétrer dans le sol, si perméable qu'il soit ; elle ruisselle avec une vitesse en rapport avec l'inclinaison, produit dans les terrains des ravinements qui facilitent la concentration du flot, entraîne jusqu'aux rivières des quantités considérables de matériaux, depuis le grain de sable jusqu'aux plus

gros blocs. C'est ce qui a lieu à l'origine de tous les cours d'eau, avec une intensité variable suivant la nature géologique des montagnes qui leur donnent naissance.

Les cours d'eau qui ne charrient point sont d'une stabilité parfaite : ceux qui charrient beaucoup, au contraire, ont un régime d'une extrême instabilité. L'action perturbatrice due au charriage des matériaux exhausse le fond du lit et soulève les flots du cours d'eau, qui se trouve dès lors soumis à des débordements fréquents. Dans certains cours d'eau qui charrient au moment des grandes crues des masses énormes de matériaux et qui de plus sont extrêmement boueux, la perturbation est telle que les lois hydrauliques paraissent complètement renversées et produisent des effets diamétralement opposés à l'état normal. Par exemple, le lit, au lieu d'être concave, est convexe; le courant, au lieu de suivre les dépressions du sol qui lui offrent les plus grandes pentes, tend à envahir les bancs de graviers. La surface elle-même est bombée; elle est sillonnée par des courants qui se déplacent avec une grande mobilité, en variant de vitesse. Au rebours de l'état normal, la plus grande vitesse du courant se produit le long des rives, ce qui est une cause de corrosion de celles-ci. Évidemment ce sont là des effets de la perturbation due à l'apport des matériaux, puisqu'il serait impossible que de simples variations dans le débit fussent la cause d'une telle instabilité.

Ainsi un cours d'eau sera d'autant plus instable, plus torrentiel, que sa constitution sera mieux appropriée pour rassembler sur le même point et dans le moins de temps possible la plus grande masse d'eau, unie à la plus grande quantité de matériaux. Pentes rapides et ravinées, terrains imperméables et affouillables, pluies soudaines et violentes, fonte subite de neiges abondantes, telles sont, en résumé, les conditions physiques les plus favorables à la production des inondations.

C'est la réunion de toutes ces conditions qui fait du torrent l'auxiliaire principal des crues désastreuses.

Quelle action l'homme peut-il exercer sur ce terrible fléau ?

Le système des digues insubmersibles est impuissant chaque fois que la rivière exhausse le fond de son lit. Un cours d'eau, malgré les hautes digues qui le contiennent, peut déborder par l'effet de deux causes distinctes, qui sont l'affouillement et l'exhaussement. Dans le premier cas, les digues sont minées à leur base et emportées, il se forme une brèche par où les eaux s'échappent. Dans le second cas, le torrent ne touche pas à ses digues, mais il comble leur intérieur par un dépôt abondant de cailloux ; les berges sont alors submergées parce qu'elles ne sont plus assez élevées pour contenir les eaux. On peut toujours s'opposer à l'affouillement des digues. La question de se garantir par des moyens sûrs est résolue au point de vue de l'art. Il n'en est pas de même en ce qui concerne l'exhaussement ; ici la science de l'ingénieur est en défaut. Si on essaie de se défendre, on ne recueille ordinairement que des mécomptes. C'est pour cette raison que dans les pays comme les Alpes, où la cause des ravages torrentiels réside dans le dépôt des matières charriées, le mal a pu s'étendre librement au point de changer certains cantons en un véritable désert.

D'autres ont proposé, comme remède, l'établissement de barrages-réservoirs. Le point de savoir s'il est possible de diminuer notablement le niveau et par suite les ravages des crues, en créant, dans les parties hautes des vallées, des réserves assez nombreuses, a été longuement discuté, mais la solution du problème est encore à trouver.

D'une part, en effet, le relief du terrain ne se prête pas partout à l'établissement de retenues assez vastes pour corjurer le danger : la masse d'eau à retenir défie souvent les moyens dont nous disposons.

D'autre part, les systèmes préconisés supposent presque

tous un certain ordre dans les époques des crues des affluents des cours d'eau à pacifier, c'est-à-dire dans des phénomènes atmosphériques qui obéissent en réalité à des lois sur lesquelles nous n'avons aucune prise. D'ailleurs ce résultat ne saurait être obtenu qu'en substituant à la submersion de la vallée principale celle des vallées latérales, qui peut être tout aussi désastreuse. Ces considérations démontrent qu'il serait prématuré de voir aujourd'hui dans les retenues un moyen général et efficace d'atténuer les inondations. L'homme a cependant une action sur ce fléau redoutable. Il peut combattre, par des procédés de culture rationnels, l'influence du ruissellement dans les parties où elle est le plus nuisible, c'est-à-dire dans la montagne, et assurer à la fois la stabilité du sol et la division des eaux courantes en minces filets, sans masse, sans vitesse, à l'aide d'une végétation permanente, telle que celle des prairies ou des forêts. Ces deux modes de cultures s'imposent surtout dans les bassins affouillables et imperméables à pentes rapides, comme les moyens certains de remédier aux dangers du ruissellement et, par suite, à ceux des inondations. Quant à la préférence à donner à l'herbe ou au bois lorsqu'il s'agit de rétablir le tapis végétal sur les versants dénudés, elle varie suivant l'inclinaison du sol et le besoin. On laissera le gazon occuper les plateaux et les pentes douces, mais la végétation ligneuse sera préférée chaque fois qu'il s'agira de prévenir la formation ou d'arrêter les ravages des torrents. A la violence des eaux sur les rampes il faut opposer la force supérieure de la forêt. Quand les arbres se fixent sur un sol, leurs racines le consolident en le serrant de mille fibres ; leurs rameaux le protègent, comme une tente, contre le choc violent de la grêle et des ondées. Leurs troncs et en même temps les rejetons, les broussailles, le gazon et cette multitude de végétaux de toute espèce qui croissent à leurs pieds opposent des obstacles insurmontables aux courants

qui tendraient à l'affouiller. Cette armature puissante divise les eaux courantes et les disperse sur toute la superficie des terrains : ce qui les empêche de se concentrer en masse dans le creux des thalwegs, ainsi qu'il arriverait si elles couraient librement sur les surfaces lisses d'un terrain dénudé. Elle retarde la fonte des neiges et absorbe une partie des eaux qui s'imbibent dans l'humus, ce qui diminue d'autant la somme des forces d'affouillement. Le terreau, la mousse, les herbes, les feuilles mortes forment ensemble une masse spongieuse dont le pouvoir absorbant est merveilleux. Ainsi, tandis que l'humus absorbe près de deux fois son poids d'eau, la terre arable n'en retient que la moitié, et le sable siliceux, le quart seulement. Il suit de là qu'une forêt, lorsqu'elle s'établit sur une montagne, en modifie réellement la superficie, qui seule est en contact avec les causes atmosphériques ; toutes les conditions se trouvent modifiées comme elles le seraient si au terrain primitif on avait substitué un terrain complètement différent. Dès lors il n'est pas étonnant de voir le même versant tour à tour infesté ou libre de torrents, selon qu'il est dépouillé ou revêtu de forêts. La nature, en appelant les forêts sur les montagnes, plaçait le remède à côté du mal. Elle combattait les forces actives des eaux par d'autres forces actives empruntées au règne de la vie ; aux envahissements des torrents elle opposait les conquêtes progressives de la végétation ; sur les revers fragiles elle étendait une couverture robuste et vivante qui les protégeait contre les attaques extérieures, retenait les rochers en place et opposait un obstacle insurmontable à la formation et au départ des avalanches. Elle dotait la montagne de vastes réservoirs naturels qui obligeaient les cours d'eau tributaires à débiter régulièrement, en toute saison, des eaux limpides et bienfaisantes.

Malheureusement l'homme a tout fait pour détruire le tapis de verdure auquel il devait aisance et sécurité. A me-

sure que les arbres sont tombés sous la cognée, le terrain a été défriché ou livré aux troupeaux, de sorte que les bois ont été convertis en champs labourés ou en pacages. Là où le terrain était horizontal ou du moins peu incliné, ce changement dans la destination n'avait pas d'inconvénient. Mais il en présentait de très graves partout où les pentes devenaient rapides. Quand une averse tombe sur des terres inclinées que le soc a privées de cohésion, elle les détrempe et les emporte le long des pentes, jusque dans le fond des vallées. Si cette action se répète à plusieurs reprises, le sol végétal disparaît en entier, et le roc nu reste à la place. Après les charrues viennent les troupeaux de chèvres et de moutons qui achèvent la ruine de la montagne. Lâchés trop tôt et en nombre excessif sur de maigres terrains, ces bestiaux les épuisent, en rongeant l'herbe jusque dans les racines. Par leur piétinement, ils pétrissent le sol et écrasent les plantes naissantes. Le pâturage s'exerce avant que les fleurs se soient épanouies, que les graines aient germé, souvent même avant que les racines des plantes se soient raffermies après la fonte des neiges au printemps ; le gazon, obligé de fournir toujours sans rien recevoir, se dégrade partout et finit par disparaître, laissant le sol des montagnes en proie aux torrents. Cependant la conservation, l'extension de ces pâturages présentent un caractère marqué d'utilité publique et sont de plus conformes aux intérêts privés, à la vocation agricole de la montagne. Les prairies sont, en effet, avec les bois, le genre de culture le mieux approprié aux massifs montagneux. Au lieu d'ameubler le sol, elles le relient et le retiennent sur les talus d'où une terre labourée s'écoulerait incessamment. Elles procurent en outre aux montagnards la sécurité et le bien-être.

La création d'une certaine étendue de prairies, liée ainsi au reboisement, serait donc pour les pays de montagnes en même temps que pour les plaines le plus grand des bienfaits.

Dans les régions montagneuses soumises à une exploitation rationnelle, disait Surell, on devrait trouver trois zones, échelonnées l'une au-dessus de l'autre à diverses hauteurs et dont les produits variés seraient pour le pays une triple source de richesses. La zone inférieure, comprenant les vallées et les croupes les plus basses, serait réservée aux cultures, aux pâturages de printemps et d'automne. Plus haut, où les pentes commencent à devenir rapides, le sol ingrat, le ciel inclément, se déroulerait une ceinture d'épaisses forêts qui suivrait les ondulations de la chaîne en s'élevant jusqu'aux crêtes. Là enfin commenceraient les prairies pastorales, où se presseraient de nombreux troupeaux, devenus pour la première fois inoffensifs. Les forêts jetées ainsi sur les parties les plus mobiles des montagnes, entre les cultures du fond et les roches menaçantes du sommet, défendraient les vallées contre l'écroulement des parties supérieures. Les habitants jouiraient à la fois du bénéfice des champs cultivés, des forêts et des troupeaux. Sans parler du changement heureux que ces nouvelles forêts pourront introduire dans le climat local. ne peut-on pas compter, avec beaucoup de raison, sur l'apparition d'un grand nombre de sources que la chute des bois a fait tarir et que leur résurrection ramènera vraisemblablement au jour? Ces eaux répandraient autour d'elles la fécondité et la fraîcheur, tandis que les torrents, devenus tranquilles, fourniraient à l'agriculture d'abondants arrosages et à l'industrie des forces motrices qu'on s'étonnera un jour d'avoir laissées se perdre pendant si longtemps, sans aucune utilité pour la société. Telle serait encore la réalité sans l'imprudence et l'égoïsme de l'homme. Aujourd'hui les montagnes déboisées s'en vont par lambeaux dans les vallées qu'elles obstruent de leurs débris. Les inondations sont devenues dévastatrices, à cause des déjections qu'elles vomissent sur les propriétés. Il y a, dans le Midi, des pays que la sécheresse désole et dont la stérilité



s'aggrave sans cesse, depuis qu'on a livré aux moutons et aux chèvres les bois qui en couronnaient les hauteurs. Partout on reconnaît, sur les flancs des vallées dégradées, d'anciens morceaux de forêts et de pâturages qui ont autrefois fait partie d'un même versant et que séparent maintenant de larges plaies livides : l'enlèvement d'un brin d'herbe a suffi pour détruire le merveilleux équilibre des forces naturelles.

Ici se pose la question de savoir si la restauration des montagnes est possible. J'avoue que le doute est permis chez tous ceux que frappe pour la première fois l'aspect décharné de certaines montagnes des Alpes. Les yeux plaignent d'abord contre toute possibilité de reboisement. Comment l'homme pourrait-il modifier les lois qui régissent les cours d'eau, les atterrissements, les dénudations, l'amoncellement et la fonte des neiges ? Son impuissance n'est-elle pas manifeste ? Non, parce que les phénomènes les plus puissants de la nature ne sont que la somme de forces infinitésimales, ne résultent que de l'accumulation de petits moyens.

Le brin d'herbe oppose au ruissellement un obstacle à peine appréciable qui, multiplié, maîtrise le cours des plus grands fleuves.

La goutte d'eau, qui pénètre peu à peu dans les fissures des roches les plus dures, en se cristallisant, par suite d'un abaissement de la température, finit par faire ébouler des montagnes. L'homme peut donc agir à son tour, puisque ces petits moyens sont à sa portée et que son intelligence lui permet d'en apprécier les effets. Ainsi s'explique le succès des reboiseurs par la justesse de la théorie qui les guide.

La grande œuvre de la restauration des montagnes est confiée depuis vingt-six ans à l'administration forestière. Le degré d'avancement des travaux permet de porter un jugement sur cette importante question qui a demandé,

personne ne s'en étonnera, une période d'études et d'expériences qu'on peut considérer comme terminée.

L'opération a commencé simultanément dans toutes les régions montagneuses du Midi et du Centre de la France, sans revêtir partout les mêmes caractères. Le déboisement et le dégazonnement n'ayant pas produit les mêmes effets dans toutes les contrées, il fallait sur chaque point donner aux travaux une direction particulière en rapport avec le mal qu'il s'agissait de combattre. Dans la majeure partie des Pyrénées et des Cévennes, sur le Plateau Central de la France et dans d'autres localités plus restreintes, partout enfin où, par suite de la solidité des roches, les « laves » font place aux tonnerres d'eau, aux sacs d'eau, les eaux décapent les versants sans pouvoir ni les délayer ni les détruire et suivent un chenal à peu près invariable, l'opération ne peut consister, en général, qu'à créer sur les flancs des montagnes de vastes étendues boisées destinées à agir par leur masse sur le débit des eaux et à fournir des produits utiles à l'agriculture, à l'industrie, à la consommation.

Les terrains qui doivent de préférence être couverts d'une végétation forestière sont les versants des vallées tournées vers la partie de l'horizon d'où viennent habituellement les pluies. Dans chaque cas particulier, on aura soin de déterminer d'abord la part qui revient à chaque affluent dans les crues du cours d'eau principal, car il n'est pas toujours avantageux de retarder la crue d'une rivière. Les eaux de pluie tombées à peu près simultanément sur toute la surface d'un grand bassin mettent, suivant les circonstances géographiques, des temps très différents pour s'écouler jusqu'à la mer. Ainsi les crues de la Loire passent au bec d'Allier vingt-quatre heures avant celles de l'Allier; les crues du Cher et de la Vienne précèdent toujours celles de la Loire aux environs de Tours. Dès lors, si on se hâtait d'appliquer au bassin du Cher des me-

sures propres à retarder les crues de cette rivière, sans faire la même chose pour le bassin de la Haute-Loire, il arriverait que deux crues passeraient simultanément à Tours en produisant une inondation désastreuse. Cette observation montre jusqu'à quel point sont délicates toutes les questions qui se rattachent aux inondations et par suite à la restauration des montagnes.

Quoi qu'il en soit, chaque fois que la montagne est inaffouillable, on n'a à faire que du reboisement proprement dit, pour agir sur le régime des cours d'eau qui en descendent.

Dans d'autres contrées, notamment dans les Alpes et sur quelques revers des Pyrénées, la question se présente sous un autre aspect. Il ne s'agit plus seulement d'une opération de sylviculture. On a devant soi des montagnes sillonnées par des torrents d'un genre tout particulier. En raison de la nature géologique du sol et de celle du climat, les cours d'eau sont boueux, charrient des masses énormes de matériaux ; ils couvrent le fond des vallées de leurs déjections, causent les plus grands dommages aux propriétés publiques et privées, et exercent enfin la plus fâcheuse influence sur le phénomène des inondations.

Il est de toute évidence que dans les pays où sévit un pareil fléau, l'administration des forêts doit faire de l'extinction de ces torrents le but suprême de ses efforts. Problème ardu qui a préoccupé de tout temps les savants et les administrateurs et dont on n'a pas encore indiqué la solution dans tous les cas.

Le reboisement seul serait impuissant. Comment songer à reboiser des terrains sans consistance, minés par les eaux et s'éboulant de toutes parts, sans prendre des précautions pour assurer la consolidation du sol ? De là résulte tout un ensemble de travaux sans précédents, sur lesquels l'expérience a été appelée à prononcer. Le problème qu'on a à résoudre peut être posé en ces termes :

Arriver le plus promptement et le plus économiquement possible à transformer un torrent impétueux en un ruisseau paisible et bienfaisant ; obliger un torrent à débiter, en tout temps, des eaux claires dans un chenal inaffouillable.

Pour obtenir ce résultat, pour éteindre le torrent, il faut deux choses : premièrement, empêcher que les eaux, par un mouvement subit de concentration, puissent atteindre une puissance à laquelle rien ne peut résister ; deuxièmement, prévenir la démolition des terrains, soit par des drainages intelligents ou des ouvrages directs de consolidation, soit, quand c'est possible, en détournant les eaux du torrent des points faibles pour les rejeter sur des rochers solides et résistants.

Le gazon n'entravant pas le ruissellement avec une énergie suffisante, il est nécessaire de boiser tous les terrains sur lesquels il faut ralentir, au maximum, la vitesse des eaux courantes. Les travaux d'extinction proprement dits sont dès lors limités aux bassins de réception, c'est-à-dire à la région où les eaux s'amassent et affouillent le sol. Ces travaux sont de deux natures : ouvrages d'art et reboisements. Il est bon de dire quelques mots des uns et des autres et de résumer les procédés d'exécution auxquels on est parvenu par l'étude et l'expérience.

#### OUVRAGES D'ART

Le barrage, à l'amont duquel se produit un atterrissement, destiné par là à diminuer la pente du thalweg et à permettre aux berges latérales de s'asseoir en prenant des talus moins inclinés, est l'ouvrage le plus employé. On distingue deux sortes de barrages : ceux qui sont construits dans le lit d'un cours d'eau constamment alimenté, et ceux qui ont pour objet des ravins où il ne passe de l'eau qu'au moment des orages, des pluies ou de la fonte des neiges.

Les premiers doivent être établis dans des conditions à présenter une solidité à toute épreuve et une durée indéfinie. On doit donc en exclure les bois et toute espèce de matériaux sujets à dé périr, sans quoi il arriverait un moment où, par suite de la destruction du barrage, l'eau, voire même l'atterrissement qu'il aurait retenu, partirait en masse et pourrait occasionner un désastre. On a soin de bâtir ces ouvrages à chaux et à sable et de n'employer pour leur construction que de bons blocs de pierre qui ne font presque jamais défaut dans le lit des torrents importants. L'emplacement, les dimensions et la forme du barrage ont besoin d'être calculés avec beaucoup de sagacité. Ils varient avec la destination de l'ouvrage. Les barrages-réservoirs et de retenue seront placés de préférence à la base d'un épanouissement ou d'une section de ravin à pente minime et toujours bâtis sur le roc. Quant aux barrages de consolidation, on doit éviter d'en construire sur des points où, les berges étant suffisamment solides par elles-mêmes, l'ouvrage n'aurait d'autre objet que de retenir une certaine quantité de matériaux, laquelle est presque toujours relativement assez faible à cause de l'extrême inclinaison des thalwegs. Il faut se rappeler que ces sortes de barrages sont destinés à transformer le lit à profils mobiles dans lequel circule le liquide torrentiel en un canal à sections fixes et déterminées. Chaque fois que le fond du thalweg n'est pas assis sur la roche vive à l'endroit et à l'aval de l'ouvrage, on ne doit jamais négliger d'établir un radier pour recevoir la chute d'eau et prévenir l'affouillement des fondations. Dans aucun cas on ne doit appuyer un barrage à des berges en mouvement. L'épaisseur, au fond de la cuvette, si l'ouvrage est en pierre sèche, et au milieu de la hauteur dans le cas contraire, doit être égale à la demi-élévation du parement amont. Un des points qui exigent le plus d'attention, c'est la saillie du barrage. Non seulement de cette hauteur dépend son effet

utile, mais sa solidité même y est attachée, puisqu'il faut toujours qu'à sa partie supérieure, le barrage présente une largeur et une concavité suffisantes pour qu'au moment des fortes débâcles le volume d'eau puisse s'étaler en nappe, tout entier, sans sortir des limites du barrage. S'il est appuyé à du roc, l'ouvrage sera curviligne et jouira alors de la propriété fondamentale des voûtes. On le fera courbe ou rectiligne, suivant les circonstances, quand ses ailes seront encastrées dans des talus en terre. La cuvette à fond plat sera préférée chaque fois que le ravin aura un débit permanent considérable; si le torrent est à sec ou à peu près dès qu'il ne déborde plus, la cuvette sera circulaire en général. Dans tous les cas, le couronnement sera maçonné avec plus de soin que le surplus de l'ouvrage.

Pour les ravins latéraux, les ouvrages n'ayant besoin généralement que d'une durée limitée jusqu'au moment où la végétation forestière se sera emparée complètement du terrain, on peut employer toute espèce de matériaux suivant l'importance du lit. De petits barrages rustiques, des clayonnages ou de simples fascinages chargés de terre suffisent souvent. On se contente quelquefois de tapisser l'origine des ravins avec des branches ou mieux des arbres entiers convenablement disposés.

Le système des barrages est décisif quand il s'agit d'immobiliser des matériaux en marche ou de donner au lit du torrent une assiette invariable; mais il est incapable de prévenir la formation des laves et des avalanches, de tarir les sources auxquelles le torrent puise les débris qu'il charrie. La végétation seule procure et perpétue ce triple résultat.

Si les barrages employés seuls sont impuissants devant les torrents, ils jouent un rôle très important dans leur correction, à titre de travaux préparatoires et complémentaires des reboisements. Les digues, les curages et façonnages de

lit, en protégeant le pied des talus contre les divagations capricieuses des eaux, permettent aux berges de prendre une forme invariable. Les barrages offrent, en outre, l'avantage d'élargir la section et de supprimer l'affouillement longitudinal. Grâce aux drains et aux rigoles pavées, il est possible de ralentir ou même d'arrêter les glissements, les éboulements, tous les mouvements de terrain capables d'entraver la reprise de la végétation. Il serait puéril, en effet, de vouloir reverdir d'emblée des berges instables et croulantes. Le reboisement immédiat de toutes les parties stables du bassin de réception diminue parfois le débit dans une proportion telle que le torrent se transforme lui-même en un ruisseau bienfaisant; alors un simple curage de lit suffit pour assurer l'immobilité et par suite le reboisement des berges. Mais en général, la violence du torrent, après qu'on a boisé son bassin de réception, est encore suffisante pour saper le pied fragile des talus et entretenir dans les berges des éboulements permanents. Dans ce cas, pour éteindre le torrent, l'obliger à couler clair, il est nécessaire de substituer un lit fixe et déterminé aux canaux à sections mobiles et étroites dans lesquels circule le liquide torrentiel. Ce résultat s'obtient le plus souvent au moyen de murs de chute ou barrages. Ces ouvrages, véritables profils en travers matériels, provoquent à l'amont de vastes atterrissements dont le but est, tout à la fois, d'exhausser et élargir le lit; à l'aval, des chutes appelées à diminuer la violence des eaux. En échelonnant convenablement ces barrages on parvient à imposer au torrent un lit rationnel, invariable, puisque la couronne de chacun d'eux dessine le profil en travers et fixe un point du profil en long du canal régulier qu'il s'agit d'établir. Le lit du torrent le plus impétueux se trouve ainsi transformé par une série de barrages peu élevés en un chenal régulier, solide, à chutes destinées à ralentir la vitesse des eaux, à pentes assez faibles, à sections transversales suffisamment larges

pour conjurer tout danger d'affouillement et permettre à la végétation de prospérer sur les rives. De pareils ouvrages se nomment barrages de consolidation.

Dans certaines circonstances il importe d'arrêter le charriage des matériaux dès le début des travaux, soit pour la protection des voies de communication importantes, soit en vue de sauver d'une ruine ou d'une destruction imminente les cultures et les habitations voisines du torrent. Cette obligation s'impose également chaque fois qu'on se trouve en présence d'un torrent alimenté par un glacier ou surmonté de rochers qui se désagrègent et se décomposent sous l'influence des agents atmosphériques. Quand le relief du terrain ne permet pas d'agir dans la montagne, on se contente d'arrêter les déjections au moyen de places-dépôts convenablement disposées sur les cônes. Mais les barrages ont la priorité chaque fois qu'il s'agit de retenir et conserver dans le sein de la montagne les matériaux fournis au torrent par les régions supérieures. Les barrages de retenue doivent satisfaire à des conditions particulières. Leur rôle ne consiste pas, comme pour les ouvrages de consolidation, à jalonner au torrent un cours rationnel et inoffensif; ils ont pour but la création de vastes retenues de matériaux et sont construits de préférence dans les parties hautes et resserrées de la gorge, à la base d'épanouissements considérables. Leur efficacité croît avec leur hauteur et cesse dès que l'atterrissement a atteint la pente de compensation; à partir de ce moment les blocs détachés des sommets franchiraient l'obstacle si l'on négligeait d'exhausser le barrage primitif ou d'en construire un autre à l'amont du précédent.

Il a été dit plus haut que parfois il y avait lieu de dériver le cours entier du torrent pour le détourner des points faibles et le fixer dans un lit rocheux. A cet égard, on ne peut prescrire aucune règle. Ce n'est que par un examen attentif qu'on peut découvrir certains points en quelque sorte stratégiques où, par une habile dérivation, on obtient les plus



grands effets par de petits moyens. La section, la pente ainsi que les raccordements du nouveau lit doivent être choisis de façon à éviter les dépôts intempestifs de matériaux. Éclairés par l'expérience, les agents forestiers se familiarisent de plus en plus avec ce genre de travaux qui ne leur offre plus guère de difficultés.

En résumé, le rôle du barrage en montagne est multiple. Suivant sa destination on le désigne sous les noms de barrage-réservoir, barrage de retenue, barrage de consolidation.

Le barrage-réservoir, rarement employé en vue de l'extinction des torrents, est l'instrument essentiel du bon aménagement des eaux si utile à l'agriculture, à l'industrie, à la navigation intérieure, à l'assainissement des villes. Mais la rupture d'un ouvrage de ce genre peut entraîner des conséquences épouvantables. En présence d'une pareille éventualité, personne n'est admis à faire preuve de hardiesse, ni à présenter au public le gage d'une responsabilité impuissante à réparer d'aussi grands désastres.

Les barrages de retenue et de consolidation sont des auxiliaires précieux pour faire renaître la végétation sur les versants ruinés des montagnes. Dans une même section de thalweg, les premiers sont toujours à l'amont des seconds, qu'ils protègent contre la chute des blocs. Les barrages de consolidation s'opposent à l'affouillement et fixent le lit des torrents ; ils constituent le genre de défense le plus efficace lorsqu'il s'agit de garantir une petite longueur de propriété située sur des pentes douces.

Mais qu'on ne l'oublie pas : la puissance destructive des torrents défie tous les travaux de maçonnerie ; la végétation seule peut la vaincre en s'aidant des barrages qu'elle protège à son tour contre la violence des eaux. Les travaux d'art, si robustes qu'ils soient, perdent chaque année de leur solidité ; ils ne se maintiennent qu'au prix de soins dispendieux et sans cesse renouvelés, tandis que chaque

printemps apporte aux ouvrages vivants des forestiers une pousse, une vigueur nouvelle.

#### REQUISIMENTS

Les terrains à restaurer sont dès le début mis en défense, interdits aux troupeaux ; les arbustes qui ont échappé à la dent du bétail sont recépés et marcottés en étoile, autant que possible. Les parties stables sont immédiatement semées ou plantées en essences convenables. Aux Alpes, le pin sylvestre, le pin à crochets, le mélèze et le pin cembro. Aux Pyrénées, le pin à crochets, le sapin et le hêtre. En Provence, le pin d'Alep et le chêne vert. Aux Cévennes et au Plateau Central, le châtaignier, le hêtre, le sapin et le pin d'Auvergne.

La végétation ne surgit pas avec un égal succès sur tous les points à la fois, mais elle réussit dans certaines parties qui lui conviennent mieux que d'autres et sur lesquelles elle s'établit de suite avec vigueur. Chacun de ces bouquets de verdure devient un centre de propagation. Autour d'eux se forme une lisière plus ou moins large où le sol rendu plus frais par le voisinage de l'ombre, labouré par les racines qui serpentent au loin, amendé par la chute des feuilles, recevant d'ailleurs une multitude de rejets et de graines, subit une sorte de préparation qui le rend plus apte à se recouvrir de plantes à son tour. Celles-ci s'y fixent ; le cercle s'agrandit ; chaque année la végétation gagne du terrain. Les parties rebelles, bonifiées par le contact de la végétation et enveloppées de tous côtés, finissent par reverdir comme le reste.

Les boisements destinés à perpétuer la consolidation du sol et à ralentir l'écoulement des eaux dans les thalwegs, doivent, pour répondre à leur destination, être dirigés d'après des vues toutes spéciales. Les taillis et même de

simples broussailles s'emparant de la surface des terrains mieux que des futaies, les essences ré sineuses si largement et si utilement employées dans les grands reboisements sont exclues des travaux de correction. On n'emploie que des essences feuillues à croissance rapide, susceptibles d'être recépées, marcottées et de former de nombreuses souches; celles qui drageonnent le mieux sont préférées. Les érables, le frêne, l'orme, les chênes, le noyer, le prunier de Briançon, le cerisier, le robinier faux-acacia dans certains cas, ont donné d'excellents résultats. Parmi les arbrisseaux et les buissons, le cytise, les cornouillers, le noisetier, l'églantier, l'hippophagé, la bugrane tiennent la première place. On a employé avec succès, dans les endroits humides, l'aune glutineux, l'aune blanc si remarquable par sa faculté drageonnante, l'aune vert aux grandes altitudes; parmi les bois tendres, le saule blanc, les peupliers et les diverses espèces d'osier. Le châtaignier donne de bons résultats dans les Cévennes et sur le Plateau Central.

Pour que ces boisements produisent un effet prompt et sûr, on a soin de rapprocher les plants jusqu'à se toucher les uns les autres et de les disposer dans une profonde tranchée horizontale, de manière que, dès la première année, une haie continue se développe avec vigueur. Ces lignes boisées sont toujours établies rez terre, sans banquette et plus ou moins espacées suivant l'inclinaison du sol et le besoin. Les versants ainsi traités sont donc couverts de haies parallèles, sans saillie, qui consolident promptement le sol et opposent partout des obstacles au décapage, au trop rapide écoulement de l'eau et au ravinement. Ce procédé séduisant mais dispendieux n'est plus appliqué qu'exceptionnellement.

En général l'embroussaillement des berges et des ravins préalablement consolidés, s'opère de proche en proche, du fond vers le sommet à l'aide de couchages et de marcottages

judicieusement exécutés. Les rives du torrent corrigé et la base des talus sont plantés en feuillus appropriés suivant des lignes parallèles au lit définitif, de manière à former de suite une haie vive et continue derrière laquelle s'accumulent les débris provenant du décapage des berges. Au fur et à mesure de leur formation, ces éboulis sont fixés par des marcottes grimpantes dont la haie vive fournit les éléments sans cesse renouvelés. On parvient ainsi, vite et sans frais inutiles, à fixer définitivement, sous des pentes stables, toutes les lèvres d'un torrent.

Tel est le résumé sommaire de l'ensemble des travaux dont il est difficile d'ailleurs de se former une idée exacte quand on ne les a pas vus. Voilà pourquoi j'ai illustré cette conférence et réuni sous forme de photographies, dont personne ne saurait contester la fidélité, les résultats obtenus de manière à donner la mesure exacte de la puissance et de l'efficacité des moyens employés contre les torrents et à montrer l'influence qu'exercent les canaux d'irrigation mal tracés sur les glissements de terrains en pays de montagnes. Ces canaux partagent le versant qu'ils arrosent en deux régions distinctes, à aspects essentiellement différents. Il est manifeste que la dégradation du sol est l'œuvre des infiltrations des eaux du canal et des brèches qui se produisent souvent dans sa cuvette. Le versant, en assez bon état au-dessus du canal, devient immédiatement en dessous une berge dénudée et croulante, sillonnée de ravins profonds, élargis chaque jour par les eaux du canal mal étanché.

L'effet des travaux est très prompt. Des villages, des cultures, des canaux d'arrosage, des voies de communication qui étaient gravement menacés sont désormais à l'abri de tout danger. Un grand nombre de petits torrents ont été éteints. Plusieurs grands torrents ont déjà leur régime amélioré, il y en a même qu'on peut considérer comme pacifiés. Le torrent de Sainte-Marthe près d'Embrun est de

ce nombre. Le torrent du Labouret dans les Basses-Alpes n'est plus aujourd'hui qu'un ruisseau inoffensif.

Quand tous ces travaux auront été exécutés et que les cours d'eau ne transporteront plus que des limons fertilisants, il faudra encore savoir se résigner à certains débordements inévitables, oubliant le mal présent pour entrevoir les avantages futurs par lesquels la nature semble vouloir réparer elle-même ses ravages. Les inondations cesseront alors d'être considérées comme un fléau, ou du moins l'homme reconnaîtra que c'est lui qui leur avait imprimé ce caractère, en détruisant sans règle et sans mesure toutes les défenses dont la Providence avait eu soin de le pourvoir.

On peut légitimement se demander ce que coûtent ces travaux de nécessité publique et si, en définitive, ils n'exigeraient pas des dépenses excessives pour arriver à protéger, contre les influences combinées de l'atmosphère et des eaux, le sol et toutes les richesses que le travail humain a accumulées. Les données d'expérience permettent de répondre à cette question avec suffisamment de précision. Tous les travaux nécessaires à l'extinction d'un grand torrent peuvent représenter une dépense de 260 francs par hectare de reboisement et de 10 francs par mètre courant de ravin corrigé, le prix moyen d'acquisition restant d'ailleurs inférieur à 300 francs d'hectare.

Il n'y a rien là d'exagéré, et il est facile, par une étude d'ensemble, d'évaluer assez approximativement la somme nécessaire pour la restauration des montagnes, limitée aux terrains excoriés, ravins ou croulants. En y comprenant les frais d'expropriation, cette somme n'excédera guère 150 millions, auxquels il conviendrait d'ajouter une trentaine de millions pour les reboisements facultatifs et les améliorations pastorales de toute nature à réaliser dans les pays de montagnes.

Ce qui caractérise la phase que l'opération a parcourue jusqu'à ce jour, indépendamment des résultats obtenus, c'est que des procédés d'exécution efficaces ont été expérimentés ; que la lumière s'est faite sur une question qui était obscure pour tout le monde. Toute incertitude doit cesser et il ne reste plus qu'à marcher d'un pas ferme, avec une pleine confiance dans le succès et avec la volonté de surmonter tous les obstacles. L'administration des forêts doit être largement dotée, ses travaux ne le cédant en rien comme utilité publique à ceux qui ont pour objet de faciliter la circulation des hommes et des produits et en faveur desquels le budget aidé de l'opinion publique s'est toujours montré si libéral.

Les ressources mises à sa disposition doivent être proportionnées à la grandeur de l'œuvre et calculées de manière à permettre son achèvement dans un temps assez court pour que les mesures réparatrices prennent franchement le pas sur les progrès du mal qui sont incessants. Le succès est à ce prix.

Les difficultés matérielles ne sont pas les seules contre lesquelles on a eu à lutter. L'ignorance des populations a paru un instant vouloir entraver le développement de cette grande entreprise. Les habitants des montagnes s'étaient imaginé qu'ils allaient être atteints dans leurs moyens d'existence les plus essentiels et dans leurs droits à la propriété des pâturages. Cette erreur ne pouvait que se dissiper devant des mesures conçues dans un esprit de justice et de bienveillance et tendant au contraire à améliorer leur position dès le moment présent, tout en leur préparant pour l'avenir des ressources précieuses par la régénération de leurs vastes herbages. L'étude des améliorations agricoles et pastorales à réaliser dans nos régions montagneuses se poursuit activement. On s'efforce d'y multiplier les canaux d'irrigation et de développer l'esprit d'associa-

tion, si fécond pour l'arrosage et l'exploitation rationnelle des communaux, si utile au développement de l'industrie laitière.

L'administration ne poursuit la substitution des bêtes aumailles aux moutons que sur les points où le relief du terrain, la qualité des herbages et les conditions économiques rendent cette transformation désirable et avantageuse pour les habitants.

La réussite des grands travaux qui s'exécutent sous leurs yeux et auxquels ils prennent part ne contribue pas peu à frapper leur esprit simple, mais juste et droit. Les vastes chantiers établis dans les gorges les plus reculées leur procurent un travail convenablement rémunéré et qui se concilie avec les exigences des travaux des champs.

Tout concourt donc à rattacher les populations à une œuvre dont elles comprennent mieux que personne la haute signification, et qui ne leur inspirait d'inquiétudes que quant à la manière dont elle serait réalisée. Elles peuvent se tranquilliser et avoir confiance. L'administration des forêts ne cessera jamais de leur faire tout le bien qui est en son pouvoir.

La question des montagnes rentre naturellement dans le programme des études que le Club Alpin s'est tracé. Depuis l'éminent et regretté ingénieur Surell qui nous a laissé le plus beau fragment de littérature alpine, c'est à notre Société que la régénération des montagnes doit ses apôtres les plus fervents et les plus convaincus. Cézanne, qu'une mort prématurée a enlevé trop tôt à la science et à l'estime de ses concitoyens, voulait associer tous les membres du Club Alpin à l'œuvre nationale du reboisement des montagnes. Viollet-le-Duc, cet autre amant des montagnes, gémit sur leur abandon et, dans des pages émues, adjure ses compatriotes de respecter les antiques futaies suspendues à leurs revers. Actuellement encore, le Club Alpin

compte parmi ses membres les plus intrépides défenseurs de la restauration des montagnes. Tous ceux qui pratiquent la montagne aiment les forêts et comprennent le rôle providentiel qu'elles remplissent au sein des sociétés civilisées. Aussi, c'est avec une entière confiance que je fais appel à vos lumières et à votre patriotisme pour continuer l'œuvre de saine propagande que vous avez si noblement entreprise. De tous les points du globe, on vient étudier les travaux de correction et de reboisement qui s'exécutent dans les Alpes françaises. Les succès obtenus chez nous dans l'art d'éteindre les torrents ne sont ignorés qu'en France. C'est à notre Société qu'il appartient de vulgariser ces intéressants travaux du génie rural. Organisez donc des caravanes, des excursions de reboisement ; allez visiter les travaux dont les forestiers, vos collègues pour la plupart, poursuivent l'achèvement sans bruit, avec un dévouement admirable ; mettez la question à l'ordre du jour dans vos Sections ; faites de nombreux disciples. Par vos écrits, par vos discours, créez une agitation au profit de cette grande œuvre véritablement nationale et patriotique. Car les Alpes gardent par leurs forteresses une des parties les plus importantes de la frontière. Que servirait au jour du danger d'avoir des places fortes sur la frontière si derrière elles il n'y a qu'un désert, n'offrant à l'armée française ni bois, ni cultures, ni routes, ni chemins de fer, ni population ? Ce n'était pas sans motifs que les premières civilisations considéraient les bois comme sacrés. Par intuition, nos ancêtres comprenaient qu'il y avait là un foyer de protection qu'il fallait respecter. La science est d'accord sur ce point avec la tradition : là où sont les bois, là est le cœur de la patrie, et les peuples qui n'ont plus de forêts sont bien près de périr.

FABIEN BÉNARDEAU,  
Inspecteur des forêts,  
Membre du Club alpin français  
(Section de Paris).



## IV

### NOTICE

SUR

## LA FAMILLE, LES SERVICES

### ET LES TRAVAUX DE PIERRE DE BOURCET

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI<sup>1</sup>.

Pierre de Bourcet naquit le 1<sup>er</sup> mars 1700, à Usseaux<sup>2</sup>, dans la vallée du Pragelas, qui faisait alors partie de la province du Dauphiné. Il était fils de Daniel-André Bourcet, capitaine réformé d'infanterie, partisan dans la garnison de Briançon, qui avait été consul de la communauté d'Usseaux.

Son bisaïeul Pierre Bourcet avait servi sous Louis XIII

1. La notice qu'on va lire figure aux annexes des *Principes de la guerre de montagnes* de Bourcet, que le ministère de la guerre vient d'édition (Imprimerie nationale, 1888) d'après les manuscrits de ses Archives que notre savant collaborateur M. le lieutenant-colonel Arvers a été chargé de revoir et de mettre en ordre. — *La Rédaction*.

2. Le premier jour du mois de mars 1700 est né Pierre Bourcet, fils légitime de M. Daniel-André Bourcet, capitaine et ex-consul de la communauté d'Usseaux, et de M<sup>lle</sup> Marie-Madeleine Légier, mariés, au lieu d'Usseaux; le même jour a été baptisé par Jean Poncet, prêtre et curé de la paroisse d'Usseaux (diocèse de Pignerol). Son parrain a été M. Louis Bourcet et sa marraine Louise Dufrêne, ses oncle et tante, habitant Balboutet.

comme capitaine commandant une compagnie de cent hommes et s'était distingué dans les guerres de cette époque, notamment au passage du pas de Suse, en 1629. Le Roi lui témoigna son contentement en lui donnant, à cette occasion, un drapeau blanc orné de deux fleurs de lis et de deux dauphins avec cette épigraphe : « Vive, vive capitaine Bourcet<sup>1</sup>. »

Son aïeul Michel Bourcet, d'Usseaux, pasteur, après avoir souffert des guerres de religion dont le Pragelas fut le théâtre, prêta serment de fidélité à Charles-Emmanuel II, le 9 novembre 1657<sup>2</sup>.

Daniel-André Bourcet, père du lieutenant général, entra au service en 1677. Il prit part à presque toutes les campagnes qui eurent lieu pendant le long règne de Louis XIV, et se distingua particulièrement dans la guerre de la Succession d'Espagne, comme capitaine d'une compagnie franche.

« En 1689, les milices du Briançonnais étaient sous les ordres de M. de Larrey, à Salbertrand, quand le pont en fut forcé par les Vaudois ; Daniel-André commandait l'une des compagnies ; dans les années suivantes, elles furent chargées successivement de la garde du poste de la Balzille, après le départ des Vaudois, et de celle des différents cols de la frontière. Le capitaine Bourcet était établi avec sa compagnie, en 1706, pendant le siège de Turin, sur les hauteurs qui séparent la vallée de Saint-Martin de celle de Luzerne, et si avantageusement posté qu'il vit la possibilité

1. *Notice manuscrite* par Jean-Pierre de Bourcet, neveu de Bourcet, écrite en 1806.

2. « Le synode du Dauphiné donna aux églises vaudoises des marques de ses sympathies fraternelles, en leur envoyant plusieurs pasteurs ; mais le gouvernement piémontais se prévalut de leur origine étrangère pour les expulser du pays. Quelques-uns cependant furent autorisés à y résider à condition qu'ils prêteraient serment de fidélité à Charles-Emmanuel II. Michel Bourcet d'Usseaux-en-Val-Cluson fut de ce nombre. » (*L'Israël des Alpes*, par Alexis Muston, t. II, p. 399.)

d'enlever le duc de Savoie quand celui-ci se réfugia dans la combe de Rora; il en fit la proposition à La Feuillade alors à Pignerol, mais l'autorisation lui fut refusée.

« En 1708, ce furent deux compagnies briançonnaises, sous les ordres de Bourcet, que Villars chargea de la défense du col de la Fenêtre, quand, trompé par une fausse manœuvre du duc de Savoie, il abandonna les vallées transalpines pour se porter en Maurienne. Exilles, abandonné à ses propres forces et surpris par les troupes savoyardes, s'était rendu au bout de trois jours; après la prise de cette place, Victor-Amédée voulut se porter sur Fenestrelle. Il fit marcher M. de Rhebinder, l'un de ses généraux, avec quatorze compagnies de grenadiers et quatorze piquets, pour attaquer la redoute du col de la Fenêtre; Rhebinder, arrivé aux trois quarts de la montagne, envoya comme parlementaire un tambour qui s'avança en battant sa caisse jusqu'à la barrière de la redoute; là il trouva Bourcet et le somma, de la part de son général, de se rendre s'il voulait obtenir une bonne capitulation. Le capitaine lui fit boire un verre d'eau-de-vie et le renvoya en le chargeant de dire à M. de Rhebinder qu'il ne se rendrait pas, mais qu'il avait un gigot de mouton et une bouteille de vin de Riez à lui offrir s'il voulait venir parlementer avec lui. Le général, outré de cette réponse, marcha tambour battant pour attaquer le poste. Il ne put y arriver : Bourcet avait eu la précaution de faire accumuler des tas considérables de pierres au sommet des pentes qui dominaient les avenues; il lui suffit de faire sortir six hommes à droite et six à gauche de la redoute pour les faire rouler et arrêter toute tentative d'assaut. Rhebinder, obligé de rétrograder, se décida à gravir la montagne de Fatière, à l'Est du col de la Fenêtre : la redoute pouvant ainsi être non seulement dominée mais tournée, Bourcet se décida à l'abandonner après l'avoir fait sauter. Cinq barils de poudre lui restaient; il en fit placer

un à chaque angle et l'autre au milieu, et se retira avec sa troupe, ne laissant qu'un sergent et deux hommes chargés de mettre le feu au moment où l'ennemi s'approcherait pour pénétrer dans la fortification. Cet ordre fut exécuté avec précision; plusieurs officiers savoyards furent tués, et l'explosion fut si forte que le tirant de la charpente du toit de la redoute fut lancé jusque dans le bas de la vallée à plus de 2 kilomètres de là. Bourcet se retira à Fenestrelle. Le gouverneur le chargea de défendre avec sa troupe une redoute qui en protégeait les approches; cette redoute tint huit jours de plus que la forteresse, et avant de donner l'ordre de la rendre, Bourcet la quitta secrètement, emmenant avec lui cinquante ou soixante hommes des plus valides. C'est avec cette troupe d'élite qu'il rejoignit Villars, campé aux Souchières-Basses, après avoir passé à portée de quatorze corps de garde des ennemis et presque au milieu de leur camp. Ce trait d'audace presque incroyable est d'autant plus méritoire que M. de Rhebinder avait fait prisonniers, à Fenestrelle, la femme et les enfants du capitaine, dont la famille était, nous le rappelons, originaire d'Usseaux, entre Fenestrelle et les Souchières.

« Pendant les campagnes de 1710 à 1713, le capitaine Bourcet, établi à La Vachette près de Briançon, fut chargé par le maréchal de Berwick de protéger le quartier général de l'armée à l'aide d'un bataillon de mignons et de trois compagnies franches. Berwick lui avait laissé carte blanche sur la manière d'organiser et de diriger le service de sûreté. On ne citera à ce propos qu'un seul fait.

« Le quartier général était à Pont-de-Cervièrès; Berwick n'avait aucune nouvelle des ennemis campés dans les vallées de Cézanne et de Bardonnèche; il chargea Bourcet de s'en procurer. Celui-ci détacha un sergent et dix hommes de sa compagnie, auxquels il indiqua un itinéraire qui devait les conduire par la crête des montagnes et des pas-

sages non gardés jusque sur la grande route de la vallée de la Doire, entre Exilles et Suse. Ils y arrivèrent en effet, et arrêtrèrent un courrier de l'armée ennemie escorté par deux officiers et deux cavaliers, dont l'un fut tué ; les trois autres furent ramenés avec la malle des dépêches, d'abord à la Vachette chez Bourcet, puis à Pont-de-Cervières chez le maréchal de Berwick, qui trouva dans le paquet des instructions détaillées du duc de Savoie. Le sergent qui, en quarante-huit heures, avait exécuté ce hardi coup de main, fut fait officier<sup>1</sup>. »

Ce partisan était en même temps un capitaine des guides modèle qui s'entendait très bien au service d'état-major, comme le prouvent les mémoires qu'il a laissés et dont quelques-uns ont été attribués à son fils. Berwick, qui l'appréciait et qui lui donna de nombreux témoignages de son estime<sup>2</sup>, ne se contentait pas de lui confier le service de sûreté de l'armée ; il le chargea souvent de reconnaissances particulières, et l'on peut juger, d'après le mémoire relatif à l'une d'elles, de l'importance qu'elles avaient et de la part qui revient au père dans l'éducation du fils.

« Le maréchal de Berwick, qui était campé avec douze

1. *Les Vallées vaudoises*, par A. de Rochas d'Aiglun, chef de bataillon du génie.

2. « Vous voulez bien, Monsieur, que je vous écrive en faveur de M. de Bourcet, qui était capitaine d'une compagnie franche, servant pendant la guerre dernière sur les frontières du Piémont. C'est un homme d'une grande distinction, dont tous les généraux ont été si contents, qu'ils ne faisaient quasi rien qu'il n'y eût une bonne part ; il a eu une infinité d'actions qu'il a toujours conduites avec intelligence et prudence ; son désintéressement et son attachement au Roi l'ont déterminé à refuser les offres qui lui ont été souvent faites par le roi de Sardaigne, et à abandonner son bien, qui est au delà des monts, plutôt que de rester sous une domination étrangère ; tout cela mérite bien qu'on ait pour lui des égards ; en un mot, c'est un des plus dignes sujets, des plus vertueux, des meilleurs officiers qu'il y ait en France, etc. » (Lettre du maréchal de Berwick datée de Bordeaux, 26 septembre 1716, et adressée au ministre de la guerre. Extrait de la *Notice manuscrite* déjà citée.)

bataillons à Guillestre, craignant que les ennemis, qui étaient campés dans la vallée de Barcelonnette, ne vissent prendre ses derrières et retomber sur son camp du Chatel-de-Vars par les hauteurs, ou lui couper la communication avec Queyras, m'envoya visiter la gorge de Laval, pour voir si on ne pouvait pas s'y porter, et me prescrivit de lui en rendre compte, ce que je fis. Après quoi, il envoya un lieutenant-colonel et trois cents hommes pour garder cette vallée, lequel se porta d'abord à Seillac, envoyant des gardes sur les cols de Cristillan et de Maurin, et se retira ensuite à Laval, gardant ces mêmes postes et celui de la Colette-Verte, qui est en avant et que j'ai dit, au commencement, tomber de la gorge de Seillac dans celle de Laval<sup>1</sup>. »

D'après une biographie inédite due vraisemblablement à son neveu l'ingénieur Baratier, Pierre Bourcet fit ses premières armes dans la compagnie de son père<sup>2</sup>, où il servit en qualité de lieutenant depuis 1709 jusqu'en 1713, époque à laquelle ce capitaine, mécontent de la manière dont on avait récompensé ses services, se retira et vint se fixer à Grenoble, emmenant avec lui ses deux fils Pierre et Jean.

1. *Mémoire sur la vallée de Ceillac et les vallons avec lesquels elle a communication.* Daniel-André Bourcet.

2. Le lieutenant général commença à servir en 1709, ainsi à l'âge de neuf ou dix ans. Dans deux lettres de 1742, datées l'une du 26 juillet et l'autre du 7 novembre, il dit qu'il a trente-trois ans de services, tant dans l'infanterie et l'artillerie que dans le génie. Dans une lettre du 14 décembre 1777, il dit soixante-neuf ans de service. (*Notice sur les services du général de Bourcet*, par le colonel Augoyat, *Spectateur militaire*, 1856.) Bourcet lui-même confirme cette précocité étonnante dans un mémoire écrit de sa main en relatant son entrevue à Turin avec le roi de Sardaigne, à l'occasion de la délimitation de 1760. Répondant à ce souverain qui se félicitait que le roi de France, son neveu, eût choisi, pour cette mission, un officier qu'il croyait son sujet, Bourcet lui dit : « Qu'il n'avait point cet honneur, quoiqu'il fût né dans la vallée du Pragelas, parce qu'il était officier en France avant la cession des vallées par la paix d'Utrecht. » A.

Bourcet, suivant le désir de son père, étudia d'abord le droit avec succès ; mais entraîné par son goût pour l'état militaire, il renonça bientôt à la carrière que son père voulait lui faire suivre pour faire, sans son consentement et sans secours, la campagne de 1719 sur les frontières d'Espagne, en qualité de volontaire dans le régiment de Lorraine-Infanterie. Une lieutenance lui fut offerte par le colonel de ce régiment, à la sollicitation du maréchal de Berwick ; mais, d'après la menace que son père lui fit de le méconnaître pour son fils s'il acceptait, il se rendit à Grenoble dans l'espoir de le fléchir et d'obtenir son consentement ; en effet, après bien des instances, il lui fut permis de suivre l'état militaire, pourvu toutefois qu'il s'adonnât aux mathématiques. Quelques principes de géométrie qu'il avait reçus lui en donnèrent les facilités ; il fit des progrès si rapides qu'il fut bientôt en état de suppléer le professeur, qui, peu de temps après, tomba malade. Il s'en acquitta avec tant de zèle et d'intelligence que M. de Burani, qui commandait l'école d'artillerie et qui avait reçu le jeune Bourcet dans son corps, lui fit donner l'emploi d'officier pointeur en 1722.

En 1726, il suivit M. de Launay, lieutenant général d'artillerie, dans la tournée qu'il fit en Provence et en Dauphiné ; il fut chargé par cet officier général, d'après une permission du ministre de la guerre, d'aller faire l'inspection des places d'Entrevaux, Guillaume et Colmars et de lui rendre compte à Avignon.

Bourcet méditait d'entrer dans le corps du génie ; mais il fallait qu'il servît d'abord dans un régiment d'infanterie parce que MM. d'Asfeld et du Maine, l'un commandant des ingénieurs, et l'autre grand-maitre de l'artillerie, s'étaient promis réciproquement de ne se prendre aucun des officiers de leurs corps respectifs ; en conséquence il sollicita, à l'insu de son général, des lettres de lieutenant dans le régiment de Royal-Vaisseaux, en attendant qu'il pût faire connaître

ses talents pour l'état d'ingénieur. Il reçut ces lettres à Romans, pendant son retour d'Avignon à Grenoble.

Il fut fait sous-aide-major dans le régiment de Royal-Vaisseaux et chargé ensuite des détails du second bataillon dans les différentes garnisons qu'occupa ce corps jusqu'en 1728, époque à laquelle M. d'Angervilliers, ministre de la guerre, joignit ses instances à celles du maréchal de Berwick pour engager M. d'Asfeld à l'admettre dans le corps du génie.

Il fut compris dans la promotion de 1729 avec la réforme de lieutenant dans Royal-Vaisseaux et envoyé en résidence à Mont-Dauphin, et quinze jours après à Briançon, où il fut chargé par M. de la Rerie, directeur des fortifications, des ouvrages de cette place, de ceux des forts et notamment du pont de pierre qui sert de communication de la ville aux forts, ouvrage d'autant plus difficile que les deux piles sont établies dans un escarpement considérable sur les deux rives de la Durance <sup>1</sup>.

Bourcet fit, en qualité d'ingénieur, les campagnes d'Italie de 1733 à 1735 : il assista aux sièges de Milan, de Novare, de la Mirandole, et se trouva aux deux attaques de Colomo en 1734, aux sièges de Reggiolo, de Borgo-Forte, de Governolo et de la Ferrata en 1735. Chargé de reconnaître le Seraglio, il s'empara de Borgo-Forte, sur la rive gauche du Pô, avec quinze grenadiers et quinze hussards, et prit ensuite Governolo, sur la rive gauche du Mincio.

En 1741, il devint ingénieur en chef et fut envoyé à l'armée de Westphalie, commandée par le maréchal de Maillebois, qui l'employa à faire les reconnaissances de ce pays <sup>2</sup> jusqu'au mois de juin 1742, époque à laquelle il fut

1. Tous les détails relatifs aux premières années de Bourcet et à ses débuts dans la carrière des armes sont dus à l'obligeance de M. le commandant du génie de Rochas d'Aiglun. A.

2. Bourcet reconnut, avec Mandave, le cours de la Lippe, depuis Dorstein jusqu'à Paderborn. (Colonel Augoyat, Notice citée.)



appelé à Paris par le marquis de Breteuil, ministre de la guerre.

Il existe aux archives historiques du ministère de la guerre, minuté de la main même de Bourcet, un récit très curieux de l'entrevue qu'il eut à l'occasion de ce voyage avec le cardinal de Fleury. C'est de là que date sa fortune.

Le cardinal de Fleury, après s'être assuré, dans un long entretien qu'il eut avec Bourcet, que tout ce que M. d'Asfeld, directeur général des fortifications, lui avait dit de cet ingénieur et de sa connaissance des frontières du Dauphiné et du Piémont, était fondé, l'envoya secrètement à Grasse où se trouvait l'Infant d'Espagne don Philippe avec une armée de 14,000 Espagnols. Bourcet remit ses dépêches au comte de Glimes, général de l'armée d'Espagne, et fut présenté à l'Infant.

Cette visite donna lieu à la marche de l'armée d'Espagne sur Barcelonnette : pendant ce temps, Bourcet se rendit à Mont-Dauphin où il venait d'être nommé ingénieur en chef, et d'où il était plus à même de remplir son rôle de conseiller secret auprès de l'Infant d'Espagne.

L'armée d'Espagne, qui se trouvait dans le Boulonnois, ayant été forcée de se retirer dans le royaume de Naples, les 14,000 Espagnols de Barcelonnette n'étaient plus en état de la rejoindre et M. de Glimes reçut de la cour d'Espagne l'ordre de passer en Savoie.

« Le sieur Bourcet ayant eu une entrevue avec M. de Glimes, lui donna la route et lui prescrivit d'aller se poster à Fréterive, en Savoie, sur la rive droite de l'Isère, de se saisir du château de Moléans, qui n'aurait fait aucune résistance, et d'occuper la Charbonnière, sur la rive gauche de cette rivière, au débouché de la Maurienne, au moyen de laquelle position il n'aurait à craindre le roi de Sardaigne, ni par le débouché de la Tarentaise, ni par celui de la Maurienne ; ce que M. de Glimes n'exécuta point, parce que s'étant entretenu avec le curé de la Chambre, bourg com-

pris dans l'intervalle de Saint-Jean-de-Maurienne à Ayguebelle, ce prêtre lui dit que, dans un semblable pays, il ne serait pas étonné qu'on lui enlevât l'infant en marche au milieu de son armée; ce qui inspira tant de crainte à M. de Glimes qu'il abandonna l'idée qu'on lui avait donnée de la position de Fréterive et marcha avec son armée pour se mettre sous la protection du fort Barrault, en abandonnant la Savoie, ce qui donna lieu au roi de Sardaigne de s'avancer dans cette contrée avec 12 ou 15,000 hommes et d'y prendre une position entre Montmélian et le château des Marches.

« Cette détermination de M. de Glimes l'ayant fait rappeler en Espagne, M. le marquis de la Mina vint le remplacer et M. de Glimes quitta l'armée aussitôt son arrivée, sans lui donner connaissance d'un projet que lui avait donné le sieur Bourcet pour une diversion de laquelle aurait résulté une impossibilité réelle au roi de Sardaigne de se retirer <sup>1</sup>. Ce projet consistait à établir deux ponts sur l'Isère au-dessous de Barrault, à avoir quarante ou cinquante bateaux pontables ou pontons sur des chariots, à marcher en droiture dans la direction de Chambéry jusqu'à la hauteur du château d'Aspremont qui se trouvait vis-à-vis la droite de la position du roi de Sardaigne, et, à l'entrée de la nuit, à marcher à colonne renversée, c'est-à-dire que son arrière-garde fit son avant-garde, à passer l'Isère sur les deux ponts établis au-dessous de Barrault, et à

1. Dans l'entretien que Bourcet eut à Turin avec le roi de Sardaigne en 1760, ce souverain lui dit : « Qu'il n'avait jamais fait de plus grande faute que de s'avancer en Savoie en 1742, contre l'avis de ses généraux et par trop de jeunesse et trop peu d'expérience; qu'il savait que M. de Glimes avait projeté une diversion pour le surprendre du côté de Fréterive sur ses derrières; heureusement pour lui, l'Espagne avait rappelé ce général et l'avait remplacé par M. de la Mina qui, ignorant ledit projet, ne l'avait point exécuté et lui avait laissé la liberté de sa retraite, convenant que ledit projet l'aurait perdu, s'il avait été exécuté. » A.

s'avancer jusqu'au-dessus d'Aiguebelle pour établir sur l'Isère un pont au moyen duquel il aurait occupé la position de Fréterive qui aurait compromis toute l'armée du roi de Sardaigne et même sa personne; mais, comme M. de la Mina ne savait rien de ce projet et n'avait entendu parler que de la marche sur le château d'Aspremont, il n'exécuta que cette marche qui occasionna la retraite du roi de Sardaigne, laquelle se fit sans difficulté et sans perdre un seul homme<sup>1</sup>. »

Par suite d'un oubli de M. de Glimes, M. de la Mina n'avait pas été instruit de la nature de la mission de Bourcet, qu'il prit sans doute pour un officier dégoûté du service de France, et il répondit aux offres qu'il lui fit en l'invitant à se mettre en rapport avec un colonel de son état-major à Grenoble; mais cet officier espagnol n'ayant pu faire comprendre à M. de la Mina ce qui s'était dit dans les entretiens qu'il avait eus avec Bourcet, ce général pria l'ingénieur français de se rendre en Savoie où il se rencontra avec lui sur les frontières des deux royaumes. M. de la Mina, ayant reconnu à qui il avait affaire, sollicita aussitôt de la cour de Versailles l'autorisation pour Bourcet de se rendre à Chambéry et d'y rester aux ordres de l'Infant, ce qui n'eut lieu toutefois qu'à l'époque où le Roi accorda à l'Espagne quatorze bataillons sous les ordres de M. le comte de Marcioux.

Bourcet prit alors officiellement les fonctions de maréchal général des logis de l'armée d'Espagne, et ce fut d'après ses instructions que cette armée se mit en mouvement et arriva en quatre marches, sur deux colonnes, à Briançon, en même temps que les quatorze bataillons français campaient à la Bessée, sur la rive gauche de la Durance.

« Jusqu'à la fin de septembre, on était persuadé qu'on

1. Mission particulière de M. Bourcet. *Archives historiques du ministère de la guerre.*

entrerait en Piémont alliés avec le roi de Sardaigne ; mais ayant appris que ce souverain avait traité à Worms avec la reine de Hongrie, il fut question alors d'entrer en guerre et de déboucher dans ses États par la vallée de Château-Dauphin, pour lequel effet il fut tenu un conseil de guerre à Briançon auquel assistèrent l'Infant, les généraux français et espagnols ainsi que le sieur Bourcet, qui, ayant fait le rapport du local et des obstacles qu'on trouverait à ce débouché, donna le projet de s'y avancer par trois colonnes, dont deux se dirigeraient sur la Chenal par les cols de Lagnel et de Saint-Véran, et la troisième par le col du Longet sur la vallée de Bellins, celle-ci dans l'objet de tourner les retranchements que le roi de Sardaigne avait fait établir à la Tour de Pont et au Villaret, sur la rive gauche de la Vraïte.

« Ce projet fut adopté par tous les officiers qui formaient le conseil de guerre, à l'exception de M. de la Mina qui se refusa absolument à la troisième colonne, dans la crainte du succès qu'il voyait inévitable, et n'ayant d'autre objet en lui-même que d'engager le roi de France, par ce seul acte d'hostilité, à soutenir son alliance avec l'Espagne ; d'autant mieux qu'il n'avait pas quinze jours de vivres et qu'il n'était point préparé à passer son hiver en Piémont. Pour preuve de l'opinion qu'on lui suppose, comme les neiges et les frimas commencèrent au moment qu'on arriva près de la Tour-de-Pont et qu'on ne fit qu'un simulacre d'attaque, l'armée fit un mouvement rétrograde et, remontant les cols de Saint-Véran et de Lagnel huit jours après sa descente en Piémont, rentra en France et prit ses quartiers d'hiver tant en Dauphiné qu'en Savoie.

« Il arriva à cette retraite que les douze pièces de canon de quatre, que les Espagnols avaient empruntées au roi de France, ayant remonté les deux tiers de la montagne, sous prétexte de la gelée M. de la Mina ne voulut pas qu'on continuât à les monter jusqu'au sommet, d'où on

aurait pu les ramener jusqu'au Château-Queyras, et que, n'ayant point voulu écouter le sieur Bourcet, qui lui assurait qu'avec vingt ducats il ferait monter lesdites pièces à bras d'hommes, il ordonna qu'on brûlât les affûts et qu'on précipitât les pièces; ce qui donna la tentation de croire qu'il l'avait fait exprès pour piquer le roi de France et l'engager à soutenir la guerre contre le roi de Sardaigne; et effectivement, la campagne de 1744, le roi donna quarante bataillons, etc. <sup>1</sup>.»

Le roi, voulant récompenser Bourcet des services qu'il avait rendus dans cette expédition et des talents dont il avait fait preuve dans la mission secrète qu'il lui avait confiée, le nomma chevalier de Saint-Louis.

Il était encore lieutenant réformé à la suite de Royal-Vaisseaux lorsque le prince de Conti, qui allait commander l'armée d'Italie, le prit avec lui comme ingénieur. Bourcet arriva le 24 mars 1744 à Antibes, où se trouvait alors le prince, qu'il accompagna dans la reconnaissance qu'il fit du Var le 25, et peu de jours après il écrivit sous sa dictée les dispositions du passage de cette rivière torrentueuse, qui eut lieu la nuit du 31 mars au 1<sup>er</sup> avril. Par ordre du 1<sup>er</sup> avril, il fut attaché en qualité d'aide-maréchal des logis au comte de Maillebois, qui remplissait les fonctions de maréchal général des logis de l'armée d'Italie.

Le 6 avril, il reçut une commission de capitaine réformé à la suite de Royal-Vaisseaux. En accusant réception de ses lettres de service au ministre de la guerre, qui accueillait avec faveur sa correspondance, Bourcet lui exprimait son opinion sur les opérations de l'armée; il se prononçait contre le projet de vouloir passer en Italie en suivant la côte de Gènes, et indiquait comme préférable le passage par la vallée de la Stura, en faisant les sièges de Demont et de

1. Mission particulière de M. Bourcet. *Archives historiques du ministère de la guerre.*

Coni. Il eut une grande part aux dispositions que fit le prince de Conti.

Les services qu'il rendit dans cette campagne, au cours de laquelle il se distingua à l'attaque des comtés de Nice et de Villefranche, à la prise de Château-Dauphin, aux sièges de Demont et de Coni et à la bataille de la Madone dell'Olmo, lui valurent l'attestation suivante du prince de Conti :

« Employé en qualité de chef de brigade à l'armée d'Italie, S. A. S. M<sup>re</sup> le prince de Conti s'en est servi très utilement dans les dispositions qui ont été faites pour les opérations dans le comté de Nice et en dernier lieu dans les vallées d'Esture et de Château-Dauphin. Il donne témoignage qu'aucun officier de l'armée n'a mieux mérité une récompense distinguée. »

Il obtint à cette occasion une première pension sur le trésor royal.

L'année suivante, Bourcet servit comme brigadier d'ingénieurs aux sièges de Tortone, de Valence du Pô<sup>1</sup> et d'Alexandrie<sup>2</sup>. Il fut chargé avec sa brigade de diriger l'attaque de ces deux dernières places et se trouva au combat de Bassignano. On lui accorda, en raison des services signalés qu'il avait rendus dans ces différentes occasions, la commission de lieutenant-colonel réformé à la suite de

1. Le maréchal de Maillebois et son fils s'approchèrent assez du Tanaro, sur la rive gauche duquel était campée l'armée austro-sarde, pour acquérir la connaissance du camp piémontais et des chemins par lesquels on pouvait y arriver. « Cette connaissance, dit le marquis de Pesay (*Histoire des campagnes du maréchal de Maillebois*, t. II, p. 133), fut complétée dans ses détails par les soins de M. de Bourcet, aujourd'hui lieutenant général, et dont les talents devaient être promptement reconnus par un homme qui en avait autant que le comte de Maillebois. »

2. « J'envoie le sieur Bourcet vous porter la nouvelle de notre conquête. Il vous en fera le détail mieux qu'un autre, puisqu'il commandait les ingénieurs français et a dirigé tout le siège. C'est un sujet si supérieur, tant pour son métier que pour les autres parties de la guerre, que je ne puis trop vous presser de lui donner quelque marque de distinction. » (*Lettre du maréchal de Maillebois au ministre de la guerre*, 30 octobre 1741.)

Royal-Vaisseaux, le 11 novembre 1745. Il servit encore avec la plus grande distinction aux batailles de Tidon <sup>1</sup> et de Plaisance en 1746, et fut gratifié d'une nouvelle pension sur le trésor royal « pour le siège de Valence, auquel il commanda les officiers du génie, et pour les passages du Pô et du Tanaro en 1745-1746 ».

Le 1<sup>er</sup> janvier 1747, il fut nommé colonel réformé à la suite de Royal-Vaisseaux. Sous les ordres du maréchal de Belle-Isle, qui l'honora tout particulièrement de sa confiance, il contribua, par ses projets d'opérations, à chasser les ennemis de la Provence en janvier et février 1747, ainsi qu'à la prise de Villefranche, de Nice, de Montalban et de Vintimille au mois de juin de la même année. Il avait remis à M. le chevalier de Belle-Isle des notes sur les mesures qu'il convenait de prendre pour assurer l'investissement des places d'Exilles et de Fenestrelle, auxquelles ce général ne se conforma malheureusement pas, et dont l'exécution aurait assuré le succès de cette expédition.

Le roi, à qui il fut rendu compte de la part que Bourcet avait prise aux opérations de Provence de 1747-1748, lui accorda une troisième pension sur le trésor royal <sup>2</sup>.

1. Ce fut Bourcet qui indiqua le point le plus propre à jeter un pont sur le Pô. (Voir *Principes de la guerre de montagnes*, exemple 1<sup>er</sup>, p. 183.)

2. « On dut à M. de Bourcet la combinaison de tous les mouvements qui forcèrent M. de Leutrum à se retirer partout devant nos troupes. La lettre que M. le maréchal de Belle-Isle écrivit au ministre à ce sujet est un modèle trop précieux pour que nous ne nous fassions pas un devoir de la reproduire ici :

« Quelque instruit que vous soyez du mérite de M. de Bourcet, il « est impossible que vous le connaissiez dans toute son étendue ; il « réunit tant de talents et de vertus que je ne puis vous supplier assez « de les récompenser ; il a été l'âme de tout ce qui vient de se faire ici. »

Le marquis de Pesay ajoute : « Les talents de M. de Bourcet avaient été mis en valeur dès les campagnes précédentes par M. le maréchal de Maillebois et son fils, qui en avaient trop l'un et l'autre pour ne pas les distinguer au premier coup d'œil. » (Pesay, t. II, p. 523. — Colonel Augoyat, *Notice* déjà citée.)

Il obtint le grade de brigadier d'infanterie par brevet du 1<sup>er</sup> janvier 1748, et il reçut la mission, avec quelques officiers du génie réunis sous ses ordres à Grenoble, de dresser la carte du Dauphiné.

« On avait éprouvé plusieurs fois pendant la dernière guerre combien il était difficile d'ordonner des dispositions militaires dans le Dauphiné et en Piémont, en s'appuyant sur les cartes qu'on avait de ces provinces. « Je ne vois rien de plus important, » écrivit en 1748 M. d'Argenson au maréchal de Belle-Isle, « pour les mouvements des troupes, que de connaître l'intérieur du Dauphiné, de la Provence, et des comtés de Nice et de Beuil. » On profita de l'occupation de ces comtés pour les faire lever en 1748, et le ministre, voulant faire rassembler le travail que les ingénieurs détachés dans l'intérieur du pays avaient fait, en chargea Bourcet, jugeant que personne n'était mieux capable de s'en acquitter. Aux cartes des comtés, Bourcet joignit des mémoires contenant la description du terrain et des positions militaires qu'il présente.

« Après ce travail, Bourcet fut chargé en chef, pendant sept ans, de 1749 à 1755, de lever la carte de la frontière du Dauphiné, en suivant les mesures déterminées par Cassini, tant pour la distance de Grenoble à Embrun que pour la position de plusieurs signaux intermédiaires dont cet académicien avait fait usage. Il n'eut d'abord pour aides que quatre ingénieurs militaires et deux ingénieurs géographes. En 1752, le nombre des premiers fut porté à neuf : les ingénieurs géographes étaient Montanel, Dupain et Villaret ; la carte ne devait être communiquée à personne, pas même aux militaires les plus respectables ; les minutes étaient envoyées à Versailles sans qu'il en dût rester vestiges entre les mains de Bourcet ou de ses aides.

Nous renvoyons au *Mémorial du dépôt de la guerre*, t. 1<sup>er</sup>, p. 306 de l'édition in-4<sup>o</sup>, pour l'appréciation de ce



travail <sup>1</sup>. En 1753, il dut en abandonner la direction pour remplir diverses missions importantes dans le Nord de la France sur la frontière de la Flandre.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1756, il était appelé aux fonctions de directeur général des fortifications du Dauphiné.

Par ordre du 1<sup>er</sup> mars 1757, il fut envoyé à l'armée d'Allemagne, qu'il joignit au mois de juin ; il y commanda l'artillerie et le génie du corps d'armée qui marcha en Saxe sous les ordres du prince de Soubise au mois d'août, et se trouva à la bataille de Rosbach le 5 novembre. Il commanda les ingénieurs de l'armée d'Allemagne au combat de Sondershausen et à la bataille de Lützenberg en 1758, et obtint le grade de maréchal de camp par brevet du 1<sup>er</sup> février 1752. Au mois de janvier 1759, il fut chargé avec Filley, Reverson et Bellidor de préparer l'ordonnance du 10 mars 1759 ayant pour objet de régler d'une manière précise et stable le service des ingénieurs tant à la guerre que dans les places.

Il fut employé, par la lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1759, comme commissaire principal du roi pour le règlement des limites à établir sur les frontières du Dauphiné, de la Provence et de la Bourgogne, et se rendit à Turin où il fut présenté au roi de Sardaigne par M. le marquis de Chauvelin, ambassadeur de France en Piémont. Ce souverain lui fit l'accueil le plus flatteur et lui dit qu'il possédait son « projet de passage des Alpes » ; à quoi Bourcet répondit que ce projet avait été fait par trois ou quatre officiers et qu'il était simplement du nombre ; le roi lui dit qu'il savait à quoi s'en tenir et qu'il lui avait appris à connaître son pays. Il ajouta qu'il connaissait sa science des Alpes et sa capacité militaire et qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu pour le faire prisonnier.

Par lettre du 1<sup>er</sup> mai 1760, M. de Bourcet fut employé comme lieutenant général en Dauphiné.

1. Colonel Augoyat, *Notice* déjà citée.

En 1761, il commanda le corps des ingénieurs à l'armée du Bas-Rhin. Il avait sous ses ordres un commandant en second, un major, un aide-major et cinq brigades fortes chacune de neuf ingénieurs. Il fut ensuite appelé à Versailles, en 1762, par M. de Choiseul et chargé de la correspondance avec l'armée de Portugal commandée par le prince de Beauvau. Celui-ci, étonné des instructions précises qu'il recevait de la Cour, écrivait au ministre : « Vous avez à côté de vous un diable ou un ange qui vous fait deviner toutes nos positions <sup>1</sup>. »

« Cependant M. de Bourcet n'avait pas vu le pays où l'on faisait la guerre, mais il avait si bien observé la configuration du terrain en général que, pourvu que les eaux fussent bien indiquées sur une carte, il reconnaissait la forme du terrain, de même qu'il lui suffisait de voir un côté de la montagne pour indiquer avec beaucoup d'exactitude la configuration du revers qu'il ne voyait pas et les endroits par où l'on pouvait traverser cette montagne. Quand on lui demandait comment il devinait tout cela, il répondait que c'était par le *pendant des eaux*; puis il démontrait le relief du terrain en le figurant avec son poing <sup>2</sup>. »

Les services et les mérites de Bourcet allaient enfin recevoir la récompense qui leur était due. Le 21 juillet 1762, il obtint une place de commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et par pouvoir du même jour le grade de lieutenant général des armées du roi.

En 1764, Choiseul établit à Grenoble, sous la direction de Bourcet, une école d'instruction pour les officiers qui se destinaient au service de l'État-major des armées. Ces officiers étaient assujettis à faire quatre campagnes et à subir quatre examens. La première campagne était employée à des reconnaissances locales sur la frontière; la deuxième

1. D'Arçon, *Considérations militaires et politiques*, p. 101.

2. *Mémoires militaires sur les frontières de France, de Piémont et de Savoie*, etc. Levrault frères, an X.

à déterminer les points d'offensive et de défensive ; la troisième aux combinaisons des marches des troupes et des subsistances ; la quatrième aux plans des opérations. Pour faciliter leur travail, on leur adjoignait des dessinateurs et des guides, et à la fin de chaque année, sur le compte rendu par Bourcet au ministre relativement à leurs aptitudes, on augmentait leur traitement. Cette institution dura jusqu'en 1771 ; elle tomba avec le ministre qui l'avait fondée. C'est pour ses élèves que Bourcet rédigea les *Principes de la guerre de montagnes*.

En 1769, les troubles de la Corse nécessitèrent l'envoi dans cette île d'un officier général de réputation pour y commander en chef. Le comte de Vaux, lieutenant général, fut choisi pour cette mission et emmena avec lui Bourcet, qui lui avait été recommandé pour les services qu'il pouvait rendre au roi dans la guerre des montagnes et pour former un plan fixe d'établissement en Corse. Dumouriez, qui a fait cette campagne, dit à ce sujet dans ses *Mémoires*, t. I, p. 118, édition de 1823, que « M. de Vaux avait amené avec lui, comme volontaire, son ami intime le vieux lieutenant général du génie Bourcet, officier d'un très grand mérite, qui a fait un ouvrage très savant sur la guerre des Alpes », et il cite une anecdote où M. de Vaux dit : « Bourcet m'a prouvé que vous aviez parfaitement raison et que le poste est essentiel. »

Bourcet fit un projet de fortification pour Corte, auquel quatre bataillons furent sur-le-champ employés, et après une tournée dans l'île il revint à Toulon<sup>1</sup>.

Le 11 avril 1770, Bourcet fut promu à la dignité de grand-croix de l'ordre de Saint-Louis.

Il était alors à la tête de l'État-major des armées du roi, qu'on pouvait appeler son ouvrage car il l'avait formé, et beaucoup de jeunes officiers se faisaient gloire d'y servir

1. Colonel Augoyat, *Notice* déjà citée.

sous ses ordres. Il était en même temps directeur général des fortifications en Dauphiné et commandant en second de cette province.

En 1775, un ordre du roi le fit reconnaître dans son grade dans les provinces du Dauphiné, de Bourgogne et de Provence. « afin de lui donner l'autorité nécessaire pour remplir les commissions dont il était chargé sur cette frontière, en veillant à la levée des plans et cartes desdites frontières et en suivant l'exécution du traité de limites convenu entre S. M. et le roi de Sardaigne le 14 mars 1760 ».

Cette même année il adressa au maréchal du Muy, pour être remis au roi Louis XV, le manuscrit intitulé : *Principes de la guerre de montagnes* ; il en fit parvenir un double au duc de Choiseul, qui avait toujours été son protecteur et son ami.

En 1777, le ministre écrivit à Bourcet relativement aux minutes des cartes qu'il avait fait lever ; il répondit qu'il n'en avait conservé aucune, que toutes devaient être à Paris, que Villaret en avait fait une réduction qui avait été gravée. Il rappelait le don qu'il avait fait récemment de ses derniers manuscrits, se défendant noblement de solliciter aucune grâce en cette considération. A une nouvelle lettre ministérielle du 26 décembre, il répondit le 25 janvier 1778 par l'envoi d'un grand nombre de cartes, plans et mémoires, qui étaient dans ses papiers. « J'aurais pu mieux meubler le Dépôt, disait-il, si l'incendie de la campagne de 1744, à Aison près Demont, n'avait pas brûlé mon portefeuille et mon équipage. » Il joignit à sa lettre le spécimen d'une carte de chaîne de montagnes levée rapidement, comme modèle d'un genre de dessin auquel les géographes et les officiers du génie devaient être exercés<sup>1</sup>.

1. Colonel Augoyat, *Notice* déjà citée.

Le 22 janvier 1777<sup>1</sup>, il se retira du service avec 6,000 livres de pension<sup>2</sup>, dans sa petite maison de campagne de Meylan aux portes de Grenoble, au-dessous du fort nouveau auquel on a donné son nom. Il s'y éteignit doucement le 14 octobre 1780, devenu presque aveugle par suite de ses travaux, ne laissant aucun rejeton de son union avec Marianne de Penne, fille de Louis de Penne, ingénieur en chef au corps royal du génie.

Le seul survivant mâle de Bourcet était son neveu Pierre-Jean Bourcet de la Saigne, conseiller au parlement de Grenoble<sup>3</sup>, fils de son frère Jean Bourcet de la Saigne,

1. « A Versailles, le 22 janvier 1777. — Le Roi ayant jugé à propos, Monsieur, de faire un nouvel arrangement dans le corps du génie, Sa Majesté s'est fait rendre compte des services des officiers qui le composent; elle a paru très satisfaite de ceux que vous lui avez rendus jusqu'à présent dans cette partie, elle a même ordonné de vous le témoigner de sa part, mais elle a jugé en même temps que votre grand âge devant vous mettre nécessairement dans le cas d'avoir besoin de repos, l'occasion de la nouvelle disposition qu'elle vient d'établir devait être le moment de vous accorder la récompense que vos services vous ont si bien méritée, sans cependant se priver de vos conseils dans les occasions où elle croira pouvoir se servir des lumières que votre expérience et vos mérites vous ont procurées, etc.

« Prince DE MONTBAREY. »

2. Bourcet jouissait en outre de 26,400 livres de pensions et traitement tant sur le trésor royal que sur l'extraordinaire des guerres, les fonds des affaires étrangères et comme grand-croix de Saint-Louis, dont 7,800 livres reversibles sur sa veuve. A.

3. Jean Bourcet paraît avoir joint à son nom celui de la Saigne, à partir de 1739. Il était né en 1710, et fut élevé par son frère qui obtint pour cela la continuation de la pension de 400 livres sur le trésor royal dont jouissait leur père. Ingénieur en 1739, il travailla de 1749 à 1755 au lever de la carte du Dauphiné et fut chargé des grandes opérations. En 1768 il fut nommé brigadier et directeur des fortifications de l'île de Corse. Il laissa quatre enfants, deux fils et deux filles. L'une de ses filles avait épousé le vicomte de Jarjaye, lieutenant en premier, et l'autre le sieur Baradier, ingénieur ordinaire.

Le 9 novembre 1771, « le roi accorda à feu M. de la Saigne (*sic*) le grade de maréchal de camp à compter du mois d'avril 1771 et ce, dans la vue de conférer la noblesse à la famille de cet officier, afin

directeur des fortifications et maréchal de camp, décédé en Corse le 10 août 1771<sup>1</sup>.

Héritier de son père et de son oncle, il avait recueilli après leur mort un grand nombre de mémoires et de cartes offrant les détails les plus instructifs sur la frontière des Alpes. La connaissance qui en fut prise fit juger qu'ils pouvaient être utiles au service du roi, et on les demanda au sieur de Bourcet pour les conserver au Dépôt de la guerre. Ce magistrat, qui avait peu de fortune et une famille nombreuse, « réclama les bontés de S. M. pour un dédommement d'effets aussi intéressants et en considération des services très distingués de son oncle et de son père » ; une pension de 1,500 livres lui fut accordée le 23 octobre 1785. Il fut, vers cette époque, nommé premier valet de chambre du Dauphin et adressa sous ce titre au duc d'Harcourt, gouverneur du Dauphin, une copie de la *Campagne de guerre factice* qui forme le livre VI des *Principes de la guerre de montagnes*.

En l'an X, le neveu de Bourcet habitait aux Rochers de la Balme près Grenoble. Il existe au Ministère de la guerre plusieurs mémoires de lui qui donnent lieu de supposer qu'il n'avait pas observé très exactement le contrat passé avec le Dépôt de la guerre : l'un d'eux, intitulé *Mémoire local et militaire sur les Alpes*, est adressé au général Molitor. C'est un projet de reconnaissance de la frontière des Alpes depuis le Petit-Saint-Bernard jusqu'à la mer, en deux mois et par journée. La péroraison mérite d'être citée : « Si jamais il vous est nécessaire et que vous croyiez digne d'ajouter à vos connaissances supérieures sur la guerre quelques *générations* d'une expérience consommée et souvent utile, par amour pour mon pays et pour vous per-

de permettre à sa veuve de donner à ses enfants les moyens de jouir des avantages accordés à la noblesse militaire ». A.

1. Pierre-Jean, né à Grenoble le 17 juin 1752, était entré au service en 1768 ; il le quitta en 1778. A.

sonnellement, le patriarche des Rochers de la Balme vous fera connaître, dans tous les temps, ce que les généraux Bourcet de glorieuse mémoire lui ont transmis de plus précieux sur une partie intéressante de la France, où les yeux du gouvernement doivent être fixés sans cesse. Vous ne dédaignerez pas cette offre, mon général, si vous voulez bien recevoir de moi la positive assurance que la réputation de ces officiers généraux était méritée et que les maréchaux de Berwick, de La Feuillade, de Catinat, de Belle-Isle et de Maillebois n'ont rien fait qu'*avec eux et par eux* dans les montagnes des Alpes. *Signé : Bourcet, militaire sans activité.* »

Pierre-Jean de Bourcet adressa aussi à Napoléon I<sup>er</sup>, avec une dédicace, les *Principes de la guerre de montagnes* et les *Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762*. Le premier de ces manuscrits a disparu en 1871, mais le second existe aux Archives historiques. Les mémoires historiques sur la guerre de Sept ans ont été imprimés à Paris en 1792. Les deux premiers volumes sont de Bourcet, mais ce ne sont que des fragments ; l'ouvrage entier, enrichi de plans et de cartes détaillées, est encore inédit. Le troisième volume est de M. de Vaux et contient l'histoire de la campagne de 1751, sous le titre d'*Extrait de la correspondance du duc de Choiseul avec MM. de Soubise et de Broglie*.

On a encore de Bourcet des *Mémoires militaires sur les frontières de la France, du Piémont et de la Savoie, depuis l'embouchure du Var jusqu'au lac de Genève*, par feu M. de Bourcet, lieutenant général au service de France, etc. ; Paris et Strasbourg, chez Levrault frères, imprimeurs-libraires, an X, et Berlin, chez Decker, 1802.

Enfin sa belle carte topographique du Haut-Dauphiné, dont les cuivres existent au Service géographique, est un modèle de clarté et d'exactitude. Cette carte est en neuf feuilles grand in-folio et à l'échelle du 1/86.400 ; « l'œil le

plus novice y suit les mouvements du terrain et y distingue sans peine les chaînes principales, les contreforts, les plateaux, les ravins, etc. Dans son ensemble elle est basée sur une projection horizontale, mais Bourcet a eu soin de plier son trait et de représenter à la cavalière les parois verticales ou les crêtes dentelées qu'il eût été impuissant à faire sentir autrement. Il n'a pas cherché, comme on le fait dans les cartes modernes, une exactitude uniforme d'où résulte une confusion qui en rend la lecture difficile au plus grand nombre : mais, négligeant certains détails, il s'est attaché surtout à rendre d'une façon saisissante les accidents qui donnent au pays sa physionomie et qui intéressent l'homme de guerre. » Cette carte était accompagnée de mémoires destinés à en compléter les indications, mais ils n'ont pas été publiés : le volume publié à Paris, Strasbourg et Berlin, dont il vient d'être question, en contient cependant sept sous le nom de Bourcet ; mais le premier est de La Blottière, le deuxième est de Milet de Monville (1743), et le sixième de d'Aguiton (1753). Les troisième, quatrième, cinquième et septième peuvent seuls être attribués à Bourcet.

P. ARVERS,

Délégué de la Section de Lyon  
à la Direction Centrale  
du Club Alpin Français,

## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

*Chronologie militaire*, t. VI, par Pinard, commis au bureau de la guerre, 1763.

*Biographie universelle ancienne et moderne*, t. V, Beuchot, 1812.

*Mémoire militaire sur les frontières de la France, du Piémont et de la Savoie, depuis l'embouchure du Var jusqu'au lac de Genève*, par feu M. de Bourcet, lieutenant général au service de la France. Paris-Strasbourg, Levrault frères, an X, in-8°. — Le même, chez Decker, à Berlin, 1802.

*Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en*



*Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762*, par M. de Bourcet, lieutenant général des armées du Roi. Paris, 1792.

*Notice historique sur les services du général Bourcet*, par le colonel Augoyat. Extrait du *Spectateur militaire*, 1856.

*Aperçu historique sur les fortifications, les ingénieurs et sur le corps du génie en France*, par le colonel Augoyat, t. II. Paris, Dumaine, 1862.

*Topographie militaire de la frontière des Alpes*, par M. de Montannel ; édité par le commandant du génie de Rochas d'Aiglun. Grenoble, 1875.

*Les Vallées vaudoises*, étude de topographie et d'histoire militaire, par le commandant du génie de Rochas d'Aiglun.

---

# MARTIN ZEILLER

AUTEUR DU PREMIER GUIDE DU VOYAGEUR

PUBLIÉ EN 1632

## SA VIE ET SES OUVRAGES

Le goût et l'habitude des voyages ne sont pas propres à notre époque, comme nous le croyons volontiers. Je veux essayer de faire connaître à mes collègues un homme dont les travaux sur ce sujet ont précédé ceux de Joanne et de Bædeker de près de deux cent cinquante ans et, malgré la guerre qui ravageait alors l'Allemagne, sa patrie, lui ont acquis de son temps une renommée universelle.

Martin Zeiller est le premier <sup>1</sup> qui ait conçu et réalisé la pensée de donner à ses contemporains une série complète de Guides du touriste dans tous les pays de l'Europe ; il a tracé, dans ses préfaces, des règles et donné aux voyageurs des conseils, qui peignent d'une façon intéressante l'époque et l'état de la société pour lesquelles il écrivait.

1. Dans la 4<sup>e</sup> édition de l'*Itinerarium Germaniæ* (Strasbourg, 1674, in-folio de 1256 pages), publiée treize ans après la mort de l'auteur, l'éditeur dit dans sa préface :

« Martin Zeiller est le premier qui, avec un immense succès et une renommée impérissable, ait donné un Guide du voyageur à travers l'Allemagne. »

Son nom, cependant, est si ignoré en France qu'il ne figure même pas dans le dictionnaire de Bouillet; mais il est très connu en Allemagne, où il n'est pas une bibliothèque publique qui ne renferme quelques-uns de ses quarante-six ouvrages de géographie et d'histoire.

## I

Martin Zeiller naquit le 17 avril 1589 à Ränthen, district de Muerau, dans la Haute-Styrie. Son père mourut à Ulm en 1609, ministre des pestiférés (*Pestilenzprediger*). Le jeune Martin suivit, à l'âge de huit ans, l'école allemande de sa ville natale, puis en 1601 l'école latine d'Ulm; en 1608, il fut envoyé à l'université de Wittenberg, où il étudia surtout l'histoire et la jurisprudence.

Il fit en 1612, avec Martin Henisius, son premier voyage dans la principauté d'Anhalt, le Brunswick et la Westphalie; il a noté ce voyage dans son *Itinerarium Germaniæ*, 1<sup>re</sup> partie, chapitre V.

La même année, il fut appelé à Linz en Autriche pour donner des leçons au jeune baron de Herberstein, au comte d'Ortenbourg, aux fils du comte de Tættenbach et à ceux de deux autres seigneurs.

En 1615, ses leçons terminées, il resta avec les deux jeunes comtes de Tættenbach, se fixa avec eux dans leur château en Basse-Autriche, puis, lorsque éclata la guerre de Bohême, il les emmena passer deux ans à Strasbourg. En 1620, il fit avec ces deux jeunes gens un premier voyage dans toute la France; il visita ensuite la Carniole, la Carinthie et la Styrie.

En 1622, le comte de Schwanenberg, gouverneur impérial pour la région autrichienne de l'Inn, et un autre seigneur, lui confièrent l'instruction de leurs fils. Il conduisit ses nouveaux élèves successivement à l'école noble de Linz, à l'université de Tubingue et à Strasbourg; puis,

après un voyage en Suisse et en Italie, à l'université de Padoue, où il fut élu syndic de la nation allemande à la Faculté de droit.

Cette seconde éducation fut terminée en 1629. Martin Zeiller revint alors à Ulm par le Tirol et la Bavière ; il s'y fixa définitivement, y obtint le droit de bourgeoisie et s'y maria en 1630. Il y remplit successivement avec honneur différentes fonctions publiques, et y mourut à l'âge de soixante-douze ans, le 6 octobre 1661.

Pendant ces trente dernières années, il se consacra presque complètement à la géographie et à l'histoire, rassemblant dans ses voyages des documents de toute sorte, qu'il mettait en ordre à Ulm et qu'il publiait avec un succès qui parut extraordinaire à cette époque. Associé avec le célèbre graveur Matthieu Merian, de Francfort-sur-le-Mein, il entreprit et mena à bien l'œuvre gigantesque des *Topographies*, auxquelles un nombre considérable d'excellentes gravures donne encore un grand prix aujourd'hui. On ne peut qu'admirer le courage de ces deux hommes, de s'être donnés tout entiers à une si vaste et si coûteuse entreprise, que pouvait mettre à néant la furieuse guerre qui mettait à feu et à sang l'Allemagne tout entière.

Martin Zeiller acquit une telle renommée par ses écrits, que les princes et les savants s'arrêtaient à Ulm pour faire sa connaissance et s'entretenir avec lui, dit son biographe Weyermann. Ses travaux trouvèrent auprès de ses contemporains un succès qui semble étonnant ; il en parut de nombreuses éditions successives, tant dans les diverses villes d'Allemagne qu'à l'étranger.

Il existe deux portraits de lui, l'un dessiné par Jean Arnold, et gravé par André Kohl, le second dessiné par André Schneck et gravé par Sébastien Fürst.

Je possède le premier de ces portraits : l'écrivain est représenté debout devant sa table de travail, la plume à la main, vêtu de noir avec un grand col uni rabattu, et en

manteau court; c'est le costume des magistrats du temps de Louis XIII; sa calotte noire, sa moustache retroussée, ses cheveux rejetés derrière les oreilles, sa barbiche, sa figure osseuse, lui donnent assez l'aspect du cardinal de Richelieu.

## II

Je donnerai seulement ici la liste de ceux des ouvrages de Martin Zeiller qui ont trait à la géographie et aux voyages, en laissant de côté ceux qui se rapportent à l'histoire, à la morale et à la politique. Les titres sont en latin, les sous-titres et le texte en allemand.

1° *Itinerarium Germaniæ*, ou Description de voyages à travers l'Allemagne; in-8, Ulm, 1632; in-folio, en 2 parties, Strasbourg, 1672 et 1674; — en latin : in-12, Ulm, 1652, avec gravures; in-12, Amsterdam, 1658.

2° *Itinerarium Galliæ*, ou Guide du voyageur en France; in-8, Strasbourg et Francfort, 1634; in-folio, 1640.

3° *Itinerarium Britanniæ*, ou Guide du voyageur en Angleterre, en Écosse et en Irlande; in-8, Strasbourg, 1634 et 1674.

4° *Itinerarium Hispaniæ*, ou Guide du voyageur en Espagne; in-8, Nuremberg, 1637; in-12, Amsterdam, 1656.

5° *Topographia Helvetiæ, Rhetiæ et Valesiæ*, ou Description des villes et des lieux les plus remarquables de la Confédération suisse, des Grisons, du Valais et des contrées qui s'y rattachent. In-folio, Francfort, 1642, avec de nombreuses gravures de Merian. En 1653, 1657, 1672, parurent de nouvelles éditions augmentées, avec un appendice, in-folio.

6° *Itinerarium Italiæ*, ou Guide du voyageur en Italie; avec gravures de Merian; in-folio, Francfort, 1640 et 1674.

7° *Topographia Sueviæ*, ou Description de la Souabe, in-folio, Francfort, 1643. Un appendice, avec gravures de Merian, in-fol., Francfort, 1654.

8° *Topographia Bavarix*, ou Description spéciale de la haute et basse Bavière, du haut Palatinat, etc., in-folio, Francfort, 1644. Un appendice in-folio, Francfort, 1656, avec gravures de Merian.

9° *Topographia Alsatiæ*, Alsace, Sundgau et Brisgau, avec le comté de Montbéliard, Francfort, 1644, in-folio. Un appendice avec gravures de Merian, Francfort, 1654, in-folio.

10° *Topographia Palatinatûs Rhœni et vicinarum regionum*, Francfort, in-folio, 1645. Un appendice *idem*, 1654.

11° *Topographia Hassiæ et vicinarum regionum*, Hesse, Büchen, Nassau, Wétéravie, Westerwald, Wittgenstein, Lohngau, etc. In-folio, Francfort, 1646. L'appendice, *idem*, 1655.

12° *Topographia Archiepiscopatus Moguntiensis, Trevirensis et Coloniensis*, ou Description des principales villes et places des archevêchés de Mayence, Trèves et Cologne, Francfort, 1646.

13° *Descriptio Hungariæ*, ou Description du royaume de Hongrie; in-8, Ulm, 1646. Une édition meilleure, in-8, 1660; une troisième augmentée par Jean Beza, in-8, Leipzig, 1664; une quatrième, encore augmentée, in-8, Leipzig, 1694.

14° *Topographia Circuli Westphalici*, ou Description des principales villes de Westphalie; in-folio, Francfort, avec gravures de Merian, 1647.

15° *Descriptio Daniæ et Norwegiæ*, ou Description des deux royaumes de Danemark et de Norvège, avec une préface sur les Normans; in-8, Ulm, 1647; 2° édition, augmentée, 1658. Une édition latine, in-12, Amsterdam, 1655.

16° *Descriptio regni Poloniæ*; in-8, Ulm, 1647; 2° édition, augmentée, 1657; 3°, 1663. Une édition latine, in-12, 1659.

17° *Descriptio Sueciæ*, ou Description du royaume de Suède et de la Finlande; in-8, Ulm, 1647; deux autres éditions augmentées, 1652 et 1658. Deux éditions latines, in-12, Amsterdam, 1656 et 1671.

18° *Topographia Franconiæ*, Francfort, in-folio, 1648. Un appendice, avec gravures de Merian, in-folio, 1656 et 1679.

19° *Topographia Germaniæ infe-*

*rioris vel Circuli Burguntici*; Description des pays de la Basse-Allemagne ou Cercle de Bourgogne<sup>1</sup>; in-8, 1649; in-folio, avec gravures de Merian, Francfort, 1653; édition augmentée, 1667.

20° *Topographia Austriæ*, ou Description de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole et du Tirol; in-folio, Francfort, 1649. Un appendice, avec gravures de Merian, in-folio, Francfort, 1656 et 1678.

21° *Topographia regni Bohemiæ, Moraviæ et Silesiæ*; in-folio, Francfort, 1650 et 1679, avec gravures de Merian.

22° *Topographia Saxonie superioris, Thuringiæ, Misniæ et Holstatiæ*, ou Description des villes et places les plus connues de l'électorat de Saxe, de Thuringe, Misnie, haute et basse Lusace, et pays incorporés. In-folio avec gravures de Merian, 1650.

23° *Topographia Electoratus Brandenburg, Pomeraniæ, Borussia et Livoniæ*, ou Description des principales villes et places de l'électorat et de la marche de Brandebourg, et du duché de Poméranie, avec un double appendice : 1° sur les pays de Prusse et de Poméranie, 2° sur la Livonie et lieux circonvoisins. In-folio, Francfort, 1652, avec gravures de Merian.

24° *Topographia Circuli Saxonie inferioris*, ou Description du cercle de la Basse-Saxe. In-folio, Francfort, 1653, avec gravures de Merian.

1. A la diète d'Augsbourg, en 1548, l'empereur Charles-Quint fit incorporer à l'empire, sous le nom de Cercle de Bourgogne, les États héréditaires qui lui provenaient de la succession de son bisaleul Charles le Téméraire, la Franche-Comté, l'Artois, les Pays-Bas, le Luxembourg, etc.

25° *Topographia* ou Description des principales villes des duchés de Brunswick et de Lünebourg et des pays qui en dépendent. In-folio, Francfort, 1654, avec gravures de Merian.

26° *Topographia Gallix*, ou Description des lieux les plus remarquables du royaume de France; 13 parties, Francfort, 1655, in-folio, avec 322 gravures de Merian.

27° *Topographia Windhaagiana*, ou Description particulière des seigneuries de Windhaag et de Reichenau dans l'archiduché d'Autriche. In-folio, Francfort, 1656, avec nombreuses gravures de Merian.

28° *Topographia Italix*, ou Description de l'Italie; in-folio, Francfort, 1658, avec gravures de Merian.

29° *Fidus Achates, seu Itinerarium per Germaniam et regna vicina*. En latin, in-12, Ulm, 1650; Amsterdam, 1658. En allemand, in-12, Ulm, 1651, 1660, 1665.

30° *Les Dix Cercles de l'Empire*, Description géographique, historique et généalogique. In-8, Ulm, 1660; Ulm, 1665; Nuremberg, 1694.

31° *Compendium Itinerarii Germanix*, ou Résumé du Guide du voyageur en Allemagne publié en deux parties, en 1632 et 1640. In-8, Ulm, 1662.

On comprend difficilement que trente ans d'une vie d'homme aient suffi pour produire un pareil travail, à cette époque surtout. Notre auteur a été, à la fois, le Bædeker et le Reclus de son temps; mais combien ses livres ont-ils dû lui coûter plus de peine!

### III

Martin Zeiller, comme la plupart des savants de son siècle, avait latinisé son nom, et ses livres sont signés : *durch Martinum Zeillerum*. Plusieurs volumes des *Topographies* ne portent que ses initiales M. Z. au haut de la première page; d'autres n'ont même aucune mention d'auteur, et ne portent que le nom de l'éditeur au bas de la page : *In Truck gegeben und verlegt durch Matthæum Merian*. Aussi, dans les catalogues des bibliothèques publiques, trouve-t-on souvent les *Topographies* au nom de Merian plutôt qu'à celui de Zeiller<sup>1</sup>.

1. Voy. BRUNET, *Manuel du libraire*, article ZEILLER.

Parmi les très nombreux voyages décrits dans l'*Itinerarium Germaniæ*, il ne s'en trouve pas, naturellement, qui aient eu la montagne pour but; on ne voyageait pas alors pour admirer la nature. Je n'en relève que deux à travers les Alpes suisses :

I<sup>re</sup> partie, page 551 : D'Ulm à Clève dans les Grisons, par Bregenz, Coire et Thusis. Le passage du Splügen y est décrit : *durch einen gefährlichen ungebahnten Weg*. « On trouve dans ces montagnes beaucoup de chamois, de loups, d'ours, de chevreuils, de marmottes, ainsi que des bouquetins. » Clève est le Clavenna des Romains, aujourd'hui Chiavenna.

II<sup>e</sup> partie, page 356 : De Saint-Gall à Sion dans le Valais, par Wesen, Glaris, Altorf, Urseren, Hospenthal, le col de la Furka, Naters, Viège et Louèche. L'auteur ne dit pas comment on passe de Glaris à Altorf; était-ce par le Klönthal, le Prigel et Schwytz, ou par la vallée de la Linth, le col de Klausen et le Schächenthal? Ces deux routes pouvaient également être fréquentées.

Pour le touriste, le plus intéressant des ouvrages de Martin Zeiller est assurément la *Topographia Helvetiæ*, avec 102 gravures qui nous donnent l'aspect des villes et châteaux de toute la Suisse en 1642. On y trouve une très belle carte, dont l'orographie est étonnamment exacte. Je signalerai, entre autres gravures curieuses, deux vues de Plurs, dans la Val Bregaglia, l'une avant l'écroulement de la montagne qui ensevelit presque tout le village en 1618, l'autre prise immédiatement après; une grande vue cavalière du lac des Quatre-Cantons avec les noms de deux cent dix lieux sur ses bords; des vues pittoresques et très fidèles de Glaris, avec le Glärnisch et la chaîne du Wiggis, des bains de Pfäfers, de Coire, avec des chasseurs descendant de la montagne armés d'arquebuses et d'alpenstocks gigantesques, et chargés de leur gibier, deux chamois et un bouquetin; une vue du glacier de Grindelwald,



avec cette légende : *Effigies montis glacigenæ in Grindeliâ sylvâ.*

Le texte est ici plus intéressant que le dessin : l'auteur expose que le glacier est en voie d'accroissement, qu'il occupe maintenant le lieu où s'élevait jadis la chapelle de Sainte-Pétronille, but d'un pèlerinage très fréquenté autrefois. Le glacier, dit-il, rejette constamment, avec des blocs de glace, des pierres, des quartiers de roc, du sable, qui forment autour de lui une sorte de montagne nue, là où étaient autrefois de fertiles prairies. « On a observé que sur les hautes montagnes des Alpes, la neige persiste toute l'année ; elle fond dans les journées chaudes de l'été, puis se regèle la nuit ; elle devient alors bien plus dure qu'avant, presque comme de la pierre, puis transparente comme du cristal ; elle forme alors ce que le peuple nomme un glacier. Ces masses de glace ont une poussée tellement puissante qu'elles éclatent, la montagne se fend en maint endroit, surtout pendant la période de l'été, et il s'y ouvre des crevasses et des gouffres, avec des détonations semblables à des coups de tonnerre, etc. »

Ainsi voilà, dans un livre daté de 1642, une explication vraie, la première sans aucun doute, du mode de formation des glaciers, par le passage de la neige des hautes régions à l'état de névé, puis à celui de glace pure.

Au point de vue historique, les faits de guerre relatifs à chaque localité mentionnée dans les itinéraires et les topographies permettraient de reconstituer une histoire militaire de la guerre de Trente ans, très détaillée et très précise, puisqu'elle se trouve racontée par le menu, pour ainsi dire, par la plume d'un contemporain, d'un témoin oculaire.

Ses livres sont écrits, dit-il, « afin que nul ne soit plus comme un étranger dans son propre pays ». Il semble prodigieux qu'un homme ait pu se proposer, et surtout réaliser un pareil programme avec les faibles moyens d'information dont on devait disposer alors.

Il m'a paru que ce n'était pas sortir du cadre des travaux de notre association, que de faire revivre le souvenir et l'œuvre d'un homme qui a tant fait pour faciliter et vulgariser les voyages, et qui a élevé à la géographie un monument aussi considérable et trop oublié.

PAUL ZEILLER,

Membre du Club Alpin Français.  
(Section des Vosges).

---

## VI

# RELEVÉS HYPSONÉTRIQUES

RÉSULTANT

## D'OBSERVATIONS FAITES AU BAROMÈTRE

PAR DES MEMBRES DU CLUB ALPIN FRANÇAIS  
ET CALCULÉES PAR LE COMMANDANT DU GÉNIE PRUDENT,  
DE LA SECTION DE PARIS,  
MEMBRE DE LA DIRECTION CENTRALE

**AVERTISSEMENT.** — Les altitudes ci-après sont, le cas échéant, rectificatives de celles contenues dans les articles correspondants de l'*Annuaire*. Elles sont, autant que possible, obtenues par intercalation entre des altitudes plus certaines, et de plus nous avons amélioré ce travail d'encadrement, en prenant pour chaque point les moyennes de toutes les altitudes mesurées jusqu'ici par les divers observateurs. Nous avons d'ailleurs continué à tenir compte, lorsqu'il a été possible de le faire, des erreurs individuelles de chaque instrument employé, et nous avons rectifié les observations d'après la marche de la pression atmosphérique, telle qu'elle résulte des observations textuelles relevées dans les divers observatoires météorologiques fixes.

Dans la liste qui suit, les altitudes qui ont servi de base pour l'intercalation sont imprimées en **chiffres gras**. En outre, pour simplifier l'écriture, nous avons adopté les abréviations ci-après :

3 obs. — Moyenne de trois observations.

D. G. — D'après le Dépôt de la Guerre.

I. M. — D'après l'Institut Géographique et Statistique de Madrid.

C. F. — D'après des études de chemin de fer.

C<sup>a</sup>. — D'après des études de routes.

P. Ch. — D'après les Ponts et Chaussées.

Δ. — Altitudes calculées au moyen de visées faites avec la règle à éclimètre du colonel Goulier, ou avec l'orographe Schrader, par MM. de Saint-Saud ou Schrader, avec l'aide de MM. Marius Chesneau et V. Huot.

## OBSERVATEURS

Be.	—	MM. Émile Belloc, membre du C. A. F.
Ca.	—	Carez, membre du C. A. F.
Ch.	—	Marius Chesneau, collaborateur de M. Schrader.
Ga.	—	Le docteur Garrigou.
Go.	—	Maurice Gourdon.
Ha.	—	Haffen, membre du C. A. F.
Hu.	—	V. Huot, collaborateur de M. Schrader.
Le.	—	Lequeutre, membre du C. A. F.
Me.	—	Mesa, publiciste espagnol.
Pa.	—	Ch. Packe, membre honoraire du C. A. F.
Sa.	—	De Saint-Saud, membre du C. A. F.
Schr.	—	Schrader, membre du C. A. F.

Comte DE SAINT-SAUD. — (**Pays basque**). — Baromètre holostérique de Naudet de 7 cent. — 9, 10 et 11 avril 1887.

Irun . . . . .	10
Casa de la Piseta . . . . .	95
Casa du vallon de Olaverria . . . . .	35
Plateau de la Nevera . . . . .	505
La Haya, sommet central . . . . .	<b>816</b> I. M.
Tombe dans la forêt de Papagaya . . . . .	505
Ferme de Gastelogoyscoa . . . . .	405
Moulin de Uroncoerrota . . . . .	65
Pasages . . . . .	0
Premier fortin de Santa Bárbara . . . . .	210
Deuxième — . . . . .	350
Sommet du Jaizquivel . . . . .	<b>550</b> Coello
Torre de Puerto-Moco . . . . .	450
Torre de l'alto de Guadalupe . . . . .	390
N. S. de Guadalupe, ermita et auberge . . . . .	195
La Bidasoa . . . . .	0
Cabane de Izelaya . . . . .	335
Fontaine de Izelaya . . . . .	595
La Rhune <sup>1</sup> . . . . .	<b>900</b> D. G.

<sup>1</sup> M. d'Abbadie conseille avec raison l'orthographe *Larrun*, plus conforme à la signification basque.

Comte DE SAINT-SAUD. — (Catalogne et Andorre.) —  
Baromètre holostérique de 7 cent. de Naudet. — Du 6 au  
20 juin 1887.

I. — RIVE DROITE DU SÈGRE

Puigcerdà . . . . .	1200 7 obs. Ch. Sa. Sch.
Pont du Soler . . . . .	1095 5 obs. Ch. Sa. Sch.
Prats . . . . .	1090 3 obs. Ch. Sa.
Baltarga . . . . .	1060 —
Bellver, café à Viayna Tuset . . . . .	1030 3 obs. Ch. Sa.
— pont sur le Sègre . . . . .	<b>997 C<sup>a</sup>.</b>
Martinet . . . . .	950 3 obs. Ch. Sa.
Maison de Acabiscal . . . . .	930
Pont de Bar, hameau : le pont . . . . .	<b>840 C<sup>a</sup>.</b>
Castellnou de Carcolse : pont en bas du village . . . . .	1245
— casa Miquel (Anton Serra). . . . .	1340 2 obs. Sa.
Col de las Coronas . . . . .	1790
Col de Querall . . . . .	2060
Queralltò, sommet . . . . .	<b>2164 Δ Sa.</b>
Ponsò, puig . . . . .	<b>2524 Δ Sa.</b>
Fontaine de dalt del Orri . . . . .	2160
Jonction des torrents del Orri et de Port Negre . . . . .	1885 2 obs. Sa.
Fontaine del Premi . . . . .	1840 2 obs. Sa.
Bescaran, porche de l'église . . . . .	1370 5 obs. Sa.
Palanca del Pontirò . . . . .	1425
Pla de Paluvern . . . . .	1755
Fontaine des Andorrans . . . . .	1900
Col de Padrelon . . . . .	2010
Crête de la Rabassa, frontière d'Andorre et d'Espagne . . . . .	<b>2207 Δ Sa.</b>
Jonction d'un petit torrent avec le riu Negre ou Riunér supérieur, point liti- gieux de la même frontière . . . . .	1830
Col des bordas de Ascas . . . . .	1740
Bordas de Ascas, supérieures . . . . .	1675
— inférieures . . . . .	<b>1612 Δ Sa.</b>
Arcavell, village : pied de la tour su- périeure . . . . .	1255
— : pied de la tour in- férieure . . . . .	1180
La Seo d'Urgel, fonda universal . . . . .	<b>690 Δ Ch. Sa.</b>
Castell-Ciutat . . . . .	705 2 obs. Sa.
Arfa, village . . . . .	630
Adrall, hameau . . . . .	<b>614 C<sup>a</sup>.</b>
Parroquia de Ortó, village . . . . .	760
Pla de Somallerols . . . . .	1135
Abellanet, hameau . . . . .	1235
Pallerols, village : casa Marquillo . . . . .	1240
Pont inférieur de Canturri, sur le rio de Pallerols . . . . .	1250
Col de Sant Magi . . . . .	1640
Hostal del Cantó . . . . .	1610
Col del Cantó . . . . .	1695
Col de Malpas . . . . .	1655

Fréixa, hameau . . . . .	1535
Pla d'Arany . . . . .	1815
Puig del coll de To. . . . .	1940
Les Piches. . . . .	<b>1986</b> Δ Sa.
Col de les Pletes. . . . .	1880
Tahus, village: estanco Esteban Raubert. . . . .	1510
Flacó, montagne . . . . .	1740
Prat d'Urien. . . . .	1840
Boumourt, cap ou point culminant . . . . .	<b>2071</b> I. M.
Fontaines de Boumourt . . . . .	1885
Fontaine dels Coms . . . . .	1785
Col de la Cogulla . . . . .	1535
Erbasavina, hameau . . . . .	1020
Personada — . . . . .	935
Aramunt, bas du village . . . . .	655
Aramunt : torrent au Nord et hameau de Serras. . . . .	575
Jonction du rio Rams et du Noguera Pallaresa. . . . .	500
Tremp, ville. . . . .	<b>472</b> C. F.
Pont et route sur le rio d'Abella . . . . .	455
Figuerola de Orcau, village . . . . .	570 2 obs. Ca Sa.
Conques, hameau . . . . .	620
Isona, village . . . . .	675 2 obs. Ca. Sa.
Torrent en bas de Llorda. . . . .	650
Biscarri, hameau. . . . .	910
Fontaine de Renau. . . . .	940
Col du Grau de Moles. . . . .	1245
Puig au Nord de ce col. . . . .	<b>1276</b> Δ Sa.
Fond du barranch del Clot de Caso . . . . .	810
Mas Barrat, maison isolée . . . . .	745
Traversée du barranch à l'Est du Mas Barrat. . . . .	415
La Ulsina : maison inférieure. . . . .	700
— maison et chapelle isolées. . . . .	770
Gabarra, village; altitude approximative . . . . .	1075
Maison de Aubens . . . . .	1435
Coscollet, signal géodés. de la sierra de Aubens. . . . .	<b>1611</b> I. M.
Col d'Aubens. . . . .	1445
Mas de Joan en Felipe. . . . .	1195
Masias de Nargó, hameau . . . . .	620
Coll de Nargó, village, café Pers-Serra . . . . .	<b>548</b> C <sup>a</sup> .
Pont d'Espia, sur le Sègre. . . . .	490 2 obs. Sa.

## II. — RIVE GAUCHE DU SÈGRE ET ANDORRE

Turp (pic de) . . . . .	<b>1624</b> Δ Sa.
Hostal de Ventran . . . . .	540
Masias de Perles. . . . .	705
Perles, hameau. . . . .	790
Montée et chapelle de Sant Pons. . . . .	1145
Alinya, village du bas . . . . .	965
Casas de Mitg . . . . .	1055
Elsina, hameau. . . . .	1380
Col d'Ares. . . . .	<b>1730</b> Δ Sa.
Osera, hameau . . . . .	1325
La Vansa de baix, hameau . . . . .	1060

Montargull, hameau . . . . .	1020 2 obs. Sa.
Jonction des torrents de Cornellana et Tuxent . . . . .	1060 3 obs. Sa.
Le riu Vansa en bas de Tuxent . . . . .	1160 5 obs. Sa.
Tuxent : café Cortina . . . . .	1225 4 obs. Sa.
Fontaine de las Feux . . . . .	1390
Cortal de la Mola ou Santa Agatha . . . . .	1445
Fontaine et col de Mola . . . . .	1845
Vert, station à la pointe Nord-Est . . . . .	<b>2278</b> Δ Sa.
— — — Sud . . . . .	<b>2261</b> Δ Sa.
Fontaine de Coma de la Plana . . . . .	1245
Cortal de Pritxola . . . . .	1380
Fontaine del Arp . . . . .	1860
Port del Comte, puig de Estibolla . . . . .	<b>2343</b> Δ Sa.
Port del Comte : la Tossa Pelada, point culminant . . . . .	<b>2393</b> Δ Sa.
Fontaine de Estiballeta . . . . .	2110
Col de Port (ou del Port-del-Comte) . . . . .	1705
Fontaine de Gallino . . . . .	1525
Moulin de Fornols, sur la Vansa . . . . .	1040
Sisque, hameau . . . . .	1215
Pont du moulin de Puig de Massa . . . . .	1025
Ermitage de Sant Julià . . . . .	1045
Fontaine de Coma Serra . . . . .	1340
Col de Sarraïnes . . . . .	1465 2 obs. Sa.
Monsech de Tost, extrémité occidentale de la Sierra del Cadi . . . . .	<b>1702</b> Δ Sa.
Fontaine de Tres Fonts, haut vallon de Tost . . . . .	1405
Ca'N Giró, haut vallon de Tost . . . . .	1270
Ca'N Almasanell, — . . . . .	1205
Chemin de la Serra Canaleta . . . . .	1310
Col de la Creu de la Batalla . . . . .	1215
Pla et ca'N Pohet . . . . .	1210
Fontaine de Prats . . . . .	1200
Col et maison de la Mina . . . . .	1155
Le rio Segre en bas de la Seo d'Urgel . . . . .	685
La Seo d'Urgel . . . . .	<b>690</b> Δ C <sup>a</sup> .
Pont d'Anserall . . . . .	735 3 obs. Sa.
Borda blanca . . . . .	840 2 —
Pont d'Argolell . . . . .	830 2 —
La Fraga de Moles, maisons sur la route d'Andorre, auberge et douane . . . . .	845 2 —
Riunegre, ou Riunér, frontière d'Espagne et d'Andorre . . . . .	870
Pont en aval de Sant Julià de Loria . . . . .	865
Pont à la jonction du torrent de Vexesarri et du Vabra . . . . .	940
Chapelle et maisons de Santa Coloma . . . . .	975
Le rio Valira en bas de Andorra . . . . .	990
Andorra la Vella : café-auberge de Joseph Moles . . . . .	1069 8 obs. Be. Go. Ha. Le. Me. Sa.
Pont des Escalls, sur le Valira del Nort . . . . .	1075
Engordany . . . . .	1085
Pont sur le riu Madriu . . . . .	1115
Palanca del Hostalet . . . . .	1180
Pont en aval d'Encamp . . . . .	1240
Encamp, bas du clocher . . . . .	1265 4 obs. Be. Go. Ha. Sa.
La Mosquera . . . . .	1280

Meritxell. . . . .	1485
Prats . . . . .	1590
Le Valira en bas de Canillo . . . . .	1540
Chapelle de Asvilas (Saint Jean d'el Vila) . . . . .	1575
Pont à la base de la cascade de les Moles . . . . .	1580
Chemin en bas de la casa Aldosa. . . . .	1640
Pont sur le torrent de Ransal . . . . .	1675
Sant Pere, chapelle. . . . .	1753
Pont sur le torrent d'Incles . . . . .	1760
Saldeu . . . . .	1850 5 obs. Be. Ga. Go. Ha. Sa.
Port d'Embalire ou de Fray-Miquel . . . . .	2375
Orri de la Soulane d'Andorre . . . . .	2200
L'Hospitalet (France). . . . .	<b>1436</b> Bourdaloue.

**M. SCHRADER et ses collaborateurs MM. CHESNEAU et V. HUOT.**  
 — (Catalogne). — Baromètres : holostérique de 7 cent.  
 de Naudet, et de 5 cent. de Périllat. — Du 5 au 17 août  
 et du 14 au 24 septembre 1887.

**I. — DE PUIGCERDÀ AU MONTSERRAT PAR LE SÈGRE, LA SIERRA DEL  
 CADI ET LE LLOBREGAT (EXCURSION DE M. CHESNEAU)**

Bourg-Madame. . . . .	<b>1189</b> Bourdaloue.
Puigcerdà . . . . .	1200 1 obs. Ch. Sa. Schr.
Pont du Soler. . . . .	1085 5 obs. Ch. Sa Schr.
Passage du torrent de Astoll. . . . .	1105
— de Mossol. . . . .	1105
Prats. . . . .	1115 3 obs. Ch. Sa.
Balltarga. . . . .	1080 —
Pont sur le rio de Bascot. . . . .	1060
Bellver, village : café à Viayna-Tuset . . . . .	1030 3 obs. Ch. Sa.
— pont sur le Segre. . . . .	<b>997</b> C <sup>a</sup> .
Martinet, pont sur le Segre et hameau. . . . .	950 3 obs. Ch. Sa.
Pont sur le rio de la Lloza. . . . .	970
— Mussa. . . . .	995
Mussa, hameau. . . . .	1305
Source du Prat de las Vases. . . . .	1505
— dels Curtalets. . . . .	1675
Roch del Contado. . . . .	1900
Pla Rodona. . . . .	1940
Pla de Llet. . . . .	1950
Roch de la Torre. . . . .	<b>2123</b> Δ Ch.
Orri de Albuñá. . . . .	1925
Fontaine de l'orri de Albuñá. . . . .	1920
Aristot, hameau, bas du village. . . . .	1190 à 1225.
Pont de Bar, pont et hameau sur le Se- gre. . . . .	<b>840</b> C <sup>a</sup> .
Toloriú. . . . .	1190
Querforadat, casa Coix. . . . .	1375 2 obs. Ch. Sa.
Fontaine de las Planas. . . . .	1865
Col de la Canall Baridana. . . . .	2480 2 obs. Ch. Sa.
Puig de la Canall Baridana, sommet le plus élevé de la sierra del Cadi . . . . .	<b>2627</b> Δ Ch. Sa.
Josa, hameau : casa Joan Alis . . . . .	1380 2 obs. Ch. Sa.
de Josa. . . . .	1690



Gósol, village, grande place. . . . .	1501	Δ Ch. Sa.
Fontaine du col de Gósol. . . . .	1585	
Col de Gósol. . . . .	1610	
Fontaine et passage de Thomàs. . . . .	1470	
Fond du vallon du riu de Casablanca. . . . .	1375	
Casablanca de Castellfraumi. . . . .	1430	
Villacireres, hameau. . . . .	1350	
Las Esplúgas, hameau. . . . .	1395	
Roch de las Esplúgas. . . . .	1445	Δ Ch.
Carsans, hameau. . . . .	1390	
Traversée du torrent de Sant Martí. . . . .	955	
Confluent des torrents de Sant Martí et d'Avall. . . . .	915	
Moulin sur le torrent d'Avall. . . . .	855	
Campadia, maison. . . . .	820	
Chapelle de Guíxes. . . . .	835	
Pont de Busomps. . . . .	815	
Riera de Panyadero de Busà. . . . .	815	
Busomps, maison. . . . .	885	
Passage du Trucatal de Busà. . . . .	1135	
Casa de Malieyes. . . . .	1015	
Beré, maison et col. . . . .	1215	
Sierra de Busà, dépression. . . . .	1445	
— sommet occidental. . . . .	1505	Δ Ch.
— maison sur le plateau. . . . .	1345	
— maison el Rial. . . . .	1275	
— col d'Antigues. . . . .	1215	
Moulin de Calambros, sur le rio de Valldora. . . . .	720	
Pont de Calambros. . . . .	770	2 obs. Ch.
Chapelle de la Mora. . . . .	850	
Casa Rubiré, maison. . . . .	1000	
Sierra dels Tossals, sommet Sud. . . . .	1353	Δ Ch.
— casa Bertran à Capolat. . . . .	1225	
— sommet Nord. . . . .	1496	Δ Ch.
— casa Calzan à Capolat. . . . .	1280	
Pont de Posteu, en bois. . . . .	745	
Moulin de Posteu. . . . .	675	
Casa Caldegido de Valldora. . . . .	655	
Pont sur le Valldora. . . . .	605	
Autre — — . . . . .	570	
Casa Comadell, maison sur le Valldora. . . . .	530	
L'Hostalet, maison. . . . .	505	
Chapelle de Sorbà. . . . .	505	
Sant Salvador, maison sur le rio Aguardora. . . . .	455	
Pont de Cardona. . . . .	430	
Cardona, hôtel Bellavista. . . . .	516	3 obs. Ca. Ch. Sa. etc.
Súria. . . . .	295	2 obs. Ch. Sa.
Manresa, gare. . . . .	205	C. F.
Monistrol, ville. . . . .	211	C. F.
Montserrat, couvent. . . . .	740	5 obs. Ca. Sa. Ch.
— pla dels Excursions. . . . .	920	
— buvette de Sant Geroní. . . . .	1130	
— pointe du Sant Geroní. . . . .	1238	Δ Mérid. de Dunkerque.
Barcelone. . . . .	0	

## II. — DE PUIGCERDA A BERGA (EXCURSION DE M. HUOT)

Bourg-Madame . . . . .	1139	Niv. Bourd.
Alp, village . . . . .	1180	7 obs. Hu. Sa. Schr.
Fontaine des 7 Fonts . . . . .	2345	2 obs. Hu. Schr.
Puig d'Alp . . . . .	2585	Δ Cor.
Col del Pal . . . . .	2170	
Torrent du col del Pal . . . . .	2140	
Fontaine du pla de Gabarros . . . . .	2015	
Col de Gabarros . . . . .	1250	
Arots d'Abaix . . . . .	1345	
Confluent du Llobregat et du rio de la Molina . . . . .	975	
La Pobla de Lillet, casa Pons Perriques . . . . .	866	2 obs. Hu, etc.
— pont . . . . .	860	
— monastère . . . . .	925	2 obs. Hu, etc.
Pont sur le rio Arderico . . . . .	900	
Affluent de la Rija . . . . .	890	
Torrent de Santa Eugenia . . . . .	950	
Alboix, hameau . . . . .	1010	
Rasos de Tubau, sommet . . . . .	1515	
Casa Montades de Ronyunet, maison . . . . .	1115	
Ronyunet, hameau . . . . .	1090	
Cascade du rio del Boix . . . . .	935	
Pont sur le rio Tauleria . . . . .	910	
Pla de las Forcas . . . . .	1065	
Ermita de Falgas . . . . .	1255	2 obs. Hu, etc.
Monte Negre, première cime . . . . .	1730	
— deuxième cime . . . . .	1680	
Piquemill (col de) . . . . .	1425	
Casa Piquemill . . . . .	1275	
Pont de Miralles sur le Llobregat . . . . .	605	
Moulin de Estanoba . . . . .	745	
Pont en bas du Castillo de Berga . . . . .	790	
Berga, casa Barret . . . . .	722	5 obs. Ca. etc.

## III. — DE BARCELONE A PUIGCERDA (EXCURSION DE M. SCHRADER)

Barcelono . . . . .	10	
Alto de Tibidabo . . . . .	486	
Caldas de Montbuy, auberge . . . . .	215	C. F.
Halte à la montée du Farell . . . . .	340	
2° — — . . . . .	355	
Sommet du Farell . . . . .	805	
Mollet, station . . . . .	49	C. F.
Centellas, auberge . . . . .	525	
Castillo de Guardia . . . . .	888	Δ Schr.
Collsuspina, pueblo . . . . .	915	
Puigrodos, station au Sud du point géographique . . . . .	1084	Δ Schr.
Canserra de l'Arca, station Schrader . . . . .	750	
Mare de Déu . . . . .	1068	Δ Schr.
San Quirze gare . . . . .	577	C. F.
Montagne de Sant Bartoméu . . . . .	978	Δ Schr.
Ermita de Sant Bartoméu . . . . .	890	
Ripoll, auberge de la gare . . . . .	684	C. F.

Sant Joan de las Abadessas . . . . .	<b>786</b> C. F.
Mine de Surroca . . . . .	950 2 obs. Schr.
Dernière mine . . . . .	1265
Au-dessus d'Ogassa . . . . .	1680
Taga, sommet . . . . .	<b>2040</b> $\Delta$ Schr.
Ogassa . . . . .	1345
Col de Jungal . . . . .	1260
Bains de Ribas, hôtel Montegut . . . . .	840
Ribas : la posada . . . . .	909 4 obs. Sa. Schr.
Planés . . . . .	<b>1207</b> C. F.
Cantine du col de Tosa . . . . .	1675 2 obs. Schr.
Col de Tosas . . . . .	<b>1800</b> C. F.
Relais de la Molina . . . . .	1425 2 obs. Schr.
Puigcerdá . . . . .	1200 5 obs. Ch. Sa. Schr.
Torre de Riu . . . . .	1165
Limite des pins . . . . .	1620
Col et Pla d'Anyella . . . . .	1845 2 obs. Schr.
Sommet de Rús . . . . .	<b>2119</b> $\Delta$ Schr.



# MISCELLANÉES

ANNUAIRE DE 1887.

32



## MISCELLANÉES

---

### PREMIÈRE ASCENSION DE L'AIGUILLE-NOIRE OU AIGUILLE DU POUCE. ASCENSION DE L'AIGUILLE DE BLAITIÈRE

L'une des dernières pointes vierges de la vallée de Chamonix, au mois d'août 1887, était l'aiguille appelée quelquefois Aiguille-Noire et plus communément Aiguille du Pouce. Située dans le massif des Aiguilles-Rouges, elle est cachée à la vue du village de Chamonix par l'Aiguille-Pourrie; pour la voir il faut monter à Plan-Praz ou au Brévent, ou encore à l'une des aiguilles qui dominant la Flégère. En sa qualité de sommet vierge, elle me tentait, et je voulus débiter cette année dans la vallée en en faisant l'ascension. Je m'assurai le concours de Frédéric Payot et de Gaspard Simond, deux guides dont l'éloge n'est plus à faire, et le 1<sup>er</sup> août nous montons coucher à la Flégère.

En 1885, du sommet de la Floria j'avais soigneusement examiné les parois de notre aiguille; elle m'avait paru possible à escalader, mais assez difficile; nous nous décidons à aller la voir d'un autre côté, espérant la trouver plus facile.

Le 2 août à 3 h. 30 min. du matin notre caravane quitte la Flégère; nous allons jusqu'au lac Cornu, où flottent des blocs de glace du plus curieux effet, et Payot, qui monte à ce moment sur un rocher voisin, s'écrie : « Voilà notre Aiguille; mais c'est un vrai Cervin. »

Nous promenenos bientôt nos lunettes sur toute la face que nous pouvons apercevoir; 300 mètr. de parois verticales et de plaques de rochers lisses ne nous laissent que fort peu d'espoir de réussir. Il ne nous reste qu'à essayer de contourner la base de la montagne pour tenter l'escalade par un des versants qui

nous sont cachés. Trois cols dont aucun ne semble très difficile se présentent; nous prenons le second à gauche de l'aiguille. Un pied de chamois nous guide jusqu'au passage étroit du sommet du couloir. Une fois là nous examinons la face de l'Est; autant que nous pouvons en juger, elle est aussi inaccessible que celle que nous regardions tout à l'heure. Peut-être serait-il possible de descendre et de contourner encore jusqu'au versant qui regarde la Floria; mais il est 10 h. et, en admettant que tout aille le mieux du monde, nous ne pourrions pas commencer l'escalade avant midi; je devais être de retour à Chamonix le soir, le temps nous manquait. Nous essayons alors de monter par l'arête à droite du col; pendant une heure tout va bien, les rochers, bien que très brisés, ne présentent pas de difficultés sérieuses; au bout de ce temps-là il fallut bien s'arrêter, le passage étant mauvais.

200 mètr. en ligne droite nous séparent du sommet, mais pour s'attaquer au pic terminal nous avons un couloir et un col à franchir. Frédéric Payot s'avance sur le versant Ouest de l'arête jusqu'au bord du couloir, puis s'arrête, disparaît derrière un bloc de rocher et revient au bout de quelques minutes sans rien dire.

« Eh bien ? »

— Le passage est impossible, il y a des plaques verticales et je ne vois pas seulement le fond. »

Quelques minutes après je le rejoins, et, ma foi, si le passage est possible il est certainement très mauvais : les parois surplombent et les quelques saillies que l'on peut voir sont si petites et si espacées que je doute qu'un homme puisse s'y accrocher. Je lance quelques pierres afin de juger de la hauteur des parois : elles filent sans rien toucher jusqu'à une grande profondeur, le passage est bien impraticable. J'entasse alors quelques pierres, puis ayant gravé mes initiales sur un rocher je reviens sur l'arête rejoindre Gaspard qui nous attend.

Il part à son tour examiner le versant Est; au bout d'un quart d'heure, il nous crie que « peut-être on pourrait descendre jusqu'au col, mais que pour remonter de l'autre côté, il faudrait grimper une cheminée verticale et sans saillie d'au moins 20 mètr. ». — Comme elle est très étroite, on passera, dit-il, mais il faudra faire comme les ramoneurs.

« Et au-dessus de la cheminée ? »

— Attendez, je vais voir plus haut. »

Quelques minutes après, il est juché sur un énorme bloc de



rochers dominant l'arête et le col, et nous déclare l'aiguille possible de ce côté, mais aussi difficile que la Dent du Géant.

Il est déjà tard, nous n'avons que 16 mètr. de corde, quantité plus qu'insuffisante pour une telle escalade, et, de plus, de gros nuages orageux s'amoncellent dans la vallée de la Diosaz. Continuer dans de telles conditions c'est jouer gros jeu, je donne l'ordre du retour.

L'orage nous prend au col qui domine Plan-Praz, les piolets crépitent et « frisent la peau », comme disent les guides. Nous gagnons en toute hâte un rocher protecteur, d'où nous descendons plus tard à Chamonix trempés jusqu'aux os.

Le 3 août nous remontons coucher à la Flégère, décidés à tenter l'escalade par le seul versant que nous n'avons pas encore essayé : celui qui domine le glacier de Balme et qui, du sommet de la Floria, m'avait paru accessible. S'il est impossible, nous retournerons à l'arête, essayer de passer là où nous avons dû nous arrêter.

Le 4 au matin, nous prenons le col de la Floria à l'Ouest de l'aiguille de ce nom. 100 mètr. après le col, Payot, qui court en avant, s'écrie : « Nous la tenons ! elle est à nous ! » Vu de là, ce versant semblait, en effet, très praticable. Nous descendons une centaine de mètres dans un couloir, traversons le glacier de Balme très crevassé dans le bas, et attaquons bientôt nos provisions sur les rochers de la base de l'aiguille.

Tout ce qui peut gêner dans une escalade est laissé sur place ; nous avons 30 mètr. de corde, mais 30 doivent suffire. En avant ! et nous commençons à grimper.

Nous avons environ 400 mètr. à escalader ; sans être trop facile, le rocher est partout bon et amusant : nulle part il n'y a de mauvais passages, seules les pierres roulantes obligent à de grandes précautions. C'est comme le Cervin, disent les hommes. On sent le succès tout proche, chacun se hâte de son mieux, les bras et les jambes jouent à l'envi. Près du sommet, des rochers passablement escarpés nous prennent quelques minutes, et à 9 h. nous nous serrons la main sur le sommet de notre aiguille. Aucune pierre n'est déplacée, aucun indice ne permet de soupçonner que d'autres nous ont devancé ; nous sommes donc bien les premiers.

Immédiatement nous entassons des pierres, et bientôt un cairn de plus d'un mètre supporte notre drapeau qui flotte joyeusement, pendant que je glisse dans la pyramide une bouteille contenant nos noms.

Après une heure de halte il faut commencer à redescendre. Gaspard est en tête et déjà nous touchons au glacier, quand Gaspard m'arrête net au milieu d'un couloir en me criant : « Vite, vite, cachez-vous, voilà des pierres. » Jen'ai que le temps de m'appliquer sous un rocher, quatre ou cinq pierres viennent, avec une vitesse endiablée, passer au-dessus de nos têtes et s'abîmer en sifflant dans le glacier au-dessous. Par bonheur, personne ne fut touché, mais j'eus un moment de vive anxiété, car Gaspard, surpris au milieu du couloir, était resté exposé debout sur un bloc sans faire un mouvement. Les pierres l'avaient frôlé.

Quelques heures après nous rentrions à Chamonix.

Le lendemain 5 août, je pars pour aller coucher au chalet de Blaitière et tenter l'ascension de l'aiguille de ce nom. Mes deux hommes, lourdement chargés, n'en montent pas moins fort allégrement, et deux heures après le départ nous arrivons à notre gîte.

Ledit chalet n'est pas précisément le comble du confortable : les bergers qui l'habitent d'ordinaire sont encore au chalet inférieur, nous n'avons ni eau, ni lits, ni feu. Mais le ruisseau est à un quart d'heure, le foin abonde aux environs et le bois n'est pas loin ; en une heure nous sommes installés. M. Lemer cier m'avait donné à mon départ une boîte de bouillon concentré ; on fit de la soupe excellente, inappréciable ressource pour l'arrivée et pour le départ. Aussi le 6 août, à 3 h. 30 min. nous partons fort contents pour attaquer notre montagne.

A 4 h. 30 min. on commence le glacier ; au début il est facile, mais bientôt des murailles de séracs séparées par des plateaux de glace fort inclinés nous barrent le passage : il faut les contourner. Les pentes sont raides, et la glace gelée fortement à cette heure matinale est très dure. Pendant une heure et quart les piolets travaillent sans relâche, nous exécutons des mouvements tournants au-dessous ou au milieu de blocs dont la chute est imminente ; de sourds craquements se font entendre par instants et nous engagent à hâter le pas, pendant que les stries produites par les blocs tombés avant notre passage nous donnent à réfléchir. Peu à peu nous sortons de ce mauvais passage et arrivons au col situé entre le Grépon et Blaitière, col très escarpé sur tout le versant qui regarde le Géant.

A 9 h. 15 min. nous repartons ; une pente de neige raide mène à l'arête de rochers qu'il nous faut suivre pour arriver au sommet.

Au début, les difficultés sont peu considérables, le rocher est de qualité excellente, les clous mordent bien et les chutes de pierres ne sont pas trop à craindre. On monte vite. Peu après cependant les lames de rochers deviennent plus hautes et plus lisses, il faut grimper à la force des poignets, se glisser dans d'étroites cheminées où on se bute sur le dos, les coudes, les genoux, et se haler continuellement à la corde. Les monolithes qui hérissent l'arête nous empêchent de voir à 20 mètr. devant nous; mais à gauche et à droite les parois sont des plus escarpées, le jeu devient sérieux.

A 71 li. environ, Gaspard qui était en tête se hisse jusqu'à une fissure au-dessus d'une plaque lisse et déclare le passage « pas trop bon ». Il y a, dit-il, une plaque de 5 à 6 mètres sans rien pour s'accrocher, et on ne peut pas voir ce qu'il y a dessous. Il faudrait descendre à la corde pour voir si on peut passer.

J'hésite à tenter cet essai, d'autant plus que l'endroit où seront ceux qui tiendront la corde ne sera pas commode et que, si descendre un homme à 6 ou 7 mètres de corde est déjà une opération délicate, je me demande comment on fera pour le remonter si on ne peut passer. Je m'oppose donc à laisser tenter « le coup » par mes braves guides, et leur dis d'essayer sur la gauche en dessous de l'arête.

Un quart d'heure après nous sommes arrêtés par les plus abominables parois qu'on puisse imaginer. Il faut revenir sur nos pas. Nous remontons sur l'arête et regardons en dessous à droite; partout des plaques de roches verticales sans aucune saillie. Il faut descendre plus de 100 mètr. pour trouver un endroit où peut-être nous passerons. Et nous voilà redescendant ce que nous avons eu tant de peine à monter; nous arrivons aux fissures qui d'en haut nous ont paru possibles; elles le sont en effet, mais plusieurs couloirs remplis de glace noire et d'une inclinaison effrayante nous rendent le passage fort difficile. Enfin nous gagnons les rochers du bout de la première arête et là nous examinons le passage.

Devant nous s'allongeait une arête de glace vive, étincelante au grand soleil et qu'il fallait traverser. A gauche une petite corniche de neige surplombant de hautes parois verticales l'élargissait à l'œil. A droite, sur 400 mètr. de hauteur, était une pente unie, verglassée du haut en bas, éclatante de lumière et d'une inclinaison telle que je ne me souviens pas d'en avoir vu de pareille. Tout au fond, là-bas, c'est le glacier de Nan-

tillon sur lequel le moindre faux pas nous enverra nous briser.

M<sup>lle</sup> Richardson, passant à Chamonix l'année dernière, avait l'intention de monter à l'Aiguille de Blaitière « parce que, disait-elle, on lui avait parlé d'une jolie petite arête de glace près du sommet ». Le mauvais temps l'empêcha de mettre son projet à exécution.

Certes l'arête que nous avons devant nous est fièrement lancée, elle est fine et jolie de tous côtés, les pentes sont d'une raideur irréprochable. On peut aller loin pour chercher sa pareille; nulle part dans le massif du Mont-Blanc, dans celui du Mont-Rose comme dans l'Oberland, il ne m'a été donné d'en voir de semblable; aussi je comprends qu'on l'admire, mais j'avoue que pour ma part j'aurais été content de trouver un autre passage. Elle était trop petite et trop fine à mon gré, cette arête aiguë, aiguisée par tous les vents, transparente tant la glace en était pure, et que le piolet perçait d'un seul coup. Aussi mes pensées n'ont rien de très gai quand je vois mon brave Payot, un bras passé sur l'arête, frappant à coups redoublés de son infatigable piolet sur la pente de glace cassante qui domine le glacier de Nantillon. Il faut descendre un peu, puis nous avons une marche presque horizontale pendant 50 mètr., ensuite la maudite arête se redresse jusqu'aux rochers du pic terminal, formant ainsi une courbe régulière et gracieuse comme le ferait une corde jetée entre les deux arêtes de rochers.

Bientôt c'est à mon tour de m'engager sur les étroites marches glissantes que mon brave guide taille énergiquement; une main passée au-dessus de l'arête, je suis de l'œil le travail qui marche trop lentement à mon gré; puis Gaspard s'avance à son tour; dès lors étant tous trois dans le passage aucune force humaine ne peut nous sauver: le moindre faux pas entraînerait infailliblement la perte de tous les trois.

Enfin Payot taille la dernière marche et se cramponne au rocher. Je le rejoins, puis Gaspard arrive: c'est fini pour l'arête. Encore des rochers lisses, des plaques verticales; on se hisse à force de bras, nous montons sur les épaules les uns des autres, et nous voilà à un petit col entre deux grands rochers tout droits. Nous regardons curieusement de l'autre côté: 500 mètr. de vide et le glacier de Blaitière.

Où est le sommet?

« Si c'est ça à gauche, me dit Payot en me montrant un grand

bloc en surplomb sur le glacier de Blaitière, personne n'y est jamais monté. Et cependant à l'œil c'est le plus haut.

— Je crois le sommet à droite au contraire. Qu'en pensez-vous, Gaspard ?

— Il faut bien que cela soit, puisqu'on y monte. »

Nous redescendons 10 ou 12 mèt., puis, par une autre cheminée, Payot grimpe à bout de corde. « Le sommet est là, s'écrie-t-il, je vois la bouteille ! » Quelques minutes après nous étions tous trois cramponnés à la pierre aiguë qui forme le sommet. La bouteille est placée d'un côté de la lame la plus haute pendant que de l'autre une pierre attachée avec un morceau de corde lui fait contrepoids. J'y glisse ma carte, et trouvant dans une fissure à 1 mèt. plus bas un fond de bouteille cassée, je l'envoie dans la direction du glacier de Blaitière : le surplomb est absolu, je n'ai pas entendu le projectile se briser.

Après quelques minutes de repos nous reprenons la descente et sommes à l'arête de glace. On descend quelques mètres à reculons en se plaçant mutuellement les pieds dans les marches ; puis lentement, silencieusement, la corde bien tendue, nous avançons, après nous être entendus pour qu'en cas de chute de l'un de nous les autres se précipitent immédiatement de l'autre côté pour essayer de faire contrepoids. Puis nous arrivons à l'arête de rochers ; personne ne se souciant de traverser à la descente certains couloirs de glace noire qu'il a fallu franchir en montant, on décide de tenter le passage sur les plaques qui tout à l'heure nous ont arrêtés.

Essayons sur l'arête, que diable ! nous n'avons que 30 mètres à faire, et nous verrons bien ce qu'il y a en dessous des plaques.

Nous faisons quelques pas, puis, laissant à droite un gros bloc, nous essayons de le contourner. Malédiction ! encore de la glace noire.

« Y en a-t-il long ?

— Cinq ou six mètres.

— Et dessous ?

— Le glacier de Nantillon.

— Rien autre ?

— Si, 400 mètres de vide.

— Et de l'autre côté ?

— Une plaque.

— Passons-nous ?

— Il faut essayer. »

Entre les rochers et la glace il y a place pour passer un bras; un bloc en surplomb oblige, il est vrai, à passer courbés en deux; cependant on tient assez bien. Gaspard taille, arrive de l'autre côté, disparaît derrière un rocher, la corde s'agite encore un instant, puis un : « Avancez maintenant, Monsieur ! » m'arrive. Payot enroule la corde à une saillie pendant que je traverse, et attend avant de bouger que nous le lui disions. Devant nous le passage est mauvais.

Sur une hauteur de plusieurs mètres et sur une assez grande longueur, se dresse une plaque lisse dans laquelle l'œil cherche en vain une fissure; elle est polie comme du verre. En dessous une autre lame étroite permet d'avancer à cheval en mettant une jambe entre les deux parois et l'autre au-dessus du vide. Au bout, quelques légers ressauts nous permettront peut-être d'atteindre une coupure dans l'arête où on sera solide. Gaspard s'avance, je le suis tant que la corde me le permet; puis je m'arrête en le regardant faire et en maintenant la corde. Il arrive à 1 mèt. de la coupure de l'arête; la corde est trop courte et l'empêche de continuer.

« Vite, me dit-il, donnez de la corde; je me fatigue, dépêchez-vous.

— Je suis à bout; lâchez, Frédéric, lâchez vite. »

La corde se détend, j'avance aussi vite que possible et embrasse étroitement le rocher. Je croyais la chute imminente; Frédéric n'ayant plus sa corde enroulée, la lourde responsabilité de toute la caravane reposait sur moi seul; aussi toutes mes dispositions étaient prises afin de résister le plus possible au choc. Par un dernier effort mon brave guide touche le haut de l'arête et s'écrie joyeusement :

« Nous sommes dehors; voilà où nous nous sommes arrêtés ce matin. »

J'ai su depuis que dans les précédentes ascensions on a toujours laissé un morceau de corde pour faciliter le retour dans ce mauvais pas.

A 3 h. 30 min. nous arrivons au col les mains endolories par le frottement sur les rochers et les vêtements en lambeaux. A 4 h. 15 min. commence la descente du glacier, descente assez dangereuse à cause de la fréquence des chutes de séracs dont plusieurs fois les débris passent au-dessus de nos têtes, et à 7 h. 30 min. nous sommes à Chamonix.

Quelques jours après, je fis pour la seconde fois l'ascension du Mont-Blanc et j'eus l'honneur de saluer au sommet M<sup>me</sup> Val-

lot; puis le mauvais temps me retint dix jours consécutifs à l'hôtel du Mont-Blanc. Les pointes de rochers étant devenues inaccessibles pour quelques jours, je dus remettre à une autre année quelques projets d'ascension que je caressais avec amour et me contenter de passer les cols du Chardonnet, de la Fenêtre de Saleinaz et du Tour, ce qui d'ailleurs est une fort belle course facile.

Vicomte EDMOND DE PONCINS,

Membre du Club Alpin Français  
(Section du Mont-Blanc).

---

## UNE ASCENSION EN NORMANDIE

Ascensionner en Normandie n'est pas chose si commune qu'on puisse en faire fi. Certes les grimpeurs de la Meije, du Cervin ou du Balaitous vont sourire avec indulgence quand ils sauront que le misérable mamelon que je leur présente n'atteint pas 420 mètr. Mais la forêt d'Écouves est la plus haute sommité du Nord et de l'Ouest de la France; et aucuns pensent qu'il vaut mieux être le premier dans son village et n'avoir que 417 mètr. que le second dans Rome et dépasser 3,000 mètr. Ce n'est pas cependant l'altitude qui nous attire ici; c'est la beauté de la forêt qui couvre les flancs de ces collines. Écouves est un vrai Fontainebleau, mais n'y cherchez pas les fêches bleues ou rouges, ni les poteaux indicateurs: c'est simplement, tout bonnement la nature, la vraie nature, grande, sans apprêt, la nature telle que nous l'aimons tous dans le Causse Noir ou le Cañon du Tarn, dans le Queyras ou la Maurienne. Fontainebleau est à Écouves ce que la Suisse peignée, à tourniquets et à péages de toutes sortes, est au Dauphiné ou à nos Pyrénées, où le bérêt et le chapeau mou sont de rigueur dans la montagne.

Partis de Paris le 15 septembre et favorisés par un temps superbe, nous arrivions le 18 à Alençon après quelques jours passés aux environs de Mortagne et de Regmalard. D'Alençon à Vingt-Hanaps, il n'y a qu'un tour de roue. Débarqués à 8 h. du matin sur la grande route, nos provisions sur le dos, nous primes aussitôt le chemin de la forêt d'Écouves, but de notre excursion. Laissant à droite le hameau de l'Écurie,

puis les Chauvières, nous remontons un joli ravin, et bientôt nous sommes sur la large route qui traverse ici la forêt dans toute sa largeur. Cette route est extrêmement pittoresque par la grande variété d'aspects qu'elle présente au touriste. Les futaies de hêtres sont les plus belles : leur feuillage touffu arrête presque toute lumière; une vague obscurité y règne en plein midi; le regard se perd au milieu de cette multitude de troncs à peine entrevus dans le demi-jour, et les plus lointains font l'effet de cette longue procession de pénitents qui s'avance la nuit à travers les sombres couloirs d'une Chartreuse.

Nous atteignons ainsi le Gatey, petit hameau sur la lisière, au pied de masses rocheuses que couronne une belle futaie de sapins. Nous laissons à gauche un parc, dépendance d'un château à peine entrevu, et nous rentrons en forêt. Après quelques détours accidentés, notre chemin nous amène à un beau carrefour, dit du Chêne-au-Verdier. Ce carrefour tient le sommet d'une sorte d'éperon qui domine la plaine. Six routes y aboutissent, qui taillent dans la masse boisée six larges baies : par quatre d'entre elles nous voyons la plaine. La cinquième monte du Chêne-au-Verdier au point coté 408 sur la carte d'État-major. La sixième enfin nous offre un aperçu sur un ballon bien boisé qui fait songer aux sommets arrondis des Vosges. Nous décidons à l'instant qu'une si belle masse ne peut être laissée de côté, et que nous l'escaladerons dans l'après-midi.

Mais, avant tout, il faut songer à faire une grand'halte d'une heure. Le point 417 nous attire comme le plus élevé de la contrée. Mais il est à 7 kilom. du Grand-Verdier, tandis qu'à un kilom. de là, en haut de cette cinquième route à larges pentes qui nous domine, se trouve le point 408 ou Carrefour-à-Madame, le second sommet de la forêt. Nous aborderons donc la crête par le point 408, et si la vue y est belle, nous y resterons. Si, au contraire, elle est par trop restreinte, nous conduirons les sacs au point 417. Nous nous élevons rapidement, et bientôt nous touchons le but. Vous avouerez-je que la vue du point 408 nous suffit et que le 417 ne nous tente pas assez pour nous faire allonger notre course, déjà longue, de 6 kilom. de ruban par un soleil de midi? Vers midi et demi nous quittons les beaux arbres du point 408 et, abandonnant le falte, nous descendons sur Fontenay pendant quelques instants, pour prendre ensuite une marche oblique à travers de grandes coupes.

Bientôt le sentier se perd : plus de futaies, elles ont fait place à des taillis informes. Nous n'avancons qu'à grand'peine



à travers le feuillage, quand enfin nous atteignons une sapinière. L'odeur saine et forte des pins nous monte à la tête ; la pente est rapide, l'air est pur et le soleil tombe d'aplomb : nous avons l'illusion complète du sommet de la Croix des Gardes, qui domine Cannes. Nous découvrons un sentier qui débouche dans un petit hameau où un naturel nous apprend que la Butte-Chaumont, notre belle masse du matin, est longue à escalader. On nous indique d'une façon vague un chemin à peine tracé, si bien que nous ne tardons pas à être arrêtés par des prés, des barrières et des ruisseaux. Dans ce pays simple, nous sautons par-dessus barrières et ruisseaux, nous foulons les prés, et personne ne songe à nous le défendre.

Enfin la route est là, et la carte d'État-major aussi, qui va nous permettre de prendre une voie directe vers le sommet. Après une courte délibération nous prenons un charmant petit chemin ; il nous conduit à une immense avenue, taillée à vif dans les bois de la Butte, et qui s'élève en une pente rapide jusqu'au sommet. Ravis par cette solution si simple, nous nous engageons dans cette avenue, lorsqu'un grand écriteau nous arrête : « Passage interdit. » Nous revenons sur nos pas, reprenons notre sentier, contournons la base, croisons une seconde avenue aussi belle que la première, mais dont l'accès nous est encore défendu. Enfin un petit sentier bien entretenu nous conduit au sommet, après une demi-heure de montée pénible sous un soleil très chaud.

Une courte sieste est bien gagnée. Déposant les sacs, nous admirons à l'aise le mont Souprat et le Signal des Avaloirs, qui étale son vaste éventail à quelques kilomètres de distance. Mais ce qui retient notre regard, c'est la masse d'Écouves, avec la ligne de falte que nous venons de quitter, et, sur notre gauche, le sommet chauve de la Roche-Élie. Le départ s'opère bientôt, par le versant Ouest. Dès le commencement de la descente, ce versant présente un aspect tout différent du versant opposé. Au lieu de taillis et de fougères, un immense lit de bruyères descend jusqu'à la route de Saint-Denis, coupé par deux lignes de roches et de pierres qui me rappellent ce que, cinq semaines auparavant, j'avais vu au sommet de l'Altkönig qui domine Kronberg-en-Taunus (près de Francfort-sur-le-Mein) : les restes d'un vieux retranchement gallo-romain. Les deux bourrelets circulaires que nous traversons ici, à 50 mètr. d'intervalle, paraissent avoir la même origine. Si maître Caboussat nous eût accompagnés, il aurait sans doute penché vers la même opinion.

Bientôt après, nous atteignons Pont-Saint-Denis, d'où Pré-en-Pail par le chemin de fer. Le lendemain nous gagnions la charmante ville de Bagnols par une magnifique promenade en forêt. Bagnols, Domfront, Mortain et ses collines toutes bretonnes, Vire enfin, passèrent en quelques jours devant nos yeux. De Vire nous nous rendîmes à Caen par les pittoresques vallées du Noireau et de l'Orne.

Mais, de toutes nos courses, celle qui nous a laissé la plus profonde impression est certainement la forêt d'Écouves, par sa solitude, sa fraîcheur et aussi par les charmants petits coins qu'elle renferme, de Vingt-Hanaps à Saint-Denis-sur-Sarthon.

Puissiez-vous, mes chers collègues, déterrer de vos propres mains ces trésors encore cachés, que ma mauvaise prose ne vous tentera peut-être pas d'aller découvrir : car ma plume, peu exercée, a souvent mal rendu la pensée d'un bien jeune alpiniste, qui marche plus volontiers qu'il n'écrit.

ANDRÉ RAFFY,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris)  
et de la Société Ramond.

---

#### PASSAGE DE LA BRÈCHE GIRAUD-LÉZIN ET ASCENSION DE L'AIGUILLE DU PLAT DE LA SELLE

Je venais de passer deux jours à la Bérarde, faisant des promenades pour m'entraîner; j'avais admiré ce splendide panorama de la Tête de la Maye d'où la Barre des Écrins paraît si merveilleusement belle. Mon guide Christophe Roderon vient me rejoindre le jeudi 7 juillet. Nous partons le 8 à 2 h. La nuit est claire, l'air est doux. Nous montons la rive gauche du torrent des Étançons. C'est un charme que ce chemin dans ce silence et cette fraîcheur sous la clarté qui tombe des étoiles, entouré et dominé par les grands pics et les glaciers, sur lesquels la lune jette une lumière bleutée voilée de gaze, qui laisse distinctement voir murailles, aiguilles, arêtes et ressauts. A la grande coulée d'avalanches qui descend de la base de la Grande-Ruine nous quittons la vallée des Étançons, et, longeant cette coulée, nous la traversons au pied des roches moutonnées qui la resserrent dans le haut. Il faut ensuite mettre le pied sur un

assez vaste glacier, celui de la Grande-Ruine; on remonte des pentes fort redressées, mais la neige est bonne, et, n'était mon peu d'expérience sur ce terrain nouveau, ce ne serait qu'une promenade. Au pied du grand ressaut qui supporte le col de la Grande-Ruine, nous tournons à droite. Là nous prenons la corde. De pente en pente, de mamelon en mamelon, nous approchons enfin de la partie supérieure du glacier. Il y avait là, je m'en souviens, une fort belle, large et profonde bergschrund. S'il nous avait fallu la passer, l'entreprise eût été délicate et longue. Mais nous pouvons, à droite, arriver au pied du rocher.

Devant nous se dressait la muraille de la Brèche, muraille d'abord peu engageante, d'aspect redoutable; elle nous offre des roches polies et couvertes d'une couche de verglas. Dans le bas du couloir pend une corde abandonnée l'année dernière par MM. Benoit de Lyon qui, après l'ascension de la Grande-Ruine, ont effectué le passage en sens inverse avec Pierre Gaspard fils. Nous faisons halte, on déboucle les sacs, et l'on fait brèche dans les provisions; nous serons délestés d'autant. Tandis que nous préparons nos forces pour l'assaut, nous étudions la muraille. Tout à l'heure, d'un peu plus bas : « Il n'y aura de très raide, disions-nous, que les 20 premiers mètres. » Au pied du mur, notre impression ne s'est pas modifiée : ils ne sont pas commodes, mais on les grimpera, ces 20 mètres. Le pis est que tout le reste de la cheminée, du bas jusqu'en haut, sera aussi dur à escalader.

En route! nous allons savoir ce qu'il en est. On se rattache à la corde, Roderon en tête. J'admire et j'envie l'aisance, la sûreté, la souplesse avec laquelle il grimpe sans hésiter, sans tâtonner. A mesure qu'il monte, il voit par où on peut continuer à s'élever. Je le suis avec moins de désinvolture, un peu comme un apprenti; que voulez-vous? je fais mes premières armes. Mais vaille que vaille, je grimpe tout de même. Et grâce à la sécurité, je me sens tout à fait à mon aise dans cette muraille, je jouis de mon escalade; que cet exercice est intéressant! Comme il met en œuvre et développe toutes les énergies du corps et de l'âme. Suspendu entre ciel et terre, un abîme sous les pieds, enveloppé de cet air pur et de cette lumière étincelante, appliqué tout entier à cette forte gymnastique : l'esprit, la volonté, les muscles, on se sent vivre pleinement.

Je n'essaierai pas de raconter les péripéties de l'ascension. Figurez-vous une muraille de 3 ou 400 mètres, presque à pic; en beaucoup d'endroits le rocher peu solide se dérobe

sous les doigts. Les difficultés sont continuelles. Certains morceaux lisses, presque sans saillies, sont durs à avaler. On n'y trouve qu'une seule plate-forme assez large pour s'y asseoir; elle est à peu près à mi-chemin de la Brèche. Nous y fîmes une halte et un second déjeuner. Combien de fois nous dûmes recourir à la manœuvre de la corde, faire la transmission des piolets, je serais, en vérité, fort en peine de le dire. Ajoutez à cela l'agrément des canonnades. La Brèche Giraud jouit sous ce rapport d'une réputation méritée. Dans ce couloir, fréquemment, la Grande-Ruine lance ses projectiles. Heureusement pour nous elle fut ce jour-là d'humeur pacifique. Nous n'entendîmes siffler à nos oreilles qu'un petit nombre de bombes. Mais tout le temps de l'ascension ce fut le gros souci de Roderon; il me le dit en haut. Aussi se tint-il, en montant, le plus près possible du rocher surplombant à droite. Le rocher partout brisé, couvert d'une poussière blanche, attestait la fréquence des chutes de pierres. Mais moi je dus à mon ignorance du danger de n'éprouver aucune inquiétude : je me souviens même que j'écoutais avec plaisir le bourdonnement rapide de ces cailloux qui passaient près de moi invisibles avec la vitesse d'une balle. Quand nous approchâmes du sommet du couloir, il nous fallut traverser en diagonale des pentes terriblement redressées, et j'avoue que mon inexpérience me les fit trouver quelque peu ennuyeuses.

Nous mettons enfin le pied sur le sommet (3,598 mètr.). Mais cette coquine de cheminée nous a pris tant d'heures qu'il est trop tard pour, après avoir fait l'ascension de la Grande-Ruine, descendre coucher à la Grave. C'était d'abord mon intention : mais j'y renonce. Au reste, après la brèche Giraud-Lézin ce ne serait qu'une promenade. La peine que celle-ci nous a coûtée, elle nous en dédommage par une vue fort belle. Devant nos yeux, à droite, se développe le cirque immense de la Platte des Agneaux. Cette année, la neige abondante de l'hiver couvre très bas toutes les pentes : l'interminable glacier terminé par le col Émile Pic nous montre ses bosselures, ses crevasses; plus proche de nous la brèche de Roche-Faurio, plus étroite, plus abrupte; à gauche, les fières Aiguilles d'Arves, le Mont-Blanc; en face les pics du Monétier; vers le Sud-Est, le Viso. Briançon avec sa couronne de forts, éclairé du soleil par endroits, paraît s'avancer hors de la montagne : vous diriez qu'il est posé dans les airs, sur le vide; sous vos pieds, un beau glacier à épaulements arrondis; là-bas dans le fond, la vallée de la Romanche formée par les glaciers du cirque.

Après une courte halte, nous commençons la descente. Le glacier supérieur de la Platte des Agneaux est aisé : nous marchons vite ; quelques glissades abrègent la route. Il nous fallut pourtant traverser en glissant assis une crevasse ; la grande crevasse qui est au bas du plateau supérieur et qui va d'un bout à l'autre du glacier nous arrêta aussi un instant. Ses deux bords ne sont reliés que par un pont très mince ; nous le passons à plat ventre en rampant. Au sortir du glacier, nous prenons une arête à gauche, puis nous nous engageons dans une cheminée de rochers qui nous mène à une pente de gazon. J'étais fort aise de quitter la neige molle où, les jambes mouillées, le froid m'avait saisi. La marche sur le sol ferme dissipe le mal d'estomac que je sentais. Nous atteignons la vallée un peu au-dessus de la source de la Romanche, puis, d'abord à travers des champs de blocs, et ensuite sur le gazon des prairies de l'alpe, nous nous hâtons vers notre gîte. La nuit tombait quand nous passâmes au refuge. Il était 11 h. quand nous ouvrimmes la porte de l'hôtel Juge à la Grave. La journée avait duré vingt et une heures, dont dix-sept de marche effective. Un vin chaud restaura nos forces, et tandis que mes guides soupaient, mon estomac se refusant à recevoir des aliments, j'allai aussitôt poser ma tête sur mon oreiller.

Nous revînmes le lendemain à la Bérarde par la Brèche de la Meije. Le glacier qui, il y a peu d'années, ne descendait pas au-dessous de la ligne des rochers faisant suite à la base de l'arête des Enfetchores, descend maintenant jusqu'au fond du vallon. Le dimanche, 10 juillet, après le banquet où la Société des touristes du Dauphiné a inauguré le confortable hôtel construit par ses soins et dont mon guide Roderon a été l'entrepreneur, nous passâmes le col de la Temple, pour faire le mardi 12 l'ascension du Pelvoux : course longue, mais qui, grâce à la solidité des rochers, n'oppose pas au touriste de difficultés sérieuses. Je fis encore, de la Grave à Saint-Christophe, et après avoir passé la nuit au refuge de la Lauze, par une matinée splendide, le passage du col de même nom (15 juillet). Je voulais le lendemain monter à l'Aiguille du Plat de la Selle.

Le 16 juillet, à 2 h., je quitte l'auberge Antoine Turc. La lune nous refusant sa lumière, nous sommes obligés de prendre une lanterne. Nous suivons le chemin qui conduit dans le vallon de la Selle ; au-dessus de Saint-Christophe, nous traversons les hameaux de l'Égrette et des Prés. Puis il faut tourner

à droite et remonter les longues et raides pentes d'éboulis dans la direction de l'Aiguille du Plat. Le jour paraît au moment où nous atteignons le grand plateau de pâturages qui domine Saint-Christophe; nous laissons là la lanterne, et traversons le plateau, en inclinant vers la tête du Graou. Au pied des moraines qui nous séparent de ce sommet, halte et court déjeuner. Après la traversée des moraines, nous prenons la corde et mettons le pied sur le glacier du Plat : belle nappe qui s'étale en larges croupes arrondies; la neige est bonne; nous longeons la rive droite. Le glacier se termine en haut par un long couloir très redressé; nous le montons en ligne droite jusque vers la moitié de sa hauteur. Là, tournant à gauche, nous nous engageons dans une cheminée de 30 ou 40 mètres, assez raide et remplie de gros blocs. La cheminée gravie, nous sommes sur l'arête qui sépare le glacier du Plat de celui du Routier. De ce point on voit parfaitement l'aiguille et la face d'ascension; nous laissons à cet endroit les bagages.

La muraille à grimper, sans être très difficile, l'est plus que celles du Pelvoux. Les rochers y sont moins solides, les dalles glissantes plus nombreuses, le verglas y est plus fréquent. La corde, nécessaire pour la sécurité de la caravane, est maintes fois bien gênante. Nous atteignons enfin l'arête supérieure, et nous la longeons en nous tenant tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche. Nous touchons un premier sommet : « Voilà le terme de notre course, dis-je à Roderon. — Pas tout à fait : regardez à gauche, encore quelques pas. » L'arête nous mène au vrai sommet : il est 10 h. 30 min.

Pas un nuage au ciel, pas une brume dans les vallées; une lumière splendide enveloppe tous les pics de l'Oisans. Ils se rangent tous autour de nous dans un cercle immense, et répondent à l'appel de leur nom. L'un des derniers grands pics à l'Ouest du massif, séparée par la vallée du Vénéon de la masse la plus considérable de l'Oisans, l'Aiguille du Plat doit à sa situation l'avantage d'offrir un belvédère admirable. Sous ce rapport, je ne vois guère que la Roche de la Muzelle qui puisse rivaliser avec elle. Voici le Pic de la Grave, la formidable arête du Râteau, la forteresse de la Meije qui dresse dans le ciel sa pointe acérée, les dentelures de la Grande-Ruine, Roche-Faurio; les Écrins, la montagne idéale, la masse énorme de l'Aile-Froide, au-dessus des vastes champs de glace de la Pilatte, les Bans; puis, de l'Est à l'Ouest, les Rouies avec leur blanche draperie, les Etages, Clochatel, les Fétoules, le Pic et l'Aiguille

d'Olan, Loranoure et la Muzelle : en face, tout proche de nous, le Replat, la Gandolière, le Plaret, le Rouget; sous nos pieds la muraille par où est monté M. Duhamel, tout au fond le hameau des Étages.

La boîte de sommet qui contient le registre des ascensions a été traversée par la foudre; nous inscrivons nos noms, et commençons la descente. Avec des précautions, elle a lieu sans incident fâcheux, et, une fois arrivés au glacier, nous le traversons très vite, grâce à l'excellent état de la neige. Il était 3 h. 30 min. quand nous rentrâmes à Saint-Christophe. Le lendemain dimanche, repos. Je me souviens que je causai avec les braves habitants venus de tous les côtés de la vallée pour assister à l'office divin, et j'eus plaisir à constater que cette population est saine, robuste, belle.

Je voulais faire encore une ou deux courses, notamment la Tête des Fétoules; j'allai même jusqu'à Champhorent, la pluie m'ayant empêché d'atteindre le refuge de la Lavey. Mais l'orage qui dura toute la nuit, et la noire armée de vapeurs qui le matin remontait la vallée du Vénéon, mirent fin à ma campagne.

Je n'ai eu qu'à me louer de mes guides : mon porteur François Paquet, de Saint-Christophe, est un homme doux, serviable, attentif au voyageur. Christophe Roderon (de Saint-Christophe aussi) est, à mon avis, un fort bon guide. Il connaît admirablement la montagne; il est solide sur la glace comme dans le rocher, il grimpe à merveille : nul guide n'a plus de soin de son voyageur. Beaucoup d'autres touristes lui ont déjà rendu justice. Pour moi, ce que j'ai été le mieux en mesure d'apprécier en lui, c'est l'homme. C'est un sérieux avantage et un vif agrément pour le touriste qui n'a pas de compagnon, de trouver dans son guide un homme avec qui il puisse causer. Roderon a l'esprit ouvert et délié; il y joint une culture intellectuelle et une instruction rares chez les montagnards; il comprend les idées, il sait en saisir les nuances. Ajoutez à cela une âme saine, une nature franche, un cœur excellent, des sentiments élevés. Le touriste peut s'adresser à Christophe Roderon avec pleine confiance, sûr de trouver en lui un guide excellent sous tous les rapports.

J.-M. FAVRICHON,

Membre du Club Alpin Français  
(Section de Paris).





# **CHRONIQUE**

## **DU CLUB ALPIN FRANÇAIS**

---

**RAPPORT ANNUEL**



# CHRONIQUE

## DU CLUB ALPIN FRANÇAIS

---

### DIRECTION CENTRALE

#### RAPPORT ANNUEL

Il y a 533 ans, dans la saison, le mois, le jour même où nous sommes, un grand poète, ami des montagnes, mais que son alpinisme a rendu d'ailleurs moins illustre que ses sonnets, rentrait, après avoir fait l'ascension du Ventoux, dans l'auberge de Malaucène. Encore ému et préoccupé des incidents de la route, il s'attacha, dit-il, à remettre avec son jeune frère toutes choses en ordre, à régler ses comptes et, aux clartés d'une petite lampe fumeuse, à fixer par écrit ses souvenirs.

Ce que faisait le 25 avril 1335 le divin Pétrarque, le Club Alpin Français le fait aujourd'hui. Ensemble nous avons gravi et descendu l'année 1887. Nous allons maintenant, dans cet hôtel de la Société de géographie, consacrer la veillée à apurer les mémoires de l'ascension commune. La Direction Centrale ouvrira devant vous ses livres, alignera ses chiffres officiels, fera sonner ses pistoles et, en attendant qu'elle boucle notre budget, elle a bien voulu me charger de vous communiquer familièrement ses impressions de voyage.

Elles n'ont rien de mélancolique.

Il serait de mauvais goût de déflorer le compte rendu financier qui vous sera soumis tout à l'heure, mais on ne m'en vou-

dra pas si je déclare dès maintenant que la situation pécuniaire est prospère. Il paraît même que les recettes de 1887 ont dépassé de 10,000 francs celles du précédent exercice. Voilà une bonne caisse.

Je n'ajoute pas : Voilà un bon caissier ; puisque, dans la dernière assemblée générale, vous avez déjà voté des remerciements à ce trésorier devenu pour nous un trésor.

M. Templier, en tout cas, est aidé dans sa tâche et dans son travail par le zèle des Sections. Il pourrait dire en renouvelant un mot souvent cité du baron Louis : « Faites-moi de bonnes Sections et je vous ferai de bonnes finances. » La vérité aujourd'hui est que nos groupes sociaux laissent peu à désirer, en général, sous le rapport de la régularité, et qu'un certain nombre d'entre eux font montre d'une ardeur toujours croissante. Avec de pareils éléments d'action et les ressources qu'ils comportent, une société peut marcher, — la nôtre surtout, qui a été créée pour cela.

Elle a fait du chemin depuis le 2 avril 1874, date de sa naissance. Elle comptait alors 30 membres à peine. Quatre ans après, en avril 1878, près de 2,500 alpinistes avaient rallié son guidon. Depuis, le chiffre a doublé, et notre effectif dépasse, au moment actuel, 5,600, — sans compter l'appoint de ces camarades des bataillons alpins ou troupes de montagne que nos patriotiques Sections du Sud-Est ont été autorisées à s'adjoindre à titre de membres honoraires.

Dire que le Club se développe, c'est dire par là même que le nombre de ses Sections augmente. Comme un arbre vigoureux, il pousse chaque année des branches nouvelles.

On souhaitait, l'an passé, la bienvenue à la Section des Pyrénées Occidentales et à celle du Rouergue, admises, la première le 10 janvier 1887, la seconde le 14 mars. Le 18 avril suivant se trouvait constituée celle des Maures et de l'Estérel, et le rapporteur remerciait gracieusement, à son propos, le chaud et fécond soleil de Provence. L'astre paraît avoir été flatté du compliment, car, en dépit d'un hiver exceptionnellement rigoureux, il nous a continué son action bienfaisante. En pleins frimas, le 9 janvier dernier, nous avons eu le plaisir de fêter l'arrivée de la Section d'Hyères, 53 membres, et, le 20 février, celle de la Section de la Drôme, 75.

Tout récemment, dans la séance du 12 mars, nous avons appris que les neiges n'avaient point empêché la formation, à

Villefranche, de la Section du Beaujolais, dont le nom seul, coloré, ardent, généreux, réjouit déjà le cœur et donne des jambes.

Vous le voyez, le mouvement progressif du Club persiste.

Si l'on étudie de près la statistique de ces deux dernières années, on est amené à souhaiter plus de vivacité encore dans sa marche. Il ne faut pas ralentir le pas. La Direction Centrale vous signale par avance et de loin le péril, afin que vous vous mettiez en mesure de l'éviter. Notre succès a été et reste considérable. Prenons garde. Il demande à être poussé et à croître encore. Ne nous endormons pas sur nos glaciers !

J'imagine que la Section de Paris, par exemple, a de la marge devant elle, et que la population « clubable » ne fait pas encore défaut dans la grande ville. Sans parler des marcheurs ignorés de nous, et de ceux qui s'ignorent eux-mêmes, combien de Parisiens, alpinistes comme la lune, et n'ayant jamais monté que leur étages, — en ascenseur, — s'intéresseraient à notre œuvre s'ils étaient mieux à même de l'apprécier, et si des amis bienveillants venaient les tirer de l'indifférence dans laquelle ils somnolent !

Peut-être, à ce point de vue, notre grande et utile association pêche-t-elle par excès de modestie. En haine de la réclame inconvenante, peut-être néglige-t-elle l'honnête publicité. Elle semble avoir peur qu'on s'occupe d'elle. Ses scrupules ne seraient-ils pas excessifs ? Ne devons-nous pas, en définitive, agir publiquement et parler de même ? Sans recourir aux procédés de mauvais goût, ne serait-il pas possible de mieux profiter, au fur et à mesure qu'elles se présentent, des occasions de faire connaître le Club Alpin ? Et ne gagnerions-nous pas, nous aussi, à dresser ça et là, dans la direction de la rue du Bac, quelques poteaux indicateurs ?

N'oublions pas que si notre Club possède 5,600 membres répartis entre 43 sections, le Club Allemand-Autrichien, au 15 mars 1887, comptait 152 Sections avec 18,897 sociétaires, en augmentation de 25 Sections et de 2,518 sociétaires sur l'année précédente. 2,518 recrues en un an, voilà un exemple qui doit stimuler les compatriotes du Mont-Blanc ! Nous sommes partis plus tard que les Anglais, les Allemands, les Italiens, c'est vrai ; mais abrégeons toujours la distance qui nous sépare. Serrons-les de plus près. Escaladons, après eux, les grands chiffres.

Quand nous serons à 10,000 nous ferons une croix.

Et nous nous reposerons un instant dans les refuges.

Les refuges ! La Direction a aidé les Sections montagneuses à en établir lorsque les projets rentraient dans les conditions et servaient les intérêts d'un alpinisme sérieux : « Faciliter, disait mon prédécesseur, en parlant de la construction d'un chalet, faciliter aux nombreux touristes qui traversent Uriage et Grenoble l'accès d'une de nos plus belles cimes, tel est le résultat espéré, et son importance justifiera sans doute la lourde charge imposée à nos finances. » Inspirée par les mêmes sentiments, la Section de Tarentaise est en instance pour une subvention au profit du chalet qu'elle entreprend d'édifier au Mont-Jovet, ce Righi de notre Savoie, et les mêmes raisons semblent devoir appeler l'attention bienveillante de qui de droit sur sa courageuse initiative.

Mais en dehors de ces subsides plus ou moins importants, la Direction Centrale n'a jamais hésité à s'intéresser aux dépenses que s'imposaient les Sections lorsque sa commission des refuges, dont vous appréciez la compétence par sa composition même, avait émis à leur endroit un préavis favorable.

C'est ainsi que nous avons alloué : 1, 500 francs à la Section du Sud-Ouest, 500 à celle d'Annecy, 500 à celle du Canigou, 500 à celle de Chambéry, 200 à celle d'Aix-les-Bains. La Section des Pyrénées Centrales a reçu 200 francs, celle de la Lozère et des Causses 500, celle de Tarentaise 700. Nous avons dernièrement voté encore 500 francs à celle d'Annecy pour la fin des travaux du Parmelan, 250 à celle des Hautes-Vosges, 1, 000 à la Section du Sud-Ouest pour la construction d'un sentier muletier près de Gavarnie. Nous avons même traversé la Méditerranée et participé pour 200 francs aux frais de la Section de l'Atlas, une des plus lointaines, mais toujours rapprochée par le cœur.

Dans le massif des Alpes surtout, et dans les Pyrénées, cette question des refuges n'a rien perdu de son intérêt. Aider, toutes les fois que nos finances le permettront, les Sections du Club à en édifier, soit dans les lieux élevés désignés par la commission, soit dans ceux qu'une pratique constante et une expérience locale indiquent comme favorables, sera faire œuvre utile. On encourage ainsi le goût des ascensions, non plus chez les alpinistes d'élite et les héroïques grimpeurs de l'active, qui n'ont pas besoin de ces misérables amorces, mais chez tous ces marcheurs modestes et parmi cette territoriale de touristes dont l'assaut donné aux cimes moyennes satisfait largement l'ambition mesurée et les prudentes ardeurs.

Il est permis de croire que de telles dépenses de ménage, point décoratives certes ni voluptueuses, mais qui poursuivent un but pratique, sont fructueuses et reconnues telles, car, à la date d'avril 1887, le Club Allemand-Autrichien, dont je citais les puissants développements tout à l'heure, n'avait pas consacré moins de 710,000 francs à la construction de 191 refuges, alors que nous n'avions pu sacrifier que 80,000 francs pour nos 40.

Aussi bien, le Club Allemand-Autrichien ne s'arrête pas dans cette voie. Rien ne paraît lui coûter pour encourager et faciliter à tous l'accès des sommets. Il a été jusqu'à fonder, outre les *Hütten* ou cabanes proprement dites, c'est-à-dire les refuges ordinaires, des cabanes-auberges, *bewirthschaftete Hütten*, des cabanes-buvettes où, pendant toute la belle saison, il entretient des cuisinières.

Dans deux mois d'ici, il en aura 65 organisées de la sorte : 65 cuisinières seront semées çà et là à travers les glaciers.

65 cuisinières alpines, cela fait rêver.

C'est presque du sybaritisme.

La Direction Centrale ne prétend pas que le Club Alpin Français doive se piquer d'émulation, et vous n'exigerez pas de votre dévoué président qu'il aille, aux premiers beaux jours, installer des bonnes Duval sur tous nos sommets.

On fera bien cependant de ne pas perdre de vue ce sujet, en apparence un peu subalterne et vulgaire. Il faut songer à tant d'alpinistes de votre connaissance, et de la mienne, qu'un noble cri d'*Excelsior!* est impuissant à remuer, et qui résisteront aux plus vibrants *sursum corda!* si l'on n'encourage pas humainement leur zèle; vous savez, ceux qui demandent toujours avec inquiétude, en levant les yeux, ce qu'on pourra bien trouver là-haut!

Un excellent bourgeois de mes amis, — Parisien ou Tarasconnais, l'origine m'échappe, — m'a avoué que s'il avait osé entreprendre un jour avec sa famille l'ascension des Buttes-Chaumont (et il n'était pas loin de se croire un petit Saussure), c'est qu'il avait été averti que parvenu aux plateaux supérieurs il pourrait, dans un chalet confortable, réparer agréablement ses forces, pendant que, sur un piano plus fatigué que lui-même, un artiste mélancolique, enivré de couleur locale, exécuterait le ranz des vaches et l'ouverture de *Guillaume Tell*.

Plaisanterie mise de côté, il ne faut pas se le dissimuler :

sans être doué de l'appétit anglo-saxon, le Français n'a cependant point le tempérament des Succi et des Merlatti. Il goûte volontiers, après de robustes fatigues gaiement supportées, l'honnête plaisir de l'hospitalité et des festins alpestres.

Il ne dédaigne même pas les banquets citadins.

Nous avons eu les nôtres à Paris, chaque mois, comme de coutume, accompagnés souvent de communications intéressantes : celles, par exemple, de M. Barral, de M. Gauthier, de M. Cotteau.

C'est le 8 décembre 1887 qu'a eu lieu dans l'Hostellerie du Lyon d'Or, la seule *bewirthschaftete Hütte* de la Section parisienne, le grand banquet statutaire annuel du Club. Il a compté un bon nombre de convives. Trois jours après avait lieu à Clermont celui de la Section d'Auvergne, auquel M. Xavier Blanc et M. Charles Durier ont apporté la faveur de leur présence et le charme de leur parole. Le 28 janvier, ont banqueté à leur tour, le même jour et à la même heure, par je ne sais combien de degrés de froid, nos vaillants collègues de Moutiers et de Bonneville, justifiant ainsi le mot du conventionnel Grégoire qu'avec leurs rochers de neige les Savoyards possèdent des cœurs de feu.

Le 1<sup>er</sup> février, c'était le tour de la superbe Section de Lyon qui, groupée autour de M. Berlioux dans les salons de Casati, pouvait, elle aussi, remercier encore l'infatigable président du Club Alpin Français de sa visite. A Dijon, où le commandant Prudent représentait la Direction Centrale ; à Saint-Étienne où, comme lui, M. Durier était accueilli par les bravos ; un peu partout enfin, nous avons suivi cette aimable tradition des repas en commun où collègues et amis se retrouvent, rompant vite la glace en leur qualité d'alpinistes, devisant du passé, préparant l'avenir, familièrement, le verre en main, à la vieille mode, avec l'abandon montagnard, les plaisants propos qui récréent, et ces bons récits de voyage qui ressemblent parfois — nous sommes seuls ? — aux histoires de chasse.

Nous pourrions peut-être envier à nos amis les Suisses l'usage, autrefois si français, des chansons de dessert. M. le vice-président Lemerrier, qui nous a dignement et éloquemment représentés à la fête annuelle de leur Club, le 20 août dernier, à Bienne, a loué avec raison leur recueil imprimé de chœurs, chants et chansonnettes, originalement baptisé : *das fröhliche Murrelthier*, « la Joyeuse Marmotte ».



Mais le rapporteur a l'air de parler au nom d'une commission gastronomique, et vous pourriez croire que votre grave Direction Centrale ne rêve que noces et festins. Ne nous attardons pas davantage à ces réunions où l'on ne voit marcher que les fourchettes, et passons à d'autres assemblées plus sérieuses : nos conférences, qui réunissent un grand nombre de personnes, souvent étrangères à l'Association, et qui constituent pour nous, en même temps que des délassements instructifs et d'un ordre plus relevé, un véritable apostolat et comme la propagande de l'alpinisme.

A Paris seulement, depuis le commencement de 1887, nous avons entendu dans cette salle : le 26 janvier, M. Paul Passy, parlant des Montagnes Rocheuses, et M. Puaux, des États Scandinaves ; le 23 février, M. l'abbé Barral, des écoliers d'Arcueil, et M. le Dr Labonne, de l'Islande. Le 23 mars, le sujet, toujours d'actualité, de la restauration des montagnes, était traité dans tous ses détails par M. Bénardeau. M. James Nérot, dès le 20 avril, nous transportait dans les Vosges, et M. Stanislas Meunier dans les Alpes Maritimes. Puis, avec M. Charles Durier, nous avons célébré prématurément le centenaire de Saussure, et, avec M. Martel et M. Vallot, refait, toujours plus agréable et plus instructif, le classique voyage du Mont-Blanc.

J'allais oublier que le 26 janvier dernier, le Club a pu apprendre, de la bouche même de M. Bonvalot, les vicissitudes de sa périlleuse traversée asiatique du Pamir.

Les Sections sœurs, de leur côté, ne sont point restées inactives, soit qu'elles aient entendu des collègues étrangers à leurs groupes, soit qu'il leur ait été donné d'applaudir les discours de leurs propres sociétaires, comme à Lyon, par exemple, dans les excellentes conférences de M. Berlioux, de M. l'abbé Fouilland, de MM. Giraud-Jordan et Gabet.

C'est à ces réunions surtout qu'il faudrait conduire la jeunesse. Qui sait ? à défaut d'écrivains tœpfferiens qui manquent, les orateurs, s'inspirant de l'esprit des *Voyages en zigzag* accommodé aux convenances actuelles, arriveraient peut-être, par une action directe sur les enfants et, en conséquence, sur leurs familles, à populariser enfin les caravanes scolaires.

Il serait temps.

Voilà bien des années qu'on s'en soucie.

Dès l'origine, nos statuts ont posé le problème et, nous de-

vons avoir le courage d'en convenir, nous sommes, à ce jour, fort éloignés de sa solution.

Le rapport présenté à la première assemblée générale du Club s'exprimait en ces termes : « La préoccupation constante de la Direction a été l'organisation des caravanes scolaires destinées à développer dans notre jeunesse, sous la conduite d'hommes prudents et éclairés, le goût des courses à pied et la connaissance de nos montagnes. » Le directeur du collège Rollin, le regretté M. Talbert, se chargeait, avec son autorité et son zèle connus, de cette branche du service. Vous n'avez pas perdu le souvenir de ses patriotiques démarches, et du succès qu'elles rencontrèrent de prime abord auprès du ministre de l'instruction publique de cette époque, M. Waddington, aujourd'hui ambassadeur à Londres.

Dans une circulaire du 28 juin 1875 adressée à tous les proviseurs des lycées, le grand maître de l'Université ne craignait pas de nous accorder ouvertement son patronage : « Le moment est venu, écrivait-il, d'encourager officiellement une institution qui tend au développement physique, intellectuel et moral de la jeunesse de nos écoles... J'ai l'espoir, disait-il en terminant, que cette idée, due à l'initiative privée, mais qu'il est du devoir de l'administration supérieure de soutenir, trouvera de nombreux adeptes, et je ne doute pas de votre empressement, monsieur le proviseur, à me tenir au courant des projets de vos élèves, ainsi que des résultats de leurs excursions. »

La Direction Centrale avait quelque droit de compter sur l'effet de cet appel, ainsi que le faisait remarquer M. Talbert, dans un pays qui a l'habitude et comme le besoin de recevoir l'impulsion et le mot d'ordre du gouvernement.

Une puissance non moins considérable, la presse, se montrait également sympathique à l'institution des caravanes scolaires, et M. Francisque Sarcey, entre autres publicistes de marque, lui prêtait le précieux appui de sa plume sensée, spirituelle et convaincante.

— Quel a été le résultat de tant d'efforts combinés ? s'écriait, un an après, M. Talbert, non sans une pointe d'amertume dans la voix : en 1875, neuf caravanes ; en 1876, dix ! — Hélas ! nous nous contenterions fort bien aujourd'hui de ces beaux chiffres.

Il attribuait ce qu'il appelait un résultat négatif à l'indifférence ou à la timidité excessive des familles, à l'esprit de sédentarisme propre à notre race même dans la jeunesse, et surtout

aux difficultés d'argent. « Mais tant qu'il nous restera quelque espoir de triomphe, ajoutait-il fièrement, nous poursuivrons avec persévérance la réalisation de notre projet. »

Sous l'impulsion énergique de cet homme de cœur, on arrivait cependant en 1877 au chiffre de douze caravanes : quatre à Paris, quatre à Dijon, deux à Lyon, une à Chalon, une à Chambéry. En 1878, douze encore. En 1879, enfin, on atteignait le nombre de vingt-quatre ! Et le rapporteur, M. Guyard, faisait remarquer avec beaucoup d'à-propos que, depuis la fondation, 800 jeunes gens avaient voyagé sous nos auspices sans qu'il se fût produit un seul accident.

Le mouvement, vous le savez, ne s'est pas continué. Que dis-je ? nous voilà revenus à notre point de départ. L'organisation des caravanes scolaires constitue plus que jamais pour la Direction Centrale un labeur ingrat, soumis à de continuels recommencements qu'aucun espoir nouveau n'accompagne. C'est le rocher qu'elle soulève en vain chaque année, comme son ancêtre Sisyphe, l'alpiniste de la fable, si persévérant, mais si malheureux. L'exemple, souvent invoqué, de l'École d'Arcueil ne trouve presque pas d'imitateurs.

En 1887 nous avons essayé encore, et encore une fois nous avons fait appel aux caravanes. Notre voix s'est perdue dans le désert.

Nous livrons ce sujet à vos réflexions. Il est digne d'exercer l'esprit. En tout état de cause, nous ne nous décourageons pas. Il ne faut jamais jeter le manche après le piolet. Il y a évidemment un obstacle secret à tourner, un gué à rencontrer, un col à découvrir. Cherchons toujours. Cherchons, jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, le moyen de réagir chez nous, comme on est arrivé à le faire chez nos voisins, contre l'ignorance ou la routine des familles.

Une étude approfondie sur cette question ne déparera pas le prochain *Annuaire*.

La Direction Centrale a décidé, le 14 novembre dernier, que désormais cet *Annuaire* et les publications du Club seraient gratuitement adressés à toutes les bibliothèques de guides.

Je ne sais ce que deviennent celles-ci, et j'imagine que, même à Chamonix, elles ne rappellent que de fort loin la Bibliothèque nationale.

La nôtre, à nous, toute modeste qu'elle soit encore, s'enrichit cependant de tous les ouvrages français ou étrangers qu'on

nous envoie en assez grand nombre et dont la liste est placée chaque année sous vos yeux.

Elle reçoit aussi des dons particuliers qui augmentent la valeur de sa collection naissante. M. Guillemain lui remet des reproductions d'une carte du Briançonnais levée de 1709 à 1712; M. Léon Rousset lui fait présent d'une lettre autographe de Pierre Balmat au futur conventionnel, le mathématicien Romme, alors en résidence à Genève. M. Daubrée, de l'Institut, notre président honoraire, lui adresse son dernier travail sur les eaux souterraines à l'époque actuelle, et elle reçoit, à casiers ouverts, le Guide impatientement attendu du Haut-Dauphiné.

Combien d'autres ouvrages seraient à citer!

Enfin, grâce à de généreux hommages, son portefeuille se gonfle, sinon de titres de rentes (notre Société est un peu comme la mère des Gracques et ses enfants constituent le plus clair de son trésor), du moins de cartes et de vues photographiques dont beaucoup sont vraiment remarquables. Parmi les dernières reçues je mentionnerai la collection du Caucase offerte par M. de Déchy, et celle des Pyrénées avec un beau panorama, don de M. Janssen, de l'Institut, membre de la Direction Centrale.

Dans l'intervalle de publication d'un *Annuaire* à un autre, notre *Bulletin mensuel*, dans des conditions différentes, avec un caractère moins grave et des allures plus pédestres, nous a fait connaître les faits notables survenus parmi nous et parmi nos monts. Là encore, que d'études agréables ou utiles! quelle diversité dans les communications, depuis les *Chamois au Mont-Blanc*, du marquis Tredicini, jusqu'à l'*Aménagement des Alpes Autrichiennes*, de M. Jordan, de l'Institut; depuis l'*Application de la poudre à canon à la mesure des altitudes* jusqu'à l'*Alpinisme au Salon de peinture*!

Le *Bulletin* est le messager ingambe qui, dans tous les coins du pays, va porter amicalement les nouvelles et rappeler à chacun le souvenir de l'Association. Par lui, du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest, dans les cités populeuses et les petites bourgades, nous restons en communion d'idées. Nous suivons les efforts de nos Sections, leurs succès, leurs courses collectives ou individuelles. Lyon, Rouen, la Tarentaise, les Alpes Maritimes, le Gard, les Pyrénées Centrales, Saône-et-Loire, Côte-d'Or et Morvan, l'Auvergne, le Mont-Blanc, Aurès et Sahara, Sud-Ouest, la Provence, la Madeleine, et d'autres encore, nous

ont tenus au courant de leur vie de famille. Mois par mois nous avons pu, pour ainsi dire, suivre les battements de leurs cœurs.

Le *Bulletin* est une carte de visite que les Sections échangent entre elles.

Celle des Pyrénées Occidentales, une des plus jeunes, mais non des moins sérieuses, a fait, le 26 juin 1887, sa première grande ascension. Elle avait choisi le pic du Ger, 2,612 mètres, et son début a été heureux.

Sa voisine du Canigou a fait une belle ascension d'hiver, le 11 décembre, à Força-Real et à Caldaroër. Tout récemment, le 11 mars 1888, la Section de l'Atlas inaugurait ses courses de printemps par une visite à la forêt des Cèdres et à l'Abd-el-Kader-el-Djilali. Je ne puis, on le comprend, mentionner toutes les Sections, mais j'exprime, au nom de la Direction Centrale, le plaisir que nous éprouvons lorsque nous pouvons constater ainsi leur vitalité et leur situation florissante, non seulement dans la France proprement dite, mais encore sur cette belle terre algérienne devenue pour nous la rallonge de la patrie.

C'est encore par le *Bulletin mensuel* que, soit directement, soit à la suite de publications étrangères par lui reproduites, nous apprenons les campagnes d'ascensionnistes dont rien ne ralentit l'audace experte et qui, comme MM. Maitre, Coolidge, Dunod, Pierre Puiseux, trouvent encore le moyen, en pleines Alpes françaises et en pleine année 1887, de découvrir, parmi tant de hauteurs déflorées, des cimes ou des quasi cimes encore rosières.

Vous avez, d'ailleurs, j'en suis sûr, admiré comme moi les ascensions par train express du dernier des collègues que je viens de nommer. Elles restent les modèles du genre. Celui qui les pratique a la décision prompte et ne perd pas son temps aux bagatelles de la porte. A-t-il trois jours de congé devant lui ? Il hèle un fiacre. Le temps est chaud. Vous croyez qu'il va à Montmorency ou à Ville-d'Avray. — Cocher, à la Grande-Casse ! Et il fait comme il dit. Il a quitté la gare et notre Paris ensoleillé, poussiéreux, transpirant, étouffant dans ses murailles. Quelques heures après, le voilà qui prend le frais sur quelque pointe de la Tarentaise, à 3,500 mètres au-dessus du niveau du boulevard Saint-Germain. Et le surlendemain, vous pouvez le voir de retour, alerte et dispos, gravissant paisiblement les pentes, moins rudes, de la Montagne Sainte-Geneviève.

L'ascension, ou plutôt la série d'ascensions faites au Mont-

Blanc, cette dernière année, par M. J. Vallot, mérite une mention particulière.

Ce dernier, en effet, ne s'est pas contenté de fouler le sommet du Mont-Blanc. Après l'avoir préalablement visité à diverses reprises, il a fini — comment dire? — par s'y installer. M. John Tyndall, seul jusqu'alors, avait passé une nuit à la cime avec neuf guides; notre jeune et savant collègue, avec son ami M. Richard, ingénieur opticien, et deux guides, Payot et Savioz, y est resté trois nuits et trois jours. Un peu plus, il y fixait son domicile et le percepteur de Chamonix lui envoyait sa feuille. Comme d'autres font en été leur saison d'eaux, il faisait sa petite saison de glaces. Ce n'était point le succès d'une gageure, la réalisation d'un caprice, la satisfaction d'un sentiment de vanité bruyante qu'il poursuivait de la sorte. Son séjour prolongé avait un but plus sérieux, et il a rapporté de cette excursion sans précédents une précieuse collection d'observations scientifiques, — seul produit de ces hauteurs.

Vous me reprocheriez de ne pas joindre à son nom celui de sa courageuse compagne. Dans l'*Annuaire* qui est sous presse, M<sup>me</sup> Vallot a consacré aux ascensions féminines du Mont-Blanc une notice que vous lirez avec plaisir. De 1838 à 1865, cinq dames seulement étaient montées, après M<sup>lle</sup> d'Angeville. Depuis 1871 il n'est pas d'année où l'on ne signale des ascensions de ce genre. Aujourd'hui le nombre total est arrivé à 71. Les Anglaises tiennent la corde, 38, mais qu'elles prennent garde! nos Françaises les suivent maintenant de près, 23. Viennent ensuite 3 Russes, 2 Américaines, etc. On accuse parfois nos charmantes compatriotes de légèreté; les Allemandes ne paraissent point exposées à ce gracieux reproche; une seule, d'après la statistique, est parvenue à se hisser jusqu'à la pointe.

Parmi nos ascensionnistes à nous, on remarque avant M<sup>me</sup> Vallot, M<sup>mes</sup> Millot, Gamard, Caron, Raoul Duval, Cazin, Jackson, qui ont intrépidement soutenu l'honneur du Club, mais qui n'avaient pas besoin de monter si haut pour voir le monde à leurs pieds.

Notre *Bulletin* a braqué aussi ses lunettes dans la direction de l'étranger.

Sans revenir à l'Himalaya, vous savez que MM. Freshfield et Maurice de Déchy ont escaladé au Caucase des pics de 5,100 mètres d'altitude, et je ne crois pas me tromper en ajoutant qu'ils avaient avec eux trois guides français, les

Devouassoud, de Chamonix. M. Lerco, du Val d'Aoste, membre du Club Italien, a gravi également au Caucase l'Elbrouz, 5,647 mètres, et le Kasbeck, 5,043, qui n'avaient pas reçu de visite depuis la première ascension de M. Freshfield, il y a une vingtaine d'années. En Australie, on a monté les deux grands pics de la Nouvelle-Guinée, l'Obree, 3,120 mètres, et l'Owen-Stanley, 4,025. Il s'en est fallu de bien peu que la plus haute montagne d'Afrique, le Kilimandjaro, ait été complètement matée, le 11 juillet dernier, par le Dr Meyer, de Leipzig; MM. Johnston, en 1884, et Teleki, en 1887, s'étaient arrêtés à 4,300 : le Dr Meyer est parvenu à 5,450. La hauteur attribuée étant de 5,700, il ne lui restait donc plus que 250 mètres à gravir. Avis aux membres du Club Alpin Français qui voudraient compléter l'œuvre du clubiste allemand. Il y a, au sommet du Kilimandjaro, une couronne de fleurs d'oranger à saisir.

Dans les Alpes, les rigueurs de l'hiver, on le sait, n'arrêtent plus, depuis quelques années, l'élan des grimpeurs convaincus. On dirait même que ces derniers mettent je ne sais quelle coquetterie à poudrer à frimas leurs ascensions. Le 31 décembre dernier a eu lieu la première traversée hivernale du Mont-Blanc. Le 5 janvier 1888, M. Carteret, de Lausanne, est monté au Grand-Schreckhorn ; le 11 janvier, M<sup>me</sup> Jackson, de Londres, qui fait partie de la Section de Paris, au Grand-Viescherhorn, et, le 16 janvier, à la Jungfrau. J'en passe et des plus hautes.

Toujours consciencieux et complet, le *Bulletin mensuel* n'a pas manqué de nous annoncer jusqu'aux ascensions... en ballon. Vous savez, d'ailleurs, que pour ce qui concerne l'altitude, les aéronautes sont nos maîtres, et que notre collègue, M. Gaston Tissandier, l'intrépide compagnon de Sivel et de Crocé-Spinelli, est monté à 8,600 !

Ne nous exposons pas au vertige. Descendons de ces sommets et de ces nuages.

Aussi bien, si nous aimons tous la montagne, là ne se borne pas notre affection, et notre alpinisme, dans le sens développé du mot, a un domaine plus vaste. Il s'accommode de la ligne horizontale à défaut du plan incliné. Raspail se faisait fort de trouver de l'arsenic jusque dans le fauteuil d'un président d'assises; je me chargerais de rencontrer l'alpinisme jusque dans les plaines de la Beauce. Notre pays de France a du pittoresque pour tous les goûts et des chemins pour tous les marcheurs.

La Section de Paris, elle-même, n'a pas besoin d'aller bien loin pour trouver une nature charmante, des collines, des cours d'eau, des vallées, et ces forêts magnifiques, nourricières des grands artistes et des grands arbres. Quel plaisir pour ceux qui peuvent ainsi se faire le pied, et, sous la direction d'un maître qui constitue à lui seul toute une compagnie de guides, — et quels guides! — aborder dans les promenades d'été toutes ces délicates merveilles!

Sans parler des tournées lointaines, on a été, cette année, avec lui aux Vaux de Cernay, à Vernon, à Dourdan, à Villers-Cotterets, à Rambouillet, à Provins. On aurait suivi M. Durier au bout du monde.

On l'a suivi, en attendant, jusqu'à Belfort.

C'est là qu'avait lieu la réunion annuelle de 1887. Deux cents membres du Club y ont pris part. Les Parisiens avaient eu déjà, grâce à la conférence du délégué des Hautes-Vosges, comme un avant-goût et l'apéritif aimable du voyage. La fête, préparée par M. le docteur Fournier, a été complète, et vous avez pu vous rendre compte de sa réussite soit par la narration du président, soit par les piquants récits de M. Harry Alis, du *Journal des Débats*. Vous pardonnerez au rapporteur de ne pas insister davantage. Il est des préoccupations auxquelles on ne peut se soustraire quand on se rapproche de ces chères provinces.

A quelques jours de là, notre association a pris une large et brillante part à la célébration du centenaire de Saussure et à l'inauguration du monument dû au ciseau de M. Salmson. Ici, les réjouissances ont été goûtées sans arrière-pensée amère. Les sommités de l'alpinisme sont venues saluer les sommets des Alpes. L'entrevue a été cordiale. De part et d'autre on se retrouvait en famille. Les glaciers, flattés, auraient promis de renoncer à l'avenir à tout mouvement de recul. Ce qui est certain, c'est que l'affluence a été considérable et que les discours n'ont point manqué. On n'oubliera pas l'éloquente intervention du ministre de l'instruction publique d'alors, M. Spuller.

Belfort! Chamonix!... Mais voici que le souvenir ensoleillé de la récente réunion de Nice chasse déjà ces brumeuses réminiscences. L'écho des fêtes organisées par la Section des Alpes Maritimes et son président M. Faraut, nous est arrivé avec le parfum des mimosas et des roses.

Cette fois encore, plus de deux cents collègues avaient répondu à l'appel. Cinquante-six privilégiés, parmi lesquels



huit dames, ont fait le voyage accessoire de la Corse. Encore un beau département qui s'affiliera bientôt au Club Alpin. Lorsqu'on a l'honneur d'avoir des montagnes de 2,700 mètres, on ne saurait rester plus longtemps à l'écart, et le Monte Rotondo, j'en suis sûr, commence à gémir de son isolement.

Ceux, parmi nous, qui n'ont pu se rendre à la réunion printanière de Nice, auront la ressource d'assister à celle que prépare, pour cet été, avec l'appui de la Direction Centrale, la vigoureuse Section du Forez.

Je parle de nos plaisirs, nous avons aussi nos deuils annuels et nos tristesses.

Aucune saison n'avait été encore aussi funeste à l'alpinisme, puisque, en 1887, les Alpes seulement ont été témoins de trente-huit accidents survenus à des touristes, dont vingt-six suivis de mort.

La statistique de M. Pfeiffer, dans les *Mittheilungen* du Club Allemand-Autrichien, accusait, de 1859 à 1887, cent soixante-onze cas de mort en tout, cent vingt et un de touristes, cinquante de guides. 25 p. 100 de ces morts avaient été causées par des dangers dits objectifs, c'est-à-dire qui ne pouvaient pas être prévus, et dont la nature seule fut responsable, avalanches, chutes de pierres, etc.; 75 p. 100, au contraire, provinrent de dangers subjectifs, soit personnels et imputables à l'imprudence ou à une faute quelconque de l'homme. On a remarqué que l'absence de guides dans les ascensions difficiles avait été la cause de divers malheurs.

Nul de vous n'a oublié la catastrophe de la Jungfrau dans laquelle, le 16 juillet 1887, six alpinistes suisses ont succombé.

Le Club Alpin Français a payé, lui aussi, son tribut aux mystérieuses et malfaisantes divinités de la montagne. Nous avons perdu un collègue charmant, d'une ardeur trop peu soucieuse du péril peut-être, M. Joseph Gény, inspecteur-adjoint des forêts à Grenoble. Le 2 août, il passait avec le guide Philomen Vincent le col du Sellar pour descendre à Ville-Vallouise, lorsque, ayant voulu gravir le pic des Opillous (3,506 mèt., 400 mèt. plus haut que le col), il tomba victime d'une fatale méprise, entraîné dans l'abîme par un bloc de pierre. C'était un jeune homme distingué, sorti le premier de sa promotion de l'École forestière. Attaché depuis deux ans au service de l'amélioration des pâturages alpestres, il avait déjà fait de nombreuses

ascensions avant de prendre parmi nous la place honorable occupée par son père dans la Section vosgienne.

Le lendemain même de ce douloureux événement, le 3 août, au Cervin, M. Lorria, de Vienne, membre de la Section de Paris, fut attaqué avec M. Lammer par l'avalanche. Il a pu être sauvé, mais lorsqu'il fut ramassé quatorze heures après, il avait le front fendu et une jambe brisée. Ici encore, il importe de le remarquer, au Cervin comme à la Jungfrau, on n'avait pas voulu prendre de guide.

La mort guette rarement les alpinistes sur les sommets, et c'est, en fin de compte, au milieu de leurs occupations ordinaires qu'elle vient les attendre comme le commun des hommes.

Il n'est pas possible à la Direction Centrale d'énumérer chaque année toutes nos pertes. Elle ne saurait cependant passer sous silence le décès d'un membre honoraire du Club, M. Bernhard Studer, de Berne, qui s'est doucement éteint le 2 mai 1887 à l'âge de 93 ans. Ce doyen des géologues, correspondant de l'Académie des sciences, était l'auteur des *Tableaux des Alpes occidentales de la Suisse* publiés en 1845, d'un *Manuel de géographie physique et de géologie*, modèle d'exposition exacte et concise, et d'un grand nombre d'autres ouvrages fort estimés.

Comment ne pas signaler encore le vide qu'a produit au milieu de nous la mort de ce savant, et vaillant, et modeste général Perrier, le restaurateur de la géodésie française, si prématurément enlevé au pays et à la science? Comment, enfin, taire la perte récente de Jules Philippe, le lettré et sympathique député de la Haute-Savoie, décédé à Paris le mois dernier, et qui repose maintenant sur les bords de son lac, au pied de ses chères montagnes, à l'ombre des sapins toujours verts!

Nous n'avons pas, d'ailleurs, le droit de nous appesantir sur ces souvenirs mélancoliques. Après avoir salué, dans un commun et dernier adieu, ceux de nos collègues qui sont partis pour toujours, et après avoir jeté pieusement sur leurs tombes notre poignée d'edelweiss, il convient de reformer les rangs, de reprendre le pas et de continuer la marche vers l'avenir.

Aussi bien, un événement important se prépare, dont l'approche, après avoir éveillé depuis plusieurs mois la vigilante attention de la Direction Centrale, fixe maintenant et fixera longtemps encore toute sa sollicitude. Je veux parler de l'Exposition universelle de 1889 et de la part qu'il convient que notre

Société y prenne, dans son propre intérêt et pour l'honneur de la nation.

En 1878, le rôle joué par le Club Alpin Français avait été honorable, mais modeste. Ses finances ne lui permettaient pas de faire grand. Il dut se contenter de faire bien. Ne pouvant avoir un pavillon et une exhibition particulière, il figura dans la classe 41. Il y occupait un espace de 4 mètres carrés. Aux murs, la Direction Centrale avait suspendu nos trophées alpins, des tableaux, des cartes, des reliefs, des photographies, des aquarelles, et notamment la superbe aquarelle du Mont-Blanc par M. Calmelet; dans ses vitrines elle avait disposé, avec art, des instruments d'optique, des baromètres, des boussoles, tout l'outillage scientifique de l'alpinisme, sans parler des collections de minéralogie et d'entomologie. Mais, il faut le reconnaître, l'exposition du Club Alpin Français, mal à l'aise et comme égarée dans un milieu industriel, serrée à droite par des objets de cuir, à gauche par des jouets d'enfants, presque réduite aux apparences d'un petit bazar de voyage, a passé inaperçue du public.

Il ne pouvait guère en être autrement. Le Club n'était pas chez lui et se trouvait, pour ainsi dire, logé à l'auberge commune. Ensuite, — vous permettez? — il n'avait pas de clou. Il paraît qu'aujourd'hui le clou est indispensable. Il faut des clous au public, on ne peut rien faire sans clous, et la Direction Centrale en manquait.

Je m'empresse d'ajouter que le Jury, appréciateur plus éclairé que la foule, nous décerna la plus haute récompense de la classe 41, pendant que, dans la classe des sciences géographiques, les cartes de M. Schrader étaient l'objet de flatteuses distinctions.

A côté de son exposition proprement dite, la Direction Centrale, présidée par M. Joanne, avait convoqué un congrès international. Les 6 et 7 septembre, après d'instructives conférences faites par M. le colonel Goulier et M. Schrader, l'assemblée discuta les six questions qui avaient été mises à l'ordre du jour : les trois premières relatives aux Congrès alpins internationaux, la quatrième aux hôtels, la cinquième aux caravanes scolaires, la sixième aux compagnies de guides. Ici encore le Club Alpin Français brilla plus par le fond que par la forme. L'administration des conférences lui avait livré, aux Tuileries, pour la tenue de ses séances, une salle mal aménagée et ridiculement insuffisante.

Heureusement pour notre amour-propre national, la fête

offerte, à Fontainebleau, aux représentants des Clubs étrangers et à nos sectionnaires vint effacer l'impression, peut-être non suffisamment favorable, ressentie jusqu'alors.

A la suite d'une journée passée en forêt par le plus beau temps du monde, une réception attendait les alpinistes au palais même, mis à notre disposition gracieusement par M. de Freycinet, alors ministre des travaux publics. Le banquet (on a beau faire, il faut toujours en revenir là) fut donné dans la grande galerie Henri II merveilleusement illuminée. M. Joanne avait à ses côtés M. Mathews, président du Club Anglais; M. le commandeur Sella, président du Club Italien; M. le pasteur Freundler, président du Club Suisse; le maire, le préfet, le général... Je ne rappellerai ni la sérénade du 11<sup>e</sup> hussards, ni les beautés du feu d'artifice, mais seulement ce féerique lever de lune qui surprit soudainement les convives et excita parmi eux un mouvement d'admiration resté, paraît-il, légendaire. On eût dit que Diane en personne était venue frapper aux vitres. Vous pensez ce que furent dans de telles circonstances, au milieu de ces splendeurs de l'art et de la nature, les toasts et discours du dessert. Les figures mythologiques de cette salle royale, la plus belle et la plus vaste peut-être qu'ait construite la Renaissance, furent singulièrement réjouies, et j'imagine que, dans le parc, l'ombre errante du Sylvain n'en a pas perdu le souvenir.

Bref, le congrès fut clôturé au milieu de l'enthousiasme. La fête avait été vraiment française. Nous avions triomphé ce jour-là jusque dans les cuisines, et lorsqu'on quitta ce séjour enchanteur, les nouveaux adieux de Fontainebleau se résümèrent dans un seul cri : « Au revoir ! »

Tels sont les précédents.

Que devons-nous faire pour 1889 ?

La Direction Centrale continue à étudier de près cette question, à la fois complexe et délicate. Elle a pris déjà les mesures urgentes. De toute façon, elle est décidée à faire le possible pour que notre participation à l'Exposition reste digne d'une association comme la nôtre.

Que les Sections se le disent !

Il y va de l'honneur commun.

Au surplus, quand elles viendront au Champ-de-Mars, nous aurons une jolie ascension de 300 mèt. à leur offrir. Vous savez

de quelle montagne je parle. Elle ne figure pas sur la carte de l'Etat-major. C'est un Français qui l'aura gravie le premier. Un Français? mieux encore, un membre du Club, puisque je viens d'avoir l'honneur de servir de parrain à M. Eiffel, et que depuis deux jours nous le comptons parmi nos collègues. L'éminent ingénieur qui fait concurrence à la nature et qui crée, après elle, des altitudes, devait fatalement venir à nous. C'est l'alpiniste de fer.

On demandait des clous alpins. En voilà déjà un. Et de taille, encore!

Donc, la Direction donne un rendez-vous général au pied de la Tour.

Mais, — et c'est par là que je termine ce trop long rapport dans lequel j'ai parcouru à vol d'hirondelle les principaux événements de notre année sociale, — mais c'est à vous, en attendant l'Exposition, à accroître le nombre des exposants. C'est à vous à pousser, dans la Section de Paris surtout, un nouvel effort. C'est à vous à prêcher et propager notre œuvre si pratique, et en même temps si généreuse. C'est à vous à faire monter, monter encore, monter toujours dans l'estime publique cet alpinisme français qui, aujourd'hui plus que jamais, sans doute, en satisfaisant les meilleures aspirations de chacun, en fortifiant les corps et en élevant les âmes, peut servir utilement les intérêts généraux de la patrie.

JULES FORNI,

Avocat à la Cour d'appel,  
Délégué de la Section de Tarentaise  
à la Direction Centrale.



# CLUB ALPIN FRANÇAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874

RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE LE 31 MARS 1882.



## STATUTS

---

### TITRE I

#### **But et Composition de l'Association.**

**ARTICLE PREMIER.** — L'Association dite Club Alpin Français a pour but de faciliter et de propager la connaissance exacte des montagnes de la France et des pays limitrophes, principalement par les moyens suivants :

Excursions soit isolées, soit faites en commun ;

Organisation de caravanes scolaires ;

Publication de travaux scientifiques, littéraires ou artistiques, et de renseignements propres à diriger les touristes ;

Construction ou amélioration de refuges et de sentiers ;

Encouragements aux compagnies de guides ;

Réunions ou conférences périodiques ;

Création de bibliothèques et de collections spéciales.

**ART. 2.** — Le siège du Club Alpin Français est à Paris.

**ART. 3.** — Le Club se compose des Sections locales qui peuvent être constituées, avec un nombre de 10 membres au moins, après que la Direction Centrale du Club en aura autorisé la formation et approuvé le règlement.

Les Sections nomment leur bureau et fixent la cotisation spéciale que leurs membres auront à payer à la caisse locale.

### TITRE II

#### **Administration.**

**ART. 4.** — Le Club est administré par un conseil qui prend le nom de Direction Centrale.

ART. 5. — La Direction Centrale se compose de dix-huit administrateurs, élus en assemblée générale et renouvelés par tiers chaque année; le sort désigne les deux premiers tiers sortants. Les membres sortants sont rééligibles.

Est en outre membre de la Direction Centrale le président de chaque Section. Il peut être suppléé par un délégué, membre ordinaire ou à vie, nommé par la Section. Ce délégué a voix délibérative.

Chaque année, la Direction Centrale choisit dans son sein, pour former le bureau :

Un président, des vice-présidents, des secrétaires et un trésorier.

Le trésorier représente la Société en justice et dans les actes de la vie civile.

ART. 6. — La présence du quart des membres de la Direction Centrale est nécessaire à la validité des délibérations.

Les décisions sont prises à la majorité absolue des membres présents. En cas de partage, la voix du président est prépondérante.

Les délibérations relatives aux acquisitions ou échanges d'immeubles et aux acceptations de dons et legs ne sont exécutoires qu'après l'autorisation du gouvernement.

ART. 7. — La Direction Centrale se réunit sur la convocation de son président. Elle peut être convoquée extraordinairement sur la demande de trois de ses membres.

### TITRE III

#### Membres du Club.

ART. 8. — Toute personne désirant faire partie du Club Alpin Français doit se faire présenter, par deux membres ordinaires ou à vie, au président de la Section à laquelle elle désire appartenir<sup>1</sup>. L'admission est prononcée suivant le règlement de la Section.

Les étrangers sont admis après ratification de leur nomination par la Direction Centrale. Ils ne sont ni électeurs ni éligibles.

ART. 9. — Tout membre ordinaire ou à vie peut faire partie de plusieurs Sections, mais il ne peut voter que dans l'une d'elles.

ART. 10. — Sur la demande d'une Section, transmise au moins

1. Les personnes âgées de moins de 15 ans ne peuvent faire partie du Club.



un mois à l'avance à la Direction Centrale, celle-ci peut proposer à l'Assemblée générale d'admettre des correspondants ou de nommer membres honoraires les personnes qui se sont signalées par des travaux relatifs aux montagnes.

Il ne sera pas nommé de membres honoraires français.

ART. 11. — Chaque membre ordinaire est tenu de verser à la caisse de sa Section :

1° Sur avis de sa réception, un droit d'entrée de 10 fr.;

2° La cotisation annuelle de 10 fr. due, comme le droit d'entrée, à la caisse centrale, et indépendante de la cotisation de section<sup>1</sup>.

En versant à la caisse centrale une somme de 200 fr., les membres ordinaires deviennent membres à vie. Ce rachat de la cotisation centrale annuelle n'affranchit pas de la cotisation de section.

Quelle que soit l'époque de l'admission, l'engagement des membres part du 1<sup>er</sup> janvier, et les démissions n'ont d'effet que pour l'année qui suit celle où elles ont été données.

ART. 12. — Les membres ordinaires ou à vie, les membres honoraires et les correspondants reçoivent gratuitement les publications de la Direction Centrale. Les membres ordinaires ou à vie n'ont droit qu'à celles qui sont attribuées aux années pour lesquelles ils ont payé leurs cotisations. Quand ils appartiennent à plusieurs Sections, s'ils ne paient qu'une cotisation centrale ou s'ils n'ont fait qu'un seul rachat de cotisation, ils ne reçoivent qu'un seul exemplaire des publications.

ART. 13. — Aucun membre ordinaire ou à vie ne peut exercer ses droits s'il n'a acquitté les cotisations auxquelles il est tenu. En cas d'un retard dépassant une année, il cesse de figurer sur la liste des membres du Club; il peut toutefois y être réadmis en remplissant les conditions exigées pour l'admission, et en payant un nouveau droit d'entrée.

Les 200 fr. versés par le membre à vie qui se laisse rayer, faute d'avoir payé sa cotisation de Section, sont acquis au Club; mais, si le membre se fait réadmettre, il n'a plus à payer que la cotisation de Section.

ART. 14. — Toute Section peut prononcer, à la majorité des deux tiers de ses membres, la radiation de celui d'entre eux dont la conduite aurait mérité cette exclusion. Elle en prévient immédiatement la Direction Centrale.

1. La cotisation de la Section de Paris est de 10 francs.

## TITRE IV

**Ressources et Comptabilité.**

ART. 15. — Les ressources de l'Association comprennent :

- 1° Les revenus des biens ou valeurs lui appartenant ;
- 2° Les droits d'admission ;
- 3° Les cotisations annuelles ;
- 4° Les rachats des cotisations annuelles ;
- 5° Les subventions qui peuvent lui être accordées par le gouvernement, les départements, les villes et les sociétés savantes ;
- 6° Les dons et legs, dont l'acceptation doit être autorisée par le gouvernement, conformément à l'article 910 du code civil.

ART. 16. — Le trésorier est chargé de la perception des recettes et du paiement des dépenses. Il fournit tous les trois mois un bordereau constatant l'état de la caisse et la situation financière de l'Association. Il justifie de sa gestion à la fin de chaque exercice, et il ne peut assister à la séance dans laquelle se fait l'apurement de ses comptes.

ART. 17. — Les fonds libres sont placés dans une caisse publique jusqu'à leur emploi définitif.

Les excédents de recettes qui ne sont pas nécessaires aux besoins du service sont placés en rentes sur l'Etat, en actions de la Banque, en obligations du Crédit foncier de France, ou en obligations des compagnies de chemins de fer français dont le minimum d'intérêt est garanti par l'Etat.

## TITRE V

**Dispositions générales.**

ART. 18. — Un règlement intérieur, arrêté par la Direction Centrale, détermine les conditions de l'administration intérieure de l'Association, l'organisation des caravanes, le mode de publication des travaux de l'Association, les rapports de celle-ci avec les Sections locales et des Sections locales entre elles ; enfin toutes les dispositions de détail propres à assurer la stricte exécution des statuts.

ART. 19. — Chaque année, au mois d'avril, tous les membres de l'Association sont convoqués en assemblée générale par les soins de la Direction Centrale ; la lettre de convocation, faisant connaître

l'ordre du jour de l'assemblée, est adressée à chaque sociétaire, au moins quinze jours avant la réunion.

Cette assemblée a pour bureau celui de la Direction Centrale.

Ce conseil expose la situation morale et matérielle de l'Association, présente le compte de l'exercice clos, le budget de l'exercice suivant, et un état de la situation financière.

L'Assemblée statue, à la majorité des membres présents, tant sur les opérations de la Direction Centrale que sur les propositions qui lui sont soumises.

Aucune proposition ne peut être discutée, en dehors de l'ordre du jour, si elle n'est signée par quinze membres au moins, et si elle n'a été adressée au moins cinq jours à l'avance au président de la Direction Centrale.

Dans la même séance, l'assemblée procède à la nomination de membres de la Direction Centrale pour remplacer ceux dont les fonctions sont expirées.

ART. 20. — Une assemblée générale extraordinaire peut être convoquée par la Direction Centrale, soit d'office, soit sur la demande du huitième au moins des membres ordinaires ou à vie du Club; le motif de cette convocation est communiqué à chaque Section un mois à l'avance. Si l'assemblée générale extraordinaire avait pour objet la revision des statuts de l'Association, ou sa dissolution, les convocations devraient être faites deux mois avant la séance.

La dissolution ne peut être votée que par une assemblée générale composée des deux tiers des membres en exercice.

ART. 21. — En cas de dissolution de l'Association, les biens meubles, immeubles et les capitaux lui appartenant recevraient telle destination que déciderait l'assemblée générale, sauf l'approbation du gouvernement.

ART. 22. — Aucun changement ne peut être apporté aux présents statuts qu'après délibération d'une assemblée générale prise à la majorité des deux tiers des membres présents, et approuvée par le gouvernement.

*Le Président,*

X. BLANC, sénateur,

*Le Secrétaire général,*

Col. A. PIERRE.

Paris, le 31 mars 1882.



# CLUB ALPIN FRANÇAIS

FONDÉ LE 2 AVRIL 1874

Reconnu d'utilité publique le 31 mars 1882

SIÈGE SOCIAL : RUE DU BAC, 30, PARIS

## DIRECTION CENTRALE

**MM.** Daubrée, membre de l'Institut, boulevard Saint-Germain, 254, *président d'honneur.*

**Blanc** (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1, *président d'honneur.*

**Janssen** (Jules), membre de l'Institut, château de Meudon, *président.*

**Lemercier** (Abel), rue d'Assas, 90, *vice-président.*

**Durier** (Charles), rue Greffulhe, 7, *vice-président.*

**Templier** (Armand), boulevard Saint-Germain, 79, *trésorier.*

**Pierre** (colonel), rue de Varenne, 14, *secrétaire général honoraire.*

**Blarenberghe** (Henri van), rue de la Bienfaisance, 48, *membre honoraire.*

**Turenne** (marquis de), rue Vézelay, 9, *membre honoraire.*

**Caron** (Ernest), place Boieldieu, 1.

**Goulier** (colonel), rue d'Estrées, 6.

**Guillemin** (Paul), boulevard Saint-Germain, 38.

**Guyard**, rue Duphot, 9.

**Joanne** (Paul), rue Soufflot, 16, *secrétaire des séances.*

**Laferrière**, vice-président du Conseil d'État, rue de Florence, 3.

**Lequeutre**, rue Miromesnil, 8.

**Millot** (Albert), avenue des Champs-Élysées, 117.

**Nérot** (James), rue de l'Université, 16.

**Prudent** (commandant), rue Notre-Dame-des-Champs, 73.

**Puiseux** (Pierre), rue Soufflot, 15.

**Schrader** (Franz), rue Madame, 75.

**Alavail** (Justin), rue Fontaine, 20, *délégué de la Section du Canigou.*

**Arvers** (lieutenant-colonel), avenue de Breteuil, 42, *délégué de la Section de Lyon.*

**Belloc** (Émile), rue de Rennes, 105, *délégué de la Section des Pyrénées-Centrales.*

**Benardeau**, 5, rue de l'Université, *délégué de la Section du Gard.*

**Berger**, avenue Malakoff, 123, *délégué de la Section de la Drôme.*

**Bizemont** (comte H. de), boulevard Saint-Germain, 214, *délégué de la Section des Vosges.*

**Bochet**, rue de Rennes, 90, *délégué des Sections de Chambéry et d'Aix.*

**Gayla** (Charles), avenue de Neuilly, 31, Neuilly, *délégué de la Section de Rouen.*

**Chancel** (Alphonse), rue Vézelay, 10, *président de la Section de Briançon.*

**Chaulin-Mercier**, rue Jacob, 3, *délégué de la Section du Mont-Blanc.*

**Chaumontel**, sénateur, rue d'Assas, 124, *délégué de la Section d'Annecy.*

**Duguey**, quai Saint-Michel, 19, *délégué de la Section de la Petite-Kabylie.*

**MM. Esterno** (comte d'), rue de Grenelle, 122, *délégué de la Section de Saône-et-Loire.*

**Evrard** (Alfred), au Crédit Lyonnais, boulevard des Italiens, *délégué de la Section du Forez.*

**Forni** (J.), rue de Turbigo, 6, *délégué de la Section de Tarentaise.*

**Giroud** (Emmanuel), boulevard de Sébastopol, 58, *délégué de la Section du Haut-Jura.*

**Jackson** (William), avenue d'Antin, 17, *délégué de la Section d'Auvergne.*

**Lacretelle** (Gaston), rue des Saussaies, 9, *délégué de la Section de l'Ain.*

**Lefort**, rue du Rocher, 66, *délégué de la Section du Jura.*

**Letellier**, député, rue de Rotrou, 4, *délégué de la Section de l'Atlas.*

**Marmonnier** (Henri), député, rue des Saints-Pères, 79, *délégué de la Section du Beaujolais.*

**Martel** (E.-A.), rue Meyerbeer, 5, *délégué de la Section de la Lozère et des Causses. Bibliothécaire de la direction.*

**Reclus** (Armand), rue de Monceau, 91, *délégué de la Section du Sud-Ouest.*

**Richard-Bérenger**, quai Voltaire, 29, *délégué de la Section de l'Isère.*

**Riché**, boulevard des Italiens, 1, *délégué de la Section des Alpes-Maritimes.*

**Rodat**, député, *délégué de la Section du Rouergue.*

**Salvador de Quatrefoies**, président du tribunal, Coulommiers (Seine-et-Marne), *délégué de la Section d'Embrun.*

**Sevelinges** (E. de), place Péreire, 7, *délégué de la Section de la Madeleine.*

**Vionnois** (Félix), boul. de Strasbourg, 12, *délégué de la Section de la Côte d'Or et du Morvan.*

**De Jarnac**, avenue de l'Observatoire, 3, *secrétaire.*

## COMMISSIONS.

### BIBLIOTHÈQUE.

**MM. Martel** (E.-A.), *bibliothécaire.*  
**Puiseux** (Pierre).

**M. Margerie** (Emmanuel de).

### FINANCES.

**MM. Caron** (Ernest).  
**Durier** (Charles).

**MM. Millot.**  
**Templier** (Armand).

### RÉDACTION.

**MM. Durier** (Charles).  
**Goulier.**  
**Guillaume.**  
**Guyard.**  
**Joanne.**

**MM. Lequeutre.**  
**Millot.**  
**Nérot.**  
**Schrader.**  
**Templier** (Armand).

### REFUGES.

**MM. Guillemin.**  
**Guyard.**  
**Lequeutre.**

**MM. Nérot.**  
**Puiseux** (Pierre).

### CARAVANES SCOLAIRES.

**MM. Durier** (Charles).  
**Guyard.**

**MM. l'abbé Barral.**  
**Cayla.**

## MEMBRES HONORAIRES.

## FRANCE.

- MM. Lory** (Charles), membre correspondant de l'Institut (Sections de l'Isère et de Chambéry).  
**Martins** (Charles), ancien directeur du Jardin des Plantes de Montpellier (Sections de Paris et du Midi).

## ANGLETERRE.

- MM. Tyndall** (John). **MM. Ball** (John).  
**Tuckett** (F.-F.). **Packe** (Charles).

## SUISSE.

- M. Favre** (Alphonse).

## ITALIE.

- MM. Baretta** (Martino). **MM. Palmieri** (Luigi).  
**Budden**. **Giordano** (F.).

## AUTRICHE-HONGRIE.

- M. Payer** (Jules). **M. Déchy** (Maurice de).

## SUÈDE ET NORVÈGE.

- M. le professeur Nordenskjöld**.

## ESPAGNE.

- MM. le général Ibañez**.  
**le colonel Coello y Quesada** (Francisco).

## RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

- M. Moreno** (Francisco).

## MEMBRES DONATEURS.

- MM. Béthouart** (Émile). — Section de Paris.  
**Biollay** (Paul). — Section de Paris.  
**Blarenberghe** (Henri van), — Section de Paris.  
**Blarenberghe** (Henri-Michel van). — Section de Paris.  
**Bordier** (Henri). — Section de Paris.  
**Bornèque** (Eugène). — Section des Hautes-Vosges.  
**Bourdon** (Marcel). — Section de Paris.  
**Daubrée** (Paul). — Section de Paris.  
**Delaporte** (Amédée). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup> Deroy**. — Section de Paris.  
**MM. Douville-Maillefeu** (comte de). — Section des Hautes-Vosges.  
**Fabre** (Charles). — Section des Pyrénées-Centrales.

- M. Ferrari** (Philippe de). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup> Genouville** (Berthe). — Section de Paris.  
**MM. Genouville** (Louis). — Section de Paris.  
**Genouville** (Félix). — Section de Paris.  
**M<sup>lle</sup> Genouville** (Marie). — Section de Paris.  
**MM. Gérard** (Amédée). — Section de Paris.  
**Gibert** (Edouard). — Section de Paris.  
**Gibert** (Frédéric). — Section de Paris.  
**Gros** (Fernand-Léon). — Section de Paris.  
**Guérin** (E.-M.). — Section de Paris.  
**Guétal** (abbé). — Section de l'Isère.  
**Hollande** (Jules). — Section de Paris.  
**Jackson** (James). — Section de Paris.  
**Jackson** (William). — Section de Paris.  
**Jacmart** (Gustave-Adolphe). — Section de Paris.  
**Japy** (Adolphe). — Section des Hautes-Vosges.  
**Japy** (Jules). — Section des Hautes-Vosges.  
**Javal** (docteur). — Section de Paris.  
**Jouffray** (Antoine). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup> Juglar** (Joséphine). — Section de Paris.  
**MM. Krafft** (E.). — Section de Paris.  
**Lamy** (Ernest). — Section de Paris.  
**Lamy** (Henri-Camille). — Section de Paris.  
**Lebas** (Alphonse). — Section de Paris.  
**Lemer cier** (Abel). — Section de Paris.  
**Lichtenberger** (Henri). — Section de Paris.  
**Martin** (William). — Section de Paris.  
**Maugin** (Albert-Louis). — Section de Paris.  
**Maugin** (Gustave-Oscar). — Section de Paris.  
**M<sup>me</sup> Maugin** (Gustave). — Section de Paris.  
**M<sup>lles</sup> Maugin** (Jeanne-Charlotte). — Section de Paris.  
**Maugin** (Lucie-Pauline). — Section de Paris.  
**MM. Meiner** (Edmond). — Section de Paris.  
**Méquillet** (Camille). — Section de Paris.  
**Montpensier** (A. d'Orléans, duc de). — Section de Paris.  
**Morel d'Arleux** (Charles). — Section de Paris.  
**Morin** (Henri). — Section de Paris.  
**Mussy** (Jean). — Section de Paris.  
**Paumier** (Louis-Henri). — Section de Paris.  
**Picard** (G.-J.-E.). — Section de Paris.  
**Privat** (Paul). — Section des Pyrénées-Centrales.  
**Riché** (Alexandre). — Section des Alpes-Maritimes.  
**Rothschild** (baron Edmond de). — Section de Paris.  
**Saint-Martin** (Ch.-L. Minette de). — Section de Paris.  
**Segretain** (Alexandre). — Section de Paris.  
**Templier** (Armand). — Section de Paris.  
**Templier** (Pierre). — Section de Paris.  
**Turenne** (marquis de). — Section de Paris.  
**Vallot** (Joseph). — Section de Paris.  
**Vigier** (Léon). — Section de Paris.  
**Visme** (Armand de). — Section de Paris.  
**Warnod**. — Section de Paris.  
**Wartelle** (Émile). — Section de Paris.  
**Yvart** (Casimir). — Section de Paris.



## BUREAUX DES SECTIONS

## SECTION DE PARIS

*Fondée le 2 avril 1874.*

SIÈGE SOCIAL : rue du Bac, 30, à Paris.

## BUREAU

**MM.** Daubrée, *président d'honneur.*  
 Blanc (Xavier), *président d'honneur.*  
 Janssen (Jules), *président.*  
 Lemer cier (Abel), *vice-président.*  
 Durier (Charles), *vice-président.*  
 Templier (Armand), *trésorier.*  
 Pierre, *secrétaire général honoraire.*  
 Blarenberghe (Henri van), *membre honoraire.*  
 Turenne (marquis de), *membre honoraire.*  
 Caron (Ernest).  
 Goulier.  
 Guillemin (Paul).  
 Guyard.  
 Joanne (Paul), *secrétaire des séances.*  
 Laferrière.  
 Lequeutre.  
 Millot (Albert).  
 Nérot.  
 Prudent (Ferdinand).  
 Puisieux (Pierre).  
 Schrader (Franz).

De Jarnac, *secrétaire.*

## SECTION D'Auvergne

*Fondée le 16 mai 1874.*

SIÈGE SOCIAL : cité Chabrol, 2, à Clermont-Ferrand.

## BUREAU

**MM.** Chotard, doyen de la Faculté des lettres, Clermont-Ferrand, *président.*  
 Gaillard, député, rue de Rome, 21, Paris, *vice-président.*  
 Lenoir, président du Tribunal civil, Gannat (Allier), *vice-président.*  
 Poupon, lieutenant-colonel en retraite, avenue Charras, Clermont-Ferrand, *vice-président.*  
 Vimont, bibliothécaire de la ville, montée de Jaude, 3, Clermont-Ferrand, *secrétaire général honoraire.*  
 Viallefond, rue des Gras, 23, Clermont-Ferrand, *secrétaire général.*

- MM. Jusseraud**, chef de bureau à la préfecture du Puy-de-Dôme, Clermont-Ferrand, *secrétaire des séances*.  
**Reynard** (Joseph), agent-voyer, rue Abbé-Girard, 6, Clermont-Ferrand, *archiviste*.  
**Labourier**, avoué, rue Pascal, 22, Clermont-Ferrand, *trésorier honoraire*.  
**Pestel** (Léon), place Thomas, 10, Clermont-Ferrand, *trésorier*.  
**Dumas de Champvallier**, général d'artillerie } *commissaires*.  
**Julien**, professeur à la Faculté des sciences }  
**Laferrière**, *délégué honoraire près la Direction Centrale*.  
**Jackson** (William), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE GAP

*Fondée le 27 mai 1874.*

SIÈGE SOCIAL : à Gap.

### BUREAU

- MM. Blanc** (Xavier), sénateur, rue de Fleurus, 1, Paris.....  
**Pion** (Lucien), conseiller à la Cour d'appel, Grenoble..... } *présidents d'honneur*.  
**Cazeneuve** (de), président du tribunal civil, Briançon, *président*.  
**Cardot**, inspecteur-adjoint des forêts, Pontarlier (Doubs)..... } *vice-présidents*.  
**Faure** (Clément), président du tribunal, Embrun.  
**Fiard**, capitaine en retraite, rue Villars, Gap, *trésorier*.  
**Laty** (A.), notaire, Gap, *secrétaire général*.  
**Roche** (Achille), architecte, Gap, *secrétaire adjoint*.  
**Grimaud**, député, Paris.....  
**Burle** (Auguste), caissier de la caisse d'épargne, Gap..... } *administrateurs*.  
**Faure** (Léon), pharmacien, Gap.....

## SECTION DE BRIANÇON

*Fondée en mars 1875.*

SIÈGE SOCIAL : à Briançon.

### BUREAU

- MM. Guillemin** (Paul), inspecteur général de la navigation, boulevard Saint-Germain, 38, Paris.....  
**Vignot** (Louis), Fontaines-sur-Saône (Rhône)..... } *présidents d'honneur*.  
**Chancel** (Alphonse), rue Vézelay, 10, Paris, *président*.  
**Brun** (Jules), conseiller d'arrondissement, Briançon.  
**Faure** (René), maire de Briançon..... } *vice-présidents*.

- MM. Faure** (l'abbé), curé de Montmorin, *secrétaire*.  
**Monnier** (Eugène), notaire, Briançon, *archiviste-trésorier*.  
**Chabrand**, avocat.....  
**Izoard** (Adolphe), capitaine en retraite.....  
**Izoard** (Hippolyte), au Monétier.....  
**Lagier**, Ville-Vallouise.....  
**Queyras** (François), maire de la Roche.....  
**Rozan**, docteur en médecine.....  
**Vagnat** (Auguste), docteur en médecine.....
- } *administrateurs.*

## SECTION D'EMBRUN

*Fondée en juillet 1875.*

SIÈGE SOCIAL : à Embrun.

### BUREAU

- MM. Gouget**, inspecteur des forêts en retraite, à Dôle, *président d'honneur*.  
**Guigues** (Emile), Embrun, *secrétaire*.  
**Guigues** (Etienne), notaire, Embrun, *trésorier-bibliothécaire*.  
**Salvador de Quatrefages**, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE L'ISÈRE

*Fondée le 27 août 1874.*

SIÈGE SOCIAL : place de la Halle, 10, à Grenoble.

### BUREAU

- MM. Lory** (Charles), membre correspondant de l'Institut, rue Pertuisière, 8, *président honoraire*.  
**Viallet** (Félix), ingénieur-constructeur, avenue de la Gare, *président*.  
**Duhamel** (Henry), Gières.....  
**Morin** (Lucien), professeur au lycée, rue de Bonne, 5 } *vice-présidents*.  
**Blanchet** (Hector), rue de Sault, 1, *secrétaire général*.  
**Melchior**, professeur au lycée, square de la Poste, *secrétaire des séances*.  
**Papet** (Edouard), avocat, *trésorier*.  
**Maisonville** (Fritz), quai Mounier, 4, *archiviste-bibliothécaire*.  
**Allotte de la Fuye**, chef de bataillon du génie.....  
**Batit**.....  
**Boscary**, conseiller à la Cour d'appel.....  
**Breton** (André), garde général des forêts.....  
**Charpenay**, banquier.....  
**Dufayard**.....  
**Fernel** (Ernest).....  
**Giroud** (Adolphe), professeur à l'Ecole de médecine.....  
**Jacquier** (Gaston), Gières.....  
**Pocat** (Jules).....  
**Richard-Béranger**, *délégué près la Direction Centrale*.
- } *administrateurs.*

## SECTION DE CHAMBÉRY

Fondée le 10 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Chambéry.

## BUREAU

<b>MM</b> Martin-Franklin (Jean), à Chambéry, <i>président honoraire</i> .	
Perrin (André), membre de l'Académie de Savoie, à Chambéry, <i>président</i> .	
Bérard (Louis), avocat.....	} <i>vice-présidents</i> .
Briot (Félix), inspecteur des forêts.....	
Coppier (Joseph), avocat, <i>secrétaire général</i> .	
Faga (L.), architecte, <i>secrétaire adjoint</i> .	
Deschamps (François), agent d'assurances, <i>trésorier</i> .	
Jarrin (Albert), avocat, <i>bibliothécaire</i> .	
Gojon (Maurice), étudiant, <i>bibliothécaire-adjoint</i> .	
Auzias-Turenne.....	} <i>administrateurs</i> .
Burnier (Michel).....	
Descostes (F.).....	
Duclos (Eugène).....	
Durand (Charles).....	
Engasser (commandant).....	
Revel (Joseph-Samuel).....	
Bochet, <i>délégué près la Direction Centrale</i> .	

## SECTION D'AIX-LES-BAINS

Fondée le 25 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Aix-les-Bains.

## BUREAU

<b>MM.</b> Loche (comte J. de Mouxy de), à Grésy-sur-Aix (Savoie), <i>président</i> .	
Barbier, villa Campanus, à Aix-les-Bains, <i>vice-président</i> .	
Mailland (Pierre), notaire, <i>trésorier</i> .	
Blanc (Léon), docteur en médecine.....	} <i>administrateurs</i> .
N.....	
Bochet, <i>délégué près la Direction Centrale</i> .	

## SECTION D'ANNECY

Fondée le 13 novembre 1874.

SIÈGE SOCIAL : à Annecy.

## BUREAU

<b>MM.</b> Dunant (Camille), conseiller de préfecture honoraire, Annecy, <i>président</i> .	
Ruphy (Gustave), Annecy-le-Vieux (Haute-Savoie), <i>vice-président</i> .	
Nanche (Isidore), Annecy, <i>secrétaire</i> .	
Mangé (Auguste), architecte de la ville, <i>trésorier</i> .	

- MM. **Bovier** (Ernest), greffier, Annecy, *trésorier adjoint*.  
**Boch** (Louis), architecte..... }  
**Carron** (Jacques), avocat..... } *administrateurs*.  
**Ruphy** (Auguste)..... }  
**Cabaud** (Paul), peintre..... }  
**Chaumontel**, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE RUMILLY

*Fondée le 20 juin 1875.*

SIÈGE SOCIAL : à Rumilly.

### BUREAU

- MM. **La Ravoire** (Ch.), *président*.  
**Carlioz** (docteur)..... }  
**Ducret** (Léon)..... } *vice-présidents*.  
**Ducret** (Noël), *trésorier*.  
**Berlioz** (Joseph), *secrétaire*.  
**Magnin** (Emile), *archiviste*.

## SECTION DE LYON

*Fondée le 1<sup>er</sup> janvier 1875.*

SIÈGE SOCIAL : quai de Retz, 6, à Lyon.

### BUREAU

- MM. **Lortet** (Louis), doyen de la Faculté de médecine, quai de la Guillotière, 1, *président d'honneur*.  
**Berlioux** (E.), professeur de géographie à la Faculté des lettres, rue Cuvier, 2, *président*.  
**Benoist** (Ad.), substitut, rue Franklin, 39..... }  
**Poujade**, professeur au lycée, Grande-Rue-de-Cuire, 16..... } *vice-présidents*.  
**Tavernier** (Jean), avocat, rue de Jarente, 24..... }  
**Fabre**, cours Morand, 20, *secrétaire général*.  
**Pouzet** (Augustin), rue Centrale, 25, *secrétaire des séances*.  
**Premillieux**, rue Victor-Hugo, 26, *secrétaire adjoint*.  
**Gabet**, rue de la Bourse, 6, *trésorier*.  
**Sanlaville** (G.), rue Franklin, 32, *archiviste-bibliothécaire*.  
**Barral**.....  
**Beau**.....  
**Berger** (Jacques).....  
**Bianchi**, docteur en médecine..... }  
**Bonnamour** (Louis)..... } *conseillers*.  
**Bravais**..... }  
**Collomb**..... }  
**Coquet** (Adolphe), architecte..... }  
**Fouilliand** (abbé)..... }  
**Perret** (Emmanuel), ingénieur en chef de la Cie }  
**P.-L.-M.**..... }  
**Mital**..... }  
**Arvers** (lieut.-colonel), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DES VOSGES

*Fondée le 21 février 1875.*

SIÈGE SOCIAL : à Nancy.

## BUREAU

- MM. Lejeune** (Jules), membre des Académies de Metz et de Stanislas, rue de la Ravinelle, 22 *bis*, à Nancy, *président*.  
**Miscault** (Henri de), rue d'Alliance, 5, à Nancy.... } *vice-présidents*.  
**N.....**..... }  
**Metz-Noblat** (Antoine de), membre de l'Académie de Stanislas, rue de la Ravinelle, 27, *secrétaire*.  
**Maure** (Marcel), avocat, cours Léopold, 5, Nancy, *secrétaire adjoint*.  
**Diot** (Nicolas), rue du Montet, 9 *bis*, à Nancy, *trésorier-archiviste*.  
**N....**, *vice-trésorier*.  
**Bizemont** (comte de), *délégué près la Direction Centrale*.

## MEMBRE HONORAIRE

- M. Lemer cier** (Abel), vice-président du Club alpin français, rue d'Assas, 90, Paris.
- 

## SECTION DE SAÔNE-ET-LOIRE

*Fondée en avril 1875.*

SIÈGE SOCIAL : à Chalon-sur-Saône.

## BUREAU

- MM. Vaffier** (Hubert), au château de Volognat, par Maillat (Ain), *président*.  
**Bugnot** (l'abbé), Saint-Jean-des-Vignes (Saône-et-Loire), *vice-président*.  
**Chenot** (Léon), avocat, impasse de la Gravière, 1, Chalon-sur-Saône, *secrétaire*.  
**Champeaux de La Boulaye** (G. de), ingénieur civil, Autun, *trésorier*.  
**Canat de Chizy**..... } *membres*.  
**Montessus** (de), docteur en médecine..... }  
**Poligny** (René de)..... }  
**Esterno** (comte d'), *délégué près la Direction Centrale*.
- 

## SECTION DE TARENTAISE

*Fondée le 15 juillet 1875.*

SIÈGE SOCIAL : à Moutiers (Savoie).

## BUREAU

- MM. Jarre** (Charles-Alexis), avoué, Moutiers, *président*.  
**Michel** (Henri), Moutiers..... } *vice-présidents*.  
**Reymond** (Ambr.), greffier au tribunal, Moutiers. }

- MM. Belleville**, Moutiers, *trésorier*.  
**Arnollet** (Auguste), Moutiers, *secrétaire*.  
**Trésallet** (Jean-Maurice), Moutiers, *sous-secrétaire*.  
**Cettier**, contrôleur, Moutiers, *archiviste*.  
**Blanc** (Jean), rentier, Saint-Bon (Savoie)..... }  
**Mayet** (Charles), Bourg-Saint-Maurice (Savoie)... } *administrateurs*.  
**Moris** (J.-M.), notaire, Flumet (Savoie)..... }  
**Viallet**, notaire, Beaufort (Savoie)..... }  
**Forni** (J.), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DU JURA

*Fondée le 21 août 1875.*

**SIÈGE SOCIAL** : rue Neuve-Saint-Pierre, 23, à Besançon.

### BUREAU

- MM. Véxian** (Alexandre) doyen de la Faculté des sciences, Villas Bisontines, 1, Besançon, *président*.  
**Boysson d'Ecole**, rue de la Préfecture, 22, Besançon.  
**Caron** (Alfred), Châteauneuf, près Fraisans (Jura).... }  
**Darche** (Emile), président du tribunal, Lure..... } *vice-présidents*.  
**Meiner** (Edmond), l'Isle-sur-le-Doubs..... }  
**Sahler** (Léon), Audincourt..... }  
**Suleau** (Camille), avenue Fontaine-Argent, Besançon, *secrétaire*.  
**Bertin** (Jules), rue Saint-Pierre, 15, Besançon, *trésorier honoraire*.  
**Racapé** (Maurice), rue du Clos, 24, Besançon, *trésorier*.  
**N....** *archiviste-bibliothécaire*.  
**Cochet**, aux Chaprais, banlieue de Besançon, *délégué aux excursions*.  
**Lefort**, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DE PROVENCE

*Fondée le 4 novembre 1875.*

**SIÈGE SOCIAL** : rue Montgrand, 15, à Marseille.

### BUREAU

- MM. Leuglay** (H. de), rue Saint-Jacques, 86, *président honoraire*.  
**Dupuy** (Benott), rue de la République, 14, *président honoraire*.  
**Sénéque** (Henry), rue des Abeilles, 8, *président*.  
**Cézanne** (Alphonse), avocat, rue Paradis, 17..... }  
**Barrême** (Eugène), docteur en droit, boulevard de } *vice-présidents*.  
**Rome**, 64..... }  
**Roland**, rue Fongate, 31, *secrétaire général*.  
**Bonnefoy** (Charles), ancien avoué, cours Belsunce, 27, *trésorier*.  
**Viguier**, rue de Rome, 129, *secrétaire adjoint, bibliothécaire*.  
**Pélessier** (A.), avocat..... }  
**Amoureux** (Marius)..... } *conseillers*.  
**Thumin**..... }

## SECTION DES PYRÉNÉES-CENTRALES

*Fondée le 7 avril 1876.*

SIÈGE SOCIAL : allée des Zéphirs, 11, à Toulouse.

## BUREAU

**MM. Benoit**, professeur à la Faculté des lettres, rue Sainte-Germaine, 3, *président*.**Batigne**, allée des Zéphirs, 11, Toulouse, *secrétaire*.**Privat** (P.), rue des Tourneurs, 45, Toulouse, *trésorier*.**Rey-Paillade** (de), rue du Taur, 38, Toulouse, *archiviste*.**Belloc**, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DU SUD-OUEST

*Fondée le 7 avril 1876.*

SIÈGE SOCIAL : à Bordeaux.

## BUREAU

**MM. Schrader** (Fr.), membre de la Direction Centrale, rue Madame, 75, Paris, *président honoraire*.**Bayssellance** (A.), rue Saint-Genès, 84, *président*.**Blaquière**, architecte, rue Hustin, 9.....**Lourde-Rocheblave**, rue du Jardin-Public, 28.. } *vice-présidents*.**Rödel**, juge suppléant au tribunal civil, rue de Condé, 1, *secrétaire général*.**Arné** (Georges), rue Judaïque, 121, *secrétaire*.**Rosset**, notaire, rue Mably, 20 *bis*, *trésorier*.**Jaeggi**, rue de Turenne, 42, *archiviste*.**Arlot de Saint-Saud** (comte Aymar d'), au château de la Valouze, par la Roche-Chalais (Dordogne).....**Brulle**, avocat, rue Saint-Emilion, 30, Libourne.**Degrange-Touzin** (A.), avocat, rue du Temple, 24 *bis*.....**Gross**, rue Saint-Rémy, 48..**Levillain**, professeur à la Faculté de droit, rue Montméjean, 9.....**Mestrezat**, rue Saint-Esprit, 27.....**Roujol**, juge au tribunal civil, rue Desfourniels, 27.**Tisseyre**, Pavé des Chartrons, 61 *bis*.....**Reclus** (Armand), *délégué près la Direction Centrale*.*administrateurs.*



## SECTION DE LA CÔTE-D'OR ET DU MORVAN

*Fondée le 24 avril 1876.*

SIÈGE SOCIAL : à Dijon.

## BUREAU

- MM.** Party, juge au tribunal, rue de l'Arquebuse, 2, *président*.  
 Gaffarel, professeur à la Faculté des lettres, rue }  
 Lenôtre, 1..... } *vice-présidents*.  
 Robelin, propriétaire, rue des Bateaux..... }  
 Darantière, notaire, place Saint-Jean, 17, *trésorier*.  
 Lory, avoué, rue Buffon, 1, *secrétaire*.  
 Ribot, professeur au lycée, rue Jacotot, 1, *secrétaire adjoint*.  
 Paupion, rue Chabot-Charny, 3, *bibliothécaire*.  
 Aubelle, rue des Novices, 1..... }  
 Boch, rue Mariotte, 3..... } *membres*.  
 Gareau, notaire, à Salmaise (Côte-d'Or)..... }  
 Joliet, préfet de l'Ain, à Bourg..... }  
 Paulin, place Saint-Jean, 1..... }  
 Rougé, avocat, rue Vannerie, 49..... }  
 Vionnois (Félix), architecte, *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DES HAUTES-VOSGES

## ÉPINAL-BELFORT

## BUREAU CENTRAL

- MM.** Fournier (Alban), docteur en médecine, Rambervillers (Vosges), *président*.  
 Jundt, ingénieur en chef des ponts et chaussées, Belfort. } *vice-présidents*.  
 Diemer, notaire, Epinal..... }  
 Bardy (Victor), docteur en médecine, Belfort..... } *secrétaires*.  
 Bourgeois, rue de la Calandre, 9, Epinal..... }  
 Frœreisen, Epinal, *secrétaire adjoint*.  
 Dubail-Roy, Belfort..... } *trésoriers*.  
 Kiener (Roger), Epinal..... }  
 Bornèque (Eugène)..... }  
 Devillers..... } *administrateurs*.  
 Knellwolff (A.)..... }  
 Metz-Juteau (Ad.)..... }  
 Romond..... }  
 Welté..... }

## GROUPE D'ÉPINAL

*Fondé en juin 1876.*

SIÈGE SOCIAL : place de l'Atre, 13, à Épinal.

## BUREAU

- MM.** Fournier (Alban), docteur en médecine, à Rambervillers (Vosges), *président*.  
 Diemer, notaire, Epinal, *vice-président*.  
 Bourgeois, 9, rue de la Calandre, Epinal, *secrétaire*.  
 Frœreisen, Epinal, *secrétaire adjoint*.  
 Kiener (Roger), Epinal, *trésorier*.  
 Ganier (Henri), Epinal, *archiviste*.

## GROUPE DE BELFORT

*Fondé en novembre 1886.*

SIÈGE SOCIAL : rue Thiers, 51, à Belfort.

### BUREAU

<b>MM. Jundt</b> , ingénieur en chef des ponts et chaussées, Belfort, <i>président</i> .	
<b>Bardy</b> (Victor), docteur en médecine, Belfort, <i>secrétaire</i> .	
<b>Renault</b> (Alphonse), Belfort, <i>secrétaire adjoint</i> .	
<b>Dubail-Roy</b> , Belfort, <i>trésorier</i> .	
<b>Bornèque</b> (Eugène).....	} administrateurs.
<b>Devillers</b> (Eug.).....	
<b>Knellwolff</b> .....	
<b>Metz-Juteau</b> (Ad.).....	
<b>Romond</b> .....	
<b>Welté</b> .....	

## SECTION DE VALS ET DES CÉVENNES

*Fondée le 1<sup>er</sup> janvier 1877.*

SIÈGE SOCIAL : à Vals (Ardèche).

### BUREAU

<b>MM. Albigny</b> (Paul d'), à Privas, <i>président</i> .	
<b>Favre de Thierrens</b> , à Aubenas (Ardèche).....	} vice-présidents.
<b>Ollier de Marichard</b> , archéologue, Vallon (Ardèche).....	
<b>Rostaing</b> , à Annonay.....	
<b>Saussac</b> , à Antraigues-sur-Volane (Ardèche).....	
<b>N....</b> , <i>secrétaire-trésorier</i> .	

## SECTION DU MONT-BLANC

*Fondée le 8 mai 1877.*

SIÈGE SOCIAL : à Bonneville.

### BUREAU

<b>MM. Mercier</b> , premier président honoraire à la Cour de cassation, Saint-Jeoire (Haute-Savoie), <i>président d'honneur</i> .	
<b>Wills</b> (Alfred), juge à la Haute Cour de justice, Londres (Angleterre), <i>vice-président d'honneur</i> .	
<b>Thévenet</b> (Joseph), avocat, Bonneville, <i>président</i> .	
<b>Tairraz</b> (Joseph), Chamonix.....	} vice-présidents.
<b>Orsat</b> (Léon), avocat et conseiller général, Bonneville.....	
<b>Guy</b> (Albert), avocat, Bonneville, <i>secrétaire général</i> .	
<b>Blanc</b> (Angel), Bonneville.....	
<b>Mirigay</b> (Joseph), Bonneville.....	
<b>Abre</b> (Philibert), Bonneville, <i>trésorier</i> .	

- MM.** Chardon (Edouard), Bonneville.....  
 Chavin (François), imprimeur, Bonneville.....  
 Galais (Léopold), docteur en médecine, Bonneville.....  
 Orsat (Constant), maire et conseiller général, Bonneville.....  
 Pacthod (J.-M.), Bonneville.....  
 Warchex (François), avocat, Bonneville.....  
 Dupont (René), *administrateur délégué pour le canton de la Roche.*  
 Tavernier (Hippolyte), *administrateur délégué pour la vallée du Giffre.*  
 Duplan (Albert), *administrateur délégué pour le Chablais.*  
 Sermet (Jacques), *administrateur délégué pour le canton de Sallanches.*  
 Chaulin-Mercier, *délégué près la Direction centrale.*

## SECTION DU MIDI

*Fondée le 14 juillet 1879.*

SIÈGE SOCIAL : chez MM. Bazille et Leenhardt, rue Saint-Guilhem, 35,  
à Montpellier.

### BUREAU

- MM.** Rouville (Paul de), doyen de la Faculté des sciences, Montpellier, *président honoraire.*  
 Gide (Charles), professeur à la Faculté de droit, rue Castillon, 5, *président.*  
 Cazalis de Fondouce, rue des Etuves, 14.....  
 Gleize (Etienne), route du Pont-Juvénal, cité Laurent.....  
 Serre (Fernand), rue Levat, 2, *secrétaire général.*  
 Leenhardt (Pierre), rue Marceau, 15, *trésorier.*  
 Bazille (Marc), Grande-Rue, 21, *administrateur.*

## SECTION DES ALPES-MARITIMES

*Fondée en novembre 1879.*

SIÈGE SOCIAL : rue Sainte-Clotilde, 1, à Nice.

### BUREAU

- MM.** Brun, architecte, rue Saint-Etienne, 29, *président honoraire.*  
 Faraut, avocat, rue Saint-François-de-Paule, 20, *président.*  
 Bernard-Attanoux, avocat, rue Palermo, 5, *vice-président.*  
 Nœtinger (Fernand), contrôleur des contributions directes, villa Francinelli, montée de Cimiez, Nice, *vice-président.*  
 Pommateau, rue Rancher, 2, *secrétaire général.*  
 Des Chênes (Georges), rue d'Angleterre, 2, *secrétaire des séances.*  
 Gilly (M.), avocat, rue Meyerbeer, 48, *archiviste.*  
 Dalmas (F.), rue Masséna, 4, *trésorier.*  
 Béra (Elisée), banquier, descente de la Caserne, 1.....  
 Calmels, avenue de la Gare, 23.....  
 Champssaur, inspecteur adjoint des forêts, rue de l'Escarène, 22.....  
 Fabre (G.), avocat, rue Masséna, 15.....  
 Riché, *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DE L'ATLAS

*Fondée en mars 1880.*

SIÈGE SOCIAL : rue Juba, 2, à Alger.

## BUREAU

- MM.** Durando, professeur de botanique, rue Michel, 33, à l'Agha..... } *présidents d'honneur.*  
 Fau, premier président, Bourges..... }  
 Martel (F.), directeur du collège Chaptal, Paris..... }  
 Galland (Ch. de), professeur au lycée d'Alger, rue des Tanneurs, 7, *président.*  
 Berthon, au Frais-Vallon, à Bouzaréah..... } *vice-présidents.*  
 Quirot, vice-consul d'Haiti, rue Auber, 9..... }  
 Pressoir, professeur au lycée, *secrétaire général.*  
 Boussey, à l'Oued-Rouïna..... } *secrétaires adjoints.*  
 Béraud, professeur au lycée..... }  
 Fredouille, rue Bab-Azoun, 8, *trésorier.*  
 Lévy-Bram..... } *membres de la commission*  
 Boudret..... } *des poteaux.*  
 Letellier d'Aufresne..... }  
 Letellier, député, *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DU CANIGOU

*Fondée en mai 1881.*

SIÈGE SOCIAL : à Perpignan.

## BUREAU

- MM.** Ferrer (Léon), rue des Marchands, 2, *président d'honneur.*  
 Vergès de Ricaudy (Emmanuel), rue du Quai, 1, *président.*  
 Maderon (J.), professeur d'histoire, rue de la Tet, 46, *vice-président.*  
 Payré (J.), rue de la Cloche-d'Or, *secrétaire.*  
 Auriol (P.), banquier, rue Font-Froide, *trésorier.*  
 Lamer (Paul de), docteur-médecin, rue Saint-Jean, 10..... } *administrateurs.*  
 Pépratz (Eugène), place de la République..... }  
 Viry (Amé de), directeur de l'établissement du Gaz..... }  
 Alavail (Justin), *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DE L'AIN

*Fondée le 1<sup>er</sup> janvier 1882.*

SIÈGE SOCIAL : à Bourg.

## BUREAU

- MM.** Augerd, rue Lalande, *président.*  
 Baux, avocat, rue Bourgmayer, *secrétaire.*  
 Grandy, place Joubert, *trésorier.*

- MM.** Cabanet, à Nantua.....  
 Jenin des Prots, Virieu-le-Grand (Ain).....  
 Mermod, avocat, Bourg..... } *conseillers.*  
 Pic, avocat, Bourg..... }  
 Vaulpré, Rive-de-Gier (Loire)..... }  
 Lacretelle, *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DE ROUEN

*Fondée en février 1882.*

SIÈGE SOCIAL : à Rouen.

### BUREAU

- MM.** Lefort, professeur au lycée, *président.*  
 Letellier, président de la Cour d'appel.....  
 Leduc, secrétaire en chef de la mairie, à l'Hôtel de } *vice-présidents.*  
 ville..... }  
 Meunier, percepteur, Rouen, *secrétaire général, trésorier.*  
 Besselièvre, 24, rue de Crosne, *secrétaire des excursions.*  
 Cayla, percepteur, *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DE LA MADELEINE

*Fondée en juillet 1882.*

SIÈGE SOCIAL : à Roanne.

### BUREAU

- MM.** Verchère, notaire, Saint-Germain-Lespinasse (Loire), *président honoraire.*  
 Cheylard (Louis), quai du Bassin, Roanne, *président.*  
 Jotillon, avocat, place d'Armes, Roanne, *vice-président.*  
 Vial (Paul), place d'Armes, Roanne, *trésorier.*  
 Sifferlen (Albert), rue Nationale, Roanne, *secrétaire.*  
 Durand (Louis), à Pradines, par le Coteau (Loire)..... } *membres.*  
 Leriche (Ernest), avoué, rue de la Paroisse, 2. Roanne..... }  
 Verrière (Marc), avoué, place Saint-Etienne, Roanne..... }  
 Sevelinges (E. de), *délégué près la Direction centrale.*

## SECTION DU FOREZ

*Fondée en juin 1883.*

SIÈGE SOCIAL : place Marengo, 5, à Saint-Étienne.

### BUREAU

- MM.** Brunon (Ant.), rue du Coin, 2, *président.*  
 Brugnault (O.), secrétaire général de la mairie, rue } *vice-présidents.*  
 Sainte-Catherine, 14..... }  
 Michel (R.), rue de la République, 11..... }  
 Vinzio, place de l'Hôtel-de-Ville, 15, *secrétaire général.*  
 Pitaval (J.-M.), clerc de notaire, rue Marengo, 21, *trésorier.*

- MM.** Durand (P.), architecte, rue du Coin, 16, *bibliothécaire*.  
 Berne (S.)..... }  
 Deville (J.-B.)..... } *conseillers.*  
 Duplanil..... }  
 Lamaizière..... }  
 Roppert..... }  
 Bigel (Cl.)..... }  
 Deville (J.-M.)..... } *conseillers suppléants.*  
 Deville (J.)..... }  
 Vallot..... }  
 Evrard, *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DE L'AURÈS ET DU SAHARA

*Fondée en janvier 1884.*

SIÈGE SOCIAL : à Constantine (Algérie).

### BUREAU

- MM.** Hinglais, docteur-médecin, *président*.  
 Jacquot (Lucien), à Relizane (Algérie), *secrétaire*.  
 Pouill, professeur au lycée, *trésorier*.

## SECTION DE LA PETITE-KABYLIE

*Fondée en janvier 1884.*

SIÈGE SOCIAL : à Bougie (Algérie).

### BUREAU

- MM.** Bouvard, conservateur des hypothèques, *président*.  
 Carayol, président du Tribunal civil, *vice-président*.  
 Petin, notaire, *secrétaire général*.  
 Marchand, contrôleur des contributions directes, *secrétaire des séances*.  
 Verdin, vétérinaire, Elkseur, *secrétaire adjoint*.  
 Perpoli, greffier du Tribunal civil, *trésorier*.  
 Beyraud-Reynaud, receveur des domaines }  
 à Akbou..... } *administrateurs.*  
 Mandon, juge de paix, au Guergour..... }  
 Mounier, notaire, à Djidjelli..... }  
 Duguey, *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DU GARD

*Fondée le 28 mai 1884.*

SIÈGE SOCIAL : à Alais.

### BUREAU

- MM.** Fabre (Georges), inspecteur des forêts, *président*.  
 Plantier (A.), docteur en médecine, rue d'Avejan, *vice-président*.  
 Oberkampff (E.), receveur des finances, *trésorier*.  
 Féminier (G.), conducteur des ponts et chaussées, *secrétaire*.  
 Benardeau, *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DE CARTHAGE

*Fondée le 5 juillet 1884.*

SIÈGE SOCIAL : à Tunis.

## BUREAU

**MM. Bœrner**, conseiller à la Cour d'appel, à Pau (Basses-Pyrénées), *président honoraire.***Proust**, directeur de la Compagnie algérienne, *président.***Parisot**, magistrat, *vice-président.***Rouquerol**, banquier, *trésorier.***Dubourdieu**, *secrétaire.*

## SECTION DE LA LOZÈRE ET DES CAUSSES

*Fondée en avril 1885.*

SIÈGE SOCIAL : à Mende.

## BUREAU

- MM. Lequeutre**, rue Miromesnil, 8, à Paris..... }  
**Malafosse** (Louis de), rue Mage, 20, à Tou- } *présidents d'honneur.*  
 louse..... }  
**Lefranc**, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Mende, *président.*  
**Paradan** (J.), avocat, à Mende..... }  
**Gasson**, receveur des finances, à Marvejols ..... } *vice-présidents.*  
**Rimbaud** (Paul), juge, à Mende..... }  
**Barraud** (Louis), conseiller général, à Sainte-Enimie } *secrétaires.*  
 (Lozère)..... }  
**Germer-Durand**, architecte départemental de la Lozère, *trésorier.*  
**Roussel**, agent-voyer en chef, à Mende..... }  
**Deuxdeniers**, inspecteur des forêts, à Mende.... } *administrateurs.*  
**Carbon-Ferrière** (de), inspecteur adjoint des fo- }  
 rêts, à Milhau (Aveyron)..... }  
**Martel** (E.-A.), *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DU HAUT-JURA

*Fondée en février 1886.*

SIÈGE SOCIAL : à Morez (Jura).

## BUREAU

- MM. Amiet**, *président d'honneur.*  
**Fontanex** (Aubin), à Morez, *président.*  
**Lamy** (Auguste), à Morez, *vice-président.*  
**Tournier-Daille** (Jules), à Morez, *secrétaire.*  
**Colin** (Henri), à Morez, *trésorier.*  
**Lamy** (Alexandre)..... }  
**Grospellier**..... } *conseillers.*  
**Jacquemin** (Louis)..... }  
**Fournier** (Henri)..... }  
**Girod** (Emmanuel), *délégué près la Direction Centrale.*

## SECTION DES PYRÉNÉES-OCIDENTALES

*Fondée en janvier 1887.*

### BUREAU

- MM.** Russell-Killough (Henry), rue Marca, 14, Pau, *président d'honneur*.  
 Bœrner (Gustave-A.), conseiller à la Cour, rue Marca, 15, Pau, *président*.  
 Labille (Alfred), avocat, rue Porte-Neuve, 17, Pau, *vice-président*.  
 Malan (Jules), rue Serviez, 2, Pau, *trésorier*.  
 Ritter, aux postes et télégraphes, rue du Lycée, Pau, *secrétaire*.  
 Tavernier (Edouard), professeur au lycée, rue Alexandre-Taylor, 13, Pau, *secrétaire adjoint*.  
 Toché, rue du Lycée, Pau.....  
 Monod (Frédéric), docteur, rue Serviez, 21, Pau.....  
 Russell-Killough (Frank), rue Marca, 10, Pau.....  
 Gorse (André), peintre et professeur, rue de la Nouvelle-Halle, Pau.....
- } *assesseurs.*

## SECTION DU ROUERGUE

*Fondée en mars 1887.*

SIEGE SOCIAL : à Rodez.

### BUREAU

- MM.** Rodat (Lucien), avocat, député de l'Aveyron, Paris, *président d'honneur*.  
 Gaschaux (Maurice), banquier, *président*.  
 Pons (Henri), architecte départemental, 4, place du Chapitre.....  
 Mathieu (Ludovic), avoué, boulevard Flaugergues.....  
 Patouillot, commis principal des contributions directes, à Rodez, *secrétaire*.  
 Galteyrie, boulevard Galy.....  
 Lefèvre (Alexandre), rue de l'Hospice.....  
 Rodat (Lucien), président d'honneur, *délégué près la Direction Centrale*.
- } *vice-présidents.*  
 } *administrateurs.*

## SECTION DES MAURES ET DE L'ESTEREL

*Fondée en avril 1887.*

Draguignan. — Saint-Tropez. — Brignoles.

### GROUPE DE DRAGUIGNAN

#### BUREAU

- MM.** Azam, architecte, à Draguignan, *président*.  
 Belletrud, avocat, à Draguignan, *secrétaire*.  
 Charrier, directeur du Crédit de Nice, à Draguignan, *trésorier*.



## GROUPE DE SAINT-TROPEZ

## BUREAU

- MM.** Azam, architecte, Draguignan, *président*.  
 Champmorin (de), commandant en retraite, Saint-Tropez, *vice-président*.  
 Gérard (Albert), Saint-Tropez, *trésorier*.  
 Allard (Théophile), commandant en retraite.... }  
 Brun (Isidore), conseiller d'arrondissement, } *administrateurs*.  
 Saint-Tropez..... }

## GROUPE DE BRIGNOLES

## BUREAU

- MM.** Azam, architecte, Draguignan, *président*.  
 Garnier (Justin), maire du Val (Var), *vice-président*.  
 Trucy, avoué, Brignoles, *secrétaire*.  
 Lambot, propriétaire, Brignoles, *trésorier*.

## SECTION D'HYÈRES

Fondée en janvier 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Hyères (Var).

## BUREAU

- MM.** Violet, villa Marguerite, Hyères, *président*.  
 Maurel (Marius), architecte, Hyères, *vice-président*.  
 Gérard (Alcide), avenue des Îles-d'Or, 31, *secrétaire*.  
 Barbaroux (Elie), villa des Félibres, *secrétaire adjoint*.  
 Ruchon (Jules), greffier, avenue des Palmiers, *trésorier*.  
 Décugis, docteur, }  
 Pagazani, } *censeurs*.

## SECTION DE LA DRÔME

Fondée en février 1888.

SIÈGE SOCIAL : à Valence (Drôme).

## BUREAU

- MM.** Ruzan, ancien avoué, Valence, *président*.  
 Chalamet (Henri), avocat, Valence..... }  
 Roux (Paul), Valence..... } *vice-présidents*.  
 Comte (Stéphane), Valence, *secrétaire*.  
 Baudot, directeur du Crédit Lyonnais, *trésorier*.  
 Mossan (Charles)..... }  
 Chaptal (de)..... }  
 Combier (Adolphe)..... } *administrateurs*.  
 Courbis (docteur)..... }  
 Peyrouze (Paul)..... }  
 Romain (docteur)..... }  
 Berger (Abel), *délégué près la Direction Centrale*.

## SECTION DU BEAUJOLAIS

*Fondée en mars 1888.*

SIÈGE SOCIAL : à Villefranche-sur-Saône (Rhône).

## BUREAU

- MM. Ebeling** (Eugène), sous-préfet, *président d'honneur*.  
**Vermorel** (Antonin), juge au tribunal civil, *président*.  
**Sanlaville** (St.), juge suppléant au tribunal de commerce, *vice-président*.  
**Sarran** (Louis de), aux contributions indirectes, *secrétaire*.  
**Mazenod** (Auguste), avocat, *trésorier*.  
**Bender** (Emmanuel).....  
**Buchet** (J.-B.).....  
**Vermorel** (V.).....  
**Vessers** (Claudius).....  
**Marmonnier** (Henri), député, *délégué près la Direction Centrale*.

# LISTE DES SECTIONS

AU 1<sup>er</sup> JUIN 1888

	MEMBRES		
	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.
Paris.....	1114	93	1207
Auvergne.....	245	9	254
Gap.....	78	5	83
Briançon.....	106	0	106
Embrun... ..	36	0	36
Isère.....	212	6	218
Chambéry.....	96	0	96
Aix-les-Bains... ..	60	0	60
Annecy.....	100	7	107
Rumilly.....	21	1	22
Lyon.....	508	45	553
Vosges.....	233	4	237
Saône-et-Loire.....	29	0	29
Tarentaise... ..	115	1	116
Jura.....	108	4	112
Provence.....	125	11	136
Pyrénées-Centrales.....	45	2	47
Sud-Ouest.....	178	13	191
Côte-d'Or et Morvan.....	135	21	156
Hautes-Vosges. {	Épinal.....	13	79
	Belfort.....	34	239
Vals et Cévennes.....	27	0	27
Mont-Blanc.....	191	2	193
Midi.....	29	0	29
Alpes-Maritimes.....	137	52	189
Atlas.....	158	14	172
<i>A reporter</i> .....	4357	337	4694

	MEMBRES			
	Anciens.	Nouveaux.	Totaux.	
<i>Report</i> .....	4357	337	4694	
Canigou.....	43	2	45	
Ain.....	44	0	44	
Rouen.....	34	1	35	
Madeleine.....	35	3	38	
Forez.....	84	9	93	
Aurès-Sahara.....	61	0	61	
Petite-Kabylie.....	54	0	54	
Gard.....	35	2	37	
Carthage.....	36	0	36	
Lozère et Causses.....	40	2	42	
Haut-Jura.....	58	0	58	
Pyrénées-Occidentales.....	27	2	29	
Rouergue.....	14	1	15	
Maures et Esterel. {	Draguignan.....	17	0	17
	Saint-Tropez.....	30	0	30
	Brignoles.....	10	0	10
Hyères.....	»	53	53	
Drôme.....	»	94	94	
Beaujolais.....	»	12	12	
TOTAUX.....	4979	518	5497	
TOTAL GÉNÉRAL des membres au 1 <sup>er</sup> juin 1888.....			5497	

[illegible]

modelé du terrain par l'auteur.

2°10' (Peuille 5)  
Cotiella Turbon

**Echelle, 100**

## LÉGENDE

Montagne | 5<sup>re</sup> |

Monte	Arr.
-------	------

Уоплаћа.	У 18
----------	------

Imp. Richard











This book should be returned to  
the Library on or before the last date  
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred  
by retaining it beyond the specified  
time.

Please return promptly.



